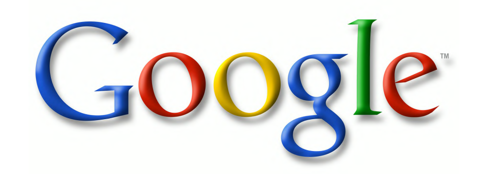
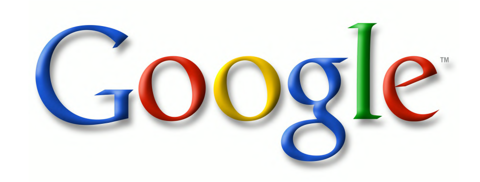
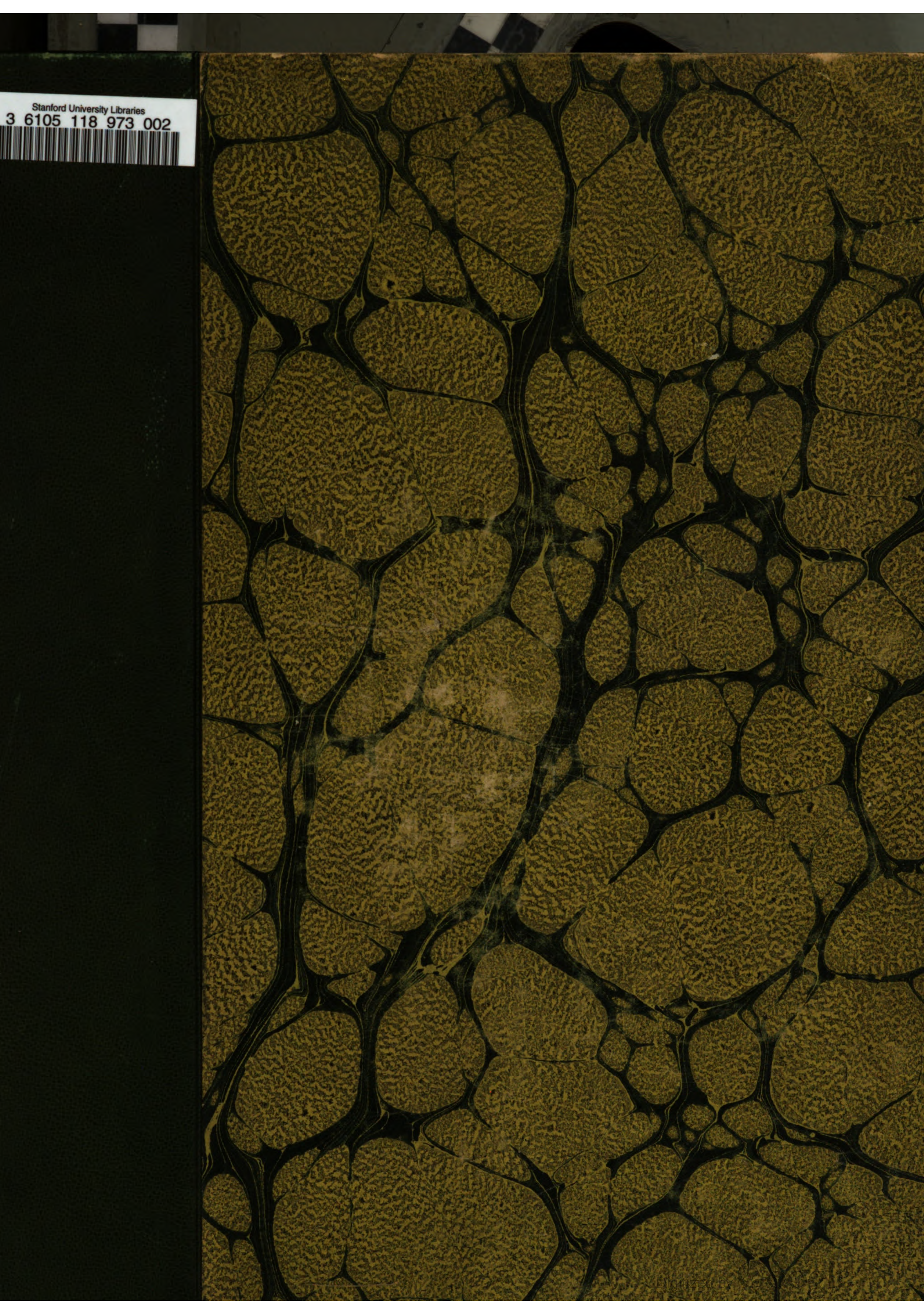





Stanford University Libraries
3 6105 118 973 002


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



HISTOIRE

DE

JULES CÉSAR

GUERRE CIVILE

PAR

LE COLONEL STOFFEL

TOME SECOND

DE LA BATAILLE DE PHARSALE À LA MORT DE CÉSAR



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXXVII

HISTOIRE

DE

JULES CÉSAR

GUERRE CIVILE

IMPRIMÉ

EN VERTU DE LA DÉCISION PRÉSIDENTIELLE DU 6 AOÛT 1885

APPROUVANT

L'AVIS DU COMITÉ DES IMPRESSIONS GRATUITES



HISTOIRE

DE

JULES CÉSAR

GUERRE CIVILE

PAR

LE COLONEL STOFFEL

TOME SECOND

DE LA BATAILLE DE PHARSALE À LA MORT DE CÉSAR



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXXVII

HISTOIRE DE JULES CÉSAR.

GUERRE CIVILE.

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE DE GRÈCE. — PHARSALE.

Du commencement de mai au 30 juin 48.

Pendant que les deux armées ennemies opéraient près de Dyrrhachium, l'Étolie, la Thessalie et la Macédoine étaient le théâtre d'événements d'une importance secondaire. Sabinus, que César avait détaché en Étolie, s'était vu accueilli à portes ouvertes par les habitants. Ayant chassé de Calydon (*près du village de Bochori* [?]) et de Naupactus (*Lépante*) les garnisons de ces deux villes, il s'était rendu maître de toute la province et avait étendu l'influence de César jusqu'au golfe de Corinthe. En Thessalie, Longinus avait rencontré une situation plus compliquée, due aux dissensions des deux partis qui se disputaient la prépondérance.

Quant à Domitius, détaché en Macédoine avec la 11[e] et la 12[e] légion depuis le commencement de mars, il avait réussi à en assurer la complète soumission. Vers la fin d'avril il s'attendait à y voir déboucher, d'un jour à l'autre, Metellus Scipion qui amenait à Pompée deux légions et de la cavalerie. Scipion avait obtenu le gouvernement de Syrie pour l'année 705, alors que le sénat distribuait arbitrairement les provinces consulaires et les prétoriennes. Il avait quitté l'Italie à l'époque où Pompée s'embarquait à Brundisium, et, dès son arrivée en Syrie, il s'était empressé d'organiser deux

IMPRIMERIE NATIONALE.

légions avec les troupes échappées du désastre de Crassus; toute la province avait dû lui fournir de la cavalerie. Par vanité il s'était fait donner le titre d'imperator dans une expédition contre les habitants de l'Amanus (*montagnes de la Syrie septentrionale, au sud du Taurus*), quoiqu'il n'y eût subi que des échecs. Après avoir pressuré la Syrie et s'y être livré à des exactions sans nombre, il en partit avec ses deux légions et sa cavalerie pour rejoindre Pompée, sans se préoccuper de garantir le pays contre les Parthes. Ceux-ci étaient devenus d'autant plus redoutables qu'après la défaite de Crassus ils avaient tenu investi Bibulus, son successeur; aussi toute la Syrie fut-elle consternée du départ de Scipion. Les troupes, sachant qu'on les acheminait vers la Grèce pour combattre César, ne cachaient pas leurs dispositions : les soldats disaient hautement qu'ils marcheraient volontiers contre tout ennemi du peuple romain, mais qu'ils ne porteraient point les armes contre un citoyen et un consul. Désireux de se les attacher par tous les moyens, quels qu'ils fussent, Scipion, arrivé dans la province d'Asie, les mit en quartiers d'hiver à Pergamum (*Bergama*) et dans les villes les plus riches, qu'il leur abandonna au pillage. Agissant comme en Syrie, il imposa l'Asie de sommes immenses. On vit la cupidité s'exercer sous toutes les formes. Des agents et des licteurs parcoururent le pays, percevant brutalement les sommes exigées et en extorquant d'autres pour leur propre compte. Non content de ces rapines, Scipion ordonna d'enlever du temple de Diane, à Éphèse, les trésors qui s'y trouvaient déposés depuis les temps les plus reculés; mais au moment que son ordre allait être exécuté, il reçut des lettres où Pompée l'informait du débarquement de César en Épire et l'engageait à rejoindre l'armée de Grèce au plus vite avec toutes ses troupes. Quelques jours après, il partit pour la Macédoine.

Sans s'arrêter nulle part, il marcha à tire-d'aile contre Domitius. Quand il n'en fut plus qu'à vingt milles (*trente kilomètres*), environ le 1er mai, il changea brusquement de route et se dirigea vers la Thessalie dans l'espoir de surprendre la légion de recrues commandée par Longinus. Pour être plus mobile, il laissa ses bagages sur l'Haliacmon (*la Vistritza*), sous la garde de huit cohortes qu'il confia à Favonius en lui prescrivant de retrancher un petit camp (probablement sur les hauteurs du village de Kioulia, à l'ouest de Servia; voir *planche 14*). Pendant qu'il s'avançait en Thessalie à grandes journées, la cavalerie du roi Cotys, qui battait les frontières du pays, parut tout à coup en vue de la position où campait Longinus. Celui-ci s'effraya et, pre-

nant pour la cavalerie de Scipion celle qui lui était signalée, se retira vers les défilés du Pinde et de là sur Ambracia (*Arta, sur le golfe du même nom*). Scipion se mit à sa poursuite; mais bientôt lui arrivèrent des nouvelles inquiétantes. Favonius faisait savoir que Domitius se portait sur lui; il demandait instamment du secours, sous peine de ne pouvoir garder son poste. Sans perdre un instant, Scipion rebroussa chemin et marcha jour et nuit pour empêcher que son lieutenant ne fût accablé par le nombre. Il le rejoignit au moment même où Domitius arrivait de son côté.

Les deux armées, fortes chacune de deux légions, étaient séparées par l'Haliacmon. Après être resté deux jours dans l'inaction, Scipion traversa le fleuve à gué le lendemain dès l'aube et vint camper sur une colline peu élevée, près d'un ruisseau aux bords escarpés, de difficile accès. Le jour suivant il présenta ses troupes en bataille à la tête du camp. Domitius ne crut pas devoir hésiter à faire sortir ses deux légions et à risquer le combat, malgré l'appui que donnaient à l'armée de Scipion les ouvrages auxquels elle était adossée. Les ayant rangées en bataille, il leur fit franchir la plaine de deux milles (*trois kilomètres*) comprise entre les deux camps, et les arrêta au pied de la hauteur qu'occupait l'ennemi. Bien que Scipion persistât à ne pas s'éloigner de ses retranchements, les vieux soldats de César brûlaient d'en venir aux mains. Domitius eut peine à les retenir : il avait en effet reconnu que le ruisseau qui coulait au pied de la hauteur rendait la position trop forte, et il ne voulut pas s'exposer à un échec. Témoin de l'ardeur des troupes de Domitius, Scipion craignit d'être obligé le lendemain de livrer bataille contre sa volonté; mais, redoutant l'humiliation qu'il y aurait eu pour lui à se tenir renfermé dans son camp, quoique provoqué au combat, il se décida à repasser le fleuve. De peur d'être poursuivi, il ne fit pas faire les sonneries de départ; il partit de nuit, en silence, et alla camper sur une hauteur voisine. C'était mal répondre à tout ce qu'on attendait de lui. Peu de jours après, il dressa nuitamment une embuscade de cavalerie dans un lieu où Domitius avait coutume d'envoyer ses troupes au fourrage. Quintus Varus y étant venu avec la cavalerie de Domitius, l'ennemi se présenta tout à coup et tomba sur lui. Mais les cavaliers de Varus soutinrent bravement le premier choc; s'étant vite reformés, ils se jetèrent sur les assaillants. Ils en tuèrent environ quatre-vingts, mirent les autres en fuite et rentrèrent au camp.

Cependant Domitius ne désespérait pas d'attirer Scipion au combat. Pour

le tromper, il se posa, par de faux bruits répandus à propos, comme obligé de décamper faute de vivres, fit donner ouvertement le signal du départ, et alla s'établir dans un lieu boisé, avantageusement situé, à trois milles (*quatre kilomètres et demi*) de distance. Scipion, trompé en effet, se mit en mesure de le poursuivre; la cavalerie prit les devants. Déjà ses pelotons d'avant-garde étaient arrivés au lieu de l'embuscade, lorsqu'un hennissement de chevaux éveilla leurs soupçons. Ils se replièrent sur le gros de l'armée qui s'arrêta aussitôt. Se voyant découvert, Domitius fit charger la cavalerie ennemie et lui enleva deux pelotons.

Le lieutenant de César et celui de Pompée s'étaient ainsi tenus en échec sur l'Haliacmon pendant la plus grande partie du mois de mai. Vers le 1er juin, Domitius, campé depuis plusieurs jours près de Scipion, sentit le besoin de pourvoir aux subsistances : il quitta la vallée de l'Haliacmon et se porta sur Heraclea (*Monastir*), au pied des montagnes de la Candavie.

Ces derniers événements se passaient en Macédoine dans le temps que César achevait sa retraite sur Apollonia. Il avait été cruellement puni des opérations téméraires par lesquelles il prétendait investir, avec vingt-deux mille hommes, une armée double en nombre, appuyée à la mer et disposant des flottes du monde entier. La rupture de ses lignes après trois mois de travaux, et une défaite où la moitié de ses forces avait failli être détruite, telles étaient les conséquences du système de guerre qu'il avait adopté. Il était sans alliés sûrs, dans un pays épuisé; il était vaincu, coupé de l'Italie, et exposé à tout ce que voudrait entreprendre un ennemi maître de la mer, exalté par sa récente victoire. Continuer, dans ces conditions, à opérer sur le littoral d'Illyrie eût été d'autant moins sage, qu'on pouvait craindre la perte de l'armée par la famine, si Pompée persévérait dans la défensive et se bornait à couper les communications. Quant à retourner en Italie par terre, César savait trop bien que l'exécution d'un pareil projet eût été un échec moral plus grand qu'aucun désastre. A ces raisons, qui auraient suffi pour le déterminer à porter le théâtre de la guerre dans l'intérieur de la Grèce, venait s'en ajouter une autre très sérieuse par elle-même : il y avait à redouter que Pompée, libre de ses mouvements depuis la levée du blocus, ne se jetât à l'improviste sur Domitius et ne le prît entre son armée et celle de Scipion. Les circonstances commandaient donc de rallier au plus vite les deux légions de Domitius.

César avait envisagé les différentes éventualités que cette manœuvre pouvait

entraîner. Si Pompée, l'imitant, se portait dans l'intérieur de la Grèce, il s'éloignait des bords de la mer et de Dyrrhachium, sa base d'opération, où de grands approvisionnements étaient rassemblés; il n'était donc plus assuré d'un ravitaillement facile et régulier; les avantages que lui donnait sa nombreuse flotte devenaient presque nuls; et il se voyait obligé de continuer la guerre dans des conditions égales à celles où César se trouvait lui-même. Pompée pouvait encore, exécutant un plan plus hardi, profiter de la marche de César vers l'est, passer l'Adriatique et tenter de reconquérir l'Italie : dans ce cas, César était décidé à rallier Domitius, puis à se porter à travers l'Illyrie au secours de l'Italie menacée. Enfin il y avait à considérer l'éventualité où Pompée, laissant César s'engager dans l'intérieur du pays, assiégerait Apollonia et Oricum pour intercepter les communications avec la côte : César se proposait alors de marcher contre Scipion et de le cerner, ce qui devait obliger Pompée à secourir son lieutenant.

Lorsque ses projets furent arrêtés, César expédia des courriers à Domitius pour les lui faire connaître : il lui indiquait le jour de son départ, la route que suivrait l'armée, et il lui donnait ses ordres en vue de leur jonction. Craignant que Pompée ne prît les devants et ne se jetât sur Domitius, il réduisit autant que possible la durée de son séjour à Apollonia. Son premier soin fut d'y déposer les blessés et de payer la solde aux troupes. Il songea ensuite à raffermir les peuples alliés, dont les bonnes dispositions allaient être ébranlées par la nouvelle de la défaite de Dyrrhachium. Il leur adressa des messages qui, présentant les faits sous leur vrai jour, étaient conçus de manière à prévenir les défections. Pour garantir l'Illyrie, il y avait envoyé précédemment, par la voie de terre, deux légions de nouvelles levées parties d'Italie sous la conduite de Cornificius, son questeur. Il lui envoya ses instructions en même temps qu'il expédia des courriers à Rome pour y porter la nouvelle des derniers événements et les ordres exigés par les circonstances. Il fallait encore assurer la défense des principales villes du littoral. Huit cohortes furent désignées pour cet objet; savoir : cinq cohortes de la légion d'un an et trois autres, tirées d'une vieille légion. Quatre de ces huit cohortes furent laissées à Apollonia, trois à Oricum, une à Lissus. Les forces avec lesquelles César allait rallier Domitius campé en Macédoine étaient donc de sept vieilles légions, dont l'une diminuée de trois cohortes; elles s'élevaient à un total d'environ dix-huit mille hommes. La route qu'il comptait suivre traversait la partie

septentrionale de l'Épire, puis le pays des Athamanes, habitants des hautes régions du Pinde; elle remontait la vallée de l'Aous jusqu'à la source de ce fleuve. (Voir *planche 14*.) C'était par là qu'en l'an 198 avant notre ère, le consul Flamininus avait pénétré pour la première fois en Thessalie avec une armée romaine. César eut terminé en quelques jours les différentes mesures qui viennent d'être indiquées; le 1er juin il partit d'Apollonia pour joindre Domitius à marches forcées.

Cette détermination était appelée à entraîner des conséquences qui devaient décider du sort de la guerre. On le comprendra en songeant à l'impression qu'avait produite chez les vainqueurs le double succès de Dyrrhachium. La rupture des lignes de César n'avait réussi qu'à la faveur de la trahison et de la surprise, et quant à la bataille qui s'en était suivie, elle avait été plutôt une grande échauffourée, où le hasard et des événements fortuits s'étaient combinés pour jouer un rôle hors de toute proportion ordinaire. Un retranchement de jonction, dont l'existence était ignorée des troupes, avait arrêté la droite de César assez longtemps pour empêcher qu'elle n'assaillît dès l'origine, concurremment avec la gauche, le camp de Torquatus, et que la légion qui le défendait ne fût faite prisonnière. Grâce à ce retard, Pompée avait pu arriver sur le théâtre de l'action au moment où les deux ailes de l'ennemi, séparées l'une de l'autre, se trouvaient dans l'impossibilité de se secourir mutuellement. Saisies d'une terreur panique, celles-ci s'étaient précipitées vers toutes les issues, l'une pour sortir au plus tôt du camp déjà conquis, l'autre pour repasser le retranchement de jonction par les étroites coupures du parapet. Mais il n'y avait eu ni attaque, ni engagement proprement dit; les deux armées ne s'étaient même pas vues en bataille. Il était naturel que Pompée, son état-major et les émigrés ressentissent une vive satisfaction d'un succès inespéré; malheureusement pour eux, leur confiance et leur orgueil s'en accrurent jusqu'à leur faire perdre la juste appréciation des choses. On ne voulut pas discerner les vraies causes de la victoire; on ne se dit même pas qu'on la devait à des circonstances imprévues et à une supériorité numérique écrasante, puisqu'on ne s'était rencontré qu'avec la moitié de l'armée ennemie tout au plus. On se montra aussi fier que si le triomphe avait été dû à la conception des chefs ou à la valeur des soldats; un changement de fortune fut regardé comme impossible, et, pour tous, la journée de Dyrrhachium décidait du sort de la campagne. Pompée écrivit dans ce sens aux rois et aux villes de

son parti; ses messages, exagérant à l'excès l'importance de sa victoire, annoncèrent la perte de César comme infaillible et la fin de la guerre comme certaine à bref délai.

Au milieu de cet enivrement général, Pompée avait à fixer le plan de ses opérations futures. Il inclinait à croire que César resterait sur la côte, dans le voisinage d'Oricum, à portée de recevoir des renforts d'Italie, auquel cas il avait arrêté de fondre sur les deux légions de Domitius avec toutes ses forces. Une autre éventualité s'offrait à ses calculs : c'était celle où César s'éloignerait des villes maritimes pour se jeter sur la petite armée de Scipion; son intention était alors de marcher au secours de son lieutenant. Dans un cas comme dans l'autre, il fallait abandonner les bords de la mer et se porter dans l'intérieur de la Macédoine : il ordonna donc de tout disposer pour un départ prochain.

Mais pendant qu'on s'y préparait, tant à Dyrrhachium qu'au camp d'Asparagium, on apprit tout à coup, dans la nuit du 1er au 2 juin, que l'armée ennemie venait de quitter Apollonia et s'éloignait du littoral. A cette nouvelle l'exaltation des esprits fut au comble. Pour tout l'état-major de Pompée et pour toutes les personnes de l'entourage, César renonçait à continuer la guerre, son armée se débandait, le mouvement annoncé n'était qu'une fuite déguisée. On réunit un conseil. Les plus ardents, parmi lesquels Afranius, émirent l'avis de repasser l'Adriatique et de reconquérir l'Italie. Selon eux, cette conquête devait entraîner celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne et de la Gaule. Mais Pompée n'était pas d'un caractère à adopter un projet si hardi. Il objecta que ce serait fuir encore une fois devant César, comme on l'avait déjà fait en quittant l'Italie, et que s'exposer à être poursuivi par lui, quand au contraire la fortune donnait de le poursuivre, ne pouvait apporter ni honneur ni profit. D'autre part, abandonner Scipion et les personnages consulaires répandus dans la Grèce et dans la Thessalie lui semblait non seulement injuste, mais encore impolitique; car ils ne manqueraient pas de tomber au pouvoir de César avec leurs trésors et avec toutes leurs troupes. Il fallait, dit-il, rester en Grèce et se hâter de secourir Scipion dont les deux légions couraient le danger d'être prises entre l'armée de César et celle de Domitius. La plupart des membres du conseil se rangèrent à l'opinion de Pompée : on approuva le départ immédiat de l'armée; mais bien moins en vue d'appuyer Scipion, que pour atteindre César le plus tôt possible, et pour



lui porter le dernier coup dans une bataille qu'on regardait d'avance comme une victoire facile.

Toutefois Pompée ne se laissa pas entraîner. Moins enclin à l'aveuglement que ses conseillers, il ne songeait nullement à livrer bataille; il comptait au contraire temporiser comme il avait fait jusqu'alors, se flattant toujours que le défaut de vivres lui rendrait raison de César et de l'armée ennemie. Pour le moment, l'affaire pressante était d'empêcher que Scipion ne fût cerné : les troupes reçurent l'ordre de lever leur camp le lendemain 3 juin et de marcher vers la Macédoine à grandes journées.

Ainsi se déroulaient les conséquences de la détermination que César avait prise en abandonnant le littoral. Bien qu'il eût vu ses lignes de Dyrrhachium rompues et son armée démoralisée à la suite d'un revers inattendu, il venait cependant, par une prompte initiative, d'imposer sa volonté à son vainqueur. Le sachant incapable d'exécuter un dessein hardi, comme eût été le retour en Italie, et devinant que ses ennemis aveuglés prendraient sa retraite pour une fuite dictée par la peur, il les obligeait à s'éloigner de la mer où leur flotte leur donnait tant d'avantages, et à le suivre dans l'intérieur de la Grèce où la guerre se ferait dans des conditions égales pour eux et pour lui. Bientôt même, il allait les amener jusqu'à combattre sur le terrain qu'il devait choisir. L'historien se plaît à admirer de telles conceptions, basées à la fois sur la connaissance du caractère de l'ennemi et sur celle du jeu des passions humaines; elles forment un des sujets de méditation les plus intéressants pour les hommes de guerre.

Il importait qu'avant de commencer sa marche vers la Macédoine, Pompée prît des mesures pour la défense de Dyrrhachium et pour la garde du littoral. Cette double tâche fut confiée à Caton, que Pompée n'était pas fâché d'éloigner de l'armée active en s'affranchissant par là de l'incommode tutelle du personnage le plus influent de l'émigration. Quinze cohortes, mises à la disposition de Caton, furent destinées à la défense de la ville et à celle des côtes, et trois cents galères, stationnées à Corcyra, durent lui servir à surveiller l'Adriatique pour empêcher que César ne reçût aucun renfort d'Italie. Un grand nombre de sénateurs, parmi lesquels Cicéron, restèrent auprès de lui à Dyrrhachium pour une raison ou pour une autre. On laissa dans la place les malades, les blessés et tout ce qui aurait pu embarrasser la marche de l'armée.

Les lettres par lesquelles Pompée s'était empressé d'annoncer aux provinces

la victoire de Dyrrhachium avaient produit l'effet qu'il en attendait : par une exagération ordinaire en pareil cas, on n'avait pas tardé à proclamer de tous côtés la ruine complète de César; on affirmait que ses troupes avaient péri presque toutes et que lui-même était en fuite. Plusieurs villes de l'intérieur s'étaient détachées de son alliance, les chemins étaient devenus moins sûrs, et il s'en était suivi qu'aucun de ses courriers n'avait réussi à percer jusqu'à Domitius. C'est ce qui explique qu'au commencement de juin ce lieutenant ne sût rien, ni des événements de Dyrrhachium, ni de la double marche par laquelle César et Pompée se portaient l'un en Thessalie, l'autre en Macédoine, et qu'il s'acheminât sans défiance aucune, du sud au nord, vers Heraclea pour se procurer des vivres. Ainsi, dans les premiers jours de juin, la situation générale était la suivante : Scipion et Domitius se trouvaient en Macédoine, le premier sur l'Haliacmon, le second sur la route d'Heraclea, tandis que Pompée et César, partis du littoral, se dirigeaient vers l'intérieur de la Grèce, chacun d'eux se hâtant pour joindre au plus vite son lieutenant détaché ou pour saisir l'occasion d'écraser celui de l'ennemi. Comme on le voit, les événements avaient amené des conséquences singulières : César, qui voulait rallier Domitius, s'en écartait de plus en plus, et ce dernier marchait sans savoir qu'il allait se heurter avec ses deux légions contre l'armée de Pompée tout entière. (Voir *planche 14*.)

Pompée, au bout de six marches, arriva à Heraclea le 8 juin. Il en repartit le lendemain et continua son mouvement vers l'Haliacmon. Ce jour-là Domitius avait encore une étape à faire pour atteindre Heraclea : il se mit en route. Son avant-garde n'était plus qu'à quatre heures de chemin de l'ennemi, lorsque ses éclaireurs furent aperçus par des cavaliers de l'entourage de Raucillus et d'Egus, ces chefs allobroges qui avaient déserté l'armée de César. On s'aboucha. Soit par jactance, soit en souvenir d'une ancienne camaraderie qui datait de la guerre des Gaules, les cavaliers allobroges racontèrent aux éclaireurs de Domitius les événements de Dyrrhachium, la retraite de César, la marche de Pompée et sa présence à peu de distance avec toute l'armée. Cet incident, dû au seul hasard, sauva Domitius d'un désastre qu'on aurait pu croire inévitable. Il quitta aussitôt la route d'Heraclea et se rabattit au sud, par le pays des Orestes, vers les montagnes qui séparaient l'Épire de la Thessalie.

Pendant ce temps-là même, César avait remonté la vallée de l'Aous à

IMPRIMERIE NATIONALE.

marches forcées; parvenu aux sources du fleuve, il avait passé la ligne de partage des eaux au col nommé aujourd'hui col de Metzovo, et le septième jour, c'est-à-dire le 7 juin, il était arrivé à Æginium (*Kalabaka*) près des frontières de Thessalie, au débouché des gorges du cours supérieur du Peneus (*le Pénée ou, depuis le moyen âge, le Salamvrias*). Aucune réponse de Domitius ne lui était encore parvenue : son inquiétude fut des plus vives. Il envoya d'autres courriers dans toutes les directions et se résolut à attendre. Domitius, après avoir échappé si heureusement à l'ennemi, apprit enfin la présence de César à Æginium; il l'y rejoignit à tire-d'aile environ le 13 juin.

Un peu avant le milieu du mois la situation s'était donc beaucoup simplifiée : Pompée avait dépassé Heraclea et se dirigeait vers la Thessalie pour s'y réunir à Scipion, sur le sort duquel il était maintenant hors d'inquiétude; César avait rallié Domitius et était à Æginium avec neuf légions. Il avait ainsi sous la main toute sa vieille armée, moins trois cohortes laissées dans les places du littoral; mais, après les pertes éprouvées jusque-là, elle ne montait pas à plus de vingt-quatre mille hommes; la cavalerie ne comptait guère qu'un millier de chevaux. C'étaient vingt-cinq mille combattants, auxquels il convient d'ajouter un petit nombre de troupes auxiliaires que César avait levées avec peine depuis le commencement de la guerre. Ses lieutenants Longinus et Sabinus, détachés vers la fin de février, l'un avec la 27e légion, l'autre avec cinq cohortes, avaient réussi à soumettre l'Étolie et l'Acarnanie. César les avait placés depuis quelque temps sous le commandement supérieur de Calenus, auquel il était prescrit de faire une tentative sur l'Achaïe que défendait Rutilius Lupus, lieutenant de Pompée. Calenus était entré en Phocide et en Béotie, où Delphes, Thèbes et Orchomène s'étaient rendues d'elles-mêmes; il avait emporté de vive force plusieurs villes et envoyé dans les autres des députés chargés de les gagner à la cause de César. Dès que Lupus vit l'Achaïe menacée, il fortifia l'isthme de Corinthe pour barrer le chemin.

César, sa réunion avec Domitius effectuée, avait arrêté son plan d'opération. Il était décidé à entrer en Thessalie, à refaire dans cette fertile contrée son armée affaiblie par les privations, et à relever le moral des troupes que la défaite de Dyrrhachium avait affecté. Son dessein était de s'établir dans une position d'où il pût communiquer avec Calenus, pour rallier au besoin les quinze cohortes dont ce lieutenant disposait.

On connaît la Thessalie, si célèbre dans l'histoire de l'antiquité. Il suffira de

rappeler, pour l'intelligence du récit, qu'elle n'est, à proprement parler, que le bassin du Pénée, c'est-à-dire le pays traversé par ce fleuve et par les nombreux cours d'eau qui s'y jettent du haut des montagnes de ceinture, appelées : le Pinde (*2,300 mètres*), les monts Cambuniens, qui s'étendent jusqu'à l'Olympe (*2,900 mètres*), l'Ossa (*2,000 mètres*), le Pelion (*1,500 mètres*) et la chaîne de l'Othrys (*1,900 mètres*). (Voir *planche 14.*) Lit d'une ancienne mer intérieure, mis à sec par l'écoulement des eaux à la suite du cataclysme qui ouvrit entre l'Olympe et l'Ossa la déchirure de Tempe, la Thessalie représente un immense amphithéâtre circulaire d'une superficie d'environ seize cent mille hectares, double, à peu près, de celle du département de la Marne. Elle se compare le mieux à la Bohême, qui fut aussi une mer intérieure, et où l'Elbe reçoit toutes les eaux des montagnes de ceinture, comme le Pénée reçoit celles des nombreuses rivières qui arrosent la Thessalie. Après un cours de cent quatre-vingts kilomètres dans la direction de l'ouest à l'est, ce fleuve, descendu des pentes nord-est du Lakmon, déverse ses eaux dans le golfe de Salonique. Son principal affluent de droite est formé par la réunion de l'Énipée (*le petit Tchinarli*) et de l'Apidanus (*le grand Tchinarli*), qui descendent l'un et l'autre des montagnes de l'Othrys. Le Pénée divise le bassin thessalien en deux parties presque égales, l'une septentrionale, l'autre méridionale. La première est accidentée dans sa plus grande étendue; celle du sud offre au contraire deux vastes plaines que sépare une chaîne de hauteurs qui court du nord-ouest au sud-est et qui n'a pas plus de neuf cents mètres d'altitude. La plaine occidentale supérieure mesure plus de cinquante kilomètres de l'ouest à l'est; elle est située à deux cents ou deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Le bassin thessalien, composé de terre d'alluvion, était d'une grande fertilité. Les plaines produisaient les plus beaux blés, et en telle abondance qu'ils suffisaient amplement à nourrir une nombreuse population.

La Thessalie avait été réunie par les Romains à la province de Macédoine tout en conservant une certaine autonomie. Les différentes cités formaient une confédération, dite ligue des Thessaliens, et nommaient des délégués qui se constituaient en assemblée à Larissa, ville principale. A l'époque de la guerre de Grèce deux factions rivales divisaient le pays; aussi César ne pouvait-il s'attendre à trouver les populations aussi bien disposées pour lui que celles de l'Épire, qui s'étaient montrées unanimes dans leur dévouement à sa cause. Si, à la vérité, plusieurs villes de Thessalie lui avaient envoyé spontanément

des députés, la faction dominante n'en était pas moins gagnée aux intérêts de Pompée. Elle avait pour chef Hegesaretos, qui jouissait dans le pays d'une influence considérable, déjà fort ancienne. La cause de César était soutenue par Petræus, jeune homme ambitieux, de haute naissance. On pouvait présumer que les événements de Dyrrhachium encourageraient dans son hostilité le parti opposé à César, et il en avait été ainsi en effet. Appuyé d'ailleurs par la présence de Scipion, qui s'était porté sur Larissa à la nouvelle de la marche de Pompée et de César, ce parti en était arrivé à se déclarer ouvertement, et, disposant de la majorité dans l'assemblée des Thessaliens, il venait d'élire Androsthenes chef de la ligue pour l'année courante. Celui-ci était résolu à s'opposer par la force à toute tentative dirigée contre Pompée.

Telle était la situation dans la région thessalienne lorsque César se disposait à y déboucher par les gorges du cours supérieur du Pénée. L'entrée en était défendue par quatre places fortes. A une journée de marche d'Æginium, on rencontrait d'abord Gomphi (*Palæa Episkopi*) et Tricca (*Trikkala*), situées en regard l'une de l'autre, à treize kilomètres de distance, sur les versants opposés de deux chaînes de montagnes entre lesquelles coulait le fleuve; et plus loin, deux autres places fortes, Metropolis (*Palæokastro, à l'ouest de Karditza*) et Pelinnæum (*Gardhiki*), assises sur ces mêmes versants et formant par leur position, avec les premières, un quadrilatère de vingt-sept kilomètres de longueur sur quinze kilomètres de largeur. (Voir *planche 14*.) César, qui voulait se rapprocher des montagnes de l'Othrys, au delà desquelles se trouvait Calenus, avait à descendre la rive droite du Pénée et à se diriger vers le sud-est sur Gomphi et Metropolis. Après avoir accordé un jour de repos aux troupes de Domitius, il partit d'Æginium le 15 juin et arriva à Gomphi par une marche d'environ vingt et un milles (*trente-deux kilomètres*).

Cette ville avait député vers lui quelques mois auparavant, se mettant à sa disposition et lui demandant des troupes de garnison; mais Androsthenes venait d'y faire rentrer de force tous les hommes libres et tous les esclaves des environs; puis il avait fermé les portes et dépêché des courriers à Pompée et à Scipion pour solliciter leur secours. Elle était située sur la rive gauche du Pliouri (*nom actuel*) qui n'a ordinairement que très peu d'eau. A l'ouest les murs dominaient des collines à pentes assez raides; au sud ils coupaient la plaine et y présentaient la partie la plus faible de l'enceinte. Quoiqu'ils fussent très élevés, César résolut de s'emparer de la place le jour même. L'armée n'eut pas plus

tôt retranché son camp, qu'elle reçut l'ordre de tout préparer pour l'attaque. Les soldats firent des claies et des échelles, et construisirent des charpentes blindées, pour approcher de la muraille à couvert. La neuvième heure du jour (*environ quatre heures après midi*) était déjà passée lorsqu'ils eurent achevé ces travaux. Ils avaient, dans cette seule journée, exécuté une longue marche, retranché leur camp et préparé le matériel de siège, sans avoir eu aucun repos. César les harangua. Il leur montra l'importance qu'il y avait pour eux à s'emparer d'une ville riche, abondamment pourvue de vivres. La prise de Gomphi mettrait fin à leur misère et effraierait du même coup les villes qui seraient tentées de suivre son exemple. Or la place pouvait être secourue; il fallait donc l'emporter sans retard. Il donna aussitôt le signal de l'attaque. Malgré les fatigues de la journée, les troupes montrèrent une ardeur extraordinaire. Elles poussèrent contre la muraille les charpentes blindées et dressèrent les échelles. Rien ne put arrêter leur élan : ni la hauteur des murs, ni la résistance des assiégés; avant le coucher du soleil elles pénétraient dans la ville. César accorda le pillage, tant pour donner un exemple sévère que pour dédommager ses soldats des privations dont ils avaient souffert à Dyrrhachium. Tandis que les vainqueurs passaient les habitants au fil de l'épée et se livraient à tous les excès, les chefs ennemis mouraient avec dignité. On trouva dans la maison d'un médecin, étendus chacun près d'une coupe vide, les cadavres de vingt vieillards sans blessure. Ces vieillards appartenaient aux premières familles de l'aristocratie thessalienne; ils s'étaient réunis comme pour un dernier festin et s'étaient tous empoisonnés.

Le lendemain, dès que les officiers eurent rallié les troupes débandées pendant le pillage de la nuit, César se porta sur Metropolis. Il y arriva avant qu'on y connût la nouvelle de la prise de Gomphi. Trouvant la place prête à la résistance, les portes fermées, les remparts garnis de troupes, il ordonna de conduire au pied de la muraille les prisonniers faits la veille et de les laisser communiquer avec les habitants. Lorsque ceux-ci apprirent quel avait été le châtiment infligé aux assiégés de Gomphi, ils ouvrirent leurs portes. César les traita avec une clémence toute particulière, pour frapper les esprits par le contraste du sort qu'il réservait aux places de guerre, selon qu'elles lui résistaient ou qu'elles se soumettaient. Sa conduite devait en effet, dès les jours suivants, lui gagner toutes les cités de la Thessalie, à l'exception du territoire de Larissa où Scipion attendait l'arrivée de Pompée.

Ces événements ouvraient à César les portes de la Thessalie. Il s'avança dans l'immense plaine qui s'étendait devant lui, couverte de blés presque mûrs. Il avait l'espoir d'y attirer Pompée et de l'amener à livrer bataille. Après avoir traversé l'Apidanus à Kierion (*Pyrgo, près de Sofades*), il alla camper sur la rive gauche de l'Énipée à hauteur de Pharsale. (Voir *planches 14 et 17.*) Cette ville était alors le plus grand centre de population de la Thessalie après Larissa, et, comme elle l'est encore aujourd'hui, le nœud de communication le plus important du pays situé au sud du Pénée. Toutes les routes venaient y aboutir : celles de Larissa et de Scotussa (*ruines près du village de Soupli*), celles qui allaient en Épire, celle qui se dirigeait vers la mer par Pheræ (*Velestino*), enfin celles du sud qui franchissaient l'Othrys et menaient en Phocide et en Béotie par Thaumaci (*Dhomoko*) et par Melitæa (*Keuzlar*). Ces dernières permettaient à César de communiquer avec Calenus qui était de l'autre côté de l'Othrys.

Pendant la réduction de Gomphi et de Metropolis, Pompée, qui n'avait plus aucune raison de hâter sa marche depuis que Domitius lui avait échappé et que Scipion se trouvait hors de danger, s'avançait lentement vers la Thessalie. Il avait quitté la voie Egnatia à Cellæ (*entre Monastir et Vodena*) et se dirigeait vers Larissa pour y rallier Scipion. Une foule de personnages accompagnaient l'armée : c'étaient des sénateurs de même rang que lui, des chevaliers romains illustres par leur naissance, sans compter les rois et les princes qui avaient amené leurs contingents des diverses parties de l'Orient. Tous se plaignaient des lenteurs de Pompée; car leur présomption s'était accrue de jour en jour, et, regardant la victoire comme certaine, ils étaient impatients de livrer bataille. A les entendre, César n'avait quitté le littoral que par crainte d'être poursuivi ou de se voir contraint à combattre; il était en fuite et non pas en retraite; son armée démoralisée était près de périr de faim et de misère; il fallait donc l'atteindre au plus vite et terminer la guerre d'un seul coup. Pompée, resté le plus sage au milieu de cette effervescence des esprits, envisageait la situation tout autrement. Qu'il se méprît ou non sur les vraies causes de sa victoire de Dyrrhachium, toujours est-il que son expérience de la guerre lui démontrait clairement l'infériorité de ses troupes, composées de recrues pour la plupart, en comparaison des vieilles bandes avec lesquelles César avait vaincu les Gaulois, les Bretons et les Germains. Il fit de nouveau valoir l'idée de la défensive. A son avis, il fallait se garder de présenter la

bataille, et tout faire au contraire pour l'éviter. Il fallait, autrement dit, occuper des positions inattaquables où on pût s'approvisionner sans difficulté, et prolonger ainsi la guerre en se bornant à intercepter les vivres à l'armée ennemie, qui, privée de cavalerie, coupée de l'Italie et isolée dans des pays hostiles, finirait par succomber aux fatigues et à la disette. Mais Pompée ne réussissait pas à faire prévaloir son opinion. Fait caractéristique! tandis que tout homme supérieur voit son autorité consacrée ou grandie par la victoire, lui n'avait pas su tirer profit de celle de Dyrrhachium, et, par un effet opposé, cet important succès l'avait mis plus complètement dans la dépendance de son parti. Il était devenu l'objet des reproches les plus injustes. Pour les uns, sa prudence n'était que de la timidité; pour les autres, il prolongeait la guerre à plaisir, avec l'arrière-pensée de se perpétuer dans le commandement suprême, de conserver sous sa domination tant de peuples divers, et de soumettre à une obéissance indéfinie d'anciens consuls, d'anciens préteurs et les personnages les plus marquants de Rome. Les rois et les princes de l'Orient se plaignaient, pour leur part, d'être retenus inutilement loin de leur pays. Domitius Ahenobarbus cherchait à déverser l'odieux sur sa personne en ne l'appelant qu'Agamemnon ou roi des rois; d'autres, tels que Favonius et Afranius, sachant combien il était facile de blesser sa vanité, ne se faisaient pas faute de le poursuivre de leurs sarcasmes. Telle était l'impatience de la plupart des chefs du parti, que chaque moment écoulé leur semblait retarder d'autant le retour en Italie.

Enfin, le 21 juin, Pompée arriva à Larissa. Sa jonction avec Scipion augmentait grandement la supériorité numérique de ses forces sur celles de César. Il disposait dès lors de cinquante mille légionnaires et de sept mille chevaux, sans compter de nombreuses troupes auxiliaires. Ayant rassemblé les deux armées pour les haranguer, il leur exprima sa satisfaction, leur montra la prochaine bataille comme une victoire certaine, et promit aux troupes de Scipion leur part du butin et des récompenses. Pour plaire aux hauts personnages de l'émigration, il tint à partager avec son beau-père les honneurs du commandement : toutes les légions furent réunies dans le même camp; il ordonna d'y élever un prétoire pour Scipion et de faire devant sa tente, comme devant la sienne, les sonneries auxquelles un imperator seul avait droit.

On pourrait dire, sans crainte d'exagérer, que la réunion des deux armées

porta l'exaltation des esprits jusqu'au délire. Ceux-là mêmes qui avaient encore conservé quelque doute sur l'issue de la guerre, n'hésitèrent plus à se déclarer convaincus du succès. Il n'y eut qu'une seule voix dans toute cette oligarchie militaire pour demander à en finir sur-le-champ par une action générale. Les uns, désireux de briguer des charges dès leur arrivée à Rome, y envoyèrent des domestiques ou des amis pour retenir des maisons près du forum; d'autres se rendirent en toute hâte à Lesbos auprès de la femme de Pompée et de son fils Sextus pour leur annoncer la fin de la guerre. La démence avait atteint un tel degré, qu'on se disputait ouvertement les récompenses et les sacerdoces : on distribuait les prétures, on désignait les consuls pour plusieurs années d'avance. Domitius Ahenobarbus, Scipion et Lentulus Spinther se querellaient et cabalaient l'un contre l'autre à qui succéderait à César dans la charge de grand pontife. Et comme les caractères s'étaient aigris de plus en plus depuis le commencement de la guerre, les récriminations et les animosités n'en étaient que plus vives. Acutius Rufus demandait la mise en jugement d'Afranius, l'accusant d'avoir perdu l'Espagne par trahison après s'être laissé corrompre. C'était encore Domitius Ahenobarbus proposant en plein conseil d'instituer, après la victoire, un tribunal composé des sénateurs qui avaient pris les armes pour Pompée, tribunal qu'on chargerait de juger tous les autres sénateurs : selon le cas, ceux-ci devaient être acquittés ou condamnés à subir soit une amende, soit la confiscation de leurs biens, soit la mort. Ainsi que le dit Plutarque, dépeignant la conduite des chefs du parti pompéien : « Ils agissaient comme s'ils n'avaient eu à combattre qu'un Tigrane d'Arménie ou le roi des Nabatéens, et non point ce César et cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents peuples, remporté sur les Germains et sur les Gaulois, sans avoir jamais été vaincus, des victoires innombrables, fait des centaines de mille prisonniers et tué autant d'ennemis en bataille rangée. »

Pompée céda aux instances dont on le poursuivait : il prit le parti de se rapprocher de César et de se porter sur l'Énipée supérieur. Son premier soin devait être d'y choisir une position favorable pour asseoir son camp. N'étant pas encore décidé à combattre, il ne pouvait songer à camper en plaine où peut-être il aurait été forcé d'accepter, à conditions égales, la bataille que César ne manquerait pas de lui offrir. Il entendait au contraire occuper des hauteurs, pour répondre aux provocations en déployant son armée sur les

pentes et en se réservant ainsi tout l'avantage, si l'ennemi commettait la faute de l'y attaquer. La contrée de l'Énipée supérieur présentait une position admirablement située, convenable à ces projets. Il faut ici décrire cette position célèbre où allait se jouer le sort du monde.

L'Énipée, après avoir coulé, depuis sa source, dans des gorges étroites, en débouche par un brusque repli vers l'ouest, repli dont il enveloppe de deux côtés un groupe de hauteurs appelé aujourd'hui le Karadja Ahmet par les habitants du pays. (Voir *planche 17*.) Ce groupe montagneux domine d'un peu moins de deux cents mètres le niveau de la rivière, et son revers occidental projette de vastes pentes mamelonnées qui s'adoucissent de plus en plus jusqu'à se confondre avec le terrain plat. Au delà du coude qu'il forme à la base du Karadja Ahmet, l'Énipée entre dans la plaine. Celle-ci ne s'ouvre sur une grande étendue, de chaque côté de la rivière, qu'à douze kilomètres du coude, c'est-à-dire passé la colline rocheuse de Krindir, tout près de Pharsale; mais dans l'espace compris entre cette colline et le pied des pentes occidentales du mont Karadja Ahmet, l'Énipée coule au contraire dans une partie de plaine assez étroite. Cette dernière, resserrée entre la rivière et les hauteurs de gauche, n'a pas plus de sept kilomètres de longueur sur deux à trois kilomètres de largeur : on pourrait l'appeler *l'arrière-plaine de Pharsale*. L'Énipée est une rivière torrentueuse; ses eaux se sont creusé un lit encaissé entre des berges abruptes. La largeur du lit varie de cinquante à soixante et dix mètres dans la partie comprise entre Pharsale et le Karadja Ahmet; les berges y ont plusieurs mètres de hauteur. Dans la saison des pluies les eaux débordent fréquemment et inondent la plaine sur une grande étendue; mais en été la rivière est guéable presque partout. A cette époque de l'année elle ne présente, pour ainsi dire, d'autre obstacle que la hauteur et l'escarpement des rives.

Pompée résolut de s'établir sur les longs versants mamelonnés que le mont Karadja Ahmet étale vers l'ouest, et qui s'abaissent insensiblement jusqu'à l'origine de l'*arrière-plaine de Pharsale*. Il marcha par Scotussa, et, le 25 juin environ, après avoir passé l'Énipée au point marqué aujourd'hui par le village d'Orman Magoula, il posa son camp sur la rive gauche. (Voir *planche 17*.) Devant lui s'étendait la plaine; il apercevait, à une distance de trente stades (*cinq kilomètres et demi*), le camp de César, placé sur cette même rive. Tous les mamelons des versants furent aussitôt retranchés, et les castella occupés par des troupes de défense.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Un mois s'était écoulé depuis les événements de Dyrrhachium; déjà César voyait se réaliser les espérances qu'il avait conçues en quittant le littoral de l'Adriatique. Non seulement, en effet, il avait réussi à se faire suivre dans l'intérieur de la Grèce par l'armée ennemie et à exciter en elle le désir de brusquer la fin de la guerre, mais encore il avait pu assurer les subsistances et améliorer sensiblement la situation matérielle des troupes. De plus, leur moral était presque rétabli : le soldat avait regagné le sentiment de sa supériorité. Néanmoins les forces ennemies l'emportaient par le nombre dans une telle proportion, que César inclinait à ne pas livrer bataille avant de s'être fait rejoindre par Calenus et Cornificius, qui pouvaient lui amener trois légions et demie. Mais les rapports de ses lieutenants lui ayant fait connaître que l'armée manifestait le plus grand désir de combattre sur-le-champ, il résolut de tâter Pompée dont il ignorait les intentions. Dans ce but, il fit sortir ses troupes du camp et les rangea en bataille la gauche à l'Énipée, près de ses retranchements, à une assez grande distance des hauteurs où Pompée s'était établi. Il fit de même les jours suivants, en rapprochant ses lignes davantage, d'un jour à l'autre, des positions ennemies. Pompée se contentait chaque fois de ranger ses troupes en bataille sur la partie inférieure des pentes qui s'étendaient en avant de son camp, conservant ainsi l'avantage de la position dominante, et décidé à n'accepter le combat qu'au cas où César se laisserait entraîner à venir l'attaquer à chances inégales. Enfin César poussa la provocation jusqu'à porter ses lignes au pied même des hauteurs; mais Pompée persista à ne pas en descendre. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans que les armées en vinssent aux mains, les deux cavaleries ne faisant qu'escarmoucher dans la plaine. César, pour compenser l'infériorité numérique de la sienne, avait imaginé depuis quelque temps, à l'imitation des Germains, de l'entremêler de pelotons d'infanterie. Il avait fait choix, pour ce service, de jeunes légionnaires des premiers rangs, qui, pour être plus agiles, ne portaient que des armes défensives très légères. A la suite d'exercices journaliers, ces fantassins étaient parvenus à combattre dans les rangs de la cavalerie avec toute l'adresse désirable. C'était au point que les mille cavaliers de César, soutenus par cette troupe d'élite, ne craignaient pas l'attaque des sept mille cavaliers de Pompée, même en terrain découvert. Il leur arriva une fois de remporter l'avantage dans un combat où fut tué Egus, l'un des deux frères allobroges qui avaient déserté pendant le blocus de Dyrrhachium.

Après les manœuvres de ces derniers jours, César fut convaincu que Pompée tenait à retarder indéfiniment la décision de la guerre. Toutefois elles avaient amené un résultat heureux et tel qu'il s'était plu à l'espérer : le moral des troupes s'était encore accru; officiers et soldats avaient repris la confiance et le sentiment de la victoire.

Pompée, en effet, pour être venu camper à proximité de l'ennemi, n'avait pas modifié son opinion qui était d'éviter la bataille. La sagesse, selon lui, conseillait de temporiser encore, pour ruiner entièrement l'armée de César par les privations qu'elle ne cessait d'endurer. Mais les émigrés, que les délais avaient toujours impatientés, s'accommodaient bien moins de tant de prudence, maintenant qu'on avait atteint César et qu'on apercevait son armée peu nombreuse et jugée peu redoutable. Ils étaient las de tous ces retards. Instances et obsessions, rien ne fut épargné pour décider Pompée à donner la bataille décisive. Sa conduite fut critiquée avec une extrême amertume; les railleries et les récriminations redoublèrent, plus vives que par le passé. Pompée, malheureusement pour son parti et pour sa cause, n'avait pas la force de volonté nécessaire pour imposer ses idées, et l'histoire ne montre par aucun exemple plus éclatant, qu'un homme ne marque sa supériorité qu'à une condition : c'est que chez lui les facultés de l'âme dominent les facultés de l'esprit, comme si ces dernières n'étaient que l'instrument. Ici, en effet, la clairvoyance et un sens droit portaient Pompée à juger sainement la situation et à reconnaître la nécessité de la défensive; mais ses vices de caractère, la vanité et l'orgueil, l'induisaient à tout sacrifier au désir de plaire ou de gagner l'approbation d'autrui. Dans cette lutte entre ses qualités et ses défauts, ceux-ci devaient prévaloir et le conduire à renier ses convictions mêmes : un jour il ne résista plus aux insistances d'un entourage affolé; il se résolut à combattre. On aurait peine à dire quelle fut, dans ce revirement d'opinion, la part de la sincérité. Pompée en était-il venu à regarder la victoire comme possible? Le fait est que, par une brusque contradiction, il se montra dès ce moment aussi sûr du succès et aussi présomptueux, qu'il avait été jusqu'alors circonspect et réservé. Dans un conseil qu'on le força de tenir, il se déclara prêt à livrer bataille et affirma que la victoire était certaine. Il alla jusqu'à faire connaître son plan de combat : la cavalerie tout entière devait attaquer l'aile droite de César sur le flanc découvert, et prendre à dos l'armée ennemie, qui serait culbutée par cette seule manœuvre avant même que les deux infan-

teries s'abordassent. Labienus, toujours un des premiers à demander d'en finir, prit ensuite la parole. Après avoir hautement approuvé le projet de Pompée, il certifia de nouveau que l'armée de César n'était plus celle qui avait vaincu les Gaulois et les Germains; que les vieux soldats étaient presque tous morts de blessures, de fatigue ou de maladie; que les combats de Dyrrhachium avaient achevé de détruire ce qui restait de l'ancienne armée; qu'enfin César n'avait plus que des recrues. Selon lui, la victoire ne pouvait être douteuse; il fallait donc combattre sur-le-champ. Il jura de ne rentrer au camp que vainqueur et invita les membres du conseil à prêter le même serment. Pompée jura aussitôt; les autres s'empressèrent de l'imiter. Le discours de Labienus augmenta encore la confiance de tous : on n'admettait pas qu'un homme d'une telle autorité pût produire des affirmations si graves autrement qu'en parfaite connaissance de cause. Il fut décidé qu'on ne souffrirait pas plus longtemps les provocations de César et qu'on lui présenterait la bataille, en plaine, le lendemain 29 juin (*9 août 706 de Rome*). On se sépara au milieu des transports de la joie la plus vive.

Le jour où cette résolution fut prise, César avait perdu tout espoir d'attirer Pompée au combat. Changeant alors son plan d'opération, il avait résolu de décamper et d'être toujours en marche avec l'armée. Il pensait la faire vivre ainsi plus facilement, et, certain d'être suivi par l'ennemi, il espérait trouver, pendant ces fréquents déplacements, une occasion quelconque d'en venir aux mains. En tout cas, il estimait que des marches continuelles fatigueraient l'armée de Pompée, moins aguerrie que la sienne. Il arrêta de se porter d'abord sur Scotussa : ordre fut donné aux troupes de se tenir prêtes à partir le lendemain.

Le 29 juin, à la pointe du jour, les soldats se mirent à lever le camp. Déjà ils avaient plié les tentes, lorsque les éclaireurs vinrent annoncer que l'armée ennemie se rangeait en bataille, non plus sur la pente des hauteurs comme les jours précédents, mais dans la plaine, assez loin de ses retranchements. César vit aussitôt la possibilité de combattre sans avoir plus longtemps le désavantage de la position : il ne dissimula point sa joie. Les préparatifs de départ furent suspendus; les soldats coururent aux armes; sept cohortes furent désignées pour garder le camp. On en élargit les portes à la hâte, et on pratiqua des coupures dans le parapet pour que l'armée pût sortir plus vite. Les troupes qui, grâce aux manœuvres des jours précédents, connaissaient

leurs places de bataille, se rangèrent promptement, sans confusion, dans le plus grand silence.

César plaça à l'aile gauche la 9e légion, très réduite par les pertes subies à Dyrrhachium; il y joignit la 8e dont l'effectif n'était guère plus fort, en sorte que les deux légions réunies paraissaient n'en former qu'une seule. (Voir *planches 17 et 17 bis.*) Il leur recommanda de se soutenir l'une l'autre. Cette aile touchait à l'Énipée qui n'avait pas plus d'eau qu'un ruisseau, mais qui offrait un appui très fort par la largeur de son lit et par l'escarpement de ses rives. La ligne de bataille s'étendait dans une direction perpendiculaire à la rivière. La droite, composée de la 10e légion, n'était protégée par aucun obstacle; elle était flanquée par les mille chevaux de l'armée. César avait en ligne quatre-vingts cohortes, montant à un total de vingt-deux mille combattants. Chaque légion présentait quatre cohortes en première ligne, trois cohortes en deuxième, trois cohortes en troisième ligne, et l'armée était ainsi rangée sur trois lignes: la première de trente-deux cohortes, la deuxième de vingt-quatre cohortes et la troisième de vingt-quatre autres cohortes, ces dernières formant la réserve. Les troupes étaient sur huit rangs de profondeur. La longueur du front de bataille de l'infanterie légionnaire ne dépassait guère deux mille mètres. Marc Antoine, le plus capable des lieutenants de César, commandait l'aile droite, Cnæus Domitius le centre, Publius Sylla l'aile gauche. Les troupes auxiliaires, composées d'un petit nombre de cavaliers et de fantassins gaulois, et de Grecs armés à la légère, furent réparties sur différents points des lignes.

Pompée s'était avancé jusqu'à mille pas (*quinze cents mètres*) du pied des hauteurs. Il avait pris son ordre de bataille, la droite appuyée à l'Énipée; le centre et la gauche s'étendaient en plaine. La droite, commandée par Lucius Lentulus, comprenait la légion de Cilicie et les vieilles cohortes qu'Afranius avait amenées d'Espagne. Ces dernières étaient, sinon les plus solides de l'armée, celles dont le dévouement offrait le plus de garantie. A l'aile gauche, où commandait Domitius Ahenobarbus, étaient placées les deux légions que César, en vertu d'un décret du sénat, avait rendues à Pompée avant la guerre civile. Quoiqu'elles ne fussent pas d'une fidélité à toute épreuve, élevées à l'école du vainqueur des Gaules, elles étaient les plus aguerries de toute l'armée. Scipion occupait le centre avec les deux légions de Syrie. Les autres troupes légionnaires étaient distribuées entre le centre et les deux ailes.

Pompée avait sur le champ de bataille cent dix cohortes, environ quarante-cinq mille hommes, sans compter deux mille rengagés, répartis de la droite à la gauche. Sept cohortes avaient été laissées à la garde du camp et à celle des castella établis sur les collines attenantes. L'armée était formée sur trois lignes; les hommes, dans chaque cohorte, étaient sur dix rangs de profondeur. Toute la cavalerie, plus de six mille chevaux aux ordres de Labienus, avait été portée à l'extrême gauche avec les archers et les frondeurs. Jugeant que son aile droite était suffisamment protégée par l'Énipée, Pompée s'était contenté de la flanquer de six cents cavaliers du Pont. Il avait deux fois plus de légionnaires que César, et une cavalerie sept fois plus nombreuse. Il se plaça à l'aile gauche et prit pour mot de ralliement : *Hercules invictus.*

Son plan de bataille, basé sur la grande supériorité numérique de sa cavalerie, était celui qu'il avait fait connaître la veille au conseil. Labienus, avec ses six mille chevaux, devait attaquer l'aile droite de César, la tourner, et se jeter sur les derrières des légions. Mais si Pompée comptait à bon droit sur l'avantage que pouvait lui donner sa nombreuse cavalerie, il craignait singulièrement d'opposer en plaine son infanterie, à moitié composée de recrues, aux légionnaires aguerris de César. Il crut avoir trouvé le moyen de rendre moins redoutable le choc de ces vieux soldats. Ordinairement deux armées romaines décidées à la bataille s'approchaient jusqu'à cent vingt pas (*un peu moins de deux cents mètres*) de distance, marchaient l'une sur l'autre, et lorsqu'elles n'étaient plus éloignées que de douze à treize pas (*une vingtaine de mètres*), les deux premiers rangs de la première ligne de chaque armée faisaient une décharge des pilums, puis les hommes s'abordaient l'épée à la main. Pompée se persuada qu'il aurait avantage à attendre de pied ferme l'attaque de l'infanterie ennemie. Il jugea qu'en obligeant les légionnaires de César à franchir l'espace entier qui séparait les armées avant leur marche à la rencontre l'une de l'autre, il les fatiguerait et briserait leur élan, que ces hommes pesamment armés n'arriveraient au choc que désunis, les rangs confondus, et qu'il aurait alors tout avantage à les attaquer avec ses troupes restées en ordre à rangs serrés. Il pensait encore qu'en retenant sa ligne en place, au lieu de la porter en avant, les pilums de l'ennemi frapperaient ses soldats avec moins de force. En conséquence il ordonna à l'infanterie de recevoir la charge de pied ferme.

César, ses lignes formées, les avait rapprochées de celles de Pompée. Il re-

connut la position de l'armée ennemie. A la vue de la nombreuse cavalerie placée à la gauche, il ne douta pas que Pompée ne voulût déborder et tourner sa droite. Sans perdre un instant (car il se pouvait que Pompée attaquât d'un moment à l'autre) il tira de toutes les légions, les 8ᵉ et 9ᵉ exceptées, une des cohortes de la troisième ligne, et forma, en arrière de son aile droite, une quatrième ligne composée des six cohortes ainsi détachées. Il les destinait à arrêter le mouvement tournant de la cavalerie de Labienus. Comme il importait extrêmement qu'elles restassent dérobées à la vue de l'ennemi, tout en étant prêtes à s'ébranler au premier signal, il les disposa sur une direction oblique à la ligne de bataille, le front tourné du côté où la cavalerie devait se présenter. (Voir *planche 17 bis.*) Il donna lui-même à ces cohortes de réserve les instructions les plus précises. Elles avaient à demeurer en place tant que la cavalerie ennemie n'aurait pas prononcé son mouvement sur les derrières de l'aile droite; mais, à ce moment, elles devaient se porter en avant et la charger à l'improviste. Recommandation fut faite aux soldats de ne pas se servir de l'épée, arme trop courte contre la cavalerie; mais de garder le pilum en main pour en frapper les chevaux au poitrail, les cavaliers aux jambes et aux hanches. César les pénétra de l'idée que la victoire dépendait de leur courage.

Les troupes montraient la plus grande ardeur. César, craignant qu'elles ne se laissassent entraîner, leur fit défense expresse de s'ébranler sans son ordre. Cette injonction s'adressait principalement aux cohortes de la troisième ligne qui formaient la réserve générale; elles ne devaient bouger qu'au signal qu'il leur donnerait avec l'étendard.

Toutes ces dispositions prises, César, selon la coutume d'alors, parcourut les rangs et harangua les troupes. Il leur affirma sa sollicitude constante; comme preuve des soins qu'il avait toujours mis à épargner leur sang, il les prit à témoin de ses efforts répétés pour obtenir la paix; puis il leur rappela leurs exploits sans nombre en dix années de guerre et la promesse par eux faite d'effacer la honte de Dyrrhachium. Alors tous les soldats sentirent redoubler leur désir de combattre. Partout sur son passage, par leurs cris, par leurs gestes, ils demandèrent le signal de l'attaque. César se porta à l'aile droite où il se plaça en arrière de la 10ᵉ légion, face à Pompée; il choisit pour mot de ralliement : *Venus victrix.*

L'histoire du monde comptait déjà plus d'une journée mémorable. On avait

vu Alexandre, vainqueur aux batailles du Granique et d'Issus, soumettre à sa puissance les côtes de la mer Noire depuis le Phase jusqu'à Byzance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie Mineure, l'Égypte et la Syrie; on l'avait vu, après la victoire d'Arbèles, porter ses armes au delà même de l'Indus. Annibal avait détruit les armées romaines sur les rives de la Trebia, au lac Trasimène et à Cannes, pour succomber ensuite à la bataille de Zama, suivie de près par la ruine de Carthage. Mais ces journées, quelque grandes qu'elles fussent par leurs conséquences, n'avaient intéressé qu'une partie du monde alors connu : Alexandre n'avait conquis que l'Orient; Rome et Carthage n'avaient lutté que pour leur existence ou pour la suprématie sur un théâtre restreint. A Pharsale, au contraire, les intérêts engagés surpassaient, dans leur étendue, tous ceux qui avaient été disputés jusque-là. Rome dominant alors l'Asie, l'Afrique et l'Europe, César et Pompée allaient combattre pour l'empire de l'univers romain. Jamais l'enjeu d'une journée n'avait été plus grand. Il s'accroissait encore par la nature des deux causes ennemies; car l'une était celle d'une oligarchie exclusive et privilégiée; l'autre, celle du peuple et des provinces. Et ces deux causes avaient pour champions les deux hommes de guerre les plus illustres de l'époque, et pour défenseurs quatre-vingt mille citoyens romains, opposés pour la première fois les uns aux autres en bataille rangée. L'Afrique, l'Asie, la Grèce, l'Espagne, la Gaule, la Germanie, figuraient, par leurs contingents, dans cette immense querelle.

Les deux armées n'étaient plus séparées que par l'espace nécessaire pour l'élan et pour le choc. César fit sonner la tuba; le signal fut aussitôt répété de proche en proche le long des deux premières lignes.

A l'aile droite se trouvait un soldat d'une rare bravoure, nommé Crastinus, qui avait été primipile de la 10e légion l'année précédente et qui, son temps de service terminé, était rentré volontairement à l'armée. A peine eut-il entendu le signal, que, s'adressant aux hommes de son ancienne centurie : «Camarades, leur dit-il, suivez-moi dans cette dernière bataille qui doit faire recouvrer à notre imperator sa dignité, et à nous la liberté.» Puis, se tournant vers César : «Imperator, dit-il, je ferai en sorte aujourd'hui que, vivant ou mort, je sois loué par toi.» En prononçant ces mots, il s'élança le premier de l'aile droite; environ cent vingt hommes d'élite le suivirent. Les deux premières lignes s'avancèrent au pas redoublé, les légionnaires des deux rangs

de devant brandissant le pilum. Mais voyant que l'armée ennemie ne bougeait pas, ces vieux soldats, expérimentés dans tant de batailles, s'arrêtèrent d'eux-mêmes, au milieu de la distance, pour ne pas arriver au choc essoufflés. Après quelques instants, ayant repris haleine, ils coururent à l'ennemi, lancèrent leurs pilums et l'abordèrent avec leurs courtes épées. La première ligne de Pompée soutint l'attaque sans se rompre; ses troupes firent à leur tour une décharge des pilums et mirent l'épée à la main. Le combat s'engagea sur toute l'étendue des fronts de bataille.

Dès le début Labienus s'était porté avec sa cavalerie sur l'aile droite ennemie, suivi par des essaims d'archers et de frondeurs. Les mille cavaliers de César marchèrent à la rencontre de cette masse de chevaux; mais ils n'essayèrent même pas d'en soutenir le choc et se replièrent presque aussitôt. La cavalerie de Labienus ne les pressa que plus vivement, tout en se déployant sur sa gauche pour déborder la 10e légion. César n'avait pas cessé d'observer avec attention ces mouvements inquiétants. Lorsqu'il vit que Labienus commençait à tourner sa droite, il donna le signal convenu aux six cohortes de la quatrième ligne. Ces dix-huit cents légionnaires, dérobés jusqu'alors aux yeux de l'ennemi, s'ébranlent tous à la fois, marchent au pas de charge sur la cavalerie, l'assaillent en frappant les hommes et les chevaux de coups de pilum répétés. A cette attaque inattendue, poussée avec une vivacité et une vigueur sans pareilles, les premiers rangs de la cavalerie sont saisis d'une épouvante subite; ils sont culbutés sur ceux qui les suivent et y portent le désordre. L'effroi se répand de proche en proche dans cette multitude de cavaliers composée de jeunes gens de la noblesse romaine, de contingents amenés par des princes étrangers, d'esclaves et de pâtres de Pompée. Elle ne tient nulle part, tourne bride, et s'enfuit à fond de train vers les hauteurs où le camp était situé. Une fuite si précipitée découvrit les archers et les frondeurs qui avaient suivi la cavalerie dans son mouvement offensif. Les cohortes victorieuses se jetèrent sur eux. Ils tentèrent de se défendre; mais, n'étant pas armés pour le combat corps à corps et se trouvant sans abri au milieu de la plaine rase, ils furent taillés en pièces.

Sans s'arrêter après ces prompts succès, les six cohortes de réserve marchèrent sur l'aile gauche ennemie pour la tourner. C'était le moment où les deux premières lignes de César luttaient avec le plus d'opiniâtreté contre toute

l'infanterie de Pompée. Des milliers de combats singuliers se livraient là, dans l'espace resserré entre l'Énipée et les montagnes de Pharsale. Les légionnaires de César l'emportaient par leur habitude de la guerre et par leur adresse à manier l'épée et le bouclier; mais ils luttaient un contre deux. Aussi la bataille se prolongeait-elle sans avantage marqué de part ni d'autre, avec tout l'acharnement particulier aux guerres civiles. Lorsque les six cohortes de réserve eurent prononcé leur mouvement sur les derrières de l'ennemi, César, saisissant le moment favorable, fit avancer la troisième ligne, restée en place jusque-là. Ces troupes fraîches attaquent avec impétuosité, soutiennent les cohortes fatiguées par de longs efforts, leur communiquent une nouvelle énergie.

A l'aile droite, la 10e légion maintenait sa vieille réputation de bravoure: elle pressait les cohortes de Domitius Ahenobarbus avec la dernière vigueur. Crastinus s'était précipité au plus fort de la mêlée; il frappait à coups d'épée pour rompre les rangs ennemis et y pénétrer, lorsqu'un légionnaire lui enfonça l'épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque. Enfin les troupes de l'aile gauche de Pompée cédèrent à l'intrépidité de cette valeureuse légion; toutefois sans se débander et en ne reculant que peu à peu, combattant toujours. Dans le même instant elles furent attaquées à revers par les six cohortes de réserve : elles se rompirent et lâchèrent pied. A l'aspect de cette défaite, les auxiliaires, qui n'avaient pris aucune part à la bataille, se sauvèrent en poussant des cris de détresse. Les troupes qui faisaient encore bonne contenance ne tardèrent pas à être entraînées dans la déroute les unes après les autres. Ce fut alors, dans toute l'étendue du champ de bataille, une confusion indescriptible. La plaine était inondée de fuyards que la cavalerie de César poursuivait et sabrait; ils jetaient leurs armes, leurs enseignes, et couraient vers les hauteurs pour se réfugier dans l'enceinte du camp.

Pompée, continuellement heureux jusqu'alors, habitué à des victoires faciles sur des peuples efféminés, n'avait pas l'âme trempée pour une semblable épreuve. Il était tombé dans une stupeur morne qui le rendait incapable de rien ordonner, ni pour rallier l'armée, ni pour organiser la retraite. La déroute de sa cavalerie l'avait déjà troublé outre mesure; mais la défaite de ses deux légions de gauche, sur lesquelles il avait le plus compté, lui fit perdre tout espoir de succès. Il quitta le champ de bataille un des premiers, courut

à cheval à travers la plaine et regagna son camp. Là, il se retira au prétoire et attendit l'événement.

Il était midi; les troupes victorieuses étaient accablées de fatigue à la suite d'un combat prolongé, soutenu contre des forces doubles en nombre par une chaleur étouffante. César ne voulut pas laisser aux vaincus le temps de se rallier à l'abri de leurs retranchements. Aussitôt qu'il eut fait mettre un peu d'ordre dans les différents corps de troupe, il marcha avec plusieurs légions à l'attaque du camp ennemi, où les fuyards s'étaient jetés pêle-mêle. Les cohortes de garde, et surtout les Thraces, le défendirent avec une extrême énergie, tandis que les soldats de toutes armes qui s'étaient échappés du champ de bataille, harassés et démoralisés, songeaient plutôt à continuer de fuir. Il fallut, pour avoir raison des défenseurs, les accabler d'une nuée de traits. Lorsqu'ils virent le nombre de leurs blessés augmenter sans cesse, ils reconnurent l'impossibilité de résister plus longtemps. Toutes les troupes qui étaient dans le camp en sortirent, et, conduites par les tribuns des soldats et par les centurions, se retirèrent sur les hauteurs du Karadja Ahmet, en suivant la direction marquée aujourd'hui par les villages de Derengli. (Voir *planche* 17.) Elles s'arrêtèrent sur un des mamelons du revers occidental du massif. Déjà les légions de César pénétraient dans le camp : Pompée n'eut que le temps de se dépouiller des insignes du commandement, de monter sur le premier cheval qu'il trouva et de s'échapper par la porte décumane. Il courut à toute bride vers Larissa, accompagné de quatre de ses familiers.

Le camp de l'armée vaincue offrait un spectacle dont furent singulièrement étonnés les soldats de César, accoutumés à endurer les privations, la misère et la faim. Tout y dénotait l'habitude d'un bien-être excessif, en même temps qu'une confiance absolue dans la victoire. Des lits de repos y étaient étendus; une profusion d'argenterie s'y trouvait étalée; les tentes étaient couvertes de gazon frais, quelques-unes, comme celle de Lentulus, décorées de lierre. Les vainqueurs se mirent à piller le camp. Mais César tenait à compléter sa victoire : il fit arrêter le pillage et ordonna d'investir d'un retranchement la hauteur sur laquelle les ennemis s'étaient arrêtés. Comme elle n'avait pas d'eau, et qu'on n'en trouvait qu'à l'Énipée, les fuyards l'abandonnèrent et contournèrent à l'est le sommet du Karadja Ahmet, avec l'intention de descendre à la rivière au point où elle sort des défilés par un brusque détour. (Voir *planche* 17.) De là, ils pouvaient facilement gagner Scotussa et Larissa. César

laissa une partie de ses troupes dans le camp de Pompée et en renvoya une autre au camp de Pharsale. Quatre légions, restées sur le champ de bataille, reçurent l'ordre de passer l'Énipée et d'en remonter le cours en suivant la rive droite. Il se mit à leur tête, décidé à couper les fuyards de Larissa. Après une marche de six milles (*neuf kilomètres*) à travers la plaine, elles arrivèrent avant l'ennemi au coude de la rivière où César les rangea en bataille. Lorsque les vaincus virent que la retraite sur Larissa n'était plus exécutable, ils s'arrêtèrent sur un monticule (*voir en O*) dont la base est séparée de l'Énipée par une bande de terrain plat. La nuit approchait; les troupes de César, quoique exténuées de fatigue, ne se mirent pas moins à l'ouvrage et creusèrent dans ce terrain un retranchement qui barrait le passage du monticule à la rivière. Mis dans l'impossibilité d'aller à l'eau pendant la nuit, désespérant d'ailleurs de gagner Larissa, les ennemis envoyèrent des parlementaires pour traiter de leur soumission.

Le lendemain, à la pointe du jour, César leur intima l'ordre de descendre de la hauteur et de mettre bas les armes. Ils obéirent. Ignorant le sort qui leur était réservé, ils étaient remplis de crainte; mais César les rassura par de bonnes paroles et leur laissa à tous la vie sauve. Défense fut faite aux soldats de les maltraiter ou de leur enlever quoi que ce fût de leur avoir. Quelques sénateurs, qui s'étaient joints la veille à ces troupes en fuite, réussirent à s'échapper à la faveur de la nuit.

Après les journées des 29 et 30 juin l'armée de Pompée n'existait plus. Comme dans toutes les batailles de l'antiquité, les pertes des vaincus avaient été hors de proportion avec celles du vainqueur. Il était resté sur le terrain, du côté de Pompée, quinze mille hommes, dont six mille légionnaires. Plus de vingt-quatre mille hommes s'étaient rendus, y compris les troupes qui gardaient les castella. Beaucoup d'autres s'étaient réfugiés dans les villes environnantes. Dix sénateurs, parmi lesquels Domitius Ahenobarbus, et à peu près quarante chevaliers romains avaient été tués. On apporta à César neuf aigles, c'est-à-dire presque toutes celles des légions de Pompée, et cent quatre-vingts enseignes. Il n'avait pas perdu plus de deux cents légionnaires. Ses officiers s'étaient montrés dignes de leur passé; car trente centurions avaient péri, nombre très grand par rapport à celui des soldats tués.

Désireux de donner à la victoire de Pharsale ses conséquences immédiates, César résolut de s'emparer de Larissa le lendemain même de la bataille. La

ville était à une grande journée de marche du coude de l'Énipée où les troupes de Pompée avaient mis bas les armes. Imposer encore ce trajet aux quatre légions épuisées de fatigue que César avait sous la main, était chose impossible. Il leur accorda du repos et les renvoya au camp de Pharsale après en avoir fait venir d'autres légions. Sans perdre un instant, il se porta sur Larissa à la tête de ces dernières.

LIVRE SEPTIÈME.

MORT DE POMPÉE. — GUERRE D'ÉGYPTE. — GUERRE DU PONT. RÉORGANISATION DE LA COALITION. — ÉVÉNEMENTS DE ROME.

Du 29 juin 48 au milieu d'août 47.

La guerre de Grèce avait duré au juste sept mois, comptés depuis le jour où César débarqua en Épire jusqu'à celui de la bataille de Pharsale; mais quoique Pompée disposât pendant tout ce temps de forces navales nombreuses, il n'avait cependant fait sur les côtes d'Italie que des tentatives peu redoutables. Lælius s'était porté sur Brundisium avec l'escadre des vaisseaux d'Asie et s'était mis à bloquer la ville, comme Libon avait déjà tenté de le faire l'hiver précédent. Il avait commencé par s'emparer de l'île située à l'entrée de la rade. (Voir *planche 3.*) Aussitôt Vatinius, homme plein d'énergie, qui commandait le dépôt de Brundisium, s'était hâté de prendre les mesures propres à se garantir du blocus. Il avait si habilement disposé sa cavalerie le long de la côte, que la flotte ennemie n'avait pu s'y approvisionner d'eau, et que Lælius s'était vu obligé d'en faire venir de Corcyra et de Dyrrhachium sur des vaisseaux de charge. Lælius n'avait pas cessé, pour cela, de tenir Brundisium bloquée; il ne s'était retiré qu'à la nouvelle de la bataille de Pharsale.

De son côté, Caius Cassius, s'était dirigé vers la Sicile avec une escadre composée de vaisseaux de Syrie, de Phénicie et de Cilicie. La garde des côtes de Sicile revenait, par ordre de César, à une flotte d'environ soixante et dix vaisseaux, dont une moitié, commandée par le préteur Sulpicius, stationnait à Vibo (*Bivona*), sur la côte du Bruttium, et dont l'autre moitié était à Messana (*Messine*), aux ordres de Pomponius. Cassius parut à l'improviste devant Messana, et, profitant d'un vent qui soufflait avec force, fit lancer sur les vaisseaux ennemis des bâtiments de charge qu'on avait organisés comme brûlots en les remplissant de poix, de résine et d'autres matières incendiaires. Tous les vaisseaux de Pomponius, au nombre de trente-cinq, dont vingt pontés, furent la proie des flammes. Ce désastre causa une telle consternation dans Messana, que la ville, bien qu'elle eût une légion de garnison, aurait

probablement été prise si la nouvelle des événements de Thessalie n'y était pas arrivée sur les entrefaites. Les habitants reprirent courage et firent leurs dispositions de défense. Cassius se porta alors sur Vibo pour attaquer l'autre partie de la flotte ennemie. Dans la crainte d'une catastrophe semblable à celle de Messana, Sulpicius avait fait haler à terre tous ses vaisseaux ; la garde en était confiée à des soldats des vieilles légions de César, qui avaient été laissés en Italie pour cause de maladie. Cassius, que le vent n'avait pas cessé de favoriser, lança ses brûlots, et bientôt le feu prit aux deux extrémités de la ligne de Pomponius. Déjà l'incendie avait détruit cinq vaisseaux; la flamme, poussée par la violence du vent, s'étendait de plus en plus; il était à craindre que la flotte ne vînt à être consumée tout entière. Mais les vieux légionnaires de garde n'étaient pas habitués à recevoir un affront. De leur propre mouvement ils remettent à l'eau les vaisseaux que l'incendie menaçait, s'y embarquent, et attaquent résolument la flotte ennemie. Ils s'emparèrent de deux galères à cinq rangs, dont l'une était montée par Cassius : celui-ci ne parvint qu'avec peine à s'échapper dans une chaloupe. Ils prirent encore deux trirèmes et sauvèrent ainsi, par leur courage, la flotte dont ils avaient la garde. Après ce combat, Cassius renonça à toute entreprise. Il avait douté jusque-là des nouvelles qui annonçaient la bataille de Pharsale; mais en ayant eu la confirmation peu de temps après, il s'éloigna des côtes de Sicile.

Dans le sud de la Grèce, Calenus avait, comme on l'a vu, soumis la Phocide et la Béotie. Il s'était ensuite rendu maître du Pirée sans coup férir et avait marché de là sur Athènes. Mais les habitants opposèrent une résistance obstinée. Bien qu'il eût cherché à les terrifier par le ravage des contrées environnantes, la ville tenait encore à la fin de juin lors des événements de Thessalie. Elle ne se rendit qu'à la nouvelle de la défaite de Pompée. La plupart des villes de Grèce suivirent son exemple, excepté Mégare. Calenus dut s'y porter et en faire le siège.

Après s'être enfui de son camp de l'Énipée, Pompée, comme on le sait déjà, avait gagné la route de Larissa. Dans la crainte d'être atteint par la cavalerie de César ou d'être trahi, il n'entra pas dans la ville; il descendit la vallée de Tempe avec une trentaine de cavaliers d'escorte et arriva avant le jour à l'embouchure du Pénée. Il passa le reste de la nuit dans une cabane de pêcheur et s'embarqua sur un bateau avec Favonius, les deux consulaires Lentulus et quelques autres. Pendant qu'on côtoyait le rivage, on aperçut un

vaisseau de commerce appartenant à un Romain, nommé Peticius, qui, connaissant Pompée, consentit à le prendre à bord avec toute sa suite, à laquelle vint se joindre Dejotarus, roi de Galatie. Arrivé à Amphipolis le 2 juillet, Pompée s'y procura de l'argent et publia un édit qui enjoignait à la jeunesse de Macédoine, Grecs et citoyens romains, de se rassembler et de lui prêter serment. Il resta à l'ancre pendant toute la nuit; mais ayant appris que César était à sa poursuite, il fit voile vers Mytilène où se trouvaient sa femme et son plus jeune fils. Il y fut retenu deux jours par le mauvais temps sans oser débarquer; puis, emmenant sa femme et son fils, il longea la côte d'Asie, ne touchant qu'à quelques endroits pour faire de l'eau et des vivres. Vers les premiers jours de la seconde quinzaine de juillet il jeta l'ancre devant Attalia en Pamphylie.

Préoccupé jusque-là de sa sûreté personnelle, Pompée n'avait arrêté aucun projet. Pour lui, qui ne voulait pas faire la paix, il n'y en aurait eu qu'un de raisonnable : c'eût été de reporter le théâtre de la guerre soit en Afrique, soit en Espagne. La coalition disposait encore d'immenses ressources : elle avait à Corcyra une flotte de plusieurs centaines de voiles; l'Afrique et l'Asie pouvaient fournir des levées, de l'argent et des vivres; rien n'empêchait de rallier les débris de Pharsale. Il semblait donc que Pompée ne dût pas hésiter à rejoindre la flotte à Corcyra et à organiser là de nouvelles forces. Mais n'ayant su prendre aucune autorité sur les chefs de son parti après la victoire de Dyrrhachium, comment, vaincu aujourd'hui et déshonoré par sa fuite à Pharsale, aurait-il pu prétendre imposer à ces mêmes hommes le respect et l'obéissance nécessaires ? Pompée, après une carrière commencée avec tant d'éclat et illustrée par les plus grands services, allait montrer combien était excessive cependant la renommée que lui avait faite un peuple en décadence. Sans que sa fierté de Romain se révoltât à l'idée d'implorer l'aide de l'étranger, il songea à se rendre auprès d'Orodes, roi des Parthes, et à briguer l'alliance d'un prince qui lui avait refusé tout concours dans la guerre de Grèce. Orodes avait alors exigé, pour prix de son assistance, que la Syrie lui fût cédée; aussi pouvait-on prévoir qu'il accroîtrait encore ses prétentions dans les circonstances présentes. Un tel projet, qui plaçait Pompée sous la dépendance d'un souverain barbare, fut vivement combattu par Theophanes de Mytilène. Ce favori regardait comme beaucoup plus sage de passer en Égypte. Il allégua pour raison que Ptolémée avait fourni une flotte pendant la guerre de Grèce;

IMPRIMERIE NATIONALE.

que son père avait été rétabli sur le trône par l'intervention de Pompée; qu'on était donc sûr d'être bien accueilli; qu'enfin il ne fallait que trois jours de navigation pour atteindre l'Égypte où on se procurerait facilement des vivres et des vaisseaux.

Pompée, sans s'être décidé pour aucun parti, quitta Attalia après un séjour d'environ deux semaines, dont il avait profité pour rassembler quelques galères. Une soixantaine de sénateurs l'avaient rejoint. Il se dirigea sur Sydra en Cilicie. On était au commencement d'août : il devenait urgent de prendre une détermination. L'entourage ayant pesé une dernière fois les éventualités diverses, et l'avis proposé par Theophanes ayant prévalu, Pompée résolut de se rendre en Égypte auprès du roi Ptolémée. Quelques jours après, il atteignit l'île de Chypre où il prit terre à Paphos. Il s'occupa de réunir un plus grand nombre de vaisseaux, leva deux mille hommes de diverses conditions, qui furent organisés en troupe armée, et se procura les moyens de subvenir à toutes les dépenses. Sa flotte, peu nombreuse, mit à la voile pour Alexandrie vers le milieu d'août. Il montait une trirème en compagnie de sa femme et de son fils; les personnes de sa suite l'escortaient sur des galères ou sur des navires marchands.

L'Égypte était alors en proie à des dissensions intestines. Ptolémée Aulète, chassé de son royaume en 696 par le peuple d'Alexandrie, s'était rendu à Rome l'année suivante pour demander au sénat aide et protection. Ses démarches n'avaient point abouti ; mais trois ans après, Gabinius, proconsul de Syrie, encouragé croit-on par Pompée, avait pris sur lui d'entrer en Égypte avec une armée et de rétablir Ptolémée Aulète sur le trône de ses ancêtres. Pour assurer ce résultat, Gabinius avait laissé à Alexandrie, avant de retourner en Syrie, une garnison composée d'infanterie romaine, renforcée de cavalerie gauloise et germaine. A Ptolémée Aulète, mort en 702, avaient succédé son second fils, Ptolémée Dionysos, âgé de dix ans, et Cléopâtre, sa fille aînée, âgée d'environ dix-sept ans, qui devaient, par la volonté de leur père, occuper le trône en commun, comme époux, selon la coutume égyptienne. Le gouvernement était exercé par l'eunuque Pothin ; Achillas commandait l'armée. Mais, dès l'an 706, ceux-ci expulsèrent Cléopâtre, sous prétexte qu'elle voulait détrôner son frère. La reine se rendit en Syrie où elle rassembla des troupes. A cette menace, Achillas porta l'armée sur Pelusium (*Péluse*) pour défendre l'entrée du royaume. Il campait à quelque distance de la ville, près

du promontoire Casius, lorsque Pompée, parti de l'île de Chypre, faisait voile vers l'Égypte.

La petite flotte de Pompée, poussée par un vent peu favorable, perdit la direction d'Alexandrie et le 28 septembre elle atteignit les côtes d'Égypte à hauteur de Pelusium, où la branche orientale du Nil se déversait dans la mer. A la nouvelle que Ptolémée se trouvait présent à l'armée, Pompée se dirigea vers le promontoire Casius en se faisant précéder d'un délégué pour annoncer son arrivée et solliciter le bon accueil du roi. Les vaisseaux jetèrent l'ancre à quelque distance de la côte.

Pothin assembla aussitôt un conseil composé des principaux personnages, ses créatures pour la plupart. On connaissait en Égypte la nouvelle des succès de César à Pharsale : Pompée n'était donc plus qu'un vaincu qui venait demander asile. Les membres du conseil émirent des avis opposés. Les uns proposèrent d'accueillir Pompée; les autres demandèrent qu'on refusât de le recevoir en Égypte, dans la crainte qu'il n'embauchât l'armée et ne se rendît maître du royaume. Théodote, Grec d'origine, maître de rhétorique à gages, fit valoir qu'en accordant asile à Pompée on se faisait de César un ennemi et de Pompée un maître, et qu'en le renvoyant on s'exposait à sa vengeance sans gagner l'amitié de son vainqueur, qui se verrait forcé de le poursuivre; en conséquence il présenta la mort de Pompée comme la seule solution désirable. Selon lui, elle avait tous les avantages : on obligeait César, et on n'avait plus à craindre Pompée. Ces raisons ne manquèrent pas de convaincre le conseil : la mort de Pompée fut résolue ; l'exécution, confiée à Achillas.

Accompagné de deux Romains, Lucius Septimius, ancien tribun des soldats, et Salvius, centurion, auxquels s'étaient joints quelques domestiques, Achillas s'embarqua sur un bateau de pêcheur et se fit conduire à la trirème de Pompée où les principaux personnages s'étaient rassemblés pour connaître plus tôt la réponse de Ptolémée. Tous s'attendaient à une réception digne à la fois de Pompée et du souverain d'un grand royaume : lorsqu'ils virent s'approcher une seule barque montée par quelques hommes, ils conçurent des soupçons et voulurent gagner le large. Bientôt cependant, le bateau d'Achillas accosta la trirème. Septimius, se levant le premier, salua Pompée du titre d'imperator. Achillas le salua en langue grecque, s'excusa d'être venu en un appareil si modeste, et, sous prétexte que les bas-fonds ne permettaient pas qu'une trirème abordât à la côte, l'invita à s'embarquer avec lui. Pendant ce temps, on

apercevait des troupes alignées sur le rivage, le roi, habillé de pourpre, au milieu d'elles comme pour rendre honneur à Pompée, et, près de là, quelques vaisseaux égyptiens qu'on équipait à la hâte. Pompée passa dans le bateau d'Achillas après s'y être fait précéder par deux centurions de sa suite, par un esclave et par Philippe, un de ses affranchis. On se dirigea alors vers la côte dont on était encore assez éloigné. Remarquant que personne ne lui adressait la parole, Pompée demanda à Septimius s'il n'avait pas fait la guerre sous ses ordres. Septimius répondit affirmativement, par un simple signe de tête, sans proférer un seul mot. Un nouveau silence se fit, pendant lequel Pompée se mit à relire un discours écrit en grec, qu'il se proposait d'adresser à Ptolémée. Comme on approchait du rivage, il saisit la main de son affranchi pour s'y appuyer et se lever plus facilement. Au même instant, Septimius lui porta un coup d'épée par derrière; Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa toge des deux mains, s'en couvrit le visage, et, sans aucun autre geste, calme et digne, se livra aux coups des assassins.

Cornelia, son fils et les personnes de son entourage n'avaient pas cessé de suivre du regard le bateau sur lequel Pompée s'était éloigné. Au spectacle qui s'offrit à leurs yeux, ils poussèrent des cris de douleur qui retentirent jusqu'au rivage. Ils se hâtèrent de lever les ancres et gagnèrent promptement le large, poussés par le vent vers la côte de Syrie.

Les assassins coupèrent la tête de Pompée et jetèrent le corps nu sur la grève. Aussitôt les soldats et la foule des curieux accoururent pour repaître leurs yeux de la vue du cadavre. Lorsqu'ils se furent éloignés, l'affranchi Philippe, resté seul près du corps de son maître, le lava avec de l'eau de mer, l'enveloppa d'une de ses tuniques, et éleva un bûcher à l'aide des débris vermoulus d'un bateau de pêche. Pendant que ces soins l'occupaient, il vit s'approcher un vieillard qui tint à honneur de l'assister. C'était un Romain qui avait fait ses premières campagnes sous Pompée. Ils brûlèrent le corps, recueillirent les cendres et les enterrèrent.

Ainsi périt Pompée; telles furent ses funérailles. Il fut assassiné le dernier jour de sa cinquante-huitième année et treize ans, précisément, après le jour où il triompha de Mithridate. Aucun des hommes illustres de Rome n'avait joui d'une renommée plus éclatante et de si longue durée. Dès l'âge de vingt-trois ans, où il embrassa la cause de Sylla, il avait été accablé de louanges par le futur dictateur, qui, exagérant dans un dessein politique, l'expression

de sa reconnaissance, l'avait salué imperator et surnommé le Grand. L'enthousiasme d'un peuple prodigue de flatteries avait enchéri sur ces éloges excessifs, et Pompée s'était ainsi vu placé, avant l'âge d'homme, sur un piédestal trop haut pour sa taille. Depuis ce moment il s'était trouvé mêlé à toutes les grandes affaires de la République. Il avait fait dix-sept campagnes de guerre, reconquis l'Espagne contre Sertorius, purgé les mers de la piraterie, et abattu, par ses victoires sur Mithridate, la puissance de ce dangereux ennemi de Rome. Pendant plus de trente ans il avait vu sa renommée grandir sans cesse, et le peuple lui vouer un culte tenant de l'idolâtrie. Il était unanimement reconnu comme l'arbitre des destinées de Rome quand éclata le conflit entre César et le sénat. On vit alors, en moins de quinze mois, celui qu'on surnommait le Grand, celui qu'on regardait comme invincible, abandonner l'Italie sans combattre, se retirer en Grèce, se montrer le jouet d'une oligarchie incapable et affolée, perdre la bataille décisive, et flétrir sa renommée par une fuite honteuse. On le vit abandonner son armée, le sénat, ses nombreux partisans, sans souci des immenses ressources dont la coalition disposait encore, et mourir assassiné sur la grève du mont Casius, au moment où il allait implorer l'assistance d'un prince étranger.

Une telle destinée est sans pareille dans l'histoire par l'étonnant contraste qu'elle présente; car jamais on ne vit une plus éblouissante renommée, après avoir duré un tiers de siècle, s'abîmer dans une chute si déplorable et si prompte. Celui qui recherchera les causes de ce fait extraordinaire devra considérer l'état de décadence du peuple romain. Rome n'était plus au temps des Scipion et des Paul Émile : les mœurs s'étaient corrompues, les caractères avilis, la confusion s'était mise dans les idées. Un peuple qui en est arrivé là a perdu le sentiment de la vraie grandeur; il ne sait plus l'apprécier; il la surfait ou la méconnaît. La passion, les intrigues, l'intérêt personnel ou l'intérêt de parti, concourent à grossir ou à détruire les réputations; on viole au besoin les lois pour grandir un homme ou pour le perdre. Ce fut le cas pour Pompée, à qui Sylla, génie corrupteur, fit, dès l'origine, par intérêt personnel, une situation bien supérieure à son mérite et aux services rendus. Favorisé à l'envi par les circonstances et par les événements, toujours heureux, Pompée atteignit aux extrêmes limites de la renommée; mais elle était comme un édifice de trop hautes dimensions, qui, bâti sur un fond sans consistance, s'écroulera fatalement au premier vent d'orage.

Pompée avait peu d'étendue d'esprit. Il dépassait ses contemporains par la moralité de son caractère : on l'estimait pour ses vertus domestiques. Les germes de sa vanité naturelle s'étaient développés à l'excès sous l'influence de l'enthousiasme dont il avait été l'objet. Ce qui lui manqua surtout pour conduire les affaires de l'État et pour commander en chef dans les circonstances difficiles, ce fut l'énergie de la volonté. On ne saurait trop s'étonner que le nom de Magnus ait pu être décerné à un homme qui, bien que doué d'aptitudes recommandables, ne possédait aucune des grandes qualités qui font les hommes supérieurs. Pompée a pu éblouir un peuple en décadence, porté à aduler la puissance et tout prêt à se donner un maître; mais l'histoire lui déniera le surnom de Grand. Jamais il ne remporta de signalés succès à l'aide de faibles moyens. S'il avait été un grand homme, il aurait saisi le pouvoir lorsqu'il en eut l'occasion à diverses reprises; il aurait dominé son parti au lieu de se laisser dominer par lui; il aurait profité de sa victoire inespérée à Dyrrhachium; surtout il n'aurait pas terni sa gloire par sa fuite à Pharsale. L'histoire reconnaîtra que si, par arrêt du destin, il avait survécu à César, il n'eût pas sauvé la République condamnée à périr, pas plus qu'il n'eût été capable de fonder un régime devenu nécessaire : celui d'une autorité assez forte pour garantir l'ordre au dedans et la paix au dehors, tout en administrant le plus vaste empire qui ait jamais existé.

César, parti du champ de bataille de Pharsale le lendemain de sa victoire, à la tête de plusieurs légions, arriva le même jour à Larissa. Il crut devoir tout sacrifier à la nécessité de poursuivre Pompée, pour l'empêcher de lever de nouvelles troupes et de recommencer la guerre. Son retour à Rome devant s'en trouver retardé forcément, il donna à Marc Antoine les ordres convenables. Il ne garda sous la main que la 6e légion et quelques centaines de chevaux; toutefois, jugeant ces forces insuffisantes, il expédia des courriers dans le Péloponèse pour prescrire à Calenus de lui envoyer une légion de jeunes troupes qui aurait à le rejoindre en route. Marc Antoine fut chargé de ramener l'armée en Italie dès que la dislocation des flottes ennemies permettrait de traverser la mer : César lui donna le commandement de toutes les troupes de la Péninsule, comme il avait déjà fait pendant la guerre d'Espagne.

Il fallait compléter ou assurer la conquête de l'Illyrie et de la Grèce : Cornificius et Calenus reçurent à ce sujet des instructions spéciales. Quant aux nombreux prisonniers faits à Pharsale, César les envoya en Asie où Domi-

tius, nommé au gouvernement de cette province, dut les organiser en légions distinctes.

Jamais sa grandeur d'âme ne s'était plus manifestement révélée; elle surpassa même ce qu'en attendaient ceux de ses amis qui le connaissaient le mieux. Devenu maître absolu par la victoire, il n'exerça pas un seul acte de vengeance, n'usa d'aucune représaille. Il pardonna à tous ceux qui se soumirent, aussi bien aux citoyens romains qu'aux princes qui avaient été les alliés de Pompée. Il reconnaissait et témoignait ouvertement que ces derniers ne lui devaient aucune reconnaissance; tandis que, comblés des bienfaits de Pompée, ils avaient été tenus de le servir. Ce fut ainsi qu'il laissa la vie, quelque temps après, à Sadalas de Thrace et au Galate Dejotarus, quoique ces deux chefs eussent combattu à Pharsale. Il usa de la même clémence envers Tarcondimotus, un des princes de Cilicie, qui avait fourni des secours considérables à la flotte ennemie. Il jugea avec moins d'indulgence la conduite de ceux qui avaient abandonné Pompée au moment du danger: de ce nombre étaient Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien (*la Crimée*), et Orodes, roi des Parthes, qui prétendirent à sa clémence en faisant valoir leur abstention pendant la guerre. Mais il ne leur en sut aucun gré, convaincu qu'ils l'auraient trahi comme ils avaient trahi Pompée. Prévoyant que beaucoup de sénateurs échappés de Pharsale chercheraient un refuge en Grèce et en Asie, il recommanda à Calenus et à Domitius de ne pas les inquiéter, sans négliger pourtant de les surveiller. Les lettres qu'il écrivit à ses amis de Rome étaient un témoignage de sa noblesse de sentiments: il y déclarait que sa récente victoire le rendait surtout heureux en ce qu'elle lui permettait de gracier un plus grand nombre de concitoyens. On lui apporta les lettres secrètes et les papiers particuliers de Pompée, renfermés dans des coffres dont on s'était emparé. Il refusa de les lire ou d'en faire prendre copie, et les fit brûler afin de ne pas être obligé de sévir contre l'un ou l'autre de ses ennemis. Voulant honorer le théâtre de sa victoire, il déclara libre la ville de Pharsale. On avait, par son ordre, recherché le corps de Crastinus, cet ancien primipile de la 10e légion qui s'était couvert de gloire dans le combat. César lui fit élever sur le champ de bataille un tombeau particulier, près de celui des autres soldats tués.

Après être resté deux jours à Larissa, César en partit le 2 juillet et se porta sur Amphipolis avec sa cavalerie, faisant de très grandes étapes dans l'espérance d'atteindre Pompée: la 6e légion avait l'ordre de suivre à moins fortes jour-

nées. (Voir *planche 14*.) Parvenu à Amphipolis vers le 8 juillet et conjecturant que Pompée était passé en Asie, il continua sa route vers l'est dans la partie méridionale de la Thrace. Environ le 24 juillet il arriva à l'Hellespont. Il n'avait ni galères, ni bateaux pour le traverser. Plusieurs jours furent employés à réunir les transports nécessaires, et, la 6e légion ayant eu le temps de rejoindre, il la fit embarquer, ainsi que la cavalerie, sur des barques de petit échantillon qu'on avait pu se procurer. Le convoi traversait l'Hellespont, naviguant au large, quand le hasard voulut qu'on rencontrât une flotte de dix galères que Lucius Cassius amenait à Pharnace dans la mer Noire. César était perdu si ces vaisseaux de guerre venaient à attaquer les légers bateaux montés par ses troupes. Mais son prestige et sa fortune devaient mieux le servir que n'eût fait la plus puissante escadre. Il ordonna d'aborder la flotte ennemie. Cassius, étonné par la présence de César et déconcerté à la nouvelle de la bataille de Pharsale, capitula avec tous ses vaisseaux. Grâce à ce coup d'audace, César échappait à un des plus grands dangers qu'il eût jamais courus; en outre, il se rendait maître d'une flotte avec laquelle il allait pouvoir continuer la poursuite par mer.

Les affaires d'Asie le retinrent plusieurs jours pendant lesquels il reçut des députés que lui envoyèrent les Ioniens, les Éoliens et autres peuples pour se faire pardonner leur participation en faveur de Pompée dans la guerre de Grèce. Il n'était pas loin des lieux où Troie avait existé. Versé dans l'histoire et dans la littérature grecques, comme l'étaient alors toutes les personnes lettrées de Rome, il visita ces lieux célèbres, immortalisés par les récits d'Homère.

Les nouvelles recueillies en Asie faisaient connaître que Pompée avait paru à Chypre; comme on pouvait en inférer qu'il se rendait en Égypte, César s'embarqua vers le 8 août, emmenant la 6e légion et la cavalerie, et fit voile pour Rhodes. (Voir *planche 21*.) Son intention était d'y attendre la légion que Calenus devait lui envoyer, et de partir pour Alexandrie aussitôt après. Il augmenta le nombre de ses vaisseaux de quelques galères d'Asie, se pourvut de vivres, organisa en un mot toutes choses pour faire la traversée d'Égypte dans les conditions les plus favorables.

Les troupes de Calenus n'ayant pas tardé à arriver, César disposa dès lors de deux légions et de huit cents chevaux; mais ces légions avaient fait de si grandes pertes dans la campagne de Grèce et par les fatigues de la route, qu'elles ne

présentaient pas, à elles deux, un total dépassant trois mille deux cents hommes. Comptant sur l'influence de ses succès, il crut n'avoir rien à redouter et n'hésita pas à partir avec des forces si réduites. Il espérait surprendre Pompée par sa brusque arrivée. Pour se donner toutes les chances et pour empêcher qu'aucun navire ne pût le devancer, il ne fit connaître à personne le lieu de destination de la flotte. Il mit à la voile vers le soir, un des premiers jours de la seconde quinzaine d'août, après avoir fait aviser les pilotes de se guider pendant la nuit sur le feu de la galère qu'il montait et, pendant le jour, sur son pavillon. Le pilote de sa galère ne reçut l'ordre de se diriger sur Alexandrie que quand la flotte eut pris le large. Enfin, le troisième jour de navigation, moins de deux mois après la bataille de Pharsale, il mouilla à une petite distance de l'entrée du Grand Port. (Voir *planche 19*.)

Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis l'assassinat de Pompée. César avait à peine fait jeter l'ancre, qu'il fut informé de cet événement inattendu ; on lui apprit, en même temps, qu'une grande effervescence régnait dans tous les quartiers de la ville. Pendant qu'il tenait encore sa flotte hors du port, Théodote, chargé de lui rendre hommage au nom du roi, lui apporta la tête et l'anneau de Pompée. Il était loin de s'attendre à cet exécrable présent : il détourna les yeux avec horreur, résolu, dès l'instant peut-être, à punir les assassins de celui qui avait été son gendre et qui, avant d'être devenu son ennemi, avait illustré Rome pendant plus de trente ans. Il fit brûler la tête de Pompée et recueillir les cendres : elles furent déposées hors de la ville, dans un monument qu'il fit entourer d'un bois consacré à Nemesis, déesse de la vengeance.

Pompée mort, le motif qui avait conduit César en Égypte cessait d'exister. Aussi les Alexandrins s'attendaient-ils à le voir repartir sur-le-champ, sans débarquer ses troupes. Mais César crut devoir profiter de sa présence à Alexandrie pour régler la question de la succession au trône dans le sens le plus favorable aux intérêts de Rome. Représentant le peuple romain comme consul, il considéra qu'il lui appartenait de juger la querelle du roi et de sa sœur Cléopâtre : il s'y crut même engagé d'honneur personnellement, ayant contracté avec leur père, sous son dernier consulat, une alliance confirmée par une loi et par un décret du sénat. Il fit donc entrer ses vaisseaux dans le Grand Port et ordonna aux troupes de débarquer. Pensant n'avoir rien à craindre, ni des habitants, ni de la garnison, composée d'anciens légionnaires de Gabinius, il

IMPRIMERIE NATIONALE.

se rendit de sa personne au palais royal où il comptait établir sa demeure. (Voir *planche 19.*) Ses licteurs le précédaient: les habitants d'Alexandrie virent dans cette marque de juridiction une atteinte à la majesté royale [1]. Des murmures s'élevèrent dans la foule qui couvrait les quais sur son passage; elle s'ameuta et prit bientôt une attitude menaçante; on en vint aux voies de fait, quelques soldats furent désarmés. Les troupes qui n'étaient pas encore débarquées reprirent le large; César ne parvint qu'avec beaucoup de peine jusqu'au palais royal.

Les jours suivants, l'irritation du peuple, loin de se calmer, alla au contraire en augmentant: des attroupements se formèrent dans tous les quartiers de la ville; plusieurs soldats furent tués. César reconnut l'imprudence qu'il avait commise en s'ingérant des affaires d'Égypte quand il ne disposait que de quelques milliers d'hommes pour imposer sa volonté. Aurait-il pu, ne tenant aucun compte de l'atteinte qu'eût dû en éprouver son prestige, repartir dès cet instant et retourner à Rome où l'appelaient de si graves intérêts? Ou bien fut-il retenu par les vents du nord-ouest, contraires à la sortie du port, et par la double crainte d'être attaqué au rembarquement par la flotte égyptienne, cinq fois plus nombreuse que la sienne, pendant que le peuple de la ville se fût soulevé en masse? Les relations historiques de l'antiquité ne permettent pas de se prononcer avec connaissance de cause. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que tout en considérant les dangers d'un départ immédiat, il espéra terminer les affaires du royaume promptement, selon ses vues et sans autre complication. Où que soit la vérité, il fit débarquer toutes ses troupes et les établit à proximité du palais royal, devenu son quartier général.

Le projet qui lui sembla le plus sage fut de résoudre à l'amiable, par le retour aux clauses testamentaires de Ptolémée Aulète, le différend survenu entre le roi et la reine. Cette solution exigeait préalablement leur réconciliation, qui devait entraîner, comme on pouvait l'espérer, celle de leurs nombreux partisans. César commença par déclarer à l'eunuque Pothin, chargé de gouverner au nom du jeune Ptolémée, qu'il entendait que le roi et sa sœur licenciassent leurs troupes et vinssent discuter devant lui leur querelle, au lieu de la décider par les armes. Il lui fit savoir en outre qu'il n'exigeait,

[1] L'Égypte, comme on le sait, n'était pas encore une province romaine.

quoique l'Égypte eût été l'alliée de Pompée, aucune contribution de guerre; mais à la condition qu'on lui payerait le restant des sommes que Ptolémée Aulète s'était engagé à fournir dans la convention faite en 695. Ptolémée et Cléopâtre ne tardèrent pas à arriver à Alexandrie, l'un venant de Pelusium, l'autre de Syrie.

Cléopâtre était alors dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Tout plaisait en elle : l'harmonie des formes, la grâce des manières et jusqu'au son de la voix. Ses charmes étaient encore rehaussés par l'intérêt qui s'attachait à des malheurs immérités. Ainsi douée d'irrésistibles séductions, elle plaida sa cause en personne, et gagna entièrement la faveur de César. Il n'en fut que plus porté à faire rentrer la reine dans tous ses droits. Dès le lendemain de son entrevue avec elle, il fit venir au palais le roi Ptolémée pour les réconcilier ensemble. Son dessein fut à peine connu, que les partisans du roi s'agitèrent de nouveau; la foule s'ameuta. Il fallut que César la haranguât d'un lieu favorable à sa sûreté personnelle et qu'il promît de ne rien faire de contraire aux intérêts des Égyptiens. Il présenta ensuite le roi et la reine au peuple, en séance publique, et fit lire le testament de leur père, qui leur donnait le gouvernement en commun sous la tutelle du peuple romain. Un grand festin suivit cette réconciliation.

Un tel arrangement des affaires d'Égypte ne pouvait convenir à Pothin qui avait le plus contribué à l'exil de Cléopâtre. Il avait fait tout son possible pour dissuader César de se mêler des affaires d'Égypte; mais quand il eut reconnu l'inutilité de ses instances, il s'attacha à enflammer les passions de la multitude contre l'armée romaine. Pour payer les sommes réclamées, il fit enlever des monuments religieux, le plus ostensiblement possible, les trésors qui y étaient renfermés, et les fit fondre en même temps que le service de table du roi. Des émissaires, envoyés dans les différents quartiers de la ville, excitèrent à la révolte les habitants et les troupes de la garnison. Ces menées n'étaient point ignorées de César; il savait par les rapports de ses agents que l'effervescence des esprits croissait de jour en jour, et il ne songeait pas sans inquiétude à un état de choses qui pouvait le placer avec ses trois mille hommes en face de l'insurrection d'une ville de plusieurs centaines de mille âmes.

On ne se représenterait pas clairement la situation périlleuse où se trouvait César, on ne comprendrait pas non plus l'exposé des opérations qui le

retinrent pendant plus de huit mois à Alexandrie, si on ne connaissait pas les ressources de cette ville célèbre, le caractère et les aptitudes de ses habitants, la configuration du sol sur lequel elle était assise, son étendue, le chiffre de sa population, la disposition de ses rues, ses principaux monuments, sa canalisation; en un mot, tout ce qui la distinguait des autres villes de cette époque [1].

L'Égypte, placée entre l'océan Indien et la Méditerranée, fut de tout temps l'entrepôt naturel du commerce des Indes. Quand Alexandre le Grand eut conquis ce riche pays, il voulut à la fois s'en assurer la possession durable et le mettre en communication plus facile avec la Grèce et les autres parties de son empire. Y fonder une grande ville maritime, destinée à devenir le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident, lui parut le moyen le plus sûr d'atteindre ce double résultat. La côte d'Égypte, quoique dépourvue de ports, présentait un emplacement des plus favorables à l'exécution de son projet. En dehors du delta du Nil, non loin de l'ancienne ville de Taposiris (*près de la Tour des Arabes*, voir *planche 18*), les montagnes libyques détachent une petite et étroite chaîne de hauteurs, de trente-cinq mètres de plus grande altitude, qui se dirige le long de la côte jusqu'au cap d'Aboukir et qui, dans une partie de sa longueur, se trouve assez resserrée entre la mer et le lac Mareotis pour n'avoir plus que mille à trois mille mètres de largeur. Là, à peu de distance et presque en face de deux promontoires, était une petite île, nommée île de Pharos (voir *planche 19*), qui, s'étendant parallèlement au continent, formait avec ce dernier un port à deux entrées, l'une à l'ouest, l'autre à l'est. Par cette disposition générale, la partie du littoral située en regard de l'île, et comprise entre la Méditerranée et le lac Mareotis, réunissait toutes les conditions nécessaires à l'emplacement d'une grande ville maritime, fortifiée et commerçante: celle-ci, en effet, couverte du côté du nord par la mer, du côté du sud par le lac, ne serait accessible qu'à l'est et à l'ouest par deux côtés étroits, faciles à défendre, et posséderait deux ports vastes et sûrs. L'eau pouvait y être amenée sans difficulté en la dérivant de la branche Canopique du Nil.

Ce terrain, formé de petites collines, hautes de trente mètres au plus, fut choisi par Alexandre, l'an 331 avant notre ère, pour y fonder une ville dont il entendait faire l'intermédiaire du commerce des Indes. Il voulut que sa

[1] Voir plus loin, *Explications et remarques*, au sujet des immenses travaux que Napoléon III fit exécuter pour retrouver l'ancienne Alexandrie.

création fût, en toutes choses, digne de lui. Dans sa pensée, Alexandrie dut être non seulement le plus grand centre commerçant du monde, mais encore le foyer des sciences et des arts, en même temps que la ville magnifique entre toutes par la beauté de ses temples, de ses palais, de ses rues et de ses jardins. L'architecte Dinocrate traça le plan d'Alexandrie avec une régularité mathématique. (Voir *planche 19*.) Les rues longitudinales furent dirigées parallèlement au rivage de la mer et également espacées l'une de l'autre; les rues transversales les coupèrent à angle droit. On donna à ces voies une même largeur, celle d'un quart de plèthre (*sept mètres*), excepté à la rue Canopique, rue centrale, la plus longue de toutes, dont la largeur fut portée à un demi-plèthre (*quatorze mètres*). Le mur d'enceinte avait un développement de cent dix stades (*environ dix-huit kilomètres*) et embrassait une superficie qui peut s'évaluer à neuf cent soixante et dix hectares. Du côté de la mer, des quais magnifiques bordaient le rivage pour la commodité du chargement et du déchargement des navires. Les plus grands vaisseaux pouvaient y aborder grâce à une profondeur d'eau suffisante. Toute l'étendue comprise entre le cap Lochias et l'extrémité occidentale de la ville était occupée par les palais, les chantiers et les établissements de la marine.

La ville n'était pas achevée à beaucoup près quand Alexandre mourut; mais ses successeurs, les premiers Ptolémées, s'attachèrent à compléter son œuvre. Ils terminèrent les fortifications, créèrent une flotte qui, déjà sous le second de ces rois, était nombreuse et bien organisée. L'île de Pharos fut jointe au continent par une jetée formant chaussée, à laquelle sa longueur de sept stades (*environ douze cents mètres*) fit donner le nom d'*Heptastade*. Cette jetée divisait le Port naturel en deux autres : le Grand Port, situé à l'est, et le port Eunoste, situé à l'ouest. Le premier était le port principal. Son entrée, rétrécie par une forte digue qui partait du cap Lochias, était hérissée de rochers, quelques-uns apparents, d'autres à fleur d'eau, un plus grand nombre cachés sous l'eau. Deux ouvertures furent ménagées dans l'Heptastade pour que les vaisseaux pussent passer d'un port dans l'autre : l'une était vers l'extrémité septentrionale de la jetée, près de l'île de Pharos, l'autre, vers l'extrémité qui aboutissait à Alexandrie. Chacune de ces ouvertures se passait sur un pont et représentait ainsi une arche de la jetée. Pour en assurer la défense, on construisit deux fortins, l'un dans l'île, l'autre sur le continent même. Un phare d'une architecture merveilleuse fut élevé à la pointe orientale de l'île de Pharos, ou,

plus exactement dit, sur un rocher voisin, entouré d'eau de tous côtés. Il était fait de pierres blanches et mesurait environ quatre plèthres (*environ cent dix mètres*) de hauteur. Son feu se voyait jusqu'à trois cents stades (*cinquante kilomètres*). Pour amener l'eau dans la ville, on creusa un canal qui dérivait de la branche Canopique du Nil, venait passer entre le mur d'enceinte et le lac Mareotis, et débouchait dans le port Eunoste. Cinq aqueducs, ou conduits souterrains, portaient l'eau du canal dans la ville et dans les faubourgs extérieurs. Ils avaient chacun un grand nombre de ramifications qui longeaient les différentes rues et amenaient l'eau dans des citernes, dont plusieurs étaient d'une construction admirable. Un de ces conduits souterrains longeait la chaussée de l'Heptastade et alimentait d'eau l'île de Pharos, qui n'avait pas tardé à devenir comme un faubourg de la ville.

Les premiers Ptolémées firent d'Alexandrie leur capitale, leur résidence habituelle, la station de la flotte et de l'armée. Aucun moyen propre à l'embellir ne fut par eux négligé. Ils y élevèrent des temples somptueux, des monuments d'utilité publique, des palais qui, avec les dépendances, couvrirent plus du quart de la superficie comprise dans l'enceinte des murs; ils favorisèrent à l'envi les arts et les sciences, et, moins d'un siècle après la mort d'Alexandre, la ville, arrivée au plus haut degré de prospérité, et témoignage vivant du génie de son fondateur, était réellement le premier centre de commerce du monde, en même temps que le foyer le plus brillant de toutes les connaissances humaines. Ses écoles jouissaient d'une juste célébrité, son musée était sans rival, sa bibliothèque, la plus riche de l'univers. On ne citerait peut-être pas une autre fondation, due à la conception d'un homme, qui ait plus marqué pour la civilisation, à tel point que Napoléon Ier a pu dire : « Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siège de son empire que par ses plus éclatantes victoires. »

Alexandrie était renommée comme la ville par excellence : on vantait partout la magnificence de ses monuments, la solidité et la commodité de ses demeures, la salubrité de son air. Parmi les temples et autres édifices sacrés dont la ville se glorifiait à juste titre, on remarquait le Serapeum, orné d'une vaste colonnade, et où se donnaient les jeux dont la célébration revenait tous les quatre ans. On admirait surtout le Gymnase et ses immenses portiques, le Tribunal et les jardins attenants, le Musée qui renfermait la bibliothèque, le Soma, lieu de sépulture des rois où se voyait le tombeau d'Alexandre. La

population s'était accrue d'année en année dans de telles proportions, qu'à l'époque de la mort de Pompée, c'est-à-dire moins de trois siècles après la fondation de la ville, on l'évaluait à trois cent mille habitants, chiffre qu'il est permis de doubler si on veut tenir compte des esclaves et des étrangers. C'était une immense agglomération composée des éléments les plus divers : elle comprenait les Égyptiens indigènes, un plus grand nombre de Grecs, près de cinquante mille Juifs, enfin des esclaves et des gens de différentes races venus de toutes les parties du monde connu. Sans véritable lien national, sans homogénéité, elle se sentait peu soumise aux lois du pays, surtout depuis le relâchement de l'autorité royale sous le règne des derniers Ptolémées. Les Alexandrins étaient réputés pour leur esprit mobile et vain, pour leur caractère inconstant et perfide.

De tous les hauts fonctionnaires du royaume, Pothin était celui qui perdait le plus à l'exécution du jugement arbitral que César avait prononcé. Non seulement il entrevit la ruine de son influence, mais encore il craignit pour sa vie. Ambitieux et rusé, il entraîna Achillas dans ses intérêts en lui montrant que César n'avait pas résisté aux charmes de Cléopâtre, et que tous les deux voulaient leur perte : César, pour venger le meurtre de Pompée, Cléopâtre, pour les punir de s'être vue chassée du royaume. Il le nomma au commandement supérieur des forces de terre et de mer et l'instruisit des projets qu'il avait conçus : c'était de conduire l'armée à Alexandrie, d'occuper la ville, de détruire les deux légions de César ou de les forcer à quitter l'Égypte. Les troupes reçurent secrètement l'ordre de lever le camp de Pelusium.

César était occupé à régler les conditions du nouvel ordre de choses établi, quand il apprit tout à coup que l'armée égyptienne marchait sur Alexandrie. Ce n'était pas avec quelques milliers d'hommes qu'il pouvait songer à risquer une bataille hors des murs : le seul parti à prendre était donc de se maintenir dans le quartier du palais royal et d'attendre patiemment qu'Achillas eût dévoilé ses projets. Tout en prenant les mesures de défense les plus urgentes, il engagea le roi à députer vers Achillas, pour en obtenir soumission, les personnages les plus considérés. Le roi chargea de cette démarche Dioscorides et Serapion qui avaient joui d'un grand crédit sous le règne de son père. Dès qu'ils se présentèrent, Achillas, sans même vouloir les entendre, les fit saisir et mettre à mort.

Le doute devenait impossible : c'était la guerre déclarée. César s'assura

aussitôt de la personne du jeune Ptolémée pour se faire un instrument de l'influence royale, et le jour même il expédia des ordres en Asie pour que Domitius lui envoyât les légions formées des débris de l'armée de Pompée. Mais les intrigues et les complots l'entouraient de tous côtés. Il avait auprès de lui, dans le palais qu'il habitait, Arsinoé, fille cadette de Ptolémée Aulète. Regardant le trône comme vacant, cette jeune princesse s'échappa et gagna le quartier général de l'armée, où elle fit cause commune avec Achillas. De son côté, l'eunuque Pothin ne cessait pas de correspondre sous main avec Achillas et de le pousser à la guerre. Sa trahison fut découverte; César ordonna de le faire mourir.

Ainsi César, venu en Égypte dans le seul but de réduire Pompée à l'impuissance, entraîné ensuite par le désir de régler les affaires du royaume, se voyait impliqué dans une guerre qu'il n'avait ni désirée ni prévue, et cela dans un moment où, loin de l'Italie et de l'Asie, il ne disposait que de trois à quatre mille hommes. Il se trouvait séparé par la mer de tous ses renforts, campé au milieu d'une ville immense prête à se soulever contre lui, et en face d'une armée ennemie qui n'était pas à dédaigner. On évaluait celle-ci à vingt-deux mille hommes dont deux mille de cavalerie. L'infanterie se composait principalement de Romains, anciens soldats de Gabinius, qui, établis en Égypte et mariés pour la plupart, s'étaient habitués à la vie relâchée des Alexandrins, sans avoir rien conservé de la discipline ni des mœurs romaines. Le reste comprenait des brigands et des pirates de Syrie, de Cilicie et des pays voisins, plus une foule d'esclaves, de bannis et de condamnés à mort. La cavalerie ne manquait pas d'expérience dans le métier des armes, car elle avait vieilli au milieu des troubles d'Alexandrie et fait la guerre aux Égyptiens.

Dans le grave péril où César s'était mis, la prudence lui commandait d'affecter la plus entière confiance jusqu'à l'arrivée des troupes que Domitius devait lui envoyer. Il s'attacha à simuler l'indifférence. Il se promenait souvent dans la ville et visitait les monuments parmi lesquels le tombeau d'Alexandre attira particulièrement son attention. Accessible à tout le monde, aimable et bienveillant en toute occasion, il se mêlait à la foule, prenant plaisir à écouter les leçons des philosophes et affectant la quiétude la plus grande, comme un homme animé d'intentions pacifiques.

Il y avait à l'ancre, dans le Grand Port, une flotte de soixante et douze vaisseaux composée des vingt-deux galères toutes pontées de la station ordinaire

d'Alexandrie et des cinquante galères de l'escadre que Ptolémée avait mise à la disposition de Pompée pendant la guerre de Grèce. Ces dernières, revenues à Alexandrie après la bataille de Pharsale, étaient armées et équipées, les unes à trois rangs, les autres à cinq rangs. Comme César avait à peine assez de monde pour garder ses propres vaisseaux, mouillés près du cap Lochias, il se voyait menacé d'un grand danger : les Alexandrins pouvaient s'emparer de la flotte et, une fois maîtres de la mer, empêcher que l'armée romaine ne reçût ni vivres ni renforts.

Achillas avait en effet résolu de se saisir de la flotte égyptienne. Dès son arrivée à Alexandrie il prit possession de la ville, à l'exception du quartier que tenaient les troupes romaines, s'établit dans les parties les plus avantageusement situées, et, se fiant à sa supériorité numérique, entreprit deux attaques simultanées, l'une contre le palais royal, l'autre, la principale, contre le Grand Port même. (Voir *planche 19*.) César, pour s'opposer à la première, n'eut que le temps de placer des cohortes dans les rues qui conduisaient au palais : elles résistèrent à toutes les tentatives que fit l'ennemi pour forcer la position. Le long des quais du Grand Port, on combattit avec un acharnement qu'expliquait assez la gravité des intérêts engagés. Mais à la crainte que la flotte égyptienne ne tombât aux mains de l'ennemi, venait s'en ajouter une autre; c'était qu'Achillas ne fît occuper la pointe septentrionale de l'île de Pharos d'où il eût commandé l'entrée du Grand Port, entrée si étroite qu'un vaisseau ne pouvait y pénétrer contre le gré de qui possédait le rocher du phare : César n'aurait alors pu faire sortir du port ni y faire entrer aucun vaisseau. Pour prévenir ce danger, il débarqua un détachement dans l'île, se rendit maître du phare et y mit un poste. Ses troupes firent des prodiges de valeur pour empêcher que les ennemis ne s'emparassent des vaisseaux égyptiens. Dans les rues de la ville, le combat continua avec des chances balancées; mais Achillas dut enfin renoncer à son entreprise. Comme on s'était battu abrité derrière des maisons ou d'autres obstacles, sans s'aborder, il n'y eut que peu d'hommes tués de part et d'autre.

César venait d'échapper au plus grand péril; car c'en était fait de lui si les ennemis avaient réussi à s'emparer de la flotte égyptienne. Son salut et celui de l'armée lui commandaient de ne pas permettre qu'Achillas renouvelât sa tentative; et comme il ne pouvait, faute de monde, garder une flotte si nombreuse en même temps que le quartier de la ville où campaient les

IMPRIMERIE NATIONALE.

troupes, il ordonna de la brûler ainsi que les vaisseaux qui étaient dans les chantiers de construction. Plus de cent dix galères furent dévorées par le feu. L'incendie gagna la ville. Un grand nombre de maisons, l'arsenal, les magasins de blé, la bibliothèque, renommée dans le monde entier, devinrent la proie des flammes. Pendant le sinistre, on se battait dans les rues, le jour et la nuit.

Après la destruction de la flotte égyptienne, les situations respectives des deux armées étaient nettement tranchées. Achillas avait toute la terre ferme et la ville d'Alexandrie, à l'exception de la partie occupée par les Romains; il était maître de l'Heptastade et de l'île de Pharos, moins la pointe du phare : César était bloqué du côté de la terre; mais, maître du Grand Port et du phare qui en défendait l'entrée, il dominait la mer. Les vivres et les renforts pouvaient donc lui arriver sûrement. Il expédia des ordres pour qu'on lui envoyât des vaisseaux de Rhodes, de Syrie, de Cilicie; il demanda des archers aux Crétois, de la cavalerie à Malchus, roi des Nabatéens (*peuple de l'Arabie Pétrée*). Domitius, à qui il était prescrit de faire partir sans retard deux légions pour Alexandrie, devait aussi envoyer des vivres, des armes et des machines. Enfin Mithridate de Pergame, dont César avait reçu en Asie des témoignages de dévouement, fut invité à lever des troupes en Cilicie et en Syrie, et à les amener par la Palestine et le désert.

En attendant, César avait le plus grand intérêt à éviter tout combat, pour ne pas subir des pertes qui l'auraient encore affaibli. Le moyen le plus sûr d'échapper à l'obligation de combattre était de se couvrir par des ouvrages si fortement retranchés, que l'ennemi ne pût songer à les attaquer. Dès la nuit qui suivit la tentative d'Achillas, il se saisit des points les plus importants dans le voisinage du quartier qu'il occupait, et les fortifia. Attenant au palais dont il avait fait sa demeure, était un théâtre qui servait de citadelle et qui communiquait au Grand Port et à l'arsenal : il en compléta les défenses le plus promptement possible. Les maisons d'Alexandrie avaient presque toutes des murs et des voûtes en pierre; les toits étaient faits de mortier; il n'entrait ordinairement ni bois ni charpente dans la construction. Les troupes revêtirent de blindages les parties les plus faibles des édifices; elles établirent des galeries couvertes pour communiquer d'un point à un autre; elles gagnèrent sur leur front et sur les côtés l'espace nécessaire en s'ouvrant à coups de bélier le passage d'une maison à l'autre. Par tous ces travaux, César rendit peu à

peu sa position inexpugnable, au point que l'ennemi dut bientôt renoncer à l'espoir de le forcer à combattre contre son gré.

Il tenait beaucoup à se rendre maître d'une large dépression de terrain, moitié marais, moitié prairie humide, qui s'étendait devant lui du nord au sud perpendiculairement au front de sa position. (Voir *planche 19.*) Ce terrain bas n'était, à proprement parler, qu'une coupure transversale dans la chaîne de petites collines qui bordait la mer jusqu'à Canope et sur laquelle la ville d'Alexandrie était assise. Elle allait depuis le cap Lochias jusqu'au lac Mareotis. Le fond, complètement plat, et large de six cents à sept cents mètres, ne s'élevait pas à plus de trois ou quatre mètres au-dessus du niveau le plus bas de la Méditerranée, et, par cette raison, il s'était transformé avec le temps en un terrain humide que l'infiltration des eaux entretenait à l'état de prairie marécageuse. La dépression de terrain dont il s'agit divisait la ville en deux parties inégales et distinctes : à l'est étaient les quartiers qui finissaient à la porte Canopique et à l'Hippodrome; à l'ouest, les palais, les apostases, les chantiers de la marine, les collines du Paneum, du Serapeum et celles qui bordaient le canal. César voyait un double avantage à s'en rendre maître. C'était, avant tout, que ce terrain pouvait lui fournir abondamment de l'eau, dont il n'avait pas suffisance, et du fourrage, dont il manquait absolument. C'était ensuite qu'une fois maître du marais, il coupait en deux les forces ennemies, tout en conservant la position centrale et ses troupes réunies, ce qui devait lui permettre, au cas où Achillas viendrait à l'attaquer dans une partie de la ville ou dans l'autre, d'envoyer rapidement du secours vers le point menacé. Les légionnaires commencèrent les travaux de cheminement à l'extrémité septentrionale du marais, voisine du cap Lochias. Ils placèrent des fascines et des claies près et dans la direction des deux bords, sur une certaine longueur, de manière à former un fond résistant, ou une sorte de plancher, sur lequel ils firent rouler des baraques d'approche, mises bout à bout et formant galerie. Au moyen de mantelets dressés sur les deux flancs, ils se garantissaient des traits que leur lançaient les ennemis; puis ils élevèrent, le long de chaque côté intérieur des deux files de baraques, un parapet fait de pierres, de terre, de bois ou de matériaux quelconques. Lorsque ces parapets avaient atteint la hauteur voulue, les soldats poussaient les files de baraques en avant, les prolongeaient en arrière pour maintenir la communication, et continuaient le travail de proche en proche. On cheminait

ainsi lentement le long des deux bords du marais, tout en résistant aux attaques incessantes par lesquelles les Alexandrins cherchaient à contrarier les travaux, et chaque jour on gagnait une petite étendue de terrain en avant de celui qu'on avait conquis la veille.

Les Alexandrins, de leur côté, déployaient la plus grande activité. Achillas avait envoyé par toute l'Égypte des délégués et des recruteurs pour lever des troupes. Il munit la place de provisions de guerre et de bouche, de traits et de machines. D'immenses ateliers d'armes furent établis. On arma ceux des esclaves qui étaient d'âge à servir; les habitants les plus riches durent les nourrir et leur payer la solde. Cette mesure permit de pourvoir à la garde des quartiers les plus éloignés, tout en réservant les vieilles troupes pour la défense des quartiers les plus peuplés, voisins de celui qu'occupait l'armée romaine. On barra les rues et les ruelles par un triple rempart de quarante pieds de haut, construit en pierres équarries. Pour mieux défendre les parties basses de la ville, on éleva de très hautes tours à dix étages. On en construisit d'autres qui étaient mobiles et qui avaient ce même nombre d'étages; elles étaient sur roues; à l'aide de cordages et de bêtes de somme on les conduisait facilement partout où il fallait à travers les rues de la ville, rues larges et percées en ligne droite. Alexandrie offrait en abondance toutes choses nécessaires à ces travaux. Les habitants, ingénieux et adroits, imitaient si parfaitement ce qu'ils voyaient faire aux Romains, que ceux-ci en étaient étonnés; en outre, leur génie inventif les aidait puissamment dans un genre de guerre nouveau pour eux. Leurs chefs s'attachaient à les irriter contre les troupes ennemies en dépeignant le peuple romain comme décidé à détruire l'indépendance de l'Égypte. Les Romains, leur disaient-ils, prennent insensiblement l'habitude de s'établir dans le pays, Gabinius y est venu avec une armée peu d'années auparavant, Pompée y a cherché un asile, et sa mort même n'a pas empêché César d'y paraître à la tête de plusieurs légions. Il importe de chasser César sous peine de voir l'Égypte devenir bientôt une province romaine : surtout il faut se hâter d'agir, lorsque les mauvais temps de la saison l'empêchent de recevoir aucun renfort.

En voyant les Alexandrins décidés à pousser la guerre à outrance, César tenta encore une fois d'arriver à un accommodement. Il voulut que Ptolémée leur fît directement, comme venant de lui, des propositions de paix acceptables. Le roi se plaça en un lieu élevé d'où il pouvait être entendu, et

s'adressant au peuple, l'engagea à cesser les hostilités : il promit de s'employer auprès de César pour le faire consentir à la paix sans que les droits ni les intérêts de quiconque eussent à en souffrir. Mais les Alexandrins regardèrent cette démarche du roi comme imposée par César : ils se refusèrent à tout arrangement.

Pendant cette période des hostilités, une querelle s'éleva entre Arsinoé et Achillas, chacun des deux cherchant à s'emparer du pouvoir. Arsinoé, prenant les devants, fit assassiner Achillas par l'eunuque Ganymède et se saisit de l'autorité.

Ganymède, nommé au commandement de l'armée, ne tarda pas à reconnaître qu'il ne fallait plus songer à forcer les troupes romaines dans des positions rendues inexpugnables. Il n'ignorait pas qu'elles étaient distribuées dans les différentes rues, pour la défense des ouvrages, et qu'elles prenaient leur eau dans les maisons particulières, dans les conduits souterrains et dans les citernes. Maître du canal qui alimentait toute la ville, il conçut alors le projet de les priver d'eau. On boucha tous les conduits souterrains par lesquels l'eau du canal était portée dans la partie d'Alexandrie que tenaient les Romains. Ce long travail effectué ne laissa plus aux troupes de César que l'eau déjà amassée dans les citernes et dans les maisons. Pour leur ôter cette dernière ressource, les Alexandrins établirent sur le rivage des machines au moyen desquelles ils firent monter l'eau de la mer, par les conduits, dans les parties hautes de la ville ; puis ils la firent couler, de là, dans le quartier ennemi. Au bout de peu de temps ceux des soldats de César qui tiraient leur eau des maisons rapprochées de ces parties hautes, crurent la trouver plus salée qu'à l'ordinaire. Ils s'en étonnèrent d'autant plus que les légionnaires qui stationnaient dans les maisons situées plus bas ne trouvaient aucune altération à la saveur de leur eau. Mais bientôt celle-ci se corrompit à son tour et contracta un goût saumâtre ; quant à l'eau des lieux voisins de l'ennemi, elle était devenue imbuvable.

Alors, le doute n'étant plus permis, l'alarme se mit dans les troupes romaines : elles se virent condamnées à mourir de soif. Les uns demandèrent qu'on se rembarquât sur-le-champ ; les autres, considérant la double impossibilité de cacher le départ aux ennemis et d'opérer un embarquement en leur présence, regardèrent l'armée comme vouée à une ruine inévitable. Ces craintes étaient d'autant mieux fondées, que les Alexandrins passaient pour inconstants

et perfides : or il était resté dans le quartier du palais royal un grand nombre d'habitants qui avaient semblé se ranger du parti de César; on devait donc redouter qu'ils ne devinssent tout à coup, en cas de départ, des ennemis déclarés. Les soldats se montrèrent tellement affectés par l'événement, que César jugea nécessaire de les haranguer. « Recourir à la fuite, leur dit-il, c'est à quoi personne ne peut songer, ni ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout, ni même ceux qui ne tiennent qu'à la vie. N'avons-nous pas déjà la plus grande peine à résister, derrière nos retranchements, aux attaques des Alexandrins? Que serait-ce donc si nous venions à être assaillis par toute l'armée ennemie pendant la retraite même? Un embarquement impliquerait des difficultés insurmontables; la plus grande serait de passer des chaloupes dans les vaisseaux. Cette opération exigerait forcément un temps très long dont les Alexandrins ne manqueraient pas de profiter; connaissant bien les lieux et enhardis par l'espoir du succès, ils prendraient les devants, se posteraient dans les maisons et sur les points les plus élevés du rivage, et rendraient le départ impossible. Il ne faut donc songer qu'à vaincre à tout prix. L'eau ne manquera pas longtemps; on en trouvera probablement en creusant des puits sur le rivage même. Si on n'y réussit pas, rien n'empêchera de faire venir tous les jours de l'eau douce par les vaisseaux, soit de Parætonium, à l'ouest d'Alexandrie, soit d'une des îles situées à l'est, puisque le vent ne peut jamais être contraire à la navigation des deux côtés à la fois et que l'ennemi n'a pas de flotte. » Après avoir ainsi calmé les craintes de ses soldats, César ordonna aux centurions de suspendre tout autre travail et d'employer leurs hommes à creuser des puits. Les troupes travaillèrent de jour et de nuit sans relâche et, dès la première nuit, elles trouvèrent une grande quantité d'eau douce.

Obtempérant aux ordres de César, Domitius s'était empressé de faire partir la 37e légion pour Alexandrie; une autre de ses trois légions devait se rendre en Égypte par le chemin de Syrie. Le convoi de la 37e, qui portait en même temps du blé, des vivres, des armes, des traits et des machines, aborda un peu à l'ouest d'Alexandrie; mais les vents d'est, qui règnent en général dans ces parages à cette époque de l'année, l'empêchèrent de gagner le Grand Port. Le chef du convoi, obligé de rester à l'ancre près de la côte, vint à manquer d'eau, et dépêcha à César un navire à rames pour l'informer de son arrivée et de la fâcheuse situation où il se trouvait. César résolut de partir lui-même pour rallier le convoi : il emmena toute sa flotte; mais sans embar-

quer un seul soldat, de crainte de dégarnir les retranchements pendant son absence. Arrivé au cap Chersonèse (*Tour du Marabout*), il mit les rameurs à terre pour faire de l'eau. Quelques-uns s'étant écartés pour piller tombèrent entre les mains des cavaliers ennemis, qui surent par eux que César était là en personne avec sa flotte, sans aucun soldat à bord. Cette nouvelle fut envoyée à Alexandrie en toute hâte. Aussitôt Ganymède fit embarquer des troupes et se porta à la rencontre de la flotte romaine. N'ayant pas de légionnaires sur ses vaisseaux, César désirait éviter le combat, d'autant plus que la dixième heure du jour (*cinq heures de l'après-midi*) était déjà passée, et qu'ainsi la bataille se fût probablement prolongée jusque dans la nuit, ce qui aurait été à l'avantage des Alexandrins auxquels ces parages étaient bien connus. Il fit donc tirer à terre autant de vaisseaux que possible, dans l'espoir que l'ennemi n'oserait pas s'en approcher. Un navire rhodien de l'aile droite s'était placé isolément assez loin des autres. Les Alexandrins l'aperçurent et, le considérant déjà comme une capture certaine, s'avancèrent à force de rames avec quatre vaisseaux pontés et plusieurs autres non pontés. Pour ne pas subir un affront, César se vit obligé de le secourir et d'engager le combat contre son gré. Les Rhodiens, fiers de la réputation de courage et d'habileté qu'ils s'étaient acquise depuis longtemps, tinrent à honneur de sauver la flotte d'un échec qu'on n'eût pas manqué d'attribuer à la négligence d'un de leurs vaisseaux. Ils firent tous leurs efforts et décidèrent la victoire. La bataille dura jusqu'à la nuit. On prit aux ennemis une galère à quatre rangs; une seconde fut coulée à fond; deux autres perdirent leurs équipages complets; un grand nombre d'hommes périrent sur le reste de la flotte. Le vent d'est s'étant adouci, César ramena dans le port d'Alexandrie, remorqués par sa flotte victorieuse, les vaisseaux de charge qui portaient la 37e légion, les vivres, les traits et les machines.

Après cette jonction, les forces de César, tant celles de terre que celles de mer, se trouvèrent portées au double environ. Sa flotte comprenait, indépendamment des galères avec lesquelles il était venu en Égypte, celles qu'on lui avait envoyées de diverses contrées de l'Orient, plus quelques autres qui composaient l'escorte de la 37e légion. Il avait ainsi neuf galères de Rhodes, huit du Pont, cinq de Lycie et douze d'Asie, ou un total de trente-quatre galères dont cinq à cinq rangs et dix à quatre rangs; les autres étaient d'un plus faible échantillon et la plupart découvertes. Quant à ses forces de terre, elles s'éle-

vaient à trois légions qu'on peut évaluer en tout à six ou sept mille hommes. Il avait reçu un peu de cavalerie d'Asie et des archers venus de l'île de Crète.

Les Alexandrins, après avoir tant compté sur leur marine, furent pris de découragement à l'issue du dernier combat naval. Leur plus grande crainte fut que César n'employât ses renforts à attaquer la ville par mer. Mais l'eunuque Ganymède se montra à la hauteur des circonstances. Resté convaincu que ses troupes n'étaient pas en état de vaincre les Romains sur terre, et qu'il fallait avant tout dominer la mer, il s'attacha à créer une nouvelle flotte plus nombreuse que l'ancienne. Il fit venir à Alexandrie les vaisseaux stationnaires qui percevaient les droits de péage aux sept bouches du Nil, ordonna de radouber les vieux bâtiments conservés dans l'arsenal secret du palais royal depuis de longues années. On manquait de rames : les toits des portiques, ceux des gymnases et des édifices publics furent enlevés pour que les poutres et les planches fournissent le bois nécessaire. Ganymède sut communiquer à tout le monde une telle activité, les ressources de la ville et l'industrie naturelle des Alexandrins étaient si grandes, qu'en peu de temps, contre toute attente, il disposa de vingt-deux galères à quatre rangs et de cinq à cinq rangs, indépendamment d'un assez bon nombre de petits bâtiments non pontés. Il fit faire à cette flotte improvisée une manœuvre d'essai dans le port Eunoste, composa d'hommes d'élite les troupes destinées à combattre sur les vaisseaux, et se prépara à la bataille par tous les moyens.

Mais César n'entendait pas que les ennemis lui fermassent la mer un seul jour : avec cette promptitude de décision qui lui était propre, il résolut de les attaquer sans retard. A toute occasion il avait pris soin de faire comprendre aux soldats l'importance des intérêts confiés à leur courage. Il avait chargé les centurions de leur expliquer que dans la position où les événements les avaient placés, ils étaient forcés de toujours vaincre; que même vainqueurs, ils devaient se résigner à un sort incertain jusqu'à un avenir indéterminé; mais que, vaincus, ils n'auraient plus aucune retraite ni par terre ni par mer; qu'il n'en était pas ainsi pour les ennemis, à qui une défaite n'ôtait pas les moyens de tenter de nouveau la fortune, et qui gagnaient tout à la fois par une seule victoire : il fallait donc que chacun redoublât de constance et d'énergie. Ces exhortations furent répétées aux soldats avec plus d'instance au moment où la bataille était imminente. Comme il y allait du salut de l'armée, César composa de l'élite de ses légionnaires les troupes qui devaient combattre

sur les vaisseaux. Elles représentaient environ la moitié de son infanterie; l'autre moitié fut laissée à la garde des positions occupées dans la ville. La gravité de la situation se montrait si clairement à tous les yeux, qu'au moment où les troupes désignées pour la bataille allaient partir pour s'embarquer, les légionnaires qui restaient les entourèrent en les conjurant de ne pas tromper la confiance dont on les jugeait dignes. Ceux-là les rassurèrent; ils étaient pleins d'ardeur, résolus à se dévouer pour tous.

La flotte, ayant appareillé, doubla la pointe du phare et vint se déployer à l'entrée du port Eunoste, face à la ville d'Alexandrie. (Voir *planche 19*.) Ganymède fit aussitôt sortir ses vaisseaux du port et les rangea en bataille, la droite appuyée à la pointe de l'île de Pharos. La ligne de César comprenait, à l'aile droite, les neuf galères rhodiennes, à l'aile gauche les huit galères du Pont; les deux ailes étaient séparées par un espace de quatre cents pas (*environ trois cents mètres*), jugé suffisant pour la manœuvre. En seconde ligne vinrent se placer, comme réserve, les dix-sept galères restantes et les autres vaisseaux de moindre grandeur. Chacune des galères de réserve devait appuyer une galère de la première ligne, qui lui fut particulièrement désignée. Le sAlexandrins présentaient vingt-deux galères en première ligne et toutes les autres en seconde ligne : leur flotte se complétait d'un grand nombre de brûlots remplis de traits incendiaires et de matières combustibles. On pourrait dire que toute la ville d'Alexandrie voulut être spectatrice du combat qui se préparait. Les habitants étaient montés sur les toits ou sur les lieux les plus élevés, d'où on avait vue sur la mer; les soldats des deux armées avaient fait de même : nul ne songeait plus à l'attaque ou à la défense des retranchements; tous, désireux de voir la bataille, avaient abandonné les travaux.

Entre les deux flottes ennemies se trouvaient des bas-fonds séparés les uns des autres par des passes étroites. On ne pouvait s'aborder que si l'une des deux flottes franchissait ces passes; mais c'était là une manœuvre pleine de dangers, car indépendamment des difficultés qu'on devait forcément éprouver pour se déployer au delà des bas-fonds, on se fermait encore toute retraite en cas de défaite. Aussi les deux chefs s'observaient-ils, chacun d'eux attendant que son adversaire s'engageât le premier dans les passes. La prudence de César, quoique justifiée, répondait mal à l'ardeur d'Euphranor, chef de l'escadre rhodienne, homme d'un rare courage. Il demanda l'autorisation de passer le premier avec ses galères, se faisant fort de soutenir seul le combat pendant que le reste

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la flotte le suivrait. César consentit et donna le signal de l'attaque. Quatre vaisseaux rhodiens s'engagent dans les passes et les franchissent; aussitôt les ennemis les entourent et les attaquent avec la plus grande vigueur. Tout en résistant, Euphranor se forme en ligne. Vainement les vaisseaux alexandrins essayent de le prendre en flanc et de briser les rames de ses galères; celles-ci, manœuvrant avec adresse, ne présentent pas le flanc un seul instant, et c'est toujours la proue en avant qu'elles s'élancent sur les agresseurs. Pendant ce temps César faisait traverser les passes à ses autres vaisseaux et formait sa ligne de bataille face à l'ennemi. Ce mouvement plaçait les deux flottes dans un espace tellement resserré entre la côte et la pointe de l'île de Pharos, que la manœuvre devenait presque impossible et que tout allait dépendre de la valeur des combattants. La lutte fut acharnée; mais la bravoure et la discipline romaines l'emportèrent malgré les avantages que les Alexandrins tiraient de leur supériorité numérique, de leur connaissance des parages, et du soin qu'ils avaient mis à composer leurs troupes de combat. Les Romains ne perdirent pas un seul vaisseau; deux galères, équipages et combattants, tombèrent en leur pouvoir; trois autres furent coulées bas. La flotte égyptienne se réfugia au fond du port, dans l'angle formé par l'Heptastade et la ville, où elle fut protégée par les habitants qui, postés sur la jetée, sur les quais et dans les maisons attenantes, empêchèrent les vaisseaux romains d'approcher.

Par là, César se voyait arrêté dans sa victoire. Voulant qu'à l'avenir, en pareil cas, les ennemis ne pussent trouver un refuge au fond du port Eunoste, il résolut de profiter de leur terreur et fit sur-le-champ ses dispositions pour s'emparer de l'Heptastade et de l'île de Pharos. Les maisons du faubourg bâti dans l'île ressemblaient à celles d'Alexandrie sous le rapport de la construction; mais elles étaient moins grandes, leur hauteur ne dépassant guère trente pieds. L'île n'avait pas de mur d'enceinte proprement dit; on y avait suppléé par des tours, élevées de distance en distance sur le rivage et reliées les unes aux autres. La côte était généralement rocheuse et assez raide; des bas-fonds en rendaient l'accès difficile. Obligé de laisser sa flotte dans le port Eunoste pour y tenir en respect celle de l'ennemi, et ayant à bord la moitié de son infanterie, César ne disposait plus que des cohortes de garde aux ouvrages de la ville. Comme ceux-ci étaient achevés presque partout, il n'hésita pas à en retirer la plus grande partie des soldats, dans l'espoir d'enlever du même coup l'Heptastade et le faubourg de Pharos. Après avoir composé un

corps de dix cohortes, auquel furent adjoints l'élite de l'infanterie légère et un certain nombre de cavaliers gaulois reconnus propres à servir comme fantassins, il fit monter toutes ces troupes sur des chaloupes et autres bâtiments légers, faciles à manœuvrer. Il les destinait à débarquer de vive force dans la partie de l'île qui, du côté du Grand Port, touchait à l'Heptastade. (Voir *planche 19*.) Pour diviser les forces ennemies pendant l'attaque, plusieurs vaisseaux pontés devaient essayer d'aborder sur un autre point, plus au nord.

A peine les bâtiments légers se furent-ils approchés de la côte, qu'ils se virent assaillis à coups de flèches et de pierres, d'un côté par les habitants de Pharos qui étaient montés sur les toits, de l'autre par la troupe postée sur le rivage. Le danger était d'échouer sur les bas-fonds qui bordaient l'île. Les Romains se mirent à reconnaître les lieux et à pratiquer des sondages pour découvrir les endroits de plus facile accès; mais leurs tentatives étaient contrariées par des chaloupes et cinq galères ennemies qui, toujours en éveil, protégeaient habilement les passes étroites par lesquelles on pouvait arriver jusqu'à la côte. Enfin quelques navires parvinrent à débarquer les soldats qu'ils portaient; puis, au bout d'un peu de temps, plusieurs autres franchirent les passes et abordèrent à leur tour. Lorsque les légionnaires eurent ainsi pris terre en nombre suffisant, ils chargèrent les ennemis qui combattaient sur la plage et les rejetèrent dans l'enceinte de Pharos. Voyant les leurs en fuite, les troupes préposées à la garde du port gagnèrent la côte et débarquèrent en toute hâte pour aller prendre part à la défense du faubourg. Les Romains n'avaient apporté ni échelles, ni rien de ce qu'il fallait pour un siège; aussi s'attendaient-ils à rencontrer une résistance opiniâtre, que devaient favoriser grandement la force de l'enceinte et la solidité des maisons. Mais les ennemis étaient saisis d'une telle frayeur, qu'ils se défendirent à peine : ils abandonnèrent non seulement l'île, mais aussi le fort qui battait à la fois l'arche et le pont du bout septentrional de l'Heptastade. Tous coururent vers la tête de la jetée où le désordre devint extrême. Passant pardessus l'Heptastade, les fuyards se précipitèrent dans le port Eunoste et gagnèrent à la nage les remparts d'Alexandrie. Ils perdirent un grand nombre d'hommes tués et six cents prisonniers. Pendant cette déroute les vainqueurs pillaient et dévastaient tout. César laissa le butin aux soldats et fit raser les maisons de Pharos.

Cette journée avait amené d'importants résultats: César, vainqueur de la

flotte ennemie, restait maître de la mer, et, par le combat de Pharos, tenait l'île tout entière, y compris le castellum qui s'y trouvait. Il le fit fortifier et y mit un détachement de garde.

Toutefois les Alexandrins conservaient le castellum établi près de l'arche méridionale de la jetée, ce qui leur permettait toujours de passer du port Eunoste dans le Grand Port, de lancer des brûlots à travers l'arche, et d'inquiéter la flotte romaine par des alertes continuelles. Ce castellum, mieux fortifié que celui de Pharos, avait été construit sur une place de grande étendue, située hors des murs d'Alexandrie. (Voir *planche 19*.) César prit ses mesures pour s'en emparer le lendemain.

On pouvait espérer une pleine réussite à la condition de surprendre l'ennemi. On arma de machines et on munit d'une grande provision de traits les vaisseaux désignés pour l'attaque. Les cohortes y furent embarquées et conduites à l'improviste dans le fond du Grand Port, vers l'origine de la jetée. Elles firent pleuvoir sur le castellum une telle grêle de flèches et de traits lancés avec les machines, que l'ennemi ne put s'y maintenir: il se réfugia dans la ville. César fit promptement débarquer des troupes qui, à l'aide d'échelles, montèrent sur la jetée et s'y établirent. L'espace à y occuper était si étroit, que les légionnaires débarqués représentaient, comme nombre, à peine l'effectif de trois cohortes; les autres restèrent à bord des vaisseaux, prêts à agir. Ce premier succès obtenu, César ordonna de construire un retranchement en travers de l'Heptastade, face à la ville, un peu en avant du pont qui surmontait l'arche, et, en même temps, il fit obstruer celle-ci avec des pierres afin que les vaisseaux ennemis ne pussent plus la passer. Ces travaux étaient en cours d'exécution; déjà même, les soldats avaient rendu l'arche infranchissable pour les plus petites embarcations, lorsque les troupes ennemies sortirent tout à coup d'Alexandrie et prirent position, face à l'Heptastade, sur le vaste terrain qui s'étendait en avant du mur d'enceinte. Au même instant les Alexandrins firent approcher de la jetée les brûlots qu'ils avaient coutume de lancer à travers les arches pour incendier les vaisseaux de charge romains; tous leurs traits se concentrèrent sur les légionnaires qui travaillaient au retranchement du pont. Ceux-ci combattaient du haut du pont et du haut de la jetée; les Alexandrins, des vaisseaux qui s'en étaient approchés et de la place découverte où elle aboutissait. Sur ces entrefaites, que ce fût par curiosité ou par le désir de participer au combat, un grand nombre de matelots et de rameurs quittèrent les galères

romaines et montèrent sur l'Heptastade. On put croire un moment qu'ils apportaient un secours efficace; car, à coups de pierres et de fronde, ils forcèrent les vaisseaux ennemis à s'en éloigner. Mais un faible détachement d'Alexandrins sortit tout à coup des vaisseaux, monta sur la jetée, au delà du lieu où se tenaient les nouveaux assaillants, et les attaqua sur le flanc droit découvert. Tous ces rameurs et ces matelots, pressés de regagner leurs vaisseaux, s'enfuirent dans le plus grand désordre. Enhardis par ce succès, les Alexandrins montèrent sur l'Heptastade en plus grand nombre et poursuivirent vivement les fuyards. Il n'en fallut pas plus pour que les soldats qui n'avaient pas débarqué se troublassent. Afin d'éviter que les galères ne fussent capturées par l'ennemi, ils s'empressèrent de les éloigner un peu de la jetée, après avoir d'abord enlevé les échelles dont on s'était servi pour l'escalader.

A la vue de ce désordre, les légionnaires qui tenaient le pont et la tête de l'Heptastade sont saisis de peur à leur tour. Accablés de front par une grêle de traits, entendant derrière eux de grands cris, voyant fuir les leurs, ils craignent d'être tournés et de perdre tout moyen de retraite si les vaisseaux viennent à prendre le large. Ils abandonnent le retranchement commencé et courent à toute vitesse pour s'embarquer. Les premiers arrivés se jetèrent dans les vaisseaux en si grand nombre, qu'ils les firent couler à fond; d'autres ne sachant que résoudre, mais obligés de se défendre contre l'ennemi qui les poursuivait, furent taillés en pièces. Il y en eut qui atteignirent des bâtiments à l'ancrage tout appareillés et qui réussirent à s'échapper; d'autres se jetèrent à la nage et, élevant leurs boucliers au-dessus de la tête pour se garantir des traits, gagnèrent les vaisseaux les plus rapprochés.

César était resté de sa personne au retranchement du pont le plus longtemps possible, encourageant les troupes à tenir ferme; mais lorsqu'il eut reconnu l'inutilité de ses efforts, il quitta le lieu du combat et se dirigea en toute hâte vers le bateau qui l'avait amené. Il y arriva suivi d'une foule de fuyards qui s'y jetèrent pêle-mêle en même temps que lui. Chacun ne pensant qu'à son propre salut, il en résulta une horrible confusion : il fut impossible de manœuvrer, ni même de démarrer. Prévoyant ce qui allait arriver, César se jeta à la mer et gagna à la nage les vaisseaux plus éloignés. A peine échappé au danger, il envoya des chaloupes au secours de ses soldats. Le bateau qu'il venait de quitter s'enfonça bientôt après et périt avec tous ceux qui s'y trouvaient. Il perdit dans cette journée quatre cents légionnaires et au moins

autant de rameurs et de matelots. Les Alexandrins ajoutèrent de forts retranchements aux défenses du castellum, l'armèrent de machines, et débarrassèrent l'arche de l'Heptastade des pierres qui l'obstruaient.

César avait pour principe qu'il fallait, après un échec, en imposer à l'ennemi victorieux : pendant les jours qui suivirent il fit donc attaquer à diverses reprises les ouvrages des Alexandrins. Ses soldats, loin d'être abattus par leur récente défaite, se montraient au contraire pleins de zèle et d'ardeur. Quant aux ennemis, frappés de tant de constance et d'une fermeté qu'aucun revers n'ébranlait, ils lui envoyèrent une députation pour le prier de rendre à Ptolémée la liberté et le trône. Les délégués se disaient las du règne d'une jeune fille, comme aussi de la tyrannie de Ganymède, et promettaient, au cas où César s'entendrait avec le roi, d'obéir à ses ordres. Bien qu'il connût la perfidie des Alexandrins, il jugea à propos de leur accorder leur demande. S'étant fait amener Ptolémée, il lui donna connaissance de ses intentions et lui recommanda d'user de tous les moyens pour amener la paix. Cet enfant de treize ans, déjà habile à feindre, versa des larmes en suppliant César de ne point l'éloigner; mais à peine rendu à la liberté, il se montra l'ennemi le plus acharné des Romains.

Dans la situation où le plaçaient ces derniers événements, César se voyait plus fortement impliqué dans une guerre dont rien ne permettait de prévoir la fin. Les renforts demandés à Domitius ne devaient pas arriver de sitôt, et d'ailleurs ce n'était pas avec une seule légion de plus qu'on pouvait réduire Alexandrie. Il expédia des courriers à son lieutenant pour le mettre au courant des choses, lui ordonnant en même temps de faire partir deux légions pour l'Égypte et de les amener lui-même par la Syrie. En attendant, son seul espoir était dans le secours de Mithridate de Pergame; mais ce dernier ne pouvait rejoindre qu'après avoir traversé la Syrie et la Palestine, forcé le passage à Pelusium puis tourné le delta du Nil, et il était fort à craindre que Ganymède ne réussît à l'arrêter ou à le battre.

Mithridate n'avait pas trompé la confiance de César. Secondé par le bon vouloir des villes, entreprenant et actif, il avait rassemblé une armée composée de tous les contingents de Syrie et de Cilicie, Bédouins, Ituréens et Juifs, ces derniers conduits par Antipater, et il s'acheminait avec elle vers l'Égypte. Les Alexandrins apprirent la nouvelle de son approche au commencement du mois de janvier 47. Pour mettre César dans l'impossibilité de nourrir des troupes

si nombreuses, ils firent croiser au large des bâtiments légers, et embusquèrent sur la côte de Canope des galères prêtes à se jeter sur les convois qui pourraient être signalés. César, en ayant été informé, confia le commandement de la flotte à Tiberius Néron avec ordre d'embarquer des troupes et d'aller attaquer les vaisseaux égyptiens. Le combat n'était qu'à son début, qu'Euphranor s'élançait le premier à la tête des galères rhodiennes. Celle qu'il montait perça une trirème ennemie et la coula à fond. Il donna aussitôt la chasse à une autre; mais emporté par son ardeur, il ne put être suivi de ses vaisseaux et fut enveloppé de tous côtés. Après une défense héroïque il périt avec sa galère. La bataille n'en fut pas moins favorable à Tiberius Néron; elle assura pour l'avenir l'arrivée des convois de troupes et de vivres.

Il y avait plus de quatre mois que César était engagé dans cette funeste guerre, lorsque Mithridate arriva enfin à Pelusium. La place, située sur les confins du désert arabique, défendait l'entrée de l'Égypte. Elle avait une forte garnison et ne pouvait être enlevée par un coup de main. Mithridate se mit en mesure de l'assiéger à la fois par mer et par terre. Son énergie et ses talents amenèrent un prompt succès : il s'empara de la ville le jour même qu'il l'attaqua. Après y avoir laissé une garnison, il remonta la rive droite de la branche Pélusiaque dans l'intention de traverser le Nil au-dessus de la pointe du Delta. (Voir *planche 18.*) Partout, sur son passage, sa renommée et l'ascendant de sa victoire entraînèrent les populations dans la cause de César. Aux sollicitations d'Antipater, les nombreux Juifs qui habitaient cette partie de l'Égypte lui fournirent des vivres et toutes les choses dont il avait besoin.

Ptolémée n'avait pas plus tôt connu la marche de Mithridate à travers la Palestine et le désert, qu'il s'était empressé de réunir une armée pour l'opposer à ce nouvel ennemi. Les nombreuses troupes dont elle était composée marchaient vers la pointe du Delta pendant que Mithridate s'y portait de son côté après la prise de Pelusium. Vers la fin de janvier, n'en étant plus éloigné que d'une journée, il s'arrêta au lieu nommé le Camp des Juifs (*Tal el Jahoudieh*), sur la lisière du désert arabique. L'armée égyptienne était occupée à franchir le Nil. Elle avait un si grand désir d'en venir aux mains, que les troupes qui passèrent le fleuve les premières n'attendirent même pas celles qui devaient suivre. Pour avoir seules l'honneur de la victoire, elles se portèrent sur le camp de Mithridate. Contre leur attente, elles le trouvèrent fortifié à la

manière romaine. Elles l'assaillirent une première fois sans succès. Loin de se décourager, elles entreprirent aussitôt une seconde attaque et marchèrent sur les retranchements, mais sans ensemble et en désordre, comme si rien ne pouvait cette fois leur résister. Mithridate n'eut garde de laisser échapper l'occasion : au moment opportun, il fit une sortie par tous les côtés à la fois, culbuta les ennemis et en tua un grand nombre. Les autres troupes égyptiennes qui avaient passé le fleuve sur ces entrefaites, se refugièrent dans les environs ou regagnèrent leurs vaisseaux.

Lorsque la nouvelle de ces combats fut arrivée à Alexandrie, Ptolémée et César en partirent presque en même temps; le roi pour battre Mithridate, César pour le joindre. Ptolémée embarqua son armée sur la branche Canopique où il avait une flotte toute prête : c'était la voie la plus directe et la plus rapide. Rien n'eût empêché César de le suivre par eau; mais comme il aurait pu être forcé de combattre sur le fleuve, et qu'il préférait une bataille sur terre à une bataille navale, il résolut de prendre une autre route, ce qui devait en outre lui procurer l'avantage de tromper l'ennemi sur ses intentions. Il partit de nuit, les troupes embarquées, se dirigea d'abord vers l'est, comme s'il eût voulu gagner une des bouches du Nil, et, rebroussant chemin bientôt après, alla débarquer au delà du cap Chersonèse. L'armée tourna ensuite le lac Mareotis et marcha vers le Nil à la rencontre de Mithridate.

Le quatrième jour après son départ d'Alexandrie, César n'était plus qu'à une petite distance de l'armée de secours; mais il pouvait craindre que Ptolémée ne le devançât et ne se jetât sur elle. Hâtant sa marche, il rejoignit Mithridate le jour même. Pendant ce temps, le roi avait remonté la branche Canopique jusqu'où celle-ci se rapprochait le plus des montagnes libyques (*près d'Ilkam*, voir *planche 18*). Au moment où les armées ennemies opéraient leur jonction, il débarquait ses troupes et s'établissait sur la rive gauche dans une position naturellement fortifiée. C'était un mamelon de forme triangulaire dépendant de la chaîne de hauteurs, et qu'entourait de toutes parts un terrain plat. Un des côtés s'appuyait au Nil, un autre s'étendait le long du sommet de l'éminence, protégé par des obstacles de terrain qui l'eussent fait prendre pour le côté d'un camp, le troisième était bordé par un marais. Les Égyptiens élevèrent de forts retranchements dans les parties les plus faibles de la position pour suppléer aux défenses naturelles.

César, arrivé à sept milles (*dix kilomètres et demi*) du camp ennemi, ne

pouvait continuer sa marche qu'en passant un canal étroit aux bords escarpés qui se déversait dans la branche Canopique. Le roi envoya toute sa cavalerie et l'élite de son infanterie légère afin de disputer le passage. Lorsque le combat fut engagé d'un bord du canal à l'autre, les cavaliers germains se mirent à chercher des gués : les uns réussirent à les franchir, les autres traversèrent à la nage. Quant aux légionnaires, ils abattirent des arbres, les jetèrent d'une rive à l'autre, et les couvrirent de claies et de fascines; puis, ayant passé le canal à leur tour sur les ponts ainsi établis, ils tombèrent sur les Égyptiens. Ceux-ci n'attendirent même pas le choc et s'enfuirent précipitamment. La cavalerie les atteignit et les tailla en pièces. Poursuivant aussitôt son mouvement, l'armée marcha droit au camp ennemi. César reconnut la position; mais la trouvant trop forte pour oser l'attaquer le même jour avec ses troupes fatiguées par la marche et par le combat, il remit la bataille au lendemain. Les troupes s'établirent près du Nil.

Non loin du camp égyptien, entre ce camp et celui de César, se trouvait un village dont le roi tenait à rester maître, et où il avait fait construire un castellum relié par un retranchement au mamelon qu'il occupait. César résolut d'attaquer cet ouvrage avec des forces écrasantes, de manière à l'enlever rapidement. Il comptait, par ce prompt succès, répandre la terreur dans l'armée ennemie, et en profiter pour attaquer le camp du roi.

Le lendemain, en effet, l'armée rangée en bataille marcha sur le castellum. Assaillies de toutes parts, effrayées à la vue d'un si grand déploiement de forces, les troupes qui en avaient la défense l'évacuèrent et se replièrent sur le camp principal. Les cohortes de César les poursuivirent l'épée dans les reins et, du même coup, se portèrent au pas de charge sur les retranchements : elles les attaquèrent avec impétuosité dans toute l'étendue de la position, excepté du côté que le marais protégeait. Un combat des plus rudes s'engagea dans l'étroit espace compris entre le camp et le Nil : les Romains y luttaient de front contre les ennemis postés sur le parapet, lorsque les frondeurs et les archers, venus par le fleuve avec l'armée du roi, débarquèrent tout à coup sur leurs derrières et les accablèrent de pierres et de traits. La bataille n'était pas moins acharnée le long du côté le plus accessible de la hauteur, côté que défendaient de nombreuses troupes d'élite.

Cependant les Romains ne réussissaient à forcer les retranchements sur aucun point. Pendant cette lutte indécise, César crut s'apercevoir que la partie

IMPRIMERIE NATIONALE.

la plus élevée du camp était dégarnie de défenseurs. Il ne se trompait pas : les Égyptiens, regardant cette partie du mamelon comme assez forte par elle-même, s'étaient contentés d'y placer peu de troupes, et encore la plupart avaient-elles abandonné leur poste, les unes pour aller combattre, les autres pour voir la bataille. Aussitôt il ordonna à Carfulenus de prendre quelques cohortes, de faire le tour du camp et d'en forcer le sommet. Carfulenus aborda vigoureusement la position. A son attaque imprévue, les Égyptiens, saisis d'épouvante, se mirent à courir en désordre de tous les côtés. Ce succès ranime les troupes romaines qui combattaient sur les autres points : malgré leur fatigue, elles poussent aux retranchements avec un redoublement d'énergie. Les légionnaires de Carfulenus pénètrent les premiers dans le camp, se précipitent du haut des pentes sur une multitude terrifiée et en font un immense carnage. Bientôt la position ennemie est forcée de toutes parts. Pour se sauver plus vite, les Égyptiens courent au retranchement qui s'appuyait au Nil et se jettent en foule du haut des parapets. Il en périt un grand nombre, qui, écrasés dans les fossés, facilitèrent la fuite de ceux qui les avaient suivis. Le jeune Ptolémée s'échappa du camp et parvint à atteindre un des vaisseaux de la flotte; mais les fuyards, qui avaient gagné à la nage les navires les plus rapprochés, s'accrochèrent au vaisseau et le firent couler à fond. Le roi périt. Son corps, reconnaissable à la cuirasse dorée dont il était revêtu, fut retrouvé dans le limon du fleuve.

César ne douta pas que cette bataille ne dût terminer la guerre. Se fiant à l'effet moral de sa victoire, n'emmenant que sa cavalerie, il marcha sur Alexandrie par le plus court chemin. Les habitants se portèrent à sa rencontre vêtus de l'habit des suppliants et précédés des objets sacrés de leur culte. Il rentra dans la ville à travers les quartiers ennemis; partout les retranchements avaient été abandonnés, les Alexandrins avaient jeté leurs armes. Les troupes qu'il avait laissées à la garde des ouvrages, le reçurent par acclamation comme un libérateur. Il accepta la soumission des vaincus, sans exercer aucun acte de vengeance et sans imposer aucune condition humiliante.

Son premier soin fut de régler les affaires d'Égypte en se conformant le mieux possible aux conditions que le testament de Ptolémée Aulète recommandait au peuple romain. Cléopâtre fut investie de la puissance royale conjointement avec son plus jeune frère, et Arsinoé dut partir pour Rome, de crainte que sa présence ne servît de prétexte à de nouveaux troubles. Il

fallait composer le personnel du nouveau gouvernement, remettre de l'ordre dans l'administration, donner à la jeune reine des conseillers capables de lui faciliter l'exercice du pouvoir au milieu des intrigues et de l'hostilité des partis. Il était en outre nécessaire de laisser en Égypte une armée d'occupation, tant pour protéger la nouvelle autorité que pour la maintenir dans l'obéissance. César désigna à cet effet deux des légions qui venaient de faire la guerre d'Alexandrie, plus la dernière de celles que Domitius lui avait envoyées, laquelle traversait en ce moment la Syrie pour rejoindre. Il comptait quitter l'Égypte avec la 6e légion.

L'exécution de ces importantes mesures exigea un assez long temps. Par intérêt pour la reine, qui avait su le charmer, César tint à lui aplanir les principales difficultés avant de quitter l'Égypte. Il ne résista pas au désir de visiter en sa compagnie les merveilles de la plus ancienne civilisation qui fût alors connue. Cléopâtre, devenue sa royale hôtesse, lui donna une hospitalité somptueuse et des fêtes splendides. Elle lui fit parcourir l'Égypte dans un voyage du Nil où elle se plut à le captiver par toutes les séductions, en même temps qu'à l'éblouir par les magnificences d'un luxe que nul autre n'aurait pu égaler.

Ainsi finit cette guerre d'Égypte à laquelle César se laissa entraîner sans motif valable. Elle fut une très grande faute; car elle donna au parti de Pompée le temps de réorganiser ses forces, releva ses espérances, et obligea César, comme on le verra, à faire deux autres guerres, l'une en Afrique, l'autre en Espagne. Après Pharsale, il crut devoir tout sacrifier à la nécessité de poursuivre Pompée : mais s'il se fût rendu tout de suite en Afrique, il y eût prévenu Scipion, Labienus et Caton, et la conquête de cette province, la seule qui restât à la coalition, eût terminé la guerre civile. On comprendrait encore qu'il se fût porté sur l'Égypte à la poursuite de Pompée avec des forces suffisantes, douze ou quinze mille hommes, par exemple; mais on ne saurait le justifier de s'être fait suivre de deux seules légions, réduites à un total de trois mille hommes à peine. Une fois impliqué dans la guerre d'Alexandrie avec si peu de troupes, César subit fatalement les conséquences de sa faute, c'est-à-dire la perte de temps et les dangers d'une entreprise non prévue et non préparée. Il faillit se repentir cruellement d'avoir manqué de monde pour garder la flotte égyptienne au début des hostilités. S'il n'avait pas réussi à la brûler, la mer lui eût été fermée : il eût infailliblement succombé.

Pendant que César subissait la guerre d'Égypte, il avait manqué de perdre la province d'Illyrie et celle d'Asie, la première gouvernée par Cornificius, la seconde par Domitius.

Cornificius, comme on l'a vu, tenait l'Illyrie avec deux légions. Quoique le pays fût dépourvu des ressources nécessaires pour faire vivre une armée, et ruiné par des troubles intérieurs comme aussi par le voisinage de la guerre de Grèce, Cornificius avait eu le mérite de s'y maintenir pendant toute la belle saison de l'an 48. Après la bataille de Pharsale, Marc Octave s'était retiré dans le golfe de Jader (*golfe de Zara*) avec une grande partie de la flotte de Pompée. Cornificius rassembla quelques vaisseaux que lui cédèrent les Jadertins, s'empara d'un assez bon nombre de galères ennemies qui étaient dispersées, et se composa une flotte avec laquelle il lui devint possible de tenir la mer. Cependant César, sans cesse inquiet sur le sort de l'Illyrie, avait senti redoubler ses craintes lorsque, obligé de poursuivre Pompée, il avait su que les débris de l'armée vaincue à Pharsale cherchaient à se rallier dans cette province. Il avait alors écrit à Gabinius de se rendre d'Italie en Illyrie avec un nombre suffisant de cohortes nouvellement levées et de la cavalerie, de réunir à ces troupes celles de Cornificius, et de garantir le pays de tout danger. Dans le cas où les circonstances ne nécessiteraient pas l'emploi de troupes si nombreuses, Gabinius devait conduire ses légions en Macédoine. César pensait en effet qu'aussi longtemps que Pompée vivrait, il y aurait à craindre que la guerre ne se rallumât dans quelque partie de la Grèce.

Gabinius arriva en Illyrie par terre au milieu de l'hiver avec quinze cohortes de recrues et un corps de cavalerie. Il se vit, dès l'origine, aux prises avec des difficultés qu'il n'avait pas soupçonnées : le pays était dévasté; les habitants étaient hostiles; les vivres manquaient absolument; et, par malheur, les mauvais temps, en rendant la navigation impossible, empêchaient d'en faire venir par mer. Pour s'en procurer, il attaqua dans la saison la plus rude, des postes retranchés et des villes fortifiées; mais il essuya des échecs répétés et dut bientôt renoncer à toute entreprise : il fut même contraint de faire sa retraite sur Salonæ, où se trouvaient établis beaucoup de citoyens romains, dévoués à la cause de César. Ses insuccès n'avaient pas manqué d'encourager les habitants de l'Illyrie dans leur résistance. Ils s'enhardirent jusqu'à l'attaquer pendant sa retraite. Gabinius, forcé de combattre malgré lui, perdit plus de deux mille hommes, trente-huit centurions et quatre tribuns des soldats. Il

gagna Salonæ avec les débris de ses troupes, et y mourut quelques mois après en laissant l'armée dans le plus grand dénuement et la province dans une situation des plus difficiles.

Ces événements ne s'étaient point passés sans que Cornificius n'eût adressé à Vatinius, qui commandait à Brundisium, de nombreux messages pour l'informer des dangers auxquels l'Illyrie se trouvait exposée; il demandait de prompts secours. Vatinius savait, d'autre part, que Marc Octave, allié avec les habitants du pays, assiégeait, à l'aide de sa flotte, plusieurs villes de la côte. Ne pouvant, dans ces circonstances pressantes, demander des ordres à César, alors bloqué dans Alexandrie, il se vit forcé de prendre, sous sa responsabilité, l'initiative des décisions et d'agir par lui-même. Il allait montrer ce que peut une volonté énergique. Il était gravement malade ; il ne disposait que d'un petit nombre de galères; on était au cœur de l'hiver. Il n'en résolut pas moins de tout préparer pour secourir l'Illyrie au plus vite, décidé à se mettre lui-même à la tête de l'expédition. Il écrivit à Calenus, qui était en Achaïe, de lui envoyer une flotte; mais comme elle tardait trop à arriver, il fit armer d'éperons les vaisseaux à rames qui se trouvaient dans le port de Brundisium, les transformant ainsi en navires de combat malgré leur faible échantillon. On les réunit aux quelques galères qu'on avait, ce qui composa une escadre, sinon redoutable, au moins suffisante pour l'entreprise projetée. Les dépôts comptaient un assez grand nombre de vétérans que les neuf légions de l'ancienne armée des Gaules avaient laissés malades à Brundisium lors de leur départ pour la Grèce, et qui, depuis, étaient sortis des hôpitaux. Vatinius les embarqua sur sa flotte improvisée, et, ses préparatifs terminés, partit pour l'Illyrie.

Tout en longeant les côtes dans la direction du nord, il reprit plusieurs villes maritimes; mais il ne s'arrêta pas à celles qui firent mine de résister, son but principal étant d'atteindre Marc Octave le plus tôt possible. Ce lieutenant de Pompée assiégeait alors la ville d'Epidaurus (*Raguse*) par terre et par mer. Vatinius le força à lever le siège et recueillit la garnison de troupes romaines qui était dans la place.

Mais Marc Octave ne tarda pas à être renseigné sur la composition de la flotte ennemie, formée en majeure partie de petits bâtiments à rames, peu propres à une affaire sérieuse. Ayant pour lui la supériorité du nombre et celle de vaisseau à vaisseau, il résolut de livrer bataille et s'arrêta à l'île de Tauris

(*île de Torcola, à l'est de l'île de Lissa;* voir *planche 1*). Vatinius, qui l'avait suivi, arriva en vue de l'île sans savoir que Marc Octave s'y était arrêté dans l'intention de combattre. Le gros temps ayant dispersé sa flotte, il attendait qu'elle se fût ralliée, quand il vit tout à coup se diriger vers la galère qu'il montait, un vaisseau, la vergue à mi-mât[1] et chargé de troupes. Il ordonna aussitôt à son équipage d'amener les voiles, et aux légionnaires de prendre les armes; puis il fit hisser l'étendard pour indiquer à ses vaisseaux dispersés de se préparer au combat. Pendant ce temps la flotte de Marc Octave sortait du port et se rangeait en bataille dans le plus grand ordre. Vatinius, à mesure que ses vaisseaux le rejoignaient, vint se placer résolument en face de la ligne ennemie. Plein de confiance dans la valeur de ses vieux soldats, il fond le premier avec sa galère à cinq rangs sur la galère à quatre rangs que montait Marc Octave. Celle-ci s'avançait à force de rames: le choc fut si rude que l'éperon de la galère de Vatinius pénétra dans les bordages de la galère ennemie et y resta engagé. Le combat, des plus vifs sur tous les points, ne tarda pas à devenir acharné autour des galères montées par les deux chefs. Bientôt la lutte se trouva circonscrite dans un étroit espace où les vaisseaux des flottes ennemies, se rapprochant de plus en plus les uns des autres, arrivèrent à se toucher. Les troupes allèrent à l'abordage. On vit les légionnaires de Vatinius sauter de leurs vaisseaux dans ceux des ennemis, se jeter sur leurs adversaires, égorger les uns, précipiter les autres dans la mer. Un grand nombre de galères furent capturées; beaucoup d'autres coulèrent à fond après avoir été percées de l'éperon. Celle de Marc Octave ne tarda pas à sombrer. Il se jeta dans une chaloupe; mais elle fut submergée par la foule qui s'y sauva avec lui. Quoique blessé, il gagna à la nage son bâtiment d'escorte, et lorsque la nuit eut mis fin au combat, il s'enfuit par une tempête, à force de voiles, suivi de quelques-uns de ses vaisseaux.

Vatinius entra le même jour dans le port d'où Marc Octave était sorti pour la bataille. Ses pertes étaient insignifiantes; par contre, il avait pris à l'ennemi une galère à cinq rangs, deux galères à trois rangs, huit galères à deux rangs et un assez grand nombre de rameurs. Il fit radouber tous les vaisseaux, tant les siens que ceux qu'on avait pris, et se dirigea le surlendemain de sa victoire vers l'île d'Issa (*île de Lissa*), espérant y rencontrer la flotte ennemie. Il y

[1] On baissait les vergues au moment du combat pour donner moins de prise au vent et pour manœuvrer les vaisseaux plus facilement.

avait dans l'île une ville regardée comme la plus considérable de tous ces parages et très dévouée à Marc Octave; à l'arrivée de Vatinius les habitants se rendirent à discrétion. D'après leurs renseignements, Marc Octave était parti avec quelques vaisseaux, faisant voile vers l'Afrique.

L'expédition d'Illyrie heureusement terminée, Vatinius remit toutes choses aux mains de Cornificius et rentra à Brundisium avec sa flotte et son armée. Cet intrépide lieutenant avait obtenu un double résultat : l'Illyrie était sauvée et César dominait désormais dans l'Adriatique.

Dans le cours de cette même année 48, l'Asie ressentait le contre-coup des troubles qui agitaient la République romaine. Quinze ans auparavant, Pharnace avait trahi son père, le grand Mithridate, ce dont le sénat l'avait récompensé en lui donnant le gouvernement du Bosphore Cimmérien (*la Crimée*). Lorsqu'il vit la République en proie à la guerre civile, il eut l'ambition de reconstituer l'ancien royaume du Pont et de rétablir une puissance qui avait dominé presque toute l'Asie. Il s'empara de la Colchide (*Mingrélie, Smérétie, Gouriel*), du Pont proprement dit, et se jeta sur la petite Arménie et sur la Cappadoce. (Voir *planche 21.*) C'était au moment où Dejotarus, tétrarque de la plus grande partie de la Galatie et roi de la petite Arménie en vertu d'un décret du sénat, se trouvait en Grèce auprès de Pompée, à qui il avait amené un secours de six cents cavaliers. Après la journée de Pharsale, ce prince avait accompagné Pompée fugitif; mais il s'en était bientôt séparé, et avait obtenu son pardon de César en s'engageant à fournir de l'argent pour les besoins de l'armée. Trop faible pour s'attaquer seul à Pharnace, il alla trouver Domitius, gouverneur de la province d'Asie, et sollicita son secours.

Cette démarche était malheureusement faite au moment où Domitius venait de recevoir l'ordre d'envoyer à Alexandrie deux des trois légions qu'il avait organisées après la bataille de Pharsale. Se regardant toutefois comme garant de la dignité du peuple romain et de celle de César, il ne crut pas devoir souffrir qu'un roi étranger usurpât les États d'un prince allié de Rome, et il intima à Pharnace l'évacuation de la petite Arménie et de la Cappadoce. Pour que son injonction eût plus de poids, il se rapprocha de ces contrées avec la 36e légion, la seule qui lui restât; mais n'espérant pas imposer ses volontés à Pharnace autrement que par la force, il s'occupa de réunir une armée. Il envoya dans le Pont demander à Caius Plætorius la légion que ce questeur y avait levée. A cette légion et à la 36e, composées de citoyens romains, devaient

se joindre deux légions de Galates que Dejotarus avait formées à la romaine. La cavalerie était peu nombreuse; elle s'augmenta de deux cents chevaux, dont une moitié fournie par Dejotarus et l'autre par Ariobarzane, roi de Cappadoce. Enfin Domitius chargea Quintus Patisius de se rendre en Cilicie et d'en amener des troupes auxiliaires. Toutes ces forces reçurent l'ordre de se réunir pour la fin d'octobre à Comana, ville du Pont.

Pharnace, informé des préparatifs de Domitius, lui fit savoir par des envoyés qu'il venait d'évacuer la Cappadoce, mais qu'il retenait la petite Arménie sur laquelle son père lui avait transmis des droits; qu'en tout cas le différend dont ce dernier pays était l'objet pouvait subsister sans inconvénient jusqu'à la solution que César croirait devoir donner, solution à laquelle rien ne l'empêcherait de se soumettre. Plutôt que de tenter le sort des armes, Domitius eût préféré que Pharnace acceptât les conditions imposées. Il persista toutefois à exiger l'évacuation immédiate de l'Arménie, partit de Comana avec ses quatre légions, et se porta en Arménie par une crête de hauteurs boisées, en ayant sur sa droite la Cappadoce d'où lui venaient ses vivres. Pendant sa marche, il reçut à diverses reprises des députés chargés de traiter de la paix avec lui et de lui offrir de riches présents; mais, se refusant à toute concession, il vint asseoir son camp à sept milles (*dix kilomètres et demi*) de la ville de Nicopolis sous les murs de laquelle Pharnace avait établi le sien.

Nicopolis était dans une plaine que de hautes montagnes entouraient de deux côtés à une assez grande distance. Du lieu où campait Domitius on ne pouvait arriver à la ville que par un défilé étroit, de difficile parcours. Pharnace y mit en embuscade l'élite de son infanterie et presque toute sa cavalerie. Par son ordre, on laissa paître dans les gorges de nombreux bestiaux; les habitants de la ville et de la campagne durent circuler comme à l'ordinaire. Deux cas pouvaient alors se présenter, selon que Domitius marcherait sur Nicopolis avec des intentions conciliantes ou comme ennemi. Dans le premier cas, Domitius ne pourrait avoir aucun soupçon à la vue des troupeaux et des habitants inoffensifs; dans le second cas, ses troupes se disperseraient sans doute pour piller, et de toute manière, par conséquent, Pharnace se réserverait de les surprendre et de les détruire. En attendant, pour tromper plus sûrement le lieutenant de César, il continua à lui faire des propositions de paix. Mais Domitius, qui n'avait pas perdu tout espoir d'accommodement, s'était décidé à rester dans son camp. Cette conduite déconcerta Pharnace :

regardant comme perdue l'occasion qu'il épiait et craignant que son embuscade ne fût découverte, il se retira dans sa position de Nicopolis. Dès le lendemain Domitius alla camper tout près des murs de la place. Tandis que les légionnaires travaillaient aux retranchements, Pharnace rangea son armée en bataille; Domitius n'y prit garde, couvrit les travailleurs en déployant une partie de ses troupes, et continua à se fortifier.

Le hasard voulut, la nuit suivante, que Pharnace interceptât les lettres venues d'Alexandrie, par lesquelles César pressait son lieutenant de lui amener des secours par le chemin de Syrie. Persuadé, à ces renseignements, que Domitius se verrait forcé de partir à bref délai, il ne songea plus qu'à gagner du temps. L'enceinte de Nicopolis présentait de fortes défenses, excepté dans une de ses parties où une attaque était le plus à craindre. Il fit creuser, de ce côté de la ville, deux fossés de quatre pieds de profondeur, dans une direction perpendiculaire à celle du mur d'enceinte. Ces deux retranchements parallèles étaient destinés à appuyer les ailes de l'armée : ils partaient de la muraille et se prolongeaient jusqu'à une distance que la ligne de bataille ne devait dépasser dans aucun cas. (Voir *planche 14 bis.*)

Pendant que Pharnace se fortifiait dans sa position, il communiqua à Domitius le contenu des lettres interceptées, espérant ainsi le déterminer à partir sur-le-champ. Mais le lieutenant de César arrêta un tout autre plan de conduite. Ratifier subitement les conditions de Pharnace, après les avoir rejetées à plusieurs reprises, lui sembla d'autant plus dangereux, que l'ennemi pouvait rendre sa retraite fort difficile : il résolut donc de donner bataille. Il mit la 36e légion à l'aile droite, celle du Pont à l'aile gauche. Les deux légions de Dejotarus, composées des troupes les moins solides, furent placées au centre sur un front d'une très petite étendue, c'est-à-dire sur une grande profondeur.

Se fiant à la force de sa position, Pharnace déploya son armée le dos à la place, entre les deux fossés qui partaient du mur d'enceinte. Les troupes étaient sur une seule ligne, soutenue par trois corps de réserve disposés chacun sur trois lignes, l'un derrière le centre, les deux autres derrière les ailes. La cavalerie, qui n'aurait pu être d'aucune utilité dans l'espace compris entre les fossés, fut rangée en dehors, flanquant l'infanterie : elle était beaucoup plus nombreuse que celle de Domitius. (Voir *planche 14 bis.*)

Au signal donné en même temps dans les deux armées, la 36e légion char-

IMPRIMERIE NATIONALE.

gea la cavalerie placée en dehors du fossé qui couvrait l'aile gauche ennemie, la rejeta jusque sous les murs de Nicopolis, passa le fossé et prit l'infanterie à revers. A l'autre aile, la légion du Pont attaqua la droite de Pharnace; mais elle dut se replier. Revenant à la charge, elle tourna le fossé et s'efforça de le franchir pour tomber sur le flanc droit de l'ennemi; la résistance qui lui fut opposée l'empêcha de forcer l'obstacle. Assaillie par le corps de réserve de l'aile droite, elle se retira après avoir laissé un grand nombre de morts sur le terrain. Les deux légions de Dejotarus rendirent à peine le combat et lâchèrent pied. Pharnace, victorieux à la droite et au centre, fit attaquer la 36[e] légion par des forces supérieures. Celle-ci, quoique cernée de tous côtés, battit en retraite et gagna les hauteurs voisines.

C'était pour Domitius une défaite accablante : la légion du Pont avait essuyé des pertes énormes; la plus grande partie des troupes de Dejotarus avaient été tuées. Seule la 36[e] légion s'était retirée en bon ordre; elle n'avait pas perdu plus de deux cent cinquante hommes. Domitius ne pouvait plus songer à tenir la campagne; il rassembla les débris de l'armée et, prenant le chemin de la Cappadoce, se retira en Asie sans être inquiété.

La victoire de Nicopolis permit à Pharnace de poursuivre le cours de ses conquêtes : il emporta Amisus (*Samsoun*) après un long siège, et s'empara de plusieurs autres villes du Pont. Convaincu que César succomberait en Égypte et qu'il n'en avait rien à craindre, il pilla les biens des négociants romains comme aussi ceux des habitants, et se porta à des cruautés inouïes sur les personnes, assouvissant ses brutales passions sur celles que distinguaient la jeunesse ou la beauté, et les faisant mutiler de la plus horrible façon. Le fer et la flamme à la main, il étendit ses conquêtes jusqu'en Cappadoce et en Bithynie : la terreur se répandit dans toute l'Asie. Dans son délire il crut avoir reconquis l'héritage de son père.

César avait eu connaissance de ces événements dans le plus fort de la guerre d'Alexandrie. La paix faite, il avait, comme on l'a vu, prolongé son séjour en Égypte pour visiter le pays et pour y organiser le nouveau régime établi. Au bout de trois mois, il se décida enfin à partir. Quoiqu'il sût combien sa présence était nécessaire à Rome, il jugea encore plus urgent de rétablir l'ordre en Asie, surtout de réprimer la puissance que Pharnace menaçait d'y relever. Si ce fils de Mithridate n'était pas au plus vite arrêté dans ses progrès, n'allait-il pas peut-être, comme son père, tenir en échec l'empire de

Rome? D'ailleurs César ne pouvait pas souffrir que, sous son consulat, la République vînt à perdre des territoires conquis par Pompée. Il mit la dernière main aux affaires d'Égypte et s'embarqua pour la Syrie au commencement de mai 47, n'emmenant que la 6e légion. Son intention était de réduire autant que possible la durée de son séjour dans cette province; néanmoins il s'arrêta dans la plupart des grandes villes, distribua des récompenses, régla les contestations pendantes, et accorda sa protection aux chefs indigènes, qui s'étaient tous portés au-devant de lui.

Arrivé à Antioche le 23 mai, il y trouva les rapports où Marc Antoine l'instruisait des événements de Rome. Ces nouvelles officielles lui furent confirmées par toutes les personnes venues d'Italie. La situation y était des plus graves, l'administration y était en souffrance; la rivalité des tribuns du peuple y excitait de dangereuses séditions; les tribuns des soldats et les chefs de légion, les uns par intérêt personnel, les autres par de déplorables concessions, avaient laissé s'énerver la discipline des troupes. Il n'en craignit que davantage de se voir engagé contre Pharnace dans une guerre longue et difficile. Marc Antoine lui faisait connaître en détail l'état d'indiscipline des légions de la vieille armée : les troupes se montraient mécontentes et refusaient d'obéir à leurs chefs; une révolte était imminente. César fit partir d'Antioche Marcus Gallius, officier connu par sa fermeté, en le chargeant de rétablir la discipline dans les légions et de les conduire en Sicile, où elles se trouveraient toutes prêtes à passer en Afrique.

Antioche s'était déclarée pour César aussitôt après sa victoire en Thessalie. Pour l'en récompenser, il lui donna par édit les droits d'une ville libre et l'embellit de plusieurs monuments d'utilité publique. La cité exprima sa reconnaissance en adoptant une nouvelle ère dont elle rapporta l'origine à l'année de la bataille de Pharsale. Après avoir nommé Sextus César gouverneur de la Syrie en lui laissant les légions qui s'y trouvaient, il passa en Cilicie avec la même flotte qui l'avait amené. (Voir *planche 21*.) Les villes de Cilicie furent invitées à envoyer des délégués à Tarsus, la plus grande et la plus forte de tout le pays.

Impatient de commencer les opérations contre Pharnace, il ne prit que le temps de régler les affaires de la province et des cités voisines; puis il franchit le Taurus et traversa la Cappadoce à grandes journées. Après être resté deux jours à Mazaca (*ruines près de Kæsari*), utilisant le temps dont ses

différentes légions avaient besoin pour se concentrer sur les frontières du Pont, il se détourna de sa route et se rendit à Comana (voir *planche 21*), où était le temple de Bellone, le plus ancien et le plus vénéré de la Cappadoce. Son but était d'y juger un litige religieux qui durait depuis longtemps. Il conféra la dignité de prêtre de la déesse à Lycomède, issu des anciens rois du pays, et se hâta de rejoindre l'armée.

Comme il approchait des frontières du Pont, Dejotarus vint à sa rencontre pour s'excuser d'avoir pris le parti de Pompée dans la guerre de Grèce. Par considération pour son grand âge et pour leurs anciennes relations, César lui avait déjà pardonné. Dejotarus dut fournir une légion qu'il avait formée à la romaine et toute sa cavalerie. L'armée allait ainsi compter quatre légions. C'était d'abord la 6e, réduite à mille hommes au plus, tant par les fatigues endurées sur terre et sur mer que par de continuels combats. Venaient ensuite la 36e et la légion du Pont, qui s'étaient trouvées à la bataille de Nicopolis; elles subissaient encore l'impression de la défaite. Quant à la légion de Dejotarus, composée de Galates, sujets de ce prince, elle n'inspirait qu'une confiance limitée. Cette armée, si on excepte les mille vétérans de la 6e légion, ne valait donc ni par le nombre ni par la solidité des troupes : on peut dire que César n'en avait jamais commandé de moins redoutable.

A son arrivée dans le Pont, le 8 juin, César apprit que Pharnace campait au nord et à proximité de la petite ville de Zela (*Zileh*). Ses lieutenants reçurent aussitôt les ordres de concentration définitifs : les quatre légions et la cavalerie durent se trouver rassemblées le lendemain en un lieu désigné, à deux cents stades (*trente-sept kilomètres*) de la position ennemie. Mais Pharnace, sachant César pressé de partir pour Rome, ne songeait qu'aux moyens de le leurrer et de gagner du temps. Il lui envoya des délégués, chargés de lui porter ses soumissions et des propositions de paix. Ces envoyés avaient à lui offrir une couronne d'or et à insister particulièrement sur la conduite de Pharnace, qui s'était refusé à secourir Pompée, tandis que Dejotarus avait envoyé des contingents en Grèce et s'était trouvé présent à la bataille de Pharsale. César leur répondit avec douceur qu'il ne manquerait pas de se montrer juste si Pharnace remplissait ses promesses; il déclara ne lui savoir aucun gré de son abstention pendant la guerre de Grèce; il pardonnerait, comme étant irréparables, les infâmes traitements dont avaient été victimes les citoyens romains qui commerçaient dans le Pont; mais Pharnace devait évacuer le pays

sur-le-champ, mettre en liberté les commis des préposés aux deniers publics, et restituer tous les biens qu'on avait enlevés aux habitants; ses présents ne seraient agréés qu'après la stricte exécution de ces clauses diverses. Pharnace promit de souscrire à tout, mais avec l'arrière-pensée de traîner les négociations en longueur et d'amener César à se contenter d'un arrangement fictif. En effet, il demanda des délais pour l'évacuation du Pont, suscita des difficultés de toutes sortes, et s'ingénia pour éluder ses engagements. Toutefois César ne se laissa pas abuser : le 10 juin, la concentration de l'armée terminée, il se porta sur Zela.

Pharnace s'était retranché dans une position devenue célèbre par la victoire que Mithridate avait remportée sur Triarius, lieutenant de Lucullus, vingt ans auparavant. Elle se rencontre au nord de Zileh, à une distance de plus de trois milles (*plus de quatre kilomètres et demi*), et s'appelle actuellement l'Alti Agatch Dagh. (Voir *planche 21.*) C'est la plus considérable des hauteurs qui entourent de tous côtés la petite plaine où s'élève aujourd'hui la ville de Zileh, sur le même emplacement qu'autrefois Zela. Pharnace avait fait relever les fortifications de l'ancien camp de son père et s'y était établi.

Le 11 juin, César vint camper au sud de Zela, au débouché des montagnes qui limitent la plaine, et à cinq milles (*sept kilomètres et demi*) de l'ennemi. Ayant fait reconnaître le pays, il apprit que tout près de la hauteur qu'occupait Pharnace, et en regard, s'élevait une grande colline qui en était séparée par une forte dépression de terrain, véritable ravin qui les protégeait aussi efficacement l'une que l'autre. Cette colline était signalée comme très favorable au campement de l'armée : César résolut de s'en rendre maître. Comme elle était tout près de la position ennemie, on ne pouvait s'en emparer que par surprise et en s'y fortifiant promptement. Il ordonna d'apporter et de réunir dans l'enceinte des retranchements le bois et les matériaux nécessaires à la construction du nouveau camp, et, dès la nuit suivante, à la quatrième veille (*deux heures du matin*), laissant les gros bagages et ceux des soldats dans le camp qu'il allait quitter, il se mit en marche avec ses quatre légions. Elles traversèrent la plaine de Zela, puis, rentrées dans les montagnes du côté opposé, se dirigèrent vers la colline dont il fallait se saisir. A la pointe du jour, elles l'occupèrent, sans même avoir éveillé les soupçons. César fit aussitôt apporter du camp abandonné le bois et les matériaux qui s'y trouvaient rassemblés, ordonnant de n'employer à ce service que des valets d'armée afin

que tous les légionnaires, sans exception, pussent travailler aux nouveaux retranchements.

Lorsque le jour parut, Pharnace fut tout étonné de voir l'armée romaine se fortifier à mille pas (*quinze cents mètres*) de lui : il rangea ses troupes en bataille à la tête du camp. A cette vue, César ne prêta au chef ennemi d'autre intention que celle d'inquiéter les travailleurs ou de faire parade de ses forces. On ne pouvait en effet lui en supposer une autre, tant il était clair que le ravin de séparation entre les deux armées ne convenait pas pour le combat. Il fit donc continuer les travaux, se contentant, pour protéger les travailleurs, de déployer sa première ligne.

A ce moment, Pharnace ne voyait devant lui, sous les armes, que des troupes peu nombreuses. Sachant que tous les travaux de fortification étaient habituellement faits par les légionnaires, il prit pour tels les valets d'armée occupés à transporter les matériaux. Il était d'ailleurs plein de confiance dans sa vieille armée, au point que ses envoyés l'avaient représentée à César avec orgueil comme s'étant battue vingt-deux fois sans jamais avoir été vaincue. Enfin il inclinait à mépriser les troupes romaines depuis qu'il les avait si facilement battues à Nicopolis. Ces raisons n'auraient peut-être pas suffi pour lui faire prendre le parti d'attaquer César sans souci des obstacles ; mais des auspices favorables et l'heureuse fortune qui paraissait s'attacher à ces lieux, témoins de la victoire de son père sur une armée romaine, entraînèrent sa résolution. Il quitta la hauteur où ses troupes étaient rangées en bataille et descendit dans la dépression de terrain qui séparait les deux camps. Ce mouvement causa dans l'armée de César une surprise générale. Ni lui, ni aucun des officiers de son entourage ne s'expliquèrent pour quelle raison Pharnace entassait ainsi toute une armée dans un ravin impraticable. On crut à une vaine bravade, et nul ne jugea par avance l'événement qui se préparait. Mais l'étonnement fut au comble lorsqu'on vit les ennemis continuer leur marche, dépasser le fond du ravin et gravir avec intrépidité, en ordre de combat, les pentes abruptes de la colline que les troupes retranchaient.

César, pris au dépourvu par une attaque qu'expliquait seul le plus étrange aveuglement, rappela en toute hâte ses soldats employés aux travaux, donna le signal de courir aux armes, disposa les légions en bataille, les harangua. A ces mesures, exécutées avec précipitation, les troupes furent saisies de frayeur. Pendant qu'elles en étaient encore à former leurs lignes, les ennemis

firent rouler de la hauteur où se trouvait leur camp, et en face des endroits où la colline opposée présentait une pente adoucie, des chars armés de faux, qui, remontant la déclivité par la vitesse acquise, mirent le désordre dans les rangs. Presque aussitôt l'armée de Pharnace s'élance à l'attaque, avant même que les troupes de César soient revenues de leur effroi. Le combat s'engage avec de grands cris dans toute l'étendue des fronts de bataille. Mais les vieux soldats de la 6e légion, placée à l'aile droite, ne se laissent pas troubler longtemps : ils lancent le pilum, se jettent sur l'ennemi. Leur valeur ne l'emporte qu'après de longs efforts sur le nombre des assaillants; ils les contraignent enfin à lâcher pied, les poussent du haut en bas des pentes l'épée dans les reins, et les culbutent pêle-mêle dans le fond du ravin.

Pendant ce temps l'action était des plus vives au centre et à l'extrémité des lignes; la mêlée y était devenue générale; on combattait corps à corps avec acharnement. Mais l'avantage de la position était tout entier pour les Romains. Ayant forcé les ennemis à reculer puis à tourner le dos, ils les refoulèrent sur la déclivité du terrain jusqu'au bas de la colline. L'armée de Pharnace, précipitée dans le ravin, ne présenta plus qu'une immense cohue où les hommes s'écrasaient les uns les autres, tandis que les légionnaires victorieux tuaient ou blessaient tous ceux qui se laissaient atteindre. Au milieu de cette confusion beaucoup de fuyards réussirent à s'échapper; jetant leurs armes, ils franchirent le ravin et gagnèrent la montagne pour se réfugier dans leur camp. Les troupes de César, animées par le succès, gravirent les pentes malgré les difficultés de terrain, et attaquèrent les retranchements sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Elles les eurent bientôt emportés en dépit de la résistance qu'opposèrent les cohortes de garde. Tout fut tué ou pris : l'armée ennemie n'existait plus. Pharnace s'enfuit accompagné de quelques cavaliers.

La bataille de Zela terminait la guerre d'une façon si décisive et si prompte, que César en ressentit une joie extrême. Elle fut livrée le cinquième jour après son arrivée dans le Pont; le combat n'avait pas duré plus de quatre heures. Cette victoire brisait d'un seul coup la puissance naissante du rejeton de Mithridate; l'Asie et les provinces voisines n'étaient plus menacées de l'avoir pour maître; César avait vengé à la fois l'échec de Domitius et la défaite de Triarius. Ce qui le contentait surtout, c'était de pouvoir retourner en Italie beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait supposé. L'expression de ce conten-

tement est parvenue à la postérité en trois mots qu'il écrivit à l'un de ses amis de Rome : *Veni, vidi, vici.*

Le butin était considérable : César l'abandonna tout entier aux troupes, qui se le distribuèrent. Elles voulaient détruire le trophée que Mithridate avait fait élever sur le champ de bataille en souvenir de sa victoire sur Triarius; mais comme ce monument était consacré aux dieux de la guerre, César, cédant à un sentiment religieux, ordonna de le respecter. Il en fit ériger un autre tout à côté, comme pour éclipser celui du roi barbare. Pharnace avait pris la fuite dans la direction de Sinope. Craignant d'être atteint par Domitius, que César avait mis à sa poursuite, il s'embarqua au plus vite et rentra dans son royaume du Bosphore Cimmérien. Il ne devait pas survivre longtemps à son désastre : bientôt après son arrivée, Asandre, son beau-frère, se révolta contre lui et le défit dans une bataille où il fut tué.

César partit du champ de bataille de Zela le lendemain de sa victoire. Escorté d'un détachement de cavaliers équipés à la légère, il traversa le plus vite possible la Gallo-Grèce et la Bithynie pour se rendre en Asie par Ancyre et Nicée, s'attachant, au cours de son voyage, à régler les affaires les plus urgentes sans toutefois compliquer les difficultés. Pour assurer la tranquillité des provinces romaines contre les insultes des Barbares et des rois ennemis de la République, en même temps que pour récompenser Mithridate de Pergame des services qu'il en avait reçus dans la guerre d'Égypte, il lui donna le royaume de Pharnace, mais à la charge de le conquérir sur Asandre qui s'en était emparé. Il lui adjugea pareillement une des tétrarchies de la Gallo-Grèce, comme lui revenant d'après les lois du pays et par le droit de sa naissance. Dejotarus, quoique possesseur de la petite Arménie depuis plusieurs années, se vit encore obligé de la céder à Ariobarzane, roi de Cappadoce. Vers les derniers jours de juin, César arriva à Nicée, d'où il se transporta en Asie. Le gouvernement de cette province fut conservé à Domitius, avec deux légions stationnées dans le Pont sous les ordres de Cœlius Vinicianus. La 6[e] dut retourner en Italie.

Ayant à subvenir aux dépenses qu'allait exiger la guerre d'Afrique, César se procura partout de l'argent. Il se fit remettre celui que les villes ou les princes s'étaient engagés de fournir à Pompée; il reçut en cadeau de nombreuses couronnes d'or; il fit enlever de la ville de Tyr les offrandes consacrées à Hercule, pour la punir d'avoir accueilli, pendant leur fuite, Pompée,

sa femme et son fils. Moins d'un mois après la bataille de Zela, dans la première quinzaine de juillet, il s'embarqua dans un des ports d'Asie et fit voile vers la Grèce. La ville d'Athènes avait, on se le rappelle, opposé à Calenus une résistance opiniâtre. A peine César eut-il débarqué, que les habitants lui envoyèrent une députation pour se faire pardonner leur conduite. Il leur fit grâce et dit aux délégués, par allusion à la bienveillance de Sylla trente-neuf ans auparavant, dans une circonstance pareille : « Faudra-t-il donc toujours que, dignes de périr, vous deviez votre salut à la mémoire de vos ancêtres ? » Après un court séjour à Athènes, il continua sa route, traversa l'isthme de Corinthe, et se dirigea sur Patræ, impatient d'arriver à Rome.

Il faut maintenant faire connaître les événements qui se lient de toute nécessité à ceux dont l'Égypte et l'Asie avaient été le théâtre. Les débris de l'armée vaincue à Pharsale s'étaient dispersés dans toutes les directions. La nouvelle du désastre fut apportée à Dyrrhachium par Labienus, qui ne ramenait que seize cents cavaliers, gaulois et germains, sur les sept mille dont s'était composée sa cavalerie le jour de la bataille. Caton et les personnages restés à Dyrrhachium, comme Cicéron et Varron, résolurent d'abandonner la place et de se rendre à Corcyra où se trouvait la partie principale de la flotte, trois cents galères environ. Le trouble avait tellement égaré les esprits, que l'évacuation se fit dans le plus grand désordre : on pilla les greniers; pour les vider plus vite, les hommes de corvée jetèrent le blé dans les rues et sur les places publiques; les troupes refusèrent de s'embarquer et mirent le feu aux vaisseaux de transport. Bientôt cependant, les principaux chefs du parti se trouvèrent réunis à Corcyra, devenue, par la présence de la flotte, le centre de ralliement de toutes les forces éparses. Mais déjà les conséquences de la victoire de Pharsale commençaient à se faire sentir : la plupart des escadres alliées se détachèrent du parti des vaincus; l'escadre rhodienne retourna à Rhodes, l'escadre égyptienne, à Alexandrie. Cnæus Pompée, qui commandait cette dernière, rejoignit Caton à Corcyra, et Caius Cassius, qu'on a vu inquiéter les côtes d'Italie avec des vaisseaux de Syrie et de Phénicie, suivit son exemple. Marc Octave resta seul dans l'Adriatique, tentant, comme on l'a vu, de conquérir l'Illyrie, dont la possession avait une grande importance à cause du voisinage de l'Italie.

Presque tous les chefs présents à Corcyra voulaient continuer la guerre; non pas que l'existence de la République ou la grandeur de Rome leur tinssent à

IMPRIMERIE NATIONALE.

cœur, mais à cause que, ruinés ou compromis, ils voyaient dans le triomphe de César la ruine de leurs espérances personnelles. Ceux qui songeaient à se soumettre n'étaient qu'en petit nombre; parmi eux Cicéron, qui avait toujours incliné à la paix, même pendant la guerre.

Il n'y avait qu'un point sur lequel l'accord fût complet: c'était la nécessité de donner un chef à la coalition; car on ignorait vers quels lieux Pompée s'était dirigé, et même s'il vivait encore. On s'assembla en conseil dans le camp occupé par les troupes. Là, le commandement fut offert à Caton, l'homme qui en était le plus digne assurément, non pas tant par les aptitudes militaires, que plutôt par l'autorité morale due à la fermeté et à l'élévation de caractère. Mais Caton n'avait pas l'assemblage des qualités nécessaires pour une tâche si difficile; se rendant justice à lui-même, il se récusa sous prétexte qu'il n'avait exercé que la charge de préteur, et offrit le commandement à Cicéron qui avait été consul. Cicéron refusa. Les raisons qu'il fit valoir le montrèrent décidé à ne pas prendre part à la guerre plus longtemps, et il alla jusqu'à conseiller de faire la paix. Cette hardiesse souleva toute l'assistance. Cnæus Pompée et ses amis qualifièrent Cicéron de traître; dans leur exaspération, ils se jetèrent sur lui, et ils l'eussent certainement percé de leurs épées si Caton ne s'y fût opposé et ne l'eût fait sortir du camp. Le conseil se sépara sans avoir pu s'entendre ni sur le choix d'un chef, ni sur aucun projet ultérieur. Il s'ensuivit la dispersion des différents personnages du parti, chacun se réservant d'agir à sa guise. Ceux qui croyaient pouvoir compter sur la clémence de César se rendirent pour la plupart en Achaïe où ils séjournèrent avec l'autorisation de Calenus; d'autres passèrent en Asie; Marcellus se retira à Lesbos; Cicéron et plusieurs autres sénateurs partirent pour l'Italie.

Les chefs qui refusaient de se soumettre avaient, pour continuer la guerre, un théâtre tout trouvé : c'était la province d'Afrique, la seule qui ne fût pas au pouvoir de César. L'année précédente, le roi Juba y avait détruit les légions de Curion, sans se douter qu'il en faisait par là le champ de bataille futur de la guerre civile, et depuis ce temps, Varus n'avait pas cessé de la gouverner avec deux légions sous ses ordres. Scipion fut le premier à s'y rendre pour organiser la résistance conjointement avec Varus et Juba. Quant à Caton, devenu, depuis la bataille de Pharsale, l'âme du parti, il n'avait confiance en aucun des chefs. En vrai Romain, il se révoltait à l'idée d'une alliance avec un roi barbare; et c'est pourquoi il eût voulu que Pompée, seul capable selon

lui de rétablir les chances, reprît le commandement et organisât les immenses ressources qui restaient encore à la coalition. Désireux de recevoir prochainement des nouvelles de Pompée, il ne crut pouvoir mieux faire, en attendant, que de rallier les débris de l'ancienne armée de Thessalie. Les événements qui s'étaient passés dans le midi de la Grèce lui firent considérer le Péloponèse comme favorable à l'exécution de son projet. En effet, Athènes avait prouvé, dans un long siège, son attachement à la cause de Pompée, et Mégare, refusant de se soumettre, même après la bataille de Pharsale, résistait encore en ce moment à tous les efforts de Calenus. Caton se rendit donc dans le Péloponèse avec les troupes qu'il avait sous la main. S'étant emparé de Patræ, il l'assigna comme centre de ralliement et y fut bientôt rejoint par des parties débandées de l'armée, ainsi que par Petreius, Faustus Sylla et autres personnages. Il parvint peu à peu à réunir une dizaine de mille hommes.

Dans le temps que Caton ralliait à grand'peine les débris de Pharsale, Mégare tombait enfin au pouvoir de Calenus. Ce lieutenant de César n'était venu à bout de la résistance des assiégés qu'à l'aide de la trahison. Lorsque ceux-ci s'étaient vus réduits aux dernières ressources, ils avaient lâché des lions destinés à être transportés à Rome pour servir aux jeux que Cassius devait donner au peuple; mais ces bêtes féroces se ruèrent sur les habitants et jetèrent l'effroi dans la ville. Calenus fit passer la plus grande partie des assiégés au fil de l'épée; les autres furent vendus à l'encan. Comptant empêcher par ces rigueurs toute résistance dans le pays, il se porta sur Patræ. Mais Caton n'attendit pas l'arrivée de l'ennemi, son intention étant de transporter ses troupes en Libye dans l'espérance d'y rencontrer Pompée, ou au moins de se rapprocher de lui. Accompagné de Cnæus Pompée, il atteignit les côtes de Libye dans la seconde quinzaine de septembre. Comme il se disposait à débarquer à Phycus, il vit les habitants lui refuser l'entrée du port. Il enleva la place de vive force, la livra au pillage et se dirigea vers les parages de Cyrène (*ruines à Grenneh*), ville située à quelques lieues de la mer dans une contrée des plus fertiles, et centre principal de la Cyrénaïque. Pendant le trajet on aperçut plusieurs vaisseaux qui approchaient de la côte. On sut bientôt que la femme et le plus jeune fils de Pompée étaient à bord. Après l'assassinat du 16 août, ils avaient séjourné quelque temps à Tyr, puis à l'île de Chypre et s'étaient dirigés, de là, vers les côtes de Libye. Caton, Labienus, Cnæus Pom-

11.

pée et l'armée apprirent par eux la nouvelle de la mort de Pompée. Les troupes lui rendirent les honneurs funèbres.

Il n'y avait plus alors qu'à gagner la province d'Afrique pour s'y réunir aux autres chefs du parti. Ce projet paraissait d'autant plus sensé, que Scipion venait d'y recevoir du roi Juba le meilleur accueil, que les levées s'y faisaient activement, et que tout s'y organisait pour la continuation de la guerre. Caton était impatient de s'emparer de Cyrène, espérant y trouver les choses nécessaires au transport de l'armée dans la province d'Afrique. Mais la nouvelle de la mort de Pompée avait découragé les troupes et les équipages des vaisseaux. Le signal de la défection fut donné par Tarcondimotus, chef de la flotte cilicienne. Il n'avait pris les armes, dit-il, que par dévouement pour la personne de Pompée; n'ayant plus maintenant aucun motif de continuer la guerre, il allait retourner dans son pays. Bientôt les troupes romaines se laissèrent entraîner à des manifestations séditieuses. Caton les harangua et réussit par l'ascendant de sa personne à les ramener au devoir. Il fit alors donner une plus grande activité aux travaux de siège. La ville ne tarda pas à se rendre : on y trouva abondance de toutes choses.

La flotte de transport allait avoir à naviguer de l'est à l'ouest dans la vaste échancrure que la côte septentrionale d'Afrique forme en regard de la Sicile, et qui séparait la Cyrénaïque de la province d'Afrique proprement dite. Cette échancrure, terminée à ses extrémités par deux baies, l'une appelée la grande Syrte (*golfe de Sidra*), l'autre, la petite Syrte (*golfe de Cabes*), présente des bas-fonds et de nombreux écueils qui en faisaient un parage redouté des marins. Force était donc que la flotte prît la haute mer, ce qui l'exposait à plus d'un danger; car à cette époque, où l'art de la navigation était dans l'enfance et où on ignorait l'usage de la boussole, les vaisseaux n'étaient généralement sûrs de leur marche qu'à la condition de ne pas s'éloigner des côtes. La flotte eut à peine pris le large, qu'elle fut assaillie par un vent du midi des plus violents : les transports furent dispersés et ne parvinrent qu'au prix des plus grands efforts à se rallier sur la côte libyque. On était à la fin d'octobre; il ne semblait donc pas prudent de tenter une seconde fois l'entreprise où on venait d'échouer. Il fallut se résigner à gagner la province d'Afrique par la voie de terre. La flotte eut l'ordre d'attendre le retour de la belle saison.

La marche obligeait à suivre le littoral à travers un pays de sable sans ressources, manquant d'eau absolument, et habité par les Nasamons, hordes

nomades presque nues, vivant de brigandage et surtout de la dépouille des bâtiments phéniciens et grecs que la tempête jetait sur les écueils voisins de la côte. Fréquemment le vent du midi y souffle avec une telle violence, qu'il renverse les habitations, les hommes et les animaux; des nuages de sable obscurcissent l'air et font du jour la nuit. C'était en traversant de pareils déserts que l'armée de Cambyse avait été ensevelie dans les sables quelques siècles auparavant. Caton prit toutes ses mesures pour exécuter cette marche périlleuse; on estimait à un mois le temps nécessaire pour atteindre Leptis (*Lebida*), ville de la côte où s'ouvrait un pays fertile et peuplé. Il se procura un grand nombre d'ânes pour porter de l'eau; il rassembla beaucoup de bestiaux et de chariots; il porta les soins jusqu'à emmener des hommes choisis dans une peuplade nommée les Psylles, réputés pour guérir les morsures des serpents qui pullulaient dans le désert. Ces Psylles suçaient le venin et prétendaient charmer les serpents en prononçant des paroles magiques.

On eût dit que les événements s'étaient enchaînés pour permettre à Caton de faire valoir les qualités dont la nature l'avait doué : la fermeté de caractère, l'austérité, le sentiment du devoir. Toujours à la tête des troupes pendant la marche, sans jamais se servir ni de cheval ni de chariot, revêtu de son armure comme un simple légionnaire, refusant jusqu'au moindre privilège que sa position eût autorisé, il se montra admirable d'abnégation et de force d'âme. A toute occasion il encourageait les troupes, les haranguait, raffermissait leur courage par son attitude et par son exemple. Un jour elles se virent assaillies par une horrible tempête : les soldats furent obligés de se coucher par terre pour ne pas être renversés par le vent; le découragement les prit; mais rien n'ébranla la fermeté de Caton. Enfin, après trente jours de marche, l'armée atteignit Leptis. Il fut décidé qu'elle y resterait jusqu'à la fin de l'hiver. Dès le commencement de la belle saison, Caton la fit partir pour la province d'Afrique où elle arriva vers les premiers jours d'avril de l'an 47.

Les débris de l'ancienne armée de Grèce et la plupart de ses chefs se trouvèrent alors rassemblés en Afrique. Après Caton, les plus influents étaient Scipion et Varus : le premier, comme proconsul, le second, comme gouverneur de la province. Chacun d'eux prétendait à la direction de la guerre; aussi la mésintelligence et la jalousie n'avaient pas tardé à les désunir. Comme ils s'efforçaient à l'envi l'un de l'autre de gagner la faveur de Juba par une basse flatterie accompagnée des concessions les moins avouables, le souverain nu-

mide ne s'en montrait que plus arrogant. Reconnu comme allié du peuple romain, et honoré du titre de roi par le sénat qui avait siégé à Thessalonica pendant la guerre de Grèce, il se posait maintenant en protecteur du parti vaincu à Pharsale. Et n'ignorant pas le prix qu'on attachait à son concours, il poussait la présomption aux dernières limites. Caton, dès son arrivée en Afrique, put voir une fois de plus, à la conduite de Scipion, de Varus et des autres chefs, combien les Romains avaient dégénéré de leurs ancêtres. Il fut le seul, au milieu de cette décadence des caractères, à représenter le type de l'ancienne grandeur romaine. Au risque d'irriter un roi barbare arrogant, dont l'alliance était précieuse, il ne perdit pas une seule occasion de réprimer son orgueil. Ce fut ainsi que dès sa première entrevue avec Juba, comme celui-ci prétendait occuper la place d'honneur entre Scipion et lui, il transporta son siège à droite de Scipion, par où le roi de Numidie vint à ne plus occuper que la dernière place.

Il devenait plus urgent que jamais de pourvoir au remplacement de Pompée par le choix d'un chef de toutes les forces de terre et de mer. A ne considérer que la seule capacité militaire, aucun des personnages réunis en Afrique ne l'emportait sur Labienus, qui, élevé pendant neuf ans à l'école de César, avait exercé de grands commandements et s'était révélé homme de guerre de premier ordre. Mais il subissait fatalement les conséquences de sa défection. Rien n'avait pu lui faire gagner la confiance du parti oligarchique : ni tout le zèle déployé, ni les concessions faites, ni les cruautés exercées sur les prisonniers ennemis. Surtout il n'avait pas gagné la considération, à laquelle les transfuges aspirent toujours en vain. Il le sentait et ne revendiquait aucun droit. On peut en dire autant de Petreius et d'Afranius, qui ayant capitulé avec la plus vieille armée de la République, n'étaient que des vaincus. Les prétentions au commandement se réduisaient ainsi à celles de Varus et de Scipion. Varus n'appuyait les siennes que sur sa qualité de gouverneur d'une province qui allait devenir le théâtre de la guerre. Quant à Scipion, il invoquait des raisons plus fortes : il était proconsul, beau-père de Pompée ; il portait un nom illustre qui le recommandait d'autant plus à la confiance des troupes, que d'après un vieil oracle, la race des Scipions devait toujours être victorieuse sur la terre d'Afrique; enfin il avait partagé avec Pompée au camp de Larissa, dans les journées qui précédèrent la bataille de Pharsale, les honneurs du commandement suprême. Malheureusement son incapacité était notoire; on le

savait fat et cruel, et sa réputation souffrait du souvenir des exactions commises en Syrie et en Asie.

Ces compétitions n'étaient point approuvées par les nombreux sénateurs et chevaliers romains qui regardaient Caton comme ayant seul assez d'autorité morale pour exercer le pouvoir. Varus et Scipion se déclarèrent prêts à renoncer en sa faveur à toutes leurs exigences. On lui offrit le commandement; mais il le refusa, prétextant les raisons qu'il avait déjà alléguées à Corcyra dans une circonstance pareille. On faisait la guerre à César parce que César avait violé les lois, dit-il; lui, Caton, ne les violerait pas à son tour; or il n'avait rempli à Rome que l'office de préteur, il n'avait aucun droit à l'autorité suprême lorsque Scipion, proconsul, était présent à l'armée. En conséquence il céda à Scipion le commandement qui lui était offert. Ainsi, au moment où le salut de la République devait primer toutes les considérations, quand depuis trois ans le sénat et les consuls violaient les lois, Caton, qui n'avait pas protesté une seule fois, se retranchait derrière une légalité privée de force et de valeur dans cette crise suprême, et ne craignait point de confier la conduite de l'armée à un homme déconsidéré, d'une insuffisance reconnue de tous. Si Caton s'était senti capable de dominer la situation, il ne se fût pas ainsi posé en rigide observateur des lois : rien n'atteste mieux la limite de son esprit et l'erreur des historiens qui l'ont présenté à la postérité sous les traits d'un homme supérieur.

Scipion s'occupa aussitôt de tout organiser pour la guerre. Avec les levées faites dans la province, auxquelles furent joints les débris de l'armée de Grèce, on forma huit légions de citoyens romains. En les réunissant aux deux légions de Varus, qui avaient fait la campagne contre Curion, on eut ainsi dix légions dont la force peut s'estimer à trente-cinq ou quarante mille hommes. La cavalerie propre à combattre en bataille rangée se réduisait aux seize cents Germains et Gaulois que Labienus avait amenés de Thessalie après la bataille de Pharsale. Sentant la nécessité d'en augmenter le nombre, il leva des affranchis et des esclaves, qui furent exercés à des manœuvres de cavalerie régulières. Les troupes légères se composaient de frondeurs et d'archers à pied et à cheval. A ces forces, qui constituaient véritablement l'armée de Scipion, venaient s'ajouter celles de Juba, c'est-à-dire quatre légions formées à la romaine s'élevant ensemble à douze mille hommes, une cavalerie innombrable, des milliers de Numides armés à la légère et cent vingt éléphants. La

flotte, bien que plusieurs escadres alliées l'eussent abandonnée, était encore considérable. Elle fut mise sous les ordres de Varus et de Marc Octave; la plus grande partie resta mouillée dans le port d'Utica.

Utica, ville principale de la province, était plutôt favorable à la cause de César, comme l'avait prouvé la conduite des habitants pendant la guerre de Curion; mais elle offrait de tels avantages par sa position, par son port et par ses richesses, que Scipion n'hésita pas à en faire sa grande place de dépôt. Soit que l'importance du poste lui parût exiger un chef d'une autorité reconnue, soit plutôt qu'il tînt à éloigner de l'armée un homme dont la présence lui aurait été incommode, il nomma Caton gouverneur d'Utica et le rendit responsable de la fidélité des habitants. Caton fit réparer les fortifications de la ville, élever des tours, construire en avant de la muraille des fossés palissadés. Il y avait à Utica une assemblée de trois cents citoyens romains, établis en Afrique pour des affaires de commerce et de banque : Caton en fit une sorte de conseil dont il exigea tout d'abord de l'argent pour les besoins de la guerre. Aux sommes qu'il se procura de la sorte vinrent s'ajouter les dons volontaires des sénateurs réfugiés en Afrique.

Il fallait pourvoir aux subsistances en vue d'une guerre de longue durée. Scipion fit transporter dans quelques places fortes tout le blé que la province put fournir. De ce nombre étaient Leptis, Thapsus, Ruspina et Hadrumetum, situées sur la mer. Tout en s'approvisionnant de vivres largement, Scipion entendait préparer à César une disette générale : il enrôla les laboureurs pour le service de l'armée, saccagea et détruisit les villes qui n'étaient pas capables de se défendre, dévasta la province. Et pourtant le roi Juba ne se montrait pas encore satisfait de ces mesures extrêmes : il exigeait la destruction de toutes les villes suspectées de dévouement à la cause de César. Irrité particulièrement contre Utica, il voulait qu'on rasât la ville et qu'on égorgeât toute la population mâle. Scipion, à la fois faible et cruel, inclinait à céder aux exigences d'un allié impitoyable : il ne fallut rien moins que les protestations indignées de Caton pour sauver Utica et ses habitants d'une ruine complète. Malgré tout, le parti vaincu à Pharsale était arrivé à réorganiser des forces imposantes : il était prêt à recommencer la lutte interrompue depuis un an.

Pendant les dix-neuf mois qu'avaient duré les guerres de Grèce, d'Égypte et d'Asie, Rome et l'Italie n'étaient pas restées exemptes de troubles. César,

avait quitté Rome au commencement de novembre 49; quelques mois s'étaient à peine écoulés, que Cælius, qu'il avait nommé préteur, jetait l'agitation dans la ville par ses intrigues. Cælius, âgé de trente-quatre ans, représentait le modèle accompli de la jeunesse élégante d'alors, jeunesse corrompue, sans convictions ni croyances, pour qui la vie publique n'était qu'un moyen de satisfaire une ambition non justifiée. On l'avait vu se livrer à toutes sortes de désordres, s'endetter puis se ruiner, et vivre de l'argent que lui donnait Clodia, sœur de Publius Clodius, fameuse par les scandales de sa vie licencieuse, à une époque où tant de grandes dames de Rome ne craignaient pas de mettre le public au courant de leurs dérèglements. Spirituel, sceptique, initié de bonne heure à toutes les manœuvres des partis, il avait discerné, dès l'origine de la rupture de César et de Pompée, de quel côté était la force, et prévoyant le conflit armé, il s'était déclaré pour César, dans l'espérance que la victoire entraînerait les proscriptions, la confiscation des fortunes, l'abolition des dettes, et qu'il se verrait récompensé de ses services dans la plus large mesure. Mais César n'avait ni proscrit, ni confisqué, et loin d'abolir les dettes, il avait promulgué la loi *Julia de ære alieno* qui établissait un compromis équitable entre les créanciers et les débiteurs. Trompé par là dans ses calculs, pressé par ses créanciers, ce jeune homme dévoré d'ambition et d'envie conçut un vrai dépit de la conduite de César qu'il accusa d'avoir méconnu ses services. Son dépit ne tarda pas à se changer en un ressentiment des plus vifs quand au retour de la guerre d'Espagne, César, qui connaissait sa légèreté de caractère et son goût de l'intrigue, ne le nomma pas préteur de la ville et lui préféra dans cette charge Caius Trebonius, homme sage et modéré. Cælius considéra cet acte de préférence comme un outrage et résolut de se venger. Son esprit pénétrant lui fit apercevoir les conséquences que pouvait entraîner un soulèvement à Rome, où Pompée comptait de nombreux partisans, lorsque César était en Grèce avec l'armée. N'était-il pas possible qu'un bouleversement fît perdre à César, au moins pour quelque temps, l'Italie et toutes ses conquêtes? La situation, sous ce rapport, présentait quelque analogie avec celle où se trouvèrent placés Napoléon Ier et la France lorsqu'en 1812, pendant la campagne de Russie, le général Malet tenta de renverser le gouvernement impérial. Cælius entrevit le rôle prépondérant qu'en cas de succès, les événements l'amèneraient à jouer sans nul doute dans les affaires de la République. Son projet était de profiter des diffi-

IMPRIMERIE NATIONALE.

cultés inhérentes à l'application de la loi sur les dettes, pour mettre la fermentation dans Rome. Comme cette loi ne satisfaisait ni les créanciers ni les débiteurs, il lui sembla possible d'exploiter le mécontentement des uns et des autres jusqu'à exciter des troubles où pourrait sombrer l'ordre de choses établi depuis peu. En conséquence, dès son entrée en charge, et pendant que Trebonius jugeait au forum, comme préteur de la ville, les contestations auxquelles donnaient lieu les arbitrages, Cælius fit placer son siège à côté du tribunal de son collègue, montrant par là qu'il ne reconnaissait aucune supériorité de rang; puis il promit de soutenir ceux qui en appelleraient à lui des décisions prises. Mais Trebonius prévint toute réclamation, tant par sa bienveillance que par son esprit de justice, et la tentative illégale de Cælius demeura sans effet. Cælius n'était pas homme à s'en tenir là. Il proposa deux lois : l'une qui exemptait les locataires du payement de leurs loyers d'une année, l'autre qui abolissait toutes les dettes. Par là Trebonius se trouva placé dans une situation difficile; car en s'opposant aux lois présentées, il s'attirait du même coup, quelle que pût être son équité, le mauvais vouloir du bas peuple et celui des débiteurs des classes aisées. L'effet répondit au désir de Cælius : l'agitation se mit dans la foule qui remplissait le forum; un parti nombreux se déclara pour le magistrat qui prenait si hardiment la défense des intérêts de tous; Trebonius fut assailli par la multitude; Cælius l'arracha de son tribunal; plusieurs citoyens furent blessés dans la mêlée.

Le consul Servilius résolut d'arrêter ces désordres. Il fit entrer à Rome des troupes qui passaient fortuitement dans les environs, et, ayant, sous leur protection, réuni le sénat, il présenta un rapport sur les mesures à prendre pour rétablir la tranquillité. Le sénat le chargea de veiller à la sûreté de Rome; défense fut faite à Cælius, malgré l'opposition de quelques tribuns du peuple, d'exercer plus longtemps les fonctions de préteur. Armé de ce décret, Servilius lui interdit l'entrée du sénat. Cælius voulut alors haranguer le peuple au forum; mais le consul le contraignit à descendre de la tribune et fit briser sa chaise curule. Par cette vigoureuse conduite, le gouvernement étouffa les germes d'une sédition qui ne tendait à rien moins qu'à le renverser. Confus, ne respirant que vengeance, Cælius se décida à quitter Rome et à soulever le midi de l'Italie. Il s'était mis en rapport avec Milon, le meurtrier de Clodius, homme énergique et sans scrupules, irrité contre

César qui, dictateur après la guerre d'Espagne, avait refusé de le comprendre dans le nombre des bannis autorisés à rentrer à Rome par grâce spéciale. Cælius s'entendit avec lui et le fit venir en Italie. Arrivé en Campanie, Milon adressa aux villes municipales des messages où il les poussait à la rébellion en se faisant passer pour délégué de Pompée. En même temps il rallia partout les gens endettés, fit appel aux gladiateurs des jeux publics, ainsi qu'aux pâtres du territoire de Thurium. Voyant que le succès ne répondait point à ses efforts, il attaqua la ville de Cosa à la tête d'une bande d'esclaves qu'il avait fait sortir de prison. Il fut tué d'un coup de pierre parti de la muraille. De son côté, Cælius avait fait des tentatives contre Casilinum et Naples, mais sans succès. Il se détermina à rejoindre Milon dont il ignorait la mort, et arriva à Thurium dans l'intention d'y soulever les habitants. La garnison de la place se composait de cavaliers gaulois et espagnols. Cælius leur offrit de l'argent pour les porter à lui rendre la ville; mais ils refusèrent ses offres et le tuèrent.

Ainsi se termina une entreprise séditieuse que rien ne justifiait, ni la grandeur du but, ni la noblesse des intentions, et qui, tentée par un jeune homme corrompu, sans convictions, sans le prestige dû à de grands services rendus, ne pouvait qu'avorter misérablement. L'historien, dont la mission est bien moins de juger, chez les hommes, le talent, les ressources de l'esprit ou le courage personnel, que plutôt le caractère, les intentions et les actes, ne peut se montrer trop sévère pour ces ambitieux qui, comme Cælius, changent d'opinion selon leur intérêt, ne croient ni à la justice ni à la morale, et bouleversent les États sans souci du salut commun.

Ces événements s'étaient passés pendant la première période de la campagne de Grèce; mais la tranquillité rétablie, grâce à l'énergie du gouvernement, ne dura pas longtemps. L'annonce des succès de Dyrrhachium, arrivée à Rome, y ranima les espérances des partisans de Pompée : ils s'en réjouissaient en secret, quand, quelques mois après, on eut la nouvelle de la bataille de Pharsale. Comme elle n'émanait pas de César, qui s'était imposé de n'envoyer au sénat aucun message relatif à une victoire remportée sur des concitoyens, on n'y crut pas tout d'abord. On la regarda comme d'autant plus invraisemblable, que les avantages remportés par Pompée avaient été fort exagérés. Mais lorsque le doute dut enfin cesser, la joie des partisans de César ne connut plus de bornes. Les plus ardents se portèrent au forum où ils enle-

vèrent les statues de Pompée et de Sylla, qui ornaient la tribune aux harangues. Ce ne fut qu'au commencement de septembre que la nouvelle de la mort de Pompée circula dans Rome. Accueillie d'abord avec défiance, elle ne fut regardée comme certaine que quand l'anneau de Pompée, envoyé d'Alexandrie par César, eut été exposé aux yeux du public[1].

Par une juste réaction contre la fausse renommée de grandeur dont avait joui Pompée pendant de longues années, il était tombé si bas dans l'estime publique, qu'à Rome sa mort ne fit pas l'impression à laquelle on aurait pu s'attendre. Mais rien ne saurait donner une idée des bassesses par lesquelles s'avilirent toutes les classes de la société, principalement les plus hautes et le sénat lui-même. On put voir là quel avait été, depuis la chute de Carthage et la conquête de l'Orient, l'abaissement des caractères. Ce fut à qui déchirerait la mémoire du vaincu, à qui au contraire accablerait le vainqueur de flatteries et de louanges. Non seulement on décerna à César tous les honneurs connus jusqu'alors, tels que couronnes, statues, colonnes, sièges de distinction; mais on s'ingénia encore à en proposer de nouveaux pour les lui conférer. Il fut autorisé à traiter les partisans de Pompée comme il le voudrait. On lui donna le droit de paix et de guerre, sans qu'il eût à en référer préalablement au peuple ou au sénat. Il eut le privilège de se présenter aux comices consulaires des cinq années suivantes; et on le nomma dictateur pour un temps indéterminé, bien que la dictature ne dût jamais être confiée pour plus de six mois, et toujours pour un but défini. En outre, on l'investit de la puissance tribunitienne pour ainsi dire à vie; car on lui permit de siéger parmi les tribuns du peuple et de s'adjoindre à eux dans tous leurs actes, ce qui n'avait jamais été concédé à personne. Il eut la faculté de désigner ses candidats à tous les comices, excepté à ceux qui élisaient les tribuns du peuple et les édiles plébéiens, et conséquemment on décida de ne pas convoquer les comices avant son retour. On lui donna plein pouvoir de nommer au gouvernement des provinces prétoriennes sans recourir au sort. Enfin, quoiqu'on ne pût encore savoir si la guerre d'Afrique aurait lieu, on lui accorda les honneurs du triomphe comme s'il avait déjà vaincu Juba et les Romains ses alliés. Toutes ces prérogatives

[1] Pompée avait vaincu dans les *trois* parties du monde : son anneau se distinguait par *trois* trophées qui s'y trouvaient gravés, semblable en cela à celui de Sylla.

tous ces droits, tous ces honneurs, furent mis, sous forme de décrets, à la votation du sénat, et dans tous les votes ce fut à qui montrerait le zèle le plus empressé. Chacun désirait que son dévouement vînt à la connaissance de César, et chacun comptait en tirer profit : l'un espérait obtenir une magistrature, l'autre un sacerdoce, un troisième des dons en argent. Les différents décrets furent votés comme par acclamation, sans même avoir été l'objet d'une discussion sommaire. Jamais sénat romain n'était descendu si bas; jamais on n'avait vu une assemblée violer plus ouvertement les lois et se prostituer plus servilement à la fortune d'un homme en se le donnant pour maître.

César reçut communication de ces décrets à Alexandrie vers le milieu d'octobre (*fin de novembre du calendrier romain*), environ deux mois après son arrivée en Égypte. Il n'accepta pas les honneurs que le sénat s'était ingénié à inventer pour lui plaire, mais il prit sur-le-champ la dictature. Il avait à nommer un maître des chevaliers (*magister equitum*). Le choix de ce haut magistrat, qui était pour ainsi dire le lieutenant du dictateur, avait dans les circonstances présentes une importance considérable; car César ne doutait plus que la guerre d'Égypte ne dût le retenir longtemps éloigné de Rome. Une première fois déjà, lors de la guerre d'Espagne, il avait donné à Marc Antoine toute autorité en Italie en lui confiant le commandement supérieur des troupes. Marc Antoine, malgré les désordres de sa vie privée, avait alors déployé les plus grands talents et répondu à la confiance de César. Il avait un peu moins de quarante ans. C'était un de ces hommes comme on en rencontre assez souvent de nos jours dans les pays septentrionaux de l'Europe, hommes fortement constitués, qui supportent les excès d'une vie de débauche sans que leurs facultés intellectuelles ni leur volonté en soient sensiblement affectées. Son extérieur était plein de noblesse et de dignité. Ses formes athlétiques, son large front, sa barbe épaisse, son nez aquilin, donnaient à toute sa personne un air mâle qui rappelait les portraits d'Hercule. Il prétendait descendre du héros grec et semblait tenir à confirmer cette opinion jusque dans sa manière de se vêtir : toutes les fois qu'il devait paraître en public, il retroussait sa tunique jusqu'à la cuisse; une large épée pendait à son côté; et il couvrait ses épaules d'une saie d'étoffe grossière. On le connaissait comme libéral et prodigue. Il ne faisait pas difficulté de boire en public ou de s'asseoir à la table des soldats : les troupes l'aimaient avec passion. Il était décidé, brave, intrépide de sa personne, extrêmement actif. Nul ne possédait

au même degré les qualités nécessaires à l'exercice des grands commandements. César n'hésita pas à le choisir pour maître des chevaliers; il lui expédia sa nomination en Italie.

On était alors loin de supposer que César serait retenu en Égypte par une guerre longue et périlleuse. La croyance générale était que la mort de Pompée terminait la guerre civile. On s'attendait au prochain retour de César, et personne ne doutait que son premier soin ne dût être de s'emparer de la province d'Afrique, la seule qui tînt encore pour le parti de Pompée. On s'accordait à croire que, l'Afrique soumise, il organiserait, aussitôt après, un gouvernement définitif. Mais la guerre d'Égypte trompa toutes ces supputations. A mesure que le temps s'écoula, les nouvelles d'Alexandrie devinrent plus rares; aucune lettre, aucun ordre de César n'arriva à Rome postérieurement au 29 octobre. On en conclut qu'il se trouvait dans une situation critique; les bruits les plus alarmants se répandirent, la nouvelle de sa mort circula à diverses reprises, et il se fit peu à peu dans les esprits un changement tout naturel dans de pareilles circonstances : les partisans de César devinrent indifférents pour ses succès, tandis que ses ennemis reprirent confiance et relevèrent la tête. C'était le moment où Scipion organisait une nouvelle armée en Afrique; on en exagérait la force; on racontait qu'il allait reconquérir l'Italie et que les sénateurs restés en Achaïe se préparaient à revenir à Rome. On n'ignorait pas, d'autre part, que l'indiscipline s'était mise dans les vieilles légions de César et qu'elles avaient refusé de partir pour la Sicile. L'incertitude de l'avenir, les espérances des uns, les appréhensions des autres, entretenaient l'agitation des esprits : le gouvernement craignait de voir éclater de nouveaux troubles et d'être impuissant à les réprimer. Marc Antoine ne voulut pas être pris au dépourvu. Pour en imposer aux agitateurs, il fit entrer quelques troupes dans Rome, défendit qu'aucun particulier portât des armes. Lui-même ne sortait qu'escorté de soldats et avait toujours le glaive à la ceinture, sans même le déposer pendant les jeux publics. Désireux toutefois de se conformer aux instructions de César, qui lui avait recommandé de rester autant que possible dans la légalité ou au moins de s'en donner les apparences, il convoquait fréquemment le sénat et se bornait à n'avoir que six licteurs.

En dépit de la vigilance de Marc Antoine, la fermentation des esprits favorisait singulièrement les entreprises des ambitieux et des intrigants. L'auteur des troubles fut encore une fois un jeune homme débauché, perdu de dettes,

prêt à se vendre au plus offrant. Dolabella, gendre de Cicéron, avait quitté le parti de Pompée dans l'espoir que les mesures violentes ou la munificence de César le mettraient en position de se libérer des poursuites de ses créanciers. Mais dès son retour à Rome, après la campagne de Grèce, il reconnut qu'il avait eu tort de s'attendre à l'abolition des dettes ou à des proscriptions, et qu'il ne devait rien espérer de la générosité de César à son égard. Il s'avisa alors de sortir d'embarras par d'autres moyens. De race patricienne, il se fit adopter par un plébéien pour obtenir le tribunat [1]. Il se proposait, une fois nommé tribun du peuple, de présenter des projets de loi tendant à la destruction des livres de créance ainsi qu'à l'exemption d'une partie des loyers, dans le but de s'attirer le bon vouloir de la multitude et de tous les gens endettés. Lié d'amitié avec Marc Antoine, qui ne cherchait lui-même qu'à gagner la faveur du peuple, il espérait l'intéresser à son entreprise, se flattant d'un succès d'autant plus facile, qu'il n'y avait pas de consuls à Rome et que César se trouvait impliqué dans les embarras de la guerre d'Égypte. Il fut élu tribun du peuple, et bientôt après, sans se soucier du décret par lequel le sénat avait décidé qu'aucun changement ne serait apporté dans les lois ni dans leur application avant le retour de César, il proposa à peu près les mêmes mesures que Cælius avait déjà présentées comme préteur. Ceux qui se virent menacés dans leurs intérêts, prirent pour défenseur Trebellius, autre tribun du peuple, qui s'opposa à toutes les propositions de son collègue. Leur querelle mit le trouble dans Rome : un parti se déclara pour Dolabella, l'autre pour Trebellius. Le sénat s'émut de l'agitation qui gagnait toutes les classes. Il déclara les deux tribuns infracteurs à la loi, enjoignit à Marc Antoine de veiller à la sûreté publique de concert avec les autres tribuns du peuple, et lui permit, pour cela, d'avoir des troupes dans la ville.

Pendant que cette situation exigeait impérieusement la présence de Marc Antoine, on apprit que les vieilles légions stationnées en Campanie se livraient à des excès de toutes sortes, au point que les plus graves désordres étaient à redouter. La 12e légion avait refusé de se rendre en Sicile où on craignait une tentative de Scipion. Marc Antoine partit en toute hâte pour la Campanie, après avoir nommé préfet de Rome Lucius César qu'il chargea de pourvoir à la sûreté de la ville. Malheureusement ce vieillard manquait de l'énergie

[1] Pendant une dictature toutes les magistratures étaient supprimées, à l'exception du tribunat.

nécessaire pour en imposer aux deux tribuns rivaux; aussi la fermentation alla-t-elle toujours croissant. Lorsque Marc Antoine revint à Rome, sans avoir réussi à apaiser la mutinerie des légions, Dolabella était décidé à pousser les choses à bout : il fit connaître publiquement son intention de convertir en lois, à un jour déterminé, ses propositions sur l'abolition des dettes. Cette promesse excita une émotion extraordinaire. Le jour indiqué, le peuple en foule se porta au forum et s'y retrancha comme pour une bataille. On barricada les avenues de la place, on éleva des tours de bois sur plusieurs points, de manière à repousser toute attaque. Mais Marc Antoine se tenait prêt : il descendit du Capitole à la tête dés troupes, s'empara du forum, fit briser les tables où Dolabella avait fait inscrire les lois proposées; plusieurs émeutiers furent arrêtés et précipités du haut de la roche Tarpéienne. Cependant cet acte de vigueur ne suffit pas à rétablir la tranquillité; Rome, sans nouvelles de César et divisée en deux partis ennemis, resta en proie à l'anarchie pendant toute la première moitié de l'année.

Cet état de choses durait encore, quand, vers le milieu de juillet, arriva la nouvelle de la victoire remportée dans le Pont sur Pharnace. On ne douta plus que César ne fût déjà en route pour l'Italie. Il approchait en effet des côtes de Grèce, si même il ne les avait pas déjà atteintes. Sa première intention avait été de gagner directement la Sicile pour passer plus tôt en Afrique avec l'armée; mais il n'avait pas tardé à reconnaître, aux nouvelles venues d'Italie, que sa présence à Rome était d'une obligation indispensable. On s'attendait à le voir débarquer à Brundisium d'un jour à l'autre; les autorités et un grand nombre de personnages de distinction s'y étaient transportés pour le recevoir. Dans les derniers jours du mois, on apprit qu'il était arrivé à Tarente et qu'il se rendait à Brundisium par la route de terre. Tous allèrent à sa rencontre, entre autres Cicéron, qui avait séjourné à Brundisium pendant près d'un an, vivement préoccupé des explications qu'il aurait à donner au vainqueur de Pharsale pour justifier sa conduite passée. César, du plus loin qu'il l'aperçut, mit pied à terre, se dirigea vers lui, et l'embrassa devant les nombreux spectateurs présents. Puis il se promena et s'entretint longuement avec lui, de la façon la plus aimable, lui témoignant ainsi sa considération, et lui épargnant, avec ce tact qui le distinguait, l'humiliation d'implorer un pardon devant témoins. On ignore si sa clémence envers Cicéron fut le prix de certaines conditions imposées : cela n'est pas à croire. Sans doute

que, venant de lui imposer la reconnaissance, il chercha encore à le gagner en flattant son excessive vanité et en lui faisant peut-être espérer, dans le gouvernement de la République, un rôle digne de sa réputation. Il devait tenir à se préserver du mauvais vouloir d'un homme tel que Cicéron, à qui sa conduite lors de la conjuration de Catilina et son éloquence, quoique très surfaites l'une et l'autre, donnaient dans Rome une influence qu'on ne pouvait pas complètement dédaigner. C'était là tout ce que César demandait dans les circonstances présentes; car il connaissait trop bien Cicéron pour le redouter. Celui-ci n'avait en effet aucune des qualités qui font les chefs d'opposition; il n'avait surtout rien de l'homme d'État. Égoïste, pusillanime, sans convictions arrêtées, il s'était toujours montré disposé à ménager et à flatter tous les partis. Son unique crainte était de ne jamais se compromettre; et pourtant il élevait de si grandes prétentions, qu'il n'était pas éloigné de regarder le sort de Rome comme étroitement lié au sien propre. Un tel homme, soit dit de nouveau, n'était pas fait pour inquiéter César, autrement que par les traits d'esprit et les saillies ironiques dont il avait l'habitude.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après l'entrevue de Brundisium, Cicéron retourna à Rome, montrant ainsi qu'il renonçait à se poser ouvertement comme l'ennemi du nouveau régime que César se proposait d'inaugurer.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LIVRE HUITIÈME.

TROISIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'AFRIQUE.

Du milieu d'août 47 à la fin de mai 46.

César arriva à Rome vers la mi-août; il en était parti depuis plus de vingt et un mois. Aux renseignements de toutes sortes qui lui avaient été donnés à Brundisium vinrent s'ajouter ceux qu'on lui fournit à Rome même. Il put alors mesurer l'étendue de la faute qu'il avait commise en s'engageant dans la guerre d'Égypte sans raison grave. On avait espéré que la mort de Pompée terminerait la guerre civile; mais les nouvelles d'Afrique étaient venues raviver les appréhensions ou les craintes. Tous ceux qui auraient été disposés à regarder César comme le restaurateur de l'ordre, et jusqu'à ses plus chauds partisans, se montraient inquiets ou découragés. Au contraire, ses ennemis avaient repris une pleine confiance dans l'avenir. Et ce n'était point sans motif : ils n'ignoraient pas les préparatifs qui se faisaient en Afrique depuis un an, ni les progrès de leur parti en Espagne, ni l'hostilité de l'opinion en Italie; ils savaient encore que les vieilles légions étaient en pleine révolte et qu'à Rome l'anarchie était à la merci du moindre incident. Qu'ils exagérassent ou non la valeur et le nombre des troupes réunies en Afrique, toujours était-il que César allait avoir à combattre une armée aussi redoutable que celle de Pharsale, armée commandée par les chefs les plus renommés du parti oligarchique, maîtresse de la mer grâce à une flotte considérable, et alliée au roi Juba qui disposait lui-même de troupes nombreuses. Et dans une si grave occurrence, quand il aurait fallu que César fût sûr de la tranquillité en Italie et pût disposer de toutes ses troupes, il voyait Rome inquiète et agitée, et ne trouvait plus qu'une armée révoltée, refusant de le servir plus longtemps. Ainsi s'étaient déroulées fatalement les conséquences de la guerre d'Égypte. La raison se vengeait sans pitié : César, quatorze mois après la bataille de Pharsale, se trouvait aux prises avec de plus grandes difficultés et avec de plus grands périls. Il n'avait servi de rien de vaincre en Thessalie, de soumettre la Grèce, l'Asie, l'Égypte et presque tout l'Orient : le sort de Rome

et de l'Italie était aussi incertain qu'un an auparavant; l'empire du monde était mis en question encore une fois.

De tous les soucis que César s'était attirés, le plus grave lui venait de la révolte de sa vieille armée. Après la guerre de Grèce, Marc Antoine avait ramené les légions en Italie, à l'exception de la 6e, partie avec César à la poursuite de Pompée, et les avait réparties en divers cantonnements de la Campanie pour qu'elles s'y reposassent de leurs fatigues. On s'attendait alors au prochain retour de César, bientôt suivi d'une expédition dans la province d'Afrique, que défendaient deux légions seulement. Dans l'idée de tous, cette expédition devait être très courte et finir la guerre. Mais les complications égyptiennes étant survenues et l'absence de César se prolongeant, les troupes étaient demeurées oisives dans les fertiles contrées de la Campanie. On ignore pour quelle raison il n'ordonna pas à Marc Antoine de s'emparer de l'Afrique dès qu'il se vit impliqué dans la guerre d'Alexandrie. Peut-être doit-on la chercher dans le souvenir de la catastrophe de Curion, et dans la crainte où il était qu'aucun de ses lieutenants ne fût plus heureux. Quoi qu'il en soit, les vieilles légions ne tardèrent pas à subir l'influence d'une inaction forcée. A la nouvelle des préparatifs qui se faisaient en Afrique pour réorganiser l'armée ennemie, prévoyant une nouvelle guerre, elles conçurent un mécontentement qui augmenta de jour en jour; et quand Marc Antoine voulut les faire partir pour la Sicile, elles refusèrent d'obéir si les gratifications que César leur avait promises après la bataille de Pharsale ne leur étaient pas d'abord distribuées. On ne comprendrait point qu'après avoir donné à César les preuves d'un dévouement sans limites, ces troupes aient pu en venir à se révolter contre lui, si on ne tenait compte de leur état moral et des circonstances où elles se trouvèrent placées. Il y avait plus de dix ans que, dans des guerres incessantes, les vieilles légions servaient sa cause et sa personne jusqu'au complet épuisement des forces humaines; si bien qu'aucune armée, d'aucun pays ni d'aucune époque, ne saurait lui être comparée si on considère les fatigues et les privations qu'elle endura, les périls auxquels elle fut exposée, le nombre et la grandeur de ses exploits dans toutes les parties du monde connu. De pareilles troupes, pleines du sentiment de leur supériorité, habituées aux fortes émotions de la guerre, sont peu faites pour les loisirs de la paix; et il faut, pour les maintenir dans le devoir, des chefs énergiques, d'une autorité morale à toute épreuve. Or César était loin, et ni les chefs de

légion ni les tribuns des soldats ne comprenaient qu'après une guerre, au lieu d'adoucir la discipline, sous prétexte de récompenser les troupes, on doit au contraire la rendre plus rigoureuse. Ils s'abandonnèrent les premiers à la mollesse, cherchèrent à l'envi les uns des autres, par la condescendance la plus fâcheuse, à gagner la faveur des soldats, et amenèrent ainsi le relâchement de tous les liens.

On a vu que César avait connu cet état de choses par les rapports de Marc Antoine, rapports qui lui étaient parvenus en Syrie après son départ d'Alexandrie. Il avait aussitôt fait partir pour l'Italie Marcus Gallius avec mission de rappeler les légions à la discipline et de les conduire en Sicile. De son côté, Marc Antoine n'avait pas attendu les ordres de César : il avait chargé Sylla et Messala de se rendre en Campanie pour apaiser le mécontentement des soldats. Mais Sylla avait été reçu à coups de pierres par la 12e légion, la plus obstinée de toutes. Reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, ils étaient partis pour Brundisium en grande hâte, afin d'instruire César attendu sous peu. A ces nouvelles, Marc Antoine s'était rendu de sa personne à l'armée. Il avait constaté sur les lieux l'impossibilité de maîtriser la sédition : la 10e légion elle-même, que César avait toujours comblée de ses faveurs, s'était laissé entraîner par les rebelles; les troupes restaient sourdes à la voix de leurs chefs; elles pillaient la contrée, molestaient les habitants, se conduisaient comme en pays conquis. Sachant que César ne pouvait se passer d'elles pour la guerre d'Afrique, elles se flattaient, plus que jamais, de tout en obtenir et de se faire tout pardonner.

Dès son arrivée à Rome, César reconnut la gravité d'une situation où l'indulgence et la sévérité présentaient un égal danger. Il voulut d'abord se rendre compte de l'influence que son retour avait pu exercer sur l'esprit des troupes, et, dans ce but, il leur envoya Salluste, pour essayer de les ramener au devoir par la promesse de nouvelles récompenses. Salluste devait leur faire connaître que la guerre n'était pas terminée et que César, loin de manquer à ses promesses antérieures, ajouterait encore aux gratifications en augmentant de mille deniers d'argent la part de chaque soldat. Mais les troupes ne voulurent entendre à aucun arrangement. Elles répliquèrent que César, au lieu de promettre sans cesse, eût, avant tout, à s'acquitter envers elles. Salluste fut menacé et n'échappa à la mort que par la fuite.

Les troupes, s'exaltant de plus en plus, marchèrent en masse sur Rome,

résolues d'arracher à César, par contrainte, la réalisation de ses promesses. Ce n'était plus une armée; c'étaient des bandes désordonnées semant la terreur sur leur passage et capables de tous les excès. Plusieurs officiers essayèrent de les calmer et furent maltraités; deux sénateurs furent massacrés; l'épouvante se répandit dans Rome. Crainte de pillage, César fit garder les portes de la ville par les cohortes dont Marc Antoine avait formé la garnison pendant les troubles. Lorsqu'on lui eut signalé l'approche des troupes révoltées, il leur envoya des messagers pour leur demander à quoi elles prétendaient. Leur réponse fut qu'elles avaient à lui parler, à lui-même. Il leur permit alors d'entrer dans la ville, sans casque ni bouclier, armées de l'épée seulement, et leur assigna le Champ de Mars pour lieu de réunion. Puis, sourd aux instances des personnes de son entourage, qui le dissuadaient d'exposer sa vie au milieu d'une soldatesque effrénée, il se rendit au Champ de Mars et parut tout à coup à la tribune sans s'être fait annoncer. En peu d'instants la nouvelle se répandit parmi les soldats; ils accoururent en tumulte, et à la vue de l'homme qui les avait commandés dans vingt batailles, frappés de son audace, ils le saluèrent selon la coutume. César leur ordonna sévèrement de déclarer ce qu'ils voulaient. «Nous sommes à bout de forces, lui répondirent-ils; il y a assez longtemps que nous courons le monde et que nous versons notre sang; nous voulons notre congé.» César dit aussitôt : «Vous avez raison, les fatigues ont épuisé vos forces; vous êtes couverts de blessures; je vous congédie.» A ces paroles, les soldats, qui n'étaient pas encore revenus de la surprise que leur avait causée la présence de César au milieu d'eux, demeurèrent tout stupéfaits. Ils avaient espéré le contraindre à acheter la continuation de leurs services par la remise immédiate des récompenses qui leur revenaient; mais ils ne s'étaient pas attendus à une résolution par laquelle leur concours était si facilement méprisé. Il se fit un profond silence. César ajouta : «Quant aux gratifications que je vous ai promises, je vous les donnerai lorsque j'aurai terminé la guerre avec d'autres soldats et que je recevrai avec eux les honneurs du triomphe.» Cette déclaration, où la magnanimité et le dédain formaient un saisissant contraste, acheva de les confondre et porta le trouble dans leurs âmes. Persévéreraient-ils dans la rébellion? Mais s'il arrivait alors que César terminât la guerre en Afrique et triomphât sans eux, avec une autre armée! Allaient-ils s'exposer à recevoir un pareil affront et renoncer au riche butin que cette dernière guerre promettait aux vainqueurs? N'allaient-ils pas, s'ils aban-

donnaient César, encourir sa rancune, lorsqu'ils étaient déjà en butte à la haine de ses ennemis? Et quelle honte pour eux de trahir l'homme à qui ils devaient tant de renommée et tant de gloire!

Cependant, quelque heureux que pût paraître le changement qui s'opérait dans les dispositions des soldats, le péril demeurait imminent : le moindre incident, un mot, un cri, l'audace de quelques révoltés, pouvaient entraîner les esprits, comme il arrive que le plus faible poids fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. César, saisissant le moment critique, reprit la parole en les appelant *citoyens*, et non pas *soldats* comme il avait coutume de faire. Un murmure s'éleva dans tout le camp. Humiliés de s'entendre appeler d'un nom qui semblait leur dénier leur passé glorieux, « Nous ne sommes pas des citoyens, nous sommes des soldats », s'écrièrent-ils tous à la fois. César feignit de ne pas les entendre et quitta la tribune; mais ils étaient subjugués. Ils firent éclater leurs regrets, lui demandèrent de punir les plus coupables d'entre eux, lui promirent de le suivre partout où il voudrait. Après avoir simulé l'indécision pendant quelques instants, il parut de nouveau à la tribune. « Je ne punirai personne, dit-il; mais comment ne serais-je pas indigné de l'infidélité de la 10e légion, que j'ai sans cesse comblée de mes bienfaits? C'est la seule que je licencie. Toutefois, à mon retour de Libye, je lui donnerai, comme aux autres légions, tout ce que je lui ai promis. La guerre terminée, je vous distribuerai les terres qui appartiennent à la République, comme aussi les miennes propres; et s'il n'y en avait pas pour tous, je compléterais avec d'autres terres que j'achèterais. » Des acclamations et des applaudissements unanimes accueillirent ces paroles. La 10e légion seule demeurait consternée. Elle demanda d'être décimée; mais César se montra inflexible à toutes les prières.

Telle fut cette scène étonnante où toute une armée révoltée plia sous le seul ascendant de César, scène sans pareille dans l'histoire par sa grandeur, par les conséquences qu'elle devait entraîner, et par le génie de l'homme qui y joua le principal rôle. Elle pourra être égalée; elle ne sera jamais surpassée.

La guerre d'Afrique exigeait de grands préparatifs; César s'y appliqua sans retard. Les vieilles légions furent dirigées sur la Sicile en même temps que plusieurs légions de nouvelle levée; les unes et les autres durent se réunir à Lilybæum (*Marsala*), port choisi pour l'embarquement. On y envoya tous les vaisseaux disponibles des ports d'Italie, de manière à composer une flotte capable de transporter l'armée. Il fallait à peu près une quarantaine de jours

pour effectuer cette double concentration. Ce temps fut employé par César à constituer le gouvernement, à rassurer l'opinion, à prendre les mesures les plus urgentes. Il se fit confirmer la dictature pour l'espace d'un an. Il se fit aussi nommer consul pour l'année suivante [1] et prit pour collègue Lépide, qui s'était acquis des droits à sa reconnaissance par une entière soumission à ses volontés. Un de ses premiers soins fut de compléter le sénat par le remplacement des nombreux sénateurs manquants : plusieurs en effet étaient morts, d'autres s'étaient exilés volontairement, et un assez grand nombre se trouvaient en Afrique à l'armée de Scipion. César les remplaça par des chevaliers, par des centurions, ou par des hommes de rang inférieur qui avaient fait la guerre sous ses ordres. Il y trouva le double avantage de récompenser des services rendus et d'augmenter le nombre des sénateurs dont le dévouement lui était acquis. Deux de ses lieutenants, Calenus et Vatinius, s'étaient distingués dans l'exercice de grands commandements : il leur conféra le consulat pour le peu de temps qui restait encore jusqu'à la fin de l'année courante. Ses ennemis ne laissèrent pas que de tourner en dérision ces consuls sans autorité, nommés pour deux mois au plus; mais il n'y prit pas garde, son seul but étant de reconnaître les services de deux hommes dévoués, en leur donnant pour toujours la dignité de consulaire. Il récompensa avec munificence les officiers et les soldats qui s'étaient signalés dans les dernières guerres, notamment Scæva, ce centurion de la 6e légion, qui avait défendu avec tant de valeur le castellum de Minucius pendant l'investissement du camp de Pompée.

Depuis près de trois ans que durait la guerre civile, César avait donné en toute occasion les preuves les plus manifestes de son indulgence et de sa générosité envers les vaincus. Et pourtant, telle était la terreur qu'inspirait le souvenir des discordes de Marius et de Sylla, qu'on doutait encore de sa sincérité, et qu'on craignait de voir s'ouvrir une nouvelle ère de proscriptions et de vengeances. L'anxiété, aujourd'hui qu'il avait la puissance incontestée, était même plus grande qu'à l'époque de ses premiers succès. Ses ennemis n'avaient pas cessé de le représenter comme devant jeter bas le masque de la générosité le jour où il aurait définitivement conquis le pouvoir; et il faut bien dire que maintenant, comme après la guerre d'Espagne, ces calomnies trouvaient créance grâce aux propos de beaucoup de ses partisans, hommes endettés, qui appe-

[1] C'est-à-dire pour l'année 708 de Rome, qui commença le 1er janvier du calendrier romain ou, en style julien, le 5 novembre 47.

laient ouvertement de leurs vœux les mesures violentes, les confiscations et l'abolition des dettes. Mais César était décidé à persévérer dans la politique de clémence qu'il avait inaugurée dès le début. Agissant contrairement à Marius et à Sylla, il régla sa conduite de manière à se concilier la bienveillance des citoyens, sans distinction de classe. Ce fut ainsi que, malgré l'insistance du peuple, il refusa d'abolir les dettes et que, par contre, il gagna la confiance des basses classes en faisant remise des intérêts dus depuis le commencement de la guerre civile, comme aussi d'une année de tous les loyers inférieurs à cinq cents deniers d'argent. Il ne prit qu'une seule mesure de rigueur, suffisamment justifiée par les besoins de la guerre : il fit vendre aux enchères les biens des membres de l'aristocratie qui n'avaient pas déposé les armes après la bataille de Pharsale, entre autres ceux dont se composait l'héritage de Pompée. Le produit de ces ventes fut ajouté à l'argent qu'il s'était procuré en Orient, aux dons volontaires de toute nature, et aux emprunts faits tant aux villes d'Italie qu'aux particuliers.

Bien qu'il crût devoir porter l'esprit de conciliation le plus loin possible et jusqu'à pardonner à Dolabella, l'auteur des derniers troubles de Rome, il se montra cependant moins indulgent pour Marc Antoine, qui venait de remplir les hautes fonctions de maître des chevaliers durant les dix derniers mois écoulés. Deux ans auparavant, lorsque César faisait la guerre en Espagne, Marc Antoine s'était déjà attiré la réprobation générale par les désordres de sa vie privée; mais il avait cette fois dépassé toutes les limites permises. A son retour en Italie, après la bataille de Pharsale, il n'avait pas craint de se montrer en public avec la danseuse Cytheris, venue à sa rencontre jusqu'à Brundisium. Il avait parcouru l'Italie avec elle, scandalisant les villes municipales et les préfectures par ses débauches de toutes sortes. Nommé maître des chevaliers par César, qui se trouvait alors à Alexandrie, il n'avait pas apporté plus de dignité dans sa conduite. On l'avait vu en pleine Rome paraître en état d'ivresse devant le peuple assemblé: il s'était rendu odieux par des exigences et des abus sans nombre. César, tout en appréciant ses grandes qualités et tout en reconnaissant l'importance de ses services, se crut obligé de donner satisfaction au sentiment public. Pour ce motif, il ne le maintint pas dans une charge si importante et fit choix de Lépide, son collègue au consulat. Que cette décision ait été ou non accompagnée de remontrances particulières, ce qu'on ignore, toujours est-il que Marc Antoine en conçut un dépit qu'il

IMPRIMERIE NATIONALE.

n'essaya même pas de cacher. D'après lui, César méconnaissait son dévouement et ne récompensait pas ses services à leur valeur; lui seul, par sa conduite au sénat, l'avait mis en situation de déclarer la guerre civile; il était donc l'auteur de la fortune de César, et César ne le payait que d'ingratitude en oubliant si complètement le passé. Son mécontentement s'accrut encore à l'occasion de la vente des biens de Pompée. S'étant fait inscrire parmi les principaux acquéreurs avec Dolabella et quelques autres, il avait acheté ces biens au-dessus de leur valeur réelle, dans l'espérance qu'on le dispenserait de tout payement. Mais César exigea qu'il fît honneur aux engagements contractés.

Avant de quitter Rome, César s'occupa de la répartition du gouvernement des provinces pour l'an 708. Il donna le gouvernement de la Sicile à Allienus avec le titre de proconsul, celui de l'Achaïe à Sulpicius. Sextus César et Decimus Brutus virent leurs pouvoirs prorogés pour un an, l'un en Syrie, l'autre dans la Gaule transalpine. César confia le gouvernement de la Cisalpine à Marcus Brutus, quoique celui-ci n'eût pas encore été préteur : il ressentait une affection particulière pour ce fils de Servilia qu'il avait longtemps aimée.

Les troupes destinées à former l'armée d'Afrique se dirigeaient vers la Sicile ainsi que les vaisseaux partis des différents ports d'Italie; mais, par suite de difficultés imprévues, la concentration ne s'effectuait pas aussi vite que César l'eût désiré. Il partit de Rome avant le milieu d'octobre, comptant hâter toutes choses par sa présence à l'armée. Après avoir traversé le détroit à Rhegium (*Reggio*), il arriva le 23 octobre à Lilybæum.

Les préparatifs de l'expédition étaient en effet moins avancés que César ne l'avait cru : toute l'armée était encore en route, excepté une légion de nouvelles levées et six cents chevaux qui venaient de parvenir à destination. Malgré cela, et bien que les vents fussent contraires, voulant marquer son empressement de passer en Afrique, il retint à bord les matelots et les soldats, et s'établit de sa personne si près des bords de la mer, que l'eau mouillait sa tente. Dès les jours suivants, ses galères et un grand nombre de bâtiments de transport rejoignirent successivement; il lui vint aussi plusieurs légions, la plupart composées de recrues, et deux mille chevaux. Il les fit embarquer en toute diligence à mesure de leur arrivée, l'infanterie sur les galères, la cavalerie sur les bâtiments de transport. Ordre fut donné aux soldats de n'emporter que leurs armes et de ne faire entrer dans les vaisseaux ni valets, ni

ustensiles, ni objets d'aucune sorte. Les forces prêtes à partir s'élevèrent ainsi à un total de six légions, dont une seule de vétérans, la 5e, et deux mille chevaux. César les destinait à un premier transport. Il le fit partir presque tout entier pour l'île Aponiana (*île de Favignana*), se proposant de le rejoindre sous peu, lorsqu'il aurait achevé de donner à Allienus, gouverneur de Sicile, les instructions qu'exigeait le prompt embarquement du reste de l'armée expéditionnaire.

Tous les renseignements recueillis s'accordaient à présenter la situation en Afrique comme des plus graves. L'ennemi avait réuni des forces redoutables : elles comprenaient dix légions de Scipion, quatre légions du roi Juba, une cavalerie considérable, un grand nombre de troupes armées à la légère et cent vingt éléphants. Scipion disposait en outre de plusieurs flottes commandées par Attius Varus, par Nasidius et par Marc Octave. La flotte principale stationnait à Utica, les autres étaient réparties sur différents points de la côte d'Afrique.

Après être resté huit jours en Sicile, César mit à la voile le 31 octobre : ses vaisseaux eurent bientôt rallié ceux qui les avaient précédés à l'île Aponiana. Sachant que le gros de l'armée de Scipion était concentré vers Utica, il résolut de débarquer sur la côte qui s'étend au sud du promontoire de Mercure, appelé aujourd'hui le cap Bon (voir *planche 11*) : il espérait la trouver mal gardée ; car les escadres ennemies ne pouvaient maintenir leurs croisières dans la saison avancée où l'on était. Pendant que la flotte prenait son cours vers le sud-ouest, elle fut assaillie d'un coup de vent qui l'empêcha de doubler le cap de Mercure : les vaisseaux furent dispersés de différents côtés. César arriva le quatrième jour en vue des côtes d'Afrique, suivi seulement d'un petit nombre de galères et de quelques bâtiments de transport. Il passa devant Clupea (*Klibia*), Neapolis (*Nabel*), et atteignit Hadrumetum dont Scipion avait confié le commandement à Considius Longus avec deux légions et sept cents chevaux. On aperçut au même moment sur le rivage, du côté de Clupea, une nombreuse cavalerie : c'était celle de Considius et trois mille Numides qui suivaient les mouvements de la flotte. Lorsque César eut attendu quelque temps à l'entrée du port, dans l'espoir d'être rejoint par ses autres vaisseaux, il fit débarquer les troupes qu'il avait sous la main : leur nombre ne s'élevait pas à plus de trois mille hommes d'infanterie, presque tous de nouvelle levée, et cent cinquante chevaux. Elles retranchèrent leur camp près des murs d'Ha-

drumetum sans que Considius y mît obstacle. Comme s'il n'eût songé qu'à la sûreté de la ville, il garnit les remparts de défenseurs et occupa fortement la porte qui donnait du côté du camp ennemi. César ayant fait à cheval la reconnaissance de la place, s'assura bien vite qu'il avait trop peu de monde pour en entreprendre le siège. D'ailleurs la prudence lui conseillait de ne pas s'exposer, dès son arrivée, à recevoir un échec qui aurait démoralisé ses jeunes soldats. Il autorisa son lieutenant Plancus à s'aboucher avec le commandant d'Hadrumetum pour essayer de détacher celui-ci du parti de Scipion; mais la nuit et la journée du lendemain s'écoulèrent sans réponse de Considius.

César passa ces premiers jours dans la plus vive inquiétude : il n'avait aucune nouvelle de ses vaisseaux et, ignorant les projets de l'ennemi, il se voyait exposé, avec une poignée d'hommes seulement, à toutes les tentatives de Scipion. La nécessité de se procurer sur la côte un point d'appui où il pût recueillir sa flotte, le décida à se porter sur les villes maritimes du sud. La plus voisine était la petite ville de Ruspina (*Monastir*), qu'on pouvait atteindre en quelques heures. A peine se fut-il mis en marche, le 5 novembre (*1er janvier 708 de Rome*), que les habitants d'Hadrumetum firent une sortie. Le hasard voulut qu'à ce même instant deux mille cavaliers numides arrivassent pour recevoir leur paye. Ils se joignirent aux habitants, envahirent le camp que César venait de quitter et poursuivirent son arrière-garde. César fit faire halte à son infanterie, lança sur cette multitude les cent cinquante chevaux dont il disposait. Elle fut repoussée jusque dans la place; mais elle en sortit de nouveau dès que les troupes romaines eurent repris leur marche, et revint à l'attaque. Il fallut placer à l'arrière-garde quelques vieilles cohortes et une partie de la cavalerie : la marche se continua avec lenteur, contrariée par des combats incessants.

Aussitôt débarqué en Afrique, César avait défendu aux troupes de piller : recommandation leur était faite, au contraire, d'observer la plus grande discipline afin de gagner les sympathies des habitants, lesquels se plaignaient de l'exigence des soldats de Scipion. Le bénéfice de sa conduite ne se fit pas attendre; car, pendant la route, il vit venir à lui des députés de plusieurs villes, entre autres ceux de Ruspina, qui s'empressèrent de lui offrir des vivres et de faire leur soumission. Il campa le même jour près de la place.

Le lendemain 6 novembre, il marcha sur Leptis, distante de huit milles

(*douze kilomètres*). C'était une ville importante et riche, avec un bon port, et où Scipion n'avait pas mis de garnison. César rencontra en chemin des députés de Leptis, qui se mirent à son entière discrétion. Il continua à s'avancer et posa son camp non loin des murs de la ville, sur le bord de la mer. Voulant, fidèle à son système, se concilier les habitants, il plaça aux portes des piquets de garde, commandés par des centurions, pour empêcher les soldats d'entrer dans la ville. Quelques galères et quelques vaisseaux de transport de sa flotte dispersée avaient dirigé leur course au sud du promontoire de Mercure : le hasard les fit aborder à Leptis au moment où l'armée venait d'y arriver. D'après les renseignements fournis par les équipages, on sut que les autres vaisseaux, incertains du lieu où l'armée avait débarqué, s'étaient dirigés vers l'ouest, du côté d'Utica. Comme on devait craindre qu'ils ne tombassent aux mains de l'ennemi, César détacha aussitôt dix galères, qui eurent l'ordre de se mettre à leur recherche et d'assurer en même temps la navigation le long des côtes. En attendant, il jugea nécessaire de ne pas s'éloigner de la mer tant que ses vaisseaux égarés ne l'auraient pas rejoint. Mais cette obligation l'empêchait de se ravitailler dans l'intérieur du pays : il dépêcha alors en Sardaigne et dans d'autres provinces pour qu'on lui envoyât sans retard des vivres, du blé et des renforts. Rabirius Postumus dut conduire en Sicile une partie des galères, et en ramener le deuxième convoi de troupes qui manquait de vaisseaux pour faire la traversée. Enfin, avisé que l'ennemi avait de grands approvisionnements de blé dans l'île de Cercina (*Kerkena*), César y envoya Salluste à la tête d'une petite escadre.

Cependant l'occupation de Ruspina et de Leptis n'était pas un avantage qui pût dominer ses inquiétudes. Les circonstances étaient bien autrement graves qu'à l'époque où, coupé de l'Italie et campé sur l'Apsus, avec la moitié de son armée seulement, en face de toutes les forces de Pompée, il attendait anxieusement ses renforts de Brundisium. Alors, il disposait de vingt mille hommes de vieilles troupes, des contrées entières s'étaient déclarées pour lui, et il avait toujours la possibilité de se retirer dans l'intérieur de la Grèce. Aujourd'hui, au contraire, il n'avait que huit à neuf mille hommes, presque tous de nouvelle levée; il craignait que ses vaisseaux dispersés ne fussent capturés; il pouvait être investi par les nombreuses troupes de Scipion et de Juba, affamé dans son camp ou jeté à la mer. Dans cette situation exceptionnellement grave, il prit un parti extrême : il résolut de laisser des garnisons à Leptis et à Ruspina

et de s'embarquer avec quelques cohortes de vieilles troupes pour rallier lui-même sa flotte, ou pour aller, au besoin, chercher le reste de son armée en Sicile.

Le 7 novembre, après avoir remis à Caius Saserna le commandement de Leptis et six cohortes, il retourna à Ruspina. A peine arrivé, il fit déposer les bagages aux soldats, mit en réquisition tous les chariots et toutes les bêtes de somme de la ville, et battit les environs pour ramasser des vivres. A son retour, ne trouvant aucune nouvelle des vaisseaux attardés, il arrêta de s'embarquer le soir même. Ses forces actives disponibles se réduisaient à dix-sept cohortes. Il laissa une légion à Ruspina aux ordres de Publius Saserna, frère de celui qui commandait à Leptis, lui prescrivant de prendre toutes les dispositions nécessaires en cas de siège, surtout d'amasser le plus de bois possible.

Les sept cohortes restantes se composaient de vieilles troupes accoutumées aux combats de mer pour avoir servi sur la flotte de Vatinius dans la guerre d'Illyrie. César les conduisit au port de Ruspina et s'embarqua le soir avec elles. Il avait soigneusement caché son projet, de crainte de démoraliser l'armée; car il ne se dissimulait pas le découragement où allaient tomber ses jeunes troupes à la nouvelle de son départ. Il resta embarqué, attendant que la nuit fût écoulée. A l'aube, comme il donnait l'ordre de lever l'ancre, on signala un grand nombre de vaisseaux venant du nord : c'était le reste du convoi dont il avait été si inquiet pendant cinq jours. Il fit débarquer ses sept cohortes, attendit que les vaisseaux du convoi fussent entrés dans le port, et, sans perdre un instant, retourna à Ruspina avec toute son infanterie et sa cavalerie.

Dès ce moment, l'armée comprenait à peu près le total des troupes qui avaient quitté la Sicile à la fin d'octobre, c'est-à-dire six légions (plus de vingt mille hommes), deux mille chevaux et cent cinquante archers. Ce n'étaient pas encore des forces suffisantes pour commencer la campagne : il se vit donc obligé de surseoir à toute entreprise jusqu'à l'arrivée du deuxième convoi de troupes, que le gouverneur de Sicile devait lui envoyer. Il résolut de s'établir fortement à Ruspina et d'y attendre des renforts.

Ruspina était, de toutes les villes maritimes que l'ennemi n'occupait pas, la moins éloignée de la Sicile. Elle s'élevait à l'extrémité d'un vaste promontoire dominant la mer de vingt à vingt-cinq mètres, du haut duquel la vue s'étendait au loin et jusqu'à Hadrumetum, du côté par où les convois devaient arriver. (Voir *planche 20*.) Environ à deux milles (*trois kilomètres*) de la ville, vers le sud, était le port, ou plutôt le mouillage, situé sur la côte orientale du

promontoire, et abrité des vents du nord et de ceux de l'ouest. Ce mouillage est encore celui de la ville actuelle de Monastir, laquelle s'est substituée à l'ancienne Ruspina. On compte dix-huit kilomètres depuis Monastir jusqu'à Sousse (*Hadrumetum*). La route qui joint les deux villes se dirige d'abord vers l'ouest, sur un plateau que couvrent en partie aujourd'hui les maisons de Skanès, en descend pour traverser une vaste plaine souvent inondée par les pluies, et continue sur Sousse vers le nord-ouest. Les troupes reçurent l'ordre de retrancher un camp près de Ruspina, sur la route d'Hadrumetum.

Toute une semaine s'était écoulée depuis le jour où César avait pris terre en Afrique. Il l'avait passée dans la crainte de ne pouvoir rallier ses vaisseaux; mais, par contre, il avait pu vivre et se rendre maître de plusieurs places de la côte sans être inquiété. Les historiens de l'antiquité ne font pas connaître les raisons qui empêchèrent que Scipion ne fût instruit du débarquement de l'ennemi assez à temps pour s'y opposer, ou au moins pour le contrarier. Peut-être crut-il que César projetait de prendre terre à peu de distance d'Utica, et se borna-t-il conséquemment à faire surveiller la côte du golfe de Carthage. (Voir *planche 11*.) Quoi qu'on doive en penser, Scipion put être informé du débarquement dès le surlendemain, c'est-à-dire le 5 novembre, par Considius qui commandait à Hadrumetum. Il sut ainsi que César n'avait pris terre qu'avec quelques milliers d'hommes et que sa flotte était dispersée. Connaissant d'ailleurs les difficultés que l'armée ennemie trouverait à s'approvisionner, il mit en mouvement toutes ses troupes; les différents corps de cavalerie prirent les devants et se portèrent en hâte sur Hadrumetum. Ils étaient commandés par Labienus, Petreius et les deux Pacidius.

Labienus se montrait, comme d'habitude, plein de zèle et de passion. Bien que les événements de Pharsale eussent donné à ses prétentions un éclatant démenti, il n'en était pas devenu plus circonspect. Il se faisait fort de bientôt punir César de son audace en lui infligeant un désastre pareil à celui de Curion. Disposant d'une nombreuse cavalerie bien instruite, il comptait surprendre les colonnes de troupes que César enverrait aux vivres et les attaquer avec des forces écrasantes. Son expérience de la guerre lui avait fait adopter la tactique particulière à la cavalerie numide. Celle-ci était exercée à combattre entremêlée de fantassins armés à la légère et d'archers à pied : elle abordait l'ennemi, le harcelait, mais sans jamais en venir aux mains, et

tournait bride dès qu'on la chargeait; puis, après s'être ralliée sous la protection de ses fantassins qui lançaient une grêle de traits, elle recommençait l'attaque, et continuait ainsi pour fatiguer incessamment les troupes ennemies. Labienus ne doutait pas que cette tactique ne dût réussir contre les légionnaires, qui, pesamment armés et peu mobiles, tiraient tout leur avantage des combats corps à corps.

Le jour où César venait d'être si heureusement rejoint par le reste de sa flotte, Labienus et les autres chefs de la cavalerie numide avaient dépassé Hadrumetum et n'étaient plus qu'à une petite distance de Ruspina. Ce même jour, 8 novembre, César avait résolu de battre le pays au sud de son camp pour ramasser des vivres. Ces expéditions exigeaient de fortes colonnes; car les Numides, toujours embusqués, ne permettaient pas que de faibles détachements se risquassent dans la campagne. Il partit vers 9 heures du matin avec trente cohortes, les légionnaires sans bagages. Leur nombre pouvait s'élever à dix ou onze mille hommes; un faible détachement de cavalerie éclairait la marche. Les troupes, après avoir descendu les pentes du plateau de Skanès, débouchèrent dans la vaste plaine qui s'étend en longueur du nord au sud, depuis la mer jusqu'au delà des villages de Djemmal et de Zermadine. (Voir *planche 20.*) Cette plaine, dans sa partie septentrionale, est d'une horizontalité parfaite, unie comme un miroir et entièrement découverte, car le sol n'a ni arbres, ni végétation d'aucune sorte. César n'était encore qu'à trois milles (*quatre kilomètres et demi*) de son camp, lorsque les éclaireurs vinrent lui annoncer que l'ennemi avait été aperçu à peu de distance : en effet on vit s'élever presque aussitôt d'épais nuages de poussière. Comme il n'avait sous la main qu'une petite partie de sa cavalerie, il expédia promptement ses ordres au camp pour en faire venir toute celle qu'il y avait laissée; les archers, quoique peu nombreux, durent le rejoindre aussi. Il prescrivit aux cohortes de former les rangs en bon ordre et de le suivre lentement : de sa personne, il prit les devants avec une faible escorte. D'aussi loin qu'il put apercevoir l'ennemi, il ordonna aux troupes de mettre le casque en tête et de se préparer au combat.

L'armée ennemie était commandée par Labienus et les deux Pacidius; elle se composait essentiellement de cavalerie entremêlée de fantassins exercés à combattre dans ses rangs. On y comptait douze mille Numides montés sur des chevaux sans brides, les seize cents cavaliers germains et gaulois ramenés

de Thessalie par Labienus après la bataille de Pharsale, les troupes de Petreius, s'élevant à seize cents chevaux et plus de six mille hommes d'infanterie dont une partie armée à la légère, enfin un grand nombre de frondeurs et d'archers les uns à pied, les autres à cheval. Ces troupes se déployèrent sur une ligne très étendue, la cavalerie entremêlée de fantassins dans toute la longueur du front. Elles étaient tellement serrées que, de loin, on les prenait pour de l'infanterie rangée en bataille. Chacune des ailes était renforcée par un gros corps de cavalerie. (Voir *planche* 22, I.) César, très inférieur en nombre et obligé pourtant d'opposer à l'ennemi un front d'une grande longueur, disposa ses troupes sur une seule ligne, la gauche appuyée aux collines de Skanès, les cohortes séparées les unes des autres par d'assez larges intervalles. Il venait d'être rejoint par les renforts venus du camp, c'est-à-dire par quatorze cents chevaux et cent cinquante archers : il plaça les archers en avant de son front, la cavalerie aux ailes. Sa ligne de bataille avait une étendue d'environ deux kilomètres. Persuadé que l'armée ennemie se composait d'infanterie et craignant d'être tourné, pendant le combat, par la cavalerie des deux ailes aux ordres de Labienus, il recommanda à la sienne de tout faire pour ne pas se laisser envelopper.

Les armées restaient en position et s'observaient, lorsqu'on vit tout à coup s'ébranler les deux corps de cavalerie placés aux ailes de l'armée numide. (Voir *planches* 20 *et* 22.) Chacun de ces corps se divise en deux parties: tandis que l'une se rapproche de la cavalerie de César et la harcèle, l'autre se prépare à la tourner. A gauche, d'innombrables cavaliers se déploient dans la plaine; à droite, des milliers d'autres embrassent les collines où s'appuie la gauche romaine. La cavalerie de César ne résiste qu'avec peine à une multitude d'assaillants. Profitant du moment où elle semblait faiblir, les chefs ennemis donnent le signal de l'attaque sur toute la ligne. Soudain alors les fantassins sortent des rangs serrés de la cavalerie du corps de bataille, et, se portant en avant en même temps qu'elle, lancent leurs traits sur les légionnaires des cohortes. Ceux-ci chargent le pilum en main; mais la cavalerie numide, fidèle à sa tactique, n'essaye même pas de tenir tête : elle tourne bride, se reforme derrière les troupes à pied qui résistent, puis revient à la charge. Le combat continue de la sorte, les Numides évitant toujours d'en arriver au choc, et se bornant à harceler les légionnaires par des attaques sans cesse renouvelées.

IMPRIMERIE NATIONALE.

C'était là, pour les troupes de César, un nouveau genre de combat qui les déconcertait. Ne pouvant en venir aux mains avec un ennemi qui leur échappait continuellement, elles se fatiguaient et se décourageaient dans une lutte où tout l'avantage était contre elles; car chaque fois que, poursuivant la cavalerie, les légionnaires s'éloignaient de la ligne des enseignes, ils découvraient leur flanc droit et s'exposaient à être blessés par les traits des fantassins armés à la légère, tandis que les cavaliers numides évitaient facilement la décharge des pilums par une prompte retraite. Le dessein des ennemis se montrait avec évidence : il était d'éviter le choc, de harceler sans relâche les légionnaires pour fatiguer dans une lutte prolongée ces hommes pesamment armés, de les envelopper de plus en plus près, et après les avoir exténués jusqu'à l'épuisement, de leur faire éprouver un désastre pareil à celui qu'avait subi Curion deux ans auparavant. Le désordre s'était mis dans l'infanterie romaine : César fit publier de proche en proche, dans tous les rangs, qu'aucun soldat n'eût à s'éloigner de la ligne des enseignes de plus de quatre pieds.

Pendant que ces combats se livraient au centre, les turmes de Labienus avaient continué leur mouvement pour déborder et envelopper la cavalerie de César, qui, trop peu nombreuse, n'appuyait que faiblement les flancs de l'infanterie. Fatiguée par sa récente traversée et par une lutte inégale contre des forces supérieures, elle commença à plier; puis, pressée de plus en plus, perdant des chevaux par les traits lancés de tous côtés, elle céda le terrain. Aussitôt la cavalerie des ailes ennemies se porte sur les flancs et sur les derrières de l'infanterie romaine ; en un clin d'œil celle-ci se trouve complètement entourée ; les cohortes sont rejetées les unes sur les autres ; les intervalles qui les séparaient n'existent plus ; les légionnaires, serrés dans le rang, n'ont même plus la place nécessaire au maniement des armes. Toute l'armée, infanterie et cavalerie, est refoulée dans les limites d'un cercle étroit où la cernent les masses ennemies. (Voir *planche* 22, II.)

Labienus, à cheval et sans casque, se montrait au premier rang. On l'entendait distinctement, tant les deux armées étaient rapprochées, apostropher les soldats de César et animer le courage des siens. S'adressant aux légionnaires qu'il aperçoit devant lui et plus particulièrement à l'un d'eux : « Eh bien, conscrit, dit-il, qu'as-tu donc à tant faire le brave ? Il vous a donc aussi tourné la tête avec ses discours ? En vérité, il ne vous a pas mis là dans un mince danger ! Je vous plains. » « Je ne suis pas un conscrit, Labienus, lui répond

le légionnaire; je suis un vétéran de la 10e légion.» «Je n'en reconnais pas les enseignes,» dit Labienus. «Tu vas me reconnaître sur l'heure,» réplique le vieux soldat. Rejetant alors son casque pour laisser voir son visage : «Labienus, dit-il, c'est un soldat de la 10e légion qui te frappe,» et, en même temps, il lance son pilum avec une telle force que l'arme traverse le poitrail du cheval de Labienus.

Cependant la consternation était dans les rangs de l'armée romaine, surtout parmi les jeunes soldats : tous avaient les yeux tournés sur César et ne faisaient plus que parer les traits de l'ennemi. Le souvenir des cohortes de Curion, massacrées par ces mêmes ennemis, hantait et troublait les esprits.

César ne s'était jamais trouvé dans une circonstance aussi critique depuis la bataille de la Sambre où Labienus, qui le mettait aujourd'hui en si grand danger, avait tant contribué à le sauver d'une catastrophe. Dans les situations extrêmes, comme celle où il était placé, quelques moments d'indécision, ou une fausse mesure, suffisent pour amener le désastre d'une armée. Il allait, par un mémorable exemple, manifester les qualités du grand homme de guerre : la fermeté d'esprit, la clairvoyance, la promptitude de décision dans le danger. Percer le cercle qui l'étreignait, en étendant le front de bataille, par l'effort simultané des ailes, jusqu'à déborder les deux parties que présenterait l'armée ennemie après la rupture; puis, ce résultat obtenu, charger à fond ces deux parties ainsi séparées et mises dans l'impossibilité de se secourir l'une l'autre : tel fut le dessein qu'il conçut à l'instant. Quinze cohortes, comptées de deux en deux sur les trente dont se composait la ligne d'infanterie, reçurent l'ordre de faire face en arrière, sur place, par un demi-tour individuel des légionnaires, de se porter chacune derrière la cohorte voisine, restée face en tête, et de s'y adosser. (Voir *planche* 22, III.) Les deux lignes de bataille formées de la sorte avaient à tenir l'ennemi à distance de leur front, et, pendant ce temps, les cohortes placées aux deux ailes, devaient, par des charges répétées, repousser progressivement l'ennemi qui les enveloppait et gagner du terrain, quoi qu'il en pût coûter, les unes vers la droite, les autres vers la gauche; au fur et à mesure de quoi, les cohortes intermédiaires avaient à augmenter les intervalles et à étendre leur front le plus possible pour que les hommes reprissent, dans le rang, l'aisance qu'ils avaient perdue.

La tâche la plus difficile incombait aux cohortes des ailes, composées,

comme ordinairement, de légionnaires aguerris. L'ennemi les pressait de front et sur le flanc; mais, quoique accablés de coups de flèches et de coups de fronde, ces vieux soldats ne s'étaient pas laissés entamer. Tantôt ils repoussent les assaillants de front, sans cependant s'éloigner beaucoup des enseignes, puis, faisant tous un quart de conversion, chargent en avançant pour gagner du terrain dans la direction de la ligne de bataille; tantôt, selon le cas et la nécessité, ils combattent à la fois dans les deux sens, ceux des premiers rangs, de front, ceux des derniers rangs, sur le flanc, et toujours en s'efforçant de prendre du large vers les ailes. Lorsque l'ennemi s'approche et devient trop pressant, ils s'arrêtent, tiennent ferme dans la position conquise, et recommencent l'attaque aussitôt après. Par cette lutte opiniâtre, les cohortes des ailes gagnent peu à peu de l'espace sur leurs flancs, tandis que les autres cohortes, tout en combattant sur le double front de bataille, se desserrent dans les rangs et élargissent les intervalles, les unes vers la droite, les autres vers la gauche, en ayant soin de se maintenir autant que possible sur une ligne régulière. Après de longs efforts, le cercle ennemi fut enfin rompu en deux parties suivant son diamètre, et débordé par l'extension même du front de la ligne romaine. (Voir *planche* 22, IV.) César épiait ce moment. A son signal, les trente cohortes s'ébranlent toutes à la fois. Il prend en personne le commandement des quinze cohortes restées face en tête. Ses deux lignes de bataille chargent avec furie les deux parties séparées de l'armée numide; la cavalerie, qui s'était réfugiée entre les cohortes, s'élance à travers les intervalles. (Voir *planche* 22, V.) Surpris, déconcerté par cette rapide attaque, à un moment où il se croyait sûr de la victoire, coupé en deux parties qui ne pouvaient se secourir mutuellement, l'ennemi ne tint sur aucun point. Ses bandes dispersées coururent à travers la plaine dans toutes les directions. César rejoignit les cohortes qui avaient chargé en arrière de lui et reprit avec l'armée, rangée en bataille, le chemin de son camp.

A peine était-il en marche, que Petreius et Pison débouchèrent sur le champ de bataille à la tête de seize cents cavaliers d'élite numides et d'une assez nombreuse infanterie composée d'hommes armés à la légère, de frondeurs et d'archers. Les fuyards se rallièrent sous la protection de ces renforts et, se portant sur les derrières de l'armée romaine, assaillirent les derniers rangs des cohortes qui se retiraient. César ordonne à ses troupes de faire face en tête : la bataille recommence en plaine sur toute la ligne. S'en tenant toujours à leur

façon de combattre, les ennemis harcèlent les légionnaires sans jamais en venir aux mains ni se laisser atteindre. L'armée courait encore une fois le danger d'être tournée sur ses ailes. Ce péril était même plus à craindre maintenant; car la cavalerie n'en pouvait plus, si bien qu'on avait dû la placer sous la protection des cohortes, dans les intervalles qui les séparaient. Celles-ci, pareillement, avaient beaucoup souffert. Et pourtant le salut de l'armée exigeait un dernier effort. Il fallait, pour ne pas être cerné de nouveau, culbuter les Numides par une charge générale, mais ne pas s'arrêter, cette fois, qu'ils n'eussent été chassés au delà des dernières collines. A l'ordre donné, toutes les cohortes, appuyées par la cavalerie, se jettent sur l'ennemi. Les Numides n'étaient point restés sans se ressentir des fatigues de la journée : ils n'essayèrent même pas de résister à l'impétuosité des troupes romaines. Repoussés de la plaine, tous s'enfuirent vers les hauteurs. Les Romains les rejetèrent jusqu'au delà des crêtes pour les empêcher de se rallier; puis ils prirent position sur ces hauteurs conquises et s'y mirent en sûreté. Après s'y être reformés, ils retournèrent tranquillement, en ordre de combat, au camp de Ruspina. La bataille, commencée à la cinquième heure du jour (*onze heures du matin*), avait duré jusqu'au coucher du soleil (*cinq heures et un quart*). Les deux armées comptaient un grand nombre de blessés; Labienus fit transporter les siens à Hadrumetum sur des chariots.

Aussitôt après cette chaude journée, les nouvelles alarmantes se succédèrent coup sur coup : la plus persistante annonçait que dans trois jours Scipion aurait rejoint Labienus et Petreius avec ses légions et sa cavalerie. César résolut de donner une telle force à ses ouvrages, qu'il pût défier toutes les attaques jusqu'à l'arrivée de ses renforts. Il fallait d'abord relier le camp à la ville de Ruspina, puis assurer les communications avec la mer. Dans ce double but, on construisit deux retranchements; l'un qui barrait l'intervalle entre le camp et Ruspina, l'autre qui partait de la ville et se prolongeait jusqu'au port où mouillait la flotte. (Voir *planche* 20.) Ils devaient être défendus par des castella qu'on établirait de distance en distance. Le terrain compris entre ces retranchements et la côte mesurait six milles (*neuf kilomètres*) de circuit. César ordonna de prendre les machines et les traits qui armaient les galères et de les transporter dans le camp pour être employés à la défense des ouvrages. Il y appela une partie des rameurs qui servaient sur les navires gaulois et rhodiens, et les fit armer, se proposant, à l'exemple de l'ennemi, de les exercer

à combattre, comme infanterie légère, dans les rangs de la cavalerie. En outre il tira de ses vaisseaux, pour grossir le nombre des troupes de défense, les archers venus de Syrie et de Célœsyrie. Des tours furent élevées sur les parapets à une petite distance l'une de l'autre; on devait les armer de catapultes et de scorpions. Le camp devint un immense arsenal : on y organisa des ateliers; on travailla sans relâche à forger des traits, à fondre des balles, à fabriquer des pieux. L'Afrique ne produisant ni bois de clayonnage, ni bois propre à construire des béliers, César dépêcha des exprès en Sicile pour qu'on lui en envoyât; il demanda aussi du fer et du plomb. Pour stimuler l'activité des troupes, il visitait chaque jour les travaux, surveillait lui-même tous les détails. Plusieurs cohortes et des postes de cavalerie étaient de garde à tour de rôle en dehors des retranchements pour annoncer l'approche de l'ennemi et pour parer à une première attaque.

Mais les plus grands soucis de César étaient dus à la difficulté de faire vivre l'armée. Scipion, on se le rappelle, n'avait reculé devant aucun moyen pour l'affamer. Il avait enrôlé tous les cultivateurs afin d'empêcher que la moisson n'eût lieu l'été précédent; il avait fait transporter dans un petit nombre de places fortes le blé qu'on avait pu trouver dans la province; la campagne était entièrement ravagée; presque toutes les villes étaient saccagées ou détruites. En attendant que les approvisionnements demandés en Sardaigne et en Sicile lui parvinssent, César s'adressa aux particuliers : il réussit, par ce moyen, à amasser une faible provision de blé qu'il ménageait avec le plus grand soin.

La nouvelle du débarquement de César avait surpris Scipion à Utica. Laissant dans la place une forte garnison aux ordres de Caton, il s'était porté sur Hadrumetum avec ses huit légions plus trois mille chevaux. Il y était arrivé le 12 novembre environ, et après y être resté quelques jours, il avait fait sa jonction avec Petreius et Labienus par une marche de nuit. Les troupes réunies s'établirent dans un même camp, au sud de Ruspina, à une distance de trois milles (*quatre kilomètres et demi*), sur le terrain ondulé qui borde la mer depuis cette place jusqu'au village actuel de Knaïs. (Voir *planche 20*.) Soit que Scipion s'en laissât imposer, soit qu'il jugeât trop difficile de forcer les retranchements ennemis, il se borna à resserrer César et à lui couper toute communication avec l'intérieur du pays, ce qui lui était facile à l'aide de sa nombreuse cavalerie. Elle battit la contrée dans tous les sens, se risquant jusqu'à proximité de Ruspina et enlevant les soldats qui sortaient du

camp pour aller à l'eau ou au fourrage. César se vit bientôt bloqué dans l'étroit espace circonscrit par la mer et par sa ligne de retranchements.

Cependant les convois de Sardaigne et de Sicile n'arrivaient pas. La disette se mit dans l'armée de César ; le fourrage vint à manquer entièrement. Les vieux soldats, que tant de campagnes de terre et de mer avaient façonnés aux épreuves de la guerre, en étaient réduits à ramasser de l'algue marine sur le rivage, à la laver dans l'eau douce et à la donner comme nourriture à leurs chevaux. Et pour surcroît d'inquiétude, on annonçait l'approche de Juba avec de puissants secours.

Aujourd'hui que les guerres diffèrent de celles des anciens sous tant de rapports, on se représente difficilement la situation où se trouva César, et on a quelque peine à comprendre comment avec vingt mille hommes, presque tous de nouvelle levée, bloqué dans un espace d'à peine cinq cents hectares, en proie à la disette, il se maintenait devant un ennemi trois fois supérieur en nombre, maître de toute la province d'Afrique. Il est certain qu'à une époque où les armes de jet étaient sans effet contre les retranchements en terre, une armée romaine pouvait braver bien des attaques en se couvrant de fossés, de remparts et de défenses accessoires ; mais cette raison ne suffirait pas à expliquer ici la conduite de Scipion. Ce qui lui en imposait bien autrement que les ouvrages formidables de César, c'était la présence de César même, le conquérant des Gaules, le vainqueur de Pompée. Effectivement les grands hommes de guerre jouissent de ce privilège singulier, que le prestige dû à leurs hauts faits double la confiance et le courage des troupes, déconcerte au contraire et trouble l'ennemi, fût-il supérieur en nombre. Ainsi, dans les moments de crise, la présence d'Annibal, de Turenne, de Napoléon, valait toute une armée. En ces jours de novembre 47, César, placé dans des circonstances d'une gravité sans égale, conserva un calme et une sérénité admirables, témoignages visibles de sa fermeté d'âme. Rien, ni dans ses manières ni dans son langage, ne trahissait son inquiétude. Dans ses visites aux travaux, il se montrait fréquemment aux troupes : son attitude tranquille, son égalité d'humeur, entretenaient la confiance et ranimaient les courages près de faiblir. Voulant à la fois rendre sa position inexpugnable et accoutumer ses jeunes troupes aux fatigues, il fit travailler sans cesse aux retranchements de ses lignes. Il leur donna une force exceptionnelle en faisant creuser des fossés plus profonds que de coutume. Le nombre des tours fut

encore augmenté : on les arma de machines et on les pourvut d'une profusion de traits. Les abords des fossés furent rendus impraticables : à défaut d'abatis que le pays ne fournissait pas, on y sema des chausse-trapes et on y creusa des trous de loup disposés en quinconce. Enfin on construisit des digues dans la mer, au mouillage de la flotte, pour le cas où l'ennemi viendrait à tenter une attaque de ce côté.

Le roi Juba, comme le bruit en avait circulé, venait de quitter ses États. Instruit des dangers que courait l'armée ennemie, il espérait l'accabler conjointement avec Scipion avant qu'elle n'eût reçu aucun renfort. Il amenait de nombreux contingents d'infanterie et de cavalerie. Mais César devait échapper à ce nouveau péril par un événement fortuit. Un nommé Sittius, banni d'Italie comme complice de Catilina, avait cherché un refuge en Mauritanie avec quelques autres exilés, et s'y était fait une position dans l'armée de Bocchus, roi d'une partie du pays. Il était actif, entreprenant, et, comme les partisans de Catilina en général, inclinait pour la cause de César, quoiqu'il ne le connût point personnellement et n'en eût jamais reçu aucun bienfait. Lorsqu'il sut que Juba s'éloignait de ses États, il engagea Bocchus à les envahir. Agissant de concert, ils s'emparèrent de Cirta (*Constantine*), la principale ville de Numidie, se portèrent en Gétulie, y prirent deux autres villes dont les habitants furent passés au fil de l'épée, et étendirent leurs ravages de tous côtés. Lorsque Juba eut connaissance de ces événements, son armée n'était plus très loin de Ruspina. Il rebroussa chemin pour aller défendre ses États, emmenant toutes ses troupes, même celles qu'il avait envoyées à Scipion précédemment, et ne lui laissant que trente éléphants non dressés.

Quoique César fût en Afrique depuis deux semaines, les habitants doutaient encore de son arrivée et regardaient les troupes débarquées comme ne composant qu'une partie de l'armée aux ordres d'un de ses lieutenants. Informé de cela, il envoya des lettres dans les différentes villes pour certifier sa présence dans la province: peu de temps après, il vit arriver dans son camp un grand nombre de notables qui protestèrent de leur dévouement à sa personne et implorèrent son secours. Ils se plaignaient amèrement de la cruauté des troupes de Scipion. Celles-ci brûlaient les maisons, ravageaient les terres, enlevaient les troupeaux, saccageaient les villes, tuaient ou emprisonnaient les principaux habitants. César promit aux délégués d'entrer en campagne aussitôt ses forces réunies, et expédia de nouveau en Sicile les ordres les plus

pressants à Allienus et à Postumus pour leur prescrire de lui envoyer des renforts sans aucun délai, et sans se préoccuper de la mauvaise saison ni des vents contraires. Il leur faisait connaître que si les secours ne lui arrivaient pas promptement, l'Afrique serait ruinée et perdue.

Cependant Scipion se gardait de rien entreprendre. Sachant que César avait trop peu de troupes pour livrer bataille, il rangeait tous les jours son armée en ligne, mais sans s'éloigner de ses retranchements de plus de trois cents pas (*quatre cent cinquante mètres*). C'était faire inutilement parade de ses forces : César restait en effet dans son camp, résolu à supporter toute provocation jusqu'à l'arrivée de ses vieilles légions. Un jour pourtant, Scipion eut la hardiesse de s'avancer en plaine jusqu'à une petite distance des ouvrages ennemis. Son armée s'étendait sur une longue ligne de bataille, les trente éléphants chargés de tours étaient rangés en avant du front. Bien que César ne craignît point d'être attaqué dans son camp rendu inexpugnable, il ordonna néanmoins d'y faire rentrer sans précipitation tous les soldats qui en étaient sortis pour aller au bois ou au fourrage. Les piquets de cavalerie durent rester de garde extérieure jusqu'au moment où l'ennemi arriverait à portée de trait; les troupes prirent, sur les parapets des retranchements, les postes qui leur étaient assignés en cas d'attaque. Mais la démonstration de Scipion se réduisit à une vaine bravade : après être resté quelque temps dans sa position de bataille, il se retira peu à peu avec toute l'armée.

Une conduite si timide produisit bientôt ses inévitables conséquences : les nombreux Numides et Gétules qui étaient dans l'armée de Scipion furent mécontents de voir la guerre traîner en longueur et de ne faire aucun butin. Ils avaient d'ailleurs conservé une vive reconnaissance à Marius, leur bienfaiteur. Quand ils surent que César était son parent, ils désertèrent en foule; beaucoup passèrent dans son camp; d'autres retournèrent dans leur pays. Du même coup, plusieurs villes de la province abandonnèrent le parti de Scipion. Jusqu'à ce jour la crainte les avait retenues; mais à la nouvelle d'un échec que Labienus venait d'éprouver à Leptis, elles dépêchèrent auprès de César pour lui offrir du blé, à la condition qu'il leur enverrait des troupes de garnison. Achulla était une de ces villes. Au moment où César y envoyait l'ancien édile Caius Messius avec un détachement, Considius s'y portait de son côté à la tête de huit cohortes de mercenaires numides et gétules, tirées

IMPRIMERIE NATIONALE.

d'Hadrumetum; mais Messius le prévint et prit possession de la ville. Considius en commença aussitôt le siège.

Une réunion d'heureuses circonstances allait sortir César de la situation fâcheuse où il se trouvait. On se souvient que Salluste avait été détaché avec une petite escadre pour s'emparer de l'île de Cercina. Quand il en eut chassé Caius Decimius, ancien questeur, préposé aux approvisionnements de l'armée de Scipion, il fit charger sur des vaisseaux marchands tout le blé qu'on y trouva et l'envoya à César au camp de Ruspina. Vers ce même temps, le proconsul Allienus faisait partir de Sicile les 13e et 14e légions, huit cents chevaux gaulois, plus mille archers et frondeurs. Le convoi arriva à Ruspina le quatrième jour de navigation, n'ayant perdu que deux transports. Pour que ces troupes pussent se refaire des fatigues de la traversée, César les distribua dans les castella et autres ouvrages retranchés; les vaisseaux durent retourner à Lilybæum et en ramener le reste de l'armée expéditionnaire. Une autre ressource lui fut offerte par les habitants de Thysdrus (*El Djem*). Ils lui firent connaître que la ville avait en dépôt trois cent mille boisseaux de blé: ils demandaient des troupes de garnison, tant pour sauver ces approvisionnements que pour garantir leurs propriétés.

A la vérité, César n'était pas décidé à offrir la bataille avant l'arrivée de nouveaux renforts; toutefois les forces dont il disposait dès ce moment lui permettaient de ne pas rester plus longtemps bloqué dans son camp. Il se proposait d'inquiéter l'armée ennemie, de la déloger des positions avantageuses qu'elle pourrait occuper, de l'obliger à camper loin de l'eau, et de profiter des fautes qu'elle pourrait commettre. Scipion allait bientôt lui fournir l'occasion de commencer les opérations actives. Son armée vint en effet à souffrir du manque d'eau dans la contrée située au sud de Ruspina, où on ne trouve qu'un petit nombre de puits d'eau saumâtre; il se vit obligé de décamper.

Sur sa gauche s'étendait la vaste plaine unie et découverte dont il a déjà été question, où César, attaqué le 8 novembre par la cavalerie numide, ne s'était tiré d'affaire que grâce à sa présence d'esprit et à sa fermeté. Elle se développe en longueur du sud au nord, limitée à l'ouest et à l'est par deux chaînes de hauteurs presque parallèles. (Voir *planche 20*.) La chaîne occidentale porte les villages de Mazdour, Menzel Harb, Oum Aïsa, Matmer, et s'abaisse graduellement dans la direction de Sousse. La chaîne de collines qui lui fait face commence près de la mer, à huit kilomètres de Monastir (*Ruspina*), par

un mamelon que surmonte le marabout de Sidi Masaoud; à partir de là, elle présente une suite d'éminences, de même élévation à peu près, qui se rapprochent sensiblement des hauteurs de Mazdour et de Menzel Harb, jusqu'à ne plus laisser à la plaine qu'une largeur de quatre kilomètres. La plus remarquable de ces éminences, par l'élévation et par l'étendue, est la dernière, c'est-à-dire la plus méridionale; elle porte le marabout de Sidi Ahmed ben Djha et se trouve en regard des villages de Mazdour et de Bou Otsman. Toute cette série de collines projette vers la plaine des versants dont les pentes sont d'un accès facile. Le massif général des hauteurs, lequel s'appuie à la mer, est traversé de Moknine à Mnara, par une route qui a toujours existé : c'est aujourd'hui la grande voie télégraphique de Mahdia à Sousse. Entre cette route et la colline de Sidi Ahmed ben Djha le terrain est coupé de larges et profondes crevasses se ramifiant dans tous les sens et constituant ainsi de vastes ravins, favorables aux embuscades et aux surprises.

La plaine est coupée, dans le sens de sa longueur, par une petite rivière, nommée l'Oued Ras el Mardj, qui va se perdre dans les lagunes du bord de la mer. Dans la partie la plus resserrée de cette plaine, c'est-à-dire entre la colline de Sidi Ahmed ben Djha et les hauteurs de Mazdour, on aperçoit aujourd'hui un tertre peu élevé, de forme arrondie, couvrant environ cinquante hectares de superficie : il est entièrement composé des ruines de l'ancienne ville d'Uzita, qui se sont tassées avec le temps. La ville était située sur la rive droite de l'Oued Ras el Mardj, à moins de quinze cents mètres du pied des hauteurs orientales.

Scipion avait pris le parti de se porter sur Uzita, où il devait trouver l'eau en suffisance ainsi que d'autres ressources nécessaires. Il assit son nouveau camp à l'ouest de la ville, au bas des pentes qui s'abaissent vers l'Oued Ras el Mardj, et mit dans la place une forte garnison de Numides. Les sommets de la plupart des collines qui lui faisaient face étaient, de temps immémorial, surmontés de tours d'où on découvrait la campagne : il fit occuper par un poste celle qui se trouvait la plus rapprochée de son camp.

César, informé du départ de Scipion, résolut de sortir enfin des retranchements de Ruspina et de s'établir à sa proximité, tant pour l'inquiéter que pour faire naître l'occasion de lui infliger un échec. Marcher directement sur Uzita, par la plaine, n'était pas une manœuvre exécutable; car l'armée aurait certainement été attaquée, pendant le trajet, par la cavalerie de Scipion, au risque

d'être cernée comme à la bataille du 8 novembre; et même eût-elle réussi à s'approcher de la place, qu'elle n'aurait pu construire un camp en présence de toutes les forces ennemies. Se retrancher dans de pareilles conditions constituait une opération déjà signalée dans le cours de cette histoire comme la plus difficile de toutes celles des guerres de l'antiquité. Deux ans et demi auparavant, à Ilerda, César avait réussi à fortifier un camp près de l'ennemi; mais c'était grâce à la supériorité numérique de ses forces sur celles des lieutenants de Pompée, grâce surtout à la nombreuse et incomparable cavalerie dont il disposait. Ici, au contraire, les choses étaient pour ainsi dire interverties : son armée était en effet de beaucoup inférieure à celle de Scipion, et il ne pouvait opposer que deux ou trois mille chevaux à une cavalerie qui en comptait plus de dix mille. Il conçut alors un plan dicté par la nature des lieux : s'emparer à l'improviste du mamelon de Sidi Masaoud où commencent les hauteurs près de la mer, occuper et fortifier promptement les pitons suivants, et s'avancer ainsi, de sommet en sommet, jusqu'au point où se mesure la plus courte distance d'Uzita à la chaîne de collines; une fois arrivé là, s'approcher de la place entre deux retranchements dirigés vers la muraille, à travers la plaine.

La première chose à faire était d'atteindre la colline de Sidi Masaoud à l'insu de l'ennemi. Il fallait deux heures de marche pour y arriver. Le 29 novembre, à la nuit tombante, César fit appeler dans sa tente les éclaireurs ainsi que les officiers préposés aux mouvements de troupes, et leur donna ses ordres pour décamper incessamment. Vers la troisième veille (*minuit*), tout étant prêt, et sans que personne connût son dessein, il fit sonner le départ. Il s'avança avec l'armée dans la direction de Ruspina, descendit ensuite la pente douce qui mène depuis la ville vers le bord de la mer, et longea le rivage jusqu'à Sidi Masaoud. Les troupes occupèrent successivement les premiers mamelons d'où on a vue sur la plaine d'Uzita. En moins d'une demi-heure elles les eurent fortifiés de castella et de tours en bois. Quand elles se furent ainsi étendues sur les hauteurs et que la gauche ne se trouva plus très éloignée de la colline où, comme on l'a dit, Scipion avait placé un poste de Numides, César les arrêta et fit rapidement la reconnaissance du terrain. Comme les pentes qui s'abaissaient devant son front vers la plaine pouvaient être facilement escaladées par la cavalerie ennemie, il fit tirer un retranchement à mi-côte, depuis Sidi Masaoud jusqu'au point où il s'était arrêté. Ce retran-

chement, tout en fortifiant la position, allait donner pleine sécurité aux travailleurs chargés de construire en arrière le grand camp de l'armée. Des postes de cavalerie furent établis de distance en distance pour observer l'ennemi.

Lorsque le jour commença à poindre, Scipion et Labienus aperçurent avec étonnement l'armée de César occupée à s'établir sur les hauteurs en face d'eux. Scipion fit sur-le-champ sortir sa cavalerie, la rangea en bataille, et marcha environ de mille pas (*quinze cents mètres*). En même temps, l'infanterie se formait en seconde ligne, à moins de quatre cents pas (*six cents mètres*) de son camp. Sans s'inquiéter de ces mouvements, César continua à se fortifier; mais, voyant les ennemis s'avancer dans la plaine jusqu'à quinze cents pas (*environ deux mille mètres*) de ses retranchements, il rappela les légionnaires employés aux travaux et fit ses dispositions de combat. En cas d'attaque, il pouvait être fortement inquiété sur sa gauche par les Numides postés sur la colline voisine : il ordonna alors à sa cavalerie espagnole de s'y porter et de les en chasser; un détachement d'infanterie armé à la légère fut désigné pour la soutenir. Elle s'empara promptement de la colline : les Numides s'enfuirent vers la plaine. Labienus envoya aussitôt à leur secours toute la cavalerie de son aile droite dont faisaient partie les Gaulois et les Germains, troupes d'élite; mais il garda en position son centre et son aile gauche. César aperçoit ce mouvement : il attend que la droite de Labienus se soit assez éloignée du corps de bataille, et lance la cavalerie de sa gauche pour tourner l'ennemi et lui couper la retraite. Il y avait dans la plaine une très grosse maison de campagne qui déroba cette manœuvre aux regards de Labienus : tout à coup il vit sa cavalerie prise à revers, ses Numides fuir à fond de train vers les hauteurs où était le camp. L'échec ne pouvait plus être réparé. Seuls les Germains et les Gaulois défendirent le terrain; mais pendant qu'ils cherchaient à se faire jour sur leurs derrières, la cavalerie espagnole descendit de la colline précédemment conquise et se jeta sur eux : ils furent enveloppés et taillés en pièces. Ce désastre consterna l'infanterie de Scipion, qui était restée déployée en avant de son camp; elle rentra précipitamment par toutes les portes.

César connaissait trop bien l'influence du moral à la guerre, pour ne pas vouloir profiter de l'avantage que sa cavalerie venait de remporter. Dès le lendemain il tira ses cohortes de tous les postes fortifiés, et rangea l'armée

dans la plaine le long du pied des collines. Voyant que Scipion restait dans son camp, il appuya lentement à gauche avec la ligne de bataille, de manière à la rapprocher peu à peu d'Uzita et des retranchements ennemis. Lorsqu'elle ne fut plus distante des murs que de mille pas (*quinze cents mètres*), Scipion craignit de perdre la place par un coup de main. Faisant alors sortir toutes ses troupes, il les forma sur quatre lignes, dont la première se composait de cavalerie entremêlée d'éléphants armés de tours, et après s'être avancé dans cet ordre de combat, il s'arrêta en arrière d'Uzita, son centre couvert par la ville, ses deux ailes la débordant de chaque côté, défendues par le terrain fangeux du lit de la rivière. Ces dispositions montraient clairement que Scipion ne risquerait pas la bataille au milieu de la plaine, et qu'il ne l'accepterait que sous la protection des obstacles qui couvraient son front. Ayant ainsi la ville entre elles, les deux armées restèrent en présence tant que le jour dura : au coucher du soleil, elles rentrèrent chacune dans ses retranchements.

Ainsi cette journée s'était écoulée sans que César eût trouvé l'occasion de profiter du succès remporté la veille : il n'avait pu ni combattre, ni tenter un coup de main sur Uzita, ni s'établir près des murs de la place. Force lui fut de continuer les travaux de cheminement le long des hauteurs. Voulant occuper et aguerrir ses jeunes troupes, il changea à diverses reprises son camp principal pour le rapprocher successivement de celui de Scipion. Les soldats s'accoutumaient d'autant plus vite à ces rudes épreuves, que tout bien-être leur était interdit : ils n'avaient en effet que leurs armes et le bagage strictement nécessaire. On n'en comptait que fort peu qui couchassent sous des tentes faites de peaux d'animaux; les autres s'étaient construit des abris avec des morceaux de vêtements ou avec des roseaux et des branchages entrelacés. Les vivres leur venaient de Leptis, de Ruspina ou d'autres lieux situés sur les derrières de l'armée.

Au milieu de ces continuels travaux, la gauche des lignes se rapprochait de plus en plus d'Uzita et du camp ennemi. On était en plein hiver (le mois de décembre venait de commencer), lorsqu'une nuit, vers la seconde veille, contre toute attente en pareille saison, il s'éleva tout à coup un violent orage mêlé d'une grêle aussi grosse que des pierres. Des torrents d'eau inondèrent l'intérieur du camp et les fossés des retranchements; tous les feux furent éteints, tous les abris renversés, toutes les provisions avariées ou détruites;

les soldats errèrent de côté et d'autre dans l'enceinte des lignes, se couvrant la tête de leurs boucliers. Il fallut suspendre les travaux pendant plusieurs jours, qu'on employa à déblayer les tranchées et à réparer les dégâts.

A la nouvelle de l'échec essuyé par la cavalerie de Labienus dans la plaine d'Uzita, Considius s'était décidé à lever le siège d'Achulla. Toutes ses tentatives d'investissement avaient échoué contre les efforts de Messius, qui détruisit ou incendia ses ouvrages. Considius brûla le blé dont son camp était abondamment fourni, gâta le vin, l'huile et les autres vivres, et regagna Hadrumetum par un long détour à travers la Numidie.

Après ce même combat d'Uzita, Scipion avait dépêché des courriers à Juba pour l'engager instamment à lui amener des renforts. Le roi, considérant que le danger où le mettait l'agression de Sittius n'était pas comparable à celui qui le menacerait si César sortait vainqueur de la guerre d'Afrique, n'hésita pas à répondre au désir de son allié. Il laissa une partie de ses forces à Saburra, qui dut contenir Sittius, et marcha pour joindre Scipion, emmenant trois légions, huit cents cavaliers avec brides, un grand nombre de Numides sans brides et de fantassins armés à la légère, et trente éléphants.

Des hauteurs qu'elles occupaient, les troupes de César virent l'armée de Juba asseoir son camp à part, à une petite distance de celui de Scipion, sur les pentes qui s'abaissent vers le village actuel de Menzel Harb. (Voir *planche 20.*) Dès le jour suivant, désirant faire montre de ses forces, Scipion rangea ses deux armées en bataille et s'avança en plaine un peu plus que de coutume. Après être resté quelque temps dans cette position, comme s'il eût voulu intimider l'ennemi par le déploiement de forces si nombreuses, il se retira.

Quelque désir qu'eût César de camper près des remparts d'Uzita, il ne pouvait cheminer qu'avec lenteur. Cependant ses troupes avaient occupé et fortifié les différentes collines de proche en proche; elles s'étaient couvertes sur leur front en continuant le retranchement mené à mi-côte dès l'origine des travaux, et ainsi elles avaient atteint la partie des hauteurs la plus rapprochée de la place, c'est-à-dire celle qui faisait directement face à la muraille. Le terrain présentait là, sur les pentes inférieures du versant, un emplacement des plus favorables, pour établir le camp de l'armée entre deux ravins, qui devaient protéger ses deux côtés latéraux mieux que ne l'auraient fait les plus forts retranchements. Ordre fut donné aux troupes d'y construire le

camp. Son côté antérieur n'était pas à plus de quatorze cents pas (*environ deux mille mètres*) des murs d'Uzita. (Voir *planche* 20.)

A une petite distance, sur la gauche, était la colline de Sidi Ahmed ben Djha, la dernière et la plus élevée de la chaîne de mamelons qui limite la plaine. En l'occupant, Scipion pouvait à tout instant inquiéter la gauche de l'ennemi; aussi n'avait-il pas attendu, pour s'en emparer, que César eût prolongé ses lignes jusqu'à proximité : depuis quelque temps, au contraire, il y avait mis un détachement de Numides. César résolut de forcer cette importante position pour y appuyer sa gauche. Il en était encore séparé par un de ces ravins dont il a été parlé précédemment, large et profonde déchirure de terrain, présentant dans tous les sens des ramifications crevassées. On ne le voit que quand on en est tout proche ; on n'y descend et on ne le remonte que difficilement par des pentes très raides. Pour arriver à la colline de Sidi Ahmed ben Djha, les troupes avaient forcément à le traverser et à s'engager, au delà, dans un bois d'oliviers touffu. Persuadé que César avait dessein d'occuper la colline, Labienus se mit en embuscade dans le ravin et dans le bois avec une partie de sa cavalerie et de son infanterie armée à la légère. En outre, il cacha de la cavalerie sur les hauteurs, vers l'origine du ravin, pour que l'ennemi ne pût s'échapper de ce côté : celle-ci devait paraître au moment où il attaquerait lui-même l'infanterie de César au passage à travers ce difficile terrain.

Ignorant le piège qui lui était tendu, César mit en mouvement les troupes destinées à l'exécution du coup de main projeté : la cavalerie, précédant la colonne de légionnaires, éclairait la marche. Elle arriva jusqu'au bord du ravin. A ce moment, que ce fût par une fausse interprétation des ordres reçus, que ce fût plutôt par la crainte d'être enfermés dans le ravin, les soldats de Labienus sortirent l'un après l'autre des anfractuosités où ils se tenaient cachés et s'enfuirent vers la hauteur de Sidi Ahmed ben Djha. La cavalerie, tout en donnant l'alarme, se mit aux trousses des fuyards, en tua un bon nombre et fit des prisonniers; puis, elle gravit la colline, en chassa le poste ennemi et s'y établit. Peu s'en fallut que Labienus ne fût pris.

Par ce succès, si facilement remporté, la position de César, en face d'Uzita, était devenue inexpugnable; car la colline dont il venait de s'emparer appuyait fortement la gauche de ses lignes. Il y fit retrancher un camp qu'occupèrent des troupes en nombre suffisant pour repousser toute attaque.

Maître des hauteurs depuis la colline de Sidi Masaoud jusqu'à celle de Sidi Ahmed ben Djha, il allait pouvoir s'avancer sur Uzita directement.

La difficulté était d'arriver à prendre position près de la ville, presque à portée de trait. Les soldats construisirent dans la plaine, à partir du camp principal, deux retranchements à peu près parallèles, dirigés vers les extrémités de la partie des murs qui faisait face aux hauteurs de Sidi Ahmed ben Djha. (Voir *planche 20.*) Cette double fortification devait couvrir l'armée sur ses flancs et lui permettre de s'approcher d'Uzita pour en entreprendre le siège. Mais César trouvait, à s'établir tout près de la place, plusieurs autres avantages. D'abord, manquant d'eau sur les hauteurs et obligé d'en faire venir de très loin, il comptait s'en procurer en creusant des puits dans le terrain bas que traverse l'Oued Ras el Mardj; de plus, il espérait que la présence de ses troupes, à proximité des remparts, faciliterait la désertion parmi celles de l'ennemi. Ces grands travaux, qui consistaient à mener à travers la plaine unie et découverte un double retranchement d'environ deux kilomètres, étaient exécutés par une partie des légions sous la protection des autres, rangées en bataille. Soit que Scipion ne craignît rien d'une tentative sur Uzita, soit qu'il ne voulût pas courir le risque d'une bataille, il se borna à contrarier les travaux : sa cavalerie numide et son infanterie armée à la légère harcelaient les troupes de garde, ce qui donna lieu à de fréquentes escarmouches.

Chaque jour, à l'heure où le travail finissait, les deux armées quittaient la plaine et regagnaient leurs camps; les légions de César se retiraient toujours en bon ordre, suivies par la cavalerie qui fermait la marche. Un soir, Scipion, Labienus et Juba fondirent subitement sur elles avec toute leur cavalerie et toute leur infanterie armée à la légère. Surprise par cette brusque attaque, la cavalerie de César plia sous le choc et se sauva en désordre vers le gros de l'armée. César fait aussitôt rebrousser chemin à son infanterie, marche au secours de sa cavalerie débandée. Celle-ci se reforme face en tête, retourne vigoureusement à la charge, tombe sur les Numides qui s'étaient dispersés, et les met en fuite.

Comme on devait s'y attendre, les insuccès répétés de Scipion excitèrent ses troupes à la désertion : un grand nombre de soldats des 4e et 6e légions passèrent dans le camp de César. Leur exemple fut suivi par beaucoup de cavaliers de Labienus, qui avaient servi sous Curion et que Juba avait graciés

après la bataille du Bagrada. D'autres encore se réfugièrent dans divers pays.

A cette époque des opérations, deux vieilles légions, la 9e et la 10e, partirent de Sicile sur des bâtiments de transport pour rejoindre l'armée. Un peu avant d'arriver au mouillage de Ruspina, le convoi aperçut les vaisseaux de César qui stationnaient devant Thapsus, et les prenant pour ceux d'une flotte ennemie, placée là en embuscade, il gagna le large. Les transports furent ballottés au gré du vent pendant plusieurs jours; les troupes arrivèrent au camp d'Uzita au moment où elles allaient succomber à la faim et à la soif.

César n'avait pas pardonné à la 10e légion, une des deux qui venaient de rejoindre, sa conduite dans la sédition de la vieille armée, l'automne précédent. Il laissa éclater son ressentiment lorsqu'il sut que Caius Avienus, tribun des soldats dans la 10e, avait, au départ de Sicile, rempli un vaisseau entier de ses gens et de ses équipages, sans y embarquer un seul combattant. Dans cette même légion se trouvaient aussi le tribun des soldats Aulus Fonteius et trois centurions que César connaissait comme les principaux auteurs de la révolte. Dès le lendemain de l'arrivée des troupes, ayant convoqué les officiers de toute l'armée, au nombre de six cents environ, il monta sur son tribunal et parla en ces termes :

« J'aurais désiré que certains hommes eussent mis fin à leur audace et à leur licence, et qu'ils n'eussent pas abusé de ma modération ni de ma longanimité. Mais puisqu'ils ne savent s'imposer ni retenue ni mesure, je veux en faire un exemple selon les lois de la guerre, afin que d'autres se gardent d'imiter leur conduite. Caius Avienus, tu as soulevé en Italie les soldats du peuple romain contre la République; tu as pillé les villes municipales; tu n'as su être utile ni à l'État ni à moi; enfin tu as embarqué sur les vaisseaux tes gens et tes bêtes de somme au lieu d'y mettre des soldats. Par ces motifs, je te renvoie ignominieusement de mon armée et t'ordonne de quitter l'Afrique aujourd'hui même. Aulus Fonteius, je te renvoie pareillement parce que tu as été un séditieux tribun des soldats et un mauvais citoyen. Et vous, Titus Salienus, Marcus Tiro et Caius Clusinas, qui avez obtenu un commandement dans mon armée, non point pour votre courage, mais par mes bienfaits; puisque vous n'avez montré ni bravoure à la guerre, ni bonne conduite dans la paix, et qu'au lieu de remplir vos devoirs avec honneur et modestie, vous vous êtes appliqués à ameuter les soldats contre leur chef suprême, je vous juge in-

dignes de commander plus longtemps mes troupes; je vous éloigne et vous ordonne de quitter l'Afrique au plus tôt.» Après avoir prononcé cet arrêt, César mit les coupables sous la garde des centurions. Ils furent embarqués séparément, chacun sur un vaisseau, avec un seul esclave comme domestique.

L'arrivée du dernier convoi portait les forces actives de César au total de dix légions, dont cinq de vétérans et cinq de recrues. Les travaux d'approche furent continués avec toute la diligence possible, si bien qu'en peu de temps les deux lignes de retranchements vinrent aboutir près de la ville, mais hors de la portée des traits. On les joignit en travers par une autre ligne parallèle au mur de place, de façon à former en arrière un espace retranché pouvant servir de camp. (Voir *planche 20.*) César y mit cinq légions tirées du camp principal. Un grand nombre de balistes et de scorpions furent disposés en avant du nouveau front : ces machines commencèrent aussitôt un tir des plus actifs contre les remparts de la ville.

A peine le siège eut-il commencé, qu'une des espérances de César se réalisait : ses troupes et celles qui défendaient Uzita, rapprochées les unes des autres à si petite distance, entrèrent en pourparlers, et il arriva qu'une certaine nuit près de mille Gétules de la cavalerie de Juba, gens de condition pour la plupart, passèrent dans son camp avec leurs chevaux et leurs domestiques. Quant aux transfuges gétules qui s'étaient rendus précédemment dans leur pays, porteurs des lettres et des instructions de César, ils avaient si bien rempli leur mission, que tous leurs compatriotes venaient de se déclarer contre Juba. En apprenant cet événement, le roi détacha six cohortes de ses troupes pour prévenir les conséquences d'une révolte si inattendue.

Ces fréquentes désertions ne laissèrent pas d'inquiéter Scipion : celle des Gétules l'affecta particulièrement. Tant pour en détruire le fâcheux effet, que pour rétablir le moral de l'armée, il résolut, de concert avec Juba et les autres chefs, de provoquer César, mais en se réservant tous les avantages en cas d'attaque. Ils firent sortir les troupes des deux camps et les rangèrent en bataille sur un petit pli de terrain qui s'étendait le long de l'Oued Ras el Mardj. L'armée avait son front couvert par le lit vaseux de la rivière, sa gauche s'appuyait à Uzita. Elle était sur deux lignes : la première, formée des légions de Scipion et de celles de Juba, la seconde, ou la réserve, composée de l'infanterie numide. On avait tenu à développer cette réserve sur la même longueur que l'infanterie légionnaire et à la renforcer aux deux ailes, ce qui

n'avait pu se faire qu'au détriment de la profondeur au centre; si bien que, de loin, le centre de l'armée paraissait ne présenter qu'une seule ligne. Les éléphants étaient placés sur la droite et sur la gauche, séparés les uns des autres par des intervalles égaux. En arrière des éléphants se tenaient l'infanterie armée à la légère et les troupes auxiliaires numides. Toute la cavalerie avec brides était rangée à l'aile droite. Enfin, à près de mille pas (*quinze cents mètres*) de là, c'est-à-dire à l'extrême droite, Scipion avait jeté une multitude de cavaliers numides et de fantassins armés à la légère, dont les lignes s'étendaient jusqu'au pied des hauteurs.

A ces premières dispositions de l'ennemi, César s'était hâté de ranger son armée en bataille; car en voyant Scipion présenter avec assurance des forces si imposantes, il lui avait prêté l'intention de combattre. Réservant une légion pour la garde des camps, il disposa les neuf autres légions de la manière suivante. Sa droite, composée des 30e et 29e, s'appuyait aux retranchements de la plaine, près de leur extrémité voisine d'Uzita, et faisait face aux remparts de la ville. Au centre étaient déployées les 28e, 26e, 14e et 13e; à la gauche, au poste le plus dangereux, la 9e et la 10e. Comme César avait sa droite fortement appuyée, et que sa gauche devait avoir à soutenir tout l'effort de la nombreuse cavalerie ennemie, il ne laissa à la droite, dans chaque légion, que les cohortes qui composaient habituellement les deux premières lignes, et toutes celles de la troisième ligne furent reportées vers la gauche, leur droite ne dépassant pas le milieu du centre. De la sorte, la moitié de l'armée (celle de gauche) était sur trois lignes et l'autre moitié (celle de droite), sur deux lignes seulement. Quelques cohortes tirées des légions de nouvelle levée, remplacèrent, à l'aile droite, celles qui manquaient. Toute la cavalerie, au nombre d'environ trois mille chevaux, flanquait l'aile gauche. César, ne comptant pas beaucoup sur elle, la fit soutenir par la 5e légion et l'entremêla d'infanterie armée à la légère. Les archers furent distribués çà et là sur différents points, surtout aux ailes (1).

(1) Il ne faut pas s'étonner de voir les auteurs anciens, et quelquefois César lui-même, décrire avec beaucoup de détails les ordres de bataille des armées. Dans les guerres de l'antiquité, les ordres de bataille avaient peut-être une importance plus grande que de nos jours ; car les mouvements étant plus lents, et les combats se livrant corps à corps, il devenait plus difficile, une fois la bataille engagée, de revenir sur de fausses dispositions ou de parer aux circonstances imprévues. Un des premiers talents d'un chef d'armée était d'adopter, souvent d'improviser, le meilleur ordre de bataille, en conséquence de celui que présentait le chef ennemi.

Ses lignes formées, César parcourut les rangs à cheval, exhorta les troupes et donna le mot de ralliement. Tout l'engageait à attendre que Scipion prît l'offensive. Quoique en effet les deux armées ne fussent séparées que par un très petit espace, il n'aurait pu s'avancer, pour attaquer, qu'au risque d'être pris en flanc par la garnison d'Uzita et de se voir assailli au passage du lit marécageux de la rivière qui couvrait le front de l'ennemi. Les armées restèrent à s'observer depuis le grand matin jusqu'à la dixième heure du jour (*entre deux et trois heures après midi*) sans bouger ni l'une ni l'autre.

Déjà César commençait à faire rentrer ses troupes dans les retranchements, quand tout à coup la cavalerie numide et gétule sans brides, que Scipion avait placée à l'extrême droite, se porta en avant et fit mine de marcher sur le camp établi au pied des hauteurs, près de la colline de Sidi Ahmed ben Djha : pendant ce temps la cavalerie avec brides restait à sa place pour tenir les légions en échec. Cette menace excita une partie de la cavalerie de César à entrer en action. Sans en avoir reçu l'ordre, elle s'ébranla, franchit le lit vaseux de la rivière, et se jeta sur les Gétules. Mais, trop inférieure en nombre à une multitude d'ennemis, et bientôt abandonnée de l'infanterie armée à la légère qui devait la soutenir, elle fut repoussée, puis forcée de prendre la fuite. Un petit nombre de fantassins furent tués sur place. Satisfait de cet avantage, Scipion, à la nuit tombante, ordonna aux troupes de rentrer dans leurs deux camps.

Ainsi finit une journée qui s'était annoncée comme devant décider du sort de la guerre. Fait sans pareil, peut-être, jusqu'alors : les deux armées étaient demeurées tout le temps en présence sans en venir aux mains, quoiqu'elles ne fussent distantes l'une de l'autre que de trois cents pas (*quatre cent cinquante mètres*) : tout s'était borné à un combat de cavalerie sans importance.

Les jours suivants, César s'occupa de fortifier la position qu'il occupait près des murs d'Uzita. Pour empêcher la cavalerie ennemie de battre l'estrade, il fit construire au milieu de la plaine un retranchement qui la barrait dans le sens de sa longueur. (Voir *planche 20.*) Quant à Scipion, il fit élever des ouvrages sur les hauteurs d'Uzita, de crainte que César ne tentât de le déloger. Ces travaux s'exécutaient de part et d'autre pendant que les cavaleries escarmouchaient journellement.

Le mois de janvier 46 venait de commencer : on était donc encore dans la saison la moins favorable aux opérations maritimes, et c'est pourquoi Varus restait avec la flotte dans le port d'Utica, sa station d'hiver. Environ le milieu

du mois, il apprit que la 7e et la 8e légion étaient parties de Sicile pour rejoindre César. Aussitôt il équipa cinquante-cinq galères, y mit des rameurs et des soldats gétules, et prit la mer dans l'espoir de surprendre les vaisseaux ennemis. Après avoir croisé pendant quelque temps, il dirigea sa course vers Hadrumetum, où le convoi devait passer. Précisément alors, César, ignorant les projets de Varus, détachait deux escadres, l'une vers Thapsus, l'autre à Hadrumetum, pour garder et escorter des convois de vivres destinés à l'armée. La première comptait vingt-sept galères aux ordres de Lucius Cispius, l'autre, treize galères sous la conduite de Quintus Aquila. Cispius arriva à destination sans accidents; mais Aquila, ballotté par des vents contraires, ne parvint pas à doubler le promontoire de Ruspina et dut se réfugier dans une anse de la côte. Pendant ce temps les autres vaisseaux de César stationnaient à l'ancre devant Leptis : les matelots étaient descendus à terre; les uns s'étaient dispersés sur le rivage, les autres étaient allés dans la ville pour acheter des vivres; la flotte se trouvait ainsi sans défenseurs. Varus en fut avisé par des transfuges. Il sortit du port d'Hadrumetum à la deuxième veille (*huit heures du soir*), arriva de grand matin à Leptis avec ses cinquante-cinq galères, et brûla les vaisseaux de charge qui se tenaient à quelque distance du port. Deux galères à cinq rangs tombèrent en son pouvoir.

César visitait les travaux dans la plaine d'Uzita lorsque la nouvelle de cet événement lui fut annoncée. Toute affaire cessante, il monte à cheval, franchit à grande vitesse les six milles (*neuf kilomètres*) qui le séparaient de Leptis. Là, il ordonne que toutes les galères le suivent sur-le-champ; lui-même prend les devants sur un bâtiment léger, dans la direction de Ruspina. Il rallie Aquila, que le nombre des vaisseaux ennemis avait effrayé, et se met à leur poursuite. Étonné de tant de promptitude et d'une telle audace, Varus perd contenance et s'enfuit vers Hadrumetum avec toute sa flotte. César l'atteignit au bout d'une course de quatre milles (*six kilomètres*), reprit une de ses galères à cinq rangs et se rendit maître d'une trirème ennemie. Malgré le vent, Varus doubla le promontoire de Ruspina et rentra au port d'Hadrumetum. Mais César ne put ranger le cap : obligé de passer la nuit à l'ancre, il n'arriva à Hadrumetum que le lendemain à la pointe du jour. Il brûla les vaisseaux de transport qui étaient en rade, obligea les autres à se réfugier dans le port ou sur la terre ferme; et après avoir bravé l'ennemi pendant quelque temps, il retourna à Leptis, puis, de là, au camp d'Uzita.

Dans la trirème capturée se trouvaient Publius Vestrius, chevalier romain, et Publius Ligarius. Ce dernier avait servi dans l'armée d'Afranius et avait été gracié par César après la capitulation du Segre. Depuis il était allé rejoindre Pompée en Grèce, et, ayant échappé à la déroute de Pharsale, il était venu se mettre à la disposition de Varus. César le fit exécuter à cause de sa perfidie. Quant à Vestrius, il eut son pardon en considération des motifs qu'il fit valoir pour expliquer sa conduite.

C'était alors une coutume parmi les habitants de l'Afrique (coutume conservée jusqu'à nos jours) de serrer le blé dans des souterrains pour le garantir en temps de guerre contre les surprises de l'ennemi. Sur les informations qui lui furent données, César envoya pendant la nuit deux légions et la cavalerie à dix milles (*quinze kilomètres*) de son camp, du côté de la fertile contrée de Moknine et du lac qui en est voisin. Parties à la troisième veille (*minuit*), elles revinrent bientôt, chargées d'une provision de blé considérable. Labienus vit là une occasion de venger ses échecs précédents. Se doutant que César enverrait encore chercher du blé du même côté, il marcha l'espace de sept milles (*dix kilomètres et demi*) et, parvenu dans le pays accidenté que l'ennemi avait traversé la veille, il fit camper deux légions dans un lieu convenablement choisi. De sa personne, il se tint tous les jours en embuscade près de là, avec une nombreuse cavalerie et des fantassins armés à la légère. Mais César, averti par des transfuges, laissa s'écouler plusieurs jours dans l'espérance que Labienus se relâcherait de sa vigilance; puis un matin il sortit tout à coup de son camp à la tête de trois vieilles légions. La cavalerie prit les devants, tomba à l'improviste sur les détachements qui se tenaient en embuscade, tua environ cinq cents fantassins armés à la légère et mit les autres en déroute. Aussitôt Labienus se porta au secours des fuyards. Déjà sa cavalerie avait fait plier celle de l'ennemi, lorsque César parut avec les légions rangées en bataille. Labienus, surpris, cessa le combat, et César se retira sans avoir éprouvé aucune perte. Le lendemain Juba fit mettre en croix tous les Numides qui avaient abandonné leur poste pour se réfugier dans le camp.

Si, par le fait, César réussissait à déjouer les projets de l'ennemi, il n'en voyait pas moins la guerre se prolonger indéfiniment, sans résultat décisif. Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis le début des opérations actives; et pourtant il n'avait pu ni trouver l'occasion de livrer bataille dans des conditions favorables, ni s'emparer d'Uzita. Le ravitaillement de l'armée

devint si difficile, qu'il dut se décider à lever le siège de la place. Son intention était de s'établir dans une contrée fertile, plus près de la mer et de l'importante place de Leptis, devenue sa base d'opération et la station de la plus grande partie de sa flotte. Il y avait une pareille contrée au sud de Leptis. Là, sur la route qui suit les hauteurs parallèles à la mer, se trouvait la ville d'Aggar, dont on ne voit plus aujourd'hui que quelques ruines entre Bou Hadjer et Keser Helal. (Voir *planche 20.*) César s'attendait à y être bien accueilli; car la place, attaquée plusieurs fois par les Gétules, avait toujours vaillamment résisté. Achulla, Leptis et Ruspina reçurent des garnisons suffisantes; la flotte fut mise sous la direction de Cispius et d'Aquila : l'un dut bloquer Hadrumetum, l'autre, Thapsus. Ces dispositions prises, il replia tous ses postes et réunit les troupes dans un même camp; elles eurent l'ordre de se tenir prêtes à marcher. A la quatrième veille (*quatre heures du matin*), pour mieux dérober la direction de sa marche, César fit mettre le feu à son camp et se porta sur Aggar, l'armée rangée en bataille, les bagages placés à la gauche. Il se retrancha dans la plaine, non loin de la ville.

Scipion ne fut averti de la retraite de l'ennemi que par l'incendie du camp. Dès qu'il sut par ses éclaireurs que César s'était posté près d'Aggar, il décampa et marcha par les hauteurs sur Tegea (*ruines tout près de Ben Hassan*). Il établit trois camps au nord-ouest de la place, à six milles (*neuf kilomètres*) de celui de l'ennemi. Connaissant la position critique où César se trouvait par le manque de vivres, il comptait le forcer à se maintenir près de la mer, et l'empêcher ainsi de tirer des subsistances de l'intérieur du pays.

Effectivement César en était venu à craindre la famine. A peine eut-il fini de fortifier son camp près d'Aggar, qu'il alla en personne, à la tête d'une partie de l'armée, battre les environs pour se procurer des vivres. Il en revint ne rapportant que peu de blé, mais beaucoup d'orge, d'huile, de vin et de figues. Ce n'étaient là que de faibles ressources. Les secours que lui avaient promis plusieurs villes alliées tardaient à lui parvenir; les convois de Sicile n'arrivaient pas : il ressentit alors les mêmes inquiétudes qu'à Ruspina deux mois auparavant. La nécessité de parer à une entière disette devint si pressante, qu'il se résolut à entreprendre une opération des plus périlleuses. Sur les derrières des camps ennemis, à douze milles (*dix-huit kilomètres*) de distance, et à dix-sept milles (*vingt-cinq kilomètres*) du camp d'Aggar, était la ville de Zeta (*Bourdjine*). On l'informa que Scipion venait d'y détacher deux légions

pour en rapporter des approvisionnements de blé. Il forma alors le projet de s'emparer de la place et des magasins. Ce projet était audacieux; car il fallait passer sous les camps de l'ennemi, exécuter une marche de flanc de dix-sept milles (*vingt-cinq kilomètres*), et retourner à Aggar par un trajet inverse. Il pensa d'abord à placer son camp dans une position plus sûre et à le mettre en état de soutenir une attaque, que l'ennemi pouvait tenter pendant son absence. Dans ce but il le transporta de la plaine sur les hauteurs, à l'est d'Aggar. Après y avoir laissé une force capable de le défendre, il partit à la quatrième veille (*quatre heures du matin*), dépassa les camps de Scipion et marcha sur Zeta, dont il s'empara sans résistance, ainsi que de toutes les provisions qui s'y trouvaient amassées. Les deux légions ennemies, ignorant le danger qui les menaçait, étaient allées chercher du blé assez loin de la ville. Il se disposait à les atteindre, lorsqu'on aperçut les troupes de Scipion s'avançant pour les secourir. Il abandonna son dessein, mit à Zeta une garnison aux ordres d'Opius et reprit le chemin de son camp; l'armée revenait avec de grands approvisionnements et vingt-deux chameaux capturés dans la place.

Mais en se portant sur Zeta au secours des deux légions compromises, Scipion avait laissé, vers Tegea, Labienus et Afranius, avec la mission d'arrêter César dans sa retraite sur Aggar, ce qui semblait d'autant plus facile qu'on peut, dans ce pays accidenté, profiter des collines pour masquer les mouvements. César n'était plus qu'à une petite distance des camps ennemis, lorsqu'il vit les Numides couronner les hauteurs et se porter sur ses derrières. Il envoya sa cavalerie pour les arrêter et pour se donner le temps de faire ses dispositions de combat. Les bêtes de somme chargées de vivres et les bagages de toutes sortes furent promptement réunis sur un même point; puis les légions firent face en tête. Dès leur première attaque elles chassèrent l'ennemi des collines. Mais à peine l'armée se fut-elle remise en marche, que les Numides se montrèrent de nouveau. Près de Tegea, ils avaient occupé les crêtes de chaque côté de la route que suivait l'armée. D'innombrables cavaliers, entremêlés de fantassins armés à la légère, cherchaient à l'envelopper, pendant que d'autres talonnaient l'arrière-garde. Harcelant les troupes en queue et sur les flancs, ils les accablaient de traits, se dispersaient dès que les légionnaires faisaient mine de charger, et revenaient aussitôt que ceux-ci rentraient dans le rang. Ainsi obligée de s'arrêter à tout moment, l'armée n'avançait qu'avec une extrême lenteur. A hauteur de Tegea, elle fut harcelée avec une telle

IMPRIMERIE NATIONALE.

vivacité, qu'elle mit une heure à parcourir cent pas (*cent cinquante mètres*). On était à la dixième heure du jour (*environ trois heures*); les troupes marchaient depuis plus de dix heures sans avoir pris aucune nourriture. La situation devenait inquiétante ; car si César ne parvenait pas à regagner son camp, il pouvait être forcé de s'arrêter en un lieu où l'eau manquerait entièrement. Sa cavalerie avait beaucoup de chevaux blessés par les traits; voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait se mesurer avec celle de l'ennemi, il la retira de l'arrière-garde et la remplaça par des légions qui durent alterner pour soutenir la retraite. Tantôt marchant, tantôt combattant, il arriva enfin au camp vers la première heure de la nuit (*passé quatre heures du soir*), sans avoir perdu un seul homme et n'ayant que dix blessés. Labienus eut environ trois cents hommes de tués, un grand nombre de blessés, et se retira avec ses troupes harassées. A la fin de la journée, Scipion, pour en imposer, avait rangé en bataille son armée et ses éléphants à la tête de ses trois camps.

César reconnut, dans cette difficile retraite, que ses troupes étaient déroutées par la manière dont les ennemis combattaient. Sa cavalerie, particulièrement, ne pouvait tenir tête à la cavalerie numide, entremêlée de fantassins adroits et agiles. Aussi ces troupes légères étaient-elles redoutées de toute l'armée. En général, pour plus d'une raison, cette guerre d'Afrique faisait impression sur l'esprit des soldats. Les vieux légionnaires la comparaient à celle des Gaules où ils avaient eu affaire à un ennemi brave, mais franc, tandis qu'ils se trouvaient aujourd'hui en présence d'ennemis rusés, insaisissables, pratiquant les pièges et les embuscades. César jugea nécessaire de faire faire aux troupes, par leurs officiers, une instruction spéciale sur la tactique à employer pour résister à ces nouveaux ennemis. On désigna dans chaque légion trois cents hommes qui ne porteraient aucun bagage pendant les marches, et on les exerça à combattre dans les rangs de la cavalerie. Au début de la guerre il avait fait venir d'Italie des éléphants, parce qu'il avait remarqué que ceux de Scipion effrayaient le soldat. Il tint à ce que les légionnaires s'accoutumassent à ces animaux, et apprissent à les éviter ou à les frapper aux points vulnérables. En même temps il voulut habituer les chevaux à leur figure, à leur odeur et à leur cri. Les troupes, obligées de livrer journellement des combats pour leur subsistance, eurent mainte fois l'occasion de mettre en pratique l'instruction qui leur était faite : elles ne tardèrent pas à gagner en confiance et en adresse.

Au milieu de ces soins divers, César ne désespérait pas d'attirer Scipion dans la plaine. Le troisième jour après l'expédition de Zeta, ayant disposé l'armée pour le combat, il marcha sur les camps ennemis, en longea le front de très près, et présenta la bataille en rase campagne. Mais Scipion et ses lieutenants n'avaient aucune envie d'en venir aux mains à chances égales, aujourd'hui que César pouvait mettre en ligne douze légions dont sept de vétérans. Les uns et les autres, encore impressionnés par la défaite de Pharsale, redoutaient de jouer le sort de la guerre dans une bataille rangée, et regardaient comme plus sûr de réduire César en l'affamant. C'était aussi l'avis de Caton, qui, dans de fréquentes lettres, conseillait à Scipion d'éviter la bataille et de vaincre l'armée ennemie par les privations et par la disette. Sur le soir, César ramena ses légions au camp d'Aggar.

L'inaction de Scipion continuait à lui aliéner plus d'une ville alliée. Vers la fin de janvier, César vit arriver à son camp des députés de Vaga (*Knaïs*), place située à huit kilomètres de Zeta, lesquels étaient chargés de lui offrir des vivres pour l'armée, à la condition que des troupes de défense leur seraient envoyées. Malheureusement leur démarche était faite trop tard; car au moment où César allait s'entendre avec eux, on apprit que Juba venait de surprendre Vaga et qu'après avoir massacré tous les habitants, il avait rasé la ville.

Le 21 janvier, César passa la revue de l'armée. Jamais il n'en avait eu de plus belle : sur les douze légions qui en faisaient la force principale, six, très réduites à la vérité, comptaient au moins huit campagnes de guerre. Au total, les troupes s'élevaient à plus de quarante mille légionnaires, trois mille chevaux et quelques troupes auxiliaires. Il avait un si grand désir d'en arriver à une rencontre générale, qu'il s'avança le lendemain de cinq milles (*sept kilomètres et demi*) dans la plaine, provoquant encore une fois l'ennemi et lui présentant la bataille à deux milles (*trois kilomètres*) des camps de Tegea. Mais Scipion resta inébranlable dans son plan.

Cette obstination à refuser le combat ne laissait à César qu'un seul système de guerre : c'était de se porter sur les villes où Scipion avait des approvisionnements, et de l'obliger à les secourir, d'où pouvait naître l'occasion de livrer bataille. En conséquence, le 23 janvier, il marcha sur Sarsura que défendait une garnison de Numides, et où l'ennemi avait des dépôts de blé. Dès que Scipion fut informé du départ de César, il le suivit, faisant prendre les devants à Labienus avec la cavalerie et l'infanterie armée à la légère. Labienus at-

teignit l'arrière-garde, se mit à la harceler et enleva quelques chariots de vivandiers. Ses troupes, enhardies par ce léger succès, se risquèrent alors à attaquer l'infanterie légionnaire; mais César fit sortir des légions les hommes qu'il avait instruits à combattre dans les rangs des chevaux, et les envoya soutenir la cavalerie : ils mirent l'ennemi en fuite. Labienus se contenta de suivre l'armée de loin, par les hauteurs de droite. Arrivé à Sarsura avant que Scipion eût pu l'atteindre avec l'infanterie, César fit ses dispositions pour enlever la place. Ses troupes montèrent à l'assaut, massacrèrent la garnison, et se saisirent de tout le blé qu'elles purent trouver.

L'armée marcha le jour suivant sur Thysdrus (*El Djem*). La défense en était confiée à Considius, qui avait sous ses ordres un gros corps de troupes et une cohorte de gladiateurs entretenue à ses frais. César fit la reconnaissance de la place; mais voyant qu'il manquait du matériel nécessaire pour l'assiéger, il repartit aussitôt après pour aller camper à quatre milles (*six kilomètres*) de là, dans un endroit où on trouvait des citernes et des puits d'eau douce (*au sud-ouest de Thysdrus*). Le lendemain il se remit en marche à la quatrième veille (*quatre heures du matin*) et retourna au camp d'Aggar. Scipion rentra dans ses camps de Tegea.

Sur ces entrefaites, les habitants de Thabena, ville située sur la mer, près des frontières du royaume de Juba, et sujette de ce prince, massacrèrent les troupes de défense et députèrent vers César pour lui demander sa protection. Il leur envoya sur-le-champ Marcius Crispus, tribun des soldats, avec trois cohortes, un corps d'archers et des machines. Presque à la même époque il lui arriva un convoi portant tous les hommes sortis des hôpitaux ou rentrés de congé, qui n'avaient pas encore pu s'embarquer pour l'Afrique. C'était un renfort de quatre mille légionnaires, sans compter quatre cents cavaliers et mille archers et frondeurs.

Depuis quelque temps, César projetait d'assiéger Thapsus, place maritime importante, où Vergilius commandait une nombreuse garnison; mais il avait été retenu par la crainte d'échouer dans une entreprise dirigée contre une ville très forte, qui ne pouvait être investie que du côté du continent. Maintenant qu'il venait d'être rejoint par ses derniers renforts, il n'hésita plus. Avant de décamper, il voulut cependant tenter une dernière fois d'attirer Scipion au combat. Ayant donc disposé ses troupes pour la bataille, il s'avança de cinq milles (*sept kilomètres et demi*) dans la vaste dépression de terrain qui

s'étendait entre Aggar et Tegea, et là il déploya ses lignes à deux milles (*trois kilomètres*) des camps ennemis. Scipion fit sortir ses troupes; mais ce fut pour les ranger tout au plus à mille pas (*quinze cents mètres*) de ses retranchements, dans une position dominante, sur les pentes inférieures des collines, où César ne pouvait avoir nulle envie de les attaquer. Quatre cents cavaliers, qui stationnaient ordinairement à Tegea, furent disposés de chaque côté de la ville, s'y appuyant. Comme le jour s'écoulait sans que Scipion quittât les hauteurs, César, espérant engager la bataille, fit charger ces deux détachements par quatre cents chevaux auxquels les archers, les frondeurs et de l'infanterie armée à la légère servaient de soutien. Aussitôt Pacidius déploya sa cavalerie pour envelopper les assaillants. César se hâta de détacher de la légion la plus proche les trois cents hommes dressés à combattre dans les rangs des chevaux. De son côté, Labienus envoya des renforts sur le lieu de l'action : le combat devint sérieux. Accablés par le nombre, les cavaliers de César commençaient à plier, lorsqu'une partie de la cavalerie vint les dégager. Tous chargèrent à la fois et culbutèrent l'ennemi. On pouvait croire, à ce moment, que Scipion engagerait la bataille pour soutenir sa cavalerie compromise; mais il ne bougea pas, même quand il la vit poursuivie au loin sur les collines. Lorsque la dixième heure du jour (*trois heures*) fut arrivée, César ramena l'armée dans ses retranchements.

Par sa conduite dans cette journée, Scipion avait montré une fois de plus sa résolution de refuser la bataille en plaine. César fit alors ses dispositions pour assiéger Thapsus. Dans la nuit du 3 au 4 février, vers la troisième veille (*minuit*), l'armée leva son camp, et, après une marche d'environ dix milles (*quinze kilomètres*), arriva de bonne heure sous les murs de la place. Thapsus était assise sur une langue de terre basse, à la pointe du cap que forme la côte de Tunisie lorsque après avoir couru du nord-ouest au sud-est depuis Sousse, elle s'infléchit brusquement vers le sud dans la direction de Mahdia. (Voir *planche* 20.) La ville, dont l'importance est attestée, encore aujourd'hui, par les immenses ruines qui couvrent le sol sur une superficie de soixante hectares, avait, comme toutes les places de guerre créées par les Carthaginois, une triple enceinte de murs. La muraille intérieure de la ville avait six mètres, la muraille extérieure, plus de quatre mètres d'épaisseur. A l'ouest de Thapsus, deux îles planes laissent entre elles et le continent un canal de six cents à sept cents mètres de largeur en moyenne, qui avait

donné son nom à la ville et qui servait de port. Un môle partait de la pointe du cap et se prolongeait vers l'est sur une longueur de près de trois cents mètres : il protégeait le port contre les vents du sud-est, dangereux dans ces parages.

Le pays qui avoisine Thapsus est entrecoupé de collines et d'ondulations de terrain. Entre Teboulba et la pointe du cap, on rencontre une ligne de mamelons dont le plus vaste n'a guère que vingt-cinq mètres d'altitude. Une autre ligne de hauteurs se dirige, depuis le cap, vers le sud, parallèlement à la côte. A l'ouest de l'emplacement de Thapsus, et à cinq kilomètres de distance, est un grand lac d'eau salée, nommé de nos jours Sebkha de Moknine, qui s'étend du nord au sud sur dix kilomètres de longueur. La bande de terrain comprise entre le bord septentrional du lac et la mer n'a guère plus de trois kilomètres de large; celle qui sépare le bord oriental de la côte, mesure quatre kilomètres de largeur. Une armée ne peut approcher de Thapsus que par l'ouest ou par le sud, en traversant l'un ou l'autre des passages ici désignés.

Par la soudaineté de sa marche, César s'empara sans obstacle des hauteurs les plus voisines de Thapsus, de manière à enfermer l'ennemi dans l'enceinte des murs. Les troupes furent distribuées tout autour de la place, dans plusieurs camps, sur une ligne en forme de croissant dont les extrémités aboutissaient à la mer; elles commencèrent les travaux d'investissement sans aucun retard. Considérant l'éventualité où Scipion se porterait au secours de Thapsus par le bas du lac, entre la rive orientale et la mer, César barra la route au sud de la ville, en faisant retrancher un petit camp gardé par un fort détachement de troupes. (Voir *planche 20*.)

Thapsus était une ville de la plus haute importance pour Scipion. L'intérêt qu'il avait à ne pas la perdre était d'autant plus grand, que les habitants s'étaient toujours montrés fidèles au parti républicain, et que sa chute ne pouvait manquer d'entraîner la défection de beaucoup d'autres places de l'Afrique. Il résolut donc de tout risquer pour la secourir, et, levant ses camps le jour même, 4 février, il marcha par la chaîne de hauteurs qui aboutit à l'extrémité méridionale du lac d'eau salée. Arrivé là, à huit milles (*douze kilomètres*) de Thapsus, en un lieu où se trouvaient des citernes, il établit deux camps, l'un pour ses propres troupes, l'autre pour celles de Juba. Le lendemain 5 février, comme il allait continuer à s'avancer entre le lac et la mer, il fut averti que César avait intercepté la route par un camp fortement

occupé. Arrêté dans l'exécution de son projet, il se décida à marcher sur la place en contournant le lac par l'ouest et par le nord. S'il parvenait à se poster à l'ouest de Thapsus, il devenait maître du passage entre la mer et la rive septentrionale du lac; il se donnait la possibilité de faire entrer des secours dans la ville, et coupait César de toute communication avec Leptis et Ruspina. Après avoir fait la plus grande partie du trajet dans la journée du 5 février, il s'arrêta sur le bord supérieur du lac (près de Moknine, voir *planche 20*). Ses troupes s'établirent dans un camp, celles de Juba dans un autre, à quelque distance de là. N'étant plus qu'à deux heures des positions ennemies, il comptait décamper le lendemain avant le jour, dérober sa marche à la faveur de la nuit et des ondulations de terrain, et avoir le temps de se retrancher avant que César ne pût l'attaquer.

L'armée, partie de nuit, arriva le 6 février, à la pointe du jour, vers l'extrémité septentrionale du lac, la plus rapprochée de Thapsus (vers Mekalta, voir *planche 20*). Là, Scipion choisit une position à onze cents pas (*seize cents mètres*) des bords de la mer et fit aussitôt commencer les travaux de retranchement. Pour parer à une attaque et pour couvrir les travailleurs, l'armée fut rangée en bataille, les éléphants aux deux ailes.

Mais les éclaireurs avaient annoncé à César la présence de l'ennemi. Il jugea bien vite l'occasion unique par laquelle la fortune lui donnait de surprendre Scipion occupé à se retrancher. Sur-le-champ il fit ses dispositions d'attaque. Il retire ses soldats des travaux, charge le proconsul Asprenas de garder les camps avec deux légions, forme ses lignes pour la bataille. Une partie de la flotte est laissée à Thapsus, l'autre partie a l'ordre d'embarquer quelques troupes, de longer le rivage jusqu'à dépasser la gauche de l'ennemi, et, au signal donné, de pousser soudain de grands cris sur ses derrières. Avec les dix autres légions, la cavalerie et les auxiliaires, César franchit à grands pas la distance qui le séparait de la position où Scipion se fortifiait.

Une telle promptitude ne laissait plus Scipion libre d'agir à sa guise. Se retirer en présence de l'armée ennemie lui parut aussi dangereux que de combattre en plaine, protégé par des retranchements à peine ébauchés. Tout en faisant continuer les travaux par une partie des troupes, il se prépara au combat. L'armée était rangée sur quatre lignes, face à Thapsus, la gauche appuyée à la mer : elle présentait un front d'environ deux milles (*trois kilomètres*). Les éléphants, distribués sur les deux ailes de l'infanterie légionnaire,

avaient derrière eux, comme soutien, l'infanterie armée à la légère et les troupes auxiliaires numides. Presque toute la cavalerie, entremêlée de fantassins, flanquait l'aile droite.

César avait mis neuf légions sur trois lignes; la 10e et la 2e tenaient la droite, la 8e et la 9e tenaient la gauche. Les dix cohortes de la 5e légion, désignée, sur sa demande, pour combattre les éléphants, étaient placées cinq à chaque aile, où elles formaient une quatrième ligne oblique, la débordant. Leur attaque devait être appuyée par les archers et les frondeurs, distribués sur les deux ailes. La cavalerie, placée en majeure partie à l'aile gauche, était entremêlée de fantassins armés à la légère. César parcourut à pied les rangs des troupes, interpellant familièrement les vieux légionnaires et leur rappelant leurs exploits passés. Quant aux jeunes soldats, dont c'était la première bataille, il les excita à rivaliser de valeur avec les vétérans pour acquérir la même gloire, la même renommée et les mêmes honneurs. Les troupes étaient pleines d'ardeur : la victoire leur promettait la fin de leurs fatigues dans une saison des plus rudes, l'abondance après la disette, les récompenses dont César était prodigue.

Tandis que César encourageait ainsi ses soldats, on apercevait chez l'ennemi toutes les marques de trouble et de confusion. Ses lieutenants lui demandèrent instamment de donner le signal de l'attaque. Mais les armées alliées déployées tout près de leur camp déjà couvert de retranchements, ces soixante-quatre éléphants armés de tours, qui protégeaient leurs ailes, leur nombreuse cavalerie qui l'avait mis dans un si grand danger à Ruspina, cette multitude de gens de trait dont il avait éprouvé la bravoure et l'adresse, tout cela en imposa à César jusqu'à le rendre hésitant. Soit qu'il eût l'intention de modifier les dispositions prises, soit qu'il voulût exciter encore l'ardeur des troupes par une plus longue attente, il différa le moment d'attaquer. Tout à coup on vit s'ébranler les cohortes de l'aile droite où était la 10e. Des soldats de cette impétueuse légion avaient contraint un trompette de sonner la charge. Le cri de guerre retentit de proche en proche, et, de la droite à la gauche, toutes les cohortes se mirent en mouvement. En vain les centurions s'efforcent de retenir leurs soldats, les conjurent de ne pas attaquer sans ordre. Voyant que rien ne peut arrêter l'élan des troupes, César monte à cheval, donne pour mot de ralliement *Felicitas*, et marche à l'ennemi.

L'action commença à l'aile droite : les archers et les frondeurs, soutenus

par les cinq cohortes de la 5e légion, attaquèrent les éléphants et les accablèrent de traits. Irrités par le sifflement des balles et des pierres, ces animaux firent volte-face contre l'infanterie armée à la légère qui était derrière eux, la foulèrent aux pieds et se dirigèrent vers les portes du camp non encore achevées. La cavalerie numide, qui avait compté sur l'appui des éléphants, déconcertée par cet événement inattendu, prit aussitôt la fuite. Au même instant les gens de trait et les légionnaires de la 5e se portèrent sur le camp ennemi et cernèrent les éléphants qui encombraient les portes.

Pendant ce temps les légions en étaient venues aux mains dans toute l'étendue des lignes. A l'impétuosité des légionnaires de César l'infanterie ennemie opposa partout une vigoureuse résistance. La bataille dura plusieurs heures; le soleil venait de se coucher, que la victoire était encore balancée. Enfin, vers le soir, les armées de Scipion et de Juba furent mises en pleine déroute. Les troupes victorieuses attaquèrent les retranchements ennemis et les forcèrent. En peu d'instants, la plaine fut couverte de bandes de fuyards, toutes s'échappant, le long de la rive du lac, vers le camp que l'armée de Scipion avait quitté la nuit précédente. Les légions et la cavalerie se mirent à leur poursuite : tous les vieux soldats de César voulaient que cette bataille fût la dernière, et entendaient pousser à outrance le succès de la journée.

Un peu avant que la bataille n'eût amené l'entière défaite des armées alliées, la garnison de Thapsus avait tenté de s'échapper du côté de la mer. Les soldats étaient entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, essayant de gagner la terre. Alors les valets d'armée et les esclaves restés dans le camp de César les avaient repoussés à coups de pierres et à coups de traits, et les avaient forcés à rentrer dans la place.

Cependant, après avoir atteint le camp établi la veille sur la rive occidentale du lac, les fuyards s'y étaient jetés pêle-mêle, avec la résolution de remettre les retranchements en bon état de défense pour continuer la lutte : ils cherchèrent un chef qui pût les rallier. Mais, dès le commencement de la déroute, Scipion, Juba, Labienus, Afranius et Petreius, redoutant par-dessus tout de tomber vivants dans les mains de César, avaient déserté le champ de bataille. Scipion avait abandonné l'armée un des premiers et s'était enfui par mer avec Afranius. Ainsi livrés à eux-mêmes, les fuyards coururent vers le camp occupé antérieurement par le roi Juba, où, pensaient-ils, leurs

chefs pouvaient s'être retirés. Quand ils l'atteignirent, les troupes de César venaient de s'en emparer. Ils se sauvèrent alors sur une colline voisine. L'ennemi approchait. Se voyant perdus sans ressources, ces malheureux mirent bas les armes et firent le salut d'usage pour montrer qu'ils se rendaient.

On ne s'expliquerait point l'effroyable scène qui suivit si on ne considérait pas, d'abord la cruauté particulière à la race romaine, que plusieurs siècles de civilisation n'avaient pas sensiblement affaiblie, ensuite les haines qu'engendrent les guerres civiles fréquentes et prolongées, haines bien autrement profondes que celles de peuple à peuple. Or il y avait quatre ans que les soldats de César faisaient la guerre à des concitoyens du parti contraire, qu'ils versaient leur sang, enduraient la misère et les fatigues; quatre ans qu'ils reprochaient à César d'user d'une clémence qui les condamnait à rencontrer, après chacune de leurs victoires, les mêmes ennemis irréconciliables : aussi en étaient-ils venus à vouloir hâter, par des exterminations en masse, le jour où finirait pour eux une existence de dangers sans cesse renaissants. Transportés de fureur et de rage, ils se jetèrent sur les milliers de fuyards désarmés qui consentaient à se rendre. Rien ne put les retenir : ni l'intercession de plusieurs hauts personnages qui se trouvaient au milieu d'eux, ni les ordres de César, ni même ses prières. Les soldats ennemis furent massacrés sur place jusqu'au dernier.

César reconduisit l'armée vers Thapsus, et, s'arrêtant sous les murs de la ville avant de rentrer dans ses camps, fit ranger en ligne soixante-quatre éléphants tout armés, chargés de tours. Mais cette démonstration n'impressionna pas Vergilius au point de le décider à livrer la place : César fit alors rentrer les troupes.

Le lendemain, après les sacrifices, il assembla les soldats à la vue de la garnison assiégée dans Thapsus, loua leur valeur, fit des largesses à tous les vétérans, et, du haut de son tribunal, distribua des récompenses aux plus braves, selon leur mérite. Voulant honorer la 5e légion pour sa conduite dans la bataille, il l'autorisa à porter l'image d'un éléphant sur ses enseignes.

La victoire était complète et terminait la guerre d'Afrique beaucoup plus tôt que César ne l'avait espéré. Il n'en avait pas remporté de plus décisive dans sa carrière déjà longue. Ses pertes ne s'élevaient qu'à cinquante hommes. Les forces coalisées étaient dispersées ou détruites ; dix mille hommes avaient été

tués. César avait pour trophées des aigles, des enseignes, tous les bagages et tous les éléphants de l'armée ennemie. Il y avait à tirer d'une si grande victoire tous les résultats possibles. Rebilus, avec trois légions, fut laissé à Thapsus pour continuer le siège; deux autres légions, aux ordres de Domitius, furent chargées d'assiéger Thysdrus. César, précédé de sa cavalerie, que commandait Marcus Messalla, marcha sur Utica avec le reste des troupes. Il comptait, en s'y portant le plus rapidement possible, atteindre les débris de l'armée de Scipion et faire de nombreux prisonniers. Les ennemis s'étaient jetés dans le plus affreux désordre sur toutes les routes, principalement sur celle qui conduisait à Utica le long de la mer. Leur cavalerie, pillant et saccageant sur son passage, arriva à Parada où la nouvelle de la bataille l'avait devancée. Comme la ville refusait de recevoir les fuyards, ceux-ci entrèrent de force, dressèrent un bûcher au milieu de la place, et, après y avoir mis le feu, y précipitèrent les habitants vivants et garrottés, sans distinction d'âge ni de sexe. De là ils continuèrent leur route.

Avant les derniers événements, Caton avait forcé tous les habitants d'Utica qui ne portaient pas les armes à sortir de la ville et à se tenir enfermés, hors de la porte Bellica, dans un camp entouré de fossés et gardé par un détachement de troupes. Quant aux trois cents citoyens romains dont se composait le conseil, il les avait laissés dans la place et les faisait surveiller. Le 8 février au soir un courrier apporta la nouvelle de la bataille. Propagée dans tous les quartiers au milieu de la nuit, elle bouleversa les esprits. Dès le lendemain à la pointe du jour, Caton assembla le conseil des Trois-Cents dans le temple de Jupiter, en même temps que les sénateurs présents à Utica et leurs enfants. S'adressant d'abord aux Trois-Cents, il les loua de leur zèle et des sacrifices que tous s'étaient imposés pendant la guerre; puis il les exhorta à rester unis dans la présente crise et à ne pas désespérer du salut commun. Il concevait, dit-il, que les événements les forçassent de recourir à la clémence de César; mais, si la continuation de la lutte leur semblait préférable à la soumission, il s'offrait à combattre avec eux jusqu'à la ruine de tous les moyens de défense. Afin de soutenir les courages, il opposa aux difficultés que César avait encore à vaincre pour devenir le maître absolu, les chances qui leur restaient tant en Espagne qu'à Rome même. A ce discours, la plupart des membres de l'assemblée, oubliant les dangers de la situation, se déclarèrent prêts à lui obéir et à se dévouer corps et biens. Sur la proposition de l'un

d'eux, on adopta de mettre les esclaves en liberté; mais Caton jugea la mesure arbitraire, fit des réserves, et se retira pour laisser au conseil le temps d'arrêter ses résolutions.

Dans l'intervalle, Scipion et Juba, après s'être enfuis du champ de bataille, étaient arrivés non loin d'Utica, où tous les deux avaient envoyé des courriers pour connaître le parti que Caton comptait prendre. Scipion était à l'ancre sous un promontoire du golfe de Carthage; le roi de Numidie, caché dans les montagnes, informait Caton que, selon le cas, il l'attendrait ou le rejoindrait à Utica, à la tête d'une armée de secours. Par prudence, Caton voulut différer sa réponse aussi longtemps que les Trois-Cents n'auraient pas pris une détermination. Mais, comme on devait s'y attendre, cette assemblée, composée de gens de commerce et de banque, n'avait eu que des velléités de résistance. Réflexion faite, ils reconnurent combien il était déraisonnable, après tout, de se dévouer pour Caton, qui, de même que Pompée, avait fui devant César et lui avait abandonné l'Italie sans combat. Et joignant la lâcheté à la faiblesse, ils complotèrent de se saisir des sénateurs, dans l'intention de les livrer à César pour se le rendre favorable. Lorsque Caton fut informé du changement qui s'était produit dans les dispositions de l'assemblée, il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utica, parce qu'il se défiait des Trois-Cents.

Pendant que ces choses se passaient, Faustus Sylla et Afranius arrivèrent à Utica avec une partie de la cavalerie qui s'était échappée du champ de bataille de Thapsus. Caton aurait voulu qu'elle entrât dans l'enceinte des murs, tant pour défendre la ville que pour protéger les sénateurs menacés; mais, redoutant la mauvaise foi d'un peuple d'origine phénicienne, les troupes s'y refusèrent et ne consentirent à prêter leur concours que si tous les habitants étaient passés au fil de l'épée. Elles attaquèrent le camp où était enfermée la population sans armes : celle-ci s'arma de pierres et de bâtons et les repoussa. Alors la cavalerie se jeta dans la ville, massacra un grand nombre d'habitants, pilla et ravagea les maisons.

Caton se sentait dominé par les événements. Après les échecs subis depuis trois ans en Italie, à Pharsale, et à Thapsus, la cause qu'il défendait lui sembla décidément perdue. Le dépit, le désespoir, l'orgueil blessé s'emparèrent de son âme ordinairement si ferme. Élevé dans les idées de son temps, qui représentaient la vie comme une lutte entre l'homme et le destin, il s'avoua

vaincu. Les fausses maximes stoïciennes lui indiquaient la suprême ressource contre tous les maux : il résolut de se donner la mort. Avant de mettre son projet à exécution, il usa de son autorité pour garantir désormais les habitants d'Utica de tout mauvais traitement, pour les engager à la bienveillance envers les Trois-Cents, pour faciliter la fuite à ceux qui voulurent s'éloigner. Ces soins l'occupèrent toute une nuit et la plus grande partie du lendemain, pendant lesquelles sa droiture et son abnégation se traduisirent de la façon la plus noble. Comme les nouvelles annonçaient l'approche de César avec l'armée, les Trois-Cents chargèrent son parent, Lucius César, d'aller au-devant de lui pour solliciter leur grâce : Caton lui défendit de parler en sa faveur et se borna à lui recommander son fils et ses amis. Vers le soir, après avoir soupé en nombreuse compagnie, il prit part à une conversation sur des sujets philosophiques, où le projet qu'il méditait perça assez clairement dans ses paroles pour éveiller les craintes de l'assistance. Son fils et ses amis le conjurèrent en vain de fuir ou de se fier à la générosité de César. Quand il fut seul dans sa chambre, il tira son épée et se la passa au travers du corps. Ses amis l'enterrèrent sur le rivage de la mer, et, par la suite, on érigea sur le lieu de la sépulture une statue qui le représentait tenant dans sa main une épée.

Lucius César songea aussitôt à profiter de la mort de Caton pour se faire un mérite de la soumission d'Utica aux yeux du vainqueur de Thapsus. Ayant assemblé le peuple, il conseilla d'ouvrir à César les portes de la ville, ce qui était le moyen, selon lui, de tout obtenir de sa clémence. Les habitants suivirent ce conseil, et lui-même alla au-devant de César en qualité de négociateur. C'était le moment où Messalla arrivait à Utica avec la cavalerie : il mit aussitôt des troupes de garde à toutes les portes.

Parti du champ de bataille de Thapsus, César avait marché sur Hadrumetum et, chemin faisant, s'était emparé d'Uzita où Scipion n'avait laissé qu'une faible garnison. L'armée y avait trouvé une grande quantité d'armes et de traits et des approvisionnements de blé amassés à l'époque du siége. A Hadrumetum, les habitants n'avaient opposé aucune résistance : il s'y était montré clément pour ses ennemis, et avait donné le commandement de la place à Livineius Regulus avec une légion. Comme il continuait sa route, il rencontra Lucius César qui se jeta à ses pieds et obtint aussitôt grâce entière, tant pour lui que pour tous ceux qui l'avaient chargé de leurs intérêts. César atteignit Utica le soir, environ le 16 février, et campa hors des murs. Le len-

demain matin il fit son entrée dans la ville. Son premier soin fut de remercier les habitants de leur attachement à sa personne. Les Trois-Cents étaient réunis et attendaient leur sort avec anxiété. Il leur reprocha sévèrement leur conduite, surtout d'avoir fourni de l'argent à Varus et à Scipion, et les condamna à la perte de leurs biens, avec faculté de rachat en payant par forme d'amende la somme que la vente aurait rapportée. Heureux de ne plus avoir à craindre pour leurs vies, ces marchands le prièrent d'imposer lui-même la somme qu'ils auraient à payer en commun, solidairement. Ils furent taxés à deux cents millions de sesterces (environ quarante-quatre millions de francs) et obligés de s'acquitter en trois années et en six payements. César n'exerça contre eux aucune autre rigueur : tous eurent la vie sauve et conservèrent leur liberté. On lui apporta les papiers de Scipion : il refusa de les lire et les fit brûler. Le fils de Caton fut autorisé à s'éloigner : l'héritage paternel lui fut laissé en entier.

Dans l'antiquité une seule bataille était toujours décisive et terminait la guerre[1] : il en avait été ainsi à Pharsale ; il en fut de même à Thapsus. Uzita, Hadrumetum, Utica venaient de se rendre; Thysdrus suivit leur exemple. Considius, qui commandait la place, n'attendit même pas que les légions de Domitius fussent arrivées : il sortit secrètement en emportant ses trésors, et s'enfuit en Mauritanie ; mais les Gétules qui l'escortaient le tuèrent en chemin et le dépouillèrent. La ville de Thapsus, que Rebilus investissait par mer et par terre, tenait encore : quand Vergilius sut que César était maître d'Utica, que Scipion, Juba et les autres chefs étaient en fuite, et qu'il se trouvait abandonné à lui-même, il livra la place à des conditions convenues.

Le roi Juba, accompagné de Petreius, avait fini par atteindre Zama, sa résidence habituelle, où étaient ses femmes, ses enfants et ses trésors. Au commencement de la guerre, il avait fait porter dans la ville de grands amas de bois, et avait fait élever sur la place un immense bûcher, déclarant que, s'il était vaincu, il y précipiterait tous les habitants et s'y jetterait lui-même avec ses femmes et ses enfants. Lorsqu'il se présenta en fugitif aux portes de la ville, les habitants lui refusèrent l'entrée : ni ses menaces ni ses prières ne purent les fléchir; ils ne consentirent même pas à lui rendre ses femmes, préférant les garder en otage. Alors Juba s'éloigna et se rendit à une de ses maisons de plaisance avec Petreius et quelques cavaliers. Redoutant la ven-

[1] Voir, aux *Remarques générales*, le chapitre intitulé : *Remarques sur la tactique romaine.*

geance du roi, les habitants de Zama envoyèrent des députés à César pour lui demander aide et protection. César leur fit bon accueil et partit d'Utica dès le lendemain à la tête de sa cavalerie. Le bruit de sa clémence le précédait, amenant partout l'apaisement et la soumission. Au bout de quelques jours, il fit son entrée à Zama. Juba se vit perdu. Après un repas somptueux, le roi proposa à Petreius de se battre avec lui dans un duel à mort. Une véritable lutte de gladiateurs s'engagea entre eux. Petreius tomba le premier. Juba essaya alors de se percer de son épée; mais ne pouvant y réussir, il se fit tuer par un de ses esclaves.

On a vu que Scipion n'avait pas osé s'approcher d'Utica. Accompagné de Torquatus, l'ancien commandant d'Oricum, et de plusieurs sénateurs, il prit la mer avec douze galères, dans le dessein de rejoindre le fils aîné de Pompée, qui, après une tentative malheureuse contre le roi Bogud, s'était dirigé vers les îles Baléares pour ensuite gagner l'Espagne. Les vaisseaux de Scipion furent jetés sur la côte d'Hippo Regius (*Bône*) où la flotte de Sittius stationnait en ce moment même. Ils ne purent soutenir le combat contre des vaisseaux d'un plus fort échantillon et furent coulés à fond. Scipion se tua pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

Afranius et Faustus Sylla ne devaient pas être plus heureux. Sittius, qui avait déjà rendu de si grands services à César pendant cette guerre, venait de livrer un combat où Saburra avait été vaincu et tué. Après ce succès, l'entreprenant partisan traversait la Mauritanie pour rejoindre César, lorsqu'il rencontra par hasard Afranius et Faustus, qui venaient d'Utica à la tête de mille hommes de cavalerie, avec lesquels ils se proposaient de passer en Espagne. Il leur dressa une embuscade pendant la nuit, les attaqua à la pointe du jour, et les tua ou les fit prisonniers presque tous. Afranius, Faustus, sa femme et ses enfants furent livrés à César. Malheureusement la colère des vieux soldats n'était pas encore apaisée : ils avaient déjà massacré Lucius César; ils passèrent Faustus et Afranius par les armes.

Pendant son séjour à Zama, César fit vendre les biens de Juba et ceux des citoyens romains qui avaient pris part à la guerre. Il réduisit le royaume de Numidie en province romaine et nomma gouverneur Salluste, avec le titre de proconsul. De retour à Utica, il ordonna également de vendre les biens de tous ceux qui avaient eu des commandements sous Juba et Petreius. Les principales villes de la province d'Afrique furent frappées d'une amende pour

augmenter les ressources du trésor de l'État. Thapsus fut imposée à deux millions de sesterces, et les négociants romains qui s'y étaient établis à trois millions; Hadrumetum à trois millions, et à cinq les négociants romains. La ville de Leptis fut condamnée à fournir tous les ans trois millions de livres d'huile, et celle de Thysdrus une certaine quantité de blé.

Bocchus et Sittius furent récompensés de leurs services : le roi de Mauritanie reçut la partie orientale du royaume de Massinissa, Sittius, une partie de la Numidie occidentale, avec Cirta pour capitale. On pouvait craindre de nouveaux excès de la part des troupes : pour éviter ce danger, un grand nombre de vétérans furent congédiés et renvoyés en Italie.

César venait de terminer au bout de trois mois une guerre des plus difficiles : les deux armées ennemies étaient détruites; leurs principaux chefs étaient morts, excepté Labienus et Sextus Pompée, qui songeaient à se réfugier dans le midi de l'Espagne. On pouvait regarder la guerre civile comme finie, maintenant surtout que Caton ne vivait plus. D'ailleurs, eût-il encore existé, qu'il aurait été impuissant dans la situation désespérée où se trouvait le parti vaincu. Son influence, il faut bien le dire, n'avait jamais été que très bornée, sinon même préjudiciable, parce que les grandes qualités de caractère dont il était doué, l'intégrité, la fermeté, l'orgueil du nom romain, s'alliaient malheureusement chez lui à une déplorable médiocrité d'esprit. Celle-ci le portait à croire que les vertus du citoyen, telles que le respect de la légalité, l'abnégation, le sentiment de la justice, doivent être tenues resserrées, pour ainsi dire, dans un cadre d'une rigidité absolue, en dehors duquel elles cesseraient d'exister. Si un pareil rigorisme est possible et méritoire dans la vie privée, il ne saurait en être de même dans la vie publique, où celui qui prétend à la conduite des hommes ne peut pratiquer ces vertus d'une façon salutaire qu'à la condition de laisser au cadre qui les contient une flexibilité indispensable. Qui n'accepte point cette vérité n'est pas fait pour jouer un rôle actif et utile dans les grandes affaires de l'État, surtout au milieu d'une société corrompue dont rien ne peut plus arrêter la décadence : son autorité morale, en effet, quelque grande qu'elle soit, n'y prévaudra pas sur l'indifférence et sur les passions; son intervention ne fera qu'importuner ou que déplaire. Caton en offre ici un exemple frappant : jamais ses conseils ne furent écoutés dans les circonstances graves; toujours son ascendant, et sa présence même, furent jugés incommodes. Pompée, pour ne pas l'avoir à l'armée auprès de lui, le relègue à

Dyrrhachium; Scipion, pour la même raison, lui impose le commandement d'Utica. Et néanmoins, soit dit à la louange de Caton, il exerçait, par son caractère, même auprès d'un entourage passionné et perverti, une assez grande influence pour que son parti lui offrît, à deux reprises différentes, l'héritage de Pompée, c'est-à-dire le commandement supérieur de toutes les forces de terre et de mer. Son double refus a été vanté par les historiens comme un témoignage éclatant de son respect de la légalité. Cependant l'austère Caton assistait depuis des années à la violation de toutes les lois par le sénat, par les consuls, par tout son parti, sans témoigner aucune indignation : bien plus, il n'avait pas craint d'approuver l'emploi des moyens de corruption pour empêcher César d'obtenir le consulat. Aussi son refus ne doit-il être attribué qu'à sa faiblesse d'esprit et à la juste défiance qu'il avait de ses propres forces. Car, que prétendait-il avec ce respect de la légalité, dans un moment où il y allait du salut de Rome et de la République, lui qui laissait fouler aux pieds cette légalité depuis si longtemps? Si, à Corcyra, le livre du destin lui avait été présenté et qu'il y eût vu qu'en acceptant le commandement il sauverait la République, l'eût-il donc refusé par la raison qu'il n'était que préteur? Et s'il y avait lu qu'en consentant à libérer et à armer les esclaves d'Utica, comme on le lui proposa, il prolongerait la résistance jusqu'à faire triompher sa cause, eût-il donc aussi décliné cette offre en la déclarant illégale?

Quant à sa mort, tant admirée par l'histoire, elle fut une tache dans sa vie. Les rhéteurs anciens et modernes, imbus des écrits de Plutarque, le libelliste, et de Suétone, le pamphlétaire, ont voulu voir dans le suicide de Caton une protestation de la république contre la monarchie, erreur d'autant plus singulière que César n'eut jamais l'intention de se faire roi. La vérité est que Caton se tua par dépit, par orgueil et par désespoir, sous l'influence de cette désolante morale du paganisme romain, véritable morale du néant, qui montrait la mort comme le plus grand bien et comme le remède à tous les maux[1]. Ses contemporains n'ont pas manqué d'approuver sa conduite, en disant qu'il se donna

[1] Cette considération doit peser d'un grand poids pour juger le suicide de Caton. Les Romains étaient élevés dans les principes d'une morale décevante. On voit, dans Pline l'Ancien, que la Mort était, de tous les dieux, celui dont le culte était le plus invoqué. Il présente le suicide comme la consolation suprême et va jusqu'à dire : «Malheureux les dieux immortels qui n'ont pas, contre le malheur, cette suprême ressource que possède l'homme!» Il faut plusieurs siècles pour qu'un

IMPRIMERIE NATIONALE.

la mort pour ne pas se soumettre à César. Mais il n'y avait, pour lui, aucune obligation de fléchir devant le vainqueur de Pharsale et de Thapsus. Qui l'empêchait de gagner l'Espagne et de continuer la guerre, comme le firent les fils de Pompée, Labienus et autres? Quelques mois après sa mort, ceux-ci avaient réuni une nombreuse armée; treize légions gravaient sur leurs boucliers le nom de Pompée; César faillait succomber à la bataille de Munda; il était assassiné peu de temps après, et le parti républicain semblait appelé à triompher pour toujours. Qui niera l'influence que Caton eût pu exercer alors par son autorité et par ses conseils? Sa mort fut donc, de toute manière, une faiblesse et une faute : une faiblesse, puisqu'il renonça à la lutte; une faute, puisque cette mort ne pouvait qu'être funeste à son parti et utile à ses ennemis, à César principalement.

Après avoir pris toutes les mesures propres à assurer la conquête de l'Afrique, César partit d'Utica le 14 avril et fit voile pour la Sardaigne, où il débarqua à Caralis (*Cagliari*) le 16. Là il condamna les habitants de Sulci à une amende de dix millions de sesterces, pour avoir reçu la flotte de Nasidius dans leur port et lui avoir fourni des troupes. Plusieurs des légions qu'il avait amenées eurent à se rendre en Espagne. Caius Didius, qui en reçut le commandement, devait empêcher les fils de Pompée d'y organiser de nouvelles forces. César s'embarqua de nouveau le 28 avril avec les légions restantes, désireux d'arriver à Rome le plus tôt possible.

peuple soit façonné à la morale qui sert de base à ses institutions. A l'époque de Caton, elle avait fortement pénétré dans les esprits, et son action s'accrut rapidement jusqu'à faire du suicide, sous le règne des empereurs, une véritable plaie de Rome. Sénèque est, de tous les auteurs qui ont écrit sur le suicide, le plus intéressant à consulter. Pline appelle la mort le plus grand bien de la vie; Lucain en fait la récompense des hommes vertueux.



LIVRE NEUVIÈME.

QUATRIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'ESPAGNE.

De mai 46 à juin 45.

La tranquillité avait régné à Rome et en Italie pendant toute la durée de la guerre d'Afrique. A la nouvelle de la bataille de Thapsus, le sénat, sans même attendre que César fût de retour, lui prodigua la flatterie et les hommages sous toutes les formes. Pour célébrer les succès de l'armée, il vota quarante jours d'actions de grâces. César, dans le triomphe qu'on lui avait accordé d'avance, devait être entouré de soixante et douze licteurs, comme témoignage ostensible de ses trois dictatures; son char devait être attelé de chevaux blancs. Sa dernière dictature avait déjà été portée à un an, en violation de la loi; on s'empressa de lui en conférer une nouvelle pour l'espace de dix ans. On lui donna la censure pour trois ans, avec la dénomination de préfet des mœurs et la dispense de s'adjoindre un collègue. Il lui fut accordé de s'asseoir dans le sénat, comme les consuls en fonction, sur la chaise curule, de voter le premier, et de donner, dans les jeux publics, le signal de leur ouverture. On décida que son char serait placé au Capitole, en face de la statue de Jupiter. Une statue en bronze devait lui être érigée, les pieds posant sur un globe de l'univers où figurerait l'inscription : *Au demi-dieu.* C'est à ce degré de servilité qu'en était venue une assemblée qui, en amenant l'avilissement des institutions de la République, les détruisait de ses propres mains.

Pendant ce temps, César faisait voile vers l'Italie. Il avait longé les côtes orientales de la Sardaigne et de la Corse, obligé, par les vents contraires, de relâcher dans les différents ports. A Rome, on ignorait le jour et le lieu de son débarquement. On croyait généralement qu'il prendrait terre à Alsium en Étrurie, et le nombre des personnes qui s'y portèrent à sa rencontre fut si grand, que ses amis lui écrivirent de débarquer plutôt à Ostia pour être moins obsédé. Enfin, après une traversée qui n'avait pas duré moins de vingt-huit jours, il arriva à Rome le 25 mai.

Sa connaissance des hommes ne le trompait point sur la valeur des condes-

20.



cendances du sénat, dues à la bassesse chez les uns, à la peur chez les autres. Il n'avait aucun remède contre la bassesse, mais il était plus désireux que jamais de faire cesser les craintes et de rassurer les esprits sur ses intentions. N'ayant pas réussi dans l'espace de trois ans à convaincre de sa sincérité, il en éprouvait du mécontentement, parfois même de l'irritation; car il avait hâte d'user du pouvoir dans le meilleur intérêt de tous, et il n'ignorait pas combien la confiance publique lui était nécessaire pour réorganiser et gouverner la République. Avant d'entrer dans Rome, il assembla le sénat et le peuple. Son discours fut un appel à la conciliation et, pour ainsi dire, le développement de la lettre pleine de noblesse par laquelle il avait fait connaître à ses amis Oppius et Balbus, après la prise de Brundisium, qu'au lieu d'agir comme Marius et Cinna, il pratiquerait une politique de clémence et de pardon [1]. Après avoir rendu compte des derniers événements, il déclara que, contrairement à ses devanciers, qui, une fois victorieux, n'avaient rempli aucune de leurs promesses, il tiendrait toutes les siennes; que ses victoires ne l'avaient pas changé; qu'il n'avait tenu à les remporter que pour se donner les moyens de faire le bien : « Je ne vois, dit-il, qu'honneur et profit à être modéré, clément et conciliant. Que me servirait d'abuser du pouvoir? Puis-je ignorer que ce serait le moyen d'engendrer les flatteries et de nuire à ma propre sûreté? N'ai-je pas donné depuis trois ans de nombreuses preuves de ma bienveillance? N'ai-je pas gracié mes ennemis les plus acharnés, ceux-là mêmes qui avaient pris à deux fois les armes contre moi? Mais on veut que j'aie dissimulé jusqu'à ce jour, que je médite les proscriptions et les vengeances. Il n'en est rien : je continuerai, comme par le passé, à me montrer indulgent et généreux. Consul et dictateur, j'exercerai l'autorité sans despotisme, dans le seul intérêt de l'État. Je conserverai mon armée, mais elle ne doit vous donner aucune inquiétude : elle protège votre pouvoir aussi bien que le mien. D'ailleurs une grande ville comme Rome, maîtresse d'un vaste empire, a besoin d'être garantie contre les entreprises des factieux. J'ai dû amasser de grandes richesses pour récompenser les troupes et pour être toujours prêt à combattre ceux de mes ennemis qui voudraient continuer la guerre : une partie de ces trésors sera employée à l'embellissement de la ville et à des ouvrages d'utilité publique. »

Après ce discours, César entra dans Rome pour y célébrer les différents

[1] Voir tome premier, page 39.

triomphes qui lui avaient été accordés, ce qu'il n'avait pas voulu faire avant la guerre d'Afrique. Il ordonna de les organiser avec la plus grande pompe et l'un après l'autre, en réduisant l'intervalle de temps qui les séparerait au nombre de jours exigés pour les préparatifs. Chaque triomphe dut avoir son caractère particulier. Parmi les prisonniers illustres qu'on s'attendait à y voir figurer, on comptait le jeune Juba, fils du roi de Numidie vaincu à Thapsus, Arsinoë, sœur de Cléopâtre, et Vercingetorix, retenu captif à Rome depuis sa défaite à Alesia. Le butin et les trésors s'élevaient à quatre-vingt-dix mille talents (environ cinq cents millions de francs) et à deux mille huit cent vingt-deux couronnes d'or pesant ensemble vingt mille quatre cent quatorze livres. Par opposition à la conduite de Marius et de Sylla, qui, après leurs victoires, avaient fait de Rome un lieu de proscriptions et de massacres, César voulut que sa rentrée dans la ville fût signalée par de grandes réjouissances et par des largesses de toutes sortes.

Le premier jour César triompha pour les Gaules. Il était monté sur un char attelé de chevaux blancs; soixante et douze licteurs l'entouraient. Le matériel qui portait le butin, les statues et les images des villes conquises, était en bois de citronnier. On remarquait le Rhin, le Rhône et l'Océan, représentés en or sous la forme de captifs, puis l'image de Massilia. Mais l'immense foule des spectateurs s'intéressa surtout à la présence de Vercingetorix, ce noble héros gaulois qui avait tenu en échec la fortune de César. Il fut mis à mort le soir du triomphe [1].

Quelques jours après, César triompha pour l'Égypte. Les trophées étaient en écailles de tortue. On voyait la princesse Arsinoë, traînée comme captive. Venaient ensuite l'image du Nil et celle du phare d'Alexandrie, qui semblait étinceler de tous ses feux. Le peuple se divertit particulièrement à la vue de Pothin et d'Achillas, qu'on avait représentés subissant la mort des traîtres.

Le troisième triomphe célébrait la guerre du Pont. César avait voulu que les trophées fussent en acanthe. Il était précédé d'un tableau où se trouvaient écrits les mots : *Veni, vidi, vici*, pour rappeler combien avait été rapide sa victoire sur le fils de Mithridate. La foule prit plaisir à voir l'image de Pharnace fuyant devant les soldats romains.

En dernier lieu César triompha pour l'Afrique. Le matériel était en ivoire.

[1] L'exécution de Vercingetorix a été reprochée à César sans aucune raison valable. Voir aux *Explications et remarques* du livre neuvième.

On vit figurer le fils du roi Juba, qui n'était encore qu'un enfant. Ni Scipion, ni Caton, ni aucun des chefs romains n'étaient représentés, et rien ne rappelait la victoire de Thapsus, remportée sur des concitoyens. Le même jour, César convia le peuple à un festin pour lequel on avait dressé vingt-deux mille tables : on y servit des vins de Falerne et de Chio, et même des murènes. Vers le soir, la foule le reconduisit jusqu'à sa demeure, à la lueur de quarante lustres, portés par autant d'éléphants rangés sur deux files.

Aux triomphes succédèrent les largesses. César avait anciennement promis à chaque citoyen soixante et quinze deniers d'argent; il porta ce chiffre à cent deniers, en dédommagement du retard éprouvé. Il fit distribuer au peuple dix boisseaux de blé par tête et autant de livres d'huile. Il prit à sa charge tous les loyers d'un an qui, à Rome, n'excédaient pas cinq cents deniers, et, dans le reste de l'Italie, cent vingt-cinq. Chaque légionnaire de sa vieille armée reçut cinq mille deniers (environ quatre mille quatre cents francs), chaque centurion le double, chaque tribun des soldats et le chef supérieur de la cavalerie le quadruple. Des terres furent assignées aux vétérans : il avait décidé qu'elles ne seraient pas contiguës, afin d'éviter les séditions.

On se rappelle que César, reconnaissant, comme tout le monde à Rome, l'exiguïté du forum, avait commencé en l'an 54 d'en construire un autre, plus vaste, dont il entendait faire, non pas un marché, mais un lieu où se traiteraient les affaires publiques. Ce nouveau forum devait être, pour ainsi dire, le vestibule d'un temple magnifique. La guerre civile ayant interrompu les travaux, il ordonna de les reprendre et de les pousser avec toute l'activité possible, impatient d'accomplir le vœu fait par lui à Pharsale lorsqu'il promit, en cas de victoire, d'élever un temple à Venus Genetrix, comme à celle qui était le commencement de sa lignée. Il se proposait d'en faire un monument des plus somptueux, orné de statues et de tableaux, en même temps qu'un sanctuaire des arts, où se trouveraient rassemblés les chefs-d'œuvre du monde entier. Son cheval favori fut représenté en bronze devant le monument. César se montrait si pressé d'inaugurer le nouveau forum et le temple de Vénus, qu'ayant appris que la statue de la déesse ne serait pas achevée de longtemps, il prescrivit d'en figurer seulement le modèle et fixa la solennité aux 24 et 25 juillet (*25 et 26 septembre du calendrier romain*).

Les jours qui suivirent cette inauguration, il ordonna des festins publics et des spectacles de tout genre pour honorer la mémoire de sa fille Julia,

morte huit ans auparavant. Le cirque fut agrandi de deux côtés et entouré d'un large fossé plein d'eau. On y donna pendant cinq jours des combats de bêtes où furent tués quatre cents lions. Il y eut aussi des combats de cavaliers contre des taureaux sauvages, spectacle nouveau pour les Romains, des courses de chevaux et de chars, enfin la représentation d'une bataille rangée où figurèrent, de chaque côté, cinq cents fantassins, trois cents chevaux et vingt éléphants. On avait construit dans le quartier du Champ de Mars un stade pour les luttes d'athlètes, qui durèrent trois jours. Les acteurs, dans ces différents jeux, étaient des prisonniers, des condamnés à mort, et quelquefois des fils de chevaliers romains qui se défiaient les uns les autres. Un sénateur, Fulvius Setinus, voulut même se mêler aux gladiateurs; mais César s'y opposa. Le peuple s'intéressa vivement au simulacre d'une bataille navale sur un lac creusé à cet effet dans la petite Codète, sur la rive droite du Tibre. A tous ces divertissements vinrent s'ajouter des représentations scéniques, données dans toutes les langues connues. César avait prescrit qu'il y en eût dans chaque quartier de la ville. La splendeur de ces jeux, la variété de ces spectacles avaient attiré à Rome, de tous les points de l'Italie, un si prodigieux concours d'étrangers, que la plupart furent obligés de s'installer sous des tentes dressées dans les rues, et qu'un grand nombre d'individus, entre autres deux sénateurs, furent écrasés dans la foule.

Les passions politiques étaient trop excitées pour qu'en ces circonstances la conduite de César fût approuvée sans réserve. Ses prodigalités ne manquèrent pas d'être censurées par ses ennemis, qui lui reprochèrent de dépenser sans mesure l'argent qu'il s'était procuré pendant la guerre. On inventa les plus futiles prétextes. Ainsi, par exemple, il avait fait tendre des étoffes de soie pour garantir les spectateurs pendant les jeux; mais comme elles provenaient du butin fait dans les guerres d'Orient, on l'accusa de corrompre l'antique simplicité romaine par des usages empruntés à des peuples efféminés. On cita aussi le grand nombre d'individus tués dans les jeux publics, pour en induire qu'il n'était pas encore rassasié de sang. Les soldats eux-mêmes se plaignirent hautement que l'argent dépensé dans les triomphes et dans les festins ne leur eût pas été plutôt distribué : leurs prétentions ayant amené des désordres dans la rue, il fallut que César fît saisir et fît mettre à mort quelques-uns des principaux meneurs.

Cependant la droiture de ses intentions s'imposait peu à peu. Ceux qui, se

méfiant de ses protestations, redoutaient que, maître absolu aujourd'hui, il ne décrétât les proscriptions ou l'abolition des dettes, se rendirent forcément à l'évidence. A la vérité, son discours au sénat avait commencé à rassurer les esprits; mais ce fut réellement par sa conduite, en tout conforme à ses paroles, qu'il acheva de dissiper les craintes. Ses plus irréconciliables ennemis durent enfin reconnaître son penchant naturel à pardonner, l'empressement affectueux avec lequel il obligeait tout le monde, surtout son indulgence, qui chez lui, comme chez toutes les natures supérieures, s'accroissait avec l'expérience des hommes et des choses. Ils en arrivèrent à vanter sa sagesse autant que son esprit de justice; ils louaient son tact exquis, et lui savaient gré de ne jamais parler de Pompée qu'en termes des plus honorables. Cicéron lui-même, quoique blessé de ne plus jouer aucun rôle dans les affaires de l'État, disait à ses amis qu'on ne pouvait rencontrer un vainqueur plus modéré.

Parvenu au faîte du pouvoir, César avait maintenant à entreprendre une œuvre immense : c'était de réorganiser une société en dissolution et d'apporter, dans une constitution avilie et sans force, les changements capables de satisfaire le mieux possible aux besoins de l'époque. On a vu, au cours de cette histoire, quelles étaient les causes du mal qui minait la société romaine à son insu, et quelles limites avait atteintes la démoralisation dans toutes les classes, principalement dans les familles patriciennes, à qui, pourtant, la constitution donnait le gouvernement. Comme on l'a vu encore, cette aristocratie corrompue apprenait au peuple à mépriser les mœurs et les lois, et, uniquement préoccupée de conserver ses privilèges, se refusait à toute concession; le jeu régulier des institutions était sans cesse entravé par des ambitions personnelles; Rome présentait continuellement, depuis quarante ans, le spectacle de collisions sanglantes où les partis se déshonoraient par la violence; l'anarchie était complète; et, en fin de compte et de l'aveu de tous, la République était devenue impuissante à garantir la sécurité des citoyens et la paix dans le vaste empire qu'elle avait la charge de gouverner. César n'était pas l'auteur de cette perturbation, et sa lutte avec Pompée n'en avait été, pourrait-on dire, qu'une conséquence, qui s'était traduite sous la forme d'un conflit armé entre deux causes ennemies : celle d'une caste privilégiée et celle du peuple. Vainqueur aujourd'hui dans cette lutte, il se trouvait appelé à asseoir les fondements du nouvel ordre de choses réclamé par les grands intérêts qui étaient en jeu. En effet, le peuple, par instinct, ne le reconnaissait-il pas



depuis longues années comme le champion de ses droits? Le sénat dégénéré, qui venait de le mettre si fort au-dessus des autres citoyens, ne se déclarait-il point, par cela même, indigne de gouverner et ne le chargeait-il pas de sauver l'État en péril?

Jamais tâche plus difficile n'échut à un des grands hommes de l'histoire. On pourrait la comparer, sous plus d'un rapport, à celle qu'entreprit Napoléon, Premier Consul, lorsqu'il eut à réorganiser la société française en 1799; mais à cette différence près, que la nation romaine était en pleine période de décadence et que Rome étendait sa puissance sur l'univers connu. César n'entendait pas détruire la République, comme l'ont cru tant d'historiens qui se sont mépris sur son caractère et sur ses projets. Son seul dessein était de modifier des institutions surannées, afin de les approprier aux nécessités de l'heure présente. Les unes étaient à conserver, d'autres devaient forcément disparaître, d'autres encore demandaient à être améliorées; et la République pouvait recevoir ainsi une constitution rajeunie qui permît d'entreprendre les réformes exigées, de satisfaire aux vœux des populations, d'assurer la prospérité des provinces, enfin de réparer les maux causés par un demi-siècle de désordres. L'exécution d'un si grand dessein devait froisser de nombreux intérêts et rencontrer de vives résistances. César, qui ne l'ignorait pas, jugea nécessaire d'user, pendant un espace de temps indéterminé, du pouvoir discrétionnaire qu'on lui accordait. Âgé de cinquante-quatre ans, il était encore dans toute la maturité de ses facultés physiques et morales. Il avait administré des provinces, négocié avec des peuples conquis, commandé pendant plus de douze ans des armées nombreuses, et la guerre est l'école par excellence pour la conduite des hommes; d'autre part, nul ne connaissait mieux que lui l'histoire de Rome et les tendances de son temps : il était donc tout préparé pour la grande tâche qu'il s'était imposée. Il mit sur-le-champ la main à l'œuvre.

Une première réforme fut celle qui se rapportait aux attributions du sénat. Depuis un demi-siècle cette assemblée se montrait si manifestement impuissante à gouverner, que César ne pouvait songer à lui conserver sa part de souveraineté dans le nouveau système politique qu'il s'agissait de fonder. Il avait résolu de la ramener à ne plus être, comme sous les rois et dans les commencements de la République, qu'un conseil d'État consultatif chargé principalement de préparer les lois. Un changement si grave ne pouvait que déplaire à l'aristocratie, et il était à craindre qu'elle ne traduisît son mécon-

IMPRIMERIE NATIONALE.

tentement par une opposition intempestive qui aurait ajouté aux difficultés présentes. Pour s'y opposer, César avait un moyen tout trouvé : c'était d'augmenter le nombre des sénateurs en portant ses choix sur des hommes dévoués à sa cause, et particulièrement sur ceux qu'il tenait à récompenser de leur fidélité et de leurs services pendant la guerre civile. Il avait déjà pourvu, lors de son retour d'Orient, au remplacement des sénateurs manquants : son intention était aujourd'hui d'augmenter de moitié le nombre des membres du sénat, de manière à l'élever au chiffre de neuf cents. Il ne craignit pas d'y faire entrer des hommes de condition sociale inférieure, des centurions, et même des étrangers, par quoi il donnait à sa réforme un caractère essentiellement démocratique et obligeait la haute assemblée, que l'esprit de caste avait dominée jusqu'ici, à se montrer dorénavant moins rebelle aux idées de progrès.

César s'occupa ensuite des moyens d'assurer l'ordre dans l'intérieur de Rome. On sait qu'un des caractères distinctifs du peuple romain fut la tendance à s'organiser en associations ou communautés (*collegia*). Il y en eut dès l'origine de Rome; puis leur nombre s'accrut d'année en année, et bientôt devint considérable. Toutes étaient autorisées par l'État et placées sous sa surveillance. Aux corporations de métiers et aux communautés de caractère religieux étaient venues s'en ajouter beaucoup d'autres uniquement politiques, auxquelles le nom moderne de clubs conviendrait exactement. C'étaient des associations où prévalaient les idées démagogiques les plus dangereuses, et qui exerçaient surtout leur influence pendant les élections. Décidé à fonder des institutions populaires, César ne voulait pour cela ni anarchie ni tyrannie d'en bas, et, déjà en l'an 59, il s'était opposé à Clodius, lorsque ce tribun du peuple avait fait rétablir les corporations politiques que Sylla avait dissoutes. César n'hésita pas à les supprimer toutes du même coup, pour ne laisser subsister que les corporations des prêtres et les corps de métiers. Une exception fut faite en faveur des Juifs pour récompense des services qu'ils avaient rendus dans les guerres d'Orient, particulièrement en Égypte.

Une autre cause de désordre tenait à la grande affluence de gens sans aveu qui s'étaient établis à Rome pendant les troubles civils et qui, chaque mois, prenaient part illégalement aux distributions de blé qu'on faisait au peuple. Comme les intérêts du trésor en souffraient, César ordonna un nouveau recensement de tous ceux qui participaient à ces distributions. Il s'en trouva trois cent vingt mille, nombre qui fut réduit d'environ moitié. On devait por-

ter sur les listes, à la place des morts de chaque année, un égal nombre d'individus, désignés par un tirage au sort sous la surveillance du préteur.

César restreignit le pouvoir judiciaire à deux sortes de juges, c'est-à-dire aux sénateurs et aux chevaliers, en supprimant les tribuns du trésor, qui constituaient la troisième juridiction. Cette exclusion de l'élément plébéien devait, dans son idée, amener une plus grande impartialité dans les jugements rendus par les tribunaux.

Il chercha à réprimer le luxe par une loi somptuaire. On ne saurait apprécier aujourd'hui le degré d'efficacité d'une pareille loi dans l'antiquité, mais tout porte à le regarder comme très faible, parce que rien ne prévaut, surtout chez une nation corrompue, sur des habitudes de bien-être invétérées. La loi promulguée par César s'étendait à toutes les dépenses concernant la table, les tombeaux et autres constructions, le costume, les ustensiles, les meubles et, en général, tous les objets de luxe. L'usage des litières, des vêtements de pourpre et des perles était défendu, excepté à certaines personnes, à certain âge et pour certains jours. Un impôt fut mis sur les marchandises étrangères.

Une des lois les plus remarquées fut celle qui fixait la durée du gouvernement des provinces. C'était pendant les longues années de son proconsulat dans les Gaules que César avait formé son armée, et qu'il avait pu se procurer les moyens de saisir le pouvoir; mais il ne voulut pas que les gouverneurs de province fussent mis en situation de l'imiter. Pour cette raison, il décréta que la durée du gouvernement des provinces ne dépasserait pas un an pour les préteurs et deux ans pour les consulaires. A l'avenir aucun commandement ne pourrait être prolongé au delà de cet espace de temps.

Son attention se porta ensuite sur les mesures à prendre pour arrêter le décroissement de la population, qui avait été très grand pendant la guerre civile. Entre autres, il institua des récompenses pour ceux qui auraient beaucoup d'enfants. Ayant décidé de répartir quatre-vingt mille citoyens dans les colonies d'outre-mer, mais voulant empêcher que la population de Rome en fût épuisée, il ordonna qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante ne pourrait rester absent d'Italie plus de trois ans consécutifs, à moins d'être retenu par l'obligation du service militaire.

En sa qualité de grand pontife, César résolut de réformer le calendrier, où le désordre s'était mis. Pour en comprendre les raisons, il faut se rappeler que l'année instituée dans les premiers temps de Rome, et réglée sur

le mouvement de la lune, était divisée en douze mois comprenant trois cent cinquante-cinq jours seulement : elle comptait donc à peu près dix jours et un quart de moins que l'année tropique, laquelle est la véritable période de la succession des saisons. L'inconvénient qui en résultait n'ayant pas tardé à être reconnu, Numa avait décidé que, tous les deux ans, on intercalerait, entre le 23 et le 24 février, un mois de vingt-deux et de vingt-trois jours alternativement. Par cette intercalation, l'année civile moyenne était trop forte d'un jour, ce qui constituait une première cause d'inexactitude. Mais il y en avait une autre beaucoup plus grave, due à ce que le soin de ces fréquentes intercalations était confié aux pontifes, qui pouvaient en abuser, soit dans un intérêt personnel, soit dans un but politique; par exemple pour augmenter ou pour diminuer la durée des baux à ferme ou celle des charges publiques. Il se pouvait encore que les intercalations fussent omises pendant des troubles intérieurs, comme cela était arrivé en effet dans les trois années 704, 706 et 708. Cette triple omission était même la cause principale du désordre qui régnait dans le calendrier à la fin de l'an 708, quand César songea à le réformer.

Lors de son séjour à Alexandrie, où il s'était plu à fréquenter les savants et les philosophes, César avait été frappé de la précision du calendrier égyptien comparée à celle du calendrier romain. Il fit venir d'Alexandrie Sosigène, le premier astronome de son temps, et se concerta avec lui pour fixer la durée de l'année civile sur une règle plus exacte, et sans qu'on fût obligé de recourir à des intercalations qui laissaient la porte ouverte à l'arbitraire. On posa d'abord en principe qu'il n'y aurait plus de mois intercalaire, que l'année continuerait à être divisée en douze mois, et qu'on lui donnerait une durée moyenne de trois cent soixante-cinq jours et un quart, regardée alors comme égale à celle de l'année tropique. Et comme cette année civile ne pouvait compter qu'un nombre exact de jours, on décida que, sur quatre années consécutives, il y en aurait trois de trois cent soixante-cinq jours et une de trois cent soixante-six jours, qui s'appellerait *année bissextile*. Ces bases arrêtées, il fallait rétablir, une fois pour toutes, la relation qui avait existé antérieurement entre les dates du calendrier et les phénomènes naturels résultant de la succession des saisons. Il suffisait, pour cela, de reporter dans l'année courante 708 un nombre de jours égal au total des trois mois qui auraient dû être intercalés entre le 23 et le 24 février en 704, 706 et 708. Ce total (vingt-deux

jours pour 704, vingt-trois jours pour 706 et vingt-deux jours pour 708) s'élevait à soixante-sept jours qu'on plaça, d'un seul coup, entre les mois de novembre et de décembre 708. Un édit de César autorisa la mise en usage du nouveau calendrier à partir du jour des calendes de janvier 709 (*1er janvier 45 avant Jésus-Christ*). L'année 708 se composa de quatre cent vingt-deux jours et fut la dernière de *la confusion* [1].

La réforme du calendrier était un de ces actes qui suffiraient à la gloire d'un législateur. C'était déjà beaucoup, en effet, d'avoir rétabli l'ordre dans la division du temps, et d'avoir coupé court aux intrigues des pontifes en supprimant l'usage des intercalations; mais il faut de plus considérer que le nouveau calendrier portait le commencement précis des saisons, le lever et le coucher des principales constellations, certaines données sur les variations atmosphériques, et que les agriculteurs, les marins, et en général tous ceux pour qui ces connaissances sont un besoin, ne se réglaient jusque-là que d'après le cours des astres: la réforme était donc un véritable bienfait pour Rome et pour l'Italie. Et cependant les malveillants et les envieux ne manquèrent pas de blâmer une mesure si sage, et il n'y eut pas jusqu'à Cicéron qui n'y trouvât matière à de fades plaisanteries; preuve, entre mille, que les hommes supérieurs doivent faire le bien sans se soucier de la reconnaissance publique.

César méditait beaucoup d'autres projets qu'il mit aussitôt à exécution. Il créa de nouveaux patriciens, augmenta le nombre des préteurs, des édiles, des questeurs et même des magistrats de rang inférieur. Il réintégra dans leurs dignités ceux qui en avaient été dépouillés par les censeurs, ou que les tribunaux avaient condamnés pour brigue. Les fils de sénateurs ne purent voyager à l'étranger, à moins qu'ils ne fussent attachés à un chef militaire ou à un magistrat. Pour empêcher l'accroissement du prolétariat d'esclaves qui tendait à se substituer, dans toute l'Italie, à la population agricole, il exigea que les éleveurs de troupeaux eussent parmi leurs bergers au moins un tiers d'hommes libres en âge de puberté. Il conféra le droit de cité à tous ceux qui enseignaient les arts libéraux à Rome; son but était de les fixer dans la ville et d'y en attirer d'autres: il accorda le bénéfice de cette même mesure à ceux qui exerçaient la médecine, quoique cet art fût alors considéré comme indigne d'un homme libre.

Malgré les pertes énormes qu'avaient faites les vaincus à Pharsale et à Thapsus,

[1] Voir aux *Explications et remarques* sur le neuvième livre, la note intitulé: *De la réforme du calendrier romain.*



il restait encore un grand nombre d'officiers et de soldats des armées de Pompée et de Scipion. César défendit de les rechercher. Mais il résolut de sévir contre les citoyens romains qui avaient pris du service dans l'armée du roi Juba: pour les punir d'une conduite qualifiée de trahison, il fit confisquer leurs biens.

On aurait tort de croire que ces lois et ces différentes mesures eussent été promulguées ou prises arbitrairement, pour ainsi dire sans contrôle. César, bien au contraire, ne manqua jamais de consulter les sénateurs ou les personnages les plus distingués par leurs lumières, et souvent le sénat tout entier. Parmi les changements qu'il apporta dans les institutions, aucun ne mécontenta autant la noblesse que celui qui faisait entrer au sénat une foule de plébéiens. Les lois somptuaires, non plus, ne pouvaient plaire aux classes riches, et quant à celle qui limitait la durée des commandements, elle indisposa les grands, qui avaient toujours regardé le gouvernement des provinces comme une occasion d'amasser des richesses ou de refaire leur fortune, gaspillée à Rome dans le luxe et dans la débauche.

Pendant cet automne de l'an 46, César s'employa avec une activité extraordinaire à l'intérêt de l'État. Mais tout homme, quelque grand qu'il soit, paye son tribut à la faiblesse de la nature humaine: Alexandre fut intempérant; Napoléon I[er] eut contre lui l'ardeur démesurée de ses passions; Frédéric II fut sceptique à l'excès. César, tout en présentant un admirable équilibre des qualités de l'intelligence et de celles du caractère, rendait à la beauté une sorte de culte: ce fut là son imperfection, ou la marque par où se révélait chez lui l'infirmité humaine. L'Égypte lui rappelait les émotions les plus fortes et les plus contraires qu'il eût ressenties. Il y était arrivé après l'éclatante victoire de Pharsale, et presque aussitôt, la mort de Pompée l'avait rendu maître incontesté de l'empire romain; mais, en plein enivrement d'une si prodigieuse fortune, il s'était vu placé soudain dans une situation désespérée, à deux doigts de sa perte. En cette funeste conjoncture, une reine, jeune et belle, avait fait sur lui une impression que rien n'avait pu effacer. Dominé par le souvenir d'un passé où il venait d'éprouver coup sur coup l'une et l'autre fortune, il invita Cléopâtre à visiter Rome. Elle y arriva accompagnée de Ptolémée, son frère, et d'une suite nombreuse, sous prétexte de solliciter l'alliance du peuple romain. Sans même se soucier de voiler d'aucune apparence ses relations avec la reine, César lui fit occuper la demeure et les jardins qu'il

possédait sur la rive droite du Tibre. Il la combla de prévenances et lui donna les marques de bienveillance les moins équivoques. Non seulement il l'admit, elle et le roi, parmi les amis et alliés du peuple romain, mais il fit encore placer sa statue en or dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ces honneurs, rendus à une reine étrangère, froissèrent tous ceux qui avaient conservé quelque chose de l'ancienne fierté romaine. On vit, il est vrai, la plupart des hauts personnages de Rome s'efforcer de plaire à Cléopâtre, mais non sans réprouver en secret les défaillances de celui qu'ils s'étaient donné pour maître. Et en effet, par sa coupable faiblesse, César s'attira le juste blâme de tout le monde, et désola ses partisans mêmes, en compromettant la dignité de conduite qui aurait si bien convenu au restaurateur de l'ordre. Surtout il méconnut une des premières maximes de gouvernement, c'est-à-dire l'influence des exemples partis de haut; il se déconsidéra et s'ôta l'autorité morale dont il aurait eu un si grand besoin, lui qui s'était imposé comme tâche de régénérer une société tombée en dissolution.

Pendant la guerre d'Afrique, et depuis, les événements survenus dans les provinces n'avaient donné aucune inquiétude sérieuse. En Syrie, les troupes s'étaient révoltées contre Sextus César, gouverneur de la province : celui-ci avait été tué. Dans la Gaule transalpine, Decimus Brutus avait réprimé un soulèvement des Bellovaques. César regardait la guerre civile comme terminée, lorsque les nouvelles d'Espagne, arrivées à Rome dans le mois de septembre, lui représentèrent la situation comme des plus graves. On n'a pas oublié qu'après la campagne de la Bétique, à la fin de l'an 49, il avait confié le gouvernement de l'Espagne ultérieure à Quintus Cassius, lui laissant les deux légions prises à Varron, avec promesse de lui en envoyer deux autres dès son retour en Italie. Effectivement, arrivé à Rome, il avait fait partir pour la Bétique deux légions de nouvelle levée, la 21[e] et la 30[e], qui rejoignirent Cassius vers la fin de janvier 48. Celui-ci, ancien questeur de Pompée dans la province, s'y était fait tellement détester par sa rapacité et par une excessive sévérité, qu'il eut, comme propréteur de César, une position des plus difficiles. Il crut ne pouvoir se maintenir qu'en exerçant les mêmes rigueurs que par le passé. Mais comme la fidélité des troupes lui était pour cela nécessaire, il fit aux soldats de continuelles largesses, sans s'apercevoir qu'il amenait peu à peu le relâchement de la discipline. Dans sa méfiance, il en vint à ne plus se croire en sûreté avec quatre légions, et il en organisa une nouvelle, com-

posée d'indigènes. En outre, il compléta sa cavalerie au nombre de trois mille hommes, augmentant ainsi les charges qui pesaient déjà sur la province et ajoutant encore au mécontentement des habitants.

Pendant la guerre de Grèce, des lettres de César lui apportèrent l'ordre de passer en Afrique avec son armée pour empêcher que Juba n'envoyât des secours à Pompée; mais au milieu des préparatifs de cette expédition, il fut grièvement blessé dans les rues de Corduba par des conjurés qui avaient comploté sa mort. Ses légions se révoltèrent peu de temps après : les deux qui avaient appartenu à Varron et la 5e allèrent camper à Corduba, sur la rive droite du Bétis, et mirent à leur tête Marcellus, partisan déclaré de César. Avec la 21e légion, la 30e et la cavalerie, seules forces qui lui restassent, Cassius prit position sur les hauteurs de la rive gauche, face à Corduba, à quatre milles (*six kilomètres*) de distance. Son premier soin fut d'envoyer des courriers à Bogud, roi de Mauritanie, et à Lépide, proconsul de l'Espagne citérieure, pour leur demander de venir promptement le soutenir. Comme Marcellus était supérieur en nombre et disposait de vieilles troupes, il chercha à le déloger des hauteurs. Ces entreprises engagèrent Cassius à se rapprocher de la ville d'Ulia (*Montemayor*), sur le dévouement de laquelle il croyait pouvoir compter. (Voir *planche 24*.) Son camp fut établi tout près des murs, défendu par la nature du terrain. Marcellus marcha sur Ulia, investit en même temps la place et le camp ennemi. Pendant les travaux, Bogud arriva avec une légion et plusieurs cohortes auxiliaires, composées d'Espagnols : il fallut que Marcellus, menacé de front et sur ses derrières, résistât aux attaques venues des deux côtés à la fois. Pourtant il se maintenait dans ses positions, lorsque Lépide parut à son tour, amenant trente-cinq cohortes légionnaires, une nombreuse cavalerie et des troupes auxiliaires. Désirant se poser en arbitre conciliant, Lépide engagea Cassius et Marcellus à s'en rapporter à sa décision. Marcellus consentit à cesser les hostilités; mais Cassius se refusa à toute entente et demanda que les retranchements fussent détruits, pour qu'il pût se retirer librement avec ses troupes. On acquiesça à son désir : il fit sa retraite sur Carmona; de leur côté Lépide et Marcellus retournèrent à Corduba.

Dans ces entrefaites, Trebonius, le vainqueur de Massilia, arriva en Bétique comme proconsul de l'Espagne ultérieure, envoyé par César qui s'était déterminé à remplacer Cassius, sur les nombreuses plaintes auxquelles son administration avait donné lieu. Mais Cassius entendait ne rendre compte de

sa gestion à personne; il ne songea plus qu'à quitter l'Espagne en emportant les trésors qu'il avait amassés. Il mit ses troupes en quartiers d'hiver et alla s'embarquer à Malaca (*Malaga*) malgré la mauvaise saison. Arrivé à l'embouchure de l'Ebre, il voulut reprendre la mer par un gros temps; mais le pilote ne put forcer la passe. Cassius périt avec le vaisseau qu'il montait.

L'administration de ce propréteur devait avoir les conséquences les plus funestes. Pendant dix-huit mois environ, Cassius avait tellement pressuré l'Espagne ultérieure, que beaucoup de villes, autrefois dévouées à la cause de César, en étaient venues à détester sa domination. Aussitôt son arrivée, Trebonius reconnut quelles difficultés il aurait à vaincre pour calmer le pays et pour faire renaître la confiance. Plusieurs des villes révoltées lui firent leur soumission, mais plus apparente que réelle; car, craignant le châtiment de César, elles envoyèrent des émissaires à Scipion et à Caton pour leur faire savoir qu'elles étaient prêtes à leur obéir. C'était peu de temps avant la guerre d'Afrique. Scipion les encouragea dans leurs bonnes dispositions, leur promettant d'envoyer en Espagne Cnæus Pompée, que le nom et le souvenir de son père recommandaient aux habitants. Excité par les conseils de Caton, Cnæus Pompée organisa une flotte de trente vaisseaux montée par deux mille hommes, fit d'abord, mais sans succès, une tentative dans les États du roi Bogud, et s'empara ensuite des îles Baléares, avec l'intention de passer de là en Espagne. Pendant qu'une maladie le forçait de surseoir à l'exécution de ce projet, César remportait la victoire de Thapsus, organisait l'Afrique, et envoyait en Espagne une flotte et des troupes pour empêcher que les débris de l'armée de Scipion pussent s'y reformer. A ces nouvelles, les légions qui avaient abandonné Cassius craignirent d'être attaquées avant l'arrivée de Cnæus Pompée, et, sans attendre plus longtemps, comptant d'ailleurs sur son appui, elles mirent à leur tête les chevaliers Titus Scapula et Quintus Aponius, chassèrent Trebonius et soulevèrent toute la Bétique.

Cet événement favorisait les desseins de Cnæus Pompée : il débarqua en Espagne au nord de Carthago (*Carthagène*). Plusieurs villes lui ouvrirent leurs portes; mais Carthago, la plus importante de toute la province après Corduba, refusa de se soumettre. Il fut obligé de l'assiéger. Les troupes de Scapula le rejoignirent, l'acclamèrent et se mirent spontanément sous ses ordres. Bientôt après, un grand nombre de soldats, qui avaient servi sous Afranius, et une foule d'esclaves vinrent grossir son armée. Tantôt par des promesses,

IMPRIMERIE NATIONALE.

tantôt par des menaces, il attira les villes à son parti. Celles qui se déclaraient pour sa cause fournirent des contingents, celles qu'il réduisait par la force durent lui payer des sommes d'argent avec lesquelles il enrôla des troupes. Son frère, Sextus Pompée, Varus et Labienus lui amenèrent une flotte et les restes des débris de l'armée vaincue en Afrique. Il employa toute son activité à organiser ces forces éparses; il parcourut avec elles l'Espagne ultérieure pour en achever la soumission. Sa marche fut celle d'un conquérant; la renommée le précédait; déjà on voyait sa gloire égaler celle de son père.

Dès lors l'Espagne ultérieure échappait à la domination de César; car les troupes qu'il y avait envoyées de Sardaigne, aux ordres de Pedius et de Fabius Maximus, étaient en trop petit nombre pour arrêter les progrès de Cnæus Pompée dans la vaste étendue de la province. Ces lieutenants l'avaient tenu au courant de la situation sans lui en cacher la gravité : ils ne se bornaient pas à lui demander des renforts : d'après les rapports qu'ils lui adressaient, l'Espagne ultérieure était perdue; une guerre des plus difficiles se préparait; la présence même de César était nécessaire pour la conduire et la terminer. Ces inquiétantes nouvelles étaient confirmées par les messages des villes restées fidèles, qui envoyaient coup sur coup en Italie pour demander des secours.

César n'avait pas prévu ces événements. En croyant que la victoire de Thapsus finissait la guerre civile, il avait compté sans les désastreux effets de la conduite de Cassius. La défection de tant de villes, les rapides succès de Cnæus Pompée, la guerre inévitable, étaient bien réellement les suites des exactions de cet ancien gouverneur, et César recueillait le fruit du choix qu'il avait fait en nommant à un poste si important un homme décrié par sa précédente administration dans cette même province. Toutefois il ne serait pas juste ici d'accuser César sans réserve; car ce n'est pas une des moindres faiblesses d'un peuple divisé en partis hostiles par de fréquentes révolutions, que le chef de l'État soit forcément limité dans le choix de ses agents de tout grade. Sous ce rapport, César avait subi les conséquences de la situation politique où Rome se trouvait de son temps, lorsque ayant à nommer un gouverneur de la province ultérieure, après la conquête d'Espagne, il s'était décidé à désigner Cassius, homme avide et corrompu.

A l'annonce des premiers succès de Cnæus Pompée, César avait acheminé vers l'Espagne ultérieure plusieurs légions de renfort, et ne regardant pas sa

présence à l'armée comme nécessaire, il s'était bercé de l'espoir que ses lieutenants réussiraient à reconquérir la province. Mais sur les derniers rapports arrivés à Rome dans le courant des mois d'octobre et de novembre, il arrêta de partir pour la Bétique et de se mettre à la tête des troupes. Les légions et la cavalerie destinées à compléter l'armée d'Espagne reçurent l'ordre de prendre les devants.

Il y avait à organiser le gouvernement pour toute la durée probable de cette nouvelle guerre. Lépide convoqua les comices consulaires, et fit nommer César consul pour l'année suivante, sans collègue. On choisit, pour cette même année, les tribuns du peuple et les édiles. César remit la direction des affaires à Lépide, qui resta son maître des chevaliers, et à six (ou huit) préfets.

On est autorisé à placer son départ au commencement du mois de décembre de l'an 46. Voyageant avec célérité, selon son habitude, il arriva le dix-septième jour à Saguntum (*Murviedro*). Ses lieutenants reçurent l'ordre, par courriers, de concentrer les troupes à Obulco (*Porcuna*), près des confins de la Bétique, à quarante milles (*soixante kilomètres*) de Corduba. Les légions parties d'Italie en dernier lieu étaient encore loin en arrière : il les dépassa et continua sa route. Comme il approchait de la Bétique, des députés de Corduba, venus à sa rencontre, l'informèrent que les messagers envoyés de tous côtés par Cnæus Pompée, pour être averti de son arrivée, avaient été arrêtés; qu'ainsi on ignorait encore sa présence en Espagne, et qu'un coup de main tenté de nuit sur la ville avait chance de réussir. Ces renseignements, joints à d'autres, l'engagèrent à hâter sa marche. Il avisa Pedius et Fabius Maximus de lui envoyer pour escorte la cavalerie qui avait été levée dans la province; mais il n'attendit même pas l'exécution de cet ordre et arriva inopinément à Obulco, vingt-sept jours après avoir quitté Rome.

On pouvait être à la fin de décembre. L'armée de Cnæus Pompée, entièrement constituée, comptait treize légions et quelques milliers de chevaux. A la considérer sous le rapport de l'instruction et de la discipline, elle était loin de valoir l'armée de Pharsale ou celle d'Afrique. Elle comprenait les deux légions qui avaient abandonné Trebonius et une légion de colons romains. Les autres étaient formées des débris échappés de la bataille de Thapsus, d'anciens soldats d'Afranius, d'Ibériens et de Celtibériens, race vigoureuse et guerrière, de contingents de nouvelle levée et de nombreux esclaves. Six mille hommes de troupes légères et autant d'auxiliaires complétaient un total qui peut

s'estimer à plus de cinquante mille hommes. Mais si cette armée n'était pas des plus redoutables par sa composition, elle pouvait le devenir par les passions qui l'animaient. Comme il arrive en effet après de longues discordes, les troupes nourrissaient une haine implacable contre celles de César, et, à parler des principaux chefs, on pourrait dire que leur long éloignement de Rome, la perte de leurs biens et leurs défaites passées, avaient provoqué chez eux une véritable rage. Tous regardaient cette guerre comme un dernier et suprême effort; tous reconnaissaient l'absolue nécessité de vaincre, car la défaite les condamnerait inévitablement à l'exil indéfini et à une existence misérable.

César avait huit légions, un petit nombre de troupes auxiliaires et une cavalerie assez nombreuse, qui ne devait pas tarder à compter huit mille chevaux après l'arrivée des renforts venus d'Italie. L'irritation de ses troupes l'emportait encore sur celle de l'ennemi, comme l'avaient assez prouvé les massacres de Thapsus : officiers et soldats étaient las de courir le monde, avides de repos, décidés à en finir. Ainsi, cent mille hommes allaient combattre, ne respirant que vengeance, animés les uns contre les autres des plus violentes passions que puissent engendrer les guerres civiles. Cet état moral des deux armées faisait présager une guerre d'une férocité sans exemple. Il faut même ajouter que le doute n'était pas permis si on considérait le caractère de Cnæus Pompée. Une grande médiocrité d'esprit s'alliait chez lui à un naturel dur et farouche; et, comme s'il ne lui eût pas suffi d'être cruel, il s'était fait un système de la cruauté. On pouvait être certain qu'il se montrerait sans pitié. Il avait passé l'âge de trente ans; son frère, Sextus Pompée, était un peu plus jeune que lui.

Cnæus Pompée, reconnaissant l'impossibilité de maintenir dans l'obéissance toute l'Espagne ultérieure, n'avait pas attendu l'arrivée de César pour se retirer dans la Bétique. En vue de la guerre qui se préparait, il avait choisi comme place de dépôt Corduba, ville principale. Le commandement en était confié à Sextus Pompée avec une garnison jugée suffisante. A l'époque où César concentrait son armée à Obulco, toutes les villes de la Bétique avaient fait leur soumission, excepté Ulia qui tenait encore pour lui : elle était située au sud de Corduba à vingt milles (*trente kilomètres*) de distance. Cnæus Pompée l'assiégeait depuis plusieurs mois avec toute son armée. La place avait une garnison peu nombreuse; elle était à bout de ressources; tout faisait craindre

qu'elle ne pût résister plus longtemps. Dès que les habitants eurent été informés de l'arrivée de César, ils lui envoyèrent des députés qui, après avoir trompé la vigilance des assiégeants, vinrent lui demander de secourir la ville en considération du dévouement qu'elle lui avait gardé. César fit aussitôt partir pour Ulia six cohortes et un peu de cavalerie, sous la conduite d'un homme intelligent, connaissant bien le pays. Favorisées par l'obscurité et par un violent orage, ces troupes réussirent à pénétrer dans la place.

Mais César jugea que le meilleur moyen de faire lever le siège d'Ulia était de menacer Corduba. Le 8 janvier [1], sans attendre que la concentration fût entièrement terminée, il partit donc d'Obulco et porta l'armée sur la capitale de la province. Pendant sa dernière marche, voulant se donner la chance d'ouvrir la campagne par un succès, il fit prendre les devants à un détachement composé de cavalerie et de légionnaires d'élite. Lorsque ces troupes furent arrivées à proximité de Corduba, les légionnaires montèrent en croupe derrière les cavaliers, mais sans qu'on pût les apercevoir du haut des murs. Les habitants, ne voyant que de la cavalerie, qui paraissait s'avancer sans défiance, sortirent en foule dans l'espoir de l'accabler. Aussitôt les soldats d'infanterie mirent pied à terre et chargèrent avec tant de vigueur, que toute cette multitude fut rejetée en désordre vers la ville et sabrée par la cavalerie. Sextus Pompée s'effraya tellement à ce seul échec, qu'il craignit que César ne s'emparât de Corduba. Il dépêcha à son frère, l'informa du danger qui menaçait la place, et lui demanda de venir promptement à son secours. Bien qu'Ulia fût sur le point de capituler, Cnæus Pompée leva le siège et marcha sur Corduba avec toute l'armée.

Corduba était située sur la rive droite du Bétis, sur l'emplacement que Cordoue occupe encore aujourd'hui. (Voir *planche 24*.) La ville communiquait avec le pays de la rive gauche par un seul pont, bâti, sans aucun doute, au même endroit que le pont actuel. Comme le Bétis ne pouvait être franchi à gué à cause de sa profondeur, César fit choisir un point convenable, à environ quinze cents mètres en aval de la place, et ordonna de construire un pont de gabions pour établir la communication le jour même. Afin de donner de la stabilité aux gabions, on les remplit d'abord de pierres prises à un escarpement des hauteurs voisines, puis on les descendit dans l'eau du fleuve

[1] Cette date n'est donnée ici qu'approximativement, pour rendre la suite du récit plus claire.

où on les mit debout sur le fond du lit. On plaça sur ces corps de support, ainsi affermis, les poutrelles et les madriers destinés à former le tablier du pont. César avait résolu d'asseoir trois camps d'investissement autour de Corduba. En conséquence l'armée fut divisée en trois corps, qui traversèrent le Bétis l'un après l'autre et qui, le passage effectué, fortifièrent chacun un camp dans une position bien choisie. Le pont de gabions fut mis à l'abri par de bons retranchements.

Le surlendemain 12 janvier, Cnæus Pompée arriva à Corduba et prit position au sud de la place, sur les hauteurs qui forment la ceinture de gauche du Bétis : son camp n'était pas à plus de mille ou quinze cents mètres du pont par lequel il communiquait avec la ville. (Voir *planche 24*.) César résolut de lui ôter cette communication et, par là, de lui couper les vivres. Mais, établi avec l'armée sur la rive droite du Bétis, pendant que l'ennemi campait tout près de la rive gauche, il lui était impossible de se saisir de l'entrée du pont par un coup de main, par exemple en y jetant à l'improviste un corps de troupe qui s'y serait promptement fortifié. Les principes de la guerre ancienne ne lui laissaient d'autre moyen que de s'en approcher peu à peu par des cheminements. Il fit élever, sur la rive gauche du Bétis, un retranchement qui, commençant à la tête de pont, fut conduit vers le pont de Corduba, dans le terrain plat qui borde le fleuve et qu'on appelle aujourd'hui *el campo de la Verdad*. Cnæus Pompée fit de même tirer un retranchement, à partir de son camp, dans la direction du pont de la ville. Ce fut une lutte de vitesse à qui l'atteindrait le premier et s'y établirait solidement. Des deux côtés, les troupes préposées à la garde des travailleurs cherchaient à inquiéter ceux de l'ennemi, ce qui amenait des engagements continuels pendant lesquels l'avantage était tantôt pour les unes, tantôt pour les autres. Ces combats devinrent de plus en plus fréquents et de plus en plus vifs à mesure que les deux retranchements se rapprochèrent de l'entrée du pont. Un jour que les troupes ennemies en étaient arrivées tout près, et qu'elles se trouvaient resserrées dans un étroit espace sur les bords du fleuve, il s'ensuivit même une véritable bataille, où le nombre des morts et des blessés fut assez grand de part et d'autre.

Pendant ces travaux d'approche, qui durèrent probablement sept ou huit jours, César avait été rejoint par ses légions restées en arrière. Disposant alors de toutes ses forces, il essaya à diverses reprises de terminer la guerre d'un seul coup en provoquant Cnæus Pompée à descendre des hauteurs et à accepter

la bataille dans la plaine que limite le Bétis sur la gauche. Mais Cnæus Pompée semblait décidé à ne pas combattre. César reconnut alors que ses tentatives contre le pont de Corduba ne le mèneraient à rien, tant que son armée resterait campée sur la rive droite du fleuve. Jugeant d'ailleurs que la ville ne pourrait être prise qu'après un long siège, il conçut le projet de se porter sur les places fortes situées au sud du Bétis, pour obliger Cnæus Pompée à les secourir, d'où pouvait naître l'occasion de lui livrer bataille dans des conditions favorables. Ne dût-elle pas se présenter, qu'il n'atteignait pas moins un double but en s'emparant des places de la Bétique : c'était d'en tirer les vivres et les choses nécessaires à son armée, tout en les ôtant à l'ennemi. A une journée de marche de Corduba était Attegua (*Teba la Vieja*), ville très forte par sa position sur des hauteurs de difficile accès, et où Cnæus Pompée avait, disait-on, de grands approvisionnements. (Voir *planche 24*.) César comptait y arriver à l'improviste et investir la place avec une extrême promptitude, de manière à effrayer les habitants et la garnison jusqu'à les déterminer à une soumission immédiate.

Le 20 janvier il commença par reporter ses troupes sur la rive gauche du Bétis; puis, pour faire prendre le change à l'ennemi, il ordonna d'allumer pendant la nuit de grands feux, et marcha immédiatement sur Attegua. Après un trajet de vingt-huit kilomètres, l'armée y arriva dans la matinée et posa son camp à l'ouest de la place. De temps immémorial, pour s'opposer aux fréquentes incursions des Barbares, les habitants de la Bétique avaient fortifié et surmonté de tours les principales hauteurs du pays. César fit occuper plusieurs de ces castella, dans les environs d'Attegua, par des détachements composés les uns d'infanterie armée à la légère, les autres de cavalerie. Ces postes d'observation devaient, en surveillant le mouvement des troupes ennemies qui auraient pu venir de Corduba, garantir le camp de toute surprise. Cnæus Pompée avait si bien pris le change, qu'il ne fut informé du départ de l'armée ennemie que dans le courant de la journée par des transfuges. Il entra aussitôt à Corduba.

Aux premières nouvelles qui lui apprirent que César se préparait à assiéger Attegua, Cnæus Pompée crut pouvoir se dispenser de secourir la place. D'après lui, elle était assez bien défendue pour tenir longtemps, et, sans aucun doute, la mauvaise saison obligerait César à lever le siège. D'ailleurs Cnæus Pompée ne tenait pas à exposer ses troupes aux rigueurs de l'hiver. Mais lorsqu'il

sut que la ville était complètement investie, il y marcha le jour même. Le hasard voulut qu'au moment où l'armée approchait des hauteurs d'Attegua dans la matinée, un brouillard épais vînt la dérober à la vue des postes d'observation ennemis. Les troupes surprirent plusieurs grand'gardes de cavalerie dont elles laissèrent à peine échapper quelques hommes. Cnæus Pompée assit son camp à l'ouest d'Attegua pour rester en communication facile avec Corduba. (Voir *planche 24, près du village de Santa Crucita.*) Comme la garnison n'avait pas de chef supérieur, il nomma à ce poste Munatius Flaccus, qui réussit à pénétrer dans la place par stratagème.

Le pays où les armées allaient opérer est situé (soit dit d'une manière générale) entre deux cours d'eau : l'un, le Guadajoz, qui coule de l'est à l'ouest et conflue avec le Guadalquivir en aval de Cordoue, l'autre, la Carchena, qui se jette dans le Guadajoz à vingt-deux kilomètres de cette même capitale de l'Andalousie. Considéré sous le rapport de la guerre ancienne, ce pays présente un caractère des plus singuliers : il est presque entièrement composé de hauteurs mamelonnées, d'éminences ou collines arrondies qu'aucune plaine ne sépare, car elles se joignent par leurs bases en ne laissant entre elles que des dépressions de terrain ou vallées très étroites. La comparaison suivante, bien qu'un peu forcée, permettra de se représenter l'aspect de la contrée dont il est question. Lorsqu'on se place sur une des hauteurs dominantes, celle de la petite ville d'Espejo, par exemple, et qu'on aperçoit tout autour de soi, les unes près des autres, ces nombreuses croupes sans arbres, arrondies comme des mamelons, on croirait contempler, d'un poste élevé, une immense cité dont tous les toits auraient la forme de coupoles. Ces hauteurs sont loin d'avoir les mêmes dimensions ni les mêmes formes; mais la plupart sont bien disposées pour y établir et y construire des camps pareils à ceux que les armées romaines entouraient de retranchements. Le Guadajoz est peu profond et n'a pas, en moyenne, plus de vingt mètres de largeur dans la partie de son cours comprise entre Castro del Rio et Santa Crucita, où il reçoit les eaux de la Carchena, qui n'est guère qu'un gros ruisseau. Il s'appelait dans l'antiquité le Salsum. Son eau a une saveur salée, singularité particulière à tous les cours d'eau de la contrée, qui coulent dans des terrains chargés de matières salines. La montagne où se voient encore aujourd'hui les ruines d'Attegua est sur la rive droite du Guadajoz; son plateau n'en est pas à plus d'un kilomètre et demi. De l'autre côté de la rivière, à huit ou neuf kilomètres de distance,

la hauteur qui porte la petite ville d'Espejo, l'ancienne Ucubis, domine toute la contrée environnante (cent cinquante mètres d'altitude au-dessus du cours du Guadajoz).

Cnæus Pompée avait marché sur Attegua environ le 27 janvier. La nuit suivante il mit le feu à son camp, passa le Salsum, et, après avoir franchi les dépressions de terrain qui séparent les nombreux monticules de la contrée, vint s'établir sur une hauteur entre Attegua et Ucubis. Son nouveau camp s'apercevait de chacune de ces deux places. (Voir *planche 24, à l'ouest de la ferme de Cabriñana.*)

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Cnæus Pompée fît aucune tentative pour secourir les assiégés. Il y avait sur la rive gauche du Salsum une éminence admirablement disposée pour servir de poste d'observation. Elle était fortifiée d'un de ces castella dont il a été parlé plus haut, et où César avait mis une garnison. Désignée alors, d'ancienne date, sous le nom de *Castra Postumiana*, elle s'appelle aujourd'hui *colline de la Harinilla*. Cnæus Pompée résolut d'attaquer cette position. Il en était séparé par un terrain entrecoupé de mamelons qui lui permettait d'en approcher sans être vu pendant la marche; il considérait en outre que le camp principal de l'armée ennemie se trouvait de l'autre côté du Salsum, à une assez grande distance, et que, pour cette raison, César renoncerait à secourir la garnison du castellum. Les cohortes désignées pour l'attaque partirent à la troisième veille (*minuit*), et arrivèrent à proximité de l'éminence sans avoir été aperçues. Comme elles allaient en gravir les pentes, l'alarme fut donnée dans le camp : les troupes de défense jetèrent de grands cris, coururent aux armes et se portèrent aux retranchements. Favorisées par l'excellence de la position, elles opposèrent la plus vive résistance à toutes les attaques. Les traits lancés de haut en bas pleuvaient sur les assaillants et en blessaient un grand nombre.

Informé de ce qui se passait, César marcha au secours des défenseurs du castellum à la tête de trois légions. Les troupes de Cnæus Pompée prirent aussitôt la fuite. Vivement poursuivies, elles firent des pertes assez fortes. Beaucoup de fuyards jetèrent leurs armes; les soldats de César rapportèrent au camp quatre-vingts boucliers.

Dans son nouveau camp, entre Attegua et Ucubis, Cnæus Pompée était plus éloigné de Corduba que César, posté en face de lui sur l'autre rive du Salsum : il craignit pour la sûreté de ses communications, et n'osant rien entre-

IMPRIMERIE NATIONALE.



prendre pour dégager les assiégés, il songea à se rapprocher de sa place de dépôt. Le lendemain de sa tentative contre le monticule de Castra Postumiana, dans la nuit, il mit le feu à son camp et alla s'établir plus à l'ouest, sur le Salsum. (Voir *planche 24, en face de Santa Crucita.*) Ainsi placé, il était à même de surveiller la cavalerie ennemie qui inquiétait continuellement les convois de vivres envoyés de Corduba par la rive gauche. Afin de pouvoir aller à l'eau en sûreté, les troupes construisirent un retranchement depuis le camp jusqu'à la rivière.

Pendant que Cnæus Pompée ne songeait qu'à assurer ses communications avec Corduba, César poussait les travaux de siège le plus activement possible. Il ajoutait de toutes parts à la force des castella et de la contrevallation. La terrasse, dirigée vers le point d'attaque choisi, gagnait en longueur d'un jour à l'autre, et la tour dont elle était armée allait bientôt pouvoir commencer son tir sur les défenseurs des murs de la place. De leur côté, la garnison et les habitants d'Attegua cherchaient, par tous les moyens, à détruire les ouvrages des assiégeants. Ils lançaient en profusion des matières incendiaires de toutes sortes, pour brûler la terrasse, la tour, les mantelets et les baraques d'approche. Bien qu'ils ne se risquassent point d'ordinaire à attaquer les retranchements, un jour cependant ils se jetèrent à l'improviste, du haut des pentes, sur les troupes de la 6e légion, occupées aux travaux dans une partie des lignes. On se battit avec acharnement. Mais les soldats de cette vieille légion, quoique postés défavorablement, résistèrent aux attaques les plus vives. Ils repoussèrent les assaillants jusque dans la ville, de façon à leur ôter toute envie de revenir à la charge.

Les habitants d'Attegua avaient espéré que Cnæus Pompée obligerait César à lever le siège. Lorsqu'ils reconnurent leur erreur, ils commencèrent à se décourager, et le désir de capituler entra dans leur esprit. Toutefois n'osant pas faire connaître ce désir ouvertement, par crainte des troupes de la garnison, résolues à se défendre jusqu'au bout, ils lancèrent de temps à autre des balles ou des boulets portant des inscriptions, pour instruire César de ce qui se passait dans la place. Quelque temps après la dernière sortie, les assiégeants ramassèrent un boulet où on lisait : « Un bouclier dressé sur la muraille vous indiquera le jour où vous devrez prendre la ville. » A cette indication, ils entrevirent la possibilité de s'emparer d'Attegua sans attendre plus longtemps, et, dès le lendemain, ils creusèrent une galerie de mine et se mirent à saper

le mur, dans l'espoir de le jeter bas, puis de l'escalader. Une grande partie du premier mur s'écroula; mais les soldats qui montèrent à l'assaut furent faits prisonniers. Les assiégés les renvoyèrent à César en lui demandant la libre sortie, aussi bien pour la garnison, qui appartenait à Cnæus Pompée, que pour ceux des habitants qui servaient comme soldats. César répondit que sa coutume était de dicter les conditions et non de les recevoir. A peine cette réponse eut-elle été rapportée, que les assiégés garnirent la muraille sur tout son pourtour et se préparèrent à l'attaque. Les troupes de César, s'attendant à une sortie, prirent leurs postes de défense dans toute l'étendue des retranchements. Il s'ensuivit un combat des plus vifs, où on lança de part et d'autre une grêle de traits, tant à la main qu'avec les machines. Un coup parti d'une baliste des assiégeants renversa une des tours de la muraille et cinq de ses défenseurs.

Cependant Cnæus Pompée s'était décidé à ne pas rester inactif plus longtemps : il établit un castellum sur la rive droite du Salsum, sans que César y mît obstacle, et attaqua, dès le lendemain, les grand'gardes de cavalerie et d'infanterie armée à la légère, postées en arrière de la ligne d'investissement. Celles-ci, inférieures en nombre, furent repoussées et mises en déroute. Poursuivies jusqu'à la contrevallation, elles s'y rallièrent sous la protection des troupes de défense et revinrent à la charge. Après un combat opiniâtre, Cnæus Pompée laissa cent vingt-trois hommes sur le terrain et ramena un grand nombre de blessés. Les troupes de César ne perdirent que trois hommes; elles eurent dix-sept blessés, dont douze fantassins et cinq cavaliers. Ce même jour les assiégés lancèrent, selon leur habitude, une grande quantité de traits et de feux sur les ouvrages.

Tant d'échecs répétés avaient mis la garnison et les habitants en hostilité ouverte. Ces derniers, n'espérant plus rien du concours de Cnæus Pompée, en étaient arrivés à ne compter que sur la clémence de César et à se prononcer hautement pour la reddition de la ville. Mais tel n'était pas le sentiment des troupes. On savait que l'exaspération des soldats de César était à son comble; on n'ignorait pas qu'ils massacraient les légionnaires faits prisonniers, qu'ils coupaient les mains aux émissaires de Cnæus Pompée. Or la garnison d'Attegua se composait de citoyens romains : à ce titre, elle avait donc tout à redouter, et jusqu'au sort des troupes massacrées à la bataille de Thapsus. Aussi se montrait-elle, contrairement aux habitants, décidée à refuser toute capitu-

lation. Ce désaccord ne tarda pas à engendrer les soupçons : la garnison en vint à craindre que les ennemis ne fussent d'intelligence avec les gens d'Attegua, ce qui eût été d'autant plus facile, qu'un certain nombre de ces derniers s'étaient réfugiés dans le camp de César. Alors, à la pensée d'une trahison qui le laisserait sans défense, lui et ses troupes, à la merci de concitoyens impitoyables, Munatius Flaccus ordonna de tuer tous les habitants dont on se méfiait. Au mépris des lois de l'hospitalité, ses soldats égorgèrent les gens dont ils étaient les hôtes, et les précipitèrent du haut des murailles. La peur les avait rendus féroces : placés sur les remparts, ils appelaient les hommes d'Attegua qui avaient passé à l'ennemi, et se faisaient une joie de leur montrer leurs femmes et leurs enfants pendant qu'ils les massacraient.

Le jour où s'accomplissait cet acte de barbarie, c'est-à-dire le 15 février, Cnæus Pompée, désespérant de secourir Attegua, avisait au moyen de sauver la garnison. Sur la fin du jour, un de ses émissaires réussit à pénétrer dans la ville, porteur de dépêches à l'adresse de Flaccus. Celui-ci devait, cette nuit même, brûler la terrasse et les tours, et sortir à la troisième veille (*minuit*) avec les troupes placées sous ses ordres. Il avait à forcer la contrevallation et à rejoindre l'armée, qui se trouverait rangée en bataille sur la rive droite du Salsum. Lorsque tout fut prêt, les assiégés lancèrent sur la terrasse et sur les tours une grêle de projectiles et de traits enflammés; puis, ayant ouvert la porte qui regardait le camp de l'armée de secours, ils sortirent et marchèrent sur les retranchements. Les soldats étaient chargés de fascines pour combler les fossés; ils s'étaient munis de harpons et de matières incendiaires pour détruire et brûler les cabanes de paille que les assiégeants avaient construites contre le froid. Ils portaient avec eux jusqu'à de l'argenterie et des vêtements, dans l'espoir que l'ennemi se laisserait entraîner à ramasser le butin, et qu'il leur deviendrait ainsi plus facile de s'échapper. Quoique surprises par cette brusque attaque, les troupes de César résistèrent opiniâtrément. Les assiégés furent repoussés avec perte et rentrèrent dans la place. Quelques prisonniers restèrent aux mains des assiégeants; ils furent massacrés le lendemain.

Cnæus Pompée ne vit plus d'autre ressource que d'engager Flaccus à s'échapper nuitamment avec la garnison, et à se retirer vers la mer. Mais l'insuccès du 15 février avait ébranlé la résolution des troupes. Elles envoyèrent à César un délégué, Tiberius Tullius, citoyen romain. Ces malheureux

désiraient savoir si, en cas de soumission, il se montrerait clément envers eux, ses concitoyens, comme il l'avait été, dans ses précédentes guerres, envers des peuples étrangers. César le leur promit.

Les émissaires que Cnæus Pompée envoyait à Flaccus ayant été arrêtés par les assiégeants, César fit jeter, par-dessus le rempart, les lettres dont ils étaient porteurs. Il offrit de faire grâce de la vie à celui d'entre eux qui mettrait le feu à une tour de bois élevée sur la muraille, et dont le tir incommodait beaucoup ses troupes. L'un des émissaires tenta l'entreprise. Pour qu'il ne pût s'évader, on l'attacha par le pied à l'aide d'une corde : il s'approcha de la tour, mais il fut tué.

On était arrivé au 17 février; les défenseurs d'Attegua, malgré leur récente démarche auprès de César, n'avaient pas renoncé à toute résistance. Vers le soir, profitant d'un vent favorable, ils lancèrent encore une fois des matières incendiaires et une profession de traits sur les ouvrages rapprochés de la muraille. Une des tours fut tellement endommagée, qu'elle se fendit depuis le pied jusqu'au second étage; une autre tour prit feu. On se battit avec un extrême acharnement sous les murs mêmes de la ville.

Mais la constance des assiégés était à bout. Le 28 février César vit arriver dans son camp des envoyés de Flaccus, qui lui firent savoir que la place serait livrée le lendemain, s'il voulait promettre la vie sauve à la garnison. César se contenta de leur répondre qu'il tiendrait sa parole déjà donnée. Le 19 février, après un siège de plus d'un mois, il fit son entrée dans la place. L'armée le salua imperator.

La nouvelle de la reddition d'Attegua fut apportée à Cnæus Pompée par des transfuges. Tout lui fit croire que César allait assiéger Ucubis. Il s'y porta et assit son camp sur le Salsum, dans la contrée où cette rivière se rapprochait le plus de la ville. (Voir *planche 24, près de la ferme del Molino bajo.*) Ses troupes fortifièrent, en y construisant des castella, les collines environnantes les mieux situées.

Toutefois les conséquences des derniers événements commençaient à se faire sentir. Cnæus Pompée, pendant plus d'un mois, quoiqu'il disposât de treize légions, n'avait pas une seule fois tenté sérieusement de secourir Attegua, que l'armée ennemie assiégeait, pour ainsi dire, sous ses yeux; les habitants avaient été égorgés par des troupes lui appartenant; la place avait dû se rendre à discrétion. Une conduite si timide n'était point faite pour lui gagner la confiance de

l'armée, ni surtout pour assurer la fidélité des villes de la Bétique. Comme il devait s'y attendre, le nombre des désertions alla en augmentant. Craignant les défections, si Ucubis venait à être assiégée, il assembla les habitants, auxquels il ordonna de désigner tous ceux qui favorisaient le parti de César, et, le surlendemain, il fit trancher la tête à soixante et quatorze personnes qui passaient pour être dans les intérêts de l'ennemi. Un grand nombre d'autres devaient être enfermées dans la place : cent vingt d'entre elles parvinrent à s'échapper et se réfugièrent auprès de César. Ces faits ne tardèrent pas à être connus dans tout le pays; ils y répandirent la terreur; un grand nombre d'habitants s'enfuirent en Béturie.

Le jour de la prise d'Attegua, César leva son camp, remonta le Salsum, et s'établit plus près de Cnæus Pompée. (Voir *planche 24, à la ferme de Bauseco.*) Quel que fût son désir d'en venir aux mains, il se voyait obligé de patienter; car le pays où il opérait n'était rien moins que favorable à de grands combats, et d'ailleurs l'armée ennemie restait enfermée dans ses lignes. Cnæus Pompée se conformait en cela aux conseils de ses principaux lieutenants, Labienus, Varus et autres, à qui l'expérience faite en Grèce et en Afrique avait montré qu'il valait mieux essayer de vaincre César par les privations. Pour lui personnellement, se fiant à sa supériorité numérique, et reconnaissant que les bonnes dispositions des habitants de la Bétique diminuaient de jour en jour, il inclinait à livrer bataille le plus tôt possible.

César ne conserva pas longtemps son nouveau camp : vers la fin de février, il se rapprocha encore de l'ennemi. (Voir *planche 24.*) Le 4 du mois de mars, les troupes, pour aller plus commodément à l'eau, construisirent un retranchement dirigé vers le Salsum. Profitant des pentes qui s'abaissaient depuis son camp jusqu'aux bords de la rivière, Cnæus Pompée fit attaquer les travailleurs à coups de flèches et à coups de pierres. Ceux-ci commençaient à céder le terrain, lorsque deux centurions de la 5e légion traversèrent le Salsum et, à eux seuls, rétablirent le combat. Plusieurs pelotons de cavalerie franchirent la rivière bientôt après, chargèrent l'ennemi de bas en haut sur la déclivité, et le rejetèrent vers ses retranchements. Mais pendant qu'emportés par trop d'ardeur, ils poussaient jusqu'aux postes de garde, la cavalerie de Cnæus Pompée, soutenue par l'infanterie armée à la légère, leur coupa la retraite. Ils ne se retirèrent qu'à grand'peine. Les deux centurions de la 5e légion furent tués.

Près du camp de César, et à l'est d'Ucubis, était une localité, nommée Soricaria, à laquelle s'est substituée, très probablement, la petite ville de Castro del Rio. (Voir *planche 24*.) Là, le terrain de la gauche du Salsum peut être regardé comme une plaine de quelque étendue, dans une contrée qui n'en présente pour ainsi dire aucune. Sur une des éminences voisines de la rivière, Cnæus Pompée avait un castellum à Aspavia, à cinq milles (*sept kilomètres et demi*) d'Ucubis. César, toujours désireux d'en arriver à la bataille, résolut de le couper du castellum. Il avança sur Soricaria et traversa le Salsum pour aller camper entre Ucubis et Aspavia. Lorsque Cnæus Pompée se vit menacé de perdre sa communication avec le castellum, il marcha dans cette direction. Ses têtes de colonne arrivèrent à hauteur de Soricaria pendant que l'armée de César se retranchait sur la gauche du Salsum (*au sud de Castro del Rio*). Toutefois, résolu à ne pas combattre en plaine, Cnæus Pompée s'arrêta, et ordonna à l'armée de gagner, près de là, une éminence arrondie, très avantageuse pour camper. (Voir *planche 24, en* E.) Il fallait, pour l'atteindre, monter des pentes assez raides. Voulant empêcher l'ennemi de s'établir sur l'éminence, César s'y porta aussitôt. Ses troupes attaquèrent celles de Cnæus Pompée, qui déjà gravissaient les versants. On se battit avec une véritable rage jusqu'à l'approche de la nuit. L'infanterie de Cnæus Pompée fut rejetée dans la plaine : elle perdit trois cent vingt-quatre fantassins armés à la légère et cent trente-huit légionnaires, sans compter les hommes qui laissèrent leurs armes sur le terrain.

Le lendemain 6 mars, Cnæus Pompée s'approcha de nouveau de la position où le combat avait eu lieu. Il rangea ses légions sur les hauteurs, et ordonna à sa cavalerie d'attaquer les travailleurs de César qui étaient occupés à retrancher le camp. Pendant qu'elle descendait dans le terrain plat, les légionnaires poussèrent de grands cris, comme eussent fait des gens impatients de combattre. César crut à une bataille. Laissant son infanterie légère à la garde des retranchements, il marcha à l'ennemi par une étroite dépression de terrain comprise entre les mamelons, et forma ses lignes dans la plaine, quoique le lieu ne fût pas des plus favorables. Mais Cnæus Pompée ne descendit pas des hauteurs qu'il occupait. Après ce nouveau mécompte, César reprit le chemin de son camp. Sa cavalerie, placée en queue pour protéger la marche, fut vivement harcelée par celle de l'ennemi : il fallut que l'infanterie légère, qui était restée à la garde des retranchements, la chargeât à fond et la repoussât au loin.

Dans cette courte retraite, la cavalerie que commandait Cassius s'était particulièrement distinguée. César la récompensa en lui faisant distribuer treize mille sesterces. Il donna à Cassius cinq colliers d'or; l'infanterie armée à la légère reçut douze mille sesterces.

A mesure que le temps s'écoulait, Cnæus Pompée voyait s'accroître les fâcheux effets de son inaction et de ses échecs répétés. Il n'y avait presque pas de jour que des officiers ou des soldats ne désertassent. Après le dernier combat, plusieurs chevaliers romains d'Asta (*ruines entre Xerez de la Frontera et Tribugena*) vinrent se rendre à César et lui apprirent que, sans la dénonciation d'un esclave, tous les chevaliers romains de l'armée se seraient joints à eux. Ces désertions, et le mécontentement des troupes, tenaient Cnæus Pompée dans une inquiétude continuelle; mais son principal souci était dû au découragement des villes qui l'avaient accueilli comme un libérateur trois mois auparavant. Toutes lui adressaient leurs doléances et sollicitaient des secours. De peur de les voir abandonner sa cause, il leur répondait en affectant la plus entière confiance, et en allant jusqu'à dénaturer les faits. Il écrivait que ses troupes l'avaient emporté dans toutes les rencontres, et qu'il aurait déjà fini la guerre si César avait osé descendre dans la plaine. Mais, ajoutait-il, l'armée ennemie, composée de recrues, prolonge la guerre en restant retranchée sur les hauteurs; elle souffre de la disette et se trouve réduite à ne compter, pour vivre, que sur les approvisionnements qu'elle espère trouver dans les places assiégées. Il promettait d'envoyer du secours aux différentes villes : par là, il empêcherait César d'en prendre aucune et l'obligerait, faute pe subsistances, à accepter la bataille.

Tout en trompant ainsi ses alliés, Cnæus Pompée avait assez de clairvoyance pour reconnaître que ses affaires empiraient de jour en jour. D'ailleurs, doué d'un caractère qui s'irritait des lenteurs, il penchait, comme par le passé, à brusquer la décision de la guerre. Il ne présentait pas moins l'exemple d'un homme qui, désirant une solution, manque de l'énergie nécessaire pour la provoquer; et c'était ainsi que tout en voulant la bataille, il la redoutait assez pour ne pas oser s'y déterminer. Il adopta de se porter sur les villes voisines, peu éloignées de Corduba, dans le but de rassurer celles qui continuaient à se montrer dévouées, et de châtier les autres, dont la défection était à craindre. Environ le 10 mars, il se porta sur Hispalis (?) où il prit position : un détachement, laissé à Ucubis, eut l'ordre de brûler la ville, puis

de rejoindre l'armée. César leva son camp le même jour, suivit l'ennemi à Hispalis, et marcha de là sur Ventipo (?). Ses troupes attaquèrent la place et la prirent. De son côté, Cnæus Pompée s'était dirigé sur Carruca (?) : les habitants ayant refusé de lui ouvrir les portes, il fit incendier la ville, au moment où César établissait son camp en face du sien. Vers le milieu de mars, il se porta sur Munda. César l'y suivit et campa le 16 du mois à quelques milles de la place.

Il faut ici décrire les lieux où les armées ennemies se trouvèrent en présence le 16 et le 17 mars de l'an 709 de Rome (*an 45 avant l'ère chrétienne*). Une description est d'autant plus nécessaire, que ces lieux sont restés ignorés jusqu'à ce jour, malgré les nombreuses recherches des historiens et des savants, qui, dans plus de quatre-vingts livres ou brochures, les ont identifiés avec neuf points différents de l'Andalousie, sans être parvenus à les déterminer véritablement.

On connaît déjà le pays d'éminences arrondies qui s'étend, au sud de l'ancienne Attegua, sur la gauche du Guadajoz, et dont le point culminant est occupé par la petite ville d'Espejo, autrefois Ucubis. (Voir *planche 24*.) Si, parti d'Espejo, on descend, dans la direction du sud, le revers de ce pays mamelonné, on découvre devant soi une grande plaine, ou plutôt une vaste dépression de sept à huit kilomètres de longueur, mesurés de l'est à l'ouest. Elle n'est, à proprement parler, que la partie moyenne d'un des bassins secondaires de la contrée, celui d'un ruisseau, nommé Carchena, qui se jette dans le Guadajoz près de Santa Crucita. Le ruisseau Carchena sort des montagnes de Nueva Carteya, traverse la plaine de l'est à l'ouest, et y reçoit le Cabañas sur la droite, le San Cristobal sur la gauche. Les hauteurs qui forment la ceinture du bassin sont : au nord, celles d'Espejo; à l'est, celles del Viento et del Tambor; au sud, les massifs de Torre del Puerto et del Macho; à l'ouest enfin, les hauteurs de Montilla. Ainsi dominée de toutes parts, la dépression dont il s'agit a bien l'aspect d'une plaine, malgré les inégalités que le terrain présente sur plusieurs points. Elle en offre plus particulièrement tous les caractères entre les ruisseaux Carchena et Cabañas : aussi les habitants du pays la nomment-ils aujourd'hui, dans l'espace limité par ces deux cours d'eau, *los llanos de Vanda* (la plaine de Vanda).

Dans sa partie occidentale extrême, où coule le ruisseau San Cristobal, la dépression, loin de présenter une surface unie, est plutôt un terrain bas, très

IMPRIMERIE NATIONALE.

ondulé, avec lequel viennent se confondre les larges pentes accidentées qui s'abaissent de Montilla dans la direction du nord-est. La ville de Montilla occupe, à trois cent quatre-vingt-quinze mètres d'altitude, un des sommets de la ligne de partage des eaux marquée par les hauteurs de Torre del Puerto, del Macho, de Montemayor et de Fernan Nuñez. Ce sommet est à trois cents mètres au-dessus du terrain que traversent les ruisseaux Carchena et San Cristobal. On compte plus de quatre kilomètres, le long des pentes, depuis Montilla jusqu'à ce même terrain. La ville est à trente-huit kilomètres de Cordoue et à quatorze kilomètres d'Espejo. Elle s'est substituée à l'ancienne Munda. La plaine de Vanda (*los llanos de Vanda*) correspond au *campus Mundensis*.

Le 16 mars, lorsque Cnæus Pompée campait sous les murs de Munda, César, venu de l'est, s'établit sur le ruisseau Carchena dans la partie orientale de la plaine. (Voir *planche* 24.) On a vu comment, dans des messages peu véridiques adressés aux cités de la Bétique, Cnæus Pompée avait cherché à pallier la timidité de ses opérations depuis le commencement de la guerre. Ayant affirmé que l'ennemi n'osait pas risquer la bataille, il voulut en fournir la preuve par une démonstration faite en même temps pour encourager les villes alliées : le 17 mars, de grand matin, il déploya donc l'armée le dos à Munda, le front tourné vers la plaine. Son intention n'était pas d'offrir la bataille en rase campagne, à chances égales, mais simplement de l'accepter sur le terrain qu'il occupait, si César se laissait entraîner à l'y attaquer. Sa position sur la partie supérieure des longs versants qui, à partir de Munda, s'étalaient vers le nord-est, était en effet des plus fortes : il avait son front couvert par le ruisseau Carchena, lequel coulait alors dans un terrain marécageux plein de fondrières; les pentes qui montaient depuis là jusqu'à Munda étaient accidentées, entrecoupées d'éminences ou d'ondulations de terrain, et par conséquent difficiles à attaquer; enfin l'armée était défendue et par son camp et par la ville même.

César ignorait les projets de l'ennemi. Le 17 mars, il se disposait à décamper, quand ses éclaireurs lui rapportèrent que Cnæus Pompée était en bataille depuis le matin. Il forma aussitôt ses lignes et s'avança dans le terrain plat, entre les ruisseaux Carchena et Cabañas. L'air était limpide, le temps superbe : dès qu'il aperçut l'armée ennemie déployée sur les hauteurs, il pensa qu'elle allait en descendre pour combattre dans le milieu de la plaine où tous les mouvements d'une armée, surtout ceux de la cavalerie, pouvaient

se faire avec facilité. Étonné de voir qu'elle restait près des murs de la place, il reprit la marche : ses troupes s'approchèrent peu à peu du terrain marécageux où coulait le ruisseau Carchena et s'y engagèrent. A ce moment rien n'aurait empêché Cnæus Pompée de se porter rapidement en avant pour surprendre César au milieu des difficultés du passage; mais il préféra ne pas quitter sa forte position à proximité de la ville.

Cependant, après avoir dépassé le ruisseau Carchena, l'armée de César, arrivée à l'extrémité de la plaine, se trouvait au pied des versants qui descendent des hauteurs mamelonnées où Munda était assise. On n'aurait pu continuer à marcher qu'au risque d'être chargé d'en haut par toute l'armée de Cnæus Pompée. César fit défendre aux troupes de s'engager plus loin. Pleines du sentiment de leur supériorité, et brûlant d'envie de combattre, elles n'obéirent qu'avec un vrai dépit. Mais Cnæus Pompée ne s'était pas attendu à cette halte subite. L'attribuant à la crainte, il conçut le désir de provoquer César à l'attaque, et comme un mouvement offensif ne pouvait qu'ajouter au trouble qu'il supposait chez l'ennemi, il marcha en avant. Il s'arrêta près du ruisseau San Cristobal, dans un terrain inégal et disposa les troupes sur la partie inférieure des déclivités, de manière à se réserver l'avantage de la position dominante.

Les armées n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres l'une de l'autre. Cnæus Pompée présentait en ligne ses treize légions, couvertes sur les ailes par la cavalerie et par six mille hommes d'infanterie armés à la légère. Les troupes auxiliaires montaient à peu près au même nombre. César avait quatre-vingts cohortes. La 10e légion était à l'aile droite, comme de coutume; la 3e et la 5e étaient à l'aile gauche. Les huit mille chevaux et les troupes auxiliaires flanquaient la gauche de l'infanterie : on y voyait figurer le contingent de cavaliers numides amené d'Afrique par le roi Bogud.

César craignit-il que la guerre ne se prolongeât indéfiniment s'il n'attaquait pas, ou crut-il que la supériorité de ses troupes lui garantissait la victoire dans tous les cas? On l'ignore; mais il donna le signal malgré l'avantage que l'ennemi devait forcément tirer de la configuration du terrain. Les cohortes de la première ligne de Cnæus Pompée soutinrent le choc sans en être ébranlées, et tout aussitôt le combat s'engagea de la droite à la gauche avec un acharnement qui ne s'était vu ni dans la première guerre d'Espagne, ni à Pharsale, ni à Thapsus. Des deux côtés les officiers et les soldats voulaient que cette

bataille fût la dernière. On pouvait s'attendre à une lutte sans merci et à l'extermination de l'armée vaincue.

Aussitôt après le début de l'action, les contingents auxiliaires prirent la fuite; mais les troupes romaines, ne comptant que sur elles-mêmes, s'inquiétèrent à peine d'une défection qui les laissait seules. A la droite de César, la 10e légion, quoique peu nombreuse, faisait des prodiges de valeur : elle pressa si vigoureusement les cohortes qui lui étaient opposées, qu'elle les força à céder un peu de terrain. Cnæus Pompée, craignant alors que sa gauche ne fût culbutée, voulut la soutenir avec une légion tirée de la droite. Mais au moment où cette légion se mettait en marche, la cavalerie de César se jeta sur l'aile droite ennemie : il fallut que Cnæus Pompée renonçât à secourir sa gauche.

Celle-ci était parvenue à regagner le terrain que lui avait fait perdre la 10e légion par l'impétuosité de ses attaques. Toute la ligne de Cnæus Pompée tenait ferme, et la bataille se prolongeait avec des chances balancées, l'avantage semblant devoir rester tantôt à l'un, tantôt à l'autre. César avait pris place sur un petit tertre en arrière de la 10e légion. La longueur du combat ne laissait pas de l'inquiéter; car ses troupes, défavorablement placées, se fatiguaient plus que celles de l'ennemi. Il était visible, en effet, que leur élan diminuait, et qu'elles se décourageaient à rencontrer une résistance dont elles ne s'étaient pas doutées. Dans ces grandes luttes de l'antiquité où deux armées se prenaient pour ainsi dire corps à corps, celle qui parvenait à ébranler ou à faire plier l'autre, recevait directement l'impression de son succès et pouvait en profiter à l'instant même : les troupes de Cnæus Pompée, sentant faiblir celles de César, les pressent avec un redoublement d'énergie. César voit ses vieux légionnaires lâcher pied, toute sa première ligne refoulée. Il saute à bas de son cheval, se porte au plus fort de la mêlée. Il apostrophe les soldats, les exhorte à tenir ferme, rallie ceux qui quittaient les rangs. Puis, sans casque, pour être plus facilement reconnu, il court de légion en légion, de cohorte en cohorte, et s'efforce de ranimer le courage de ses vétérans. « N'avez-vous pas honte, leur crie-t-il, de vous laisser vaincre par deux enfants? » Mais les troupes, encore étonnées de la résistance qu'elles avaient rencontrée, restaient sourdes à ses exhortations. Alors, se saisissant d'un bouclier et s'adressant aux officiers les plus rapprochés : « Eh bien! dit-il, que ce jour soit donc le dernier de ma vie et le terme de vos services de guerre. » En prononçant ces paroles, il s'élance en avant, dépasse les hommes du premier

rang, se place à moins de quatre pas des ennemis. Aussitôt les traits, lancés de toutes parts, pleuvent sur lui : il évite les uns, pare les autres avec son bouclier, mais ne recule point. Une foule d'officiers se précipitent, l'entourent et le couvrent de leurs corps. L'impulsion se communique de proche en proche dans toute l'étendue du front de bataille : partout les troupes sont ramenées en avant et attaquent avec une nouvelle vigueur.

Par son courage et par le dévouement de ses officiers, César venait de sauver l'armée de la destruction; le combat était rétabli. Mais toute la valeur de ses troupes ne pouvait prévaloir sur le désavantage d'une position où elles rencontraient sans cesse un ennemi qui les dominait. Le soleil allait se coucher que rien n'était encore décidé : d'un côté, Cnæus Pompée se maintenait sur le terrain qu'il avait choisi; de l'autre, César ne comptait plus sur la victoire. Les armées éprouvaient cette surexcitation particulière qui suit les batailles longtemps disputées, et qui explique comment le plus petit incident peut alors faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Tandis qu'elles se tenaient en échec après une lutte de plusieurs heures, le roi Bogud, avec sa cavalerie numide, se porta de son propre mouvement sur le camp ennemi, établi près des murs de Munda. Labienus tira aussitôt cinq cohortes de la ligne de bataille et les envoya au secours du camp. Ce mouvement rétrograde, exécuté dans un pareil moment, allait tout résoudre. Les troupes de Cnæus Pompée crurent que l'armée se retirait : elles hésitèrent un moment et se découragèrent. Les vieux soldats de César crurent que l'ennemi était en retraite; redoublant d'ardeur, ils repoussèrent tout ce qui était devant eux. Quoique ébranlées et perdant du terrain, les cohortes de Cnæus Pompée opposèrent une résistance opiniâtre; mais lorsque la confusion se fut mise dans leurs rangs, elles durent enfin céder : les soldats se débandèrent, tournèrent le dos, et coururent droit devant eux vers les hauteurs où était leur camp.

En un clin d'œil la contrée accidentée qui s'étend aujourd'hui depuis le ruisseau San Cristobal jusqu'à Montilla fut couverte de fuyards, presque tous jetant leurs boucliers et leurs casques pour courir plus vite. Les huit mille hommes de la cavalerie de César furent lancés à leur poursuite. Ayant à peine donné pendant la bataille, ils étaient impatients d'agir. Ils sabrent tous les ennemis qu'ils peuvent atteindre; ils interceptent aux autres le chemin de la retraite, les poussent dans le terrain difficile pour les livrer aux coups de l'infanterie. Celle-ci gravissait en effet les pentes à la suite de la cavalerie. D'innom-

brables fuyards se précipitaient par bandes vers la ville et le camp voisin pour s'y réfugier. Arrivés aux portes, ils produisirent un encombrement effroyable. Les troupes de César tombèrent sur ces masses épaisses. On n'était plus à l'époque de Pharsale, où les vainqueurs ressentaient quelque pitié pour les vaincus, où César suppliait ses soldats d'épargner des concitoyens et en était écouté : aujourd'hui la rage et la haine remplissaient tous les cœurs; l'extermination des ennemis était résolue. Le carnage fut horrible. Avant la fin du jour plus de trente mille cadavres jonchaient la faible étendue de terrain comprise depuis le champ de bataille jusqu'à la ville. Labienus et Attius Varus furent retrouvés parmi les morts. Il périt en outre trois mille chevaliers, les uns de Rome, les autres de la province.

Le camp de l'armée vaincue fut bientôt forcé malgré l'acharnement avec lequel le défendirent les troupes de garde et les fuyards. Les treize aigles des treize légions ennemies furent prises avec un grand nombre d'enseignes et les faisceaux de Cnæus Pompée. De plus, dix-sept chefs de grade élevé furent faits prisonniers. César perdit dans la bataille un millier d'hommes, tant légionnaires que cavaliers. Le nombre de ses blessés s'éleva à cinq cents.

L'armée de Cnæus Pompée n'existait plus. On pourrait dire qu'elle avait été massacrée tout entière, à l'exception de quelques bandes de fuyards courant sur la route de Corduba, et d'une quinzaine de mille hommes qui s'étaient jetés dans Munda. Quant à ces derniers, César leur supposait l'intention de s'échapper pendant la nuit. Or on était à la fin du jour, et le camp où ses légions avaient laissé les bagages et les outils était distant de plusieurs milles (*dix kilomètres*); il ne pouvait donc être question d'entourer la place d'un retranchement avant le lendemain matin; d'autant moins que le bois manquait dans les environs. Les troupes eurent alors recours au moyen qu'employaient les Gaulois pour investir les villes et effrayer l'ennemi : elles relevèrent les milliers de morts, les boucliers, les casques, les pilums, les javelots qui couvraient le champ de bataille et en formèrent, dans le voisinage des portes, un rempart de contrevallation surmonté de têtes coupées, alignées et tournées vers la place. Ce fut un premier obstacle opposé aux tentatives des assiégés, en attendant qu'on pût commencer les véritables travaux d'investissement. L'armée passa toute la nuit sous les armes à portée de ce rempart improvisé.

La nouvelle de la défaite de Cnæus Pompée arriva à Corduba le même jour, apportée par des cavaliers qui s'étaient enfuis du champ de bataille.

Sextus Pompée fut saisi de frayeur : il abandonna ses troupes et quitta la ville avant minuit, en donnant comme prétexte qu'il allait trouver César pour traiter de la paix. Il gagna le nord de l'Espagne.

Le lendemain 18 mars, César s'occupa avant tout des soins à donner à ses blessés. On lui apporta la tête de Labienus et celle d'Attius Varus : il fit faire des obsèques à ces deux ennemis. Comme le siège de Munda n'exigeait qu'une partie de l'armée, il en chargea Fabius Maximus et partit pour Corduba avec le reste des troupes. Lorsqu'il y arriva, il trouva le pont occupé par des fuyards qui en défendaient l'entrée. Il passa le Bétis et campa près de la ville. La division y régnait aussi bien parmi les soldats de la garnison que parmi les habitants : les uns étaient pour la soumission, les autres pour la résistance. La 13ᵉ légion, en particulier, voulait défendre la place; mais les autres troupes, composées en majeure partie de transfuges, et les esclaves que Sextus Pompée avait affranchis, commencèrent à passer dans le camp de César. En même temps les habitants lui envoyèrent des députés pour le prier d'entrer dans Corduba avec ses légions. C'était là ce que redoutaient les fuyards de Munda : ne comptant sur aucun pardon, ils mirent le feu à la ville. César fit entrer ses troupes : elles tuèrent jusqu'à vingt-deux mille individus de toutes conditions; les autres furent vendus comme esclaves.

Pour tirer de prompts résultats de la victoire du 17 mars, il fallait, sans tarder, soumettre les principales cités de la Bétique. César marcha de Corduba sur Hispalis (*Séville*), où se trouvait une garnison ennemie. Des députés se portèrent à sa rencontre pour le fléchir. Il leur promit sa protection, envoya dans la ville un détachement aux ordres de son lieutenant Rebilus, et campa à proximité des murs. Mais les partisans de Cnæus Pompée appelèrent à leur aide une troupe de Lusitaniens qui s'introduisirent dans la place et qui égorgèrent les soldats de Rebilus. On devait craindre, si César attaquait la ville, que cette troupe d'étrangers n'y mît le feu. Il s'abstint donc de rien entreprendre; mais il leur tendit un piège en les incitant à faire une sortie. Pendant la nuit les Lusitaniens sortirent en effet, et mirent le feu aux vaisseaux qui étaient sur le Bétis : la cavalerie de César les tailla en pièces.

Maître d'Hispalis, César y convoqua les notables de l'Espagne ultérieure pour un jour déterminé; puis il marcha sur Asta, et de là sur Gades. Chemin faisant, il reçut la soumission de la plupart des villes de la Bétique. Elles durent payer des amendes en châtiment de leur défection.

Fabius Maximus assiégeait Munda. Dès le commencement des opérations, les troupes qui s'y étaient réfugiées après la bataille essayèrent de s'échapper; mais elles furent repoussées après avoir fait de grandes pertes. Lorsque les assiégés reconnurent, au temps qui s'écoulait, que la ville ne devait compter sur aucun secours, ils formèrent un complot qui avait quelque chance de réussir. Il fut convenu qu'une partie des troupes se rendraient à Fabius, que les autres resteraient dans la place, et que la nuit, à un signal convenu, ceux-ci feraient une sortie, tandis que les premiers massacreraient les assiégeants dans l'intérieur du camp. Effectivement un grand nombre d'assiégés vinrent faire leur soumission à Fabius, qui les incorpora dans les légions; mais le mot d'ordre ayant été livré, leur complot fut découvert la nuit suivante. A la troisième veille, ils furent tous conduits hors des retranchements et mis à mort. Le lieutenant de César pressa alors les travaux le plus possible. Désespérés de se voir investis de toutes parts, les défenseurs de Munda résolurent de faire une sortie qui devait être comme un effort suprême : par malheur pour eux, ils ne purent forcer les retranchements sur aucun point. Fabius leur tua du monde, pénétra dans la place à leur suite et fit quatorze mille prisonniers.

Conformément aux ordres de César, Fabius porta son armée sur Ursao (*Osuna*), à deux journées de marche de Munda. Le siège de cette ville présentait de grandes difficultés. C'était d'abord qu'elle occupait le sommet d'une hauteur doublement fortifiée par la nature et par l'art. De plus, on devait avoir beaucoup de peine à se procurer l'eau; car tandis que les habitants en étaient abondamment pourvus, il eût été impossible d'en trouver à huit milles (*douze kilomètres*) à la ronde. Enfin il fallait aller à plus de six milles (*neuf kilomètres*) pour avoir les matériaux nécessaires à la construction de la terrasse et des tours, parce que Cnæus Pompée avait fait couper et porter dans la place tout le bois des environs. Mais Fabius ne se laissa pas arrêter par les difficultés de l'entreprise : il commença sans délai les travaux d'investissement autour de la hauteur d'Ursao. Plutôt que de faire abattre des arbres à six milles de la ville, de les débiter et de les transporter, il préféra se servir des bois confectionnés qui lui avaient servi au siège de Munda. Un service de convois fut organisé d'une ville à l'autre pour le transport de ces matériaux. (Distance : soixante-six kilomètres.)

Après s'être échappé du champ de bataille de Munda, Cnæus Pompée, au

lieu de rejoindre son frère à Corduba, avait pris la direction opposée avec cent cinquante cavaliers et quelques fantassins : son intention était de gagner Carteja (*ruines à Rocadillo, baie de Gibraltar*) où stationnait sa flotte. Les habitants consentirent à le recevoir; mais bientôt les divisions éclatèrent parmi eux : les uns voulaient qu'on livrât Cnæus Pompée à César, tandis que les autres s'y opposaient. Les deux partis en vinrent aux mains; Cnæus Pompée fut blessé et prit la fuite avec vingt galères. Didius, chef de l'escadre de César à Gades, n'en fut pas plus tôt averti, qu'il se mit à sa poursuite, en même temps par mer avec tous les vaisseaux, et par terre avec des troupes de cavalerie et d'infanterie, qui durent longer et surveiller la côte. N'ayant pu, dans la précipitation de son départ, se fournir d'eau à Carteja, Cnæus Pompée fut obligé de débarquer pour s'en pourvoir. Pendant ce temps-là Didius accourut, brûla la plus grande partie de ses galères et captura les autres. Cnæus Pompée se réfugia dans l'intérieur du pays. Il était grièvement blessé à l'épaule et à la jambe gauche; souffrant, en outre, d'une entorse, il se faisait porter dans une litière. Les troupes envoyées à sa poursuite marchèrent jour et nuit; mais elles ne l'atteignirent que dans les environs de Lauron. Après plusieurs combats, où son escorte le défendit bravement, il se cacha dans une caverne, et peut-être aurait-il réussi à se soustraire aux recherches si des prisonniers n'avaient indiqué sa retraite. Il fut tué. Sa tête fut apportée à Hispalis et exposée à la vue du public. C'était le 12 avril, lorsque César se trouvait à Gades.

César ne voulut pas quitter l'Espagne avant d'avoir complètement pacifié le pays. Les villes de la Bétique qui résistaient encore ne tardèrent pas à faire leur soumission. De retour à Hispalis, il tint le lendemain l'assemblée des notables qu'il avait convoquée précédemment. Il nomma gouverneur de l'Espagne ultérieure Caius Carrinas avec le titre de propréteur, et partit pour l'Italie dans la seconde quinzaine de juillet. L'armée avait pris les devants : elle avait besoin de trois mois pour arriver à Rome.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LIVRE DIXIÈME.

CINQUIÈME SÉJOUR À ROME. — MORT DE CÉSAR.

Du commencement de septembre 45 au 15 mars 44.

On avait pu croire, au commencement de l'an 46, que la bataille de Thapsus terminerait la guerre civile; et, de fait, César s'y était trompé. Mais l'erreur n'était plus possible après la sanglante journée de Munda. Le parti de l'ancien sénat, qui avait déjà perdu, les uns après les autres, ses principaux chefs, Pompée, Domitius Ahenobarbus, Bibulus, Caton, Afranius, Petreius, se trouvait aujourd'hui entièrement décapité par la mort de Cnæus Pompée, de Labienus et d'Attius Varus. Les événements d'Espagne avaient été la dernière convulsion de ce parti expirant : après quatre années de guerres non interrompues, César était enfin le maître du monde.

Pendant qu'il faisait route vers l'Italie, les plus grands personnages de Rome allèrent à sa rencontre à plusieurs journées de la ville; parmi eux Marc Antoine qui, désirant obtenir le consulat, avait étouffé son ressentiment et voulait être le premier à complimenter le vainqueur de Munda, devenu le dispensateur de toutes les grâces. César lui sut gré de ne pas avoir profité de son absence pour susciter des troubles et lui fit le meilleur accueil. Il traversa l'Italie l'ayant à ses côtés dans son char; sur les sièges de derrière étaient Decimus Brutus et le jeune Octave, le fils de sa nièce, qui venait de débuter en Espagne dans la carrière des armes et qui depuis fut l'empereur Auguste.

La nouvelle de la victoire du 17 mars était parvenue à Rome le 20 avril, c'est-à-dire la veille des Palilies, mettant fin à une incertitude qui avait duré cinq mois. Aussitôt le sénat avait décerné à César les honneurs du triomphe et ordonné cinquante jours d'actions de grâces, ce qui était sans exemple sous le rapport de la durée. César arriva à Rome plus tôt qu'on ne le croyait, avant que les préparatifs du triomphe fussent terminés : il avait dépassé les troupes de l'armée d'Espagne qui devaient y figurer. Comme la loi lui interdisait d'entrer

dans la ville avant la solennité, il se rendit, en attendant, à sa propriété de Lavicum et y fit son testament le 13 septembre.

Il triompha au commencement d'octobre dans le plus pompeux appareil. Les trophées étaient recouverts de tôle d'argent, pour rappeler l'Espagne par un de ses principaux produits. Ce fut par toute la ville de Rome, plusieurs jours durant, une réjouissance publique. Il y eut des jeux de toutes sortes, des spectacles variés, des distributions de viande et de blé. César ayant su que le repas offert au peuple n'avait point été digne de sa magnificence, en donna, cinq jours après, un autre des plus somptueux.

Rome entière rapporta ce triomphe à la bataille gagnée sur les fils de Pompée, et il ne pouvait en être autrement, quoique rien n'y rappelât la personne des vaincus. Jamais Marius ni Sylla n'avaient triomphé d'un citoyen romain : la conduite de César était donc une nouveauté qui présentait un côté choquant, tout en témoignant des graves atteintes que la fierté romaine avait subies depuis un demi-siècle. Le tribun Pontius Aquila fut le seul qui eut le courage de protester : il ne se leva pas lorsque César passa sur son char devant les sièges des tribuns. Cependant, sans paraître se soucier d'une protestation isolée, César quelque temps après, permit à Fabius Maximus et à Pedius de triompher chacun à son tour. C'était là un autre acte sans précédent, car ces deux lieutenants n'avaient opéré en Espagne que sous les ordres de leur chef.

On peut se demander pour quels motifs César consentit à un triple triomphe que les Romains célébraient pour ainsi dire sur eux-mêmes, et qui devait forcément lui nuire dans l'opinion. Considéra-t-il que les citoyens vaincus par lui en Espagne n'avaient pas combattu pour la liberté de Rome, ou crut-il nécessaire, pour l'exécution de ses desseins ultérieurs, d'affaiblir le prestige qui s'attachait à l'institution du triomphe, restée, jusqu'à ce jour, la plus éclatante récompense des généraux de la République ? Quoi qu'on doive en penser, on se ferait difficilement une idée de l'action que César exerçait alors sur l'imagination des hommes. En effet, à la gloire déjà ancienne que lui valaient la conquête des Gaules et les expéditions de Bretagne et de Germanie, était venue s'ajouter celle de quatre années de guerres heureuses en Espagne, en Grèce, en Égypte et en Afrique. Il était à la fois le vainqueur des plus anciens ennemis de Rome et celui de Pompée, regardé pendant de longues années comme invincible. Ainsi que le rapporte un historien de l'antiquité, il revenait en Italie, après la bataille de Munda, plus illustre et plus redouté qu'aucun

des grands citoyens qui l'avaient précédé. Aussi, le sénat allait lui céder les derniers restes de sa souveraineté, et ajouter encore à ses nombreux témoignages de servilité par les plus puériles adulations. César, déjà dictateur pour dix ans, fut nommé consul pour ce même espace de temps. La censure, qu'il avait eue pour trois ans à son retour d'Afrique, lui fut donnée à vie, en même temps que la permission de ne pas s'adjoindre de collègue. Lui seul put lever des troupes, avoir une armée et disposer des caisses publiques. Par décret, il fut autorisé à porter toujours et en tous lieux une couronne de laurier, à revêtir la robe triomphale dans toutes les solennités, à ceindre de laurier les faisceaux de ses licteurs. Sa statue devait être placée au Capitole, au milieu des statues des rois; une autre devait orner la tribune aux harangues. Comme il avait augmenté le territoire de la République par la conquête des Gaules et par celle de la Numidie, il eut le privilège, accordé pour la première fois à Sylla, d'agrandir le Pomerium de Rome. On lui permit aussi de faire son entrée dans la ville à cheval après la célébration des féries Latines au mont Albain. Il fut décidé qu'on l'inscrirait dans les fastes avec le surnom de *Libérateur*, et que sa statue serait érigée dans tous les temples de Rome et dans toutes les villes de l'empire. En outre, il reçut le titre de *Père de la patrie*.

On ne s'en tint pas là. Les tribus durent tirer au sort pour que l'une d'elles prît le nom de *julienne*. Sur la proposition de Marc Antoine, le mois de Quintilis, dans lequel César était né, fut appelé *Julius*. L'anniversaire de sa naissance fut déclaré jour de fête publique. Tout le monde regardant la paix comme définitive, on tint à indiquer qu'il en était l'auteur: on décida donc de bâtir en son honneur un temple à la Concorde et d'y célébrer une fête chaque année. On arrêta encore de fêter les anniversaires de ses principales victoires et d'instituer tous les cinq ans des prières publiques pour la conservation de ses jours.

Il n'était pas possible de se méprendre sur l'étendue des pouvoirs que le sénat entendait déléguer. Pourtant cette assemblée avilie tint à bien marquer qu'elle donnait à César la toute-puissance dans l'État, et, pour cela, elle lui permit de placer pour toujours le titre d'*imperator* devant son nom. Dépassant les extrêmes limites de la flatterie, elle reconnut ce même titre à ses descendants, quoiqu'il n'eût pas de fils et qu'il fût d'âge à n'en plus avoir. La charge de grand pontife devait de même être transmise à son fils ou à celui qu'il adopterait comme tel. Afin de montrer que toute autorité émanait

de lui seul, on l'autorisa à s'asseoir sur un siège doré, aussi bien dans le sénat qu'au tribunal, et à y paraître revêtu de la toge toute en pourpre, celle des anciens rois. On décréta que sa statue, sculptée en ivoire, serait promenée en même temps que les images des dieux aux jeux du cirque, et que les monnaies porteraient son effigie. Les fonctionnaires publics durent promettre par serment, dès leur entrée en charge, de ne jamais s'opposer à aucune détermination de César. Un autre décret lui attribua la sainteté et l'inviolabilité des tribuns du peuple. On lui assigna une garde spéciale, composée de chevaliers et de sénateurs. Enfin on voulut l'honorer jusqu'après sa mort, et on décida qu'il serait enterré au Champ de Mars.

Ces nombreux décrets se succédèrent coup sur coup dans le courant des derniers mois de l'an 45, le sénat croyant faire acte d'indépendance en les votant ordinairement les jours où César ne siégeait pas. Quant à lui, il éprouvait quelque embarras à discerner, au milieu de cette accumulation d'honneurs excessifs, ceux qu'il devait accepter ou refuser. Les rejeter tous, c'était se faire accuser d'orgueil; les accepter au contraire, c'était s'attirer le reproche d'aspirer à la tyrannie. L'histoire n'a aucun intérêt à connaître quel rôle la vanité put jouer en cette circonstance : elle considérera simplement qu'à se voir élevé si haut au-dessus des autres hommes, César trouva l'avantage de pouvoir agir en pleine indépendance dans l'accomplissement de l'œuvre de régénération qu'il avait entreprise. Par ses flatteries exagérées, le sénat n'ajoutait rien à la puissance réelle dont il l'avait investi après la guerre d'Afrique; mais il lui donnait, plus complètement encore, la mission et les moyens de restaurer la République, et de cicatriser les plaies qu'avaient faites cinquante années de troubles.

La partie la plus difficile de cette mission était certainement d'apaiser les haines, d'obliger les partis à désarmer, et de les amener, sans violence, à se faire les concessions mutuelles exigées par l'esprit du temps. César tenait à obtenir cet important résultat sans se faire pour cela le complaisant de l'oligarchie ni celui du peuple. Il allait surtout avoir à résister aux exigences de ses partisans, devenus plus intraitables par la victoire finale. Mais, quoique décidé à leur donner satisfaction dans une juste mesure, il ne voulut pas renoncer à la politique conciliante et ferme qu'il suivait depuis la bataille de Pharsale. Il se refusa donc, comme par le passé, à toute représaille et à toute vengeance. Ceux qui demandaient les persécutions les confiscations ou

l'abolition des dettes, se virent réduits au silence. Au contraire, il acheva de gracier tous ses ennemis et leur fit remise des peines dont ils avaient été frappés. Les veuves de ceux qui avaient continué à lui faire la guerre après la mort de Pompée rentrèrent dans leurs fortunes personnelles, et les enfants reçurent une partie de l'héritage paternel. Ces actes de clémence devaient être suivis d'une amnistie générale qu'il se proposait de publier prochainement.

Il a été dit plus haut quelles mesures César avait adoptées pour assurer l'ordre et la tranquillité dans Rome. On a vu aussi par quelles réformes il avait inauguré sa dictature précédente. La plus grave était celle qui tendait à enlever au sénat son action prépondérante dans le gouvernement de la République, en le ramenant à n'être plus qu'une assemblée consultative, comme cela avait été aux origines de Rome. Usant du droit que lui donnait sa qualité de préfet des mœurs, César y avait fait entrer une forte proportion de plébéiens, ce qui lui avait procuré le double avantage de récompenser beaucoup de ses partisans, et de rendre le sénat plus disposé à faire des concessions en faveur du peuple. Pour que le nombre des sénateurs ne pût tomber au-dessous de neuf cents, il éleva de vingt à quarante le nombre des questeurs qu'on avait à nommer chaque année, ce qui assurait un recrutement annuel de quarante nouveaux membres.

Amené à réduire ainsi les pouvoirs d'une assemblée devenue incapable et indigne de gouverner la République, César, comme on peut le croire, se vit obligé d'amoindrir le prestige attaché au titre de consul depuis la grande époque de l'existence de Rome. Il se démit donc de son quatrième consulat, tout en conservant la dictature, et se substitua deux consuls, Fabius Maximus et Trebonius, pour les trois derniers mois de l'année 45. Ce premier coup porté au renom de la plus haute dignité de la République fut bientôt suivi d'un autre : Fabius Maximus étant venu à mourir le 31 décembre, c'est-à-dire la veille de l'expiration de son consulat, César fit élire consul à sa place Caninius Rebilus pour le peu d'heures qui restaient encore à courir jusqu'au 1er janvier de l'an 44. Une autre fois il accorda les insignes consulaires à dix anciens préteurs. Par ces actes et par d'autres semblables, il habituait les esprits à ne plus voir dans le consulat qu'une dignité purement nominale.

Le sénat, qu'aucune violation des lois n'arrêtait plus, avait été jusqu'à lui accorder la nomination à toutes les magistratures, excepté le consulat; mais

César refusa d'user d'une prérogative exorbitante qui eût porté atteinte aux droits du peuple. Il se réserva seulement le privilège de présenter aux électeurs, lesquels étaient tenus d'accepter, la moitié du nombre des questeurs, des édiles curules et des préteurs qui devaient être nommés chaque année. Le nombre des questeurs, on l'a déjà dit, avait été doublé; celui des préteurs fut porté à quatorze. L'élection des consuls, des tribuns du peuple et des édiles plébéiens ne fut soumise à aucune restriction. On doubla le nombre de ces derniers en y ajoutant deux édiles spécialement chargés des marchés et de l'approvisionnement de Rome.

Pour ce qui concernait les gouvernements des provinces, César ne changea rien à la disposition selon laquelle les plus importants étaient réservés aux citoyens qui avaient été consuls, et les autres à ceux qui avaient été préteurs. Une loi publiée en l'an 53 voulait que ces magistrats ne pussent exercer le gouvernement que cinq ans après la fin de leurs fonctions dans Rome; mais César revint à l'ancienne loi qui leur permettait d'entrer en charge dès l'expiration de leur consulat ou de leur préture. Il avait décidé lors de sa troisième dictature (on se souvient pour quelle raison) que les gouverneurs prétoriens ne resteraient pas plus d'un an et les gouverneurs consulaires pas plus de deux ans dans leurs provinces.

On ignore, faute de renseignements, quelles furent les réformes que César apporta dans l'administration financière et dans les institutions judiciaires. Tout ce qu'on sait, c'est que, dès le premier jour, il s'attacha à remettre l'ordre dans la gestion des fonds de l'État, comme le prouve le recensement ordonné l'année précédente, à la suite duquel le nombre des gens qui participaient aux distributions de blé fut réduit de moitié. Il fallait faire cesser les malversations et les abus de tout genre qui s'étaient introduits dans l'administration des finances, ce qui exigeait d'abord l'épuration du personnel. César enleva aux préteurs la surveillance et la gestion, et confia l'une et l'autre à des préfets recommandables par leur intégrité ou par leur dévouement à sa personne. Il était d'autant plus urgent de rétablir l'ordre dans les finances, que le budget de l'armée allait s'élever à un chiffre considérable, inconnu jusqu'alors. Après le retour d'Afrique, dans son discours au sénat, César avait déclaré qu'il conserverait son armée, par la raison que la ville de Rome, maîtresse d'un immense empire, avait besoin d'être protégée contre les tentatives des factions. C'était reconnaître, pour la République,

la nécessité d'une armée permanente. Il aurait encore pu justifier cette nouvelle mesure par le double besoin de garder l'Afrique, l'Espagne, la Gaule, la Macédoine, la Syrie, l'Asie, et de défendre en même temps les frontières d'un si vaste empire au moyen de camps, de garnisons et d'établissements militaires. Toujours est-il que la force des choses avait conduit la République à entretenir des troupes plus nombreuses que jamais; et l'armée allait coûter d'autant plus cher, que César avait porté la solde annuelle du légionnaire de quatre cent quatre-vingts sesterces (un peu plus de cent francs) à neuf cents sesterces (un peu moins de deux cents francs). Les vieilles légions avec lesquelles il avait conquis les Gaules, vaincu à Pharsale, en Espagne et en Afrique, furent licenciées. Il leur distribua des terres; mais contrairement à Sylla, qui avait réparti ses vétérans par colonies, il dissémina les siens le plus possible dans toute l'étendue de la Péninsule pour éviter les séditions. Ses paroles au sénat, paroles rappelées plus haut, portent à croire qu'un certain nombre des légions restantes furent mises en quartiers d'hiver dans les environs de Rome.

Crassus avait péri avec son armée chez les Parthes six ans auparavant, non loin de la ville de Carrhes. La République, agitée presque aussitôt après par des troubles intérieurs, avait dû rester sous le coup de cet affront éclatant; mais aujourd'hui que la guerre civile était terminée, la vengeance ne pouvait pas être différée plus longtemps. L'intérêt du peuple romain et l'intérêt de César se confondaient pour exiger le châtiment et l'entière soumission des Parthes. Il fallait en effet, après de longues discordes où des armées composées de citoyens romains avaient combattu les unes contre les autres, qu'une guerre étrangère vînt fusionner ces armées et réconcilier les restes de tous les partis dans une commune gloire. Tout en s'occupant des réformes par lesquelles il comptait restaurer les institutions de la République, César fit donc travailler aux préparatifs d'une grande expédition contre les Parthes. A Rome, on se rendait exactement compte des difficultés d'une telle entreprise, et on regardait comme possible que la guerre durât plusieurs années. Les distances immenses à franchir pour atteindre les bords de la mer Caspienne, la nécessité d'opérer dans un pays de montagnes peu connu, étaient déjà de sérieux obstacles; mais l'expédition projetée offrait une autre difficulté. Les Parthes avaient en effet un armement et une manière de combattre qui en faisaient de redoutables ennemis : ils n'attendaient pas le choc des légionnaires pesam-

IMPRIMERIE NATIONALE.

ment armés, mais ils les accablaient de loin en lançant des flèches qui perçaient les boucliers romains. C'était ainsi qu'ils avaient vaincu l'armée de Crassus. César ne devait pas être surpris par un genre de guerre dont il avait l'expérience depuis que Labienus s'en était servi contre lui dans la campagne d'Afrique. Il était décidé à battre les Parthes avec leurs propres armes, c'est-à-dire à leur opposer un grand nombre de gens de trait. Ses ordres furent donnés en conséquence et se succédèrent sans interruption; dans toute l'étendue de l'empire les préparatifs se firent sur la plus vaste échelle. A en croire Appien, seize légions et dix mille cavaliers prirent les devants pour aller s'embarquer à Brundisium et traverser la mer. Ce qu'on sait sûrement, c'est qu'Acilius et Rebilus conduisirent chacun plusieurs légions en Grèce, et que César organisa une première armée dans la province de Macédoine dont il comptait faire, pour ainsi dire, sa première base d'opération contre les Parthes. Cette armée se composait de six légions, d'une nombreuse cavalerie et d'une multitude de gens de trait : archers de l'île de Crète, frondeurs des îles Baléares, troupes légères d'Espagne et d'Afrique. On ne négligea rien pour lui donner une forte constitution. L'arsenal de Demetrias, en Magnésie, eut l'ordre de travailler sans relâche à la fabrication des armes de toutes sortes. César se proposait de rejoindre l'armée au mois d'avril, et de prendre en passant le jeune Octave, son fils adoptif, qui achevait ses études à Apollonia et y apprenait les manœuvres de cavalerie. Son intention était de refouler d'abord les Daces et les Gètes pour les châtier de leurs fréquentes invasions en Thrace et en Macédoine, puis de passer en Asie où il eut soin d'envoyer de l'argent et de grands approvisionnements de guerre. Il devait ensuite traverser la Bithynie, le Pont, et atteindre la petite Arménie, destinée à devenir sa base d'opération définitive. Les légions stationnées dans les différentes parties de l'Asie et celles de Syrie, ces dernières au nombre de six, eurent l'ordre de se tenir prêtes à rejoindre successivement. Se fiant à son génie, César comptait triompher de tous les obstacles et porter l'aigle romaine jusqu'aux bords de l'Indus.

Au dire de Plutarque, il voulait, après avoir subjugué les Parthes, revenir par l'Hyrcanie, longer les bords de la mer Caspienne et le Caucase, contourner le Pont Euxin au nord, pénétrer en Scythie, soumettre les pays limitrophes de la Germanie et la Germanie même, puis traverser les Gaules et rentrer en Italie. Si on considère la conduite de César dans ses guerres précédentes, et

surtout l'équilibre parfait de ses facultés, équilibre que ne troublèrent jamais ni la fougue des passions, ni une imagination excessive, on ne pourra accepter que comme une fable l'existence de ce gigantesque projet.

L'an 45 tirait à sa fin. César, nommé consul pour l'année suivante, prit pour collègue Marc Antoine, et, en sa qualité de dictateur, conserva Lépide comme son maître des chevaliers. Les questeurs furent élus au nombre de quarante, comme il l'avait arrêté; on nomma seize préteurs, parmi lesquels, sur sa recommandation, Marcus Brutus et Caius Cassius. Sa préoccupation constante était d'assainir Rome, de l'agrandir, de l'embellir, d'en rendre le séjour plus agréable et plus sûr. Pendant la guerre d'Égypte, il avait été singulièrement frappé de la salubrité d'Alexandrie, de la largeur et de la propreté des rues, de la commodité des maisons, de la splendeur des monuments publics. Tous les projets touchant à la transformation de Rome furent mis à l'étude. Le plus remarquable consistait à dériver le Tibre de façon à lui faire contourner le Janicule et à le conduire, sous la forme d'un large canal, à travers les marais Pontins, dans la rade de Tarracina. Par là, on augmentait la superficie de Rome, on mettait la ville en communication sûre et facile avec la mer, et on se donnait, du même coup, la possibilité de dessécher les marais Pontins par des saignées faites pour conduire les eaux dans le nouveau Tibre. César fit examiner une foule d'autres projets. Ce qu'il avait le plus à cœur, c'était d'ériger un monument consacré au dieu de la guerre, et destiné à rappeler aux générations futures les exploits de ses légions. Pour cela, il voulait combler le lac où s'était donné un combat naval lors de ses triomphes, et y construire un temple de Mars, plus splendide et plus vaste qu'aucun temple existant. Les grands hommes de guerre se plaisent ainsi à immortaliser la mémoire des armées à la tête desquelles ils ont étonné le monde : dix-huit siècles après César, Napoléon I[er] ordonnait d'élever l'Arc de triomphe en l'honneur de cette Grande Armée qui avait porté si haut la gloire du nom français.

César fit étudier la construction d'un nouveau palais du sénat, en même temps que celle d'un théâtre qui devait s'élever au pied de la roche Tarpéienne et éclipser par sa magnificence celui de Pompée. Rome n'avait pas de bibliothèque publique : pour commencer à en composer une, il chargea Marcus Varron, le Romain le plus savant d'alors, d'acquérir et de classer les meilleurs ouvrages grecs et latins. Il fit aussi travailler à la rédaction d'un code où les

lois existantes durent être réunies, en nombre réduit, et présentées sous une forme plus simple et plus claire. La confection d'un cadastre pour tout l'empire fut ordonnée vers la même époque.

Parmi les grands travaux d'utilité publique qu'il méditait d'entreprendre, il convient encore de citer le desséchement du lac Fucin, la construction d'une rade et d'abris pour les vaisseaux sur la côte d'Ostia, l'établissement d'une route à travers la chaîne de l'Apennin pour joindre le Tibre à la mer Adriatique.

Tant pour pallier la misère à Rome que pour vivifier le commerce dans les pays soumis à la République, César déjà avait eu recours à la colonisation, et quatre-vingt mille individus avaient été envoyés peu à peu au delà des mers. Il les répartit dans un grand nombre de villes, parmi lesquelles Narbo, Arelate, Buthrotum. D'autres établissements furent fondés dans l'île de Pharos, qui commandait l'entrée du port d'Alexandrie, à Berytos en Syrie, à Heraclea et à Sinope sur la mer Noire.

Beaucoup de villes n'existaient plus depuis les guerres que Rome avait soutenues dans les siècles antérieurs. Les deux plus célèbres étaient Carthage et Corinthe, qui avaient été détruites presque à la même époque l'une et l'autre. César y envoya des bandes de colons romains volontaires, composées en majeure partie d'affranchis, auxquelles on adjoignit quelques troupes. Il voulut que ces deux villes reprissent les noms qu'elles avaient illustrés. Carthage, grâce à sa position si favorable, s'éleva rapidement, au point qu'un demi-siècle après, elle ne le cédait à aucune autre ville de Libye. Quant à Corinthe, c'était à peine s'il en restait quelques vestiges; aussi César y expédia-t-il des colons en nombre considérable. Il fit faire en même temps des études préliminaires pour percer l'isthme qui sépare les deux mers.

Comme on l'a dit précédemment, César, autant par esprit libéral et par sentiment d'équité que pour les besoins de sa politique, s'était toujours intéressé au sort des provinces. Antérieurement à son premier consulat, c'est-à-dire avant l'an 695 de Rome (*an 59 avant l'ère chrétienne*), il désapprouvait déjà que la République les tînt dans un état de dépendance humiliant, et il avait demandé que certains droits politiques leur fussent accordés. C'était là une conduite si rare chez un membre de l'oligarchie, que les provinces avaient aussitôt vu en César un protecteur de leurs intérêts. Il faut se rappeler qu'elles gémissaient sous une oppression intolérable, que les gouverneurs y exerçaient sans con-

trôle un pouvoir presque tyrannique, qu'ils appliquaient les lois selon leur caprice, pressuraient le pays, soumettaient les indigènes à l'arbitraire le plus odieux. A ne citer qu'un exemple, les généraux exigeaient, sous prétexte du triomphe, des couronnes d'or d'un prix considérable et faisaient supporter aux pays qu'ils traversaient leurs dépenses et celles de leur suite. C'étaient là de très lourdes charges imposées aux habitants; mais, à Rome, l'oligarchie ne s'inquiétait guère de ces faits, car elle reconnaissait tacitement aux gouverneurs le droit de s'enrichir par quelque moyen que ce fût. Il y avait plus : les provinces étaient exploitées de mille façons par les hommes d'affaires venus d'Italie, trafiquants, banquiers, usuriers et autres. L'usure, surtout, dévorait la propriété ; la misère allait toujours croissant; un grand nombre de cités étaient menacées de la ruine. En résumé, les provinces étaient en proie, d'un côté, à la corruption des grands de Rome, de l'autre, à la cupidité des hommes d'argent. Aussi avaient-elles accueilli avec transport la loi que César avait promulguée, comme consul, en 695, pour réformer les vices de l'administration. Cette loi garantissait les habitants contre l'arbitraire ou la violence des propréteurs et des proconsuls, et fixait les allocations auxquelles ceux-ci avaient droit. Par une de ses prescriptions, elle affranchissait de la dépendance des gouverneurs les États libres, et les autorisait à se régir par leurs propres lois et par leurs propres magistrats. En outre, elle réglait la comptabilité et les dépenses de l'administration, en exigeant que les gouverneurs livrassent, trente jours après l'expiration de leur charge, un compte rendu justificatif de leur gestion et de leurs dépenses, dont trois exemplaires devaient être déposés, l'un à l'*ærarium*, à Rome, les autres dans les deux villes principales de la province. Pour remédier à l'abus signalé plus haut, César interdisait aux proconsuls d'exiger la contribution coronaire avant que le triomphe n'eût été accordé, et soumettait aux règles les plus sévères les prestations en nature qu'on devait fournir. Aucun gouverneur ne pouvait, sans l'autorisation du sénat et du peuple, sortir de sa province ou en faire sortir des troupes, s'immiscer dans les affaires d'un État voisin, ou exiger de l'argent des provinciaux. Enfin, la même loi parait aux abus des légations libres : en d'autres termes, il était interdit aux sénateurs qui se rendaient dans les provinces pour affaires personnelles, de se faire donner des missions avec le titre de légats du peuple romain, dans le seul but d'être défrayés de toute dépense et de tous frais de transport.

Cette loi, dite *De provinciis ordinandis*, avait une importance qu'il serait

difficile de s'exagérer; car elle était destinée à améliorer le sort de millions d'êtres, depuis le Bétis jusqu'à la mer Caspienne. Si on considère qu'elle fut promulguée sur l'initiative d'un seul homme, contre la volonté de toute une oligarchie habituée à tirer de l'ordre de choses existant richesse et profit, qu'elle le fut chez un peuple cruel qui regardait presque tous les autres peuples comme des Barbares, et avant que le christianisme eût répandu le sentiment de charité dans le monde, on devra reconnaître qu'elle place incontestablement César au rang des plus grands esprits et des bienfaiteurs de l'humanité. Quoique la loi en question datât déjà de quinze ans, elle n'avait réellement commencé à produire ses effets salutaires qu'à partir du jour où César, investi de la dictature, avait pu nommer lui-même, pour gouverner les provinces, des hommes dont l'obéissance et le dévouement lui étaient assurés. Ce moment fut l'origine d'une transformation des plus intéressantes; car, tandis que les gouverneurs des différentes provinces étaient restés jusqu'alors indépendants les uns des autres et n'avaient été soumis, pour ainsi dire, à aucune autorité, tous aujourd'hui relevaient de César et étaient responsables envers lui. Cette centralisation de pouvoir amenait forcément une solidarité entre les provinces : elle était un acheminement vers l'unification politique des vastes territoires soumis à la domination de Rome. Déjà, en l'an 49, César avait annexé politiquement la Gaule cisalpine à l'Italie en donnant à tous les Cisalpins, sans distinction, le droit de cité. Quant à la Province romaine, il y avait, comme on l'a vu, institué de nouvelles colonies de citoyens romains et augmenté celle de Narbo, créant ainsi des centres d'intelligence et d'activité d'où la civilisation pouvait se répandre de proche en proche. Le nombre des provinces situées en Europe était de sept; César le porta à dix en faisant de l'Illyrie une province séparée et en créant deux nouveaux gouvernements dans la Gaule qu'il avait conquise.

L'hiver de 45 à 44 marqua de la sorte une des époques les plus importantes de l'histoire du monde. On vit Rome, après un demi-siècle d'anarchie et de guerre civile, jouir enfin d'une période de tranquillité, et César, à qui elle était due, poursuivre la réalisation des réformes constitutionnelles qu'il avait commencée précédemment, substituer l'autorité d'un seul à celle d'une oligarchie incapable de gouverner au milieu des dissensions des partis, rattacher les provinces à l'Italie, y favoriser l'extension progressive de la cité, en un mot, les civiliser, et établir les fondements d'un système qui devait,

pendant plusieurs centaines d'années, assurer la suprématie de Rome sur le monde entier.

Les préparatifs de la guerre des Parthes étaient poussés avec activité. On savait unanimement gré à César de vouloir venger l'honneur des armes romaines; mais ses partisans songeaient avec appréhension à la longue absence qu'il allait faire, quand, d'un autre côté, ses ennemis désiraient en secret qu'il ne revînt pas. Décidé à partir dans le courant de mars, il prit toutes les mesures propres à assurer, pendant la durée présumée de la guerre, le fonctionnement régulier du gouvernement, tant en Italie que dans les provinces. Tous les magistrats, depuis les consuls jusqu'aux tribuns du peuple, furent élus d'avance pour les années 43 et 42. Le peuple nomma consuls, pour l'an 43, Caius Pansa et Aulus Hirtius, et, pour l'an 42, Decimus Brutus et Munatius Plancus. César, en exerçant lui-même les fonctions de consul, avait fortement mécontenté Dolabella à qui il avait fait espérer le consulat. Celui-ci accusa Marc-Antoine de l'avoir desservi; il fallut que César lui promît de le faire élire consul à sa place pour le reste de l'année courante, compté du jour de son prochain départ de Rome. Marc-Antoine, en sa qualité d'augure, éleva un conflit en s'opposant à l'élection; César se réserva de juger le différend à la première occasion. Quant à la dictature, il entendait la conserver pendant son absence; mais, sentant le besoin de remplacer Lépide comme maître des chevaliers, il le nomma gouverneur de l'Espagne citérieure et de la Gaule narbonnaise, et donna sa charge à Cnæus Domitius. Dans la distribution des gouvernements des provinces, Asinius Pollion eut l'Espagne ultérieure, Aulus Hirtius la Gaule belgique, Munatius Plancus l'autre partie de la Gaule transalpine, Decimus Brutus la Cisalpine.

Placé, comme tout chef de parti victorieux, entre les exigences de ses adhérents et le ressentiment des vaincus, César avait à lutter contre des difficultés multiples. Les premiers lui reprochaient sa clémence et son humeur conciliante. Pour eux, la politique d'apaisement était de l'injustice. Ils étaient humiliés de rencontrer dans Rome, rappelés par lui, une foule de proscrits, ses ennemis acharnés; ils les voyaient avec dépit réintégrés dans leurs dignités et dans leurs emplois, parvenir au comble des honneurs et jouir sans trouble des biens qui leur avaient été restitués. Le mécontentement qu'ils en éprouvaient s'était accru peu à peu et avait dégénéré, chez beaucoup d'entre eux, en une véritable hostilité contre César, qu'ils accusaient de méconnaître leur dévouement.

Quant au parti de l'aristocratie, ou au parti vaincu, il ne pouvait se consoler de sa défaite. Ses membres les plus influents vivaient à Rome dans une entière sécurité, redevables de la vie à César et comblés de ses bienfaits ; mais ils ne se regardaient comme tenus à aucune gratitude envers lui. César n'était-il pas, selon eux, l'auteur de tous les maux qu'ils avaient endurés pendant quatre ans ? N'était-ce pas à lui qu'ils devaient les amertumes d'un long exil, les humiliations de leurs échecs en Grèce, en Afrique, en Espagne ? Et, tout en reconnaissant sa clémence, pouvaient-ils donc oublier la mort de leurs chefs et de leurs amis, l'acharnement de la lutte, les massacres de Thapsus et de Munda ? Sans compter que ces patriciens ne se méprenaient point sur le caractère des réformes par lesquelles César ébranlait leur antique pouvoir. Aussi eût-il été insensé de croire à la réconciliation des partis : la soumission des vaincus n'était qu'apparente, et si leur opposition ne se manifestait pas ouvertement, il n'y avait à cela d'autre cause que la crainte ou l'impuissance. A l'heure présente, cette opposition ne se traduisait encore que timidement : c'était par des allusions que le public s'empressait de saisir aux représentations théâtrales; c'était encore par des vers satiriques qui couraient les rues, ou par des placards affichés sur les murs. On faisait de plus circuler des bruits qui devaient le rendre odieux au public. D'après les uns, il songeait à abandonner Rome et à transporter le siège de l'empire à Troie, en souvenir de sa parenté avec la famille de Dardanus. Les autres affirmaient qu'ayant eu un fils de Cléopâtre, il avait promis à la reine de s'établir avec elle en Égypte et de faire d'Alexandrie la capitale de l'empire romain. Le peuple accueillait ces bruits avec sa crédulité habituelle; mais le danger, pour César, n'était point de ce côté. Ses vrais ennemis se trouvaient dans les rangs de l'aristocratie et jusque dans son entourage : il s'y faisait de sourdes menées qui menaçaient de devenir un péril pour sa sécurité.

Ses amis, à qui cet état de choses n'était pas inconnu, lui conseillaient, le suppliaient même, de ne pas s'exposer inutilement et de ne sortir qu'entouré d'une garde. Or, inaccessible à la crainte, il avait non seulement refusé l'escorte de sénateurs et de chevaliers votée par le sénat, mais encore il avait renvoyé ses cohortes de garde composées d'Ibériens : il ne sortait qu'accompagné de quelques serviteurs. Affable, comme toujours, bienveillant et doux, il se montrait en tous lieux, excepté dans les solennités publiques, simple, sans faste, comme eût fait le dernier des citoyens.

Ses partisans ne se bornaient pas à lui recommander la prudence; ils auraient encore désiré le voir consolider sa puissance en se faisant élire roi par le peuple. A la vérité, le motif qui les guidait n'était pas le même, les uns ayant réellement en vue le bien public, les autres ne cédant qu'au désir de flatter un maître; toutefois, dans l'espoir d'entraîner sa résolution, ils voulurent pressentir l'opinion. On aperçut un jour, couronnée d'un diadème, la statue d'or que le sénat lui avait fait élever sur les rostres. Les tribuns du peuple Marullus et Cæsetius, étant survenus, ordonnèrent d'arracher le diadème de la statue; ils firent conduire en prison l'auteur de cette tentative séditieuse; la foule les acclama. Une autre fois, le 26 janvier, que César rentrait à cheval dans Rome, de retour du mont Albain après la célébration des féries Latines, il fut salué par quelques gens du peuple du nom de roi : il se contenta de déclarer qu'il n'était pas roi, mais César. Marullus et Cæsetius firent saisir les coupables et les traduisirent devant leur tribunal. César, qui n'avait nullement l'intention d'élever un trône et qui voulait gouverner avec les formes anciennes de la République, dédaignait également et de provoquer de semblables manifestations et de s'y opposer; mais plusieurs indices lui montrèrent les deux tribuns désireux de se faire valoir à ses dépens en le présentant comme décidé à rétablir la royauté. Il convoqua le sénat et les mit en accusation. Il leur reprocha leur conduite perfide : selon lui, ils étaient les instigateurs des scènes qui avaient eu lieu; ils visaient à le calomnier aux yeux du peuple. Le sénat lui donna raison et, par un vote unanime, condamna les deux tribuns à l'exil. Comme dictateur, César avait le droit de les punir de la mort, mais il se contenta de les déposer de leur charge.

Les manifestations de ses partisans ne servaient qu'à le rendre plus suspect à ses ennemis. Quant à lui, pendant que ceux-ci ne laissaient échapper aucune occasion de le montrer résolu à se mettre au-dessus des lois, il ne sut pas toujours se conduire de manière à leur donner tort. Un jour qu'il était allé au nouveau forum et qu'il y adjugeait les travaux aux artistes réunis, tous les premiers personnages de Rome s'y rendirent pour lui faire part de plusieurs décrets par lesquels le sénat venait de lui décerner des distinctions extraordinaires. Marc Antoine, en sa qualité de consul, marchait à leur tête, précédé de ses licteurs; il était escorté des préteurs, des tribuns du peuple, des questeurs et de tous les autres magistrats. Venaient ensuite les sénateurs en corps, suivis d'une foule immense. Comme s'il eût été insensible à l'hommage écla-

IMPRIMERIE NATIONALE.

tant qu'on lui rendait, César négligea de se lever à leur approche, et s'étant tourné vers eux pour écouter le motif qui les amenait, il se contenta de répondre qu'on ferait mieux de réduire ses honneurs plutôt que de les augmenter. Que le sénat se fût avili par des bassesses sans nombre, et jusqu'à se démettre de toute puissance, il n'en était pas moins, aux yeux de tous, le représentant de Rome et le descendant de cette même assemblée qui avait paru à Cineas une réunion de rois. Lui témoigner le mépris si ouvertement était une faute grave; car si les hommes consentent quelquefois à subir un joug asservissant, ils ne pardonnent pas qu'on les humilie, et on ne les humilie jamais plus qu'en heurtant leurs coutumes. Quelque temps après cette scène, dont l'effet fut des plus fâcheux, était venue la séance du sénat où César avait dépouillé de leurs charges les deux tribuns du peuple, Marullus et Cæsetius, malgré leur inviolabilité. Par de pareils actes, il ne consolidait pas son pouvoir : il se créait, au contraire, de nouveaux ennemis, et augmentait la haine de ceux qu'il avait déjà.

Son plus mortel ennemi était Caius Cassius. Ce partisan de Pompée s'était distingué dans la guerre des Parthes, d'abord comme questeur de Crassus, ensuite comme gouverneur intérimaire de la province de Syrie. Il y avait montré une volonté énergique, une sévérité inflexible dans le commandement. Chef d'une des escadres de Pompée dans la campagne de Grèce, il avait porté des coups sensibles à la marine de César sur les côtes du Bruttium et sur celles de Sicile. César ne s'était pas contenté de lui accorder la vie; il l'avait admis au nombre de ses lieutenants, l'avait nommé préteur pour l'an 44 et gouverneur de Syrie pour l'année suivante. Cassius était dévoré d'orgueil et d'envie; son ambition n'avait d'égale que sa cupidité. Ses brillants débuts lui avaient fait concevoir des espérances exagérées, devenues vaines par la ruine de son parti. Humilié de ne plus être qu'un vaincu, il s'était mis à haïr César, l'homme qui, selon lui, avait brisé sa fortune. A cette haine, toute personnelle, venait s'ajouter ce qu'on pourrait appeler une haine de principes. Depuis son enfance, en effet, Cassius était imbu des doctrines enseignées dans les écoles grecques contre la tyrannie : il avait pour elle, ou plutôt pour la puissance absolue, une antipathie invincible. Mais, d'un naturel despotique et entier, il offrait un éclatant exemple de contradiction entre les principes et le caractère, et s'il exécrait tant la tyrannie, c'était plutôt faute de pouvoir l'exercer. Quiconque froissait ses intérêts, ou blessait son orgueil, avait à redouter sa

vengeance. Il ne pardonnait pas à César de lui avoir préféré, pour la préture urbaine, Marcus Brutus, moins âgé que lui, qui ne pouvait s'autoriser de services égaux aux siens; il avait considéré comme une autre offense que ce même compétiteur eût été désigné consul pour quatre ans après; bien plus : il allait jusqu'à se plaindre que César ne lui eût pas rendu les lions qu'il avait fait rassembler à Mégare pour les jeux de son édilité, et dont Calenus s'était emparé à la prise de la ville. Cassius avait environ quarante-cinq ans. On s'accorde à croire qu'il était de constitution débile : il était pâle, maigre, et souffrait d'une grande faiblesse de la vue.

Cet homme haineux, aigri par les déceptions, conçut l'idée d'un complot contre la vie de César. En préparer les trames n'était pas difficile si on considérait le grand nombre d'ennemis que le dictateur avait dans Rome. On y comptait d'abord tous ceux qui avaient été auparavant les partisans de Pompée; car il n'y en avait pas un seul qui n'eût conservé un ressentiment personnel des griefs reçus et des dommages éprouvés en quatre années de guerre civile. Les plus acharnés se rencontraient parmi les membres des premières familles de Rome, qui avaient profité le plus de la clémence de César : ils s'indignaient de lui être redevables de la vie ou de recevoir de ses mains, comme un bienfait, ce qu'ils auraient pu se donner facilement s'ils avaient été vainqueurs. Cassius ne tarda pas à voir ses ouvertures écoutées par plusieurs de ses amis. Ceux-ci ne consentaient toutefois à entrer dans une conjuration que si Marcus Brutus voulait en être un des chefs : non pas que ce neveu de Caton se recommandât plus qu'un autre par l'audace et le courage, mais parce que sa réputation de vertu devait donner à l'entreprise le caractère de la justice.

Il faut ici faire connaître l'homme dont la fausse renommée allait servir d'égide aux conjurés. Marcus Brutus avait dépassé la quarantaine. Il était grand admirateur de Caton, dont il avait épousé la fille. Lorsque commença la guerre civile, on s'attendait à le voir prendre parti pour César, contre Pompée qui avait fait tuer son père; mais il étouffa son ressentiment, embrassa la cause du sénat, et se rendit en Grèce où il se mit à la disposition de Pompée. S'étant enfui du champ de bataille de Pharsale après la déroute, il avait eu recours par écrit à la clémence du vainqueur, et César, à qui Servilia, la mère de Marcus Brutus, avait su inspirer les sentiments d'une affection durable, s'était empressé de lui pardonner avec des témoignages de

joie dont la cause n'avait trompé personne. De retour à Rome, il avait confié à Marcus Brutus, quoique celui-ci n'eût pas encore été préteur, le gouvernement de la Gaule cisalpine; l'année suivante il l'avait fait nommer préteur urbain de préférence à Caius Cassius, et, mettant le comble à ses bienfaits, il n'avait pas hésité à le désigner consul pour quatre ans après. Marcus Brutus aimait passionnément l'étude; il avait lu les écrits de tous les philosophes grecs. La réputation de vertu qu'il s'était faite reposait plutôt sur des apparences; sa conduite avait surtout pour mobiles l'égoïsme et l'intérêt personnel. Les habitants de Salamine de Chypre ayant voulu emprunter de l'argent à Rome pour payer leurs impositions, ce qu'interdisait la loi Gabinia, Marcus Brutus avait obtenu un sénatus-consulte à la faveur duquel lui et ses amis leur en prêtèrent à 4 p. 100 par mois. En véritable usurier, il entendit se faire rembourser le capital et l'intérêt à ce taux exorbitant, et ne craignit pas d'employer les moyens les plus condamnables pour recouvrer sa créance : son fondé de pouvoirs obtint du gouverneur de la province un détachement de cavalerie et tint assiégé le sénat de Salamine, au point que cinq sénateurs moururent de faim. A la vérité, Marcus Brutus n'en faisait pas plus, en cette circonstance, que n'auraient pu faire la plupart des hauts personnages de l'aristocratie romaine, qui cherchaient à rétablir leurs fortunes par le pillage et par les exactions; mais on se demande en vain où étaient là le désintéressement, la probité, la vertu. Tant il est vrai que ces grands mots, tout comme ceux d'honneur, de devoir, de patriotisme et d'autres, n'ont jamais un sens absolu, et qu'ils représentent d'autant moins, que la nation qui les emploie dans son langage se trouve être descendue plus bas sur la pente de la décadence. La vertu de Brutus était donc relative et toute de convention. Il devait sa renommée d'homme vertueux aux efforts qu'il faisait pour l'être, à une affectation de gravité et à un ton sentencieux par lesquels il en imposait aussi bien au public qu'à ceux qui l'approchaient.

Brutus avait un esprit sérieux, mais étroit, sans aucune originalité propre, comme le prouvait assez sa tendance à emprunter, à l'aide de citations, les idées des autres. Il était loin de porter à la tyrannie une haine implacable. On l'avait vu, après la mort de Pompée, lorsque Caton faisait les préparatifs de la guerre d'Afrique, aller à la rencontre de César jusqu'en Asie; on l'avait vu ensuite servir le dictateur, en accepter toutes les faveurs et les charges les plus recherchées. Qu'il regardât le pouvoir de César comme nécessaire, ou

qu'il le jugeât sans danger pour les institutions de la République, toujours peut-on dire qu'il s'y était soumis de plein gré, et qu'il s'en accommodait depuis trois ans sans avoir fait entendre, pendant ce long espace de temps, la moindre protestation ni le moindre blâme.

Tel était l'homme que les conjurés désiraient gagner à leur cause. Brutus et Cassius étaient brouillés depuis leur différend pour l'obtention de la préture urbaine : Cassius fit les premiers pas, qui amenèrent bientôt une réconciliation. On ignore quels furent les moyens employés pour décider Brutus à trahir César et à entrer dans la conjuration. Probablement qu'on le lui dépeignit comme résolu à dominer seul par le rétablissement de la royauté. On le persuada sans doute que le salut de la République exigeait la mort du dictateur, que lui, Brutus, était désigné par ses vertus pour être le libérateur de ses concitoyens, et qu'en délivrant Rome du joug de la tyrannie il se couvrirait d'une gloire immortelle. Fallut-il de longs efforts pour flatter son orgueil et pour s'emparer de son esprit faussé par les principes des écoles grecques? Quoi qu'il en soit, Brutus accepta les propositions des conjurés. Son exemple entraîna la détermination de beaucoup d'autres sénateurs. On distinguait parmi eux le consulaire Caius Trebonius et Decimus Brutus, lesquels s'étaient signalés comme lieutenants de César au siège de Massilia. Le dernier, par ses avantages personnels, croit-on, avait su gagner la faveur de César qui, non content de le combler de bienfaits, l'avait encore désigné dans son testament comme un de ses héritiers de seconde main. Deux autres lieutenants de l'ancienne armée des Gaules s'étaient laissé gagner par les conjurés : l'un, Lucius Basilus, qui ne pardonnait pas à César de l'avoir payé en argent au lieu de lui donner, à sa sortie de la préture, la province qu'il convoitait pour s'y enrichir; l'autre, Servius Galba, mécontent de ne pas avoir été proposé pour le consulat. Un certain Publius Casca, que César avait fait nommer tribun pour l'an 43, homme d'un caractère aigri par l'ambition et par le manque de fortune, s'était mis dans le complot à la première sollicitation. On était plus étonné d'y voir figurer Tillius Cimber, un ardent partisan de César, qui ne reprochait au dictateur que de ne pas consentir à rappeler son frère exilé. Les autres adhérents étaient ou d'anciens partisans de Pompée, tels que Pontius Aquila, les deux Cæcilius, Quintus Ligarius, à qui César avait généreusement pardonné sa persistance à continuer la guerre après la mort de Pompée, ou des hommes dont les attaches politiques sont restées inconnues.

Au mois de février 44 la conjuration avait atteint son entier développement. Le nombre des affiliés était d'environ soixante, presque tous sénateurs : aucun serment ne les liait.

Ce vaste complot était ourdi en pleine Rome par des personnages appartenant aux premières familles de l'aristocratie, sans que le moindre indice vînt en révéler l'existence : conséquence fatale de la faute que César avait commise en poussant à l'excès la politique de conciliation et de clémence sur laquelle il voulait baser son pouvoir. Il avait adopté cette politique aussi bien par raison que par noblesse de caractère; mais la prudence et la sagesse défendaient de la pratiquer avec une exagération qui le laissait, dans Rome, environné d'ennemis irréconciliables, pour lesquels il était devenu un objet de haine et d'envie. Se placer ainsi personnellement dans une situation pleine de périls était, de la part de César, une faute d'autant plus grande, qu'il ne savait pas se faire craindre. Or, pour empêcher qu'après les guerres civiles tant de haines accumulées puissent éclater, il faut avant tout qu'un chef d'État soit capable d'inspirer la crainte. César n'avait pas reçu ce don de la nature, et c'était là une de ses infériorités sur les grands hommes dont les noms dominent l'histoire du monde. Qui peut dire que des personnes de son intimité eussent osé le trahir et que les conjurés fussent parvenus à s'entendre, s'il avait su se faire redouter?

Ce défaut explique aussi les tentatives et les manifestations de tout genre que ses partisans se permettaient à son insu pour amener le peuple à lui offrir la royauté. Il faut citer, comme la plus caractéristique, celle qui fut faite par le consul Marc Antoine le 15 février, jour des Lupercales. Dans ces fêtes extravagantes, les hommes de toute condition et de tout âge, les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes, couraient la ville, tout nus et frottés d'huile, ayant à la main des fouets de cuir dont ils frappaient les passants. Les dames les plus qualifiées allaient au-devant d'eux et leur présentaient les mains pour recevoir des coups, persuadées que cela les rendait fécondes. Marc Antoine avait été nommé chef des prêtres juliens, adjoints depuis peu aux prêtres de Pan; on le choisit pour conduire la pompe. Il prit place, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture, dans le cortège des luperques. César, revêtu de la robe triomphale, s'était rendu au forum pour voir le défilé du haut de son siège doré, posé sur la tribune aux harangues. Lorsque la procession fut arrivée près de la tribune, Licinius se fit soulever par les luperques

et déposa aux pieds de César un diadème entrelacé d'une couronne de laurier; puis, encouragé par quelques clameurs sorties de la foule, il voulut le lui mettre sur la tête. César détourna la tête en signe de refus, à quoi une partie des spectateurs répondit par des acclamations. Aussitôt Marc Antoine fendit la foule, se haussa dans les bras de ses amis, et, prononçant quelques paroles de circonstance, approcha de nouveau le diadème de la tête de César. Cette fois tout le peuple fit entendre un cri d'approbation; mais César refusa encore et jeta le diadème au milieu de la foule. Quelques-uns se mirent à applaudir, tandis que d'autres, qui se trouvaient plus près de César, lui criaient d'accepter le don du peuple. Pour mettre fin à l'incident, il déclara que Jupiter était le seul roi des Romains et fit porter le diadème au Capitole, avec ordre de le placer sur la statue du dieu. Que César n'eût pas connu d'avance le projet de Marc Antoine, ou qu'il se fût concerté avec ce collègue pour montrer publiquement son désir de n'être que le premier citoyen de la République, il fit inscrire dans les fastes, à la date des Lupercales, que le peuple lui avait déféré la royauté par l'entremise du consul, mais qu'il l'avait refusée.

Cette scène du 15 février précipita peut-être la décision de Cassius et de Marcus Brutus. Ces hommes, l'un aveuglé par la haine, l'autre peu sagace, prêtant tous les deux à César des projets qu'il n'eut jamais, purent en effet craindre qu'un jour ou l'autre il ne se ravisât et ne vînt à accepter la couronne qu'on lui offrait. Mais leur détermination fut prise, sans nul doute, lorsqu'on fit courir le bruit qu'à la première assemblée du sénat, Lucius Cotta, l'un des quinze prêtres commis à la garde des livres sibyllins, proposerait de donner le titre de roi à César, parce qu'il était écrit dans ces livres que les Parthes ne pourraient être vaincus que par un roi. Les conjurés, pour ne pas être obligés d'appuyer cette proposition, résolurent d'agir. D'ailleurs chaque heure écoulée ajoutait à la crainte que le complot ne fût découvert, et il importait de ne pas attendre jusqu'au jour où César quitterait Rome pour aller rejoindre l'armée de Grèce destinée à faire la guerre des Parthes; or son départ devait avoir lieu dans la seconde quinzaine du mois de mars.

Mais les chefs de la conspiration ne s'étaient pas encore accordés sur les moyens d'exécution. Les uns proposaient de poignarder César lorsqu'il traverserait la voie Sacrée où il avait sa demeure. Les autres demandaient qu'on attendît l'époque de l'élection des magistrats, César ne pouvant se

rendre sur la place où se tenaient les comices qu'en passant un des ponts du Tibre; les conjurés se seraient partagé les rôles : après que les uns l'auraient précipité du haut du pont, les autres seraient accourus pour l'achever. Quelques-uns opinèrent à renvoyer l'exécution au jour des jeux des gladiateurs, fête peu éloignée, à laquelle les conjurés pouvaient paraître avec des armes sans exciter le soupçon. L'avis qui prévalut fut d'assassiner César au sénat dans un moment où il serait tout seul : les conjurés pouvaient facilement s'y réunir en grand nombre et cacher leurs poignards sous leurs robes. Dans leur idée, l'acte, accompli en plein sénat, devait, par cela même, passer pour être dû au seul patriotisme : l'assemblée, disait-on, l'approuverait à l'unanimité, ce qui empêcherait le soulèvement des légions.

Plusieurs conjurés, Cassius en particulier, pensaient qu'il était prudent de frapper, en même temps que César, ses partisans les plus influents, et de préférence Marc Antoine, le plus redoutable par l'autorité de sa charge, par son amitié pour le dictateur, et par l'affection que lui portaient les troupes. Mais Marcus Brutus s'y opposa. Tuer César, c'était, d'après lui, s'honorer à tout jamais comme ennemi de la tyrannie; tuer ses amis, c'était, au contraire, s'abaisser à ne plus être que le serviteur d'un parti. Brutus ne doutait pas que, l'acte de délivrance une fois consommé, Marc Antoine ne se ralliât sur-le-champ à la bonne cause. Singulières illusions de cet esprit dogmatique et borné!

Sur ces entrefaites, le sénat fut convoqué pour les ides de mars dans la curie attenante au théâtre de Pompée. Les conjurés, jugeant la circonstance favorable, arrêtèrent leurs dernières dispositions. D'après le plan adopté, ils se proposaient d'entourer César dès son entrée dans la salle en l'isolant de ses amis; puis Tillius Cimber, qui s'était réservé le premier rôle, devait s'approcher de lui et lui arracher la toge des épaules. A ce signal, les meurtriers devaient se jeter sur lui et le poignarder. Comme on craignait Marc Antoine pour sa vigueur physique, il fut convenu que Trebonius le retiendrait sous quelque prétexte hors de la salle pendant que le meurtre s'accomplirait.

Le 15 mars au matin les conjurés se réunirent, tout préparés, sous le portique de Pompée. Dans ce moment César hésitait à se rendre au sénat. Il avait soupé la veille chez Lépide, en compagnie de Decimus Brutus, et souffrait des vertiges dont il était quelquefois tourmenté. Ses amis, et surtout Calpurnia, sa femme, le dissuadaient de sortir; ils lui conseillaient tous de re-

mettre la séance à un autre temps. César inclinait à suivre leur avis et allait charger Marc Antoine de congédier le sénat, lorsque Decimus Brutus se présenta. Craignant, si la séance était prorogée, que le complot ne vînt à être éventé, ce lâche familier fit tout son possible pour décider César à se transporter à la curie. Il fit valoir que les sénateurs l'attendaient, et qu'ayant été assemblés sur sa convocation, ils se sentiraient blessés dans leur dignité si on les renvoyait à un autre jour. Entraîné par les vives instances d'un homme en qui il avait la plus grande confiance, César sortit de chez lui vers dix heures et se rendit au sénat en litière, accompagné de quelques amis. La plupart des autorités, une foule de citoyens, des étrangers, des esclaves, des affranchis, lui faisaient un nombreux cortège.

Les conjurés, en attendant son arrivée, s'étaient groupés non loin de son siège. Il entra dans la curie seul, revêtu de la robe toute en pourpre, la tête ceinte de la couronne de laurier : tous les sénateurs se levèrent en signe d'honneur. Aussitôt les meurtriers se pressèrent autour de lui, tandis que Trebonius, suivant ce qui était convenu, entraînait Marc Antoine hors de la salle sous prétexte de l'entretenir d'un sujet qu'il savait l'intéresser; mais, en réalité, pour priver César de son secours si une lutte venait à s'engager. Cimber, précédant ses complices, s'avança droit sur César et lui demanda le rappel de son frère. Pendant qu'il parlait, tous les conjurés se rapprochèrent à leur tour, feignant de joindre leurs prières aux siennes dans l'intérêt du proscrit. César répondit qu'il se réservait de faire connaître sa décision dans une autre circonstance. Ce fut une raison pour le serrer de plus près. Il s'assit, et voyant qu'on le pressait plus vivement encore, témoigna son mécontement d'être tenu en pareille obsession. Alors, comme il avait ses mains sous sa toge, Cimber la lui saisit aux deux épaules. « C'est de la violence », s'écrie César : les conjurés tirent leurs poignards et se précipitent sur lui, tous à la fois. Publius Casca, le premier, le frappe par derrière; mais dans son trouble, au lieu de l'atteindre au cou, il le blesse à l'épaule gauche, un peu au-dessus de la clavicule. César se lève, se tourne vers son agresseur pour se défendre contre lui. « Infâme Casca, que fais-tu? », s'écrie-t-il en latin, au moment même où celui-ci, s'adressant à son frère en langue grecque, s'écriait de son côté : « Mon frère, au secours! » A cet appel, Caius Casca enfonce son poignard dans le côté de César. Déjà Cassius, un des plus prompts, l'avait frappé à travers la figure. Decimus Brutus lui porte un coup qui lui perce le flanc; Longinus, impa-

IMPRIMERIE NATIONALE.

tient de joindre ses coups à ceux des autres, manque César et va frapper Marcus Brutus à la main. Il en est de même de Basilus qui blesse Rufus à la cuisse. A ce moment César est étroitement cerné par les assassins; de quelque côté qu'il se tourne, il aperçoit des poignards levés sur lui. Toute défense eût été inutile. Il se couvrit la tête de sa toge et tomba accablé de coups. Comme si chacun eût voulu avoir sa part au meurtre, ou eût tenu à honneur de rougir son poignard du sang de la victime, tous se jetèrent sur le corps de César abattu, et le frappèrent à l'envi les uns des autres, dans un véritable accès de rage.

Dès le début de cette scène, les sénateurs étaient restés consternés. L'étonnement d'abord, l'horreur ensuite, les avaient retenus immobiles à leurs bancs. Aucun d'eux n'avait osé prendre la fuite, ni défendre celui qu'ils avaient déclaré inviolable. Mais quand ils le virent mort, ils s'élançèrent, saisis d'épouvante, par toutes les issues. En peu d'instants la curie fut déserte; il n'y resta que le cadavre de César, étendu dans une mare de sang. César avait été percé de trente-cinq coups. Au bout de quelque temps, trois esclaves le mirent sur la litière dans laquelle il était venu et le rapportèrent à sa maison.

Ainsi fut commis ce lâche et stupide assassinat qui restera, jusqu'aux siècles les plus reculés, comme une flétrissure à l'honneur de la nature humaine. Si on pouvait avoir quelque doute à ce sujet, il suffirait, pour le dissiper, d'un succinct examen des faits. Rome, depuis l'époque des Gracques, avait été continuellement en proie à des luttes intestines. Marius, Cinna, Sylla, s'étaient emparés tour à tour du pouvoir suprême; mais leurs systèmes, fondés, par la violence et par la cruauté, sur des intérêts égoïstes, n'avaient ni rétabli l'ordre, ni réalisé aucun progrès. Pourtant, tandis que les proscriptions et les massacres plongeaient Rome dans la plus épouvantable anarchie, la société se trouvait placée dans des conditions nouvelles, dues à l'agrandissement de l'empire, aux relations commerciales avec les étrangers, à un échange continuel d'idées et de coutumes, et à des aspirations vagues vers un meilleur avenir. L'insuccès de l'entreprise des Gracques avait déjà montré que l'aristocratie romaine demeurait rebelle à toute concession favorable aux intérêts du peuple. A la vérité, la constitution donnait au peuple certains droits, mais plus apparents que réels : en fait, le pouvoir était aux mains de quelques centaines de familles nobles qui l'exerçaient despotiquement et qui exploitaient l'univers vaincu. Cette caste privilégiée voulait conserver tous ses droits sans être tenue

de s'en montrer digne par ses vertus. « Au lieu des vertus de nos ancêtres, disait Caton dans un discours au sénat, nous avons le luxe et l'avarice, la pauvreté de l'État, l'opulence des particuliers; nous vantons la richesse, nous chérissons l'oisiveté; entre les bons et les méchants, nulle distinction; toutes les récompenses dues au mérite sont le prix de l'intrigue. Pourquoi s'en étonner puisque chacun, s'isolant des autres, ne consulte que son intérêt? Chez soi, esclave des voluptés; ici, des richesses ou de la faveur. »

Les élections n'étaient que le résultat du plus honteux trafic. La vénalité des tribunaux composés de sénateurs était si grande que Cicéron s'écriait : « J'établirai par des preuves certaines les scélératesses et les actes honteux qui ont souillé les pouvoirs judiciaires depuis dix ans qu'ils sont confiés au sénat. Le peuple romain apprendra de moi comment l'ordre des chevaliers a rendu la justice pendant près de cinquante années consécutives, sans que le plus léger soupçon d'avoir reçu de l'argent dans une cause à juger ait pesé sur aucun de ses membres; comment, depuis que nos tribunaux sont transférés à l'ordre sénatorial, depuis qu'on a dépouillé le peuple romain du droit qu'il avait sur chacun de vous, Quintus Calidius a pu dire, après sa condamnation, qu'on ne pouvait honnêtement condamner un préteur à moins de trois millions de sesterces; comment le sénateur Publius Septimius, ayant été reconnu coupable de concussion devant le préteur Hortensius, on comprit dans l'amende l'argent qu'il avait reçu en qualité de juge; comment Caius Herennius et Caius Popilius, tous les deux sénateurs, ayant été convaincus du crime de péculat, et Marcus Atilius, du crime de lèse-majesté, il fut prouvé qu'ils avaient reçu de l'argent pour prix de leurs sentences; comment il s'est trouvé des sénateurs qui, dès que leur nom fut sorti de l'urne que tenait Caius Verrès, alors préteur urbain, allèrent sur-le-champ donner leur voix contre l'accusé sans connaître le premier mot de la cause; comment enfin on a vu un sénateur recevoir, dans une seule et même cause, l'argent de l'accusé pour le distribuer aux autres juges, et l'argent de l'accusateur pour condamner l'accusé. Pourrai-je assez déplorer cette tache, cette honte, cette calamité qui pèse sur l'ordre entier ? » Cette aristocratie dégénérée gouvernait les provinces avec une injustice révoltante, et, malgré les lois édictées contre l'avidité des généraux et des publicains, les peuples soumis étaient les victimes de l'exaction des magistrats.

En résumé, la situation générale, dans la première moitié du siècle qui précéda notre ère, peut s'indiquer comme il suit : on voit Rome étendant sa

domination sur la plus grande partie du monde connu; le pouvoir aux mains d'un petit nombre de familles qui gouvernent cet immense empire tyranniquement; la lutte qu'elles ont engagée avec le peuple plus vive que jamais; les provinces gémissant sous le joug; partout des intérêts impérieux à satisfaire, des abus à corriger, des injustices à réparer; et, pour compléter le tableau, l'anarchie dans Rome, centre de ce pouvoir colossal; une oligarchie orgueilleuse et impuissante qui ne consent à aucune concession, et qui ne garantit ni les intérêts, ni les droits, ni les personnes des citoyens. Cette situation ne pouvait, en se prolongeant, qu'amener la ruine de la société romaine. Les hommes qui avaient tour à tour disposé des destinées de la République s'étaient montrés passionnés ou violents, et incapables de fonder un ordre de choses durable qui arrêtât la décadence. La difficulté d'une pareille tâche exigeait un homme extraordinaire par l'intelligence et par le caractère. Il fallait qu'exempt de tout préjugé de caste, il discernât du même coup, et la cause des maux dont souffrait la société et les moyens de les faire cesser; il fallait en outre que, préoccupé de l'intérêt public, il obéît à des convictions, qu'il fût sans cruauté et sans passions haineuses, qu'il ne craignît pas de se déclarer le champion des peuples opprimés, et qu'il fût assez ferme pour ne se laisser arrêter par aucun obstacle dans l'accomplissement des réformes dont le besoin lui serait démontré.

Ce génie tutélaire, la nation le renfermait dans son sein. César, né à Rome en l'an 654 (*100 ans avant l'ère chrétienne*) n'était pas encore âgé de dix-sept ans, qu'il fut déjà en butte aux persécutions de Sylla. Il fit ses premières armes sous le préteur Minucius Thermus au siège de Mitylène, où il mérita la couronne civique en sauvant la vie à un soldat romain. Il servit ensuite sur la flotte du proconsul Publius Servilius, chargé de faire la guerre aux pirates. De retour à Rome, après la mort de Sylla, il accusa Cornelius Dolabella, ancien gouverneur de Macédoine, se rendit à Rhodes dans l'intention d'y étudier l'éloquence, mais fut pris par les pirates qui le retinrent quarante jours à leur bord. Il guerroya pendant quelque temps sur les côtes d'Asie, et, quoique absent de Rome, fut élu pontife à la place de son oncle. A son retour, le peuple le nomma successivement tribun des soldats, questeur et édile curule. Il prononça l'oraison funèbre de sa tante Julia, femme de Marius, et gagna la faveur du peuple en ne craignant pas de faire porter, dans la procession funèbre, l'image du vainqueur des Cimbres et des Teutons.

Dès son entrée dans la vie publique, il se fit remarquer par son esprit de conciliation et d'équité, par ses opinions favorables aux provinces, qui virent aussitôt en lui un représentant de leurs intérêts. Étant édile curule, il fit rétablir au Capitole les trophées de Marius, autrefois renversés par Sylla : ce trait d'audace le posa comme chef du parti populaire. Le peuple lui donna une preuve éclatante de son affection en l'élevant à la dignité de grand pontife, et en le nommant préteur urbain pour l'an 62. Cette magistrature de César fut des plus agitées. Propréteur en Espagne l'année suivante, il rendit toute la Lusitanie tributaire des Romains et reçut de ses soldats le titre d'*imperator*. Revenu à Rome en l'an 60, il demanda à la fois le triomphe et le consulat. Il fit alliance avec Pompée et Crassus, et fut consul à quarante et un ans.

Ainsi parvenu à la première magistrature de la République, César régla sa conduite sur l'intérêt commun. Les lois qu'il proposa et qu'il fit adopter sont en tout conformes au programme que les Gracques avaient essayé de faire prévaloir : par la loi agraire, il distribue des terres aux prolétaires, assure des moyens d'existence à ceux qui avaient supporté les fatigues de la guerre, et en général à tous les citoyens pauvres; par la loi sur les redevances, il protège l'ordre des chevaliers afin de l'opposer au sénat, obstiné dans ses résistances. Son attention n'est pas uniquement fixée sur les réformes intérieures; elle se porte encore sur celles que réclament les peuples soumis à la domination de Rome : César promulgue une loi pour corriger les vices de l'administration dans les provinces; une autre loi est destinée à prévenir le cas de concussion, tant à Rome que hors l'Italie. Par tous ses actes il se montre ainsi le représentant ferme et conciliant du même principe.

A la fin de son consulat, César fut nommé par le peuple gouverneur de l'Illyrie et de la Cisalpine pour cinq ans, avec trois légions; bientôt après, par un décret du sénat, il ajouta à ce commandement la Gaule chevelue et une quatrième légion. Alors, en huit années de guerre, il conquiert toute la Gaule, et, par là, délivre Rome de ses plus redoutables ennemis. Il fait deux invasions en Bretagne et deux incursions en Allemagne, sur la rive droite du Rhin. Son armée s'accroît jusqu'à compter onze légions : il livre six grandes batailles, fait cinq grands sièges; il combat, il organise, il administre de vastes territoires, développant ainsi toutes les facultés dont la nature l'a doué. Mais il reste exposé à l'animosité du sénat, qui ne cesse de voir en lui le champion de la cause populaire. Plus il grandit en renommée et en influence, plus l'oligarchie

lui est hostile. Enfin la haine de ses ennemis le force à déclarer la guerre civile.

Cette guerre dura cinq ans pendant lesquels César combattit en Italie, en Espagne, en Grèce, en Égypte, en Asie, en Afrique. Il n'était pas encore complètement maître de l'Italie, que, vainqueur à Corfinium, il étonne ses amis et ses ennemis par sa grandeur d'âme, par sa générosité, par sa clémence envers les vaincus. Après s'être saisi de la dictature, il n'exerce aucune vengeance; il rappelle les citoyens que Pompée avait fait condamner à l'exil, il réintègre les vaincus dans leurs droits et dans la jouissance de leurs biens. Cette politique, basée sur la modération et sur l'indulgence, il ne l'abandonne pas un seul instant, quel que soit l'acharnement de la lutte.

La victoire de Munda le rend définitivement maître du monde : ses principaux ennemis sont morts; sa gloire et sa renommée surpassent celle des plus grands Romains qui l'ont précédé. Le peuple ressent pour lui une invincible inclination; le sénat lui confère des honneurs divins et lui abandonne tous les pouvoirs, comme s'il l'eût reconnu seul capable de sauver la société en péril.

On doit avouer que jamais aucun homme ne parut mieux désigné par le sort pour l'accomplissement d'une si difficile mission. Et en effet, César s'était montré, pendant une carrière de plus de trente ans, grand législateur, grand homme d'État, grand homme de guerre. Ses victoires lui donnaient un prestige sans égal, une autorité morale incontestée. Même ses ennemis les plus implacables étaient forcés de rendre justice à ses intentions conciliantes. Il n'y avait pas jusqu'à ses qualités personnelles qui ne le rendissent sympathique et séduisant; car il était sans préjugés, oublieux des injures, plein de modération, sensible à l'amitié, affable et généreux. Enfin, par bienveillance naturelle et par élévation de caractère, il avait l'amour du peuple et s'intéressait au sort des opprimés. Affranchi de toute entrave, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles et morales, il se mit à l'œuvre dès son retour d'Espagne. Il acheva de pardonner à tous ses ennemis; s'efforça d'apaiser les haines engendrées par la guerre civile; assura la tranquillité dans Rome à l'aide des mesures les plus sages; assainit et embellit la ville; fit exécuter de grands travaux d'utilité publique; enfin, tout en apportant dans la constitution les changements réclamés par les besoins de l'époque, et tout en préparant la guerre contre les Parthes, il commença l'unification politique des provinces; il en

civilisa plusieurs, particulièrement la Gaule, en y instituant des colonies de citoyens romains; il améliora le sort des millions de créatures humaines qui vivaient sous l'autorité de Rome depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de la mer Noire.

César s'adonnait à cette tâche de progrès social au milieu d'une tranquillité profonde dont Rome et l'Italie jouissaient pour la première fois depuis cinquante ans; il établissait les bases d'un système politique à l'abri duquel la civilisation romaine allait, durant plusieurs siècles, se répandre dans le monde, lorsqu'une soixantaine de membres de l'oligarchie conjurèrent contre sa vie et l'assassinèrent.

Les faits parlent d'eux-mêmes et condamnent l'acte de Cassius et de Brutus comme impolitique, criminel et lâche. Il fut impolitique par l'aveuglement des conjurés qui ne surent pas discerner la mission civilisatrice de César; il fut criminel par les mauvaises passions qui les guidèrent et par le manque de sincérité, car ces hommes accusèrent César de vouloir étouffer la liberté et de se faire proclamer roi, ce qui était faux; il fut lâche enfin par les moyens d'exécution, car César fut tué de guet-apens. Que les conjurés n'aient pas reconnu la nécessité d'améliorer les institutions de la République, on ne saurait le leur imputer à crime : c'eût été trop demander à une oligarchie présomptueuse, incapable de juger ni des exigences du temps présent, ni des problèmes de l'avenir, et habituée à regarder tout changement à la constitution comme un sacrilège. Mais ce qui rendait leur entreprise odieuse, c'étaient les calomnies inventées pour faire suspecter César et pour donner à un crime les apparences d'un acte libérateur. Il est impossible d'admettre que les conjurés lui aient sérieusement prêté l'intention de se faire nommer roi. En effet, César ne s'était pas emparé du pouvoir : il le tenait de la victoire; le sénat qui aurait pu le lui retirer, le lui avait au contraire confirmé et lui avait même permis de le transmettre. César l'exerçait en laissant subsister les formes républicaines; il avait refusé plusieurs des privilèges que le sénat lui offrait; il marchait sans gardes; il avait même licencié ses vieilles légions qui, d'acclamation, lui auraient posé la couronne sur la tête s'il en avait seulement exprimé le désir.

L'accusation qui représente César comme ayant voulu se faire roi, inventée par les conjurés pour pallier leur crime, propagée ensuite par leurs partisans, a été recueillie par Suétone et par Plutarque, puis acceptée sans examen par

les historiens modernes[1]. Elle est contraire à la raison pour quiconque voudra examiner les faits avec la connaissance du jeu des passions humaines, et il convient d'opposer ici au jugement des professeurs d'histoire, celui de Napoléon Ier : jamais la justesse et l'élévation de pensées ne s'allièrent à une telle majesté de style. L'Empereur s'exprime comme il suit :

« Si César avait eu affaire à la génération qui avait vu Numa, Tullus et les Tarquins, il eût pu avoir recours, pour consolider son pouvoir et mettre un terme aux incertitudes de la République, à des formes de gouvernement vénérées et auxquelles on eût été accoutumé; mais il vivait chez un peuple qui, depuis cinq cents ans, ne connaissait pas d'autre autorité que celle des consuls, des dictateurs, des tribuns; la dignité des rois était bien méprisable, avilie; la chaise curule était au-dessus du trône. Sur quel trône eût pu s'asseoir César? sur celui des rois de Rome, dont l'autorité s'étendait à la banlieue de la ville? sur celui des rois barbares de l'Asie, vaincus par les Fabricius, les Paul Émile, les Scipion, les Metellus, les Clodius, etc.? C'eût été une étrange politique. Quoi! César eût cherché de la stabilité, de la grandeur, de la considération, dans la couronne que portaient Philippe, Persée, Attale, Mithridate, Pharnace, Ptolémée, que les citoyens avaient vus traînés à la suite du char triomphal de leurs vainqueurs? Cela est trop absurde. Les Romains étaient accoutumés à voir les rois dans les antichambres de leurs magistrats.

« On a dit que ce n'était pas roi de Rome qu'il voulut se faire proclamer, mais roi des provinces : comme si les peuples de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie, conservaient plus de respect pour le trône renversé sur lequel s'étaient assis Persée, Antiochus, Attale et Ptolémée, que pour la chaise curule de Lucullus, de Sylla, de Pompée et de César même! Ce projet est donc tout aussi dénué de raison.

« César a toujours affecté, jusqu'au dernier moment de sa vie, les formes populaires: il ne faisait rien que par un décret du sénat; les magistratures étaient nommées par le peuple, et, s'il s'arrogea la réalité du pouvoir, il avait laissé subsister toutes les formes républicaines; il marchait sans gardes, comme un simple citoyen; sa maison était sans faste; il allait journellement dîner

[1] Montesquieu, qu'on a beaucoup surfait en France, n'a compris ni le caractère, ni le rôle de César dans l'histoire de l'humanité. Il est de ceux qui croient que César voulut se faire roi. Cette même thèse est soutenue par tous les professeurs d'histoire qui y trouvent matière à exercer leur éloquence dans de pompeuses et vaines déclamations contre la tyranie.

chez ses amis; il était assidu à la tribune aux harangues, aux assemblées du peuple et au sénat. La première action de César, s'il eût voulu être roi, eût été de s'environner d'une bonne garde; il n'en fit rien et se refusa constamment à la sollicitation de ses amis, qui, entendant frémir la faction vaincue, croyaient une garde nécessaire à la sûreté de sa personne. Quoique dictateur, il voulut être consul cette même année avec Marc Antoine; il partagea tous les devoirs de cette charge. Les statues de Pompée ayant été renversées, il les fit relever avec éclat. Il n'introduisit aucun changement dans l'esprit de son armée, qui constamment resta républicaine et dévouée au parti populaire et démocratique. »

Après avoir ensuite cité quelques anecdotes sur lesquelles se basent les accusateurs de César, Napoléon Ier continue en ces termes: « Voilà pourtant les misérables fondements sur lesquels le bon Plutarque, le libelliste Suétone et quelques écrivains du parti, ont bâti un système si peu vraisemblable. Si César eût trouvé quelque avantage pour son autorité à s'asseoir sur le trône, il y fût arrivé par les acclamations de son armée et du sénat avant d'y avoir introduit la faction de Pompée. Ce n'était pas en se faisant saluer du nom de roi dans une promenade par un homme ivre, en faisant dire aux sybilles qu'un roi pouvait seul vaincre les Parthes, en se faisant présenter un diadème dans les Lupercales, qu'il pouvait espérer d'arriver à son but. Il eût persuadé à ses légions que leur gloire, leurs richesses, dépendaient d'une nouvelle forme de gouvernement qui mît sa famille à l'abri des factions de la toge; c'eût été en faisant dire au sénat qu'il fallait mettre les lois à l'abri de la victoire et de la soldatesque, et les propriétés à l'abri de l'avidité des vétérans, en élevant un monarque sur le trône. Mais il prit une voie contraire : vainqueur, il ne gouverna que comme consul, dictateur ou tribun; il confirma donc, au lieu de les décréditer, les formes anciennes de la République. Après les succès qui ont suivi le passage du Rubicon, César n'a rien fait pour changer les formes de la République. Auguste même, longtemps après, et lorsque les générations républicaines tout entières étaient détruites par les proscriptions et la guerre des triumvirs, n'eut jamais l'idée d'élever un trône; Tibère, Néron après lui, n'en ont jamais eu la pensée, parce qu'il ne pouvait pas entrer dans la tête d'un maître d'un grand État de se revêtir d'une dignité odieuse et méprisée. Si la couronne royale eût été utile à Auguste et à ses successeurs, ils l'eussent placée sur leur tête; mais César, qui était essentiellement Romain, populaire, et qui, dans ses harangues

IMPRIMERIE NATIONALE.

et dans ses écrits, employait toujours la magie du peuple romain avec tant d'ostentation, ne l'eût fait qu'avec regret.

« César n'a donc pas pu désirer, n'a pas désiré, n'a rien fait, a fait tout le contraire de ce dont on l'accuse. Certes, ce n'est pas à la veille de partir pour l'Euphrate et de s'engager dans une guerre difficile, qu'il eût culbuté les formes en usage depuis cinq cents ans, pour en établir de nouvelles. Qui aurait gouverné Rome dans l'absence du roi? Un régent! un gouverneur! un vice-roi! tandis qu'elle était accoutumée à l'être par un consul, un préteur, un sénat, des tribuns.

« En immolant César, Brutus céda à un préjugé d'éducation qu'il avait puisé dans les écoles grecques. Il l'assimila à ces obscurs tyrans des villes du Péloponèse, qui, à la faveur de quelques intrigants, usurpèrent l'autorité de la ville. Il ne voulut pas voir que l'autorité de César était légitime, parce qu'elle était nécessaire et protectrice, parce qu'elle conservait tous les intérêts de Rome, parce qu'elle était l'effet de l'opinion et de la volonté du peuple. César mort, il a été remplacé par Marc Antoine, par Octave, par Tibère, par Néron, et, après celui-ci, toutes les combinaisons humaines se sont épuisées pendant six cents ans; mais ni la république ni la monarchie royale n'y ont paru, signe certain que ni l'une ni l'autre n'étaient plus appropriées aux événements et au siècle. César n'a pas voulu être roi, parce qu'il n'a pas pu le vouloir; il n'a pas pu le vouloir, puisque, après lui, pendant six cents ans, aucun de ses successeurs ne l'a voulu. C'eût été une étrange politique de remplacer la chaise curule des vainqueurs du monde par le trône pourri, méprisé des vaincus [1]. »

Il est impossible de présenter avec plus de force les raisons pour lesquelles César n'eut jamais la pensée de se saisir de la couronne; on doit donc chercher un autre motif au complot qui fut tramé contre sa vie. On le trouvera dans les préjugés de l'aristocratie romaine, dans des griefs personnels, et surtout dans le ressentiment qu'avaient engendré chez le parti vaincu les humiliations subies pendant quatre années de guerre civile. Les conjurés devaient presque tous la vie à la générosité de César; mais leur reconnaissance ne prévalut pas sur la haine qu'ils portaient à leur vainqueur. Cassius, Marcus Brutus et Decimus Brutus, qui jouèrent les principaux rôles, donnent au complot son véritable

[1] *Précis des guerres de César par Napoléon, écrit par M. Marchand à l'île Sainte-Hélène sous la dictée de l'Empereur.*

caractère. Cassius y personnifie en lui l'envie, la cupidité, l'ambition déçue; Decimus Brutus, qui vivait en liaison intime avec César et qui en profita pour le conduire intentionnellement au-devant des meurtriers, représente la bassesse et la perfidie; Marcus Brutus, qui, après avoir accepté toutes les faveurs, se laisse convaincre que le destin l'a désigné pour sauver Rome de la tyrannie, figure la présomption et la faiblesse d'esprit.

L'aveuglement des conjurés rend leur conduite encore plus condamnable. Ils ne surent pas reconnaître que le pouvoir de César était légitime en ce qu'il protégeait tous les intérêts, qu'il était civilisateur, conféré par le sénat et consenti par le peuple. Au lieu de discerner en César le seul homme capable de reconstituer la République, ils n'écoutèrent que leur rancune et le montrèrent voulant étouffer la liberté. Mais ce qui caractérise par-dessus tout l'acte du 15 mars, ce qui prouve clairement qu'on ne doit y voir qu'un assassinat dû à des passions égoïstes et nullement aux soucis des intérêts de la patrie, ce qui achève d'en faire un crime odieux et insensé, c'est que les conjurés ne prirent aucune mesure pour en assurer les conséquences. Leur esprit peu pénétrant ne vit pas plus loin que la mort de César : cette seule mort devait tout sauver; le sénat et le peuple ne pouvaient manquer de l'approuver comme un acte libérateur; la paix, la tranquillité devaient s'ensuivre; les beaux temps de la République allaient refleurir!

Ces prétendus vengeurs de la liberté avaient vu un tyran où il n'y en avait pas; mais ils ne virent point le parti nombreux et puissant que César s'était déjà fait comme représentant des idées nouvelles. Ce parti avait acquis une force qui le rendait indestructible : il attaqua celui de Cassius et de Brutus, et Rome fut précipitée dans cinq guerres civiles qui ramenèrent les choses où elles étaient à la mort de César : preuve évidente que la République ne pouvait être rétablie avec les anciennes formes, preuve aussi que l'œuvre de César n'était pas morte avec lui, que sa cause restait debout. Qu'arriva-t-il, en effet, aussitôt après sa mort? On vit son parti imposer au sénat la reconnaissance et le maintien de tous ses actes; ses meurtriers se cacher et s'enfuir de Rome; le peuple brûler la curie où il avait été immolé, puis se constituer pendant toute une nuit le gardien de son cadavre, et lui faire des funérailles pompeuses où l'affection, les plaintes et les regrets se traduisirent en manifestations poussées jusqu'au délire. On vit les légions de Macédoine inviter Octave, son fils adoptif, à se mettre sous leur protection; Cicéron s'indigner de trouver César plus puissant après

sa mort que durant sa vie, enfin Brutus forcé de mettre ses jeux sous les auspices de l'immortelle victime.

César n'avait pas cinquante-six ans révolus lorsqu'il fut assassiné. Quand on se représente, d'après ce qu'il fit, tout ce qu'il aurait encore pu faire s'il eût vécu plus longtemps, on en vient à regarder sa mort comme une calamité sans égale. Son œuvre fut immense en effet, car elle marque le plus grand progrès que l'humanité ait jamais accompli par l'initiative personnelle d'un chef d'État. Soulager les provinces de l'oppression tyrannique de Rome, émanciper des pays entiers par la concession des droits latins, leur donner une vie propre; créer des colonies de citoyens romains comme autant de foyers d'intelligence et de travail d'où la civilisation pût rayonner et s'étendre; soumettre, par la conquête de la Gaule, les redoutables ennemis qui avaient le plus humilié Rome; telle fut la partie essentielle de l'œuvre exécutée par ce grand homme. Le seul acte par lequel il arracha les provinces au despotisme des gouverneurs, et à la rapacité des hommes d'argent, lui valut la reconnaissance des millions de sujets que Rome tenait en servitude autour du bassin de la Méditerranée, et jusqu'aux montagnes du Caucase et à la mer Caspienne. La mort l'arrêta avant qu'il eût fini sa tâche; mais la semence était jetée, et rien ne pouvait plus arrêter le développement de l'idée démocratique qu'elle renfermait.

Il eût été impossible de réaliser des réformes si considérables en laissant le pouvoir à une assemblée qui se recrutait presque entièrement dans une aristocratie peu nombreuse, jalouse de ses prérogatives, hostile à tout progrès, et devenue incapable d'assurer l'ordre dans Rome et la sécurité au dehors. Mettre un terme à la domination tyrannique de cette aristocratie exclusive, était une nécessité indispensable. César, pour opérer les changements réclamés par des besoins pressants, se vit ainsi conduit à accomplir la plus grande révolution politique de l'antiquité : il concentra dans ses mains le pouvoir qui avait appartenu pendant plusieurs siècles à un petit nombre de familles nobles. La plupart des historiens n'ont vu en lui que ce type initial du détenteur de la puissance absolue; mais son immense influence sur la marche de la civilisation paraît leur avoir complètement échappé. C'est qu'une influence de ce genre n'est sensible qu'à l'époque où elle se produit, et que le souvenir même s'en efface peu à peu, à mesure que le temps s'écoule. Et cependant César mérite sa renommée surtout comme législateur et comme homme d'État. Il devina les besoins de son siècle, il eut le sentiment du droit; par esprit de

justice, il sut, quoique membre d'une aristocratie cruelle et pleine de préjugés, compatir aux souffrances des peuples opprimés; consul et dictateur, il exerça l'autorité dans leur intérêt, les protégea contre l'arbitraire des gouverneurs, et les conduisit à un meilleur avenir. Cette mission, il se la donna lui-même, sans y être contraint, bravant, pour la remplir, l'opposition et les rancunes de la plus puissante oligarchie qui ait jamais existé.

Le rôle civilisateur de César se montre clairement dans la conquête de la Gaule. A considérer ce qu'il lui fallut de temps et de génie pour soumettre les Gaulois, qui oserait affirmer qu'un autre, à sa place, eût réussi? Qu'on suppose César vaincu à sa première bataille, ou à Gergovia, ou sous Alesia, ne pouvait-il alors se faire que, dans l'ivresse de la victoire, les Gaulois, unis à d'autres peuples, ne se précipitassent sur l'Italie? Mais son triomphe, après huit années de guerre, obligea nos pères à accepter définitivement la domination romaine. Alors, plusieurs siècles durant, la Gaule s'accommoda d'une civilisation supérieure à la sienne : les routes, les écoles, les grands travaux hâtèrent l'assimilation. Les mœurs s'adoucirent, la culture intellectuelle et morale se propagea, et le pays subit une transformation si profonde, quoique rapide, que l'invasion des Barbares n'y laissa que des traces bientôt effacées. Nos institutions, notre langage, nos mœurs nous viennent de la conquête; nos codes, comme presque toutes les législations des peuples modernes, dérivent de la législation romaine; notre civilisation, en un mot, est due au triomphe de César. Aussi peut-on dire de notre patrie qu'il n'est aucun pays dont les destinées aient autant dépendu d'un homme.

En donnant à César, après la victoire de Munda, la dictature perpétuelle en pleine république hiérarchisée, le sénat lui fit inaugurer l'exercice du pouvoir personnel absolu. Par les charges mêmes dont ce seul homme était investi, il réunit la religion, l'armée, les finances, le pouvoir exécutif, une partie du pouvoir judiciaire et, quoique indirectement, toute la puissance législative. Il eut même le droit de transmettre à ses fils le titre d'*imperator* et la charge de grand pontife, ce qui était un acheminement vers l'hérédité. Le sénat qui, renonçant à gouverner, mettait entre les mains de César une si formidable autorité, montrait combien l'état de dissolution politique et sociale la rendait nécessaire. César l'accepta comme telle, non pour détruire les institutions républicaines, mais pour les adapter aux exigences de l'époque et pour se donner la possibilité de régénérer l'État. C'était l'inauguration d'un ré-

gime sans précédent, par lequel toutes les forces qui avaient jusque-là gouverné la République, les forces populaires aussi bien que les forces aristocratiques, étaient mises à la disposition d'un seul. Si les cinquante années d'anarchie que Rome venait de traverser, et la bassesse du sénat se précipitant dans la servitude, n'avaient pas suffisamment prouvé la nécessité d'un pareil régime, celle-ci eût été démontrée jusqu'à l'évidence par l'histoire des siècles qui suivirent la mort de César. Effectivement, le parti oligarchique ne ressaisit plus jamais l'autorité, tandis qu'au contraire Auguste et ses successeurs gouvernèrent comme avait fait César : ils conservèrent les grandes charges républicaines, concentrèrent dans leurs mains tous les pouvoirs qu'elles représentaient, et firent simplement du sénat l'instrument de leur politique.

Un pouvoir si colossal ne pouvait se transmettre avec chance de durée qu'à la condition d'être constitué. César, s'il eût vécu plus longtemps, aurait-il fondé la monarchie avec les institutions nécessaires pour en assurer les avantages, ce que ne sut pas faire Auguste? Aurait-il, par exemple, institué le principe si sage de l'adoption, en l'établissant sur des règles précises? Quoi qu'il en soit, le régime autoritaire dont César posa les fondements ralentit, s'il ne l'arrêta pas, la décadence de la société, retarda de quatre cents ans l'invasion des Barbares, et Rome, pendant ces quatre siècles d'existence, civilisa le monde que la République avait vaincu par les armes.

Comme il a déjà été dit, César, dans les six derniers mois de sa vie, exerça véritablement la toute-puissance : en sa qualité de grand pontife, il était le chef des ministres de la religion; comme imperator à vie, il commandait toutes les forces de terre et de mer; comme prince du sénat, il dirigeait les débats de cette haute assemblée; préfet des mœurs, il la recrutait à sa guise; tribun du peuple, il était inviolable et exerçait le veto sur le pouvoir législatif; dictateur à vie et consul pour dix ans, il disposait du trésor public. C'est la plus formidable concentration de pouvoirs qui fût jamais; car l'influence s'en faisait sentir en Europe, en Afrique, en Asie, dans toute l'étendue des vastes territoires soumis à la République.

César eut une fin plus heureuse que les grands hommes dont les noms dominent l'histoire des peuples. Contrairement à Annibal et à Napoléon Ier, il ne connut pas les longues années d'amertume; il ne souffrit pas comme eux de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes. Malgré son expérience de la vie, il ignora jusqu'où peuvent atteindre la lâcheté, la bassesse et la perfidie, ou

plutôt il ne le sut qu'au dernier moment, à l'aspect des poignards que levaient sur lui tous ces sénateurs, devenus ses assassins après avoir accepté de lui la vie et des bienfaits sans nombre.

Et qui oserait affirmer que sa mort n'ait pas été un bonheur pour lui? Il mourut sans avoir connu la défaite irrémédiable; il fut frappé dans sa pleine gloire, victorieux de tous ses ennemis, maître du pouvoir le plus extraordinaire qu'aucun homme ait exercé. Il n'y a pas jusqu'aux circonstances de sa mort qui n'aient accru, par comparaison, sa renommée déjà si grande : elles présentent, d'un côté, un homme de génie, dont l'existence est la garantie de la suprématie de Rome sur l'univers, et qui, parvenu au faîte du pouvoir, se montre clément et généreux envers tous ses ennemis; de l'autre côté, une soixantaine de sénateurs, ses flatteurs de la veille, qui lui dressent une embûche, se jettent sur lui et le tuent, quand il est seul et sans défiance. Bien plus : on dirait que le destin lui-même se plut à récompenser César, jusque dans sa mémoire, des services dont la civilisation lui est redevable. Effectivement, on vit la nouvelle de sa mort accueillie avec d'unanimes regrets dans le monde entier; ses ennemis mêmes reconnaître la nécessité de toutes les mesures qu'il avait prises et désirer le renouvellement de sa domination protectrice; la plupart de ses meurtriers subir le châtiment que méritait leur crime et mourir de mort violente; Auguste, enfin, gouverner par le système que son père adoptif avait établi.

César fut consul, pour la première fois, à l'âge de quarante et un ans. Sa carrière politique, comptée à partir de là, comprend un espace de quinze ans dont huit furent employés à conquérir les Gaules. Il fut maître de Rome pendant cinq ans et maître de l'univers romain pendant un an [1]. La guerre civile dura un peu plus de quatre ans, pendant lesquels il fit sept campagnes dans trois parties du monde, et cinq séjours à Rome, d'une durée totale d'environ seize mois. La conquête des Gaules aurait suffi pour le placer au rang des plus grands capitaines et des plus grands hommes d'État; mais son immense renommée lui est acquise par le rôle qu'il joua dans les dernières années de sa vie. Il serait difficile de trouver, à une époque quelconque de l'histoire, un espace de temps à la fois si court et si fécond en grands événements. César s'y montre chef d'armée de premier ordre dans trois campagnes où il eut à combattre, non plus des peuples barbares, mais des troupes romaines; il s'y

[1] César ne fut véritablement maître de Rome que le jour où Pompée quitta l'Italie, c'est-à-dire le jour de la prise de Brundisium. Il fut le maître du monde à partir de la victoire de Munda.



fait connaître grand homme d'État, grand réformateur; il déploie une activité sans égale dans les entreprises utiles, dans les créations, dans les travaux d'intérêt public; et lorsqu'il est parvenu à disposer d'un pouvoir absolu, il étonne le monde par sa grandeur d'âme, par sa clémence, par son oubli des injures et des offenses. Une pareille destinée suppose chez un homme tant de qualités d'ordre supérieur et une si parfaite pondération des unes et des autres, qu'on est tenté de donner à César la première place parmi les puissantes figures qui ont ébloui le monde. On ne devrait pas hésiter s'il avait mieux compris que, pour conduire les hommes, la crainte est le mobile le plus efficace et le plus sûr, et qu'un chef d'État doit savoir l'inspirer.

En dépit de cette imperfection, la seule qu'on puisse reprocher à cet homme de génie, son nom désignera toujours, dans l'acception la plus étendue, comme un symbole : le détenteur de la souveraine puissance mise entre les mains d'un seul par la force des événements et par les besoins d'un peuple menacé de périr; le défenseur des faibles contre l'arbitraire ou l'oppression; le représentant de la justice et du droit; le grand homme de guerre, le profond politique, le génie civilisateur; le mortel éminemment doué de toutes les belles facultés de l'intelligence et de l'âme; enfin, la plus illustre victime de la haine des partis. Et comme tout homme supérieur bénéficie forcément, dans sa renommée, de la grandeur du théâtre où s'exerça son action, le nom de César restera, de siècle en siècle, le nom le plus imposant de l'histoire.

EXPLICATIONS ET REMARQUES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

EXPLICATIONS ET REMARQUES.

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE DE GRÈCE. — PHARSALE.

[Les dates sont exprimées en style julien.]

DES OPÉRATIONS DE DOMITIUS ET DE SCIPION SUR L'HALIACMON.

Les Commentaires racontent ces opérations sans donner aucun renseignement géographique qui permette aujourd'hui d'en fixer le théâtre. A la suite des recherches que nous avons faites sur les rives de la Vistritza, nom moderne de l'ancien Haliacmon, nous croyons pouvoir le placer dans la partie moyenne du fleuve, vers Kioula et Vanza, petits villages de la province de Kojani. (Voir *planche 14.*) On lit au chapitre 37 du livre III de la *Guerre civile* qu'il y avait une plaine de 6 milles pas (*9 kilomètres*) entre le camp de Domitius et celui que Scipion vint occuper en face de lui après avoir passé le fleuve. Il faut croire à une erreur de chiffre : 1° parce qu'on ne trouve aucune plaine de 9 kilomètres dans la vallée de la Vistritza; 2° parce qu'il n'est pas probable que les deux camps aient été aussi éloignés l'un de l'autre. Nous pensons que Domitius avait son camp sur la plate-forme où s'élève aujourd'hui Kastro de Kesaria, et que Scipion s'établit au nord, sur les hauteurs situées au delà d'un torrent qui passe au village de Vanza et qui se déverse dans la Vistritza. Si les lieux que nous désignons étaient bien ceux où s'établirent Scipion et Domitius, il s'ensuivrait que les camps auraient été distants l'un de l'autre d'environ 3 kilomètres : on aurait donc à

remplacer, dans le texte latin, *circiter milium passuum VI* par *circiter milium passuum II*.

On reconnaît, à la lecture du chapitre 37, que Scipion redoutait d'en venir aux mains avec les vieilles troupes de Domitius, et que ses provocations étaient faites uniquement pour dissimuler sa crainte. Il savait, en effet, qu'adossé à ses retranchements et protégé sur son front par un ruisseau aux bords escarpés, il ne serait pas attaqué. Nous renvoyons, à ce sujet, aux *Remarques générales* placées à la fin du présent volume.

Appien et Dion Cassius racontent les événements de Macédoine et de Thessalie tout autrement que César; mais leurs récits renferment de si évidentes erreurs que nous avons cru devoir nous en rapporter à celui des Commentaires.

DES MARCHES DE CÉSAR ET DE POMPÉE DEPUIS LE LITTORAL JUSQU'À PHARSALE.

Les Commentaires nous apprennent qu'après la rupture de ses lignes, César fit sa retraite sur Apollonia, où il ne séjourna que très peu de temps, et qu'il en partit pour se porter dans l'intérieur de la Grèce, avec l'intention de rallier Domitius et d'assaillir Scipion. (*Guerre civile*, III, 78.) On n'a aucun doute sur la route qu'il suivit; car, après avoir marché à travers l'Épire jusqu'à Æginium [1], il se dirigea sur Gomphi et Metropolis. (*Guerre civile*, III, 78 à 81.) Or, la direction générale d'Apollonia à Æginium est marquée par le cours de l'Aous (*la Voioussa*) et par celui du Pénée supérieur (*le Salembrias supérieur*). Il est donc certain que l'armée remonta le cours de l'Aous jusque vers sa source, dans les hautes régions du Pinde, et qu'elle passa de là, par le col de Metzovo (*nom actuel*), dans le bassin du Pénée, par où elle arriva à Æginium. Autant qu'on peut en juger par les cartes de Turquie, encore si imparfaites de nos jours, la distance d'Apollonia à Æginium ne doit pas s'estimer à moins de 260 kilomètres. On compte 32 kilomètres d'Æginium à Gomphi, 20 kilomètres de Gomphi à Metropolis, et 52 kilomètres de là à Pharsale; total, d'Apollonia à Pharsale : 360 kilomètres, chiffre rond.

On manque de données suffisantes pour déterminer la durée de la marche

[1] Les Commentaires portent : «Per Epirum atque Acarnaniam iter facere cœpit.» (*Guerre civile*, III, 78.) Drumann, le premier, a substitué avec raison *Athamaniam* à *Acarnaniam*, se référant à ce passage de Plutarque : *ἐβάδιζε δι' Ἀθαμάνων εἰς Θεσσαλίαν*. (*Pompée*, 46.)



depuis Apollonia jusqu'à Pharsale. Appien en fournit une qui pourrait servir si elle était exprimée plus clairement. Cet historien écrit qu'après la bataille de Dyrrhachium, César se retira sur Apollonia et partit de là pour la Thessalie secrètement pendant la nuit. Il raconte ensuite la prise de Gomphi et ajoute : « De la sorte, César arriva finalement, après une marche forcée de sept jours, dans la contrée de Pharsale et y établit son camp. » (Appien, *Guerres civiles*, II, 64.) On voit d'abord qu'Appien se trompe une première fois en faisant partir César d'Apollonia secrètement pendant la nuit, et qu'il confond le départ d'Apollonia avec celui du champ de bataille de Dyrrhachium. (*Guerre civile*, III, 75.) Mais, ensuite, comment compte-t-il les sept jours de marche forcée? Est-ce depuis Apollonia? C'est impossible, puisqu'il y a 360 kilomètres de là à Pharsale. Est-ce depuis Gomphi ? C'est impossible encore, car la distance de Gomphi à Pharsale ne dépasse pas 72 kilomètres. Il faudrait donc renoncer à comprendre la phrase citée plus haut. On remarquera cependant que si César fit des marches forcées depuis Apollonia, comme cela est certain, puisque son but était de rallier Domitius avant que ce lieutenant ne pût être attaqué par Pompée, il est certain aussi qu'il ne continua pas, la jonction opérée, de s'avancer à grandes journées. Peut-être est-il donc permis de conclure qu'Appien a voulu parler de la marche d'Apollonia au lieu de jonction (Æginium), laquelle a pu être faite en sept jours par les dix-huit mille hommes de vieilles troupes dont se composait l'armée partie du littoral (distance parcourue : 260 kilomètres). Une pareille marche sera regardée comme extraordinaire par tout militaire qui visitera le pays accidenté où la Voioussa coule dans des gorges étroites et difficiles. Elle aura sans doute été citée dans les ouvrages du temps, ouvrages qu'Appien a pu consulter, et il aura voulu la consigner à son tour, sans s'apercevoir qu'il le faisait d'une façon inintelligible. Comme Æginium était située à l'entrée de la Thessalie, non loin de la plaine de Pharsale, on peut supposer qu'Appien écrivit le passage ci-dessus sans y mettre la précision désirable, en n'ayant présent à l'esprit que le seul trajet d'Apollonia à Æginium. C'est pourquoi nous avons admis dans notre narration que ce trajet se fit en sept jours de marches forcées.

La ligne de marche suivie par Pompée depuis le littoral jusqu'à Larissa et Pharsale n'est pas connue à son origine, parce que les Commentaires ne disent pas si, après avoir cessé de poursuivre César vers Apollonia (*Guerre civile*, III, 77), il laissa l'armée où elle se trouvait, ou s'il la fit rétrograder sur

Asparagium ou même sur Dyrrhachium. Nous avons admis comme probable qu'elle retourna au camp d'Asparagium, et que Pompée se rendit de sa personne à Dyrrhachium pour y organiser toutes choses en vue de la marche vers l'intérieur de la Grèce. Asparagium aurait donc été le lieu d'où partit l'armée. Elle gagna la voie Egnatia, la suivit jusqu'à Heraclea (voir *planche 14*), et, l'abandonnant un peu plus loin, se dirigea sur Larissa en suivant la route qui passe aujourd'hui par Kailar, Koshani et Servia [1]. Il y a environ 195 kilomètres d'Asparagium à Heraclea, 220 kilomètres d'Heraclea à Larissa, et 35 kilomètres de Larissa à l'Énipée en passant par Scotussa.

On doit regarder comme certain que Pompée commença par marcher à grandes journées tant pour joindre Scipion qui restait exposé aux coups de César, que pour se donner la chance d'écraser Domitius. C'est pourquoi nous avons admis six premières marches de 33 kilomètres, depuis Asparagium jusqu'aux environs d'Heraclea où Domitius échappa à Pompée. Celui-ci savait avec certitude à ce moment-là que Scipion était hors de crainte : il n'avait donc plus aucune raison pour accélérer sa marche. Elle fut même très lente, comme l'indique Plutarque écrivant : «Quand on vit qu'il (Pompée) suivait l'ennemi avec si peu de vigueur... » (Plutarque, *Pompée*, 67.) Eu égard à ce texte et à la date de la bataille de Pharsale, nous supposons que l'armée de Pompée mit treize jours à faire le trajet d'Heraclea à Larissa. (Voir *Appendice C, Tableau des dates.*)

Les deux armées ennemies firent ces longues marches vers l'intérieur de la Grèce presque en même temps. On doit se demander quelle est celle qui partit la première. La narration latine insiste sur l'intérêt que César et Pompée avaient l'un et l'autre à quitter le plus vite possible le littoral et à marcher rapidement : «His de causis uterque eorum celeritati studebat, et suis ut esset auxilio, et, ad opprimendos adversarios, ne occasioni temporis deesset» (*Guerre civile*, III, 79); mais elle ne dit pas formellement que César partit le premier. Elle le donne toutefois à entendre; car on lit au chapitre 78 : «Pompeius quoque, de Cæsaris consilio conjectura judicans, ad Scipionem properandum sibi existimabat, si Cæsar iter illo haberet, ut subsidium Scipioni ferret; si ab ora maritima Oricoque discedere nollet, quod legiones equita-

[1] Une des erreurs de M. Mommsen est de croire que Pompée suivit la voie Egnatia jusqu'à Pella, pour se diriger, à partir de là, par la grande route qui menait vers le sud. Pompée quitta la voie Egnatia près de Cellæ, entre Monastir et Vodena (*noms actuels*).

tumque ex Italia exspectaret, ipse ut omnibus copiis Domitium aggrederetur[1]. » Ce texte porte à admettre que Pompée attendit que la décision de César lui fût connue, mais qu'il se tint prêt à marcher au secours de Scipion. D'après Plutarque, qui le dit explicitement, le mouvement de Pompée fut la conséquence de celui de César. (*Pompée,* 66 et 67.) Dans notre récit, nous faisons partir Pompée deux jours après César.

DU DÉPART DE GOMPHI.

On lit dans le récit de la prise de Gomphi : « Oppidum altissimis mœnibus oppugnare aggressus, ante solis occasum expugnavit et ad diripiendum militibus concessit; statimque ab oppido castra movit et Metropolim venit, sic, ut nuntios expugnati oppidi famamque antecederet. » (*Guerre civile,* III, 80.) L'armée avait fait, d'Æginium à Gomphi, une marche de 32 kilomètres; le même jour, dès son arrivée à Gomphi, elle construit son camp, fait les préparatifs nécessaires pour escalader les murailles, s'empare de la ville avant le coucher du soleil, et passe toute la nuit à piller. Il n'y a que les vieilles troupes qui puissent résister à de pareilles fatigues. Nous nous figurons difficilement aujourd'hui le temps qu'il fallut pour faire rentrer au camp cette armée débandée. Mais si on remarque que Gomphi était une ville de très petite étendue, et que l'armée de César ne comptait pas plus de vingt-cinq mille hommes, tous vieux soldats, on comprendra qu'elle ait pu se trouver de nouveau réunie au camp le lendemain dans la matinée, aussitôt le pillage terminé. C'est là, évidemment, le sens qu'il convient de donner au mot *statim* de la phrase latine.

La distance de Gomphi à Metropolis n'était que d'environ 13 milles (*20 kilomètres*). On conçoit donc que l'armée ait pu arriver sous les murs de Metropolis, comme le dit le texte latin, avant qu'on y connût la prise de Gomphi, soit par les courriers, soit par la rumeur publique. (*Guerre civile,* III, 80.)

DE LA DATE DE LA BATAILLE DE PHARSALE.

Les anciens calendriers romains ne laissent aucun doute sur la date de la

[1] Cette phrase est mal ponctuée dans Nipperdey, dans Dübner et dans plusieurs éditions allemandes, qui placent deux points ou un point et virgule après le mot *existimabat.* L'idée que César a voulu exprimer devient, par là, inintelligible ou fausse.



bataille de Pharsale : elle est du 9 août 706, jour qui correspond, en style julien, au 29 juin 48. Il semblerait, à la lecture des Commentaires (*Guerre civile*, III, 86 et 87), que la bataille eût été livrée quelques jours après le conseil de guerre où Pompée et les chefs de l'armée prirent la résolution de combattre : «Namque etiam in consilio superioribus diebus dixerat, priusquam concurrerent acies, fore, uti exercitus Cæsaris pelleretur.» Selon Plutarque, au contraire, elle aurait eu lieu le lendemain de ce même conseil de guerre. (*Pompée*, 68.) Nous avons suivi de préférence l'auteur grec.

DÉCOUVERTE DU CHAMP DE BATAILLE DE PHARSALE.

La bataille de Pharsale peut être regardée comme la plus fameuse de tous les temps, en ce sens qu'elle eut pour enjeu l'empire du monde, que l'Europe, l'Asie, l'Afrique y figurèrent par leurs contingents, et qu'elle fut la seule rencontre des deux plus grands hommes de guerre que Rome ait eus. Il était intéressant de retrouver le champ de bataille. En 1864, Napoléon III nous remit, à la charge de les examiner et d'en juger la valeur, un grand nombre de documents relatifs à la guerre de Grèce, qui lui avaient été adressés par des savants français ou étrangers et par d'autres personnes de conditions diverses. Parmi ces documents de toute provenance, trois mémoires se rapportaient plus particulièrement aux opérations de Thessalie et à la bataille de Pharsale. Les auteurs étaient un major anglais, un médecin suisse et un élève de l'École d'Athènes, M. Heuzey[1]. Ils avaient tous les trois visité

[1] Une personne qui avait toute facilité pour solliciter Napoléon III directement, et qui s'intéressait à M. Heuzey, obtint, par faveur spéciale, que cet élève de l'École d'Athènes, chef de la mission archéologique de Macédoine en 1861, fût en outre chargé de faire des études de topographie historique en Illyrie, en Épire et en Thessalie, études destinées à servir de documents à l'Empereur pour son *Histoire de Jules César*. Par ordre de l'Empereur, les ministres de la guerre et de la marine mirent à la disposition de ce jeune homme tout un personnel et jusqu'à un aviso de la station du Pirée, commandé par M. Saillard, lieutenant de vaisseau. On lui adjoignit M. Daumet, aujourd'hui membre de l'Institut, et le garde du génie Laloy pour lever le terrain. M. Heuzey, sa mission terminée, fit remettre à l'Empereur plusieurs mémoires que nous eûmes à examiner. Malheureusement, au lieu de s'en tenir à des études de topographie historique, l'élève de l'École d'Athènes s'engageait dans des discussions stratégiques sans fin, avec la croyance qu'on peut raisonner de choses dont on ignore le premier mot. A ne parler que de ses recherches relatives au champ de bataille de Pharsale, il place le camp de Pompée sur des hauteurs où l'on ne pourrait pas déployer dix mille hommes, et, sans tenir aucun compte des

le théâtre de la guerre et proposaient chacun un champ de bataille particulier; mais aucun d'eux ne résolvait la question, et leurs mémoires n'étaient que des élucubrations stratégiques où se révélait l'ignorance la plus complète. Nous fîmes connaître à l'Empereur que ces différents documents ne présentaient aucun intérêt, sauf toutefois un plan de la plaine de Pharsale, levé par le garde du génie Laloy et de belles vues panoramiques de M. Daumet. Plus de vingt ans après, lorsque nous songeâmes à écrire le récit de la guerre de Grèce, nous nous rendîmes en Thessalie pour faire nous-même les recherches nécessaires : en octobre 1885, nous nous établîmes à Pharsale.

De tous les champs de bataille restés inconnus, celui de Pharsale est le plus facile à retrouver, et il n'y a pas une seule personne un peu versée dans les choses de la guerre qui ne puisse le découvrir en une demi-journée. Il suffirait qu'elle sût en quoi consiste une position militaire pour une armée romaine de 50,000 à 60,000 hommes. On se rappellera que la bataille eut lieu sur l'Énipée (*le petit Tchinarli*), que Pompée venait de Larissa; et, sans se préoccuper d'aucun autre texte ancien, on ne tiendra compte que des conditions suivantes, fournies par les Commentaires :

1° Pompée campait sur des collines; il déploya son armée en bataille le

données concordantes des auteurs anciens qui veulent que les deux armées fussent appuyées à l'Énipée, il les appuie à un cours d'eau hypothétique, qu'il s'imagine avoir existé à l'époque de la bataille. Il y a plus : M. Heuzey pousse l'ignorance jusqu'à croire que les armées de César, après les combats, élevaient des tumulus pour la sépulture des morts, et comme il en existe un grand nombre dans la plaine de Pharsale, il se base sur leur position pour décrire une bataille de haute fantaisie.

M. Heuzey a trouvé bon l'an dernier de publier les rapports qu'il rédigea pour Napoléon III en 1862, et, dans cette publication, il s'efforce de donner à entendre qu'il n'eut jamais aucune mission de l'Empereur, mais qu'il était attaché au service de l'État. Alors s'il est vrai que cet élève de l'École d'Athènes ait dépendu si exclusivement de l'État, d'où vient que ses rapports, dont les originaux existent encore, soient adressés, de sa propre écriture, à l'Empereur, et comment expliquer qu'après la remise de ces mêmes rapports, sa protectrice ait sollicité pour lui, avec une certaine insistance, la place de précepteur du Prince Impérial?

L'ingratitude de M. Heuzey n'est pas ce qui nous touche : c'eût été trop que de demander à un savant d'ordre inférieur, rétribué aujourd'hui par le Gouvernement, de se montrer reconnaissant envers l'Empereur, qui lui a fourni l'occasion la plus enviable de se distinguer et de se faire connaître. La chose vraiment choquante, c'est son injustice. Napoléon III a communiqué l'impulsion la plus salutaire à toute une branche des études historiques; ce fut lui, et non pas l'État, qui fit donner à M. Heuzey la mission relative à la guerre de Grèce : celui-ci n'eût été que loyal en reconnaissant les services que l'Empereur n'a cessé de rendre à la science.

IMPRIMERIE NATIONALE.

long de leurs pentes inférieures plusieurs jours de suite, attendant que César l'attaquât (*Guerre civile*, III, 84 et 85);

2° Pompée construisit sur ces collines, en outre de son camp principal, plusieurs castella ou camps de petite étendue (*Guerre civile*, III, 99).

Comme on le voit par là, Pompée s'établit dans une de ces positions que recherchaient tant les généraux romains lorsqu'ils ne voulaient pas combattre en plaine à chances égales ; autrement dit, il occupa des hauteurs qui s'abaissaient en avant de son front sous forme de longs versants, sur la déclivité desquels il pouvait déployer son armée en bataille, de manière à se réserver tout l'avantage en cas d'attaque. Ces positions militaires ne sont pas nombreuses dans une contrée déterminée; le plus souvent on n'en rencontre même pas une seule. En trouver une sur le petit Tchinarli (*l'Énipée*), dans la contrée de Pharsale, c'était à quoi se réduisait la détermination du champ de bataille. Nous nous plaisons à indiquer ici l'itinéraire à suivre : il ne faudra pas plus de cinq ou six heures à un explorateur à cheval pour découvrir immanquablement la position qu'occupa Pompée. Il partira du mont Anavra, extrémité occidentale des hauteurs qui bordent la plaine (voir *planche 17*); il longera le pied de ces hauteurs jusqu'à Pharsale, et continuera jusqu'à la pointe de Krindir. Dans tout ce trajet, il ne trouvera pas, sur les versants qu'il aura eus à sa droite, une seule position où une armée de 50,000 hommes, comme était celle de Pompée, ait pu être rangée en ligne de bataille le long des pentes, et où il eût été avantageux ou possible de construire des castella. Mais lorsqu'il aura contourné la pointe rocheuse de Krindir, il apercevra devant lui, à 4 ou 5 kilomètres de distance, de longs et vastes versants mamelonnés qui s'abaissent insensiblement jusqu'à venir se confondre avec la plaine unie. Ce sont les parties inférieures des versants occidentaux du Karadja Ahmet, groupe montagneux qu'enveloppe de deux côtés le petit Tchinarli dans le brusque repli qu'il fait vers l'ouest à sa sortie des gorges. Arrivé à distance convenable, on reconnaîtra à première vue l'emplacement du camp principal de Pompée sur la rive gauche de la rivière, au sud du village d'Orman Magoula. (Voir *planche 17*.) Les versants du Karadja Ahmet regardent la plaine sur une longueur de plus de 3 kilomètres, mesurée perpendiculairement au cours du petit Tchinarli; ils représentaient une position admirable pour que Pompée y déployât en bataille son armée de 50,000 hommes. Les mamelons dont ils sont surmontés

indiquent visiblement les points où furent construits les castella destinés à fortifier la position.

Le camp de Pompée comprenait plusieurs collines de forme irrégulière. Son côté droit était défendu par la rivière et surtout par des escarpements qui défient l'escalade; ailleurs on ajouta aux défenses naturelles en raidissant les pentes par un travail à la pioche, ce qu'on reconnaît encore aujourd'hui sur différents points; enfin, dans d'autres parties où il fallait joindre une colline à une autre, on construisit, à n'en pas douter, des retranchements ordinaires dont on retrouverait facilement les traces à l'aide de fouilles. Nous avons marqué sur la planche 17 les endroits où les castella purent être établis.

Le camp de Pompée une fois retrouvé, celui de César s'en déduit d'après Appien racontant qu'ils étaient à 30 stades (*5 kilomètres 1/2*) l'un de l'autre. (*Guerres civiles*, II, 65.) On arrive ainsi à placer le camp de César sur le petit Tchinarli, à hauteur de la pointe de Krindir. Si l'indication d'Appien est juste, on retrouverait certainement les traces des fossés du camp en pratiquant des fouilles dans la plaine, à l'emplacement que nous indiquons sur la planche 17.

Le champ de bataille était entre les deux camps : c'est donc l'*arrière-plaine* de Pharsale, qui s'étend sur la gauche du petit Tchinarli, depuis la colline rocheuse de Krindir jusqu'au Karadja Ahmet.

Il est presque inutile d'ajouter que ce champ de bataille satisfait à toutes les conditions exigées par les textes des auteurs anciens. On lit d'abord dans les Commentaires que le camp de Pompée touchait à de hautes montagnes : « in altissimos montes, qui ad castra pertinebant, confugerunt. » (*Guerre civile*, III, 95.) César désigne là le Karadja Ahmet, groupe de montagnes élevées dont font partie les collines où le camp de Pompée était établi. Ce sont les mêmes montagnes dont il est parlé au chapitre 93, vers lesquelles la cavalerie de Pompée s'enfuit bride abattue après sa déroute : « sed protinus incitati fuga montes altissimos peterent. »

Le chapitre 88 porte : « Dextrum cornu ejus rivus quidam impeditis ripis muniebat. » Il s'agit là de l'aile droite de Pompée. A combien de discussions oiseuses ne se sont pas livrés, soit les commentateurs qui n'avaient pas vu les lieux, soit les ignorants qui les ont visités, sous prétexte que le mot *rivus*, employé là par César, ne peut vouloir désigner l'Énipée (*le petit Tchinarli*). César n'écrivait ni pour les grammairiens, ni pour les discoureurs de l'avenir; il

écrivait comme homme de guerre et non comme géographe. S'il donne le nom de *rivus* à l'Énipée, c'est que le jour de la bataille cette rivière n'avait pas plus d'eau qu'un ruisseau. Aussi ne fut-il frappé que de l'obstacle dû à l'escarpement des rives, « impeditis ripis », et de l'appui que cet obstacle donnait à la droite de l'armée ennemie.

La lecture des chapitres 97 et 98 fait connaître les événements qui eurent lieu après la prise du camp de Pompée. En se plaçant à la station d'Orman Magoula, sur le chemin de fer de Volo à Pharsale, et en se tournant vers le sud, on a devant soi le massif du Karadja Ahmet que le petit Tchinarli entoure de son repli vers l'ouest; on aperçoit le côté droit et le derrière du camp de Pompée, et les villages de Derengli dans une large dépression de terrain qui marque la ligne de retraite des troupes échappées du camp après la bataille. Nous n'avons jamais vu, dans nos longues recherches en divers pays, la configuration du terrain répondre d'une façon plus saisissante et plus juste au récit des événements. Sur la planche 17 nous avons marqué de la lettre O une colline en forme de mamelon qu'on reconnaît sans peine, sur le terrain, pour celle que les fuyards occupèrent en dernier lieu et dont le texte dit : « hunc montem flumen subluebat »; la lettre R désigne le retranchement que César fit creuser au pied de cette colline pour la couper de la rivière. (*Guerre civile*, III, 97.)

De tous les auteurs anciens, Appien est celui qui fixe le mieux l'emplacement du champ de bataille. « Pompée, dit-il, rangea ses troupes en bataille dans la plaine, entre la ville de Pharsale et le fleuve Énipée. » (*Guerres civiles*, II, 75.) Longtemps avant Appien, l'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* avait déjà dénommé la bataille, une première fois d'après la ville de Pharsale et une seconde fois d'après celle de la Vieille Pharsale : « Octavius ex fuga Pharsalici prælii » (*Guerre d'Alexandrie*, 42), et : « Iis autem temporibus, quibus Cæsar ad Dyrrhachium Pompeium obsidebat et Palæpharsali rem feliciter gerebat. » (*Guerre d'Alexandrie*, 48.) Cette double citation montre clairement que les deux Pharsale étaient peu éloignées l'une de l'autre, opinion confirmée d'ailleurs par le témoignage de Strabon écrivant que le Thetidium se trouvait près des deux Pharsale. (*Géographie*, livre IX, 5, 6.) Nous serions tenté de placer Palæpharsalus (*la Vieille Pharsale*) sur la droite de l'Énipée, entre Orman Magoula et Lazarbogha, où se voient des traces d'anciennes ruines près de l'emplacement du camp de Pompée. (Voir *planche* 17.) On sait que Frontin

place aussi le champ de bataille à Palæpharsalus et qu'il appuie la droite de Pompée à l'Énipée. (*Stratagèmes*, livre II, 3, 22.)

REMARQUES SUR LA BATAILLE DE PHARSALE.

César rangea ses quatre-vingts cohortes sur trois lignes. (*Guerre civile*, III, 89 et 94.) Dans cette formation, chaque légion présentait quatre cohortes en première ligne et trois cohortes sur chacune des deux autres lignes (*Guerre civile*, I, 83) : il avait donc à Pharsale trente-deux cohortes de front. On ignore sur quelle profondeur furent placés les hommes de la cohorte; nous avons adopté, comme la plus probable, celle de huit rangs. Les cohortes comptaient 275 hommes en moyenne; donc les trente-deux cohortes de première ligne auraient occupé un front d'un peu plus de 2,000 mètres. (Voir *Remarques générales, De la légion, de la cohorte, de leur ordre de combat.*) On reconnaît par là combien était restreinte l'étendue des champs de bataille des anciens, comparée à celle des champs de bataille de notre époque.

Arrivé, dans cet ordre de bataille sur trois lignes, à proximité de l'ennemi, César craignit que sa droite ne fût tournée par la cavalerie, et, pour se garantir, il forma aussitôt une quatrième ligne composée de six cohortes tirées de la troisième ligne. On ne comprend pas que les auteurs modernes aient tant discuté, et proposé pour la disposition de cette quatrième ligne tant de solutions différentes, quand on songe qu'il n'en est qu'une seule, toute naturelle, toute indiquée pour le but que César se proposait, et qu'elle est clairement expliquée par Frontin dans ses *Stratagèmes*, livre II, chapitre 3, paragraphe 22. Frontin écrit : « Sex deinde cohortes in subsidio retinuit ad res subitas; sed dextro latere conversas in obliquum, unde equitatum hostium exspectabat, collocavit. » La planche 17 *bis* représente la disposition des six cohortes de réserve placées en quatrième ligne. Lucain avait écrit avant Frontin (*La Pharsale*, livre VII, vers 521 et suivants) :

> Tum Cæsar metuens ne frons sibi prima labaret
> Incursu, tenet obliquas post signa cohortes :
> Inque latus belli, qua se vagus hostis agebat,
> Immittit subitum, non motis cornibus, agmen.

L'ordre de bataille de Pompée est connu, grâce à plusieurs détails que four-

nissent les Commentaires d'une part et Frontin d'autre part. On lit dans les *Stratagèmes*, au chapitre cité plus haut : « Cn. Pompeius adversus C. Cæsarem Palæpharsali triplicem instruxit aciem quarum singulæ denos ordines in latitudinem habuerunt. » Il faut, croyons-nous, pour que Frontin indique particulièrement la profondeur de rangs adoptée par Pompée, que celle de dix hommes ait été exceptionnelle. Or Pompée avait une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de César, et d'ailleurs, dans les batailles des anciens, les deux chefs ennemis s'attachaient à présenter des fronts égaux : on voit donc que César plaça ses cohortes sur moins de dix rangs de profondeur.

On lit dans les Commentaires (*Guerre civile*, III, 88) : « Ciliciensis legio, conjuncta cum cohortibus Hispanis, quas traductas ab Afranio docuimus, in dextro cornu erant collocatæ. Has firmissimas se habere Pompeius existimabat. » Nous ferons remarquer en passant qu'on ne doit pas entendre par *cohortes Hispanæ* des cohortes d'indigènes de l'Espagne, mais bien des cohortes composées de citoyens romains établis en Espagne. De là vient que Pompée les regardait comme celles qui offraient le plus de garantie de fidélité, *firmissimas*, mot que les traducteurs ont le tort de rendre par *les meilleures* ou *les plus braves*.

Pendant les jours qui précédèrent la bataille, César s'attacha à tâter Pompée et à relever la confiance de ses troupes impressionnées par l'échec de Dyrrhachium. (*Guerre civile*, III, 84.) Le texte porte : « Itaque ex castris exercitum eduxit, aciemque instruxit, primo suis locis, pauloque a castris Pompeii longius, continentibus vero diebus... », où les mots *suis locis* désignent un terrain choisi par César et avantageusement situé, c'est-à-dire à proximité des retranchements du camp et où l'armée fût appuyée à l'Énipée. (Voir, pour plus de détails, aux *Remarques générales, Remarques sur la tactique romaine*.) Pompée resta plusieurs jours de suite sans répondre aux provocations de César autrement qu'en rangeant son armée en bataille sur les dernières pentes des collines, où il conservait l'avantage de la position dominante. Enfin, le 29 juin, il résolut d'accepter le combat à chances égales et descendit dans la plaine. Nous écrivons dans notre exposé de la bataille (*tome second, page 21*) qu'il s'avança jusqu'à 1,000 pas (*1,500 mètres*) du pied des hauteurs. Ce chiffre nous a été suggéré sur les lieux par l'existence d'un tertre de grandes dimensions, haut d'environ 16 mètres, construit de main d'homme et complètement isolé dans l'arrière-plaine de Pharsale. Nous n'hésitons pas à le regarder comme un souvenir de la bataille, c'est-à-dire comme le monument funéraire

que César fit élever à ses soldats morts, et près duquel fut enterré Crastinus, dans un tombeau particulier. (Appien, *Guerres civiles,* II, 82.) Il est permis de croire que ce monument fut érigé sur le lieu même où César perdit le plus de monde : c'est celui où se produisit le choc des deux armées. (Voir *planche* 17.)

Nous avons déjà eu occasion de signaler et de rectifier l'erreur de chiffres des Commentaires relative au nombre de cohortes que César laissa à la garde du camp pendant la bataille. (Voir *tome premier, pages 334 et 335.*) Appien donne certainement le chiffre vrai, celui de 2,000 hommes (*Guerres civiles,* II, 75), lequel représente l'effectif de sept cohortes, tandis que le nombre de deux cohortes, porté par les manuscrits des Commentaires, est inadmissible. (*Guerre civile,* III, 89.) Appien vivait sous Antonin le Pieux; il eut à sa disposition la bibliothèque d'Alexandrie; les chiffres qu'il fournit sont généralement les vrais. Mais il était étranger à l'art de la guerre, ce qui peut servir à expliquer comment il a poussé la naïveté jusqu'à écrire qu'avant la bataille César fit détruire son camp. (*Guerres civiles,* II, 74 et 75.) Peut-être s'est-il inspiré d'un passage de *La Pharsale,* où Lucain fait dire à César dans une harangue aux troupes :

> Sternite jam vallum, fossasque implete ruina,
> Exeat ut plenis acies non sparsa maniplis.
> Parcite ne castris : vallo tendetis in illo,
> Unde acies peritura venit...

et ajoute plus loin :

> Calcatisque ruunt castris : stant ordine nullo,
> Arte ducis nulla...
>
> (*La Pharsale,* livre V, vers 326 et suivants.)

Peut-être aussi qu'Appien trouva ce fait consigné par d'autres historiens, ses prédécesseurs. Nous ne nous occuperions pas à le réfuter si plusieurs auteurs modernes, Drumann entre autres, ne lui avaient pas donné créance. Voici ce qui a pu engager Lucain à écrire le passage cité plus haut, et porter Appien à reproduire une fable aussi ridicule que celle de la destruction du camp de César par César lui-même le jour de la bataille de Pharsale. Ce jour-là, désespérant d'amener Pompée à descendre en plaine, César avait donné l'ordre

de décamper, quand ses éclaireurs lui annoncèrent que l'ennemi était déployé pour le combat en rase campagne. A cette nouvelle sa joie fut des plus vives; mais il aurait fallu à son armée, forte d'environ 25,000 hommes, plus d'une heure pour sortir par les portes du camp et pour se former en ligne. Afin que les troupes pussent sortir plus vite, il fit sans aucun doute élargir les portes et pratiquer des coupures dans le parapet. Bien entendu que les cohortes laissées à la garde du camp eurent à le remettre en état de défense aussitôt après le départ de l'armée. Tel est probablement le fait que Lucain aura transformé poétiquement en une destruction du camp, et qui aura été accepté ensuite comme une vérité par Appien et par d'autres historiens.

Appien commet une erreur d'autant moins excusable qu'il eût pu voir, dans les Commentaires mêmes, que l'armée de César conserva son camp. Et ce qui paraît singulier, c'est que l'historien grec fait garder les tentes par 2,000 soldats. (*Guerres civiles*, II, 75.) A quoi bon, puisque, selon lui, César détruisait son camp pour ôter aux troupes tout espoir de retraite? Le seul bon sens montre que César, impatient de se ranger en bataille, a dû, pour sortir plus vite de l'enceinte des retranchements, faire élargir les portes et pratiquer sur plusieurs points des coupures dans le parapet. Cette mesure, et le but qu'elle avait, nous semblent ressortir de ce vers de Lucain : «Exeat ut plenis acies non sparsa maniplis.» C'est pourquoi nous la consignons dans notre exposé de la bataille de Pharsale, tome second, page 20[1].

[1] Si la fausseté reproduite par Appien a fini par s'accréditer, cela ne doit pas trop surprendre; car l'histoire est pleine d'erreurs semblables, que l'ignorance des historiens fait accepter, comme des vérités, à l'ignorance du public. Pour n'en citer qu'un exemple : est-il une seule personne en France qui ne soit convaincue qu'à la bataille d'Austerlitz, lorsque Napoléon Ier fit tirer à boulet sur la glace des étangs de Satschan et de Menitz, des milliers de Russes des colonnes du général Buxhœwden furent ensevelis sous la glace rompue? Comme si le tir de quelques boulets ronds avait pu briser une glace sur laquelle passaient des colonnes d'infanterie, des chevaux et des canons? On n'en lit pas moins dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, tome VI, page 327 : «Napoléon fait tirer à boulet, par une batterie de la garde, sur les parties de la glace qui résistent encore, et achève la ruine des malheureux qui s'y étaient réfugiés. Près de deux mille trouvent la mort sous cette glace brisée.» Lorsque, dans notre jeunesse, nous visitâmes le champ de bataille d'Austerlitz, nous vîmes, à la place des étangs de Satschan et de Menitz, des prairies de la plus belle apparence. Les habitants nous apprirent que ces étangs avaient été desséchés vers 1837. Nous causâmes avec plusieurs paysans qui avaient été employés aux travaux de desséchement : ils nous affirmèrent qu'on n'avait trouvé en tout, dans le fond vaseux de l'étang de Satschan, que sept squelettes en parfait état de conservation. Voilà à quel nombre se réduit celui des milliers de Russes ensevelis sous la glace le 2 décembre 1805.

La quatrième ligne, que César plaça obliquement derrière la 10[e] légion pour parer au mouvement tournant de la cavalerie ennemie, se composait de six cohortes tirées de la troisième ligne et prises dans six légions sur les huit de l'armée. Les deux légions laissées entières ne peuvent être que la 8[e] et la 9[e], qui avaient tant perdu de monde aux combats de Dyrrhachium, que, réunies, elles semblaient n'en former qu'une seule. (*Guerre civile*, III, 89.) Les six cohortes de réserve de la quatrième ligne appartenaient donc aux 10[e], 13[e], 14[e], 11[e], 12[e] et 6[e] légions. (Voir *planche 17 bis.*) Si on consulte le tableau de la page 340 du tome premier, qui donne approximativement les effectifs des légions de César le jour de Pharsale, on verra que les six cohortes qui culbutèrent la cavalerie de Pompée ne comptaient pas plus de 1,800 hommes. Appien et Plutarque portent le total de cette réserve à 3,000 hommes (*Guerres civiles*, II, 76; *Pompée*, 71), chiffre qu'il est difficile d'admettre si on songe que l'effectif moyen des cohortes de César ne dépassait pas 275 hommes. Il est possible qu'on doive augmenter un peu le chiffre de 1,800 et admettre 2,000, par exemple, dans la supposition où un certain nombre de rengagés (*evocati*) se seraient joints aux légionnaires proprement dits des six cohortes de réserve. On sait, en effet, que l'infanterie de César comprenait un petit nombre de rengagés en outre des 24,000 légionnaires que nous avons fait figurer dans les tableaux d'effectifs du tome premier, pages 339 et 340.

La victoire de Pharsale fut, avant tout, le résultat d'une conception simple et spontanée, due à la supériorité d'esprit de César : il forma, sur le champ de bataille même, immédiatement avant l'attaque, une quatrième ligne de six cohortes dérobées à la vue de l'ennemi. Ces vieux soldats attaquèrent la cavalerie, au moment opportun, avec tant de vigueur et avec une telle vivacité, la surprise de l'ennemi fut si grande, que le résultat surpassa tout ce qu'on pouvait attendre. Celui qui aime à méditer sur les principes de l'art de la guerre et sur les conceptions des grands capitaines se rappellera involontairement ici les paroles suivantes de Napoléon I[er] : « Le sort d'une bataille est le résultat d'un instant, d'une pensée : on s'approche avec des combinaisons diverses; le moment décisif se présente, une *étincelle morale* prononce, et la plus petite réserve accomplit. »

César raconte qu'après la fuite de la cavalerie de Pompée, les frondeurs et les archers, se trouvant sans appui, furent taillés en pièces (*Guerre civile*, III, 93); et il semblerait, à la lecture, que cet exploit eût été fait par les six

IMPRIMERIE NATIONALE.

cohortes de réserve seulement. Or, les frondeurs et les archers étaient plus de 4,000, et les six cohortes de réserve ne comptaient guère que 1,800 légionnaires : il faut donc admettre, pour expliquer le fait relaté dans les Commentaires, que les troupes auxiliaires de César accompagnèrent ces dernières dans leur mouvement offensif.

Les Commentaires ne disent pas formellement qu'une fois la bataille gagnée, César ait marché de sa personne à l'attaque du camp ennemi; mais Appien le certifie, sans qu'on puisse se méprendre au sens du texte grec (*Guerres civiles,* II, 81), et Plutarque le donne assez clairement à entendre (*César,* 46). Nous nous sommes, sur ce point, conformé à leur narration. Nous avons tracé, sur la planche 17, le trajet des légions qui, parties du champ de bataille, se portèrent par une marche de 6 milles (*9 kilomètres*) au coude de l'Énipée pour couper aux fuyards la retraite sur Larissa. (*Guerre civile,* III, 97.)

On n'aperçoit aujourd'hui, sur le terrain, d'autres preuves matérielles de la bataille que les vestiges des escarpements naturels qui furent raidis à la pioche pour fortifier quelques parties du camp de Pompée; à quoi nous croyons pouvoir ajouter l'énorme tertre de 16 mètres de haut qui se voit dans l'arrière-plaine de Pharsale, entre le petit Tchinarli et le mont Sourla (voir *planche 17*), et que nous regardons comme le *polyandrion* d'Appien. (*Guerres civiles,* II, 82.) Le terrassement de cette butte artificielle est soutenu intérieurement par une construction circulaire en pierres sèches. Il y aurait intérêt à retrouver les fossés du camp de César. Rien ne serait plus facile, s'il était vrai, comme l'écrit Appien, que les deux camps fussent à 30 stades (*5 kilomètres 1/2*) l'un de l'autre, car César campa certainement près de l'Énipée : il suffirait donc de faire plusieurs tranchées parallèles au petit Tchinarli, à 1,000 mètres environ de cette rivière, dans le terrain qui s'étend depuis le pont du Pacha jusqu'à la colline de Krindir. (Voir *planche 17*.)

Le haut tertre signalé ci-dessus est la seule éminence qui se rencontre dans l'arrière-plaine de Pharsale, c'est-à-dire sur le champ de bataille; mais on n'y voit pas un seul tumulus proprement dit. En revanche, on en trouve beaucoup dans la grande plaine, à l'ouest de la ville, comme aussi sur le plateau de Larissa, et en général dans toute la Thessalie. Rapporter l'existence des tumulus de la plaine de Pharsale à la bataille du 29 juin 48, comme on l'a fait, c'est montrer, on en conviendra, un esprit peu judicieux. A la guerre, le temps est

tout, et les généraux romains ne le perdaient pas à faire élever des tumulus par leurs soldats. On en chercherait vainement sur les champs de bataille de César aujourd'hui connus : il n'y en a ni autour d'Alise-Sainte-Reine, ni à Thapsus, ni à Munda, ni à Montmort (près de Toulon-sur-Arroux, à 25 kilomètres au sud du mont Beuvray). Lorsque les Romains avaient un intérêt à ne pas laisser sans sépulture leurs ennemis morts, ils les brûlaient simplement sur le sol. A la bataille de Montmort[1], où furent tués plus de cent mille Helvètes, César resta trois jours sur les lieux pour soigner les blessés et pour la sépulture des morts. (*Guerre des Gaules*, I, 26.) On doit conclure de ce séjour prolongé sur le champ de bataille, que la sépulture fut donnée non seulement aux morts de l'armée romaine, mais encore aux Helvètes tués; et on en comprendra facilement la raison si on considère que César venait dans la Gaule pour la première fois, que la bataille fut livrée sur le territoire des Éduens, ses alliés, et qu'il aurait été d'une mauvaise politique de causer une épidémie dans le pays en laissant pourrir sur le sol plus de cent mille cadavres. Son armée employa donc trois jours pour la sépulture des morts « propter sepulturam occisorum ». Cependant on ne rencontre pas un seul tumulus dans toute la contrée de Montmort : preuve évidente que les morts furent brûlés sur le sol même. L'opération consista probablement à former des amas de bois, sur les points où les morts étaient en plus grand nombre, à y placer les cadavres et à mettre le feu à ces sortes de bûchers[2].

A Pharsale, César n'avait pas à garder les mêmes ménagements avec les habitants de la Thessalie. Il fit rendre les derniers devoirs à ses soldats tués; mais il laissa ceux de l'ennemi sans sépulture, comme l'affirme d'ailleurs Lucain dans *La Pharsale*, livre VII, vers 766 et suivants. Or Lucain mérite ici toute créance; car lorsqu'il ne s'agit que de rapporter les faits (nous ne disons pas : quand il s'agit de les juger), le poète de Cordoue se montre un historien des plus véridiques.

[1] Voir à la fin du présent tome.

[2] Généralement les armées modernes enterrent leurs morts; quelquefois, par exception, elles les brûlent. Mon père, chef de bataillon en 1812, m'a raconté que, le lendemain de la bataille de Salamanque, il reçut l'ordre de brûler les morts. Ses hommes établirent des bûchers, sur différents points, avec du bois coupé dans les environs, y posèrent les morts et mirent le feu. Il faut un temps assez long avant que le feu prenne; après quoi la combustion se fait très vite; elle engendre une odeur tellement pénétrante, qu'on est obligé de s'éloigner à grande distance pour n'en pas être incommodé.

QUELQUES REMARQUES SUR LES RÉCITS MODERNES.

Les historiens modernes qui ont écrit sur la campagne de Grèce de l'an 48 n'avaient pas visité les lieux; aussi n'ont-ils publié que des travaux très incomplets. C'est le cas du général de Göler, par exemple, qui, n'ayant même pas eu à sa disposition une bonne carte du théâtre de la guerre, a rédigé une étude peu intéressante. Rösch, Guischard et quelques autres se bornent à présenter des observations sur des faits isolés. M. Mommsen a traité la guerre de Grèce dans son *Histoire romaine*, tome III, livre V, chapitre 10; mais sa narration, quoique peu développée, fourmille de faits inexacts et de jugements erronés. Dans l'étendue de quelques pages seulement, on trouve à faire les rectifications suivantes :

César ne s'est pas embarqué à Brundisium avec six légions, mais avec sept;

Ni l'expédition de Bretagne, ni celle de Grèce n'avaient rien de téméraire : tout avait été prévu et calculé;

La flotte de César ne pouvait être aperçue depuis l'île de Corcyra;

Apollonia n'était pas un port de mer;

Pompée n'apprit pas par Vibullius que César se préparait pour la traversée de l'Adriatique;

César n'a pas joint Marc Antoine sur la rive droite de l'Apsus;

Il n'a jamais voulu diriger ses opérations contre Dyrrhachium;

Les détachements de César dans l'intérieur de la Grèce ne composaient pas la moitié, mais seulement le tiers de l'armée;

La flotte de Pompée n'a jamais empêché que César ne prît Dyrrhachium;

Il est faux qu'une seule cohorte ait tenu contre quatre légions;

Pompée, dans sa marche vers la Thessalie, n'a pas suivi la voie Egnatia jusqu'à Pella.

Nous regardons comme inutile d'ajouter que M. Mommsen n'a pas compris le but de l'investissement du camp de Petra, ni les moyens employés, et que ses exposés du combat de Dyrrhachium et de la bataille de Pharsale sont des récits de pure fantaisie.

LIVRE SEPTIÈME.

MORT DE POMPÉE. — GUERRE D'ÉGYPTE. — GUERRE DU PONT. RÉORGANISATION DE LA COALITION.

[Les dates sont exprimées en style julien.]

TABLEAU DE DISTANCES POUR L'INTELLIGENCE DES GUERRES.

	kilomètres.
Du camp de Pompée à l'embouchure du Pénée, par Larissa.......	85
De Larissa à Amphipolis, par Thessalonica....................	295
D'Amphipolis à l'Hellespont, vers Sestus......................	445
De Larissa à l'Hellespont, vers Sestus........................	740
De Larissa vers Ægira, en Achaïe...........................	210
De Pelusium à la pointe du delta du Nil......................	180
De la pointe du Delta à Alexandrie..........................	214
De Pelusium à Tal el Jahoudieh............................	145
De la pointe du Delta à Ilkam..............................	84
De Tarsus à Mazaca.......................................	250
De Mazaca à Comana de Cappadoce..........................	90
De Mazaca aux frontières du Pont...........................	150

DU TRAJET DE POMPÉE DEPUIS PHARSALE JUSQU'EN ÉGYPTE.

A l'aide de quelques indications fournies par les Commentaires (*Guerre civile*, III, 102 et 103) et par Plutarque (*Pompée*, 73 à 80), on arrive à reconstituer assez exactement le trajet de Pompée. Nous renvoyons, à ce sujet, à l'*Appendice C, Tableau des dates*. Nous avons cru pouvoir admettre, à la lecture du chapitre 76 de Plutarque, que Pompée séjourna quelque temps à Attalia : dans notre narration, nous l'y laissons deux semaines.

Les auteurs anciens ne s'accordent pas sur le lieu des côtes d'Égypte que Pompée se proposait d'atteindre. D'après Lucain (*La Pharsale*, livre VIII, vers 443 et suivants), il voulait se rendre à Alexandrie; mais il aurait été entraîné

vers la bouche Pélusiaque du Nil, et, apprenant la nouvelle de la présence du roi au mont Casius, il aurait navigué dans cette direction. Appien (*Guerres civiles*, II, 84) confirme ce même fait, en écrivant que le vent poussa Pompée vers le promontoire Casius. Mais, d'un autre côté, si on en croyait Plutarque et Dion Cassius, Pompée aurait eu, dès l'origine, l'intention de se rendre à Pelusium où il savait devoir rencontrer le roi Ptolémée. Nous n'avons pas hésité à adopter le récit de Lucain, par la raison qu'à l'époque dont il s'agit, où l'art de la navigation était dans l'enfance, les navires venus du nord, à destination d'Égypte, ne pouvaient se guider, surtout de nuit, qu'à l'aide du phare d'Alexandrie. (*La Pharsale*, livre VIII, vers 443.)

DU TRAJET DE CÉSAR DEPUIS PHARSALE JUSQU'EN ÉGYPTE.

On lit à la fin du chapitre 98 du livre III de la *Guerre civile :* « eodemque die Larissam pervenit ». Il s'agit là du lendemain de la bataille de Pharsale, comme l'indique clairement le récit des chapitres 97 et 98. Appien est donc inexact quand il écrit qu'après la victoire, César resta deux jours à Pharsale à faire des sacrifices. (*Guerres civiles*, II, 88.) Sans doute que César passa ces deux jours à Larissa; car il avait à donner de nombreuses instructions, particulièrement à Marc Antoine, avant de poursuivre Pompée. Il se serait donc remis en route, depuis Larissa, le 2 juillet avec sa cavalerie et la 6e légion : la cavalerie fit de très grandes marches; la 6e légion suivit à moins fortes journées « minoribus itineribus ». (*Guerre civile*, III, 102.) On sait qu'il se dirigea sur Amphipolis. Cette ville est à 295 kilomètres de Larissa; si donc on estime moyennement à 40 ou 45 kilomètres les journées de marche de la cavalerie, on voit que celle-ci put y être rendue le 8 juillet[1]. Là, César

[1] Les auteurs, commentateurs ou autres, faute d'instruction militaire, calculent généralement de la façon la plus erronée les durées des marches et des trajets. N'en est-il pas qui vont jusqu'à croire que César, marchant avec sa cavalerie, parcourut la distance de Larissa à Amphipolis en quatre jours et même en trois? Pour une troupe de cavalerie, surtout si elle est nombreuse, 40 à 45 kilomètres représentent déjà une assez longue marche; mais cette même marche, qui n'a rien d'extraordinaire, devient une marche forcée si elle se répète un grand nombre de jours consécutifs, c'est-à-dire sans jours de repos intermédiaires. On peut dire la même chose au sujet d'étapes de 30 à 35 kilomètres pour une troupe d'infanterie. Nous estimons qu'il fallut sept jours à la cavalerie de César et neuf jours à la 6e légion pour franchir les 295 kilomètres qui séparaient Larissa d'Amphipolis : on était au cœur de l'été.

apprit avec certitude que Pompée fuyait par mer; il n'eut donc plus aucune raison de continuer de s'avancer à grandes journées. Il attendit que la 6e légion l'eût rejoint, c'est-à-dire jusqu'au 10 juillet, si cette infanterie marcha à raison de 33 kilomètres par jour en moyenne. Il sera raisonnable, dans les calculs, d'accorder à la 6e légion un jour de repos après son arrivée à Amphipolis : on la fera ainsi repartir le 12 juillet, en même temps que la cavalerie. On n'estimera pas à moins de dix-sept jours (dont un de repos) le temps qu'il fallut à cette petite armée pour franchir les 445 kilomètres qui séparaient Amphipolis de Sestus sur l'Hellespont : elle aurait donc achevé ce trajet le 28 juillet. Appien nous apprend que César fut obligé, faute de galères, de traverser l'Hellespont sur des barques. Il est clair que ses troupes eurent besoin de plusieurs jours pour se les procurer, et, en général, pour faire tous les préparatifs de passage : dès lors, on ne supposera pas que la traversée de l'Hellespont ait eu lieu avant le 6 août. Ici se place l'épisode de la capitulation de Lucius Cassius avec une flotte de vaisseaux de guerre. Appien n'est pas seul à le citer; car on trouve dans Suétone un passage qui se rapporte au même fait. (Suétone, *César*, 63.) Nous le regardons comme avéré; nous croyons, c'est-à-dire, que César, pendant la traversée de l'Hellespont, fit capituler des vaisseaux de guerre commandés par Cassius. Toutefois, Suétone est plutôt dans le vrai qu'Appien en évaluant leur nombre à dix galères, et non pas à soixante et dix. On remarquera qu'il y a nécessité à regarder comme vrai le fait dont il s'agit; car après avoir débarqué en Asie, César continua son trajet non plus par terre, mais par mer, comme il résulte d'un passage d'Appien au chapitre 89, et d'un autre de Lucain dans *La Pharsale*, au livre IX, vers 1000 et suivants; or il n'aurait pu faire ce trajet sur les barques qui lui avaient servi à franchir l'Hellespont, tandis qu'il put l'effectuer sur les galères dont il venait de s'emparer si heureusement.

Si on continue cet examen de la marche de César, on tombe sur une difficulté. Comme on le sait par les Commentaires, César arriva devant Alexandrie avec la 6e légion, venue de Thessalie, et une autre que Calenus lui avait envoyée d'Achaïe (*Guerre civile*, III, 106) : cette dernière l'avait donc rejoint pendant la route. Mais où? Ce fut sûrement, ou à Sestus sur l'Hellespont ou à l'île de Rhodes. Nous avons admis cette seconde hypothèse dans notre narration, tome second, page 40; autrement dit, nous avons supposé que César traversa l'Hellespont avec la 6e légion et la cavalerie, qu'il s'embarqua

avec ces seules troupes dans un des ports d'Asie, et qu'il fit voile vers Rhodes où il attendit la légion venue d'Achaïe. Il faut toutefois reconnaître que l'autre supposition satisfait l'esprit tout autant, et qu'il est fort possible que César ait passé l'Hellespont avec toutes ses forces réunies. Il convient de se demander, avant tout, vers quelle époque la légion partie d'Achaïe put arriver à Sestus. Pour répondre, on regardera comme presque sûr que César envoya ses ordres à Calenus dès le lendemain de la bataille, au moment où il allait partir pour Larissa, c'est-à-dire le 30 juin, et qu'on compte environ 175 kilomètres de Pharsale au golfe de Corinthe, en Achaïe, vers Ægira, par exemple, distance qu'un courrier franchissait en vingt-quatre ou trente heures. On aura ainsi le tableau suivant :

Départ du courrier, de Pharsale pour l'Achaïe	30 juin.
Arrivée du courrier auprès de Calenus	1er juillet.
Calenus fait partir la légion demandée	3 juillet.
La légion arrive à Larissa (210 kilomètres)	8 juillet.
La légion part de Larissa	9 juillet.
La légion arrive à l'Hellespont, à Sestus	5 août.

Ces calculs, que nous regardons comme approchant beaucoup de la vérité, montrent que la légion envoyée par Calenus devait arriver à l'Hellespont quelques jours après la 6e et la cavalerie, et comme César n'ignorait pas cette circonstance, il se décida peut-être à l'attendre à Sestus; d'autant mieux qu'il avait besoin de ces quelques jours pour réunir les barques nécessaires à la traversée de l'Hellespont. Qu'on accepte le 5 août pour le jour où la légion arriva à Sestus, et on placera au 6 août le passage de César en Asie.

Si on adoptait cette solution, que nous indiquons dans l'*Appendice C, Tableau des dates*, pour que le lecteur puisse la comparer à la première, on fixerait le séjour de César en Asie à une semaine environ : « Cæsar paucos dies in Asia moratus » (*Guerre civile*, III, 106), on admettrait que l'armée, embarquée sur les galères prises à Lucius Cassius, mit à la voile pour l'Égypte dans un des ports d'Asie voisins de l'Hellespont, et qu'après une navigation où s'écoulèrent sept nuits, comme le veut Lucain (*La Pharsale*, livre IX, vers 1004), la flotte arriva en vue d'Alexandrie.

Nous avons relaté, dans notre narration, la visite de César aux ruines de Troie : elle est trop clairement indiquée par Lucain (*La Pharsale*, livre IX,

vers 961 et suivants) pour qu'il faille la considérer comme une invention poétique.

DES DATES DES ÉVÉNEMENTS.

L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* ne fournit aucune date. Il est probable que César arriva en Égypte peu de jours après la mort de Pompée, comme le montrent les considérations que nous venons de présenter, relatives à son trajet depuis Larissa, et le chapitre 7 du livre XLII de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, où il est dit qu'à son arrivée dans le port d'Alexandrie, la ville était encore toute agitée par la mort de Pompée. Les troubles éclatèrent dès le débarquement de César; mais les hostilités ne commencèrent qu'au moment où Achillas, appelé secrètement par l'eunuque Pothin, entra dans Alexandrie avec l'armée qu'il avait amenée de Pelusium. (*Guerre civile*, III, 109.) Or il faut, d'un part, compter plus de deux semaines, eu égard aux distances, depuis le jour où Pothin envoya l'avis jusqu'à celui où Achillas atteignit Alexandrie, et on doit considérer, d'autre part, que Pothin n'expédia sans doute son courrier qu'une quinzaine après le débarquement de César; il en résulte que la guerre commença vers la fin de septembre, style julien. (Voir *Appendice C, Tableau des dates.*)

DES RECHERCHES FAITES EN ÉGYPTE POUR L'ÉTUDE DE LA GUERRE D'ALEXANDRIE.

La guerre dans laquelle César fut impliqué malgré lui, qui dura cinq mois, et qui eut pour théâtre principal la ville d'Alexandrie, est racontée, sous le titre de *Guerre d'Alexandrie,* par un auteur inconnu. Lorsque Napoléon III nous chargea d'en faire l'étude, nous reconnûmes aussitôt que la narration latine était inintelligible, et qu'elle resterait telle aussi longtemps qu'on n'aurait pas reconstitué la topographie du sol sur lequel Alexandrie était assise à l'époque de César, et tant qu'on n'aurait pas retrouvé la place qu'occupait la ville, celle des différents quartiers, des rues, des principaux monuments, celle de l'île de Pharos et de l'Heptastade. Sur l'avis que nous nous permîmes d'émettre, l'Empereur s'adressa directement à Ismaïl Pacha, le priant de faire faire à Alexandrie les recherches et les travaux nécessaires, et le vice-roi donna cette tâche à Mahmoud Bey, son astronome, aujourd'hui Mahmoud Pacha, ministre de l'instruction publique. Nous nous mîmes, par ordre de

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'Empereur, en rapport avec Mahmoud Bey, à qui nous adressâmes un long questionnaire et nos conseils sur les études préparatoires à faire, sur les auteurs à consulter, et sur les considérations militaires pouvant aider à résoudre le problème. Tous les moyens matériels désirables, deux cents ouvriers, un personnel complet d'ingénieurs, furent mis par le vice-roi à la disposition de Mahmoud Bey, et ce savant réussit à accomplir sa tâche de la façon la plus satisfaisante. Les fouilles lui firent découvrir le pavage de dix-sept rues longitudinales et de sept rues transversales, ce qui lui permit, à l'aide de cotes de nivellement, de déterminer l'état du sol ancien et de retrouver, grâce aux indications fournies par les auteurs, surtout par Strabon, les emplacements des principaux édifices de la vieille Alexandrie. Cette découverte, une des plus instructives des temps modernes, est due, comme tant d'autres (il n'est que juste de le rappeler), à l'initiative de Napoléon III. Les travaux qui furent exécutés entraînèrent une dépense de plus de 300,000 francs, que le vice-roi d'Égypte prit à sa charge avec l'intention, exprimée par lui, d'être agréable à l'Empereur. Mahmoud Bey consigna le résultat de ses recherches dans un mémoire qu'Ismaïl Pacha envoya à Napoléon III en 1867, en même temps que plusieurs cartes explicatives, levées à une grande échelle. Ce mémoire et ces cartes, que l'Empereur nous chargea d'examiner, nous ont servi à rédiger la narration contenue dans le présent volume. Nous nous sommes appliqué à rendre intelligible, pour la première fois, le récit d'une guerre d'autant plus intéressante qu'elle n'a point d'analogue dans l'histoire militaire : on y voit quelques milliers d'hommes, retranchés dans une petite partie d'une ville immense, soutenir un siège de cinq mois contre une armée nombreuse, appuyée par une population de plusieurs centaines de mille âmes, et sortir victorieuse d'une lutte si inégale. Les planches 18 et 19 sont l'exacte réduction des cartes que le vice-roi d'Égypte envoya à Napoléon III.

DE LA PARTIE D'ALEXANDRIE OCCUPÉE PAR LES TROUPES DE CÉSAR.

Les fouilles exécutées sur la demande de l'Empereur pour reconstituer l'antique Alexandrie ont révélé l'existence d'une dépression de terrain, large de 600 à 700 mètres, laquelle s'étendait en longueur, du nord au sud, depuis le cap Lochias jusqu'au lac Mareotis, et dont le fond, entièrement plat, ne dominait que de 3 à 4 mètres le niveau des plus basses eaux de la Méditer-

ranée. On comprend que cette partie enfoncée, resserrée entre le lac et la mer, se soit transformée avec le temps en un marais, entretenu par l'infiltration constante des eaux. Sa direction du nord au sud divisait la ville en deux parties, l'une occidentale, l'autre orientale; celle-ci très étroite par rapport à la première. (Voir *planche 19*.) On ne doit pas hésiter un moment à regarder ce terrain bas et humide comme étant le marais «palus» mentionné dans la dernière phrase du chapitre 1er de la *Guerre d'Alexandrie;* car le texte latin indique clairement l'existence d'un marais qui s'étendait vers le midi, et qui divisait la ville en deux parties dont l'une était très resserrée «angustissima». Nous transcrivons ici cette phrase, demeurée obscure, même pour les meilleurs traducteurs, avant les découvertes de Mahmoud Bey[1]. «Cæsar maxime studebat, ut, quam angustissimam partem oppidi palus a meridie interjecta efficiebat, hanc operibus vineisque agendis ab reliqua parte urbis excluderet : illud spectans, primum, ut, quum esset in duas partes urbs divisa, acies uno consilio atque imperio administraretur; deinde, ut laborantibus succurri atque ex altera oppidi parte auxilium ferri posset; in primis vero, ut aqua pabuloque abundaret, quarum alterius rei copiam exiguam, alterius nullam omnino facultatem habebat; quod utrumque palus large præbere poterat.» Nous avons expliqué, page 51, la nature des travaux dont parle le texte, travaux de cheminement par lesquels César voulut prendre pied dans le marais et y gagner progressivement du terrain en avant de son front (du nord au sud, par conséquent), de manière à séparer la partie occidentale d'Alexandrie de la partie orientale, peu étendue : «Cæsar maxime studebat, ut, quam angustissimam partem oppidi palus a meridie interjecta efficiebat, hanc operibus vineisque agendis ab reliqua parte urbis excluderet.» Mais que César réussît à s'établir dans le marais, il coupait les forces ennemies en deux et conservait l'avantage de la position centrale; ayant ses troupes réunies, il pouvait alors diriger une attaque par un seul plan et par un seul commandement : «quum esset in duas partes urbs divisa, acies uno consilio atque imperio administraretur», et si les ennemis venaient à l'attaquer dans une partie de la ville ou dans l'autre, il lui était facile d'envoyer des secours de la partie

[1] Cela est si vrai, que les traducteurs se trompaient jusqu'à prendre le lac Mareotis pour le «palus» du texte. La phrase latine doit être ponctuée comme nous l'indiquons, et non pas comme le fait M. Dübner qui adopte à tort la variante : «quum in duas partes esset urbis divisa acies, uno consilio atque imperio administraretur.»

opposée : « deinde, ut laborantibus succurri atque ex altera oppidi parte auxilium ferri posset ». La narration latine fait encore connaître que le « palus » pouvait fournir en abondance l'eau et le fourrage : « in primis vero, ut aqua pabuloque abundaret, quarum alterius rei copiam exiguam, alterius nullam omnino facultatem habebat; quod utrumque palus large præbere poterat ». Il faut donc se représenter cette partie enfoncée d'Alexandrie comme une prairie constamment inondée [1].

Les considérations précédentes permettent de déterminer à peu près le quartier d'Alexandrie que l'armée romaine occupa pendant le siège; car puisque César fit exécuter des travaux de cheminement dans le marais, à l'abri de baraques d'approche, « operibus vineisque agendis », pour séparer la partie orientale d'Alexandrie de la partie occidentale, c'est qu'il s'était établi à cheval sur l'extrémité septentrionale du marais. Il tenait donc le cap Lochias et les parties basses qui s'appuient à la mer, de chaque côté de ce cap. On chercherait vainement à préciser l'étendue des quartiers qui restèrent au pouvoir de l'armée romaine. La teinte rouge de la planche 19 représente la position de César avant l'exécution des travaux entrepris pour gagner du terrain dans le marais; mais on aurait tort d'y voir autre chose qu'une indication générale : il est possible, par exemple, que la partie d'Alexandrie occupée par les Romains ne s'étendît pas autant vers l'est. La narration latine nous laisse ignorer jusqu'où les travaux furent poussés vers le sud, dans le marais qui coupait la ville en deux.

On a peine à comprendre comment les traducteurs et les historiens, parmi lesquels Drumann et M. Mommsen, ont pu croire que le « palus » du chapitre 1er de la *Guerre d'Alexandrie* devait s'identifier avec le lac Mareotis, qui ne ressemble aucunement à un marais. Quoi qu'il en soit, comme ces auteurs ignoraient l'existence du marais d'Alexandrie et qu'ils rapportaient les travaux de cheminement mentionnés dans ledit chapitre au lac Mareotis, ils s'imaginèrent que César tenta de faire une trouée à travers les quartiers de la ville

[1] Les fouilles, en même temps qu'elles firent retrouver le fond de cette dépression de terrain, mirent à jour le pavage très bien conservé de plusieurs rues qui la traversaient du nord au sud. Celle qui sortait du cap Lochias paraît avoir été une des plus belles d'Alexandrie, à en juger par le grand nombre de fûts, de chapiteaux et de fragments de colonnes qu'on a découverts. Il est presque inutile de dire que ces rues n'existaient ni du temps d'Alexandre, ni du temps de César, quand la vallée était une prairie humide, et qu'elles ne furent construites que plus tard, après le desséchement du marais, sous le règne des empereurs romains.

afin de se procurer l'eau du lac. Une idée aussi singulière ne pouvait venir qu'à des gens ignorants des choses militaires. César, avec quelques milliers d'hommes seulement, dans une ville de plus de 300,000 âmes, avait déjà toute la peine du monde à se maintenir dans ses positions et à ne pas être jeté à la mer. Or le lac Mareotis était à 3 kilomètres de là, hors des murs de la ville, murs solides, garnis de tours et défendus, à n'en pas douter, par tous les moyens que les Alexandrins purent y accumuler. Comment César aurait-il eu l'idée de faire la trouée inventée par les historiens?

DES DEUX FORTS DE L'HEPTASTADE.

Les deux ouvertures de l'Heptastade étaient défendues par deux forts, l'un sur la terre ferme, l'autre dans l'île de Pharos. (*Guerre d'Alexandrie,* 19.) D'après le rapport que Mahmoud Bey adressa à l'Empereur, le premier occupait une partie d'une grosse colline nommée Con el Nadourah, formée, avec le temps, des immondices de la ville des Arabes et grossie par celles de la ville moderne; le second était sur une petite hauteur comprise actuellement dans l'enceinte des bains de Sefer Pacha.

OÙ FUT LIVRÉE LA BATAILLE NAVALE DES CHAPITRES 13 ET SUIVANTS?

Indubitablement à l'entrée du port Eunoste, comme il ressort de la phrase suivante du récit latin : «Postremo non longam navigationem parabant, sed præsentis temporis necessitati serviebant et in ipso portu confligendum videbant» (chapitre 13), et de cette autre : «Postquam eo ventum est, ut sibi uterque eorum confideret, Cæsar Pharon classe circumvehitur, adversasque naves hostibus constituit» (chapitre 14). Les bas-fonds, que le chapitre 14 désigne comme ayant séparé les deux flottes avant le combat, existent encore aujourd'hui; ils s'étendent depuis la pointe sud-ouest de l'ancienne île de Pharos jusqu'au Marabout, l'ancien cap Chersonèse. Ils barrent l'entrée du port de l'ouest (ancien port Eunoste) en ne laissant libres, pour l'entrée et la sortie des vaisseaux, que trois passes assez éloignées l'une de l'autre.

Après la bataille, les vaisseaux des Alexandrins se refugièrent dans l'intérieur du port Eunoste : «Reliquæ propinquam fugam ad oppidum capiunt; quas protexerunt ex molibus atque ædificiis imminentibus, et nostros adire propius prohibuerunt.» (Chapitre 16.) On ne peut pas désigner plus claire-

ment le fond du port Eunoste, c'est-à-dire la partie comprise entre la ville d'Alexandrie et l'extrémité méridionale de l'Heptastade. Baumstark s'y est trompé en croyant que le texte latin indique ici par *oppidum* le faubourg de Pharos. (Voir *la note qui accompagne sa traduction du chapitre 16.*) Nous ferons remarquer à ce sujet que, dans le cours de la narration latine, la ville d'Alexandrie est nommée tantôt *oppidum*, tantôt *urbs*, et que le faubourg de Pharos n'y est jamais appelé *oppidum*, mais une fois *vicus* et une fois *urbs* (voir *chapitre 17*), cette dernière dénomination se trouvant justifiée par le chapitre 112 du livre III de la *Guerre civile*, où on lit que ce faubourg avait la grandeur d'une ville : «In hac sunt insula domicilia Ægyptiorum, et vicus, oppidi magnitudine.» Le *ex molibus* de la phrase citée plus haut désigne à la fois les quais d'Alexandrie et la jetée de l'Heptastade.

QUELQUES REMARQUES SUR LE TEXTE LATIN.

Chapitre 5. «Hoc tamen flumen in ea parte erat urbis, quæ ab Alexandrinis tenebatur.» Il s'agit ici non pas du Nil même, mais du canal qui dérivait de la branche Canopique et débouchait dans le port Eunoste. Aujourd'hui le canal Mahmoudieh n'est que le canal ancien, recreusé par Mohamed Ali en 1820.

«Quo facto est admonitus Ganymedes posse nostros aqua intercludi; qui, distributi munitionum tuendarum causa vicatim, ex privatis ædificiis specubus ac puteis extracta aqua utebantur.» Nous croyons que cette phrase doit être ponctuée comme nous l'indiquons ici d'après Dübner, et non pas en plaçant la virgule avant *vicatim*, ainsi que le font d'autres éditions modernes.

Chapitre 6. «Interseptis enim specubus atque omnibus urbis partibus exclusis, quæ ab ipso tenebantur, aquæ magnam vim ex mari rotis ac machinationibus exprimere contendit.» Le mot *exclusis* doit se rapporter à *partibus* et non pas à *specubus;* car il est clair que Ganymède fit couper les conduits qui portaient l'eau dans les quartiers occupés par César, mais qu'il laissa ouverts ceux qui l'amenaient dans ses propres quartiers.

Chapitre 8. «Quod si alia esset litoris Ægyptii natura atque omnium reliquorum, tamen, quoniam mare libere tenerent, neque hostes classem haberent, prohiberi sese non posse, quo minus quotidie navibus aquam peterent

vel a sinistra parte a Paraetonio vel a dextra ab insula; quæ diversæ navigationes numquam uno tempore adversis ventis præcluderentur. » L'île de ce texte ne saurait être celle de Pharos qu'occupaient alors les Alexandrins et qui n'était pas sur la droite de César. D'ailleurs l'auteur latin n'aurait pas mis en parallèle un trajet de plus de 100 kilomètres, celui d'Alexandrie au Paræ-tonium, avec la traversée du port, en ajoutant encore que le vent ne pouvait jamais être contraire à la navigation des deux côtés à la fois. Il a voulu désigner une île quelconque placée vers les embouchures du Nil.

Chapitre 17. Ce chapitre de la *Guerre d'Alexandrie* demande quelques explications. Les commentateurs et les traducteurs se sont tellement embrouillés dans l'acception qu'on doit y donner aux mots *oppidum, urbs, vicus, insula, moles*, que les premiers, parmi lesquels Nipperdey, ont cru devoir proposer des variantes, et que les seconds ont donné des traductions erronées et inintelligibles. Il suffit cependant, pour comprendre le texte, d'avoir égard aux intentions de César, intentions clairement exprimées dans la première phrase du chapitre. Il venait de battre la flotte égyptienne; mais il n'avait pu profiter de la victoire parce que les vaisseaux ennemis s'étaient réfugiés au fond du port Eunoste, dans l'angle formé par l'Heptastade et la ville d'Alexandrie, sous la protection des habitants, postés sur cette jetée et dans les maisons attenantes. (Chapitre 16.) Pour que pareille chose ne pût se renouveler, c'est-à-dire pour qu'à l'avenir, les ennemis ne pussent trouver un abri au fond du port, César résolut de s'emparer de l'île de Pharos et de la jetée (l'Heptastade) qui y aboutissait. C'est ce qu'exprime la phrase : « Hoc ne sibi sæpius accidere posset, omni ratione Cæsar contendendum existimavit, ut insulam molemque ad insulam pertinentem in suam redigeret potestatem. » Il n'aurait pu exécuter ce projet plus tôt, à cause du petit nombre de ses troupes, toutes employées à fortifier et à garder Alexandrie; mais maintenant que les ouvrages étaient achevés en plus grande partie, il crut pouvoir en retirer une force suffisante pour attaquer à la fois la jetée de l'Heptastade et le faubourg de Pharos. Tel est le sens de « Perfectis enim magna ex parte munitionibus in oppido, et illam et urbem uno tempore temptari posse confidebat »; où *oppido* désigne la ville d'Alexandrie, *urbem* la ville ou plutôt le faubourg de l'île de Pharos, et où *illam* se rapporte à *molem* qui précède, c'est-à-dire à l'Heptastade.

On lit plus loin : « alteram insulæ partem distinendæ manus causa constratis navibus aggreditur »; d'où on doit conclure que César, résolu d'attaquer l'île et la jetée dans le voisinage de l'arche septentrionale, fit, pour diviser les forces ennemies, une diversion sur un autre point de l'île, probablement au nord de l'attaque principale. « Et scaphis navibusque longis quinque mobiliter et scienter angustias loci tuebantur. » Il est difficile de discerner le sens qu'il convient d'attribuer ici à *angustias loci*. L'auteur a-t-il voulu désigner les passes étroites entre les bas-fonds, ou bien le peu d'étendue du théâtre de l'action?

Le chapitre 17 se termine ainsi : « His pulsis, custodia portus relicta, ad litora et vicum applicarunt, seque ex navibus ad tuenda ædificia ejecerunt. » Nous croyons que cette phrase a été écrite telle quelle par l'auteur de la *Guerre d'Alexandrie*. C'est sans doute parce qu'elle n'est pas construite selon les règles strictes de la grammaire que Jurin a proposé la variante : « his pulsis, custodiæ portus relicti naves ad litora et vicum applicarunt », variante adoptée par Nipperdey et Dübner. Mais la phrase des manuscrits a un sens trop clair pour qu'il faille y rien changer. L'auteur latin entend par *custodia portus* les chaloupes et les cinq galères qui protégeaient les abords de l'île. On voit qu'il se sert ici du mot *vicus* pour désigner le faubourg de Pharos, après l'avoir appelé *urbs* dans la première phrase de ce même chapitre 17.

Chapitre 18. Les Alexandrins venaient de se retirer dans le faubourg de Pharos pour le défendre : « seque ex navibus ad tuenda ædificia ejecerunt ». (Chapitre 17.) On lit ensuite : « Neque vero diutius ex munitione se continere potuerunt », où le mot *munitio* désigne les maisons du faubourg et les tours qui, reliées les unes aux autres, suppléaient à un mur d'enceinte. Beaucoup d'éditions remplacent per *ea munitione* le *ex munitione* des manuscrits. A la vérité cette dernière expression ne semble pas bien s'accorder grammaticalement avec les mots *se continere;* mais l'auteur s'en sert à dessein pour faire connaître que les Alexandrins se défendaient du haut des maisons et des tours, ce que n'indiquerait pas forcément le *ea munitione se continere.*

« Qui se in æquo loco ac plano pares esse confidebant, iidem perterriti fuga suorum et cæde paucorum, XXX. pedum altitudine in ædificiis consistere ausi non sunt seque per molem in mare præcipitaverunt et DCCC. passuum intervallum ad oppidum enataverunt. » La plupart des fuyards venaient de la partie orientale de l'île de Pharos (voir *planche 19*) : pour gagner le port Eunoste,

ils avaient d'abord à monter sur l'Heptastade par les escaliers et les échelles qui garnissaient son flanc droit (flanc du Grand Port), puis à la traverser dans sa longueur, et enfin à la redescendre par les escaliers et les échelles de la face gauche (face du port Eunoste). De là, le *per molem*, qui ne doit donc pas se traduire par *du haut de la jetée.*

Chapitre 19. « Cæsar, præda militibus concessa, ædificia diripi jussit. » Aucun des nombreux traducteurs n'a compris le sens qu'ont ici les mots *ædificia diripi jussit.* Ils écrivent tous que César ordonna de piller les maisons de Pharos. César les fit détruire; autrement dit, il ordonna de raser les maisons du faubourg. Ce fait est confirmé par Strabon. (*Géographie*, livre XVII, 1, 6.)

« Castellumque ad pontem, qui propior erat Pharo, communivit, atque ibi præsidium posuit. Hunc fuga Pharitæ reliquerant; certiorem illum propioremque oppido Alexandrini tuebantur. » Le *hunc* se rapporte à *pontem* et désigne le pont qui couvrait, près de l'île de Pharos, l'ouverture septentrionale de l'Heptastade; *illum* s'applique au pont de l'ouverture méridionale. (Voir *planche 19.*) Ce dernier était plus près d'Alexandrie, *propior oppido*, et comme il pouvait être défendu à la fois par le fort qui en était voisin et par les habitants de la ville, il offrait plus de garantie de résistance que le premier, ce qu'indique le *certiorem,* donné par tous les manuscrits, et remplacé à tort par *fortiorem* dans les éditions modernes.

« Sed eum postero die simili ratione aggreditur, quod... Jamque eos, qui præsidio eum locum tenebant... » Dans la première de ces phrases, *eum* se rapporte au pont méridional; dans la seconde, *eum locum* désigne ce même pont ou, plus exactement, le lieu où combattaient les Alexandrins, lequel comprenait le pont, le castellum qui le battait, et le terrain environnant.

« Et cohortium trium instar in terram exposuerat. » *In terram,* c'est-à-dire sur l'Heptastade, où on montait soit par des escaliers, soit au moyen d'échelles.

« Eodemque tempore, quæ consueverant navigia per pontes ad incendia onerariarum emittere, ad molem constituerunt. » L'auteur emploie ici l'expression *per pontes* pour désigner les deux ouvertures de l'Heptastade, couvertes par un pont chacune. Partout ailleurs le mot *pons* désigne le pont proprement dit.

Chapitre 20. « Pauci, adlevatis scutis, et animo ad conandum nixi, ad

IMPRIMERIE NATIONALE.

proxima navigia adnatarunt.» Plusieurs des moins anciens manuscrits portent *adlevati scutis*, et cette leçon a été adoptée dans beaucoup d'éditions des Commentaires. Aucun militaire habitué aux actions de guerre ne se représentera les soldats romains, accablés de traits, nageant portés par leurs boucliers; mais il comprendra que ces soldats aient, tout en nageant, élevé leurs boucliers au-dessus de leurs têtes pour se garantir. C'était un effort qui ne devait durer qu'un temps très court, jusqu'à ce que les légionnaires fussent hors de la portée des traits. Il faut donc conserver *adlevatis scutis*.

DE L'EMPLACEMENT DU CHAMP DE BATAILLE DE MITHRIDATE ET DES ÉGYPTIENS.

On lit dans Josèphe (*Antiquités judaïques*, livre XIV, 8 [15], 2) : «Lorsque Mithridate eut fait le tour du Delta, il donna bataille aux ennemis en un lieu nommé le *Camp des Juifs*», ce qui placerait le champ de bataille à l'ouest du Delta. Il vaut mieux s'en rapporter à la relation de la *Guerre d'Alexandrie*, chapitre 27, qui oblige à le chercher à l'est. Nous avons adopté, d'après Mahmoud Bey, le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Tal el Jahoudieh (*colline* ou *camp des Juifs*) : il se trouve sur la lisière du désert arabique, à 3 kilomètres au sud de Chebin el Kanater.

DU CHAMP DE BATAILLE DU NIL.

Le champ de bataille où César défit l'armée égyptienne n'a pas encore été retrouvé : c'est que les indications fournies par l'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* sont peu précises, et qu'il est difficile, sinon impossible, de les faire concorder avec celles de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius. On regardera comme incontestables les faits suivants :

1° Mithridate venait de la pointe du Delta et marchait sur Alexandrie par la gauche de la branche Canopique (voir *planche 18*);

2° Ptolémée se porta à sa rencontre en remontant cette même branche du Nil, sur laquelle il avait embarqué l'armée égyptienne;

3° César partit d'Alexandrie le même jour que Ptolémée, débarqua ses troupes au delà du cap Chersonèse, contourna le lac Mareotis, et marcha pour joindre son allié;

4° La bataille eut lieu sur la rive gauche de la branche Canopique.

On voudrait d'abord savoir jusqu'où se prolongea la double marche de César et du roi. Dion Cassius, après avoir relaté le mouvement de l'armée

romaine autour du lac Mareotis pendant la nuit, ajoute que, vers le matin, « πρὸς τὴν ἕω », César tomba à l'improviste sur les Égyptiens. (*Histoire romaine*, XLII, 43.) On est tenté, à la simple lecture, de rapporter les mots grecs ci-dessus au matin qui suivit la nuit du départ de César. Or on compte plus de 70 kilomètres, c'est-à-dire deux journées de marche, depuis le cap Chersonèse jusqu'au point le plus rapproché de l'ancienne branche Canopique, soit à peu près vers Chæreou (*Kareoun*) : il s'ensuivrait alors que la bataille aurait été livrée à une marche du Nil. Cette conséquence, contraire au récit de la *Guerre d'Alexandrie*, ne saurait être admise : elle oblige à rapporter les mots πρὸς τὴν ἕω à un matin autre que celui du lendemain du départ de César, ou à croire que Dion Cassius s'est trompé.

Cet historien donne un autre renseignement qui engagerait à placer le champ de bataille non loin d'Alexandrie. Les Égyptiens, dit-il, mirent Mithridate dans un assez grand embarras, après l'avoir bloqué, dans le voisinage du lac, entre le fleuve et les marais : καὶ αὐτὸν πρὸς τὴν λίμνην ἐν μέσῳ τοῦ τε ποταμοῦ καὶ τῶν ἑλῶν ἀπολαβόντες ἐθορύβουν. Si cela était vrai, il faudrait en conclure que Mithridate, coupé d'Alexandrie à son arrivée dans l'espace compris entre le lac et le Nil, fit sa jonction avec César vers la limite sud-est du lac, et que tous les deux se portèrent ensuite vers le Nil pour attaquer Ptolémée dans la position décrite au chapitre 28 de la *Guerre d'Alexandrie*. Cette hypothèse forcerait à placer le champ de bataille vers Chæreou ou Hermopolis (*Abou Hommos*).

Malgré cela, nous inclinons à chercher le champ de bataille beaucoup plus loin d'Alexandrie, et nous basons notre opinion sur un seul fait : c'est qu'au dire de toutes les personnes que nous avons consultées, comme aussi à l'inspection des cartes du Delta, il n'existe entre le lac Mareotis et l'ancienne branche Canopique aucune hauteur à laquelle puisse s'appliquer la description qu'on trouve au chapitre 28 de la *Guerre d'Alexandrie*. « Consederat cum copiis rex loco natura munito, quod erat ipse excelsior, planitie ex omnibus partibus subjecta, tribus autem ex lateribus variis genere munitionibus tegebatur : unum latus erat adjectum flumini Nilo, alterum editissimo loco ductum, ut partem castrorum obtineret, tertium palude cingebatur. » Une colline de forme triangulaire, dominant partout un terrain plat, très haute, dont un des côtés était bordé par un marais, dont un autre s'appuyait au Nil, tandis que le troisième côté présentait des défenses naturelles qui l'eussent fait prendre pour celui

d'un camp, était certainement une position très forte. A en croire nos renseignements, une position semblable ne peut se rencontrer que dans la chaîne des montagnes libyques. Pour cette raison, nous conseillâmes à Mahmoud Bey d'étendre ses recherches dans la contrée où cette chaîne se rapprochait autrefois de la branche Canopique, et nous lui signalâmes la position d'Ilkam comme ayant été indiquée par Napoléon I[er] dans son *Précis des guerres de César*. Mahmoud Bey s'attacha alors à déterminer l'ancien cours de la branche Canopique depuis le sommet du Delta jusqu'à son embouchure : il reconnut que depuis ce sommet jusqu'à Momemphis (*Menouf*), comme aussi depuis la ville actuelle de Tiaï el Baroud jusqu'à l'embouchure, le fleuve coulait très loin des montagnes de Libye. L'étendue comprise entre Menouf et Tiaï el Baroud était donc la seule où le Nil se rapprochât des hauteurs, et le problème consistait à y trouver un mamelon qu'on pût identifier avec celui du texte latin. Malheureusement Mahmoud Bey manque des connaissances voulues pour distinguer les positions militaires sur le terrain, ou pour se représenter une bataille de l'époque de César : aussi le problème ne fut-il pas résolu. On ne le résoudra qu'en faisant les recherches que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire en découvrant la hauteur où était situé le camp de Ptolémée, hauteur décrite au chapitre 28 de la *Guerre d'Alexandrie*. Il est possible que le marais qui bordait un de ses côtés n'existe plus, mais on la reconnaîtrait probablement à ses autres caractères.

Les meilleures cartes d'Égypte fixent à 130 kilomètres la distance du cap Chersonèse à la position d'Ilkam : on estimera à cinq jours le temps qu'il fallut à l'armée romaine pour les parcourir tout en opérant sa jonction avec celle de Mithridate. N'ayant pas visité l'Égypte, nous n'avons pu tracer qu'approximativement, sur la planche 18, la ligne qui représente le trajet de César : le canal aux bords escarpés, où Ptolémée essaya d'arrêter l'armée romaine la veille de la bataille (*Guerre d'Alexandrie*, 29), n'est pas figuré sur la planche 18.

Le texte de Dion Cassius, cité plus haut, ne s'accorde nullement avec l'hypothèse qui place le champ de bataille à Ilkam; mais les renseignements militaires de l'auteur grec ne sont pas toujours des plus précis, et nous préférons nous en tenir à la narration latine de la *Guerre d'Alexandrie*. Or cette dernière n'empêche en quoi que ce soit d'opiner pour le champ de bataille d'Ilkam. On a prétendu que le commencement du chapitre 32 faisait entrer César à Alexan-

drie avec sa cavalerie le jour même de la bataille, ce qui prouverait que le lieu du combat n'était pas très loin de la ville : mais les grammairiens et les commentateurs comprennent souvent de la façon la plus fausse les récits militaires de l'antiquité, et quand ils tombent sur des passages où l'auteur se borne à raconter à grands traits, succinctement, ils rapportent volontiers à une même journée plusieurs événements qui ont exigé un temps beaucoup plus long. Dans le cas dont il s'agit, on lit simplement : « Re felicissime celerrimeque gesta, Cæsar magnæ victoriæ fiducia, proximo terrestri itinere Alexandream cum equitibus contendit. » Il n'y a là rien qui force à admettre que César ait fait cette marche sur Alexandrie en un seul jour, ni surtout le jour même de la bataille. Nous dirons plus : au lieu de voir dans ce mouvement de César sur Alexandrie, avec sa seule cavalerie, une raison pour placer le champ de bataille non loin de la ville, tout homme de guerre y verra un motif, au contraire, pour le chercher à plusieurs journées de là. En effet, la cavalerie ne gagne pas en une seule journée, sous le rapport du temps et de la distance parcourue, une avance appréciable sur l'infanterie; mais elle peut facilement, dans quatre ou cinq journées, gagner une étape entière. Il est à croire, d'après cela, que si Alexandrie n'avait été qu'à 30 ou 35 kilomètres du champ de bataille, César s'y serait porté le lendemain du combat avec son infanterie et sa cavalerie pour y faire son entrée à la tête de toute l'armée. Le fait relaté par la première phrase du chapitre 32 de la narration latine s'explique donc beaucoup mieux dans la supposition où Alexandrie aurait été à plusieurs marches du champ de bataille : César, désireux d'y arriver le plus tôt possible, pour profiter de l'effet de sa victoire, aurait pris les devants avec sa cavalerie, gagnant ainsi une journée sur le reste de l'armée.

Ces considérations nous ont engagé à placer le champ de bataille vers Ilkam; mais, faute de renseignements topographiques, nous n'affirmons pas qu'il ne puisse se trouver à hauteur du lac Mareotis, selon ce qu'indique Dion Cassius. Une exploration du terrain, faite avec soin, permettrait seule de donner un jugement : elle devrait consister à découvrir le mamelon triangulaire si nettement désigné par la description du chapitre 28 de la *Guerre d'Alexandrie.*

DEPUIS LA PRISE D'ALEXANDRIE JUSQU'À LA BATAILLE DE ZELA.

Les anciens calendriers donnent, pour la date de la prise d'Alexandrie, le

vi. Kalendas Apriles, qui correspond au 6 février julien, et pour celle de la bataille de Zela, le iv. Nonas Sextiles, qui correspond au 12 juin julien. On a, dans cet espace de quatre mois, un point de repère fourni par un passage d'une lettre de Cicéron à Atticus. On lit dans cette lettre, écrite de Brundisium le 16 des calendes de septembre (*le 25 juin julien*) : «xvii. K. Septembris venerat die xxviii. Seleucea Pieria C. Trebonius, qui se Antiocheæ diceret apud Cæsarem vidisse Quintum filium cum Hirtio.» (*Lettres à Atticus*, XI, 20.) Le xvii. Kalendas Septembres concorde avec le 24 juin julien; donc Trebonius partit de Seleucia Pieria le 28 mai; donc, aussi, César n'arriva pas à Antioche postérieurement à cette dernière date. D'un autre côté il n'est pas probable que Trebonius ait vu César très peu de temps avant son départ pour Brundisium, comme le jour même, la veille ou l'avant-veille, parce que ce détail aurait sans doute été mentionné par Cicéron; on pourra donc supposer qu'il le vit quelques jours auparavant, soit le 23, le 24 ou le 25 mai. On est ainsi conduit à prendre un des jours ici désignés, pour celui de l'arrivée de César à Antioche. Ce qu'il y a de plus simple alors, c'est de choisir le 23 mai, par la raison que Malalas fait arriver César à Antioche le 23 Artemisius, et que l'opinion généralement admise identifie l'Artemisius syro-macédonien avec le mois de mai julien.

On peut, croyons-nous, considérer cette date du 23 mai julien comme précisant assez exactement l'arrivée de César à Antioche, et nous montrerons en effet, plus loin, que les événements de la campagne du Pont se sont passés en moins de trois semaines, comptées depuis le jour où César quitta Antioche.

Est-il possible de déterminer approximativement la date du jour où César partit d'Alexandrie pour la Syrie? Nous commencerons par rétablir le texte original de la dernière phrase du chapitre 33 de la *Guerre d'Alexandrie,* qui fait connaître le départ de César : «Sic rebus omnibus confectis et collocatis, ipse, itinere terrestri, profectus est in Syriam.» D'après cette phrase, César se serait rendu par terre d'Alexandrie en Syrie. Comment la concilier avec cette autre phrase du chapitre 66 : «Ipse eadem classe, qua venerat, proficiscitur in Ciliciam»? Aussi plusieurs commentateurs ont-ils regardé les mots *itinere terrestri* comme une interpolation. C'est de toute évidence; car il est clair que César, qui avait une flotte plus que suffisante pour porter la 6e légion, n'a pas songé un seul instant à se rendre en Syrie à travers le désert, lorsqu'il pouvait faire le trajet par mer beaucoup plus vite et beaucoup plus commodé-

ment. Cela étant, on considérera que César, pendant la traversée, s'arrêta dans la plupart des grandes villes de la côte (*Guerre d'Alexandrie,* 65); par suite on estimera à peu près à quinze jours la durée de son trajet d'Alexandrie à Antioche, et on en conclura qu'il dut partir d'Égypte le 9 mai environ. Nous avons admis qu'il y débarqua le 22 août de l'année précédente : on voit donc qu'il y serait resté en tout huit mois et demi passés.

On peut regarder comme certain que César profita de son séjour à Antioche pour prendre les premières dispositions nécessitées par la guerre qu'il allait entreprendre contre Pharnace. Selon toutes les probabilités, il y trouva les rapports que Marc Antoine lui envoyait d'Italie, et ce fut peut-être d'Antioche qu'il fit partir Marcus Gallius pour l'Italie, avec mission de rétablir la discipline dans les légions de la vieille armée.

Continuant les suppositions les plus probables, on estimera à trois jours le temps que César passa dans la ville d'Antioche, et on l'en fera partir le 26 mai pour la Cilicie, sur la même flotte qui l'avait amené : «Ipse eadem classe, qua venerat, proficiscitur in Ciliciam.» Ces mots du texte montrent qu'il débarqua en Cilicie avec la 6e légion, venue d'Égypte, et sans doute avec un peu de cavalerie. D'après la narration latine (chapitre 66), il resta quelque temps à Tarsus pour régler les affaires de la province et des cités voisines. Il n'est pas difficile de retracer la suite des faits qui se passèrent dans les dix-sept jours écoulés depuis l'arrivée de César à Tarsus (soit le 27 mai) jusqu'à la bataille de Zela (le 12 juin). César disposait de trois légions : la 36e et la légion du Pont, qui s'étaient retirées en Asie après la bataille de Nicopolis (*Guerre d'Alexandrie,* 40), et la 6e, qu'il avait amenée d'Alexandrie. Son premier soin devait être de concentrer ces forces sur un point déterminé des frontières méridionales du Pont, pays qui allait devenir le théâtre de la guerre. Bien qu'on soit dans l'ignorance des routes alors existantes, on ne se trompera pas sensiblement en cherchant ce point sur la direction générale de Mazaca à Amasia. (Voir *planche 21*[1].) La concentration des trois légions exigeait un temps dont on peut se faire une idée assez précise par la distance qui séparait

[1] On lit au chapitre 67 de la *Guerre d'Alexandrie :* «(Cæsar) quum propius Pontum finesque Gallogræciæ accessisset»; mais ce texte, croyons-nous, n'oblige nullement à faire entrer César sur le territoire galate. Si on le fait marcher droit du sud au nord, à travers la Cappadoce, dans la direction de Mazaca à Amasia, on peut très bien dire que ce mouvement le rapprochait du Pont et des frontières de la Gallo-Grèce. (*Voir planche 21.*)

Tarsus des frontières du royaume de Pharnace. Cette distance est d'environ 400 kilomètres : il faut à de l'infanterie onze jours pour la franchir. Si donc on fait partir la 6ᵉ légion de Tarsus le lendemain de son arrivée dans cette ville, c'est-à-dire le 28 mai, on voit qu'elle put se trouver au lieu de réunion vers le 7 juin. On ne doit pas douter que César n'ait envoyé des ordres à Domitius précédemment pour que les deux autres légions y arrivassent de leur côté à la même époque. Il fallait donc douze jours, comptés depuis l'arrivée de César à Tarsus, pour que la concentration de l'armée fût terminée. Laissant ses troupes s'acheminer vers le lieu désigné, César, de sa personne, employa ces douze jours comme il est relaté au chapitre 66 de la *Guerre d'Alexandrie :* après être resté à Tarsus le temps nécessaire, qu'on estimera à trois jours, il en partit le 30 mai pour rejoindre l'armée, traversa la Cappadoce à grandes journées, passa deux jours à Mazaca, fit depuis là une pointe sur Comana de Cappadoce pour y juger un litige religieux, et rejoignit l'armée sur les frontières du Pont. Qu'on ait égard aux distances (250 kilomètres de Tarsus à Mazaca, 150 kilomètres de Mazaca aux frontières du Pont, 90 kilomètres de Mazaca à Comana de Cappadoce), et on pourra établir approximativement le tableau suivant :

Arrivée de César à Tarsus avec la 6ᵉ légion	27 mai.
La 6ᵉ légion part pour les frontières du Pont	28 mai.
César part de Tarsus de sa personne	30 mai.
César arrive à Mazaca	1ᵉʳ juin.
Séjour à Mazaca	1ᵉʳ et 2 juin.
César se rend à Comana	3 juin.
César institue Lycomède	4 juin.
César part de Comana pour rejoindre l'armée	5 juin.
La 6ᵉ légion arrive au lieu de concentration	7 juin.
César rejoint l'armée	8 juin [1].

[1] Les auteurs modernes qui ont cherché à s'expliquer le chapitre 66 de la *Guerre d'Alexandrie* se sont perdus dans des calculs de temps et de distance, à tel point que la plupart ont substitué, dans le texte, Comana du Pont à Comana de Cappadoce. Un de leurs torts est de croire que César faisait toujours route avec ses troupes, même loin de l'ennemi, et de ne pas distinguer les différents cas, comme celui d'une période de concentration, par exemple, où un général en chef attend ordinairement, avant de rejoindre l'armée, que les parties qui la composent soient réunies. Le «magnis itineribus per Cappadociam confectis» ne s'applique pas aux marches de l'armée ou d'une partie de l'armée, mais à celles de César qui, voyageant sans troupes et en pays soumis, pouvait faire facilement 80 à 100 kilomètres par jour.

Avant d'arriver dans le Pont, César accorda une entrevue à Dejotarus, venu à sa rencontre, et en exigea une légion et de la cavalerie. (*Guerre d'Alexandrie*, 68.) Comme ces troupes figurèrent à la bataille de Zela, on admettra que Dejotarus les tenait rapprochées de la frontière depuis quelque temps pour s'opposer à Pharnace, qu'il eut son entrevue avec César le 7 juin, et qu'il employa le 7 et le 8 à les porter au lieu de réunion.

On regardera comme certain que Pharnace prit la position de Zela à la nouvelle des mouvements de concentration des troupes romaines, par conséquent avant que César n'eût atteint les frontières du Pont. D'autre part, Appien nous apprend que le roi envoya des députés à César à une distance de 200 stades (37 *kilomètres*) pour traiter de la paix. (*Guerres civiles*, II, 91.) Il n'est pas probable que Pharnace ait attendu, pour tenter cette négociation, que César fût déjà en marche avec toute l'armée : on supposera plutôt qu'il les fit partir pendant que César, arrivé au lieu de la concentration, achevait ses préparatifs pour la marche en avant, et on se verra conduit à conclure que l'armée romaine fut rassemblée à 37 kilomètres au sud de Zela. Si, en outre, on tient compte d'un renseignement des plus intéressants consigné dans Suétone, on parvient à se former une idée assez nette des opérations militaires qui précédèrent la bataille du 12 juin. Suétone (*César*, 35) rapporte que César, le cinquième jour de son arrivée, défit complètement Pharnace en une seule bataille, pendant les quatre heures qu'il l'eut en vue. On ne saurait douter que les cinq jours ne soient ici comptés depuis celui où César rejoignit ses troupes au lieu désigné pour leur concentration; il correspond donc au 8 juin, puisque la bataille est du 12. Voici alors comment on peut présenter, et presque avec certitude, croyons-nous, la succession des faits relatifs aux cinq jours que dura la guerre du Pont :

César arrive au lieu de concentration, à 37 kilomètres de Zela......	8 juin.
César reçoit les députés de Pharnace; il donne les derniers ordres pour la marche du lendemain............................	9 juin.
Premier jour de marche de l'armée..........................	10 juin.
Second jour de marche..................................	11 juin.
Bataille de Zela...	12 juin.

DU CHAMP DE BATAILLE DE ZELA.

MM. Perrot et Guillaume, chargés en 1861 d'une mission scientifique en

IMPRIMERIE NATIONALE.

Asie Mineure, visitèrent les environs de Zileh pour essayer de découvrir le champ de bataille où César défit Pharnace. Le résultat de leurs recherches parvint, par l'entremise de M. Renier, à Napoléon III sous forme d'un mémoire, auquel était joint un levé à vue de la contrée qui s'étend au nord de Zileh. C'est là que M. Perrot place le champ de bataille, à deux heures de marche de la ville, et sur la route qui conduit à Amasia. N'ayant pas visité les lieux, nous regardons comme oiseux de discuter le mémoire de M. Perrot. La planche 21 reproduit à l'échelle du 200,000e le plan que M. Guillaume a levé sur le terrain : nous ne le donnons qu'à titre de document.

DEPUIS LA BATAILLE DE ZELA JUSQU'AU RETOUR À ROME.

César partit du champ de bataille de Zela le lendemain de sa victoire, c'est-à-dire le 13 juin, avec une escorte de cavaliers équipés à la légère, pour se rendre dans la province d'Asie à travers la Gallo-Grèce et la Bithynie. (*Guerre d'Alexandrie*, 78.) La route le conduisait par Ancyra (*Angora*) et Nicæa. (Voir *planche 21.*) En chiffres ronds, on peut évaluer à 330 kilomètres la distance de Zela à Ancyra, et à un peu moins celle d'Ancyra à Nicæa. Rien ne permet de supputer le temps qu'il mit à parcourir cette distance totale de plus de 600 kilomètres; car on ignore et les lieux où il séjourna et la durée de ses arrêts. Mais qu'on estime approximativement à treize ou quatorze jours le temps nécessaire pour le trajet proprement dit, à une huitaine de jours celui qu'exigea le règlement des affaires indiquées au chapitre 78 de la *Guerre d'Alexandrie*, et on pourra fixer au 4 juillet la date du départ de Nicæa. Depuis cette ville principale de la Bithynie jusqu'au lieu d'embarquement choisi sur la côte de la province d'Asie, la distance ne doit pas s'évaluer à moins de 300 kilomètres, qui purent être franchis en sept jours : César se serait donc embarqué pour la Grèce du 11 au 15 juillet environ, soit le 14. D'après les renseignements qu'on trouve dans Diodore (*Bibliothèque historique*, XXXII, 27) et dans Cicéron (*Lettres à Atticus*, XI, 20 et 21), on doit croire qu'il passa par Athènes, Corinthe et Patræ. Il n'est pas permis d'affirmer qu'il alla par terre de Corinthe à Patræ. Nous supposons, au contraire, qu'il fit par mer tout le trajet de Corinthe à Tarente. Considérant, de plus, que le trajet complet, depuis la côte d'Asie jusqu'à Tarente, représente à peu près la moitié de celui qu'avait fait Domitius un mois auparavant depuis Seleucia Pieria jusqu'à Brundisium, et qui avait duré

vingt-huit jours (*Lettres à Atticus*, XI, 20), nous estimons le premier à quatorze jours; nous comptons quatre ou cinq jours passés à Athènes ou ailleurs, et nous concluons que César dut arriver à Tarente vers la fin de juillet. (Voir *Appendice C*, *Tableau des dates.*)

La date du débarquement à Tarente peut d'ailleurs se déterminer par d'autres considérations, à quelques jours près, comme on va le voir, grâce à une lettre que Cicéron écrivit à sa fille Terentia le 8 août de cette même année 47 (*Kalendis Octobribus*, a. u. c. 707; *Lettres familières*, XIV, 20). On sait que César, arrivé à Tarente, se rendit par terre à Brundisium et que, sur cette nouvelle, Cicéron, qui séjournait dans cette dernière ville, alla à sa rencontre. Nous regardons comme probable que César ne fit pas en un jour les 44 milles (*66 kilomètres*) qui séparaient les deux villes, parce qu'en admettant qu'il se soit écoulé au moins une nuit entre le débarquement à Tarente et l'arrivée à Brundisium, on s'explique beaucoup mieux comment Cicéron put être informé en temps utile. Allant toujours au plus probable, on laissera César deux jours à Brundisium, c'est-à-dire celui de son arrivée et le suivant; on le fera partir le lendemain pour Rome, et on fera quitter la ville à Cicéron vingt-quatre heures après César. Cicéron écrivit des environs de Venusia (*Venosa*), le 8 août julien, la lettre mentionnée plus haut, où il annonçait son arrivée prochaine à Tusculum pour le 13 ou 14 du mois. On est en droit de supposer qu'il l'expédia le lendemain de son arrivée à Venusia, ce qui place le jour de son départ de Brundisium au 4 août, eu égard à la distance de 200 à 220 kilomètres qui sépare les deux villes, et que Cicéron n'aura pas franchie en moins de quatre jours. Il se serait donc porté à la rencontre de César le 1er août. César, par suite, a pu débarquer à Tarente le 31 juillet; son arrivée à Rome tombe vers la fin de la première quinzaine d'août.

DE LA CAMPAGNE DE DOMITIUS CONTRE PHARNACE.

Au dire de Dion Cassius, la bataille de Nicopolis fut livrée à l'approche de l'hiver. (*Histoire romaine*, XLII, 46.) Nous avons adopté le milieu de novembre, parce que cette époque de l'année julienne répond assez exactement, dans le nord de l'Asie Mineure, à l'indication de l'historien grec.

A la lecture des chapitres 38 et 39 de la *Guerre d'Alexandrie*, on est tenté de croire à une omission dans le récit de l'auteur. Celui-ci, en effet, après

avoir relaté que Pharnace intercepta les courriers qui portaient à Domitius des nouvelles d'Alexandrie, ajoute que ce lieutenant, plus inquiet du danger où se trouvait César que du sien propre, ne crut pas cependant pouvoir se retirer en sûreté s'il acceptait les conditions qu'il avait rejetées d'abord. Ne semble-t-il pas, d'après cela, que Pharnace ait communiqué à Domitius le contenu des lettres interceptées ? Nous avons adopté cette version dans notre exposé de la campagne.

Pharnace fit creuser, à partir des murs de Nicopolis (voir *planche 14 bis*), deux fossés parallèles qui couvraient les deux ailes de son infanterie : « Itaque ab oppido, qua facillimum accessum et æquissimum ad dimicandum nostris videbat, fossas duas directas, non ita magno medio intervallo relicto, quatuor pedum altitudinis in eum locum deduxit, quo longius constituerat suam non producere aciem. Inter has fossas aciem semper instruebat. » L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* entend ici par *fossa directa* un fossé à parois verticales, semblable à celui que César appelle *fossa directis lateribus* au chapitre 72 du livre VII de la *Guerre des Gaules*. Ce n'était qu'à cette condition que des fossés de quatre pieds de profondeur, comme ceux de Pharnace, pouvaient offrir un obstacle de quelque valeur. Ils furent conduits dans une direction perpendiculaire à celle du mur de place.

RÉORGANISATION DE LA COALITION.

Nous avons cru pouvoir admettre qu'après la bataille de Pharsale, Labienus arriva à Dyrrhachium avec les débris gaulois et germains de sa cavalerie. (Voir *Guerre d'Afrique*, 19.) La distance à franchir était de plus de 450 kilomètres : nous faisons donc arriver Labienus à Dyrrhachium le 8 juillet, c'est-à-dire neuf jours après la bataille.

Nous renvoyons à l'*Appendice C* pour la connaissance des dates qui se rapportent à la réorganisation de la coalition en Afrique. Nous fixons la durée de la traversée de Caton depuis Patræ jusque dans les parages de Cyrène en nous basant sur un passage de la *Guerre d'Afrique*, chapitre 34, où il est dit qu'une flotte de transport mit, par un temps favorable, quatre jours pour aller de Lilybæum à Ruspina. Comme le trajet de Patræ vers Cyrène est près du triple, et que la flotte de Caton portait des troupes, nous avons adopté douze jours de traversée.

Les préparatifs de la marche de trente jours à travers le désert (voir *page 85*) ont probablement exigé un mois, soit le mois de novembre tout entier.

Arrivé à Leptis en Libye le 29 décembre, Caton y passa l'hiver. Nous le faisons partir de Leptis dans les premiers jours de mars, et, considérant, d'après la Table de Peutinger, qu'il y avait depuis là jusqu'à Hadrumetum 500 milles (*750 kilomètres*), nous admettons, pour la date de son arrivée dans cette dernière ville, la fin de mars ou le commencement d'avril de l'an 47.

Les événements de la fin de 48, dans lesquels Caton joua un rôle important, ne sont pas racontés identiquement par les différents historiens. En cas de divergence, nous avons donné la préférence à Lucain qui vécut plus près des événements dont il s'agit. Ainsi nous admettons que Cnæus Pompée accompagna Caton en Libye, que la ville de Cyrène fut prise à la suite d'un siége, et que Cornelia se trouvait avec Sextus Pompée quand celui-ci fut poussé par le vent vers le camp de Caton. (*La Pharsale*, livre IX, vers 119, 172, 297.)

LIVRE HUITIÈME.

TROISIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'AFRIQUE.

[Les dates sont exprimées en style julien.]

DE LA DURÉE DU TROISIÈME SÉJOUR DE CÉSAR À ROME.

L'époque où César arriva à Rome après la guerre du Pont a été fixée plus haut, page 275, au milieu d'août. On connaît avec certitude la date de son arrivée à Lilybæum (*Guerre d'Afrique,* 1), laquelle correspond au 23 octobre julien. Si on évalue à quatorze jours le temps qu'il mit pour se rendre à Lilybæum, on trouve qu'il séjourna à Rome un peu moins de deux mois.

On n'a aucune donnée pour déterminer le jour où César apaisa la révolte de ses vieilles légions au Champ de Mars. (Voir *page 102*.) Si on considère qu'elles stationnaient en Campanie et qu'elles marchèrent probablement sur Rome aussitôt après la tentative d'apaisement faite par Salluste, on pourra placer l'événement dans les derniers jours d'août.

DES VILLES MENTIONNÉES DANS LE *BELLUM AFRICÆ*.

Celles dont l'identification à d'autres villes aujourd'hui existantes ne fait aucun doute sont les suivantes : Lilybæum (*Marsala*), Clupea (*à 2 kilomètres de Klibia*), Neapolis (*à 3 kilomètres de Nabel*), Hadrumetum (*Sousse*), Ruspina (*Monastir*), Leptis minor (*ruines près de Lamta*), Thapsus (*ruines*), Thysdrus (*El Djem*). Quant aux autres villes mentionnées dans le *Bellum Africæ,* nous présenterons les observations suivantes, qui sont le résultat des recherches auxquelles nous nous sommes livré en 1886, en Tunisie, pour reconstituer la campagne de César.

Uzita. — La grande plaine qui s'étend en longueur du sud au nord, depuis Djemmal jusqu'à la mer (voir *planche 20*), est traversée dans cette même

direction par l'Oued Ras el Mardj, qui n'a d'eau que pendant les pluies d'hiver. Sur la rive droite de ce cours d'eau, à l'est du village de Mazdour, se trouve un tertre de forme ronde, d'environ cinquante hectares de superficie, formé entièrement des ruines de l'ancienne ville d'Uzita. Les études militaires de cette guerre ne permettent aucun doute à ce sujet.

Aggar. — A 4 kilomètres de l'ancienne Leptis, entre Bou Hadjer et Keser Helal, près de la route qui joint ces deux villages (voir *planche* 20), existent les vestiges bien accusés d'une ville antique. Presque à fleur de sol, ils ne s'aperçoivent pas de la route, et il faut, pour les reconnaître, entrer dans les bois d'oliviers qui la bordent des deux côtés. Nous n'osons pas affirmer que des fouilles, faites sur place, révéleront un jour le nom de la ville à laquelle ces vestiges doivent être rapportés; mais nous n'hésitons pas un seul instant, au point de vue militaire, à y voir les restes de la ville désignée sous le nom d'Aggar dans la *Guerre d'Afrique.*

Lorsqu'en 1866 nous dirigions M. Daux, par ordre de Napoléon III, dans des recherches préparatoires en Tunisie, nous l'engageâmes à chercher les ruines d'Aggar au sud de celles de l'ancienne Leptis. M. Daux, le premier, découvrit les vestiges que nous signalons plus haut. Le plan qu'il adressa à l'Empereur montre que la ville possédait des bains décorés de mosaïques, de gros murs, deux forteresses, dont une à chaque extrémité de l'enceinte, enfin tout ce qui indique une place de guerre.

Tegea. — Ben Hassan est une petite localité située dans les montagnes à 11 kilomètres de Moknine, vers le sud-ouest. L'Oued Sultan ravine profondément la contrée; il passe tout près de Ben Hassan. A quelques centaines de mètres de cette localité se voient les traces de ruines, que nos recherches nous engagent à proposer comme étant celles de Tegea. La ville aurait occupé la partie la plus élevée d'un sommet, dominé lui-même par d'autres sommets peu éloignés de là. La configuration de ces hauteurs aide à comprendre pourquoi Scipion établit trois camps lorsqu'il vint prendre position à Tegea. (*Guerre d'Afrique,* 67 et 78.)

Zeta. — Lorsqu'on est fixé sur les emplacements d'Aggar et de Tegea, on reconnaît aisément, à la seule inspection d'une carte, que Zeta ne doit se

chercher qu'au sud ou à l'ouest des deux villes désignées. Et si on considère que la marche de César vers le sud, sur Sarsura et Thysdrus (*Guerre d'Afrique*, 75 et 76), se fit postérieurement à la marche sur Zeta (*Guerre d'Afrique*, 68), on en infère qu'il convient de placer cette dernière ville à l'ouest d'Aggar et de Tegea, et à la distance indiquée par la narration latine, sauf erreur de copiste. M. Daux ayant dirigé ses recherches de ce côté, finit par trouver sous terre, à Bourdjine, des tronçons de colonnes de marbre, quelques pans de murs puissants, des meules en pierre du Vésuve ou de l'Etna, pierre noire volcanique dont se servaient les Romains, des fragments de poterie antique, des lampes sépulcrales, etc. Ces vestiges sont à 18 kilomètres, c'est-à-dire à 12 milles, des hauteurs où nous plaçons les trois camps de Scipion, près de Tegea, tandis que le texte latin exigerait une distance de 10 milles seulement; néanmoins nous n'hésitons pas à assimiler Bourdjine à l'ancienne Tegea.

Vaga. — «Legati interim ex oppido Vaga, quod finitimum fuit Zetæ», dit l'auteur de la *Guerre d'Afrique* au chapitre 74. Cette ville, voisine de Zeta, est mentionnée par Ptolémée et dans l'Itinéraire d'Antonin comme échelonnant la route de Thysdrus (*El Djem*) à Aquæ Regiæ. Juba la fit détruire; mais elle fut relevée de ses ruines, puisque Pline écrit qu'elle fut habitée plus tard par toute une population de citoyens romains. Si la petite ville de Bourdjine s'est substituée à celle de Zeta, comme nous le croyons, on peut en conclure que celle de Knaïs a remplacé l'ancienne Vaga : on ne compte, en effet, que 8 kilomètres de Bourdjine à Knaïs, et cette dernière localité présente, comme vestiges, les ruines d'un beau théâtre, celles d'un vaste temple et deux puits d'eau douce servant encore aujourd'hui aux besoins des habitants.

Sarsura. — Nous plaçons cette ville sur le sommet d'un mamelon à pentes douces, situé à 2 ou 3 kilomètres du village arabe de Bou Merdas, vers le sud-est. Les fouilles de M. Daux mirent au jour des pavages entiers en belles mosaïques fines, des tronçons de colonnes de marbre, des poteries, des tombes, des fondements de murs de 3 mètres d'épaisseur, assez bon nombre de citernes phéniciennes, des débris divers de marbres décoratifs. Au sommet du mamelon était l'acropole.

Achulla. — El Alia passe généralement pour être l'Acholla de Tite Live et de

IMPRIMERIE NATIONALE.

Strabon, l'Achola de Ptolémée, l'Achollitanum oppidum de Pline. M. Mommsen place Achulla entre Caput Vada et Ruspæ, vers Henchir Badria, c'est-à-dire loin d'El Alia, vers le sud. A ne considérer les choses qu'au point de vue militaire, il est impossible que la ville mentionnée aux chapitres 33 et 43 de la *Guerre d'Afrique* ait été située à une si grande distance, c'est-à-dire à quatre journées de marche de Ruspina. Comment comprendre que César, qui se tenait renfermé dans les lignes de Ruspina, où il attendait l'arrivée de ses renforts, eût consenti à envoyer des troupes de garnison dans une ville si éloignée? Sous ce rapport, la position d'El Alia convient beaucoup mieux. Le sol, sur une assez grande étendue, est jonché de matériaux; on reconnaît, le long de la plage, les traces d'un quai.

Parada. — Cette ville n'a pas encore été retrouvée. On se demande si l'orthographe donnée par les manuscrits n'est pas fautive.

Usceta. — Après la bataille de Thapsus, César marcha sur Utica. On lit dans la narration latine qu'il arriva à Usceta (ou Usseta) où Scipion avait un grand approvisionnement de blé, d'armes, de traits, et une garnison peu nombreuse, et qu'il se dirigea de là vers Hadrumetum. (*Guerre d'Afrique*, 89.) Usceta était donc située entre cette dernière ville et Thapsus. Mannert la regarde comme identique avec Uzita : tout porte à croire qu'il a raison. César avait longtemps opéré contre Uzita; obligé de lever le siège de la place, il avait pris position d'abord à Aggar, puis à Thapsus. Scipion, pour suivre César, avait quitté Uzita : on comprend donc qu'il y ait laissé les vivres et le matériel de guerre mentionnés par l'auteur latin. Qu'on remarque maintenant que cette place se trouvait sur la ligne de marche de Thapsus à Hadrumetum, comme le texte l'exige, et on regardera comme très probable qu'elle était bien celle que les manuscrits désignent au chapitre 89 sous la dénomination d'Usceta ou d'Usseta.

TABLEAU DE DISTANCES POUR L'INTELLIGENCE DE LA GUERRE D'AFRIQUE.

	kilomètres.
D'Hadrumetum à Ruspina	21
De Ruspina à Leptis	12
De Leptis à Thapsus	18



	kilomètres.
De Ruspina à Uzita	13
D'Uzita à Leptis	10
D'Uzita à Aggar	13
D'Aggar à Tegea	12
D'Aggar à Zeta (*Bourdjine*)	28
D'Aggar à Sarsura	26
De Sarsura à Thysdrus	16
De Thapsus à Hadrumetum	46
D'Hadrumetum à Utica	181
De Thapsus à Utica	227
De Tunis aux ruines d'Utica	35
D'Utica à Zama	140

DU LIEU DE DÉBARQUEMENT DE CÉSAR.

On lit dans la *Guerre d'Afrique*, chapitre 3, que César, à son départ de Sicile avec le premier convoi, n'indique pas de rendez-vous aux pilotes et aux commandants de vaisseaux, parce qu'il s'attendait à trouver les ports de la côte d'Afrique gardés par l'ennemi, et qu'alors le hasard seul pouvait lui fournir une occasion favorable pour débarquer sur un point quelconque. Cette assertion est insensée et prouve que l'auteur latin ignorait les devoirs qui incombent à un commandant en chef. César, qui se voyait empêché de prendre terre sur la côte du nord où dominaient les flottes ennemies, réunies dans le port d'Utica, assigna comme lieu de réunion à la sienne les côtes qui s'étendent au sud du cap Bon. Il savait, par les renseignements qu'il se faisait donner continuellement, que toute cette côte était mal gardée; il avait d'ailleurs bien des chances de se dérober aux tentatives des flottes de Scipion dans une saison où celles-ci ne pouvaient maintenir leurs croisières : son débarquement ne devait donc présenter aucune difficulté sérieuse; mais il arriva qu'un coup de vent dispersa sa flotte au moment où elle allait doubler le cap Bon.

DES FORCES DE CÉSAR AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE.

Le premier convoi, parti de Sicile avec César le 31 octobre, portait six légions et 2,000 chevaux. Il fut dispersé; César ne débarqua à Hadrumetum, le 3 novembre, qu'avec 3,000 légionnaires et 150 chevaux. Le 6 novembre

plusieurcs galères et vaisseaux de transport rejoignirent à Leptis. Les forces s'élevèrent, à partir de là, à vingt-trois cohortes; car les chapitres 9 et 10 montrent que César, après avoir laissé six cohortes à Leptis et une légion à Ruspina, partit pour s'embarquer avec les sept cohortes restantes. Dans la matinée du 8 novembre il fut rejoint par d'autres vaisseaux; la narration latine porte, chapitre 11: «subito navium pars, de qua timebat, ex errore eodem conferebatur», ce qui semble indiquer que ces vaisseaux composaient tout le reste du convoi parti de Sicile le 31 octobre. César aurait donc disposé, dès ce moment, de six légions et de 2,000 chevaux. On ne doit pas estimer à plus de 3,600 hommes, croyons-nous, l'effectif moyen de ces légions.

DE LA BATAILLE DE RUSPINA.

Lors des recherches que nous fîmes en Tunisie au mois de février 1886, dans le but de reconstituer les deux campagnes d'Afrique, nous pûmes nous assurer, en comparant le terrain aux descriptions si fidèles qu'en fait l'auteur du *Bellum Africæ*, que celui-ci, quel qu'il soit (car on ignore son nom), prit sûrement part aux opérations de la guerre de l'hiver de 47 à 46, attaché peut-être à l'état-major même de César[1]. D'après sa narration, la bataille de Ruspina fut livrée à environ 3 milles (*4 kilomètres 1/2*) du camp que l'armée romaine occupait près de cette place, et dans une plaine qu'il désigne par les mots «in campis planissimis purissimisque». (Chapitre 19.) On peut regarder comme certain qu'il s'agit ici de la vaste plaine située entre les deux lignes de hauteurs dont l'une borde la mer au sud de Monastir et dont l'autre court parallèlement à la première dans la direction de Saheline, Menzel Harb et Mazdour. (Voir *planche 20*.) Cette plaine s'étend depuis la mer jusqu'au delà de Zermadine, sur plus de 20 kilomètres de longueur. Elle est en effet plane et unie comme un miroir, particulièrement dans sa partie nord, souvent inondée à l'époque des pluies. Elle présente là une terre d'alluvion où ne croît ni un arbre, ni aucune plante. C'est la même plaine que l'auteur décrit

[1] Lorsque nous écrivîmes dans la préface du présent ouvrage que le *Bellum Africæ* pouvait avoir pour auteur Hirtius, nous n'avions pas encore fait nos recherches en Tunisie. Nous regardons aujourd'hui cette opinion comme inadmissible, par la raison que l'auteur était indubitablement présent à l'armée d'Afrique, et qu'Hirtius se trouvait alors à Rome, comme on le voit dans la correspondance de Cicéron. (*Lettres à Atticus*, XII, 2.)



au chapitre 37. Nous avons marqué sur la planche 20 l'emplacement du champ de bataille. Les collines dont il est fait mention aux chapitres 14 et 18 de la narration latine sont celles qui bordent la partie septentrionale de la plaine vers l'est, et auxquelles s'appuyait l'aile gauche de l'armée romaine.

Dans le récit de la bataille, tel que nous le présentons, nous estimons à 360 hommes l'effectif moyen des cohortes, ce qui ne peut être loin de la vérité. César rangea d'abord sur une seule ligne ses trente cohortes non déployées, séparées les unes des autres par d'assez grands intervalles, et il s'avança dans cet ordre de bataille. Lorsqu'il fut arrivé à proximité de l'ennemi et qu'il l'eut vu se préparer à l'attaque, il déploya ses cohortes pour le combat, de manière à présenter une ligne continue où chaque intervalle, réduit autant que possible, n'avait plus pour but que de distinguer les cohortes comme unités tactiques. (Voir aux *Remarques générales.*) Nous supposons les hommes placés sur huit rangs de profondeur : chacune des trente cohortes aurait alors couvert un rectangle de 276 pieds sur 50 pieds (*81 mètres sur 15 mètres*), et la longueur du front de cette infanterie, déployée en bataille au commencement de l'action, aurait été de 2,500 mètres environ.

L'auteur latin écrit que César avait en tout trente cohortes, 400 cavaliers et 150 archers : « quorum omnino numerus fuit xxx. cohortium cum equitibus cccc., sagittariis cl. ». (Chapitre 12.) Désigne-t-il ici la cavalerie et les archers que César avait sous la main avant d'envoyer des ordres au camp pour en faire venir toute sa cavalerie et son petit nombre d'archers (chapitre 12), ou bien veut-il parler des cavaliers et des archers dont César disposa pendant la bataille, lorsque les renforts l'eurent rejoint? Les mots « quorum omnino numerus » nous font pencher pour cette seconde opinion; mais on est alors étonné de la faiblesse numérique de la cavalerie de César, si on considère le rôle qu'elle joua dans la double bataille. On remarquera que César était parti de Sicile avec 2,000 chevaux (chapitres 1 et 2) et que, débarqué à Hadrumetum le 3 novembre avec une partie de son convoi (3,000 légionnaires et 150 chevaux; chapitre 3), il avait été rejoint par le reste de ses vaisseaux le 8 novembre, le jour même de la bataille, de très grand matin (chapitre 11); on doit donc admettre qu'il disposait, dès ce jour-là, de toute la cavalerie avec laquelle il avait quitté la Sicile, c'est-à-dire de 2,000 chevaux à peu près. Si on admet que plusieurs centaines de chevaux aient été laissés au camp, pour cause de maladie ou par suite des fatigues de la traversée, lorsque César y

fit demander toute sa cavalerie et ses archers, on pourra adopter le chiffre de 1,400 chevaux disponibles pour le combat, chiffre qui satisfait beaucoup mieux l'esprit que celui de 400. Ces raisons nous portent à croire que le *equitibus cccc.* du texte provient d'une erreur de copiste et qu'il faut lire *equitibus* MCCCC., comme nous l'avons admis, ou peut-être *equitibus* ↀↀ.

Il n'est pas une seule bataille de César dont se soient plus occupés les commentateurs, les traducteurs et les historiens. La difficulté était de comprendre le chapitre 17 où l'auteur fait connaître les ordres que donna César pour rompre le cercle dans lequel les ennemis l'avaient enveloppé. Guischard, Rösch, le général de Göler, M. Rüstow, des commentateurs du *Philologus* et d'autres encore, ont tous fourni leurs explications. Il n'en est aucune d'admissible, par la raison toute simple qu'aucun de leurs auteurs n'a compris le sens du texte latin. Ignorant d'ailleurs que les grands généraux agissent toujours simplement à la guerre, parce que tout mouvement compliqué présente du danger, ces différents auteurs ont eu le tort d'imaginer des manœuvres qui eussent été inexécutables dans la situation critique où se trouvait l'armée romaine, cernée de très près et de tous les côtés par l'armée numide. César agit dans cette circonstance de la façon la plus simple, et la narration latine indique sa manœuvre très clairement pour quiconque est familiarisé avec le mode de formation et avec la tactique des troupes romaines.

Nous prendrons le récit au moment où l'armée de César fut cernée par la cavalerie ennemie : « Ita puncto temporis omnibus legionariis ab hostium equitatu circumventis Cæsarisque copiis in orbem compulsis, intra cancellos omnes conjecti pugnare cogebantur. » (Chapitre 15.) Ce fut à ce moment que César donna l'ordre indiqué dans le texte comme il suit : « Jubet aciem in longitudinem quam maximam porrigi, et, alternis conversis cohortibus, ut una post alteram ante signa tenderet, ita coronam hostium dextro sinistroque cornu mediam dividit. » (Chapitre 17.) Pour comprendre cette manœuvre, il faut d'abord fixer le sens de l'expression *ante signa tendere*, ce qui nous oblige à rappeler sommairement quel était l'ordre de combat de la cohorte. Une cohorte se composait de trois manipules placés de front l'un à côté de l'autre. Chaque manipule avait au moins huit rangs de profondeur; les rangs étaient à 6 pieds de distance l'un de l'autre; dans l'ordre à files serrées, chaque homme tenait dans le rang un espace de 3 pieds de front. Il y avait, par manipule, une enseigne placée au milieu d'un des premiers rangs, ordinairement au deuxième.

(Voir aux *Remarques générales.*) Comme on le voit, la cohorte était placée et combattait presque tout entière en arrière de la ligne des enseignes, ce qui

3ᵉ manipule. 2ᵉ manipule. 1ᵉʳ manipule.

s'exprimait en disant : *cohors post signa tendit.* Quelque conversion que fît une cohorte autour d'une de ses ailes, les rangs ne s'en trouvaient pas intervertis, et, après la conversion, elle n'en était pas moins placée en arrière des enseignes. Mais le contraire avait lieu si la cohorte faisait une conversion face en arrière, par un demi-tour individuel des légionnaires : dans ce cas, elle se trouvait placée en majeure partie en avant de la ligne des enseignes, et on disait : *cohors ante signa tendit.* Cette explication permettra de comprendre facilement le texte cité plus haut. Les mots «alternis conversis cohortibus, ut una post alteram ante signa tenderet» signifient simplement que les cohortes, comptées de deux en deux (on supposera, pour fixer les idées, que ce fussent les cohortes de numéros pairs), firent une conversion face en arrière, par un demi-tour individuel des hommes, ce qui plaçait ces cohortes en avant de la ligne de leurs enseignes (*ante signa*); et le *post alteram* montre qu'elles se portèrent ensuite chacune derrière la cohorte voisine de numéro impair. Ce mouvement était des plus simples et très facile à exécuter, même pendant le combat. Après la conversion faite sur place, tous les rangs de légionnaires n'avaient qu'à marcher en avant d'une distance égale à la profondeur de la cohorte derrière laquelle ils devaient se placer, à s'arrêter pour faire chacun un à-gauche ou un à-droite, à marcher de nouveau de la longueur du front de cette même cohorte, et à converser à droite ou à gauche une dernière fois.

L'ordre donné par César eut donc pour but de former deux lignes de quinze cohortes chacune, sur deux fronts opposés, les cohortes adossées deux à deux. (Voir *planche* 22, III.) Ses troupes étant ainsi disposées, il rompit le cercle enveloppant à l'aide des cohortes placées aux ailes : «coronam hostium

dextro sinistroque cornu mediam dividit», tout en étendant sa double ligne de bataille le plus possible : «jubet aciem in longitudinem quam maximam porrigi», et jusqu'à déborder l'ennemi.

Les quatre cohortes des ailes eurent la tâche la plus difficile. Elles se composaient, à n'en pas douter, de vieux légionnaires aguerris; car les ailes, l'aile droite surtout, étaient les parties vulnérables de toute ligne romaine, et on y plaçait toujours les meilleures troupes. La mission de ces quatre cohortes fut d'attaquer à fond, par des charges répétées, les ennemis qui les entouraient, de les repousser pour gagner du terrain sur les deux ailes, et de permettre aux cohortes intermédiairement placées d'augmenter, en prenant du large, l'étendue du front de l'armée. On remarquera que l'ordonnance de la cohorte était des mieux entendues pour des combats de cette nature; car cette unité tactique, dans quelque situation qu'elle fût attaquée, soit de front, soit sur l'un de ses flancs, pouvait faire face partout sans aucun désavantage. Le pilum était une arme redoutable, surtout à la cavalerie. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les vieilles cohortes qui combattirent aux ailes de la double ligne romaine soient parvenues à percer le cercle de la cavalerie numide. On trouve de l'intérêt à comparer la bataille de Ruspina à celle du Bagrada. (Voir *tome premier, pages 109 et 110.*) Les situations étaient les mêmes. Curion fut, comme César, cerné par la cavalerie numide. Toutes ses cohortes furent massacrées.

Perrot d'Ablancourt, traducteur des Commentaires, substitua le premier aux mots *ut una post alteram ante signa tenderet,* donnés par tous les manuscrits, la variante *ut una post, altera ante signa tenderet.* Il ne l'aurait pas proposée s'il avait compris le sens du texte.

On voit au chapitre 19 que la bataille commença à la cinquième heure du jour (*11 heures du matin*) et finit au coucher du soleil (*5 heures à peu près*) : c'est un espace de temps d'environ six heures. Or il est permis d'induire de la narration latine que le combat de la fin de la journée, relaté au chapitre 18, fut assez court; on ne se trompera donc pas beaucoup en estimant à quatre heures, au moins, la durée de la bataille principale. Il y aurait à en conclure que les combats nécessaires pour percer le cercle ennemi furent longs et difficiles.

La bataille de Ruspina peut être regardée comme celle où une armée commandée par César courut les plus grands dangers. Il faut, pour s'en convaincre, se faire une image exacte du combat tel qu'il eut lieu, ce qui exige une repré-

sentation toute différente de celle d'une bataille des temps modernes, où les armées combattent de loin. A Ruspina, l'armée romaine fut cernée dans une sorte d'ellipse dont le grand axe n'avait guère plus de 1,500 mètres; les premiers rangs de la cavalerie numide n'étaient peut-être pas à 25 mètres des cohortes. La narration latine montre, par l'épisode de Labienus et du vétéran de la 10e légion, dans quelles étroites limites les troupes de César se trouvèrent resserrées. C'est à tort, croyons-nous, qu'on a contesté la véridicité de cet épisode. Le texte latin dit positivement que les légionnaires n'attaquaient plus, et se bornaient à parer les flèches des archers et les pierres des frondeurs. (Chapitre 16.) Labienus a donc pu s'approcher du front des cohortes jusqu'à portée de la voix. D'ailleurs, dans les batailles de l'antiquité, le silence, que troublaient seuls les cris des combattants, pouvait régner pendant quelque temps sur un point de la ligne : il n'y a rien d'invraisemblable, par conséquent, dans le récit dont il est question.

Nous avons dit plus haut qu'il convenait d'attribuer une assez longue durée aux combats par lesquels l'armée romaine parvint à se dégager. Comment alors concevoir que, cernée de près par une armée beaucoup plus nombreuse, et accablée de traits de toutes sortes, elle n'ait pas été vaincue, puis massacrée, comme celle de Curion et celle de Crassus? Pour le comprendre, on devra tenir compte de la nature des armes défensives du légionnaire romain. Le casque, le long bouclier et la jambière de fer constituaient une armure qui le garantissait efficacement, surtout des flèches et des pierres. On attachait dans les exercices une importance extrême au maniement des armes, particulièrement à celui du bouclier. Il n'était pas rare dans les batailles qu'un légionnaire eût son bouclier percé d'un très grand nombre de flèches. Après un des combats de Dyrrhachium, on apporta à César le bouclier de Scæva, percé de cent-vingt coups. (*Guerre civile*, III, 53.)

DU CAMP DE CÉSAR À RUSPINA.

De tous les camps occupés par les armées de César, il n'en est pas de comparable à celui de Ruspina sous le rapport de la force des ouvrages et des défenses qui y furent accumulées. César, dont la flotte avait été dispersée par un coup de vent, ne prit terre à Hadrumetum, le 3 novembre, qu'avec 3,000 hommes d'infanterie et 150 chevaux; quelques jours après, le 8 no-

vembre, étant campé à Ruspina, il fut rejoint par ses vaisseaux égarés, ce qui porta ses forces à 20,000 hommes environ, 2,000 chevaux et 150 archers. Étant allé aux vivres ce jour-là avec trente cohortes (10,000 à 11,000 hommes), il fut attaqué en route par Labienus et faillit succomber. Il se retira dans son camp où il se vit menacé, au bout de quelques jours, par toute l'armée de Scipion, évaluée à plus de 50,000 hommes. Sa position était des plus critiques, et devait rester telle tant que les renforts attendus de Sicile n'auraient pas rejoint. Ce fut alors que, se décidant à les attendre, il donna à ses ouvrages une force exceptionnelle, capable de défier toutes les attaques. Le camp fut relié à Ruspina par un retranchement; un autre retranchement allait de la ville au mouillage de la flotte. (Voir *planche 20*.) César resta enfermé pendant vingt-deux jours dans une enceinte retranchée de 9 kilomètres de pourtour. A la vérité, il s'appuyait à la mer et avait été rejoint dans l'intervalle par deux légions; mais cet intéressant épisode de la guerre d'Afrique ne montre pas moins quelles ressources les retranchements en terre offraient aux généraux de l'antiquité, ressources que n'aurait pas un chef d'armée des temps modernes. Elles venaient de l'impuissance des armes de jet anciennes pour forcer ces retranchements.

Les reconnaissances que nous fîmes dans les environs de Monastir (*Ruspina*), pour retrouver ce camp fameux, nous montrèrent que les considérations militaires s'accordent avec la narration latine pour le placer entre cette petite ville et les maisons de Skanès, à cheval sur la route de Sousse. (Voir *planche 20*.) En effet, l'auteur de la *Guerre d'Afrique*, décrivant la marche par laquelle César se porta depuis le camp jusqu'à la ligne des hauteurs qui prennent naissance près de la mer (à Sidi Masaoud), s'exprime comme il suit : « Itaque, omnibus insciis neque suspicantibus, vigilia tertia jubet omnes legiones ex castris educi atque se consequi ad oppidum Ruspinam versus, in quo ipse præsidium habuit, et quod primum ad amicitiam ejus accessit. Inde parvulam proclivitatem degressus, sinistra parte campi propter mare legiones ducit. » (*Guerre d'Afrique*, 37.) Or pour que les légions, sorties du camp, aient pu se diriger sur Ruspina avant de descendre vers le bord de la mer, il faut, comme on peut s'en assurer à la seule inspection de la carte, que le camp ait été à l'ouest de la ville. Nous ajouterons que si on part de Monastir pour gagner le rivage dans la direction du sud, on descend d'abord un terrain légèrement en pente, ce qui est conforme au texte : « Inde parvulam

proclivitatem degressus. » Comme on le voit, la narration de l'auteur latin ne permet pas de placer le camp à l'est ou au sud de Ruspina. On doit donc le chercher à l'ouest, non pas toutefois sur les bords de la mer mêmes, où il aurait été exposé à tous les vents, mais à 700 ou 800 mètres de là, sur la route de Sousse, où le terrain, moins élevé, se trouve entièrement abrité.

Si on songe que l'armée de César occupa le camp de Ruspina pendant près d'un mois, et qu'elle en fit un véritable arsenal défendu par des ouvrages formidables (*Guerre d'Afrique,* 20 et 31), on s'étonne de n'en trouver aucun vestige. L'explication pourrait être la suivante. Après la guerre (elle ne dura que trois mois), les indigènes profitant des travaux de toutes sortes, tels que fossés, terrassements, plates-formes, puits, faits par les Romains dans l'enceinte des lignes, auraient construit des habitations; puis, par une raison ou par une autre, ce centre de population aurait disparu à son tour. Le fait est qu'on aperçoit aujourd'hui entre Monastir et Skanès, de chaque côté de la route de Sousse, sur un très grand nombre de points, des amas de terre informes, restes d'anciennes maisons, et de longues levées de terre en ligne droite, qui séparaient les propriétés les unes des autres [1]. C'est une raison de plus, croyons-nous, pour placer le camp de César en cet endroit.

DE L'ORAGE MENTIONNÉ AU CHAPITRE 47 DE LA *GUERRE D'AFRIQUE.*

« Per id tempus fere Cæsaris exercitui res accidit incredibilis auditu. Namque vergiliarum signo confecto, circiter vigilia secunda noctis, nimbus cum saxea grandine subito est exortus ingens. » L'auteur latin n'entend certainement pas par *vergiliarum signo confecto* le coucher diurne des Pléiades, ce qui n'ajouterait rien de précis à l'indication fournie par les mots *circiter vigilia secunda noctis;* mais il veut désigner par là le coucher héliaque de cette constellation. On sait que pour les anciens, le coucher et le lever héliaques des Pléiades divisaient l'année en deux parties, comme le font pour les modernes l'équinoxe d'automne et l'équinoxe de printemps. Le coucher héliaque des Pléiades déterminait le commencement de la mauvaise saison (*hiems*). En écrivant : *res accidit incredibilis auditu,* l'auteur veut exprimer qu'un orage mêlé de grêle était, dans cette saison (décembre julien), un phénomène extraordinaire.

[1] Dans toute cette partie de la Tunisie, les limites de propriété consistent en levées de terre sur lesquelles on a planté des cactus, limites impénétrables, même à la vue.

DE LA MARCHE DE FLANC DE CÉSAR D'AGGAR À ZETA.

Nos recherches locales nous ayant conduit à placer Aggar entre Bou Hadjer et Keser Helal, et Zeta à Bourdjine (voir *planche 20*), nous avons, dans notre récit, page 136, corrigé en conséquence les chiffres de distance portés au chapitre 68 de la *Guerre d'Afrique*. Si les heures indiquées aux chapitres 68 et 70 sont exactes, il s'ensuivrait que César, parti du camp situé au sud d'Aggar à la quatrième veille (*4 heures du matin;* on était au milieu de janvier), y serait rentré à la première heure de la nuit (*vers 5 heures du soir*), ce qui impliquerait, pour l'aller et le retour, une marche de treize heures. Le camp était à 25 kilomètres de Zeta; l'armée aurait donc fait 50 kilomètres en treize heures de temps. Elle a pu arriver à Zeta en quatre heures; la prise et l'occupation de la ville ont pu exiger deux heures; il resterait donc un espace de sept heures pour le retour de Zeta au camp, ce qui constitue une marche de 3 à 4 kilomètres à l'heure en moyenne, pendant laquelle les troupes furent sans cesse harcelées. Ce mouvement de flanc doit être regardé comme extraordinaire; il donne une haute idée de la valeur des troupes qui l'exécutèrent.

DE LA MARCHE DE SCIPION DE TEGEA À THAPSUS.

César avait résolu d'assiéger Thapsus : il leva son camp d'Aggar situé sur la hauteur et arriva sous les murs de Thapsus après une marche de 15 kilomètres. (Voir *pages 140 et 141* et *planche 20.*) De son côté, Scipion, campé à Tegea, se porta au secours de Thapsus : il marcha *par les hauteurs* et, parvenu à 8 milles (*12 kilomètres*) de la place, il forma deux camps : « confestim Cæsarem per superiora loca consecutus, milia passuum VIII., a Thapso binis castris consedit. » (Chapitre 79.) Ce texte montre clairement que Scipion, parti de Tegea, suivit la chaîne de hauteurs qui se termine à l'extrémité méridionale du lac d'eau salée, appelé aujourd'hui la Sebkha de Moknine; car le chemin de Tegea à Thapsus, par le nord du lac, est au contraire en plaine dans tout son parcours. Mais César avait barré la route, au sud de Thapsus, par un petit camp que défendait un fort détachement. Scipion, obligé de renoncer à son entreprise, résolut de marcher sur la place par l'ouest et par le nord du lac.

Pour montrer que la marche de Scipion fut bien celle que nous indiquons,

il est nécessaire d'établir le sens vrai de la phrase suivante (chapitre 80) qui, faute d'avoir été convenablement ponctuée, n'a jamais été comprise. Nous sommes amené à l'écrire ainsi : « Scipio interim, exclusus ab incepto, itinere supra stagnum postero die et nocte confecto, cælo albente non longe a castris præsidioque, quod supra commemoravi, MC. passibus ad mare versus consedit et castra munire cœpit », en y donnant au mot *inceptus* le sens de *projet, but* ou *entreprise.* Ainsi donc, arrivé à 8 milles de Thapsus (c'était le 4 février), Scipion apprit que César avait établi un petit camp au sud de la place; empêché, par là, d'exécuter son projet, « exclusus ab incepto », il contourna le lac par l'ouest et par le nord, et arriva, au bout d'un jour et d'une nuit, près des camps ennemis et du poste qui interceptait la route au sud de Thapsus. On ne doit pas comprendre aux mots « itinere supra stagnum postero die et nocte confecto » que Scipion marcha pendant un jour et une nuit, car on ne compte pas plus de 23 ou 24 kilomètres depuis le lieu où il campa, au sud du lac, jusque vers Mekalta : on supposera qu'il se porta le 5 février jusqu'à Moknine, où l'armée établit ses camps, et que la nuit d'après, il partit de manière à arriver, au point du jour, à proximité des positions ennemies.

QUELQUES REMARQUES SUR LE TEXTE LATIN.

Chapitres 9 et 29. Le chapitre 9 fait connaître que César laissa à la garde de Leptis six cohortes sous les ordres de Saserna, et on lit, chapitre 29, que cet officier, quelque temps après, ne disposait que de trois cohortes. La première idée qui se présente, c'est que César, qui avait peu de monde à son camp de Ruspina, y fit venir trois des six cohortes mises à Leptis antérieurement; mais comme cette place avait une très grande étendue et que par conséquent une garnison de trois cohortes y eût été insuffisante pour la défense, il convient de croire à une erreur de copiste et de remplacer le *cohortibus* III. du chapitre 29 par *cohortibus* VI.

Chapitres 10, 11 et 34. Le mot *portus* doit s'entendre du mouillage qui a toujours été au sud de la pointe du promontoire de Ruspina, là où se trouve aujourd'hui la douane et où viennent en effet s'abriter tous les navires. (Voir *planche 20.*) La partie de la côte à l'ouest de la ville n'a pas un seul port; la flotte de César n'a pu stationner qu'au mouillage, au sud de Monastir. Les 2 milles (*3 kilomètres*) du chapitre 10 sont comptés en suivant la côte.

Chapitre 12. Le total des forces de César à la bataille de Ruspina est indiqué comme il suit : « quorum omnino numerus fuit XXX. cohortium cum equitibus CCCC., sagittariis CL. » Nous avons fait connaître, page 285, les raisons qui engagent à regarder le chiffre de CCCC. comme erroné et comme devant être remplacé par MCCCC., ou peut-être par ↀↀ.

Chapitre 16. L'auteur fait figurer à la bataille de Ruspina un vétéran de la 10e légion, « de legione X. veteranus ». Cette légion ne rejoignit l'armée d'Afrique que six ou sept semaines après la bataille : il ne peut donc s'agir ici que d'un soldat rengagé.

Chapitre 17. Le texte « ut una post alteram ante signa tenderet », donné par tous les manuscrits, doit être absolument conservé. (Voir *pages* 287 et 288.)

Chapitre 20. « Cæsar interim castra munire diligentius, præsidia firmare copiis majoribus, vallumque ab oppido Ruspina usque ad mare deducere et a castris alterum eodem. » Le camp de l'armée était à l'ouest de Ruspina (voir *planche* 20 et *page* 290); le premier retranchement joignait la place à la mer, l'autre allait du camp à la place : on voit donc que le *eodem* se rapporte à *oppidum* et non pas à *mare*.

Chapitre 24. L'auteur raconte que César était bloqué dans son camp et souffrait de la disette; il ajoute : « neque amplius milia passuum VI. terræ Africæ quoqueversus tenebant pabulique inopia premebantur ». Ces 6 milles désignent le circuit de la superficie de terrain occupée par l'armée, entre les lignes et la côte.

Chapitre 34. Il y est question de l'arrivée du deuxième convoi venu de Sicile. Le texte porte : « quæ naves, ventum secundum nactæ, quarto die in portum ad Ruspinam, ubi Cæsar castra habuerat, incolumes pervenerunt. » Si on rapproche cette phrase de la première du chapitre 44, on voit que le mot *incolumes* n'y a pas un sens absolu.

Chapitre 37. L'auteur décrit la plaine nue que traverse l'Oued Ras el Mardj et que limite à l'est la ligne de hauteurs qui s'étend depuis le mamelon de Sidi

Masaoud jusqu'à celui de Sidi Ahmed ben Djha. (Voir *planche 20*.) « Hic campus mirabili planitie patet milia passuum XII.; quem jugum ingens a mari ortum neque ita præaltum velut theatri efficit speciem. » Le mot *ingens* y donne une idée juste du développement de cette longue chaîne de collines; Nipperdey a eu tort de le remplacer par *cingens*.

Chapitre 50. Ce chapitre raconte l'embuscade tendue par Labienus dans le large et profond ravin qui avoisine le mamelon de Sidi Ahmed ben Djha. (Voir *planche 20* et *page 128*.) On lit : « Sive veriti, ne in fossa ab equitibus opprimerentur, rari ac singuli de rupe prodire et summa petere collis. » On doit donner là au mot *fossa* le sens de ravin ou crevasse, et au mot *rupes* celui d'anfractuosité, car il n'y a pas un seul rocher dans tout le terrain dont il s'agit.

Chapitre 58. « Postero die universas omnium copias de castris omnibus educunt et supercilium quoddam excelsum nacti non longe a Cæsaris castris aciem constituunt atque ibi consistunt. » Les traducteurs français rendent le mot *supercilium* par éminence ou hauteur, les traducteurs allemands, par *Anhöhe* : c'était un long pli de terrain qui s'étendait le long de la rive gauche de l'Oued Ras el Mardj, et si peu accusé, qu'il a presque entièrement disparu par la culture.

Chapitres 60 et 61. Ces deux chapitres se rapportent à l'ordre de bataille de César. L'armée comptait à ce moment-là dix légions, savoir : cinq vieilles (les 9e, 10e, 13e, 14e, 5e), et cinq jeunes (les 25e, 26e, 28e, 29e, 30e). Si le texte ne mentionne que neuf légions rangées en bataille, c'est que la légion restante fut laissée à la garde des ouvrages. Nous ne croyons pas qu'il faille lire « Habuit legionem X., VIIII. in sinistro cornu », mais « habuit legionem VIIII., X. in sinistro cornu » par la raison que César n'a pas dû donner la place d'honneur, c'est-à-dire l'aile gauche, la plus exposée, à la 10e légion dont il était mécontent. (Voir *pages 102* et *103*.)

L'auteur, après avoir dit que les deux armées restèrent longtemps en présence, ajoute : « quum subito pars equitatus Cæsaris cum levi armatura contra Gætulos injussu ac temere longius progressi paludemque transgressi, multitudinem hostium pauci sustinere non potuerunt ». Il ne s'agit pas là d'un

marais, *palus*, proprement dit, mais du lit et des bords vaseux de l'Oued Ras el Mardj.

Chapitre 62. Les deux légions mentionnées dans la première phrase ne peuvent être que les 7e et 8e; nous regardons la correction proposée par Nipperdey comme inadmissible.

Chapitre 66. César, informé que Labienus lui tendait une embuscade, voulut le surprendre. D'après le texte, il aurait marché avec huit vieilles légions et une partie de la cavalerie : «subito mane imperat porta decumana legiones se VIII. veteranas cum parte equitatus sequi». César n'avait que cinq vieilles légions et n'aurait employé dans aucun cas une force de huit légions pour déjouer une simple embuscade; aussi convient-il de substituer, avec Nipperdey, *legiones se* III. *veteranas* à *legiones se* VIII. *veteranas.*

Chapitre 68. L'identification de Tegea avec Ben Assan et celle de Zeta avec Bourdjine nous ont conduit à corriger *milia passuum* X. par *milia passuum* XII., et *milia passuum* XVIII. par *milia passuum* XVII. (Voir *page 281.*)

Chapitres 75 et 76. Il ressort du chapitre 75 que le dixième jour des calendes d'avril, c'est-à-dire le 23 janvier julien, César leva son camp d'Aggar pour se porter sur Sarsura où il arriva le même jour; qu'il marcha le lendemain, 24 janvier, sur Thysdrus et campa dans le voisinage, à 4 milles (*6 kilomètres*) de distance, dans un endroit où on trouvait des citernes. Le narrateur latin écrit ensuite : «inde die quarto egressus redit rursus ad ea castra, quæ ad Aggar habuerat». On est tenté de comprendre, avec tous les traducteurs, que César partit de son camp voisin de Thysdrus après y avoir séjourné l'espace de quatre jours; mais cela est peu probable, car on ne voit aucune raison pour qu'il soit resté si longtemps à deux journées de marche de la côte et de Leptis où stationnait sa flotte. Cette considération nous avait d'abord fait adopter, au lieu de *atque inde die quarto egressus*, la variante *atque inde quarta vigilia egressus*, marquée en marge d'un manuscrit (voir *page 140*); toutefois, après plus ample examen, nous croyons devoir conserver le premier texte en y regardant le mot *egressus*, non pas comme le participe de *egredior*, mais comme le génitif du substantif *egressus*, et en traduisant conséquemment

die quarto egressus par *le quatrième jour de sa sortie* (du camp d'Aggar). Autrement dit, César aurait quitté son camp voisin de Thysdrus le 25 janvier, et après deux jours de marche, le 25 et le 26, il serait rentré au camp d'Aggar le 26, ou le quatrième jour après en être parti.

Chapitre 77. Il semble rationnel d'adopter, pour les chiffres de distance portés à la fin de ce chapitre, ceux qui sont donnés au chapitre 75. Les circonstances étaient les mêmes, et les deux armées étaient campées dans les mêmes lieux, l'une à Tegea, l'autre près d'Aggar.

Chapitre 79. La distance d'Aggar à Thapsus y est évaluée à 16 milles (*24 kilomètres*) sans variante dans les manuscrits : or elle est en réalité d'un peu plus de 15 kilomètres, qui équivalent à 10 milles seulement. Il y aurait donc à remplacer XVI. *milia* par X. *milia*.

Chapitre 80. « Erat stagnum salinarum, inter quod et mare angustiæ quædam non amplius mille et D. passus intererant; quas Scipio intrare et Thapsitanis auxilium ferre conabatur. » Aujourd'hui la bande de terrain qui sépare la Sebkha de Moknine de la côte Thapsus-Madhia mesure environ 4 kilomètres de largeur. Il faudrait donc admettre, si le *mille et* D. *passus* n'est pas corrompu, que les eaux du lac se sont retirées de plus de 1,750 mètres depuis dix-neuf siècles.

La seconde phrase du chapitre 80, telle qu'elle nous est parvenue, ne permet pas de connaître la force du détachement que César établit dans un castellum pour barrer la route de Thapsus. Il est impossible, en tous cas, que le texte primitif ait été : « Namque pridie in eo loco castello munito ibique III. *legionum* præsidio relicto », parce qu'un camp de trois légions est trop grand pour pouvoir s'appeler *castellum*.

On a vu, page 293, comment nous proposons de ponctuer et de comprendre la troisième phrase du chapitre 80 : « Scipio interim, exclusus ab incepto, itinere supra stagnum postero die et nocte confecto... » Cette même phrase indique la distance qui séparait le camp de Scipion de la mer, mais les manuscrits ne s'accordent pas; nous adoptons MC. *passibus*.

DES ORDRES DE BATAILLE À THAPSUS.

L'auteur de la *Guerre d'Afrique* ne fait pas connaître l'ordre de bataille de

Scipion. L'armée fut sans doute rangée sur quatre lignes : en tous cas, les éléphants étaient aux deux ailes. Quant à César, il rangea son armée sur trois lignes[1] et forma une quatrième ligne composée des dix cohortes de la 5e légion, dont cinq furent placées à l'aile droite et les cinq autres à l'aile gauche : elles avaient à combattre les éléphants. Nous regardons comme probable que chaque groupe de cinq cohortes fut disposé sur une ligne oblique, en arrière de l'armée, débordant chacune des ailes. Deux légions furent laissées à la garde du camp.

DES FOUILLES QU'ON POURRAIT FAIRE EN TUNISIE.

Il ne nous a pas été possible, lors de nos recherches en Tunisie, d'exécuter des fouilles pour retrouver les traces des camps et des ouvrages construits par les deux armées romaines. Les emplacements marqués sur la planche 20 ne sont qu'approximatifs. Rien ne serait plus facile que de découvrir les vestiges des lignes de César devant Uzita, à l'aide de tranchées faites dans la plaine. On retrouverait avec la même facilité la ligne d'investissement de Thapsus et les camps. Pour ce qui concerne ceux de Scipion et de Juba, près d'Uzita, il est possible qu'on doive les chercher, non pas au nord de Mazdour (voir *planche 20*), mais au sud de ce village, où les pentes des hauteurs présentent des emplacements très favorables. Les ouvrages construits sur les mamelons de la chaîne de hauteurs qui s'étend depuis Sidi Masaoud jusqu'à Sidi Ahmed ben Djha, et le retranchement à mi-côte, seraient plus difficiles à retrouver, le terrain étant couvert de plantations d'oliviers.

[1] Par suite d'une erreur d'impression, notre récit, page 144, fait figurer la 2e légion à la droite avec la 10e; on doit lire, au lieu de la 2e légion, la 13e légion.



LIVRE NEUVIÈME.

QUATRIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'ESPAGNE.

À PROPOS DE LA MORT DE VERCINGETORIX.

Après les quatre triomphes de César, les prisonniers qui y figurèrent furent exécutés. (Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, 19.) C'était coutume à Rome : on n'est donc pas en droit de reprocher à César la mort de Vercingetorix. Elle est imputable au caractère d'un peuple cruel pour qui les Gaulois, les Germains, les Bretons, n'étaient que des Barbares. Il ne vint même pas à l'idée de César de gracier le héros gaulois, parce que son désir n'eût certainement pas prévalu sur la volonté du peuple et de l'aristocratie. Il faut se garder de juger ces faits avec nos idées modernes et sous l'influence des sentiments chrétiens. Les Romains, entre eux, ne se reprochaient point les actes de cruauté commis envers les Barbares. En l'an 56, après son expédition sur les côtes de l'Océan, César fit tuer tous les principaux citoyens venètes et vendre à l'encan le reste des habitants (*Guerre des Gaules*, III, 16), sans qu'à Rome un seul de ses ennemis songeât à le lui imputer à crime. Mais l'année d'après, il fut au contraire accusé avec la dernière violence quand on sut qu'il avait fait arrêter les députés germains pour tomber à l'improviste sur le camp ennemi. (*Guerre des Gaules*, IV, 13.) Caton le présenta comme ayant violé le droit des gens, comme ayant attiré sur Rome la colère céleste, et proposa au sénat de le livrer aux Germains.

DE LA RÉFORME DU CALENDRIER ROMAIN.

(Voir page 163 et Appendice A.)

Cette réforme fut une opération beaucoup plus simple qu'on ne le croit généralement. Les causes du désordre qui s'était mis dans le calendrier sont connues; nous les rappelons pages 163 et 164. La principale venait de l'arbitraire des pontifes dans les intercalations, lesquelles avaient été déterminées

38.

par Numa. (Cicéron, *De legibus*, II, 12, et Plutarque, *César*, 59.) D'après les prescriptions de ce roi, les pontifes devaient intercaler, tous les deux ans, entre le 23 et le 24 février, un mois de 22 et de 23 jours alternativement. Les intercalations paraissent avoir été assez régulièrement faites depuis l'an 691 de Rome (l'an du consulat de Cicéron) jusqu'en 702 inclusivement. Nous établirons d'abord que l'année 702 fut en effet la dernière où l'intercalation eut lieu, et que par conséquent on n'intercala plus ni en 704, ni en 706, ni en 708, année de la réforme conçue par César.

Preuve que l'intercalation se fit en 700. Lorsque la seconde expédition de Bretagne fut terminée, César embarqua l'armée pour retourner dans la Gaule, et, comme l'équinoxe approchait, «quod æquinoctium suberat», il se décida à surcharger de soldats les vaisseaux du deuxième convoi. (*Guerre des Gaules*, V, 23.) Il fit connaître ses dispositions de départ à Cicéron par une lettre datée du 6 des calendes d'octobre. (*Lettres à Atticus*, IV, 17.) Cette année-là l'équinoxe arriva le 26 septembre julien. Or si on admettait la non-intercalation, il s'ensuivrait que César aurait écrit sa lettre 27 jours avant l'équinoxe, ce qui ne s'accorderait pas avec le «quod æquinoctium suberat». Si au contraire on adopte l'intercalation de 22 jours, ce qui fait correspondre le 6 des calendes d'octobre au 21 septembre julien, on trouve que la lettre de César fut écrite 5 jours seulement avant l'équinoxe : il est donc clair que l'intercalation eut lieu en l'an 700[1].

Preuve que l'intercalation se fit en 702. Elle est fournie par Asconius qui rapporte que Pompée fut nommé consul, pour la troisième fois, le 5 des calendes de mars, dans le mois intercalaire (page 37, édition Baiter).

Preuve que l'intercalation fut omise en 704. Dion Cassius raconte que Curion réclama vainement l'intercalation cette année-là. (*Histoire romaine*, XL, 62.) Dans le nombre des personnes qu'elle eût contrariées se trouvait Cicéron,

[1] Ideler a proposé un système évidemment fautif. Ce savant n'admet pas l'intercalation de 700, et, chose singulière, il cherche à prouver que la lettre de César à Cicéron appuie son opinion, quand elle lui est au contraire défavorable, comme on vient de le voir. Il identifie le 6 des calendes d'octobre au 30 août julien, par quoi César aurait écrit sa lettre 27 jours avant l'équinoxe. Si cela avait été, César n'aurait pas employé les termes «quod æquinoctium suberat»; surtout il ne se serait pas inquiété de l'équinoxe, encore distant de 27 jours, jusqu'à surcharger ses navires. N'était-il pas passé en Bretagne, l'année précédente, à la fin d'août?

alors gouverneur de Cilicie. Désireux de retourner à Rome, et craignant que l'année de son proconsulat ne fût prolongée par un mois intercalaire, il sollicitait par lettres la non-intercalation.

La guerre civile commença le 12 janvier 705 du calendrier romain, jour où César passa le Rubicon; il n'y eut aucune intercalation jusqu'à l'automne 708.

L'intercalation de 702 fut donc la dernière avant la réforme.

Après avoir montré que les trois intercalations omises furent celles des années 704, 706 et 708, il importe de déterminer le nombre de jours qu'elles représentaient. On lit dans une lettre que Cicéron écrivit à Atticus (V, 13) en 703 : « Je suis arrivé à Ephèse le 11 des calendes de sextilis, 560 jours après le combat de Bovilles. » Ce nombre de 560 jours est exact en comptant, comme le faisaient les Romains, le jour du meurtre de Clodius et en portant à 23 jours l'intercalation de 702. Il en résulte que les trois intercalations omises se répartissaient comme il suit : pour 704, 22 jours; pour 706, 23 jours; pour 708, 22 jours; total 67 jours.

La non-intercalation de ces trois mois, au total de 67 jours, était la véritable cause du désordre qui régnait dans le calendrier à la fin de 708, et d'où venait que les dates ne se rapportaient plus aux phénomènes naturels résultant de la succession des saisons. Le moyen le plus simple de remettre l'ordre dans la mesure du temps, celui qui s'offrit à l'esprit de Sosigène, chargé de la réforme par César, était évidemment de liquider d'abord l'arriéré en reportant à la fois ces trois mois intercalaires omis, ou ces 67 jours, dans l'année 708; car on rétablissait ainsi l'ancien rapport entre les dates du calendrier et les différentes périodes du mouvement du soleil. Cela fait, il n'y avait plus, pour l'avenir, qu'à baser la durée moyenne de l'année civile sur une règle exacte, sans recourir à des intercalations arbitraires.

On va voir, par deux passages tirés de Suétone et de Dion Cassius que la réforme du calendrier ne se fit pas autrement.

Suétone écrit : « César régla l'année d'après le cours du soleil, de telle sorte qu'elle eut 365 jours, que le mois intercalaire fut supprimé et qu'un jour fut intercalé tous les quatre ans. Mais afin qu'à l'avenir le calcul du temps s'accordât à partir des calendes de janvier, il mit deux autres mois entre novembre et décembre, en sorte que l'année où ces mesures furent prises se composa de quinze mois, y compris le mois intercalaire qui, selon l'usage, était tombé dans cette même année. » (*César*, 40.)

D'autre part, on lit dans Dion Cassius : « Comme le nombre de jours qui revenaient à l'année ne convenait plus parce qu'alors on comptait encore les mois par le cours de la lune, il le fixa à la manière en usage aujourd'hui, et intercala 67 jours qui manquaient pour le compte exact. D'autres auteurs ont prétendu qu'il en intercala davantage; mais le chiffre que je donne est le vrai. » (*Histoire romaine*, XLIII, 26.)

Ces deux citations montrent comment la concordance fut rétablie; car elles sont en parfait accord. On y voit que les 67 jours de Dion Cassius représentent précisément les trois mois intercalaires omis; savoir : le mois de 22 jours relatif à l'année 708, où se fit la réforme, et « deux autres mois », comme s'exprime Suétone, c'est-à-dire celui de 23 jours pour 706 et celui de 22 jours pour 704. L'année 708 se composa ainsi de quinze mois, dont les trois mois intercalaires qui avaient été omis : elle compta 422 jours.

La concordance une fois rétablie, César fixa la durée moyenne de l'année civile en mesurant le temps par périodes de quatre années dont trois de 365 jours et une de 366 jours. Il décida que le nouveau style serait suivi à partir des calendes de janvier 709 (*1er janvier 45 avant notre ère*).

En résumé, les points principaux de la réforme peuvent être présentés comme il suit :

1° Les intercalations légales, y compris celle de 702, qui fut la dernière, avaient maintenu une concordance à peu près constante entre les dates du calendrier et les phénomènes naturels dus au mouvement du soleil;

2° A la fin de 708, quand César songea à réformer le calendrier, cette concordance n'existait plus, parce que trois intercalations, d'un total de 67 jours, avaient été omises;

3° Elle fut rétablie par l'intercalation de ces 67 jours entre les mois de novembre et de décembre 708;

4° On posa en principe qu'il n'y aurait plus de mois intercalaire et que l'année, de douze mois, aurait une durée moyenne de 365 jours 1/4.

Faute d'avoir accepté ces bases, Censorinus (chapitre XX, 8), De la Nauze, Ideler et le général de Göler ont proposé des systèmes de concordance erronés. Censorinus croit qu'on avait intercalé en 708, après le 23 février, un mercedonius de 23 jours, et il place entre les mois de novembre et décembre deux mois intercalaires d'un total de 67 jours, ce qui donne 445 jours à l'année de confusion.

De la Nauze veut qu'il y ait eu suppression de sept mercedonius depuis

692 inclusivement jusqu'à 708 exclusivement; il écrit : «Mes calculs ne permettent pas d'autre année intercalaire, dans cet intervalle de seize ans, que la seule année 702.» Il admet avec raison 67 jours intercalaires en 708, ni plus ni moins; mais sans reconnaître que Suétone et Dion Cassius s'accordent dans les passages cités plus haut.

Quant à Ideler, il fonde son système en ne comptant, de 691 à 708, que la seule intercalation de 702; il adopte, avec Censorinus, pour l'année 708, une première intercalation de 23 jours après le 23 février et une seconde de 67 jours entre novembre et décembre, et cherche en vain à s'expliquer pourquoi cette année eut 445 jours, ce qui est erroné.

Le général de Göler n'a donné que 354 jours à l'année romaine et n'a pas vu qu'il y eut intercalation en l'an 700 : son système de concordance est donc inacceptable[1].

M. Le Verrier est, de tous les savants, le seul qui ait enfin arrêté le système de concordance vrai. Il a justement reconnu que l'intercalation fut omise dans les années 704, 706, 708, qu'elle se fit en 700, que celle de 23 jours, faite en 702, fut la dernière, et que César intercala tout simplement 67 jours entre les mois de novembre et décembre 708. Nous plaçons à la fin du présent volume, *Appendice A*, les tableaux que M. Le Verrier calcula sur la demande de Napoléon III. N'ayant rien voulu changer à la note explicative qui les précède, nous la transcrivons telle qu'elle fut remise à l'Empereur. On ne trouve à y relever qu'une seule erreur d'appréciation, laquelle, du reste, n'in-

[1] Lorsque M. Le Verrier eut signalé les erreurs du général, le fils de ce dernier en corrigea plusieurs dans une réédition des œuvres de son père, mais en en laissant subsister d'autres, dont une très importante. Au lieu d'accepter, comme une vérité, l'intercalation légale de 700, et de n'ajouter à l'année ordinaire 708 que 67 jours, comme le veut Dion Cassius, MM. de Göler, suivant en cela les errements de Censorinus et d'Ideler, intercalent un total de 90 jours dans la seule année 708. M. Le Verrier, au contraire, et avec raison, place 22 jours en 700, 23 jours en 702, et 67 jours en 708. Aussi son système est-il inattaquable, quoi qu'en pense M. de Göler fils, qui écrit : «Le système établi par l'empereur Napoléon III fourmille de suppositions arbitraires, surtout en ce qui concerne les années à intercalation, et, par cette raison, nous n'avions pas à l'examiner.» Cet auteur ne nous semble pas avoir en ces matières une compétence suffisante pour se montrer si tranchant. Il aurait dû voir que l'intercalation en l'an 700 est prouvée péremptoirement : 1° par la lettre de César à Cicéron (voir *page 300*), et 2°, *a posteriori*, par les passages de Suétone et de Dion Cassius, rapportés plus haut. Il se trompe encore en inversant les années à intercalation de 22 et de 23 jours.

Nous n'examinons pas la question de savoir si la première année bissextile fut celle de 709 ou celle de 710 : c'est un fait sans importance.

firme en rien l'exactitude de la concordance. Le savant astronome écrit à la fin de cette note : « Quelle concordance s'agissait-il de rétablir ainsi? Les 67 jours nécessaires (ceux dont parle Dion Cassius) étaient précisément ce qu'il fallait ajouter pour qu'en l'an séculaire 700 de Rome, le mois de mars julien coïncidât avec l'ancien mois de mars romain. Le mois de mars de l'an 700 de Rome est le véritable point de départ du style julien. » Nous croyons que l'an 700 de Rome n'a rien à faire dans la question. Selon nous, M. Le Verrier aurait dû dire que, de 691 à 702, grâce aux intercalations légales, les commencements des saisons arrivaient tous les ans, à peu de chose près, à des dates de même dénomination, et que cette concordance ayant ensuite été troublée par l'omission de trois mois intercalaires, dont l'ensemble s'élevait à 67 jours (22 jours pour 704, 23 jours pour 706, 22 jours pour 708), ces 67 jours étaient précisément ce qu'il fallait pour la rétablir à partir du 1er janvier 709.

DES DATES DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS.

On ne connaît pas avec certitude l'époque à laquelle César partit de Rome pour la guerre d'Espagne. D'après une lettre de Cicéron, il était encore à Rome le 23 septembre julien. (*Lettres familières*, VI, 14.) D'un autre côté, on doit croire qu'il s'y trouvait encore lors de son élection au consulat; or, celle-ci se fit vers la fin de l'année (Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, 33) : nous avons alors placé son départ au commencement de décembre. (Voir *Appendice C, Tableau des dates.*)

A n'en pas douter, César fit le trajet par terre. (Appien, *Guerres civiles*, II, 103.) Il arriva le dix-septième jour à Saguntum (*Murviedro*) (Orose, VI, 16) et le vingt-septième jour à Obulco (*Porcuna*), ville située à 300 stades (*87 kilomètres*) de Corduba (Strabon, *Géographie*, livre III, 4, 9).

La première date que fournisse l'auteur de la *Guerre d'Espagne* (chapitre 19) est celle de la prise d'Attegua : a. d. XI. Kalendas Martii (*le 19 février*). Elle peut servir à fixer approximativement les époques des opérations qui précédèrent. Nous estimons à sept ou huit jours la durée des travaux d'approche devant Corduba. (Voir *page 174* et *Guerre d'Espagne*, 5.) A en croire Dion Cassius, Cnæus Pompée, informé que César assiégeait Attegua, différa cependant de se porter au secours de la place (*Histoire romaine*, XLIII, 33); nous le faisons partir de Corduba six jours après César.

La date du retour de César à Rome ne peut se fixer exactement. La correspondance de Cicéron fournit les renseignements suivants : « Balbus m'écrit que César n'arrivera pas avant le 1[er] août. » (*Lettres à Atticus*, XIII, 21.) « Après ton départ, est arrivé Lamia m'apportant une lettre qu'il a reçue de César et d'où il ressort que celui-ci arrivera avant l'époque des jeux Romains. » (*Lettres à Atticus*, XIII, 45.) Il en résulte que César resta longtemps en Espagne après la bataille de Munda, qui est du 17 mars. Cela doit s'expliquer, croyons-nous, en considérant qu'il était obligé d'attendre, pour triompher, que l'armée d'Espagne fût de retour à Rome; or, elle avait à faire, depuis Corduba jusqu'à Rome, un trajet d'environ 2,300 kilomètres, ce qui demandait plus de trois mois. On sait par Suétone (*César*, 83) que César fit son testament à Lavicum le 13 septembre; on peut donc regarder comme probable qu'il arriva en Italie au commencement de ce même mois.

DE NOS RECHERCHES EN ANDALOUSIE.

De toutes les campagnes de César, la dernière, la campagne d'Andalousie, est sans contredit celle dont l'étude et la reconstitution présentaient le plus de difficulté. Cela tient principalement à la narration latine même, écrite sans suite, sans intelligence, et qui, de plus, n'est parvenue à la postérité qu'avec de nombreuses mutilations. Lorsque Napoléon III nous envoya en Espagne, en 1863, il n'existait aucune carte à échelle convenable, propre à nous faciliter les reconnaissances de terrain. La planche 22 est, à échelle réduite, la reproduction des cartes levées plus tard par l'état-major espagnol et remises à l'Empereur, sur sa demande, par la reine d'Espagne en 1865. On pourra se faire une idée de la difficulté des recherches dont nous fûmes chargé quand on saura que les emplacements de la plupart des localités désignées dans la *Guerre d'Espagne* étaient inconnus, et que la ville de Munda, par exemple, était identifiée avec neuf ou dix localités différentes.

DES VILLES ET LOCALITÉS MENTIONNÉES DANS LE *BELLUM HISPANIENSE*.

Saguntum. — Aujourd'hui Murviedro. Cela est prouvé par les inscriptions et les ruines.

Obulco. — Aujourd'hui Porcuna. Prouvé par trois inscriptions et par les monnaies.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ulia. — Montemayor, à 30 kilomètres au sud de Cordoue. Cette réduction était regardée comme très probable depuis la découverte de deux inscriptions qu'on trouve reproduites dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, tome II, n°s 1532 et 1533 : elle est rendue incontestable par les considérations militaires.

Corduba. — Cordoue, comme le prouvent les inscriptions, les ruines et les textes.

Attegua. — Incontestablement sur la hauteur dite Teba la Vieja, à 28 kilomètres sud-est de Cordoue et sur la rive droite du Guadajoz, à 1 kilomètre 1/2 de distance. Des fouilles feraient facilement retrouver les traces des retranchements que construisit l'armée de César.

Flumen Salsum. — Certainement le Guadajoz. Il suffirait de dire, pour prouver cette identification, que d'après la narration de la *Guerre d'Espagne*, le Salsum n'était pas très loin de Corduba, et que le Guadajoz est la seule rivière voisine de Cordoue à laquelle puisse être assigné un rôle dans des opérations militaires. On peut cependant ajouter que le pays traversé par le Guadajoz répond d'une manière frappante à la description qu'on lit aux chapitres 7 et 8.

Castra Postumiana. — Nos recherches militaires nous ont conduit à placer cette position sur la colline de la Harinilla, sur la rive gauche du Guadajoz, au sud-est de Santa Crucita. (Voir *planche 24*.)

Ucubis. — L'étude des opérations militaires de la guerre d'Espagne ne peut laisser aucun doute sur l'identification d'Ucubis avec Espejo.

Soricaria. — Nos recherches nous ont amené à considérer comme très probable la réduction de Soricaria à Castro del Rio.

Aspavia. — Doit se chercher, croyons-nous, sur un des mamelons situés au sud de Castro del Rio, et à 7 kilomètres 1/2 (*5 milles*) d'Espejo. (*Guerre d'Espagne*, 24.)

Hispalis, Ventipo, Carruca. — On n'a aucun renseignement sur la position

de ces trois villes. Selon nous, elles devaient se trouver entre le Guadajoz et la rivière de Cabra (voir *planche* 24), à l'est du chemin de fer de Cordoue à Malaga. Il est une considération qui domine tout dans les opérations de la guerre d'Espagne : c'est que Cnæus Pompée ne pouvait pas s'éloigner beaucoup de Corduba, sa place de dépôt, que défendait son frère. Nous ne croyons donc pas qu'on puisse identifier Ventipo avec Puente Genil. Pour ce qui concerne la ville de Carruca, on lit à la fin du chapitre 27 de la *Guerre d'Espagne :* «Hinc itinere facto, in campum Mundensem quum esset ventum, castra contra Pompeium constituit.» Ce texte montre qu'il ne faut pas chercher Carruca à plus d'une journée de marche de Munda.

Munda. — De toutes les villes qui se rattachent à l'histoire des guerres de César, aucune n'a été l'objet de tant de discussions : quatre-vingts savants ont essayé d'en fixer l'emplacement, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours; ils ont proposé neuf ou dix lieux différents, dans toute la partie de l'Andalousie comprise entre Cordoue et la Méditerranée, et ont inventé, pour les besoins de leur cause, neuf inscriptions de Munda. Nous reconnûmes bientôt que le théâtre des opérations militaires de toute la guerre ne s'étendit pas à plus de deux marches de Cordoue vers le sud. (Voir *planche* 24.) Dès lors, les recherches à faire pour identifier Munda devaient se trouver beaucoup simplifiées si nous réussissions à découvrir, dans cette contrée montagneuse, une plaine répondant à celle que l'auteur de la narration latine désigne aux chapitres 27 et 28. Or, il n'y en a qu'une seule : c'est la plaine de Vanda (*los llanos de Vanda*), qui s'étend au sud d'Espejo, et que traversent le Cabanas et le ruisseau Carchena. Cette plaine étant incontestablement le *campus Mundensis* de la *Guerre d'Espagne*, chapitre 27, il ne restait plus qu'à déterminer celle de ses parties où put se livrer une grande bataille dans les conditions exigées par le texte latin. Ici encore, le doute n'était pas possible : la bataille fut livrée vers l'extrémité occidentale des llanos de Vanda, sur la gauche du ruisseau San Cristobal, au bas des versants accidentés qui descendent des hauteurs de Montilla, et, par conséquent, cette dernière ville s'est substituée sûrement à celle de Munda.

Nous renvoyons, pour de plus amples explications, au paragraphe de la page 312, intitulé : *Découverte du champ de bataille de Munda.* On y verra notre opinion justifiée par différents passages du récit de la *Guerre d'Espagne,* et surtout par les considérations militaires qu'il entraîne forcément.

Cortès y Lopez est le seul auteur qui ait placé Munda à Montilla, par la seule raison étymologique. Il pense que *Montilla* vient de *Munda illa*. (*Diccionario Histórico-Geográfico.*)

Ursao. — On identifie généralement Ursao avec Osuna, mais sans preuves à l'appui. Au point de vue militaire, nous reconnaissons que la montagne d'Osuna remplit les conditions exigées par le texte du chapitre 41 de la *Guerre d'Espagne*. L'oppidum d'Ursao y aurait en effet occupé une position forte par elle-même; car le sommet de la montagne est de difficile accès, et une armée ne trouverait de l'eau potable qu'à une petite rivière appelée aujourd'hui l'Aguadulce, qui passe à 10 kilomètres d'Osuna. Cette distance ne correspond pas tout à fait à celle de 8 milles fournie par le texte.

Carteja. — Probablement sur le golfe de Gibraltar, à la ferme del Rocadillo, à l'embouchure du Guadaranque, rive gauche.

TABLEAU DE DISTANCES POUR L'INTELLIGENCE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

		kilomètres.
De Corduba à	Obulco (*Porcuna*)	60
	Ulia (*Montemayor*)	30
	Munda (*Montilla*, par Ulia)	40
	Attegua (*Teba la Vieja*)	28
	Hispalis (*Séville*)	147
D'Attegua à Ucubis (*Espejo*)		10
De Munda à Ursao (*Osuna*)		66
D'Hispalis à Gades (*Cadix*)		116

DES TROIS PÉRIODES D'OPÉRATION DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Les opérations de la guerre d'Espagne peuvent se diviser en trois périodes, savoir : 1° les opérations devant Corduba; 2° le siège d'Attegua suivi des opérations sur le Salsum; 3° les opérations au sud du Salsum.

1° *Opérations devant Corduba* (du 10 au 20 janvier, 11 jours). Les savants espagnols, ceux de Cordoue en particulier, s'accordent presque unanimement à reconnaître que Corduba occupait la position de la ville actuelle et que l'emplacement du pont n'a pas varié. (Voir *planche 24*.) Selon eux, la partie

de l'enceinte qui borde le fleuve a toujours été la même, ou, mieux dit, les murailles arabes, dont les vestiges se voient encore aujourd'hui, ont été élevées sur les fondations des murs de l'époque romaine.

César, venant d'Obulco, marcha sur Corduba avec l'intention d'investir la place. Il passa le Bétis sur un pont de gabions, et non pas, comme Guischard l'a compris, sur un pont de bateaux dont les ancres auraient été remplacées par des paniers remplis de pierres. Ce pont fut établi en aval de celui de la ville. Il va sans dire qu'après le passage, l'armée construisit une tête de pont sur la rive gauche du fleuve. Le commencement du chapitre 5 de la *Guerre d'Espagne* fait connaître que les troupes passèrent en trois corps distincts et fortifièrent trois camps d'investissement : « Ita, insuper ponte facto, copias ad castra tripartito traduxit. Tenebat adversus oppidum e regione pontis castra, ut supra scripsimus, tripartito. »

La relation latine mentionne ensuite, succinctement, les combats qui furent livrés pour la prise de possession du pont de Corduba. Les auteurs qui ont cherché à les expliquer se sont trompés : les uns pensent que ces combats se donnèrent sur la rive droite du Bétis; les autres, sans songer que ce fleuve a 80 ou 100 mètres de largeur et que la portée efficace des traits ne dépassait pas 30 à 40 mètres, vont même jusqu'à supposer qu'on se battit d'une rive à l'autre. Il est pourtant clair que les deux adversaires tenaient chacun à se rendre maître de l'entrée du pont : Cnæus Pompée pour rester en communication avec la ville, César pour lui couper cette communication; et qu'en conséquence, les combats dont il s'agit eurent lieu près de l'extrémité méridionale du pont. L'erreur des historiens est d'avoir cru que Pompée cherchait à pénétrer dans Corduba et que César s'efforçait de l'en empêcher. Or évidemment Pompée ne pouvait vouloir s'enfermer dans Corduba avec ses treize légions (50,000 à 60,000 hommes) puisqu'il eût, par là, livré à César tout le pays situé au sud du Bétis. Si Pompée en avait eu l'intention, il serait entré dans Corduba dès son arrivée, sans que César, campé sur la rive droite, eût eu le temps de s'y opposer. Mais il devait, au contraire, tout en restant à portée de Corduba, tenir la campagne, son armée jouant le rôle d'une armée de secours. Pour que ce rôle fût efficace, pour qu'en d'autres termes, Pompée pût à tout moment faire entrer des secours dans la place et en recevoir des vivres, il lui importait d'être maître du pont. Il importait donc à César, tout autant, de lui en interdire l'entrée. De là, les travaux d'approche et les com-

bats journaliers, relatés au chapitre 5 de la *Guerre d'Espagne*, et dont nous donnons un récit plus détaillé page 174.

Nos recherches nous ont montré que ces opérations n'auraient pu s'exécuter au-dessus de Corduba : effectivement, le point de passage le plus rapproché, en amont, se trouve à 5 kilomètres du pont; dans toute cette partie le terrain de la rive gauche domine le fleuve, s'y arrête par des escarpements à pic, et est si fortement raviné, que la construction d'un retranchement y eût été impossible.

César passa donc le Bétis en aval de Corduba. Là, sur la rive gauche, s'étend une plaine basse qui mesure 3 kilomètres de longueur, 600 à 800 mètres de largeur, et dans laquelle il était très facile de creuser un retranchement à partir de la tête de pont qui, construite sur la rive gauche, couvrait le pont de gabions. Des fouilles, convenablement pratiquées, feraient, croyons-nous, retrouver les traces de ces ouvrages. Il est probable que l'armée de César établit le pont de gabions à 1,800 mètres de Corduba; car le terrain présente là un escarpement rocheux d'où furent certainement tirées les pierres avec lesquelles on consolida les gabions dans le lit du fleuve.

2° *Opérations sur le Salsum* (du 22 janvier au 10 mars, 49 jours). La date de la prise d'Attegua est connue (le 19 février); le siège aurait donc duré près d'un mois. On voit César assiéger, pendant tout ce temps, une place très forte, sous les yeux de Cnæus Pompée, pour ainsi dire, sans que celui-ci se risque à rien entreprendre. Quelle que fût l'impuissance des armes de jet contre les retranchements en terre, une pareille conduite prouve l'irrésolution de Cnæus Pompée et sa crainte d'opposer ses troupes à celles de César. Que ne cherchait-il au moins à l'inquiéter, à intercepter ses convois ?

Nous décrivons, page 176, la région d'Ucubis (*Espejo*), région mamelonnée, située au sud du Salsum. Le monticule de la Harinilla (voir *planche 24*) répond sous tous les rapports à celui que la narration latine désigne par l'expression de « grumus excellens natura ». (*Guerre d'Espagne*, 8.) La dénomination de Castra Postumiana n'implique nullement, comme on l'a cru, l'existence d'une ancienne localité. Il est plus simple d'admettre que cette hauteur, à cause de ses propriétés excellentes, avait déjà été utilisée, antérieurement à la guerre d'Espagne, pour un campement auquel les soldats donnèrent le nom d'un de leurs chefs. C'est ainsi que nos soldats appelèrent, pendant la cam-

pagne de Wagram, île Masséna, île Lannes, île Alexandre, les îles situées dans le petit bras du Danube.

Les observations suivantes serviront à expliquer les mouvements postérieurs à la prise d'Attegua. Cette place avait ouvert ses portes le 19 février. Cnæus Pompée se porta sur Ucubis, « castra movit Ucubim versus », dans la crainte, évidemment, que César n'y mît le siège. Il importe de préciser le lieu où Pompée établit son camp; car ce lieu détermine le théâtre des opérations qui suivirent. Or Pompée ne pouvait camper que près du Salsum, et, par conséquent, dans l'étroit espace compris entre Ucubis et la rivière. (Voir *planche 24, près de la ferme del Molino bajo.*) César, de son côté, rapprocha son camp, par deux fois, de celui de l'ennemi (chapitres 20 et 23), restant sur la rive droite et s'avançant dans la direction de Castro del Rio, ce que prouve le combat relaté au chapitre 23.

Ce combat fut livré le 4 mars, comme on peut s'en assurer en rapprochant l'un de l'autre les chapitres 24 et 27 : il s'était donc écoulé, depuis la prise d'Attegua, quatorze jours pleins, pendant lesquels les deux armées ne cessèrent de camper, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Salsum, entre Attegua et Castro del Rio. Sans transition aucune dans le récit, l'auteur de la *Guerre d'Espagne* raconte que le lendemain du combat du 4 mars, le 5 par conséquent, les deux armées se rencontrèrent à Soricaria : « Postero die ad Soricariam utrorumque convenere copiæ ». (Chapitre 24 [1].) Il ressort de la narration, malgré ses défectuosités, que ce jour-là, 5 mars, César franchit le Salsum. Comment, en effet, s'il était resté sur la rive droite, aurait-il pu couper Pompée du castellum d'Aspavia, lequel était indubitablement sur la rive gauche, c'est-à-dire du côté où se trouvait ce dernier ?

Mais où placer Soricaria ? La plupart des auteurs espagnols l'identifient avec le château de Dos Hermanas dont les ruines se rencontrent sur le ruisseau Carchena, au nord de Montilla, à 8 kilomètres de distance. Cette supposition impliquerait, pour les armées, postées près de la ferme del Molino bajo, une marche vers le sud-ouest, qu'on trouve peu conforme au caractère des opérations précédentes. Il vaut beaucoup mieux considérer les conditions de terrain imposées par le chapitre 24 de la narration latine. L'auteur y

[1] Les manuscrits portent *ab Soricaria,* ce qui donnerait à entendre que les armées se rencontrèrent venant de Soricaria : l'erreur paraît manifeste, si on se reporte au chapitre 27, où on lit *ad Soriciam* (*ad Soricariam*). Aussi Oudendorp a-t-il substitué *ad Soricariam* à *ab Soricaria.*



parle pour la première fois d'une plaine. Or il n'y a d'autre plaine, dans la région où campaient les deux armées le 4 mars, que le terrain bas traversé par la rivière à Castro del Rio. Secondement, on reconnaît à la lecture du texte, que chacune des deux armées essaya d'occuper la première une hauteur désignée par les expressions « excelsus tumulus » et « tumulus excellens ». Celle qui est marquée de la lettre E sur la planche 24, satisfait à toutes les conditions. En conséquence nous inclinons à identifier Soricaria avec Castro del Rio, et à placer le castellum d'Aspavia au sud de cette localité, à 5 milles (7 *kilomètres 1/2*) d'Ucubis, comme l'exige le texte. Le récit que nous donnons page 183, récit explicatif des chapitres 24, 25 et 26 de la *Guerre d'Espagne,* résulte de cette identification.

3° *Opérations au sud du Salsum* (du 10 mars à la fin de la campagne). Après avoir raconté les deux combats qui eurent lieu à Soricaria le 5 et le 6 mars (chapitres 24 et 25), l'auteur latin écrit, chapitre 27, que quelque temps après, « insequenti tempore », Pompée se porta d'Ucubis sur Hispalis (?). On remarquera que la bataille de Munda est du 17 mars, qu'ainsi elle fut livrée onze jours après le second combat de Soricaria; si donc on interprète le « insequenti tempore » en comptant trois jours entre ce combat et la marche de Pompée sur Hispalis, il en résultera que les différentes opérations du chapitre 27 se firent dans l'espace de sept jours.

Cette partie des manœuvres de la guerre d'Espagne restera forcément obscure tant qu'on ignorera où se trouvaient Hispalis, Ventipo et Carruca. Mais comme il est incontestable que le *campus Mundensis* du chapitre 27 de la *Guerre d'Espagne* correspond aux *llanos de Vanda,* que Munda se réduit à Montilla, et que la bataille fut livrée au bas des versants qui s'abaissent depuis les hauteurs de la ville jusqu'au ruisseau San Cristobal, nous en concluons que les dernières marches de la campagne se firent à l'est et au sud-est de Montilla, et que c'est dans cette région qu'il convient de chercher les trois anciennes villes nommées plus haut.

DÉCOUVERTE DU CHAMP DE BATAILLE DE MUNDA.

On peut voir par notre relation de la guerre d'Espagne, comme aussi à l'inspection de la planche 24, que nos recherches nous ont conduit à placer

le théâtre des opérations militaires au sud de Cordoue, dans un espace de terrain assez limité. Le contraire n'était pas possible; car, nous le répétons, la condition essentielle qui domine toutes les autres et qui donne à cette guerre son véritable caractère, c'est que Cnæus Pompée ne pouvait pas s'éloigner beaucoup de Corduba dont il avait fait sa principale place de dépôt, et où il avait laissé son frère avec une forte garnison. Cette condition se trouverait encore confirmée, s'il le fallait, par la fin du chapitre 28 de la *Guerre d'Espagne*. L'auteur, après avoir dit qu'à Munda le camp de Pompée était défendu par la nature des lieux et par les fortifications de la ville, ajoute en effet : « Namque, ut superius demonstravimus, loca excellentia tumulis contineri, interim nulla planitia dividit. » Les mots « ut superius demonstravimus » renvoient le lecteur au chapitre 7 où le pays situé au sud d'Attegua et du Salsum, c'est-à-dire le pays d'Ucubis, est ainsi décrit : « Hæc loca sunt montuosa et natura edita ad rem militarem. » On doit en conclure que la contrée de Munda présentait, comme celle dont Espejo occupe le centre, des éminences bien disposées pour le campement d'une armée, assez rapprochées les unes des autres pour qu'on ne pût donner le nom de plaines aux dépressions de terrain qui les séparaient (voir *page 176*), et qu'ainsi donc, elle était voisine de cette dernière.

Les chapitres 32 et 33 de la *Guerre d'Espagne* engagent aussi à ne pas chercher le champ de bataille très loin de Corduba. Selon le premier de ces chapitres, le jeune Valerius, après la défaite, se sauva à Corduba avec quelques cavaliers et rendit compte à Sextus Pompée de ce qui s'était passé : sur quoi, celui-ci distribua tout son argent aux cavaliers de sa suite, dit aux habitants qu'il allait trouver César pour traiter de la paix, et partit à la deuxième veille (*entre 9 heures et minuit*). Sans vouloir raisonner trop rigoureusement sur une narration négligemment écrite, on se demandera pourquoi l'auteur préciserait ainsi l'heure du départ de Sextus Pompée si celui-ci ne s'était échappé de Corduba que la deuxième ou troisième nuit qui suivit le désastre. Ce renseignement établit, avec certitude, que la distance de Corduba au champ de bataille pouvait être franchie à cheval en quelques heures.

Convaincu que le champ de bataille n'avait pu être très éloigné de Corduba, ni d'Ucubis, nous nous attachâmes à découvrir la plaine désignée dans la narration latine par le nom de *campus Mundensis*. (Chapitre 27.) Nous reconnûmes qu'il n'existe au sud de Cordoue, dans les limites présumées du théâtre de la guerre, qu'une seule plaine à laquelle puisse se rapporter la longueur de

IMPRIMERIE NATIONALE.

5 milles (7 *kilomètres 1/2*) mentionnée au chapitre 29 : c'est celle que traversent les ruisseaux Carchena et Cabañas, et que les habitants nomment *los llanos de Vanda*. Il ne s'agissait plus que de déterminer, sur le vaste pourtour des hauteurs qui bordent cette plaine, une position où une bataille de deux armées romaines, comptant ensemble 100,000 hommes et plusieurs milliers de chevaux, pût s'expliquer dans tous les détails. Ici encore, on ne trouve qu'une seule solution à la question; autrement dit, on chercherait vainement à placer le champ de bataille ailleurs que sur les versants accidentés qui s'abaissent depuis la ville de Montilla jusqu'à la plaine de Vanda, dans la direction d'Espejo. (Voir *planche 24*). Il ne peut donc subsister aucun doute, ni sur l'emplacement de Munda, ni sur celui du champ de bataille[1].

La planche 24 représente les camps de Cnæus Pompée et de César, le premier près des murs de Munda, le second dans la plaine de Vanda.

QUELQUES REMARQUES SUR LA BATAILLE DE MUNDA.

Il est peu de batailles montrant mieux l'influence du moral à la guerre, tant chez les chefs que chez les soldats. (Voir *page 187*.) César, ordinairement maître de lui-même, donna l'ordre d'attaquer malgré la position dominante qu'occupait l'armée ennemie dans un terrain difficile. On peut croire qu'il se laissa entraîner par le désir de terminer une guerre qui durait depuis quatre ans.

Ses troupes lâchèrent pied. On a voulu que ce fussent celles de la 10e légion (aile droite) parce que Florus écrit : «Ses vétérans, éprouvés depuis quatorze ans, reculèrent.» (*Abrégé d'histoire romaine*, IV, 2.) C'est une sup-

[1] Cette assertion manque de preuves matérielles parce que nous n'avons pu faire de fouilles sur les lieux; mais nous sommes convaincu qu'en en pratiquant à Montilla, on retrouverait les vestiges des murs de l'ancienne Munda.

Lorsque nous reconnûmes la position du champ de bataille, nous rendîmes compte de notre découverte à Napoléon III dans un rapport écrit de Cordoue à la date du 18 juin 1863. Nous regardâmes comme une chose séante de ne pas la divulguer avant la publication du troisième volume qui devait terminer son *Histoire de Jules César*, et l'Empereur voulut que nous fissions pratiquer des fouilles sur différents points des hauteurs qui entourent la plaine de Vanda, pour mieux montrer qu'on n'y trouverait pas de vestiges de Munda. Le colonel Juan de Velasco, chef de la section topographique au ministère de la guerre à Madrid, confia cette mission au commandant d'état-major José Sanchez Molero, qui eut l'obligeance de se mettre en rapport avec nous, et qui, après avoir fait aux endroits désignés les recherches nécessaires, nous adressa un compte rendu de ses travaux. Pour nous, l'identification de Munda avec Montilla n'en devint que plus certaine.

position gratuite, car César avait à Munda d'autres vieilles légions que la 10e. Il est possible que celle-ci ait commencé à céder le terrain, mais nous avons cru pouvoir écrire, page 188, que toute la première ligne fut refoulée, nous appuyant sur Plutarque qui montre César courant de légion en légion et de cohorte en cohorte pour ranimer les courages. (*César*, 56.)

César eut mille hommes tués, ce qui prouve l'acharnement de la lutte.

D'après l'auteur de la *Guerre d'Espagne*, les troupes de César firent après la bataille, autour de Munda, un rempart avec les cadavres et les armes des soldats ennemis. Le fait est relaté aussi par Florus et par Appien. Il va sans dire que ces amas de cadavres ne se firent que devant les portes de la ville.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE TEXTE DU *BELLUM HISPANIENSE*.

Comme on le sait, la relation de la *Guerre d'Espagne* ne nous est parvenue qu'en un texte entaché de nombreuses corruptions. Les remarques suivantes pourront être utiles aux commentateurs.

Chapitre 5. Nous lisons avec Nipperdey : « Cæsar, quum ad flumen Bætim venisset neque propter altitudinem fluminis transire posset, lapidibus corbes plenos demisit : ita, insuper ponte facto, copias ad castra tripartito traduxit. Tenebat adversus oppidum e regione pontis castra, ut supra scripsimus, tripartito. » On n'aura aucune difficulté à s'expliquer ce texte si on consulte la planche 24. César avait l'intention d'établir trois camps sur la droite du Bétis pour investir Corduba. Il partagea donc l'armée en trois corps qui passèrent le fleuve séparément, et qui fortifièrent chacun son camp dans une position bien choisie : « copias ad castra tripartito traduxit ». Ces trois corps furent établis face à la ville et en regard du pont « adversus oppidum e regione pontis ». La phrase incidente « ut supra scripsimus » reporte simplement le lecteur à la phrase qui précède, et n'oblige pas du tout à admettre une lacune dans le récit, comme on l'a cru.

Chapitre 7. « Hæc loca sunt montuosa et natura edita ad rem militarem; quæ planitie dividuntur, Salso flumine, proxime tamen Atteguam ut flumen sit, circiter passuum duo milia. » Ce dernier chiffre de distance est inexact : on compte à peine un mille romain depuis le Guadajoz jusqu'au centre du plateau de la montagne de Teba la Vieja, où la ville d'Attegua était assise.

Chapitre 13. « Quo facto ab oppidanis, ac si suarum partium essent, conservati, missos facere loricatos, qui... » L'auteur désigne par *loricati* les légionnaires; comme aussi par *loricati viri,* chapitre 4.

Chapitre 16. « Hujus diei extremo tempore a Pompeianis clam nostros tabellarius est missus, ut ea nocte turres aggeremque incenderent et tertia vigilia eruptionem facerent. Ita igne telorumque multitudine jacta, quum bene magnam partem muri consumpsissent, portam quæ e regione et in conspectu Pompeii castrorum fuerat, aperuerunt. » Toutes les traductions rendent faussement le mot *agger,* tant ici qu'au chapitre 7 : il désigne la terrasse qui devait servir à amener le bélier au pied de la muraille de la ville.

Nous proposons de remplacer, dans la phrase qui vient après, *muri* par *noctis,* ce qui découle de la narration et ce qui la rend intelligible.

Chapitre 20. « Cæsar movit et propius castra castris contulit. » Le *propius* doit se rendre littéralement par *plus près* et non par *très près;* César ne campa tout près de Pompée que plus tard : « Insequenti tempore Cæsar castris castra contulit et brachium ad flumen Salsum ducere cœpit. » (Chapitre 23.)

Chapitre 26. « Sed exercitum tironem non audent in campum deducere, nostrisque adhuc freti præsidiis bellum ducunt : nam singulas civitates circumsederunt, inde sibi commeatus capiunt. » Il faut conserver le texte des manuscrits, « freti præsidiis », où *præsidia* a le sens du mot *ressources* (approvisionnements), et ne pas lui substituer *fixi præsidiis.* L'auteur veut dire que les ennemis (l'armée de César) comptaient sur les ressources qui se trouvaient dans les villes dont ils viendraient à faire le siège.

Chapitre 27. La cinquième phrase doit être ponctuée comme il suit : « Ita castris motis, Ucubim Pompeius præsidium, quod reliquit, jussit ut incenderent et, deusto oppido, in castra majora se reciperent. » Faute d'une bonne ponctuation, plusieurs traducteurs ont cru que ce fut César qui fit brûler Ucubis. Pourtant il va de soi que César n'avait à cela aucun intérêt, tandis qu'il en était autrement de Pompée qui abandonnait Ucubis.

Chapitre 28. Le texte de la dernière phrase est mutilé. Par les mots « ut

superius demonstravimus », l'auteur renvoie à la troisième phrase du chapitre 7 où il décrit la région d'Ucubis, toute composée de collines arrondies qu'aucune plaine ne sépare les unes des autres : effectivement, elles se joignent par leurs bases en ne laissant entre elles que des vallons très étroits. Aussi lisons-nous la fin du chapitre 28 comme il suit : « Namque, ut superius demonstravimus, loca excellentia tumulis contineri, interim nulla planitia dividit. »

Chapitre 29. « Planities inter utraque castra intercedebat circiter milia passuum v., ut auxilia Pompeii duabus defenderentur rebus, oppidi excelsi et loci natura. » On a proposé la variante « ut præsidia Pompeii », sans raison, selon nous : les manuscrits entendent par « auxilia Pompeii » les forces de Pompée; son armée ou son camp étaient en effet défendus par la position élevée de la ville de Munda et par la nature du terrain. Nipperdey remplace « oppidi excelsi et loci natura » par « oppido et excelsi loci natura », sans se douter que le texte des manuscrits est préférable à sa variante : la ville de Munda était réellement très élevée par rapport à la plaine où campait l'armée de César.

LIVRE DIXIÈME.

CINQUIÈME SÉJOUR À ROME. — MORT DE CÉSAR.

Le dernier séjour de César à Rome dura environ cinq mois et demi. Si on en croit Appien, l'époque de son départ pour la guerre des Parthes avait été fixée au 18 mars : il fut assassiné quatre jours auparavant. (*Guerres civiles*, II, 111.)

On a peu de renseignements sur les préparatifs qui durent nécessairement être faits pour une si vaste entreprise que la guerre des Parthes. Napoléon Ier, dans son *Précis des guerres de César*, examine deux cas, selon que César eût pénétré par la haute Arménie, ou par l'Euphrate et la Mésopotamie; mais, d'après Suétone, César comptait passer par la petite Arménie.

Pour ce qui concerne la scène des Lupercales, nous considérons la narration de Nicolas de Damas comme la plus véridique : nous l'avons donc suivie de préférence. Nous en dirons autant de celle qui se rapporte à la mort de César. Dion Cassius et Nicolas de Damas s'accordent pour donner à cet événement sa tragique simplicité : ils ne mentionnent aucune lutte de César contre ses meurtriers, ni aucune des paroles que lui ont prêtées d'autres historiens. Dion Cassius termine son très court récit en disant : «Ceci est le rapport le plus vrai.» (*Histoire romaine*, XLIV, 19.) Nous ferons remarquer qu'il s'exprime de la même façon au sujet de la réforme du calendrier (*Histoire romaine*, XLIII, 26), sur laquelle il fournit en effet des renseignements très exacts. Les paroles que nous venons de citer sont donc une garantie de sa sincérité et de ses efforts pour arriver à découvrir la vérité.

Après la guerre civile, César, par un excès de clémence envers les vaincus, se mit dans une situation où sa vie fut continuellement menacée. Nous écrivons à ce sujet, page 214 : «Ce fut une faute d'autant plus grande, qu'il ne savait pas se faire craindre. Or, pour empêcher qu'après les guerres civiles tant de haines accumulées puissent éclater, il faut avant tout qu'un chef d'État soit capable d'inspirer la crainte. César n'avait pas reçu ce don de la nature, et c'était là une de ses infériorités sur les grands hommes dont les noms dominent

l'histoire du monde. Qui peut dire que des personnes de son intimité eussent osé le trahir et que les conjurés fussent parvenus à s'entendre, s'il avait su se faire redouter? » Selon nous, ce jugement découle aussi bien de la connaissance du caractère de César que des faits eux-mêmes. Il y a des hommes qu'un tempérament d'une excessive douceur et une bienveillance sans limites rendent incapables d'imprimer la crainte : on peut affirmer qu'ils manquent d'une des qualités nécessaires à tout chef de gouvernement. Plus on réfléchit aux moyens de refréner les mauvaises passions, plus on reconnaît que la crainte est, entre tous, le plus efficace et le plus sûr. La raison, le sentiment du devoir, celui de l'honneur et de la dignité, que l'éducation tend à développer, sont, il est vrai, les plus nobles mobiles de nos actions; mais la faiblesse humaine ne leur assure qu'une influence intermittente, bornée, sujette à toutes les défaillances. La crainte du châtiment, au contraire, agit incessamment; elle ne s'évanouit jamais, selon l'expression de Machiavel, et c'est dans cette continuité même que réside la cause de son efficacité.

Tous les grands hommes ont admis cette vérité comme incontestable. Napoléon Ier se plaisait quelquefois à causer avec la reine Hortense de sujets sérieux, comme s'il eût voulu développer la raison de sa belle-fille. Un jour, il lui demanda s'il valait mieux, pour un prince, être aimé que craint. « Oh ! Sire, il vaut mieux être aimé », répondit la Reine. L'Empereur sourit et, pour toute explication, lui lut le dix-septième chapitre du *Prince*.

César n'ignorait pas l'influence salutaire due à la menace des châtiments; mais, trop porté, par noblesse de caractère, à l'indulgence et au pardon des injures, il répugnait à sévir. Ce sentiment de crainte, qu'il importe d'entretenir chez un peuple corrompu, au milieu de la surexcitation des passions politiques, César ne sut pas en faire un instrument de règne. En dépassant les limites d'une clémence utile et sage, il encouragea l'audace de ses ennemis; le complot contre sa vie put être ourdi jusque dans son entourage immédiat.

REMARQUES GÉNÉRALES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

REMARQUES GÉNÉRALES.

DE LA LÉGION, DE LA COHORTE, DE LEUR ORDRE DE COMBAT.

Avant l'époque de Marius, la légion se subdivisait en trente manipules, de deux centuries chacun; le manipule était l'unité de combat et probablement l'unité d'administration. Mais les généraux romains ne tardèrent pas à reconnaître les inconvénients que présentait ce fractionnement de la légion en un grand nombre de parties d'un faible effectif. Marius y remédia en adoptant, pour unité de combat, la cohorte composée de trois manipules ou six centuries. Le nombre des unités de combat de la légion fut ainsi réduit de trente à dix. La légion avait donc dix cohortes; la cohorte, trois manipules; le manipule, deux centuries.

L'effectif normal de la légion a souvent varié pendant la période de la république romaine. Nous avons fait connaître les effectifs approximatifs des légions de l'armée de César à l'origine de la guerre civile. (Voir *tome premier, page* 342.) César plaçait à la tête de chaque légion un de ses lieutenants qu'assistaient plusieurs officiers d'un grade élevé, appelés tribuns des soldats. Ceux-ci tenaient les contrôles, surveillaient le service intérieur, présidaient au campement des troupes, et étaient chargés des approvisionnements. Les autres officiers se nommaient des centurions. Il y en avait un par centurie; par conséquent deux par manipule, six par cohorte, soixante par légion.

Les légionnaires avaient tous le même armement et le même équipement. Chaque légionnaire portait, comme armes défensives, une cuirasse, un casque, un bouclier et une jambière de fer sur la jambe droite. Ses armes offensives étaient le pilum et la courte épée.

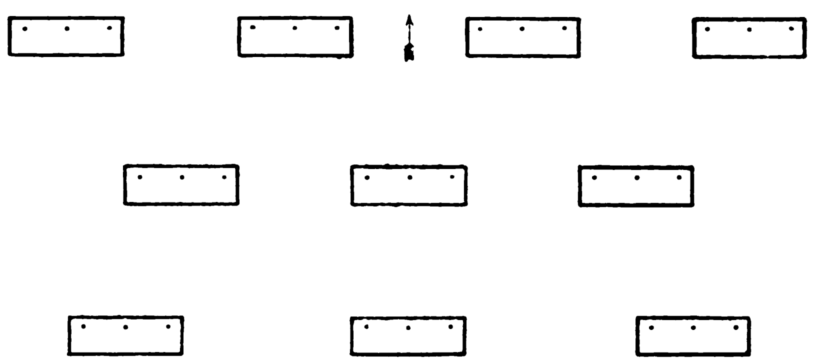
Chaque manipule avait une enseigne; il y avait donc trente enseignes manipulaires par légion.

Chaque cohorte avait une enseigne; mais on ignore si celle-ci existait en outre des trois enseignes manipulaires de la cohorte, ou si ce n'était pas l'enseigne du premier manipule qu'on décorait de quelque signe distinctif.

La légion avait une aigle, placée à la première cohorte (celle de droite), sous la garde du premier centurion de cette cohorte, appelé le primipile.

Une armée de plusieurs légions pouvait être formée sur deux, sur trois ou sur quatre lignes. César rangeait habituellement son armée sur trois lignes, comme on peut l'inférer du chapitre 85 du livre Ier de la *Guerre civile*, où se trouve décrit l'ordre de bataille qu'il adopta en face d'Afranius la veille de la capitulation des vieilles légions de Pompée. Dans cet ordre de bataille, chaque légion présentait quatre cohortes en première ligne, trois en deuxième ligne, et trois en troisième ligne. Quand les cohortes étaient formées à files serrées, l'intervalle qui les séparait l'une de l'autre était égal à la longueur de leur front; il disparaissait lorsque la cohorte se déployait pour le combat. Rien ne permet de fixer avec certitude la distance qu'on laissait d'une ligne à l'autre : peut-être égalait-elle le front d'une cohorte.

LÉGION EN BATAILLE SUR TROIS LIGNES, LES COHORTES NON DÉPLOYÉES.



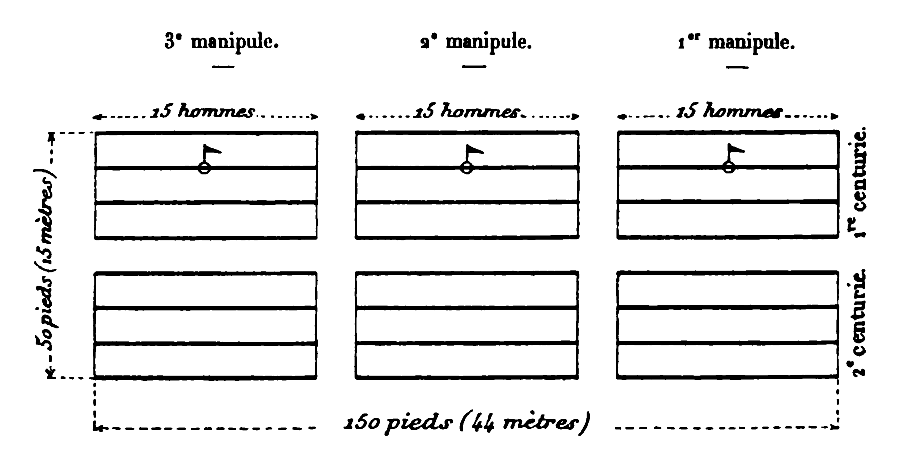
Il importe de déterminer l'ordre de combat de la cohorte, puisque celle-ci était l'unité de force de l'infanterie romaine. Quel était cet ordre de combat? Les trois manipules dont se composait la cohorte étaient-ils rangés sur un même front l'un à côté de l'autre, ou rangés en colonne l'un derrière l'autre? Secondement, les deux centuries d'un manipule se plaçaient-elles l'une à côté de l'autre, ou l'une derrière l'autre? Troisièmement, sur combien de rangs disposait-on les hommes d'une centurie, ou autrement dit, quelles étaient la profondeur de la cohorte et l'étendue de son front de bataille? Aucun auteur ancien ne fournit les renseignements nécessaires pour résoudre ces diverses questions. Étant spécialement militaires, elles ne peuvent être décidées que par des juges versés dans l'art de la guerre, et parvenus, après des études

suivies, à bien connaître, et le caractère des combats de l'époque romaine, et les conditions qui en découlent forcément pour le mode de formation des troupes. Le général de Göler et M. Rüstow, qui ont traité cette matière, émettent des opinions opposées. Le premier de ces écrivains militaires croit que les deux centuries d'un manipule se plaçaient de front, l'une à côté de l'autre, chacune sur deux rangs, et que les trois manipules ainsi formés se rangeaient en colonne l'un derrière l'autre, ce qui donnait à la cohorte six rangs de profondeur. M. Rüstow, au contraire, place les deux centuries du manipule l'une derrière l'autre, chacune sur plusieurs rangs de profondeur, et dispose les trois manipules de front l'un à côté de l'autre, en ligne de bataille. Il faut que le général de Göler, pour avoir proposé un ordre de combat où les légionnaires de la cohorte ne sont rangés que sur six de profondeur, et où les trois enseignes des manipules, au lieu d'être sur un même front, sont en file l'une derrière l'autre, ait bien mal compris le caractère propre aux batailles de l'antiquité. Généralement, une bataille, soit des temps anciens, soit des temps modernes, n'est que le choc de deux armées, chacune cherchant à ébranler l'autre et à la faire reculer. Depuis l'invention de la poudre et l'adoption des armes de jet à longue portée, l'ébranlement peut être produit à grande distance, d'où il résulte que la profondeur des unités de combat n'est nécessaire que dans des cas particuliers, comme, par exemple, pour enlever promptement une position bien défendue, pour forcer le passage d'un défilé, ou, dans un siège, pour donner l'assaut au corps de place. Mais dans les batailles de l'antiquité, à cause de la nature des armes employées, l'ébranlement d'une troupe ne se pouvait obtenir que par le choc immédiat des combattants, choc de front, pendant lequel il importait que les soldats des premiers rangs fussent soutenus, remplacés et poussés en avant par ceux des rangs postérieurs, absolument comme cela arrive aujourd'hui dans l'assaut d'une brèche au corps de place. Une grande profondeur de rangs était de toute nécessité pour remplir ces conditions. L'avantage d'une grande profondeur des colonnes, dans les attaques de vive force, a en partie sa source dans le cœur humain. Plus les hommes sont massés, plus il est facile de les électriser; plus les hommes des premiers rangs se sentent soutenus, plus ils ont d'audace; plus en ont aussi ceux des derniers rangs, parce qu'ils sont couverts par les combattants des rangs antérieurs. En résumé, les armes anciennes voulaient l'ordre profond, de même que les armes modernes veulent habituellement l'ordre mince. Ces

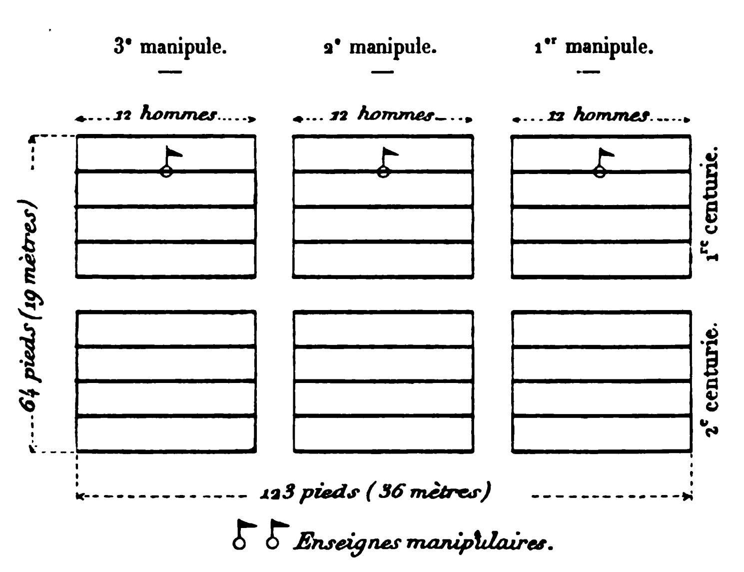


considérations ont été bien comprises par M. Rüstow, et l'ordre de combat qu'il propose était incontestablement celui de la cohorte. Les figures ci-dessous représentent une cohorte de 360 hommes formée en bataille dans deux suppositions différentes, selon que les hommes de la centurie sont mis sur quatre rangs ou sur cinq rangs; en d'autres termes, selon que la cohorte a huit ou dix rangs de profondeur.

COHORTE DE 360 HOMMES SUR HUIT RANGS.



COHORTE DE 360 HOMMES SUR DIX RANGS.



Enseignes manipulaires.

Comme les deux centuries d'un manipule se plaçaient l'une derrière

l'autre, il s'ensuit que la cohorte, dans sa formation normale, comptait ordinairement un nombre de rangs pair. Il est à croire qu'on ne la formait sur un nombre de rangs impair qu'exceptionnellement, dans des circonstances particulières, imposées soit par le terrain, soit par des diminutions d'effectif, soit par la nécessité de donner au front de bataille une étendue égale à celle du front de l'armée ennemie. César ne fait pas connaître la profondeur, c'est-à-dire le nombre de rangs, qu'il donnait à ses cohortes. Il n'est pas probable qu'il les mît sur six rangs, formation rarement employée, à cause de son peu de profondeur. Si on considère, d'autre part, que César n'avait que des légions de 3,000 hommes en moyenne, qu'à Pharsale ses cohortes ne comptaient pas plus de 275 hommes, et qu'en plaçant les manipules sur dix rangs, chaque manipule n'eût présenté que neuf légionnaires de front, on est porté à regarder une telle profondeur comme trop grande. Qu'on ajoute à cela que Frontin semble citer comme un fait exceptionnel que Pompée disposa ses cohortes sur dix rangs de profondeur à la bataille de Pharsale (*Stratagèmes*, livre II, 22, 3), et peut-être sera-t-on en droit de conclure que César mettait ordinairement son infanterie sur huit rangs de profondeur, et que telle était, de son temps, la profondeur normale.

Végèce écrit que chaque légionnaire occupait 3 pieds de front (89 centimètres ou un peu plus de 2 pieds 1/2 de France) et que les rangs étaient à 6 pieds de distance l'un de l'autre. (*Les Institutions militaires*, livre III, 14 et 15.) D'après cela, si on considère une cohorte de 360 hommes mis sur huit rangs de profondeur, et qu'on suppose les trois manipules à 7 ou 8 pieds d'intervalle l'un de l'autre, on voit qu'elle avait un front de 150 pieds (*44 mètres*) et une profondeur de 50 pieds (*15 mètres*), chiffres ronds.

Il va sans dire que cette formation de la cohorte à files serrées, où les hommes se trouvaient presque placés coude à coude, ne s'employait que dans les parades, les revues, les manœuvres du temps de paix, ou les marches en bataille loin de l'ennemi; car, dans le combat, il fallait absolument que le légionnaire eût de l'espace, tout autour de lui, pour lancer le pilum, manier l'épée et le bouclier. Aussi lit-on dans Polybe, qui, comme Végèce, fixe à 3 pieds romains le front occupé par un légionnaire armé, que les hommes doivent avoir entre eux un espace libre et un intervalle d'au moins 3 pieds, du côté du voisin et du côté de celui qui est derrière. (*Polybe*, livre XVIII, 30). On voit donc que la cohorte combattait déployée sur un front presque double

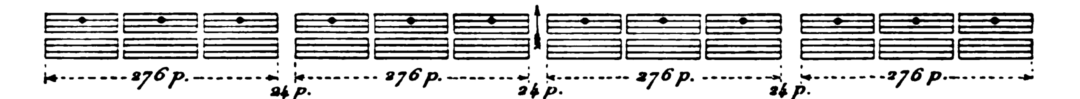
de celui qu'elle occupait dans sa formation ordinaire ou normale. La manœuvre, pour le déploiement, s'exécutait par manipule, et très simplement : les hommes de la moitié de droite du manipule faisaient un à-droite, ceux de la moitié de gauche faisaient un à-gauche, les uns et les autres se portaient en avant à la distance voulue, et tous se replaçaient face en tête, les premiers par un à-gauche, les seconds par un à-droite.

Les figures suivantes représentent quatre cohortes de 360 hommes sur huit rangs de profondeur, formées d'abord à intervalles, dans l'ordre serré, ensuite déployées pour le combat.

QUATRE COHORTES DE 360 HOMMES, AVEC INTERVALLES, NON DÉPLOYÉES.



QUATRE COHORTES DE 360 HOMMES DÉPLOYÉES POUR LE COMBAT.



La plupart des auteurs militaires, M. Rüstow entre autres, ont cru que les cohortes combattaient avec intervalles. Cette opinion est inadmissible : le front de l'armée aurait offert, par sa discontinuité, un trop grand nombre de points faibles; l'ennemi se serait jeté dans les intervalles. Une armée qui, voulant livrer bataille, avait à franchir une assez grande distance avant de joindre l'ennemi, marchait, pour plus de commodité, avec intervalles; mais, arrivée à sa proximité, elle déployait les cohortes de manière à présenter une ligne presque continue, comme le montre la figure ci-dessus.

La cohorte de 360 hommes, formée sur huit rangs de profondeur et déployée pour le combat, couvrait un rectangle de 276 pieds de longueur sur 50 pieds de largeur (*82 mètres sur 15 mètres*).

Il est intéressant de se représenter la superficie de terrain qu'occupait une légion de 3,600 hommes, par exemple, déployée en bataille sur trois lignes, les hommes mis sur huit de profondeur. Si on suppose que la distance d'une ligne à l'autre fût égale au front d'une cohorte non déployée, on trouve que la légion couvrait un rectangle de 348 mètres sur 102 mètres.

DES ANTESIGNANI.

Quels étaient les soldats appelés de ce nom? Formaient-ils un corps de troupe à part, ou faisaient-ils partie intégrante de la légion? Quel en était le nombre par légion? Quelle place y occupaient-ils dans la ligne de bataille? Il est peu de questions qui aient donné lieu à des discussions plus nombreuses. Les thèses, les dissertations abondent dans différentes langues, et il faut bien dire que les commentateurs, militaires ou savants proprement dits, n'ont pas réussi à éclaircir la matière.

Ce qu'on sait sûrement, c'est que chaque légion de citoyens romains avait ses *antesignani*, car César écrit : « unius legionis antesignanos procurrere jubet ». (*Guerre civile*, I, 43.) On sait de plus que les *antesignani* étaient des soldats d'élite, c'est-à-dire des hommes braves, alertes, exercés à bien manier l'épée et le bouclier. Cela ressort de tous les passages où César les mentionne. A l'attaque du Puig Bordel, ce sont les *antesignani* d'une légion qu'il porte en avant pour s'emparer de ce monticule par un coup de main prompt et vigoureux. (Voir *tome premier, page 51*.) Au siège de Massilia, où il faut compenser la supériorité de nombre des vaisseaux massiliens par la bonne constitution des troupes de combat, il compose celles-ci, sur ses galères, des hommes les plus braves, choisis parmi les *antesignani* et les centurions de toutes les légions : « Erat multo inferior numero navium Brutus; sed electos ex omnibus legionibus fortissimos viros, antesignanos, centuriones, Cæsar ei classi attribuerat. » (*Guerre civile*, I, 57.) Après la défaite de Dyrrhachium, faisant sa retraite sur Apollonia, et redoutant la nombreuse cavalerie de Pompée à laquelle il ne peut opposer que quelques centaines de chevaux, il entremêle ceux-ci de quatre cents *antesignani* sans bagage : « Huic suos Cæsar equites opposuit expeditosque antesignanos admiscuit cccc. » (*Guerre civile*, III, 75.) Il agit de même dans les journées qui précédèrent la bataille de Pharsale : « ut, quoniam numero multis partibus esset inferior, adolescentes atque expeditos ex antesignanis electis ad pernicitatem armis inter equites præliari juberet ». (*Guerre civile*, III, 84.)

A ces premières données vient s'en ajouter une autre, sur laquelle on s'accorde généralement : c'est qu'au sens même du mot *antesignani*, les soldats ainsi nommés étaient rangés et combattaient en avant des enseignes. Cela étant, on ne pourra évidemment réussir à définir les *antesignani* qu'aux deux conditions suivantes. Il faut :

IMPRIMERIE NATIONALE.

1° Être fixé sur l'ordre de combat de la cohorte et sur la composition de ses rangs;

2° Connaître la place qu'occupaient les enseignes de la cohorte rangée en bataille.

La solution de la question devra s'en dégager logiquement, appuyée des rares renseignements fournis par les auteurs anciens.

A commencer par la cohorte sous le rapport de son ordre de bataille, nous avons démontré plus haut que cette unité de combat se formait de trois manipules disposés de front l'un à côté de l'autre, chaque manipule comprenant deux centuries mises l'une derrière l'autre sur plusieurs rangs de profondeur. (Voir *page 326.*)

Passons à la question des enseignes : cherchons à déterminer quel en était le nombre, et quelles places elles occupaient dans la cohorte et dans la légion en bataille.

On controverse un premier point : on demande si Marius, lorsqu'il substitua la cohorte au manipule comme unité de combat, lui donna une enseigne propre, et s'il supprima du coup les trente enseignes manipulaires de la légion. La plupart des auteurs modernes n'admettent pas que la cohorte eût une enseigne. Mais comment peuvent-ils croire que Marius, créant une nouvelle unité de combat, ne lui ait pas donné une enseigne particulière? Un seul point peut rester douteux : l'enseigne de la cohorte figurait-elle en outre des trois enseignes manipulaires, ou était-elle une de ces dernières, à laquelle on ajoutait quelque signe distinctif? Nous sommes porté à croire que l'enseigne du premier manipule (celui de droite) était en même temps celle de la cohorte. On lit dans les Commentaires, au récit de la bataille contre les Nerviens : « Quartæ cohortis omnibus centurionibus occisis signiferoque interfecto, signo amisso, reliquarum cohortium omnibus fere centurionibus aut vulneratis aut occisis... » (*Guerre des Gaules,* II, 25.) Il est vrai, comme on l'a prétendu, que ce passage ne prouve pas péremptoirement l'existence d'une enseigne de cohorte; mais on doit avouer qu'il y a là une forte présomption. Selon nous, César a certainement voulu désigner l'enseigne de la cohorte; car nous regardons comme inadmissible, soit dit de nouveau, que chaque cohorte n'ait pas eu son enseigne.

Quelques auteurs, tout en admettant l'existence d'une enseigne particulière à chaque cohorte, ont cru devoir en conclure que les manipules ne

conservèrent pas les leurs après les réformes de Marius. C'est se faire une fausse idée des combats de l'antiquité, et on est étonné de la voir partagée par M. Rüstow, qui semble posséder quelquefois une assez juste entente de la tactique romaine. Il était de nécessité absolue dans l'antiquité que les troupes eussent un grand nombre d'enseignes. On doit en effet se représenter la bataille comme une mêlée confuse où les soldats, combattant corps à corps, ne voyaient qu'à une très petite distance du lieu où ils se trouvaient; pour éviter le désordre, et pour qu'ils pussent se tenir réunis, se grouper ou se rallier, le moyen le plus simple était donc de multiplier le nombre des enseignes, de manière que chacun d'eux aperçût facilement, et à tout moment, celle du corps de troupes auquel il appartenait. (Voir, à ce sujet, Végèce, II, 13, et Tite Live, VIII, 8, *où il est question de subdivisions de 186 hommes par enseigne.*)

On conçoit d'après cela quelle était, dans les combats de l'antiquité, l'importance des enseignes, et pour quelle raison on en multipliait le nombre. Cette importance était si grande qu'on employait tous les moyens pour que les enseignes de l'armée fussent, aux yeux de tout citoyen romain, un objet de respect et de vénération. Dans les camps, la place où on plantait les enseignes dans le sol était regardée comme sacrée; ne pouvaient-elles en être arrachées qu'avec peine, que c'était là un présage funeste. A Rome, elles étaient déposées au trésor public, dans le temple de Saturne, sous la garde des questeurs. Les jours de fêtes, on oignait l'aigle et les enseignes, et on les ornait de fleurs. Les soldats juraient par leurs enseignes; ils devaient se faire une religion de ne jamais les abandonner. Il n'y avait pas, pour une troupe, de déshonneur plus grand que la perte d'une enseigne dans la bataille; le châtiment pouvait aller jusqu'à la peine capitale.

Ces considérations ne permettent pas de douter qu'au temps de César, chacun des trente manipules de la légion n'eût son enseigne particulière. Si, comme le veulent certains auteurs, une légion, dont l'effectif pouvait s'élever jusqu'à cinq et six mille hommes, n'avait eu que les dix enseignes de ses dix cohortes, comment les cinq ou six cents légionnaires d'une cohorte, une fois engagés dans la mêlée de la bataille, auraient-ils pu apercevoir tous, et à chaque instant, la seule enseigne qui devait les guider, les empêcher de se désunir et les aider à se rallier? Plutôt pourrait-on comprendre que chaque centurie eût eu son enseigne; mais la vérité n'est pas là non plus. La vérité est que chaque manipule avait une enseigne.

Il n'est peut-être pas inutile, pour prouver l'existence d'une enseigne par manipule, de présenter ici les citations suivantes. Varron écrit : «manipulos, exercitus minimas manus quæ unum sequuntur signum» (Varron, *Lingua latina*, V, 88), et on lit dans Tite Live : «ni C. Decimius Flavus, tribunus militum, signo arrepto primi hastati, manipulum ejus sequi se jussisset» (Tite Live, XXVII, 14). On a encore le témoignage de Servius, grammairien du quatrième siècle, qui, dans ses *Commentaires sur Virgile, Énéide*, livre XI, 463, met dans la légion soixante centuries et ne lui donne que trente enseignes : «Maniplis, signiferis, quia secundum antiquum morem in legione erant triginta.» Pour l'époque postérieure à Marius, on a une lettre de Galba à Cicéron sur le combat qu'Hirtius et Pansa livrèrent à Marc Antoine dans les environs de Mutina (*Modène*) en l'an 710 de Rome. (Cicéron, *Lettres familières*, X, 30.) Les deux légions de Marc Antoine avaient été mises en déroute complète : Galba écrit que les vainqueurs prirent deux aigles et soixante enseignes. Il est bien clair que ces soixante enseignes étaient celles des soixante manipules dont se composaient les deux légions vaincues.

Enfin, César nous apprend qu'à la bataille de Dyrrhachium, où il avait trente-trois cohortes et sa cavalerie, il perdit trente-deux enseignes militaires. (*Guerre civile*, III, 67 et 71.) Zander, auteur d'études intéressantes sur l'organisation militaire des Romains, est porté à croire que c'étaient là des enseignes de cohorte, comme s'il était possible que dans cette même journée, où il n'y eut ni combat proprement dit, ni poursuite faite à temps, trente-deux porte-enseigne sur trente-trois eussent forfait à l'honneur? M. Rüstow, qui n'admet pas l'existence d'enseignes manipulaires, explique ce nombre de trente-deux enseignes en y comprenant des enseignes prises à la cavalerie de César. A notre avis, il ressort de la relation des Commentaires, que les trente-deux enseignes perdues appartenaient presque toutes, sinon toutes, aux troupes d'infanterie; aussi voyons-nous dans le fait précité une raison de plus pour admettre l'existence d'enseignes manipulaires dans l'armée de César. Selon toute probabilité, les troupes, dans leur panique, perdirent ce jour-là des enseignes de toutes sortes : des enseignes de cohorte, des enseignes de cavalerie, et, pour la majeure partie, des enseignes manipulaires.

Après avoir établi, comme fait indéniable, que les enseignes de la légion étaient au nombre d'au moins trente, dont une par manipule, il faut déterminer la place qu'elles occupaient. D'abord, il n'est pas douteux qu'elles ne

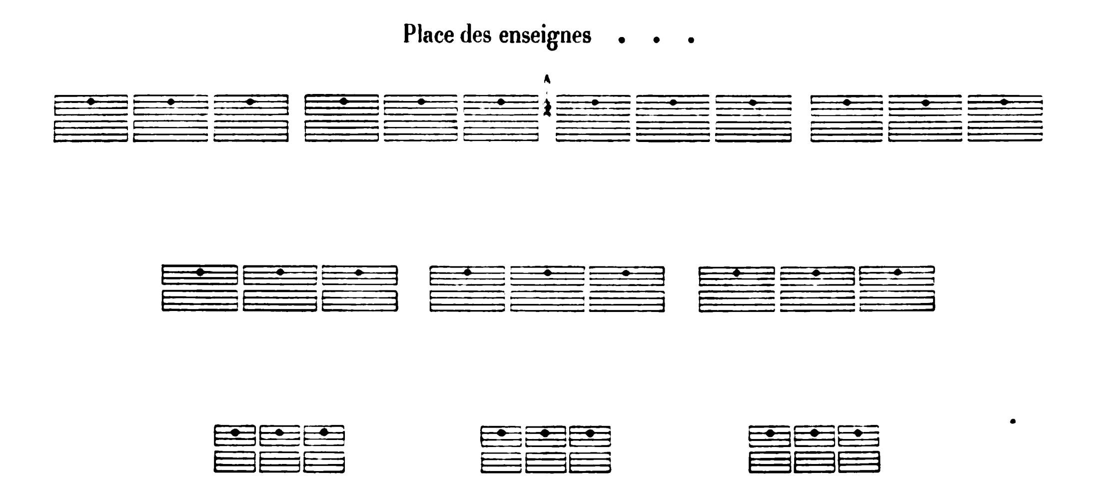
fussent dans un des premiers rangs du manipule, car c'était là seulement qu'elles pouvaient être aisément aperçues de tous les légionnaires : la vue des enseignes excitait l'élan et le courage des soldats.

Mais les plaçait-on au premier, au deuxième ou au troisième rang? On remarquera que leur importance et la vénération dont elles étaient l'objet, imposaient l'obligation de ne pas les exposer inutilement : donc on ne doit pas mettre l'enseigne du manipule au premier rang, et, dès lors, on n'a plus à hésiter qu'entre le deuxième et le troisième rang. Cela étant, on lit, *Guerre d'Afrique*, chapitre 15, qu'à la bataille de Ruspina, César défendit qu'aucun soldat se portât en avant des enseignes de plus de quatre pieds : « ne quis miles ab signis IV. pedes longius procederet ». Évidemment, son intention était de parer à la confusion en maintenant en place le front de bataille; or, son ordre ne s'explique que si les enseignes étaient placées au deuxième rang.

Plusieurs auteurs militaires ont voulu que l'enseigne fût au centre du manipule, ce qui est contraire à tous les préceptes de la guerre. Pour rendre l'erreur de ces écrivains évidente par les textes mêmes, nous renvoyons aux *Explications et remarques sur le livre huitième, tome second, page* 287, où nous avons cherché à montrer, par le sens des mots : *et, alternis conversis cohortibus, ut una post alteram ante signa tenderet*, que la cohorte était placée et combattait presque tout entière en arrière des enseignes.

D'après ce qui précède, nous regardons comme à peu près certain que dans une cohorte déployée sur huit rangs de profondeur, par exemple, les trois enseignes manipulaires étaient sur une même ligne parallèle au front de bataille, chacune au milieu du deuxième rang des trois centuries de tête : la ligne des enseignes était ainsi couverte, ou directement protégée, par deux rangs de légionnaires. (Voir *aux figures, page 334, pour la place des enseignes.*) Si on se représente dix cohortes, formant légion, déployées en bataille sur une seule ligne, on voit que leurs trente enseignes s'élevaient sur une même ligne, marquée par les deuxièmes rangs des trente manipules et que, par conséquent, les légionnaires des deux premiers rangs, dans toute la longueur du front, étaient les seuls qui ne fussent pas alignés *en arrière des enseignes* (*post signa*). La légion était-elle rangée en bataille sur plusieurs lignes, auquel cas chacune d'elles avait sa ligne d'enseignes particulière, que, là encore, dans toutes les cohortes, les légionnaires des deux premiers rangs se trouvaient couvrir, ou protéger immédiatement, le rang où les enseignes étaient placées.

LÉGION EN BATAILLE SUR TROIS LIGNES, LES DEUX PREMIÈRES DÉPLOYÉES POUR LE COMBAT.



Cela posé, nous rappellerons qu'il importe au plus haut degré, dans les attaques en colonne profonde, que la première impulsion soit vigoureusement donnée, et que, pour cette raison, il a été admis dans tous les temps, comme principe absolu, de composer de soldats d'élite les premiers rangs de la colonne. S'agit-il aujourd'hui dans un siège, par exemple, de donner l'assaut au corps de place, qu'on met en tête de la colonne d'attaque les hommes les plus braves. Voulait-on, à l'époque où nous avions des compagnies d'élite, enlever une position avec un bataillon, qu'on mettait en tête la compagnie de grenadiers. Le principe que nous rappelons ici est si impérieux, qu'on peut affirmer que, du temps des Romains, les premiers rangs des cohortes se composaient de soldats d'élite, hommes braves, agiles, adroits à manier l'épée et le bouclier. Dans la bataille, chaque cohorte avait en effet à donner le choc à son tour. Qu'on se représente une armée de plusieurs légions, déployée en bataille sur une ou plusieurs lignes : c'étaient les hommes des premiers rangs des cohortes de la première ligne qui, les premiers, abordaient l'ennemi et en venaient au combat corps à corps. La deuxième ligne arrivait-elle à soutenir ou à relever la première, que, là encore, c'étaient les légionnaires des premiers rangs des cohortes qui donnaient le choc. Il en était de même pour la troisième ligne, qui servait généralement de réserve. Nous énonçons donc, comme fait indiscutable, que les premiers rangs de toute cohorte étaient com-

posés de légionnaires d'élite. Ce fait va nous permettre de tirer la conclusion à laquelle nous tendons.

Comme on l'a vu plus haut, la ligne des enseignes était protégée par les légionnaires des deux premiers rangs; si donc ces légionnaires étaient des soldats d'élite, ne doit-on pas en conclure qu'ils représentaient précisément les soldats dits *antesignani*, puisqu'on sait avec certitude que les *antesignani* étaient des hommes d'élite, ainsi nommés pour avoir occupé les rangs qui précédaient celui des enseignes [1]? En conséquence, nous définissons les *antesignani* de la manière suivante, pour l'époque où la cohorte fut adoptée comme unité de combat : c'étaient les légionnaires d'élite dont se composaient, dans chacune des dix cohortes de la légion, le rang où on plaçait les trois enseignes manipulaires et les rangs qui le précédaient. Nous exprimons cette définition en termes généraux parce qu'on pouvait donner à une même cohorte des profondeurs différentes, ce qui faisait varier le nombre de rangs des *antesignani*, comme aussi la place occupée par les enseignes. Dans le cas particulier où les hommes étaient mis sur huit de profondeur, les *antesignani* formaient, sans aucun doute, les deux premiers rangs, et les enseignes se trouvaient au deuxième rang. Il est presque inutile d'ajouter qu'avant Marius, pendant l'organisation manipulaire, chaque manipule avait ses *antesignani*, lesquels n'étaient autres que les légionnaires des rangs qui précédaient celui où l'enseigne se trouvait placée, et ceux de ce même rang.

Il a déjà été dit que César mettait probablement son infanterie sur huit rangs de profondeur; et puisque la cohorte présentait en tête deux rangs d'*antesignani*, on doit en conclure que de son temps, le nombre d'*antesignani* d'une légion était égal au quart de l'effectif total. Cette estimation se trouve pleinement confirmée par les considérations militaires auxquelles donne lieu le récit du combat de l'éminence de Puig Bordel, récit fait par César au chapitre 43 du livre Ier de la *Guerre civile*, et reproduit avec plus de détails dans le présent ouvrage, tome premier, pages 51 et 52. César raconte qu'ayant rangé trois légions en bataille et voulant s'emparer de cette éminence, il ordonna

[1] On ne peut pas dire, il est vrai, que les légionnaires du rang où se trouvaient les enseignes, fussent placés en avant d'elles (*ante signa*); mais nous croyons, malgré cela, qu'ils participaient au nom d'*antesignani*, comme ceux du rang antérieur. Si on regardait cette opinion comme inadmissible, nous répondrions qu'il est très permis de supposer que les porte-enseigne étaient placés un peu en arrière du rang, entre le deuxième et le troisième.

aux *antesignani* d'une des légions (c'était la 14e) de s'y porter rapidement et de l'occuper avant que l'ennemi ne pût les en empêcher. Les recherches que nous avons faites sur les lieux, la reconnaissance du terrain, et particulièrement celle du monticule de Puig Bordel, nous ont montré que César n'a pas dû tenter l'entreprise avec moins de 700 à 800 hommes. Or, la 14e légion comptait 3,000 hommes (voir *tome premier, page 265*); l'attaque se serait donc faite avec le quart de cet effectif. Comme on le voit, ce quart représente précisément le nombre des légionnaires des deux premiers rangs des dix cohortes dont la légion se composait, si on admet ici la formation sur huit hommes de profondeur.

A lire tout ce qu'ont écrit les commentateurs, on serait tenté de croire qu'ils ont pris à tâche d'obscurcir cette question des *antesignani*, pourtant si simple. Plutôt que de chercher à déterminer l'ordre de bataille de la cohorte, unité de combat, et le nombre ainsi que la place de ses enseignes, ce qui conduit naturellement à la solution du problème, ils se sont perdus en conjectures de toutes sortes. Nast ne se prononce pas; mais se refuse à admettre que César ait jamais désigné par *antesignani* les légionnaires des premiers rangs de ses cohortes. Rœsch ne traite pas la question clairement; il écrit, sans expliquer pourquoi, que du temps de César on appelait *antesignani* les premiers rangs des quatre cohortes de la première ligne. Il n'y a que Guischard et Le Beau qui aient entrevu la vérité, mais sans l'exprimer nettement et sans l'établir par des raisons suffisantes. Zander croit que les *antesignani* d'une légion, rangée en bataille sur plusieurs lignes, comprenaient tous les légionnaires de la première ligne. (*Andeutungen zur Geschichte des römischen Kriegswesens,* Ratzeburg, 1859, fünfte Fortsetzung, pages 25 et suivantes.) Cette opinion, qui fait des *antesignani* d'une légion l'équivalent de *prima acies,* n'est pas soutenable. Comment admettre, en effet, que chaque légion ait eu les deux cinquièmes de son effectif composés de soldats d'élite formant, à eux seuls, toute la première ligne de bataille? M. Rüstow, malgré ses idées justes sur l'ordre de bataille de la cohorte, n'a pas su reconnaître la nécessité d'une enseigne par manipule. Il se trompe sur la question des *antesignani* au point de n'en donner que trois cents à la légion, et d'en faire une troupe qui combattait séparément en avant de la ligne de bataille. Quant au général de Göler, il n'a pas discuté la question avec toute l'attention nécessaire. Nous avons déjà dit combien est défectueux son ordre de bataille de

la cohorte. Pour ce qui regarde les *antesignani*, son opinion est difficile à connaître. Il se range d'abord à celle de Zander (*Bürgerkrieg zwischen Cäsar und Pompeius*, page 32); puis se contredit d'autre part en refusant d'admettre que les *antesignani* fussent des soldats comptant dans les cohortes; et il les fait combattre en avant des trois lignes de la légion, déployés sur une ligne à intervalles. (*Die Kämpfe bei Dyrrhachium und Pharsalus*, page 130.) Et pourtant il n'estime guère à plus de deux cents le nombre des *antesignani* d'une légion. Ce nombre lui est suggéré par la lecture du chapitre 75 du livre III de la *Guerre civile*, où César rapporte que, pour soutenir sa cavalerie au passage du Genusus, il l'entremêla de quatre cents *antesignani*, pris dans les deux légions qui formaient l'arrière-garde. Conclure de là qu'une légion comptait, d'ordinaire au moins deux cents *antesignani*, c'est faire une déduction absolument gratuite; car César ne dit pas qu'il ait tiré des deux légions d'arrière-garde tous les *antesignani* qui en faisaient partie, ou qui y étaient attachés, selon le général de Göler. S'il n'en prit que quatre cents, c'est que sa cavalerie ne comptait probablement que ce même nombre de chevaux; mais il est clair que le nombre d'*antesignani* de chacune des deux légions a pu être très supérieur à deux cents.

Le général de Göler, en n'estimant qu'à environ deux cents le nombre d'*antesignani* d'une légion, n'a pas considéré, non plus que M. Rüstow qui estime ce nombre à trois cents, que César tenta de s'emparer du monticule de Puig Bordel en y portant les seuls *antesignani* de la 14e légion, lesquels combattirent contre les cohortes de garde du camp ennemi (ce qui en suppose au moins deux) et ne cédèrent le terrain qu'après que celles-ci eurent reçu des renforts. (*Guerre civile*, I, 43.) Comment aurait-il été possible que deux ou trois cents hommes opposassent une pareille résistance à plusieurs cohortes de vieilles troupes, et comment expliquer que leur déroute eût pu entraîner celle d'une légion de plus de trois mille hommes? Ces faits se comprennent parfaitement, au contraire, si les *antesignani* de la 14e légion, soldats d'élite, composaient le quart de son effectif, comme nous l'avons admis. Le général de Göler se trompe encore quand il écrit qu'au moment d'une attaque les enseignes précédaient les troupes. Cela ne ressort nullement du passage de Tite Live cité par lui, passage dont il donne une traduction fautive. Ajoutons que ce rôle assigné aux enseignes est contraire à tous les principes de la tactique romaine.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous terminerons par la remarque suivante. Au chapitre 57 du livre Ier de la *Guerre civile*, César fait connaître qu'au siège de Massilia, il jugea nécessaire de compenser l'infériorité numérique de ses vaisseaux par une forte composition des troupes de combat : « Erat multo inferior numero navium Brutus; sed electos ex omnibus legionibus fortissimos viros, antesignanos, centuriones, Cæsar ei classi attribuerat, qui sibi id muneris depoposcerant. » Plusieurs commentateurs, ponctuant mal cette phrase, se sont trompés sur le sens qu'il convient de lui attribuer. César, qui voulait avoir à bord de ses galères des troupes de combat fortement constituées, tant en officiers qu'en soldats, aura agi comme on fait d'habitude en pareil cas. Il aura ordonné aux chefs des trois légions de l'armée de siège de demander, chacun dans sa légion, un certain nombre de légionnaires et de centurions de bonne volonté, pris les uns et les autres parmi les plus braves, « fortissimos viros ». En conséquence, chaque chef de légion aura fait appel à ses *antesignani* et à ses centurions, et, parmi ceux qui s'offrirent, il aura fait un choix de manière à fournir le nombre demandé par César pour composer le détachement appelé à combattre sur les vaisseaux. La phrase latine doit donc être ponctuée comme nous le marquons plus haut, et comme on la lit dans les bonnes éditions des Commentaires; et une traduction fidèle devra exprimer premièrement, comme idée générale, que César affecta au service de la flotte, tant en officiers qu'en soldats, les hommes les plus braves; secondement, comme idée explicative, que les soldats furent pris parmi les *antesignani*, et les officiers parmi les centurions, qui s'étaient offerts, les uns et les autres, pour ce service exceptionnel.

DE LA TACTIQUE ROMAINE.

Nous rappellerons sommairement quelques principes de tactique romaine qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre les récits militaires de César.

Les Romains campaient toujours dans un espace de terrain qu'ils fortifiaient en l'entourant d'un fossé et d'un parapet. Les armes offensives, ou armes de jet, étaient alors trop imparfaites pour détruire l'obstacle présenté par de pareils ouvrages; aussi une armée ainsi campée se regardait-elle comme à l'abri de toute insulte; elle pouvait donc, à son gré, présenter la bataille ou attendre une occasion favorable. Lorsque les deux chefs ennemis avaient un

égal désir de combattre, ils rangeaient leurs armées en bataille sur plusieurs lignes, en dehors des camps. Les troupes, dans chaque ligne, étaient sur huit rangs de profondeur au moins[1]. Une fois rangées en bataille, les deux armées se rapprochaient l'une de l'autre jusqu'à ne plus être séparées que par une distance d'environ 120 pas (*600 pieds, ou un stade, à peu près*). C'était l'espace nécessaire pour la charge qui allait précéder le choc et pour le choc lui-même : «ad incursum atque impetum». (*Guerre civile*, I, 82.) Au signal donné, les deux armées, excepté la troisième ligne, s'il y en avait une, marchaient en avant au pas de charge; les légionnaires des deux premiers rangs de la première ligne brandissaient le pilum, «infestis pilis» (*Guerre civile*, III, 93), un peu avant d'arriver à bonne portée de cette arme (25 mètres environ), et faisaient une décharge générale, ceux du deuxième rang lançant leur arme à travers les intervalles du premier[2]. Puis les deux lignes ennemies s'abordaient l'épée à la main, les légionnaires des rangs postérieurs soutenant, poussant et remplaçant, au besoin, ceux des rangs antérieurs. La bataille était une mêlée plus ou moins confuse où les soldats s'attaquaient corps à corps dans autant de combats singuliers. La deuxième ligne de chaque armée servait de soutien à la première; la troisième formait la réserve. Le nombre de morts et

[1] A la bataille de Pharsale les troupes de Pompée étaient sur dix rangs de profondeur (Frontin, *Stratagèmes*, livre II, 3, 22); celles de César étaient probablement sur huit rangs.

[2] A l'aide des descriptions fournies par Polybe, Denys, Plutarque, et des fragments de pilums que nous avons retrouvés dans nos fouilles d'Alise, on reconstitue très exactement le pilum romain. C'était un javelot de 1m,70 à 2 mètres de longueur totale, dont moitié environ pour la hampe en bois, et moitié pour la tige en fer. Celle-ci pesait de 300 à 600 grammes; elle était terminée par une partie renflée qui formait une pointe, quelquefois barbelée. La hampe, tantôt ronde, tantôt carrée, avait un diamètre de 25 à 32 millimètres. Elle était fixée au fer, soit par des viroles, soit par des chevilles, soit au moyen d'une douille.

Napoléon III fit construire des pilums à l'atelier de Meudon, sur le modèle de ceux trouvés dans les fossés d'Alise: ils pesaient de 700 grammes à 1kil,200, hampe et fer compris. On ne les lançait que difficilement au delà de 30 ou 35 mètres : la portée moyenne peut être fixée à 25 mètres.

M. Fröhner, que ses nombreux et intéressants travaux ont placé depuis longtemps au premier rang parmi les savants, a retrouvé le pilum carré sur un bas-relief romain qui avait appartenu au cardinal Fesch. (*Notice de la sculpture antique du Louvre*, tome I, p. 68.)

Le pilum ne blessait que rarement parce que l'ennemi parait le coup avec son bouclier. Mais l'arme se fichait généralement dans le bouclier et ne pouvait plus en être arrachée qu'avec difficulté. A la bataille de Montmort, les Helvètes se trouvèrent tellement embarrassés dans leurs mouvements par leurs propres boucliers, où les pilums romains s'étaient fixés fortement, jusqu'à ne plus pouvoir être arrachés, qu'ils les jetèrent et combattirent à corps découvert. (Voir *Guerre des Gaules*, I, 25, et *fin du présent tome*, Supplément.)

de blessés était toujours très faible pendant la lutte même, parce que les armes défensives, c'est-à-dire le casque et le bouclier, garantissaient assez efficacement des armes de jet et des coups d'épée; mais il en était tout autrement dès qu'une des armées lâchait pied. Son infanterie, obligée de tourner le dos, était poursuivie par les troupes légères et par la cavalerie. Sans protection comparable à celle que l'artillerie peut donner de nos jours à une troupe repoussée, les fuyards, abandonnés à eux-mêmes, jetaient le plus souvent leurs boucliers et leurs casques; mais ils étaient atteints sur tous les points par la cavalerie et taillés en pièces. Une armée rompue subissait ainsi des pertes énormes; elle était généralement détruite ou dispersée. C'est ce qui explique pourquoi une seule bataille était presque toujours décisive et terminait la campagne. C'est aussi ce qui permet de comprendre que les pertes d'une armée victorieuse fussent toujours très faibles. A Pharsale, César ne perdit pas plus de 200 légionnaires et 30 centurions; à Thapsus, ses pertes ne furent que de 50 hommes; à Munda, elles s'élevèrent à un millier d'hommes, tant légionnaires que cavaliers; il eut 500 blessés.

Comme le légionnaire était pesamment armé et, par cela même, peu mobile, on attachait la plus grande importance à ne pas le faire combattre dans des terrains difficiles ou dans des positions désavantageuses. Cette importance ressort de tous les récits militaires, où fourmillent les expressions *iniquus locus*, *alienus locus*, *idoneus locus*, *suo loco*, *sua loca*, *æquus locus*, *opportunus locus*. Un chef d'armée cherchait surtout, à cause de la nature des armes et de la manière de combattre, à se donner l'avantage de la position dominante, et, pour cela, il établissait son camp, lorsqu'il le pouvait, sur une colline dont les pentes s'abaissaient peu à peu en avant de son front. Cette disposition permettait de déployer l'armée sur la déclivité du terrain, ce qui obligeait l'ennemi, s'il voulait attaquer quand même, à gravir les pentes et à se placer par là dans les conditions les plus défavorables. La colline de Mauchamp, qui s'élève près de Berry-au-Bac entre l'Aisne et le ruisseau de la Miette, et où César campa dans la guerre de l'an 697, peut être considérée comme le modèle des positions que les Romains choisissaient de préférence pour se retrancher à proximité de l'ennemi. (Voir *Histoire de Jules César*, par Napoléon III, tome II, page 89, édition de l'Imprimerie impériale.)

Une armée romaine sortait de son camp par plusieurs portes et se déployait en bataille, soit à la tête, soit à une distance plus ou moins grande des retran-

chements. Lorsqu'elle restait à la tête du camp, *pro castris, pro vallo, ante munitiones, ante frontem castrorum*, elle n'avait généralement pas à craindre, même campât-elle en plaine, que l'ennemi l'attaquât. Il y avait à cela plusieurs raisons : c'était, d'abord, qu'elle s'y trouvait protégée par les tours, les traits et les machines qui défendaient les ouvrages (*Guerre civile*, III, 56; *Guerre d'Afrique*, 31); ensuite, qu'elle ne pouvait être que difficilement tournée; enfin, qu'en cas de défaite, son camp lui offrait un refuge assuré, ce qui empêchait le vainqueur de la poursuivre et de profiter de la victoire (*Guerre civile*, I, 82). Un chef d'armée qui ne s'éloignait pas des retranchements de son camp, avait ordinairement pour but de tâter son adversaire, ou de le provoquer à l'attaque dans des conditions désavantageuses pour ce dernier. Quelquefois aussi, un général médiocre, ou peu disposé à combattre, présentait ses troupes en bataille à la tête du camp par fanfaronnade, pour ne pas se perdre dans leur esprit; témoin Scipion dans ses opérations contre Domitius sur l'Haliacmon. (*Guerre civile*, III, 37.) Les Commentaires rapportent diverses circonstances où César rangea son armée en bataille le dos aux retranchements du camp : c'était toujours pour tâter son adversaire ou pour l'exciter à attaquer. Exemples : *Guerre des Gaules*, I, 48; II, 8; V, 50; *Guerre civile*, III, 84.

Un chef d'armée qui désirait la bataille ne laissait pas son armée adossée aux retranchements; il s'en éloignait au contraire, c'est-à-dire qu'il se rapprochait du camp ennemi, mais sans renoncer cependant aux avantages que le terrain pouvait lui offrir, et dont le principal était celui de la position dominante. Dans le cas, par exemple, où il déployait son armée en avant du camp, sur le versant d'une hauteur, il ne dépassait pas la partie inférieure des pentes, afin que l'ennemi eût à gravir une certaine étendue de terrain avant d'arriver au choc. (*Guerre civile*, I, 41 et 42; III, 85.)

Il se pouvait qu'un général eût un si grand intérêt à livrer bataille, qu'il renonçât aux avantages que le terrain lui présentait. Alors il ne restait pas sur les pentes de la hauteur; mais, prononçant davantage son mouvement, il descendait et s'avançait en plaine. C'était offrir à l'ennemi la bataille décisive dans des conditions égales, ce que le latin rend par les expressions suivantes : *æquo loco pugnandi potestatem facere, æquo loco dimicandi dare occasionem, æquo loco invitare ad dimicandum, decernendi potestatem facere.*

Un chef qui désirait ardemment la bataille portait son armée, en signe de

provocation, jusqu'à proximité du camp ennemi ou des lignes ennemies. Ainsi fit César dans la guerre contre Arioviste (*Guerre des Gaules*, I, 51), puis à Pharsale (*Guerre civile*, III, 84), et enfin à Munda (*Guerre d'Espagne*, 29 et 30). Cette manœuvre exigeait que le chef fût entièrement maître de ses troupes; car il était à craindre qu'elles ne se laissassent emporter par trop d'ardeur et n'attaquassent, sans en avoir reçu l'ordre, un ennemi avantageusement posté, ou déployé sous la protection de son camp. A la bataille de Thapsus, César vit ses troupes lui échapper et attaquer avant que l'ordre leur fût donné.

On trouve dans les Commentaires deux exemples très propres à faire comprendre le caractère des manœuvres qui précédaient la rencontre décisive : l'un se rapporte à la bataille contre Arioviste, l'autre à celle de Pharsale. Arioviste était venu camper sur les pentes inférieures des Vosges, face au Rhin, à 2 milles (*3 kilomètres*) de César, qui avait son camp dans la plaine [1]. L'armée romaine était encore sous l'impression de la panique qui s'était emparée d'elle moins de quinze jours auparavant, à Vesontio, lorsque la rumeur publique lui avait représenté les Germains comme des hommes d'une taille gigantesque, d'une valeur indomptable, d'un aspect terrible. (*Guerre des Gaules*, I, 39.) Dès lors la prudence prescrivait à César de ne pas offrir la bataille tout d'abord, dans des conditions égales, à ces ennemis redoutés : il fallait, au contraire, se donner tous les avantages en présentant l'armée appuyée aux retranchements du camp et sous leur protection immédiate. Il fit donc sortir ses troupes à la tête du camp et les y tint rangées en bataille : «pro castris suas copias produxit et aciem instructam habuit». (*Guerre des Gaules*, I, 48.) Elles se trouvaient en plaine rase, leur front était entièrement découvert; rien n'empêchait donc Arioviste de marcher sur elles, s'il voulait combattre sans tenir compte de l'appui que leur donnaient les retranchements : «ut, si vellet Ariovistus prælio contendere, ei potestas non deesset [2].» César, tout en se réservant l'avantage en cas d'attaque, pouvait

[1] Dans l'*Histoire de Jules César*, Napoléon III suit les errements du général de Göler et place le champ de bataille d'Arioviste dans la plaine de Cernay. Cette solution nous a toujours semblé inadmissible. Le champ de bataille était certainement beaucoup plus loin de Besançon, c'est-à-dire beaucoup plus bas dans la plaine du Rhin. Nous n'hésitons pas à le placer au nord de Colmar, entre la Weiss et la Fecht, au pied des hauteurs de Bennwihr et de Mittelwihr, ou, sinon, au sud de Colmar, entre Eguisheim et Herrlisheim.

[2] Nous expliquons plus loin le sens qu'il convient de donner à ces mots du texte latin.

avoir quelque espoir d'attirer au combat le roi germain, tant celui-ci s'était montré arrogant dans les négociations précédentes. (*Guerre des Gaules*, I, 36.) S'il n'y réussissait pas, il ne tirait pas moins profit de sa position défensive : il habituait ses troupes à la présence de l'ennemi, il raffermissait leur moral, et il tâtait Arioviste pour reconnaître jusqu'où allait chez celui-ci le désir d'en venir aux mains. Arioviste, à l'aspect de l'armée romaine rangée en bataille sortirait-il de son camp? Se déploierait-il dans la plaine pour engager César à s'éloigner de ses retranchements et à venir combattre à chances égales? Pousserait-il l'audace jusqu'à aller attaquer les Romains adossés à leur camp? Mais Arioviste, soit qu'il ne jugeât pas prudent d'attaquer, soit qu'il eût tout autre motif pour ne pas livrer bataille, resta enfermé dans son camp. Cinq jours de suite César renouvela la même manœuvre sans que les Germains se présentassent. Pour assurer les subsistances, il fit alors construire un petit camp à environ 600 pas (*900 mètres*) de la position qu'occupaient les ennemis, et, jugeant qu'il pouvait se montrer plus hardi, résolut de leur présenter la bataille dans des conditions moins inégales. Au lieu de déployer l'armée le dos aux retranchements, comme il avait fait jusque-là, il ne la déploya qu'après avoir porté ses colonnes un peu en avant du grand camp : «paulum a majoribus castris progressus, aciem instruxit» (*Guerre des Gaules*, I, 50), renonçant ainsi à la protection immédiate que lui avaient donnée ses ouvrages, et consentant, par suite, à combattre dans des conditions à peu près égales : «hostibus pugnandi potestatem fecit». Malgré cela, les ennemis persistèrent à ne pas se présenter : «ne tum quidem eos prodire intellexit». Étonné de voir qu'Arioviste évitait la bataille, César interrogea les prisonniers et apprit que les mères de famille, chargées de consulter le sort, avaient déclaré que les Germains ne pouvaient vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Alors, dès le lendemain, il s'avança, l'armée rangée en bataille, jusqu'au camp ennemi : «usque ad castra hostium accessit». Ses troupes légères harcelèrent les Germains jusque sur les hauteurs où ils étaient établis, et les exaspérèrent au point de les obliger à descendre dans la plaine et à accepter le combat. (Plutarque, *César*, 19.)

Ces opérations peuvent se résumer comme il suit :

1° César commence par adosser l'armée au camp cinq jours de suite, avec l'intention de tâter Arioviste et de l'attirer au combat dans la forte position que lui assure la proximité des retranchements;

2° Il range l'armée à quelque distance en avant du camp, renonçant par là aux avantages qu'il s'était donnés en y restant appuyé, et offre la bataille à chances égales;

3° Il porte l'armée jusqu'au camp des Germains et les provoque au combat.

Les traducteurs des Commentaires n'ont ni bien compris, ni bien rendu le caractère de ces différentes opérations. Nous rappellerons ici qu'un général romain qui déployait son armée à la tête du camp, près des retranchements, attendant là que l'ennemi vînt l'attaquer, se réservait des avantages considérables : il ne pouvait être que difficilement tourné pendant la bataille; en cas de défaite, il avait son camp pour refuge et ne pouvait être poursuivi; enfin ces avantages augmentaient la confiance des troupes. On ne doit donc pas dire qu'un chef d'armée qui restait adossé à son camp, offrait la bataille dans le sens propre du mot; il cherchait à attirer l'ennemi au combat, ce qui est tout différent. César ne présenta véritablement la bataille que le jour où il s'éloigna de ses retranchements (chapitre 50), consentant à combattre dans les mêmes conditions que l'ennemi, c'est-à-dire en rase campagne. Son récit fait clairement ressortir cette différence. En effet, après avoir raconté, chapitre 48, que pendant cinq jours consécutifs l'armée fut tenue en ligne de bataille chaque jour à la tête du camp, il ajoute : « ut, si vellet Ariovistus prælio contendere, ei potestas non deesset », tandis qu'au chapitre 50, où il est dit que l'armée s'avança en plaine et fut rangée en bataille à quelque distance en avant du camp, on lit : « hostibusque pugnandi potestatem fecit ». Ces derniers mots signifient, sans conteste, que cette fois-là, César offrit la bataille aux ennemis; mais on aurait tort de croire que le « ut, si vellet Ariovistus... » du chapitre 48 renferme la même idée. Pour comprendre le véritable sens de ce texte, on considérera que tourner le dos au camp était ordinairement, de la part d'un chef d'armée, ou se reconnaître hors d'état d'offrir la bataille à chances égales, ou se donner les apparences de la hardiesse, puisque la protection due au voisinage de ses retranchements lui donnait la certitude de ne pas être attaqué. (*Guerre civile*, III, 37.) Dans la circonstance présente, César, sachant que son armée était encore sous l'impression d'une panique récente, regarda comme prudent de commencer par l'appuyer à son camp; mais il tient à faire connaître dans sa narration que cette conduite ne lui fut dictée ni par la timidité, ni par une vaine bravade, et, conséquemment, il donne à entendre que, malgré la forte position de l'armée romaine, Arioviste avait la possibilité de com-

battre, s'il voulait. Et réellement, comme les camps ennemis étaient séparés par une plaine rase (la plaine du Rhin), il n'y avait aucun obstacle de terrain qui pût empêcher Arioviste de marcher sur l'armée romaine et de l'attaquer, s'il voulait absolument combattre malgré l'avantage qu'elle tirait de la proximité de son camp. Telle est l'idée que César a voulu exprimer en écrivant : «ut, si vellet Ariovistus prælio contendere, ei potestas non deesset», ce qui doit se traduire par : «de sorte qu'Arioviste avait la possibilité de donner bataille, s'il voulait»[1].

Les manœuvres qui précédèrent la journée de Pharsale ont quelque analogie avec celles que nous venons d'expliquer. César et Pompée campaient sur la rive gauche de l'Énipée, à 5 kilomètres 1/2 l'un de l'autre, le premier en plaine, le second sur les versants occidentaux du Karadja Ahmet. (Voir *planche 17*.) César désirait la bataille; Pompée n'était pas encore décidé à la livrer. Ne connaissant pas l'intention de son adversaire, César commença par le tâter : «temptandum Cæsar existimavit, quidnam Pompeius propositi aut voluntatis ad dimicandum haberet». (*Guerre civile*, III, 84.) A cette fin, il fit sortir son armée du camp et la déploya, d'abord sur un terrain avantageusement choisi, assez distant du camp de Pompée, «itaque ex castris exercitum eduxit aciemque instruxit, primo suis locis pauloque a castris Pompeii longius»; puis, les jours suivants, s'éloignant de son camp de plus en plus, il avança successivement ses lignes jusqu'à les porter près du pied des hauteurs que Pompée occupait, «continentibus vero diebus, ut progrederetur a castris suis collibusque Pompeianis aciem subjiceret». Pompée fut enfin entraîné à livrer bataille.

Généralement, lorsqu'un des deux chefs ennemis faisait sortir ses troupes et les rangeait en ligne, son adversaire, même décidé à ne pas combattre,

[1] Nous croyons qu'aucun traducteur des Commentaires n'a bien rendu le «ut, si vellet Ariovistus prælio contendere, ei potestas non deesset». Le *ut* ne saurait y avoir le sens de *afin que*, car on ne peut pas dire d'un chef d'armée qui tenait ses troupes en bataille à la tête du camp, c'est-à-dire dans une position où il se réservait de grands avantages, qu'il agissait ainsi *afin que* son adversaire eût la possibilité ou l'occasion de combattre. Il ne serait pas non plus tout à fait juste de dire que César donnait à Arioviste l'*occasion* de combattre, et le mot *potestas* de la phrase latine nous paraît mieux rendu par celui de *possibilité*, comme nous l'avons expliqué ci-dessus.

MM. Köchly et Rüstow, qui traduisent, aussi bien au chapitre 48 qu'au chapitre 50, que César *offrit la bataille* dans les deux cas, n'ont compris ni le texte de sa narration, ni le caractère de ses manœuvres.

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'imitait aussitôt : ne pas répondre à la provocation lui aurait nui dans l'esprit de l'armée. Nous renvoyons le lecteur aux réflexions présentées à ce sujet par César lui-même. (*Guerre civile*, I, 82 et III, 56.) Ajoutons qu'un chef d'armée avait encore un autre intérêt à ne pas rester dans son camp lorsque son adversaire se mettait en bataille : c'était de profiter des fautes que celui-ci pouvait commettre. (*Guerre civile*, II, 33.)

Les opérations de Domitius et de Scipion sur l'Haliacmon jettent aussi quelque lumière sur certains détails de la tactique romaine. Scipion était venu s'établir en face de Domitius. (*Guerre civile*, III, 37.) Son camp était sur une hauteur, couvert par un ruisseau aux bords escarpés, «quod rivus difficilibus ripis subjectus castris Scipionis progressus nostrorum impediebat». Dès le lendemain, il mit ses troupes en bataille à la tête du camp, «copias ante frontem castrorum instruit». La narration latine continue ainsi : «Domitius tum quoque sibi dubitandum non putavit, quin productis legionibus prælio decertaret». Les traducteurs et les commentateurs qui ont voulu expliquer les mots *tum quoque*, ont eu recours aux interprétations les plus singulières. Nous répéterons qu'un général prudent se gardait d'attaquer une armée déployée sous la protection de ses retranchements, surtout si le camp était sur une hauteur et défendu par un ruisseau, comme dans le cas présent. Or, la narration latine veut faire connaître que, par exception, Domitius, qui commandait à de vieilles troupes de l'ancienne armée des Gaules, ne craignait pas d'aller attaquer Scipion, bien que celui-ci fût adossé à son camp. Le *tum quoque* se rapporte aux mots *copias ante frontem castrorum instruit* qui précèdent immédiatement dans le récit, et la phrase signifie : «Bien que Scipion tînt ses troupes en bataille près des retranchements, ce qui lui donnait de grands avantages, Domitius ne crut pas devoir hésiter à faire sortir ses légions et à risquer le combat.» Le texte ajoute que Domitius déploya son armée, traversa la plaine qui séparait les deux camps, et avança jusqu'à se porter près du pied des hauteurs où l'ennemi était établi : «Domitius castris Scipionis aciem suam subjecit». Mais Scipion n'avait présenté ses troupes en bataille à la tête du camp que par fanfaronnade; n'ayant aucune envie de combattre, il persista à ne pas s'en éloigner : «ille a vallo non discedere perseveravit». On lit ensuite : «Ac tamen ægre retentis Domitianis militibus est factum, ne prælio contenderetur, et maxime, quod rivus difficilibus ripis subjectus castris Scipionis progressus nostrorum impediebat.» Il en est ici du *ac tamen* comme plus haut du

tum quoque, c'est-à-dire qu'il a trait aux mots qui le précèdent dans le récit, «ille a vallo non discedere perseveravit», et non pas à ceux qui le suivent, «ægre retentis Domitianis militibus est factum... », comme le croient à tort Möbius, Hofmann et autres. En ne s'éloignant pas de ses retranchements, Scipion conservait tous les avantages de sa position; *et pourtant*, ou *et malgré cela* (veut dire le texte), tel était, chez les troupes de Domitius, le désir de combattre, qu'il eut de la peine à les retenir; ce qu'il fit surtout par la raison qu'un ruisseau aux bords escarpés coulait au pied de la hauteur où campait Scipion et en rendait l'accès difficile.

Nous terminerons en établissant le sens militaire de plusieurs expressions qui se rencontrent fréquemment dans les Commentaires.

Soit d'abord l'expression *suus locus*, que César emploie plus volontiers au pluriel, *sua loca*. Elle désigne toujours une position favorable, ou un lieu avantageux qu'on choisit tel pour un but déterminé. Elle comporte donc une double idée, laquelle réside dans le mot *suus* ou *sua*. Kortte définit exactement l'expression latine en disant : «Sua loca sunt sibi opportuna et quæ vel optaverit, vel elegerit sibi ad pugnam.» Citons ici quelques exemples.

En l'an 700 de Rome, César se portait au secours de Cicéron assiégé dans son camp par les Gaulois, lorsqu'il aperçut l'armée ennemie au delà d'une grande vallée que traversait un cours d'eau. Il s'arrêta et se retrancha dans la position la plus avantageuse qu'il pût trouver : «consedit et quam æquissimo loco potest castra communit.» (*Guerre des Gaules*, V, 49.) Le texte porte : «Eo die parvulis equestribus præliis ad aquam factis, utrique sese suo loco continent : Galli, quod ampliores copias, quæ nondum convenerant exspectabant; Cæsar, si forte timoris simulatione hostes in suum locum elicere posset, ut citra vallem pro castris prælio contenderet...» (*Guerre des Gaules*, V, 50.) Dans cette phrase, l'expression *suus locus* a exactement le sens indiqué plus haut. César veut dire, en effet, que les Gaulois et lui restèrent chacun dans ses positions, avantageusement choisies de part et d'autre, et qu'il espérait les attirer hors de la leur et les inciter à venir l'attaquer dans la sienne, en avant de son camp, sur les pentes qu'il fallait gravir pour y arriver.

Dans son récit de la guerre d'Espagne, César raconte qu'Afranius et Petreius résolurent de porter la guerre en Celtibérie, puis il ajoute : «Hic magnos equitatus magnaque auxilia exspectabant et suis locis bellum in hiemem ducere cogitabant.» (*Guerre civile*, I, 61.) L'expression *sua loca* est prise

ici dans le sens le plus large; elle désigne aussi bien des positions particulières, que des contrées entières, qu'Afranius et Petreius se proposaient de choisir, d'après les avantages qu'elles devaient leur assurer pour prolonger la guerre jusqu'à l'hiver.

On lit au chapitre 30 du livre III de la *Guerre civile* que Pompée, n'ayant pas réussi à empêcher la jonction de César et de Marc Antoine, vint camper à Asparagium dans une position favorable : « ad Asparagium Dyrrhachinorum pervenit atque ibi idoneo loco castra ponit ». César se porta sur Asparagium, campa tout près de Pompée et lui présenta la bataille. Mais, dit le texte, « ubi illum suis locis se tenere animadvertit, reducto in castra exercitu, aliud sibi consilium capiendum existimavit ». (*Guerre civile,* I, 41.) Ici encore, il est nécessaire de comprendre le sens du *suis locis,* ce que n'ont pas fait certains traducteurs qui rendent les mots *ubi illum suis locis se tenere animadvertit* par *en le voyant rester dans son camp.* Cette traduction erronée a l'inconvénient de donner une fausse idée de la tactique romaine. Nous avons déjà dit qu'un général, provoqué au combat par son adversaire, se trouvait obligé de faire sortir ses troupes de leur camp et de les ranger en bataille, sous peine de se déconsidérer dans leur esprit. Pompée, voyant que César lui présentait la bataille, fit donc certainement sortir son armée, quoique le texte ne le dise pas; mais comme il ne voulait pas combattre quand même, il resta déployé dans la position avantageuse qu'il avait choisie, *suis locis;* c'est-à-dire qu'il resta sur les pentes des hauteurs, position déjà désignée, au chapitre 30, par l'expression *idoneo loco.* Ajoutons que si Pompée était resté dans son camp, c'eût été un fait si exceptionnel, que César n'aurait pas manqué de le signaler, et qu'on lirait dans le texte, non pas : « ubi illum *suis locis* se tenere animadvertit », mais bien : « ubi illum *in castris* se tenere animadvertit ».

On rencontre souvent dans les Commentaires l'expression *æquus locus.* Elle signifie tantôt *terrain plat* ou *plaine* (*Guerre civile*, I, 41; III, 56; *Guerre d'Afrique*, 73, 79), tantôt *terrain favorable* ou *lieu favorable* (*Guerre des Gaules*, V, 49; *Guerre civile*, II, 33; III, 73). Le sens à lui donner dépend de la narration même.

L'emploi des verbes *subjicere*, *subducere*, *succedere* est également très fréquent. Pour ne parler que du premier, il importe de remarquer que César écrit *aciem subjicere, legiones subjicere* ou *se subjicere,* quand le lieu vers lequel il marche, et où il s'arrête, est dominé par une hauteur. Au véri-

table sens de ces expressions, les troupes sont portées jusqu'au pied de la hauteur et tout près de là. Exemples : «Domitius castris Scipionis aciem suam subjecit» (*Guerre civile*, III, 37); «ut pæne castris Pompeii legiones subjiceret» (*Guerre civile*, III, 56); «collibusque Pompeianis aciem subjiceret» (*Guerre civile*, III, 84). Le sens qu'il convient d'attribuer au verbe *subjicere* est confirmé par son emploi dans la phrase suivante : «quod rivus difficilibus ripis subjectus castris Scipionis progressus nostrorum impediebat» (*Guerre civile*, III, 37), où il ne peut s'agir que d'un ruisseau coulant au pied même, ou tout près du pied de la hauteur que Scipion avait choisie pour camper; et dans cette autre phrase : «rei frumentariæ causa ab eo discesserat et Heracleam, quæ est subjecta Candaviæ, iter fecerat» (*Guerre civile*, III, 79), car la ville d'Heraclea était en effet située à proximité et au bas de la contrée montagneuse appelée la Candavie. Möbius croit que le verbe *subjicere* pourrait également s'employer dans le cas où une armée viendrait se placer près d'un camp ennemi assis en terrain plat, parce que, dit ce commentateur, elle y serait dominée du haut des retranchements; cette appréciation est erronée.

EXPOSÉ SOMMAIRE DE L'ART DES SIÈGES CHEZ LES ROMAINS.

On peut diviser comme il suit la série des opérations qu'exigeait le siège d'une place. Il fallait :

1° Choisir le point d'attaque et établir l'armée dans une position favorable,

2° Investir la place;

3° Se rapprocher progressivement de l'enceinte par des travaux que l'assiégé cherchait à contrarier ou à détruire;

4° Faire brèche dans le mur de place et donner l'assaut.

Les opérations de tout siège régulier avaient pour but d'ouvrir une brèche dans le mur de place. La brèche ouverte, on donnait l'assaut. Elle se faisait au moyen du bélier ou de la mine, à l'abri d'une charpente blindée sur roues qui se nommait *testudo* (tortue) ou *musculus*, et qu'on appliquait contre le pied du mur. Ajoutons tout de suite que l'escalade n'était jamais qu'une affaire de surprise exceptionnelle.

Que la ville fût en terrain plat ou en terrain accidenté, il fallait, avant tout, déblayer et égaliser le sol dans l'étendue de la zone d'approche. La lecture des



auteurs anciens montre qu'on mettait à ce travail beaucoup de soin et beaucoup de temps. Demetrius et Philippe de Macédoine ne purent s'avancer avec leurs machines et leurs tours, l'un vers les murs de Rhodes, l'autre vers ceux d'Echinus, qu'après avoir fait égaliser le sol sur un vaste espace; Titus passa quatre jours devant Jérusalem à niveler et à affermir le terrain avant de commencer les attaques.

Lorsque la ville était en terrain plat, les travaux d'approche consistaient simplement à déblayer et à égaliser le sol pour y faire rouler facilement les machines. Le travail de la brèche avait besoin d'être protégé contre les tentatives que l'ennemi pouvait faire du haut de la muraille. Pour l'en chasser, on se servait de tours en bois qu'on armait de machines et de traits de toute espèce. On donnait à ces tours plusieurs étages, de manière à dominer les remparts de la ville. Elles se construisaient hors de la portée des traits; elles étaient sur roues, et on les roulait jusqu'à distance convenable de l'enceinte. Elles flanquaient la brèche, le plus souvent des deux côtés. On s'avançait jusqu'au fossé, qu'il fallait combler pour atteindre le pied de la muraille. Mais comme les assiégés pouvaient à ce moment lancer sur les travaux d'attaque des masses beaucoup plus lourdes, les blindages dont on s'était servi jusque-là pour se couvrir devenaient insuffisants, et on avait recours au *musculus*, charpente en bois munie d'un blindage renforcé. Des travailleurs, abrités sous cette machine, jetaient dans le fossé de la terre, des claies, des fascines et autres matériaux. Ordinairement on ne comblait le fossé qu'après avoir forcé les assiégés à quitter les murs.

Les travaux d'approche présentaient beaucoup plus de difficultés lorsque la ville était située en terrain accidenté, et que des escarpements rendaient la muraille inabordable. Il devenait nécessaire dans ce cas, le plus fréquent, de construire une chaussée, qui, prolongée jusqu'à la muraille, permît d'y faire arriver les machines propres à ouvrir la brèche. Cette chaussée s'appelait l'*agger* ou la terrasse. C'était un immense remblai de toutes sortes de matériaux, principalement de bois et de terre, qu'on soutenait, le long de chacun de ses flancs, d'une paroi faite de troncs d'arbres empilés par lits croisés, à la façon d'un bûcher. On la commençait hors de la portée des traits des machines, et on lui donnait une hauteur qui la fît aboutir au pied de la muraille, au point d'attaque choisi. La terrasse était surmontée d'une tour en bois. Celle-ci avait un nombre d'étages tel qu'elle dominait les remparts; on l'armait

de balistes et de traits pour chasser du mur les défenseurs et pour protéger les travaux de brèche. La base d'une tour couvrait la surface d'un carré qui mesurait quelquefois 30 pieds de côté, quelquefois 40 ou 50 pieds. (Végèce, IV, 17.) La tour se construisait sur la terrasse, hors de la portée des traits : on l'amenait en place en la faisant rouler le long de la terrasse à mesure que celle-ci gagnait en longueur. Lorsqu'on était arrivé au bord du fossé, on en opérait le comblement comme il a été dit plus haut pour le cas d'une place située en terrain plat.

Le comblement du fossé terminait la période des travaux d'approche, et alors commençait la dernière période du siège, celle de l'ouverture de la brèche. Les opérations qu'elle exigeait étaient les mêmes, que la place fût en plaine ou en terrain accidenté. On amenait contre le mur et on y appliquait les différents engins à l'aide desquels on faisait brèche. C'étaient ou des tours ou des tortues portant, les unes ou les autres, le bélier, la *falx* ou la *terebra*, grande tarière destinée à faire des trous dans les murs en briques. La tour-bélière et la tortue-bélière se plaçaient toujours à la base d'une tour d'attaque. Lorsque le mur résistait, par sa solidité, à l'action du bélier, on essayait de le saper, et on arrachait, avec des leviers en fer, les pierres des assises inférieures.

Les moyens de sape n'étaient pas les seuls qu'on employât : on creusait aussi des mines, appelées *cuniculi*, qui, passant par-dessous le rempart, ouvraient un accès dans la place. Ce fut ainsi que les Romains s'emparèrent de Véies.

Lorsque les assiégés n'avaient ni balistes ni catapultes, et que la ville était en terrain plat, ou que le ravin qui la défendait ne présentait qu'un faible obstacle, comme à Avaricum (*Bourges*), on élevait une terrasse parallèle au mur attaqué, laquelle, semblable à un cavalier de tranchée, arrivait à la hauteur des remparts, mais sans les toucher, et servait à placer des jeux de traits et de machines. (*Guerre des Gaules*, VII, 24.) Une pareille terrasse, élevée tout près des murs de la ville, protégeait l'assaut de la brèche et servait de refuge aux assaillants, en cas d'insuccès.

Pendant le siège, une partie des troupes était affectée aux travaux, une autre partie occupait les postes de défense de la contrevallation (les *castella*), le reste était dans le camp ou en dehors, prêt à toutes les éventualités : les travailleurs se relevaient alternativement. Pour donner l'assaut, on massait les troupes sur la terrasse, d'où elles s'élançaient à l'attaque.

DES ABRIS EMPLOYÉS DANS LES SIÈGES.

Les abris les plus simples étaient les *plutei*, sorte de mantelets ou blindages composés de claies d'osier ou de cordes tressées, qu'on suspendait sur un petit échafaudage monté sur trois roulettes. On se servait aussi de petites baraques roulantes, faites en bois léger et recouvertes de clayonnage, nommées *vineæ*. On pouvait les placer bout à bout et former de la sorte une galerie (*porticus*) d'une longueur déterminée. Une de ces baraques roulantes (ou baraques d'approche) avait ordinairement 8 pieds de haut, 7 pieds de large et 16 pieds de long. (Voir *planche 10*.) Au siège de Massilia, les Romains furent obligés de donner aux *vineæ* une résistance exceptionnelle, à cause de la puissance des machines dont disposait la défense : on substitua au clayonnage un autre revêtement formé de fortes poutres mises jointivement l'une contre l'autre. (*Guerre civile*, II, 2.)

Dans un siège, on poussait les galeries de baraques en avant, perpendiculairement au mur de la place attaquée; c'est ce qu'on appelait *agere vineas*. On peut dire d'une manière générale qu'elles remplissaient le rôle des boyaux de tranchée dans les sièges modernes; les *plutei* remplissaient celui de parallèles. Toutefois, dans beaucoup de cas, les galeries de baraques se plaçaient aussi parallèlement au mur de place.

DE LA TESTUDO.

La machine de siège nommée *testudo* (tortue) était une galerie construite avec des pièces de bois de fortes dimensions, très solidement blindée et montée sur roues, qui permettait aux assiégeants d'approcher à couvert du mur de place. On en faisait usage pour égaliser le terrain, pour combler les fossés, pour saper les murailles, ou pour les battre en brèche au moyen du bélier. Il y en avait de toutes formes et de toutes dimensions. (Voir *planche 10*.)

DU MUSCULUS.

Cette machine de siège ressemblait à la précédente. Elle servait plus particulièrement à abriter les travailleurs chargés de saper les parties inférieures

du mur ou de faire brèche. Elle renfermait à cet effet le bélier ou la *falx*. On l'appliquait perpendiculairement contre le mur. D'après Végèce, le *musculus* aurait été plus petit que la *testudo* et aurait servi au comblement du fossé; cependant le récit du siège de Massilia (*Guerre civile*, II, 10 et 11) désigne sous le nom de musculus une galerie très étroite qui fut au contraire employée à faire brèche. Peut-être est-il permis d'en inférer que le musculus était plus étroit que la testudo. Le musculus construit au siège de Massilia avait 60 pieds de longueur et 4 pieds de largeur intérieure. Il renfermait le bélier et les instruments destinés à saper la muraille.

Les abris de toutes sortes, mantelets, baraques d'approche, charpentes blindées, étaient recouverts, contre l'incendie, de peaux fraîches ou de couvertures de laine. Il en était de même des tours.

DU BÉLIER ET DE LA FALX.

Le bélier consistait en une forte poutre dont un des bouts était armé d'une tête de fer. On le suspendait horizontalement par le milieu, à la charpente, dans l'intérieur d'une tortue (tortue-bélière) ou dans l'intérieur d'une tour (tour-bélière). Des hommes, en nombre proportionnel à sa longueur, le balançaient d'avant en arrière et d'arrière en avant, de manière à frapper avec force le mur qu'on se proposait d'ébranler ou de détruire. Au siège de Jérusalem, par Titus, le bélier battit les murs du temple pendant six jours continuellement. Vitruve cite la construction d'un bélier qui avait 104 pieds de longueur et qui était gouverné par cent hommes. (*De l'Architecture*, X, 21 [15].)

La *falx* ne différait du bélier ordinaire qu'en ce que l'extrémité antérieure de la poutre était armée d'une masse de fer terminée en croc. (Voir *planche 10*.) Végèce dit en effet : « La tortue reçoit à l'intérieur une poutre qui tantôt est terminée par un fer crochu et porte le nom de *falx* parce qu'elle est recourbée afin d'extraire les pierres du mur, et qui tantôt a la tête recouverte de fer et se nomme alors bélier. » (*Les Institutions militaires*, IV, 14.) La falx était un bélier destiné à arracher les pierres de la muraille.

Les assiégés employaient différents moyens pour s'opposer à l'action du bélier. L'un consistait à descendre du haut du rempart, à l'aide de cordages auxquels ils étaient attachés, des sacs remplis de paille ou de laine, qu'on arrêtait au point où le bélier venait frapper la muraille. D'autres fois, on fai-

IMPRIMERIE NATIONALE.

sait tirer obliquement du haut des murs, par un grand nombre d'hommes, le bélier pris par un nœud coulant, et on essayait de le renverser avec sa tortue. (Végèce, IV, 23.) Ce fut ainsi qu'au siège d'Avaricum les Gaulois détournèrent les *falces* dont se servirent les Romains. (*Guerre des Gaules*, VII, 22.) Enfin, à Massilia, les assiégés mirent en pratique un moyen semblable. « Lorsque la tortue-bélière, dit Vitruve, s'approcha pour battre le mur, ils descendirent une corde armée d'un nœud coulant, et, saisissant le bélier, ils lui relevèrent la tête à l'aide d'une roue à tympan, et l'empêchèrent de toucher la muraille. » (*De l'Architecture*, X, 22 [16].)

La *falx*, avec de légères modifications apportées dans la forme et dans les dimensions du crochet de fer, s'employait aussi dans la guerre de campagne pour arracher les palissades et les revêtements en clayonnage d'un camp fortifié. Elle était suspendue à la charpente d'une *testudo* ou d'un *musculus*, et manœuvrée par des hommes placés sous le blindage. (Voir *planche 10*.) Nous croyons qu'il est question de cette machine dans les passages suivants des Commentaires : « Reliquisque diebus turres ad altitudinem valli, falces testudinesque, quas iidem captivi docuerant, parare ac facere cœperunt » (*Guerre des Gaules*, V, 42); et « Vercingetorix ex arce Alesiæ suos conspicatus ex oppido egreditur; cratis, longurios, musculos, falces, reliquaque quæ eruptionis causa paraverat, profert ». (*Guerre des Gaules*, VII, 84.)

DES TERRASSES ET DE LEUR CONSTRUCTION.

Les Romains nommaient en général *agger* tout remblai formé de matériaux tels que bois, terre, pierres, etc., et ils appliquaient ce mot particulièrement aux terrasses qu'on érigeait dans les sièges en guise de chaussée pour amener en place les machines destinées à battre les remparts ou à ouvrir la brèche. Nous avons déjà dit que la terrasse se construisait tantôt parallèlement, tantôt perpendiculairement à la partie de l'enceinte qu'on se proposait d'attaquer. Lorsque, en avant de la muraille, le terrain n'offrait pas un grand obstacle, que les assiégés n'avaient pas de machines ou qu'ils n'en avaient que de très imparfaites, on élevait une terrasse parallèle au mur de place. C'était une terrasse-cavalier. Sa longueur dépendait de l'étendue et des défenses du front d'attaque, ainsi que du nombre de tours et de machines dont on pouvait disposer. Une terrasse de ce genre fut construite au siège d'Avaricum. D'après

les Commentaires, elle portait deux tours, et mesurait 330 pieds dans le sens parallèle à l'enceinte de la ville et 80 pieds de plus grande hauteur. (*Guerre des Gaules*, VII, 24.) Les sièges de Lilybée et d'Echinus (*Polybe*, I, 42 et IX, 41) fournissent aussi des exemples de construction de terrasses-cavaliers. Le front d'attaque embrassait plusieurs tours et les courtines correspondantes.

Lorsque, au contraire, l'assiégeant se proposait de porter l'attaque sur un seul point déterminé, il construisait une terrasse-viaduc. C'était une chaussée qui se dirigeait perpendiculairement à l'enceinte de la ville, et qui permettait de faire arriver jusqu'au pied de la muraille les machines propres à ouvrir la brèche. Telles étaient les deux terrasses en bois qui furent construites à l'origine du siège de Massilia. (*Guerre civile*, II, 1 et 2.) Telle fut aussi la terrasse d'Uxellodunum, élevée dans le but d'y placer une tour du haut de laquelle on pût battre la source où les assiégés s'approvisionnaient d'eau. (*Guerre des Gaules*, VIII, 41.) Une terrasse-viaduc n'était jamais armée que d'une seule tour.

Aucun auteur ancien ne fait connaître le mode de construction des terrasses, et il faut, pour s'en former une idée, recourir à quelques rares indications des historiens et des poètes. Nous citerons les passages suivants :

Thucydide (*Histoire de la Guerre du Péloponèse*, II, 75) écrit qu'au siège de Platée, Archidamos, roi de Lacédémone, fit construire une terrasse à laquelle les troupes travaillèrent pendant soixante et dix jours. On lit à ce sujet : « *ξύλα μὲν οὖν τέμνοντες ἐκ τοῦ Κιθαιρῶνος παρῳκοδόμουν, ἑκατέρωθεν φορμηδὸν ἀντὶ τοίχων τιθέντες, ὅπως μὴ διαχέοιτο ἐπὶ πολὺ τὸ χῶμα· ἐφόρουν δὲ ὕλην ἐς αὐτὸ καὶ λίθους καὶ γῆν καὶ εἴ τι ἄλλο ἀνύτειν μέλλοι ἐπιβαλλόμενον.* » « Coupant des bois sur le Cithéron, ils édifièrent une terrasse dirigée contre la muraille. Les deux côtés étaient formés, en guise de murs, d'arbres placés par lits croisés afin que le remblai ne s'éboulât pas. A l'intérieur ils apportèrent du bois, des pierres, de la terre et tous les matériaux dont l'entassement pouvait servir à achever l'ouvrage. »

Lucain (*La Pharsale*, livre III, vers 394 et suivants) raconte le siège de Massilia et dit :

Tunc omnia late
Procumbunt nemora, et spoliantur robore silvæ;
Ut, quum terra levis mediam virgultaque molem
Suspendant, structa laterum compage ligatam
Arctet humum, pressus ne cedat turribus agger.

Au même livre III, vers 455 et suivants, on lit :

> Stellatis axibus agger
> Erigitur, geminasque æquantes mœnia turres
> Accipit.

Silius Italicus (*Guerres puniques*, XIII, vers 109 et 110), décrivant les travaux que Fulvius fit exécuter au siège de Capoue, s'exprime ainsi :

> Hic latera intextus stellatis axibus agger,
> Hic gravida armato surgebat vinea dorso.

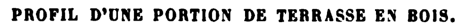
Nous concluons de ces différents passages que la terrasse consistait en un remblai de pièces de bois, de branchages, de terre, de pierres, etc., soutenu le long de chacun de ses flancs par une paroi faite de lits de troncs d'arbres superposés, les arbres de chaque lit croisant à angle droit ceux du lit inférieur, *stellati axes*. (Voir *planche 9*.) Cette interprétation est pleinement justifiée à la vue d'un bas-relief de la colonne Trajane, lequel représente une terrasse en cours d'exécution, et où se distinguent nettement un des flancs formé de pièces de bois entassées par lits croisés à la façon d'un bûcher, et, à côté, la partie centrale, composée de divers matériaux et de branchages. (Voir Fröhner, *Colonne Trajane, planches 89 et 90*.) Elle s'accorde d'ailleurs avec le bon sens; car le mode de construction le plus prompt était certainement d'élever, le long des flancs de la terrasse, deux parois de bois pour soutenir, de chaque côté, les matériaux dont se composait la partie centrale. Nous croyons qu'il suffisait de donner à chacun de ces soutènements une épaisseur proportionnelle à la hauteur de la construction, et variant de 10 à 15 pieds. On conçoit l'importance qu'il y avait à les édifier avec soin, puisque de leur solidité dépendait essentiellement celle de la terrasse : aussi est-il certain qu'on les formait de corps d'arbres de choix. La disposition par lits d'arbres superposés, et se croisant, permettait de tenir les parois verticales.

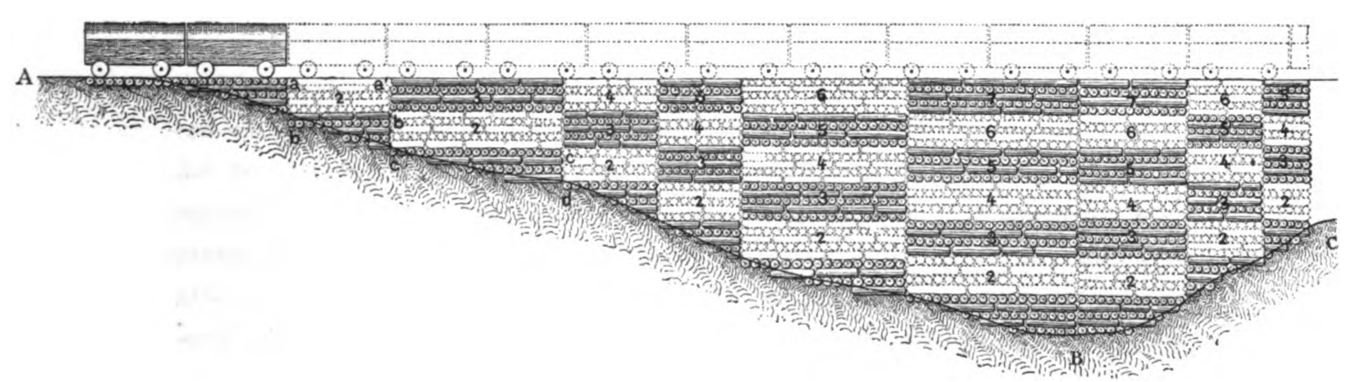
Comme il a déjà été dit, on employait pour la partie intérieure tous les matériaux qu'on avait sous la main : les principaux étaient le bois et la terre. Lorsqu'on avait le bois en quantité suffisante, on en mettait le plus possible, par la raison qu'il se transporte plus facilement que la terre, et qu'il pèse en moyenne, à volume égal, environ deux fois et demie de moins. La terre servait à combler les espaces vides, à égaliser, à affermir la masse; en un mot, à la mettre en état de supporter le poids des tours et des machines. Une terrasse qu'on

aurait construite tout entière en entassant des arbres par lits croisés, comme on faisait pour les parois latérales, aurait été achevée plus vite que par tout autre moyen. Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'on plaçait toujours sur le sol, dans l'étendue de la base de la terrasse, plusieurs lits d'arbres superposés, afin que les assiégés, s'ils venaient à miner par-dessous, ne pussent la faire effondrer, comme cela eut lieu au siége de Platée.

On voit, par ce qui précède, quelle grande quantité de bois nécessitaient les siéges de l'antiquité, car le bois entrait pour la majeure partie dans la construction des terrasses, et il en fallait encore pour faire les nombreux abris, tels que mantelets et baraques d'approche, les tours et les charpentes blindées de toutes sortes.

Puisque la terrasse était un remblai de bois et de terre, renfermé entre deux soutènements latéraux d'arbres empilés par lits croisés, on pourra, ce semble, regarder le mode de construction suivant comme le plus simple et le plus pratique. Nous supposerons qu'il s'agisse d'élever une terrasse-viaduc de 60 pieds d'épaisseur, et qu'on ait le bois à profusion.


PROFIL D'UNE PORTION DE TERRASSE EN BOIS.



On commençait le travail le plus près possible du point d'attaque, mais hors de la portée des traits, laquelle était d'environ 300 mètres quand l'assiégé disposait de machines très puissantes. Soient A l'origine de la terrasse, ABC le sol naturel, B son point le plus bas. Il fallait, avant tout, égaliser le terrain pour y établir solidement la première couche d'arbres qui devait servir de base à la construction. Cette opération pouvait être longue et difficile, particulièrement dans un terrain coupé ou couvert de plantations. De plus, elle était toujours dangereuse, parce que les travailleurs se trouvaient directement

exposés aux coups de la place. Lorsque les assiégés n'avaient pas de machines, comme dans la guerre des Gaules, les Romains se couvraient simplement de mantelets ordinaires, dressés sur leur front et sur les côtés; mais, dans le cas contraire, ils se garantissaient par de solides blindages. Au siège de Massilia, par exemple, les hommes qui aplanissaient le sol furent mis à l'abri dans une tortue de 60 pieds de long, faite de bois d'un fort équarrissage. (*Guerre civile*, II, 2.)

A mesure que le terrain était égalisé, le détachement de travailleurs chargé de transporter les corps d'arbres, passait ceux-ci de main en main aux hommes qui avaient pour tâche de les mettre en place, et ces derniers établissaient une suite de gradins horizontaux Aab, bbc, ccd..., de 5 à 6 pieds de haut, sur 60 pieds de long, en disposant les corps d'arbres par lits se croisant à angle droit. La largeur de ces gradins d'égale hauteur variait nécessairement avec la pente du terrain, mais ne devait jamais excéder 30 à 35 pieds, pour que les travailleurs fussent défilés par les mantelets dressés sur le devant de chaque gradin. Aux endroits où la pente était trop forte, on entaillait le sol afin d'y asseoir solidement les corps d'arbres. Il n'est pas probable que ceux-ci eussent plus de 10 à 12 pieds de longueur.

Dès que ces travaux de terrassement étaient terminés, on procédait à la pose d'une deuxième couche de 5 à 6 pieds d'épaisseur. Pour cela, on faisait rouler sur le gradin le plus rapproché des chantiers deux galeries de baraques d'approche qui le bordaient de chaque côté dans toute sa largeur Aa. Des travailleurs, à couvert dans ces galeries, passaient les corps d'arbres aux hommes placés sur le gradin inférieur; ceux-ci les passaient aux hommes du gradin situé au-dessous d'eux, et ainsi de suite de proche en proche. On posait alors la deuxième couche (2, 2, 2...) qu'on formait, comme la première, de lits se croisant à angle droit[1].

Les deux files de baraques qui bordaient la surface supérieure de la terrasse étaient poussées en avant jusqu'à l'extrémité du premier gradin de la deuxième couche (en a'), et prolongées en arrière, par d'autres baraques, jusqu'à l'origine de la terrasse. On mettait en place la troisième couche d'arbres (3, 3, 3...), comme il vient d'être expliqué pour la deuxième, et on continuait le travail de la même manière, en exhaussant successivement la

[1] Peut-être accélérait-on le travail en se servant d'une troisième file de baraques placée intermédiairement sur la surface supérieure de la terrasse, dans la direction de son axe.

construction de couches d'arbres de 5 à 6 pieds d'épaisseur, jusqu'à ce que la terrasse atteignît, dans toute son étendue, la hauteur voulue.

On avait soin d'employer des pièces d'arbres de choix pour la construction des revêtements latéraux de chaque gradin, qui composaient, par leur ensemble, les revêtements de toute la terrasse.

Finalement les deux files de baraques d'approche restaient sur la surface supérieure de la terrasse, qu'elles bordaient de chaque côté, d'une extrémité à l'autre. Elles servaient à communiquer avec la tour, et, en général, à circuler pour tous les besoins du service; en même temps elles faisaient l'office de parapets.

Lorsque la terrasse était achevée jusqu'à ne plus être distante de la muraille que de 15 à 20 pieds, comme les traits de la place étaient alors très plongeants, et que les mantelets devenaient insuffisants pour préserver les travailleurs des grosses pierres et des quartiers de rocher que les assiégés pouvaient lancer sur eux, on avait recours au musculus. Abrités dans cette charpente en bois très solidement blindée, les hommes jetaient des arbres, des fascines, des claies et de la terre dans l'espace vide qui séparait encore la terrasse de la muraille, et dans le fossé s'il y en avait un.

Nous avons déjà dit que les revêtements latéraux de la terrasse se construisaient toujours de corps d'arbres. Dans le cas où on manquait de bois pour former la partie centrale, on composait celle-ci de terre et autres matériaux. Il était alors nécessaire de donner une plus grande épaisseur aux revêtements latéraux pour qu'ils pussent résister à la poussée provenant des matériaux de remplissage.

Tous les efforts des assiégés tendaient à détruire la terrasse par le feu. Pour parer à ce danger, on avait soin de revêtir ses faces latérales soit d'un gazonnage, soit de peaux d'animaux fraîches ou de couvertures de laine mouillées.

Quelle était la condition qui réglait l'épaisseur de la terrasse, ou, ce qui revient au même, la largeur de sa surface supérieure? C'était sans doute la superficie occupée par la tour dont la terrasse devait être armée; car la destination essentielle d'une terrasse-viaduc était d'offrir une chaussée sur laquelle on pût faire avancer, premièrement, une tour pour chasser du rempart les défenseurs, secondement, une machine pour ouvrir la brèche. Or Végèce nous apprend que la base d'une tour couvrait la surface d'un carré qui avait quelquefois 30 pieds de côté, quelquefois 40 ou 50 pieds (*Les Institutions militaires*,

IV, 17), et Vitruve ne semblait pas admettre qu'une tour pût mesurer en largeur plus de 23 coudées 1/2, ou environ 40 pieds (*De l'Architecture,* X, 19 [13]). Qu'on suppose, d'après cela, une tour dont la base aurait égalé un carré de 40 pieds de côté, et on trouvera qu'elle exigeait une terrasse d'environ 60 pieds de largeur; savoir : 40 pieds pour la tour, 14 pieds pour les deux lignes de galeries, et le reste pour les intervalles. C'était la largeur qu'avait la grande terrasse en bois construite au siège de Massilia. La largeur de 40 pieds, comprise entre les deux files de galeries, permettait de former une colonne d'assaut de 12 à 15 hommes de front.

RÉFUTATION DES ERREURS DE M. RÜSTOW.

Il n'y aurait aucun intérêt à réfuter les erreurs de M. Rüstow si cet auteur n'était pas regardé par une partie du public, surtout en Allemagne, comme une autorité militaire compétente; tant il est vrai que l'aplomb et l'assurance tiennent lieu quelquefois de jugement et de savoir. M. Rüstow, abusant d'une certaine facilité naturelle, a écrit sur divers sujets avec une légèreté et une présomption extrêmes. On aurait peine à citer un autre auteur ayant traité des sujets sérieux, historiques ou même purement scientifiques, avec un si médiocre souci de la vérité. A ne parler que du livre intitulé *Heerwesen und Kriegführung C. Julius Cäsars,* l'irréflexion avec laquelle il est écrit, et les erreurs dont il fourmille, sont un objet d'étonnement pour le lecteur. Nous nous bornerons à en relever quelques-unes qui se rapportent à l'art des sièges.

L'auteur croit que l'escalade était le moyen ordinaire de s'emparer des places fortes, qu'en conséquence la terrasse était dirigée vers le sommet et non vers le pied du mur, sa seule destination étant, selon lui, de présenter une chaussée qui permît à la colonne d'assaut de parvenir à occuper le haut de la muraille et de pénétrer dans la ville. Il croit, de plus, que les tours étaient placées sur le sol naturel, des deux côtés de la terrasse, et que celle-ci était traversée, dans sa longueur, par des galeries intérieures où les hommes chargés de la construction apportaient les matériaux à couvert. Ce sont là autant d'erreurs qui montrent que l'auteur n'a rien compris à l'art des sièges de l'antiquité. La plus grande est de croire que l'escalade constituait le moyen ordinaire de s'emparer des places fortes. L'histoire des sièges nous apprend, tout autrement, que les opérations de toute attaque méthodique avaient pour but

l'ouverture de la brèche, mais non pas l'escalade, qui n'était jamais qu'une affaire de surprise très chanceuse. L'assaut donné à la brèche était regardé comme le moyen sûr et régulier de s'emparer d'une ville. Dès lors, la brèche ne pouvait se faire qu'au bas du mur; car elle devait donner accès sur le terrain même de la ville, pour que les colonnes d'attaque pussent s'y déployer sur un large front, et de tous côtés faire face aux défenseurs. Dans une escalade, au contraire, l'assiégeant, en arrivant sur le mur, trouvait le vide devant lui, et ne pouvait combattre que de flanc sur la largeur du mur, qui n'était le plus souvent que de quelques mètres. Aussi voit-on l'assaut par escalade ne réussir que dans le cas où les murailles étaient mal fortifiées ou mal gardées, comme à Avaricum et à Syracuse, ou lorsqu'on était parvenu à distraire la garnison par d'autres attaques, comme Scipion le fit à Carthagène.

La terrasse-viaduc se construisait en vue de l'ouverture de la brèche, mais jamais en vue de l'escalade. Elle servait de chemin aux machines avec lesquelles on ouvrait la brèche, c'est-à-dire à la tortue-bélière ou à la tour-bélière; et comme ces machines devaient opérer au bas de la muraille, il s'ensuit que la terrasse ne s'élevait pas plus haut.

M. Rüstow commet une autre erreur en croyant que les tours se plaçaient sur le sol naturel, des deux côtés de la terrasse. Lorsque la ville était en terrain plat, on ne construisait pas de terrasse; on déblayait simplement le sol pour faire rouler les machines, et on bâtissait les tours sur le sol naturel. Mais les choses se passaient autrement quand la ville était en terrain accidenté et qu'il fallait ériger une terrasse pour aborder la muraille. Dans ce cas, la tour se plaçait sur la terrasse; car étant destinée à chasser du rempart les défenseurs, elle devait le dominer. Elle protégeait aussi les travaux de brèche et la colonne d'assaut. Si, par exemple, on attaquait, à l'aide d'une terrasse-cavalier, une partie assez étendue de l'enceinte, et qu'on arrivât à donner l'assaut, des ponts-levis s'abattaient de la tour, et les assiégeants, par une diversion, occupaient les défenseurs du mur et les empêchaient de tirer à revers sur la colonne d'attaque. Les tours devaient donc se trouver à côté du bélier (quand elles ne le portaient pas elles-mêmes), sur la terrasse, qui d'ailleurs présentait seule un terrain disposé pour leur locomotion.

Les précédentes considérations se trouvent, comme on va le voir, pleinement confirmées par l'étude des Commentaires. César écrit dans sa relation du siège d'Avaricum : «A mesure que l'accroissement journalier de la terrasse

IMPRIMERIE NATIONALE.

exhaussait le niveau des tours, les Gaulois élevaient les leurs à la même hauteur au moyen d'échafaudages.» (*Guerre des Gaules*, VII, 22.) Si l'élévation des tours des Romains grandissait par suite de celle de la terrasse, c'est que les tours étaient sur la terrasse.

Ce même fait est exprimé formellement dans la narration du siège d'Uxellodunum : «Extruitur agger in altitudinem pedum LX., collocatur in eo turris decem tabulatorum.» (*Guerre des Gaules*, VIII, 41.) *In eo* ne peut laisser aucun doute sur la position de la tour.

On pourrait encore objecter à M. Rüstow les deux citations tirées de *La Pharsale* et que nous avons reproduites pages 355 et 356.

César, dans la seconde campagne des Gaules, mit le siège devant l'oppidum des Aduatuques. Ses troupes firent avancer les baraques d'approche (*vineæ*), élevèrent une terrasse et construisirent une tour. Les assiégés commencèrent par se moquer de ces travaux; «mais, dit César, lorsqu'ils virent la tour se mouvoir et s'approcher des murailles», *ubi vero moveri et appropinquare mœnibus viderunt*, ils demandèrent à capituler. (*Guerre des Gaules*, II, 31.) César leur fit répondre qu'il épargnerait leur peuple s'ils se rendaient avant que le bélier eût touché la muraille. On doit évidemment conclure de ce récit que la tour s'avançait sur la terrasse. Allait-elle être transportée au sommet du rempart? Certainement non. Elle allait, portant le bélier, s'appliquer au pied du mur et y faire brèche. Donc la terrasse ne montait qu'au pied du mur et servait à offrir au transport de la tour un chemin nivelé et commode.

On peut voir par un autre passage de la relation du siège d'Avaricum que la terrasse n'arrivait pas au sommet du mur d'enceinte. Il y est rapporté que les Gaulois lançaient sur la terrasse des tisons ardents du haut des murs : «aridam materiem de muro in aggerem eminus jaciebant». (*Guerre des Gaules*, VII, 24.) N'est-il pas évident, d'après cela, que l'ennemi dominait la terrasse?

Au siège de Massilia, après l'incendie de la grande terrasse en bois, Trebonius en fit construire une autre en briques qui fut prolongée jusqu'à petite distance de la muraille. Les Commentaires rapportent que les assiégés se trouvèrent alors dans l'impossibilité de faire usage de leurs machines, à cause de la proximité des ouvrages des Romains. (*Guerre civile*, II, 16.) Cela n'eût pas eu lieu si ces ouvrages avaient été poussés au niveau du sommet de la muraille. Mais on trouve au fait énoncé une explication toute simple si on admet que

les ouvrages aient été au pied du mur, parce que la construction des balistes s'opposait à ce qu'on les pointât très en contre-bas de l'horizontale.

Enfin, d'après une singulière idée de M. Rüstow, la terrasse aurait présenté des galeries intérieures, ménagées pour apporter les matériaux à couvert. Cette opinion est en contradiction formelle avec le récit du siège de Massilia. On y lit que les balistes des assiégés étaient tellement puissantes, que les blindages ordinaires des baraques d'approche ne pouvaient résister à leurs traits, et qu'alors les Romains firent, avec des bois de fortes dimensions, des baraques plus résistantes, dont ils formèrent des galeries sous lesquelles les travailleurs se passaient de main en main les matériaux nécessaires à la construction. (*Guerre civile*, II, 2.) Si la terrasse avait eu des galeries intérieures, on n'aurait pas eu besoin de faire exécuter ce travail.

L'histoire des sièges montre que souvent la terrasse fut incendiée au moyen de mines, et que les assiégeants ne s'apercevaient du feu que par la fumée qui sortait extérieurement. (*Guerre des Gaules*, VII, 24.) S'il y avait eu des galeries intérieures, on se serait aperçu de l'accident plus tôt, et les auteurs n'auraient pas manqué de le mentionner.

Lorsque César voulut brusquer, par une escalade, la prise d'Avaricum, il disposa ses légions dans les *vineæ* pour les dérober à la vue de l'ennemi : «Legionibusque intra vineas in occulto expeditis». (*Guerre des Gaules*, VII, 27.) Le texte ne dit pas *intra vineas et aggerem*.

Tous ces exemples tendent à prouver que la terrasse était massive et sans galeries intérieures. Celles-ci auraient eu d'ailleurs beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. En effet, du moment que les anciens pouvaient se garantir des traits par le simple clayonnage des *vineæ*, ils n'avaient aucun intérêt à faire des tranchées ou des souterrains. Au lieu de transporter les matériaux par des galeries privées de lumière, dans lesquelles on n'aurait eu aucune vue sur le dehors, n'était-il pas plus naturel d'établir des galeries de baraques sur la terrasse au fur et à mesure qu'elle atteignait la hauteur voulue, et d'en placer d'autres de chaque côté, sur le sol, afin d'y cacher des troupes toujours prêtes à défendre les abords de la terrasse contre une sortie des assiégés?

En se figurant à tort que les terrasses avaient des galeries intérieures, M. Rüstow expose dans son livre un mode de construction absolument imaginaire, qu'il est inutile de réfuter. Le principe d'après lequel le même

auteur détermine la largeur des terrasses ne saurait non plus se justifier. D'après lui, la largeur de la terrasse, dans la partie supérieure, devait au moins suffire pour qu'une colonne d'assaut de formation ordinaire pût se porter en avant. (*Heerwesen und Kriegführung C. Julius Cäsars*, page 143.) Comme si l'étendue du front d'une colonne d'assaut était une chose déterminée! Il est vrai que M. Rüstow s'en tire en prenant, on ne sait pourquoi, le front d'un manipule pour celui de la colonne d'assaut. Puis il ajoute que la moindre largeur doit s'estimer à 50 pieds, afin que les files extrêmes de la colonne soient en quelque sorte certaines de ne pas être précipitées le long des flancs de la terrasse. Ainsi l'auteur en est à croire que la surface supérieure des terrasses, laquelle dominait quelquefois le terrain de 80 pieds et plus, était laissée ouverte, c'est-à-dire sans protection aucune le long de ses bords. Nous regardons au contraire comme indubitable que la surface supérieure de la terrasse était bordée, de chaque côté, par une file de baraques d'approche, qu'on y laissait à la fois pour tous les besoins du service et pour qu'elle fît l'office de parapet. La terrasse, nous l'avons déjà dit, avait toujours une largeur déterminée par la base de la tour dont elle était armée.

M. Rüstow, aveuglé par l'erreur en présentant l'escalade comme le moyen méthodique de s'emparer des places, a été jusqu'à écrire que César ne mentionnait pas une seule fois l'emploi du bélier. Cependant, d'après les Commentaires, César, répondant aux Aduatuques qui demandaient à capituler, leur dit qu'il épargnerait leur peuple s'ils se rendaient avant que le bélier eût touché la muraille, « si prius, quam murum aries attigisset, se dedidissent ». (*Guerre des Gaules*, II, 32.) Il comptait donc attaquer par le bélier la forteresse des Aduatuques.

César mentionne encore l'emploi du bélier dans son récit du siège d'Avaricum. « Les Gaulois, écrit-il, détournaient les *falces* avec des lacets, et quand ils les avaient saisies, ils les tiraient à l'intérieur des murs au moyen de machines », *laqueis falces avertebant, quas, cum destinaverant, tormentis introrsus reducebant.* (*Guerre des Gaules*, VII, 22.) Or la *falx* n'était autre chose qu'un bélier d'une espèce particulière, avec lequel on extrayait les pierres du mur. (Voir la citation de Végèce, *page 353*.)

Enfin les Commentaires décrivent tout au long la construction de la charpente blindée qui, sous le nom de *musculus*, renfermait le bélier au siège de Massilia. Cette machine n'était autre chose, en effet, qu'une tortue-bélière, comme nous le démontrons tome premier, pages 297 et 298.

Il ressort de ces différents exemples que, contrairement à l'opinion de M. Rüstow, César fit usage ou comptait faire usage du bélier dans tous les sièges dont les Commentaires présentent le récit. Nous nous abstiendrons de réfuter les autres erreurs d'un écrivain militaire qui n'a pas su discerner la véritable méthode qu'employaient les anciens dans l'attaque et la défense des places. Il n'a pas vu que toutes les opérations tendaient à un seul et même but, celui d'ouvrir la brèche; que les anciens n'avaient pas d'autre moyen d'arriver à ce résultat que de venir appliquer le bélier contre le pied de la muraille; et que tout l'appareil des terrasses, des tours, des charpentes blindées (tortues ou musculus), des galeries et des mantelets, n'avait d'autre objet que de rendre possible cette approche du bélier, le véritable instrument d'attaque de l'assiégeant.

DU SENS DES EXPRESSIONS *BELLUM DUCERE* ET *BELLUM TRAHERE*.

Les traducteurs semblent ne faire aucune différence entre ces deux expressions. Nous jugeons nécessaire de donner quelques explications pour en déterminer le véritable sens par l'examen de différents passages où les emploient César et d'autres écrivains latins.

DE L'EXPRESSION *BELLUM TRAHERE*.

A parler d'abord de l'expression *bellum trahere,* nous dirons qu'elle correspond exactement à celle de *prolonger la guerre*, et qu'on ne doit pas la rendre par *traîner la guerre en longueur,* locution qui, au point de vue militaire, n'a pas le même sens que la première. Les citations suivantes permettront d'établir la vraie signification de *bellum trahere.*

Cicéron, *Lettres à Atticus,* X, 8. — César était parti de Rome pour la guerre d'Espagne au commencement d'avril 705. Cicéron écrivit dans les premiers jours du mois suivant : *Necesse est enim aut, id quod maxime velim, pelli istum ab Hispania, aut trahi id bellum, aut istum, ut confidere videtur, apprehendere Hispanias... Si trahitur bellum, quid exspectem...?* « Car il arrivera nécessairement que César sera repoussé d'Espagne, ce qui me serait le plus agréable, ou que la guerre se prolongera, ou qu'il s'emparera des provinces d'Espagne,

comme il semble l'espérer... Si la guerre se prolonge, à quoi dois-je m'attendre...? »

Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 23. — *Adherbal ubi intellegit, omnis suas fortunas in extremo sitas, hostem infestum, auxili spem nullam, penuria rerum necessariarum bellum trahi non posse...* « Lorsque Adherbal reconnut qu'il se trouvait réduit à la dernière extrémité, que l'ennemi était menaçant, qu'aucun secours n'était à espérer, que, faute des ressources nécessaires, la guerre ne pouvait être prolongée, il choisit... »

Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 36. — *Ac fuere qui tum Albinum haut ignarum consili regis existumarent, neque ex tanta properantia tam facile tractum bellum socordia magis quam dolo crederent.* « Et il y eut des personnes qui jugèrent qu'Albinus, à cette époque, ne fut pas sans connaître l'intention du roi et qui crurent qu'après s'être montré si actif, il avait prolongé la guerre plutôt par inertie que par trahison. »

Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 83. — *Eo modo sæpe ab utroque missis remissisque nuntiis tempus procedere, et ex Metelli voluntate bellum intactum trahi.* « Tandis que des envoyés allaient et venaient souvent de part et d'autre, le temps s'écoulait, et, selon l'intention de Metellus, la guerre se prolongeait sans résultat décisif. »

Tite Live, III, 62. — Le consul Marcus Horatius dit à ses soldats désireux de livrer bataille aux Sabins : *Et trahi bellum salubriter et mature perfici potest. Si trahendum est, ego, ut in dies spes virtusque vestra crescat, eadem, qua institui, disciplina efficiam.* « La guerre peut être prolongée avec avantage, elle peut aussi se terminer promptement. Si elle doit être prolongée, je maintiendrai la discipline que j'ai établie, afin que votre espoir et votre valeur s'accroissent de jour en jour. »

Tite Live, V, 10. — Après une défaite que les Romains éprouvèrent à Véies, les tribuns du peuple blâmèrent vivement les mesures prises par les patriciens. Tite Live leur fait dire : *Unum bellum annum jam tertium trahi et consulto male geri, ut diutius gerant.* « Une seule guerre se prolonge déjà jusque

dans la troisième année, et on la conduit mal avec intention, pour la conduire plus longtemps.»

Tite Live, V, 11. — Sous l'émotion causée par cette même défaite de Véies, plusieurs tribuns du peuple accusèrent Sergius et Verginius, tribuns des soldats, de trahison et de connivence avec les patriciens. *Ab his et prius datum locum Veientibus ad incendenda opera, belli trahendi causa, et nunc...* «Ceux-là, pour prolonger la guerre, avaient précédemment donné aux habitants de Véies l'occasion d'incendier les ouvrages de siége, et maintenant...»

Tite Live, IX, 27. — Les Samnites avaient l'intention de s'emparer de Capoue : les consuls s'y portèrent avec une armée. Dans le commencement, les troupes se bornèrent de part et d'autre à des escarmouches où elles essayaient leurs forces. On lit à ce sujet : *Nec aut eventus eorum Romanum aut moræ, qua trahebant bellum, pœnitebat.* «Et les Romains n'avaient à regretter ni le résultat ni le délai par suite duquel ils prolongeaient la guerre.»

Tite Live, IX, 32. — *Etrusci diem primum consultando, maturarent traherentne bellum, traduxerunt.* «Les Étrusques passèrent le premier jour à délibérer pour savoir s'ils prolongeraient la guerre ou s'ils en précipiteraient la décision (c'est-à-dire s'ils livreraient bataille).»

Ovide, *Les Métamorphoses*, XII, vers 584. — *Jamque fere tracto duo per quinquennia bello.* «Comme la guerre se prolongeait déjà depuis près de dix ans.»

Lucain, *La Pharsale*, livre VII, vers 56 et 57. — Lucain raconte qu'avant Pharsale toute l'armée de Pompée demandait hautement le combat, qu'on y accusait Pompée de ne pas vouloir livrer bataille pour commander plus longtemps à tous les peuples qui étaient sous sa dépendance; puis le poëte ajoute :

Nec non et reges populique queruntur Eoi
Bella trahi, patriaque procul tellure teneri.

«Les rois et les peuples de l'Orient se plaignent de ce qu'on prolonge la guerre et de ce qu'on les retienne loin de leur pays.»

Quinte Curce, III, 8, 19. — Les Grecs à la solde de Darius lui conseillaient de ne pas livrer bataille et de se retirer en Mésopotamie. Darius, qui ne par-

tageait pas cet avis, dit, entre autres choses : *Trahendi vero belli vix ullam esse rationem; tantæ enim multitudini, utique quum jam hiems instaret, in regione vasta et invicem a suis atque hoste vexata, non suffectura alimenta.* « Qu'il n'aurait aucun motif de prolonger la guerre; car l'hiver étant proche, on ne trouverait pas d'approvisionnements en quantité suffisante pour une si grande multitude dans une contrée déserte, dévastée tour à tour par ses propres soldats et par ceux de l'ennemi. »

Tacite, *Annales*, XIII, 39. — On lit dans le récit de la guerre de Corbulo en Arménie : *Et Corbulo, ne inritum bellum traheretur utque Armenios ad sua defendenda cogeret, exscindere parat castella.* « Et Corbulo, pour éviter que la guerre ne se prolongeât inutilement et pour obliger les Arméniens à défendre leur pays, se prépara à détruire les forteresses. »

Tacite, *Annales*, XV, 10. — *Qua tamen retineri castra et eludi Parthus tractu belli poterat, si Pæto aut in suis aut in alienis consiliis constantia fuisset.* « Et cependant, on aurait pu par là se maintenir dans le camp et déjouer les projets des Parthes en prolongeant la guerre, si Pætus avait été conséquent dans ses desseins ou dans ceux d'autrui. »

Tacite, *Histoires*, II, 31 et 32. — La guerre de Vitellius et d'Othon durait depuis quelque temps (69 après Jésus-Christ). Cæcina et Valens, qui commandaient les troupes de Vitellius, ayant fait leur jonction, Othon hésita sur le parti qu'il convenait de prendre : *Otho consultavit trahi bellum an fortunam experiri placeret.* « Othon se demanda s'il convenait de prolonger la guerre ou de tenter la fortune. »

Suetonius Paulinus, renommé pour son expérience de la guerre, fut d'avis de ne pas livrer bataille. On lit dans l'exposé des raisons qu'il essaya de faire prévaloir : *Jam Germanos, quod genus militum apud hostis atrocissimum sit, tracto in æstatem bello, fluxis corporibus mutationem soli cælique haud toleraturos.* « De plus, si la guerre était prolongée jusqu'à l'été, les Germains, les troupes les plus redoutables qu'ait l'ennemi, ne pourraient, leurs corps n'y étant pas habitués, supporter le changement de climat. »

Tacite, *Histoires*, III, 56. — Tacite, après avoir relaté l'arrivée de Vitellius

au camp de Mevania, représente cet empereur : *ignarus militiæ, improvidus consilii, quis ordo agminis, quæ cura explorandi, quantus urguendo trahendove bello modus, alios rogitans;* « ignorant des affaires militaires, dépourvu de jugement, demandant aux autres quel devait être l'ordre de marche, quelles étaient les mesures à prendre pour être renseigné, s'il convenait de brusquer la guerre ou de la prolonger. »

Eutrope, III, 1. — *Finito igitur Punico bello, quod per XXIII. annos tractum est...* « Lorsque fut terminée la guerre punique, qui s'était prolongée pendant vingt-trois ans... »

Eutrope, V, 1. — L'an 649, après la guerre de Jugurtha, les Romains furent battus sur le Rhône par les Cimbres et les Teutons. Marius fut nommé consul pour la seconde fois. Eutrope ajoute : *Tertio quoque ei et quarto delatus est consulatus, quia bellum Cimbricum protrahebatur.* « Il fut même élevé au consulat une troisième et une quatrième fois, parce que la guerre des Cimbres se prolongeait. »

Eutrope, V, 3. — Eutrope écrit au sujet de la guerre sociale : *Quadriennio, cum gravi tamen calamitate, hoc bellum tractum est.* « Cette guerre se prolongea pendant quatre années, toutefois avec de grandes calamités. »

Tacite est le seul auteur, croyons-nous, qui ait employé le *bellum trahere* pour exprimer l'idée contenue dans les mots *différer la guerre* ou *surseoir à la guerre*. Exemples :

Tacite, *Histoires*, III, 1. — Les chefs du parti de Vespasien s'étaient réunis à Pœtovio (*Petau, sur la Drave, en Styrie*), au quartier général de la 13e légion où ils délibéraient sur le plan d'opération. Que fallait-il faire? Fermer les passages des Alpes pannoniennes pour se donner le temps de concentrer les troupes établies en arrière, ou commencer la guerre tout de suite, en vue de conquérir l'Italie? Tacite écrit à ce sujet : *Quibus opperiri auxilia et trahere bellum videbatur...* « Ceux qui étaient d'avis d'attendre des secours et de différer la guerre, firent valoir... »

Le même historien fait dire plus loin (III, 2) à Antonius Primus, partisan

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la guerre immédiate : *Quid tum claustra montium profutura? Quid tractum in æstatem aliam bellum?* « Alors à quoi bon fermer les passages des montagnes? A quoi bon différer la guerre jusqu'à l'été prochain? »

On remarquera que dans ces dernières citations le *bellum trahere* a absolument le sens de l'expression *differre bellum*, employée à diverses reprises par Tite Live, livre V, chapitre 5. Si on les écarte, on voit que le *bellum trahere* correspond toujours à notre expression *prolonger la guerre*, celle-ci étant prise dans son sens le plus absolu, c'est-à-dire sans excepter aucun des moyens par lesquels la guerre peut être prolongée, que ce soient des manœuvres, des pourparlers, des négociations, l'attente de renforts, des mesures de défense ou autres.

DE L'EXPRESSION *BELLUM DUCERE.*

Nous considérerons maintenant l'expression *bellum ducere.* Prise dans son sens littéral, elle doit se traduire par *prolonger la guerre,* tout comme *bellum trahere.* Mais s'ensuit-il, pour cela, que les Romains aient eu dans leur langue deux expressions différentes pour rendre absolument la même idée? Il s'agit de voir si elles ont bien le même sens, et, au cas où cela ne serait point, en quoi le sens de l'une diffère du sens de l'autre. Cet examen exige, au préalable, quelques explications sur le caractère particulier à la stratégie romaine.

La guerre déclarée, et après les mouvements préliminaires de l'entrée en campagne, les armées ennemies s'établissaient chacune dans un camp, à peu de distance l'une de l'autre. Ces camps avaient une telle force, due aux profils des retranchements, qu'elles s'y regardaient comme à l'abri de toute insulte. Si les deux chefs avaient un égal intérêt à combattre, ils faisaient sortir leurs armées des camps et livraient la bataille. Celle-ci était en général une immense mêlée où les soldats s'attaquaient corps à corps dans toute l'étendue des lignes; l'armée vaincue, que rien ne protégeait plus du moment qu'elle tournait le dos, était poursuivie par les troupes légères et par la cavalerie, et presque toujours détruite ou dispersée. La bataille était donc décisive, c'est-à-dire qu'elle terminait la guerre. Que l'on considère maintenant une armée inférieure en nombre à celle de l'ennemi, ou démoralisée par de précédents revers, ou attendant des renforts, et on comprendra quel puissant intérêt son chef pouvait avoir à différer la bataille. Pour cela, il plaçait son camp dans une position forte par elle-même, dont il augmentait encore les défenses

naturelles par toutes les ressources de l'art, de façon à la rendre inexpugnable. Grâce à l'imperfection des armes de jet, il était rare que le terrain ne présentât pas de semblables positions. Il fallait, bien entendu, que le chef qui s'y établissait eût pourvu à l'approvisionnement de l'armée. S'il disposait d'une flotte, par exemple, et que le théâtre de la guerre fût voisin de la mer, il campait sur la côte, dans un lieu favorable, où les vivres pussent lui arriver sans difficulté. En tous cas, lorsqu'il avait résolu d'opérer de la sorte, son adversaire se voyait réduit à le vaincre par la famine, en l'investissant pour l'empêcher de se ravitailler de blé et de fourrage.

Tel était invariablement le système d'opération adopté par un général d'armée qui, pour une des raisons énoncées plus haut, tenait à différer la bataille décisive : ce système entraînait, comme conséquence naturelle, une *prolongation de la guerre*. Inversement, qu'on suppose à un chef l'intention de prolonger la guerre, pour user l'ennemi, par exemple, comme le fit Pompée dans la première période de la campagne de Grèce : en pareil cas, il avait encore recours au moyen indiqué tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il s'établissait dans de fortes positions bien choisies, où, sûr de ne pas être attaqué, il temporisait à son gré. Ainsi donc, celui qui, pour différer la bataille, se retranchait dans des positions inexpugnables, faciles à approvisionner, amenait forcément une *prolongation de la guerre*, et, réciproquement, celui qui voulait *prolonger la guerre* avait, pour atteindre ce résultat, un moyen infaillible, lequel consistait à occuper des positions retranchées, bien approvisionnées, où il était certain de pouvoir *différer la bataille*. C'était là, et nous insistons sur ce point, un des caractères particuliers aux guerres de l'époque romaine; car, de nos jours, il n'est pas de conséquence forcée, que la guerre se trouve prolongée si une armée s'établit défensivement dans une position fortifiée, et, d'un autre côté, une armée qui veut prolonger la guerre, n'a pas infailliblement dans l'occupation d'une semblable position le moyen d'arriver à son but. Mais dans l'antiquité, soit dit de nouveau, un chef qui tenait, par une raison quelconque, à prolonger la guerre, était sûr d'y réussir en se bornant à la défensive dans des positions inexpugnables bien approvisionnées, et, inversement, si, sans avoir l'intention première de prolonger la guerre, il voyait un intérêt à camper dans de pareilles positions, la guerre se trouvait prolongée par cela même.

Cette manière d'opérer défensivement dans des positions inattaquables,

pourvues de vivres et d'autres ressources, était très usitée; on conçoit donc que les Romains aient eu, pour la désigner, une expression particulière. Ils ont adopté celle de *bellum ducere* par la raison que *prolonger la guerre* en restant campé dans des lieux inaccessibles, et *différer la bataille* ou *différer de combattre* éveillaient dans leur esprit deux idées intimement liées. Ainsi s'explique comment l'expression *bellum ducere* a pris, indépendamment de son sens littéral, qui est *prolonger la guerre,* celui de *différer la bataille, différer la décision de la guerre,* ou, encore, *faire la guerre défensive.* Telle est en effet la double idée que comporte le *bellum ducere* chez les auteurs latins. Ils l'appliquent à la conduite d'un chef d'armée, que son infériorité numérique, ou la démoralisation due à des revers, ou l'attente de renforts, ou tout autre motif, engagent à différer la bataille, et qui, pour atteindre ce but, se tient dans des positions retranchées, bien approvisionnées, auquel cas la prolongation de la guerre, conséquence forcée de sa manière d'opérer, n'est qu'accidentelle et non systématique. Ou bien ils s'en servent pour faire connaître qu'un chef d'armée a le dessein initial de prolonger la guerre, et qu'à cette fin il temporise, établi dans de fortes positions. De là vient que ces auteurs font dominer tantôt l'une, tantôt l'autre, des deux idées connexes renfermées dans le *bellum ducere.* Le plus fréquemment l'idée qui prévaut est celle de la temporisation en vue de différer la bataille; mais quelquefois c'est celle de la prolongation de la guerre, comme but principal du chef d'armée. Il sera donc nécessaire, pour traduire exactement le sens du *bellum ducere,* de discerner, d'après le récit, quelle est l'idée dominante que l'auteur a voulu exprimer. Et comme la locution latine, toute particulière à la stratégie romaine, n'a pas son équivalente dans les langues modernes, on se verra souvent forcé de recourir à une périphrase, mais en ayant soin de faire prévaloir celle qui l'emporte dans l'esprit de l'auteur.

On voit, sans aller plus loin, comment diffèrent l'une de l'autre les expressions *bellum trahere* et *bellum ducere.* Tandis que la première conserve son sens littéral dans l'acception la plus générale et veut dire *prolonger la guerre,* quelles que soient les mesures prises pour obtenir ce résultat, manœuvres, marches, négociations, etc., et quel que soit le but que veuille atteindre le chef d'armée, l'expression *bellum ducere,* au contraire, signifie *prolonger la guerre* dans un but déterminé, qui est de différer la bataille, et par un seul moyen, lequel consiste à occuper des positions inexpugnables, bien choisies,

et à s'y tenir sur la défensive; d'où il s'ensuit que cette locution sert, par dérivation, à exprimer ce but ou ce moyen, toujours les mêmes, et signifie, avec l'idée constante de la prolongation de la guerre : *différer la bataille, différer de combattre,* ou *faire la guerre défensive.*

Les citations suivantes, tirées de différents écrivains, serviront à compléter les explications qui précèdent et à rendre clair, croyons-nous, le sens qu'il convient d'attribuer à l'expression *bellum ducere.*

Dans la guerre de Grèce, en l'an 706, Pompée qui, maître de la mer, avait toute facilité pour assurer ses subsistances, refusa constamment la bataille que César lui offrit à diverses reprises, et, plutôt que de l'accepter, se laissa investir par terre dans la forte position où il s'était établi près de Dyrrhachium, sa place de dépôt. Ce plan lui était dicté par la crainte de combattre avec son armée, composée presque entièrement de recrues, les vieilles légions des Gaules, commandées par César en personne; en conséquence il avait résolu de gagner du temps, dans l'espoir qu'en laissant l'ennemi aux prises avec les difficultés qu'entraîne le ravitaillement de troupes nombreuses, il arriverait à le vaincre sans combat. Ayant cependant réussi à rompre la ligne d'investissement et remporté le même jour un avantage signalé, il obligea César à lever le blocus. (Voir *tome premier, pages 181 et suivantes.*) César se retira en Thessalie. Pompée aurait pu continuer le système d'opération défensif à l'aide duquel il avait prolongé la guerre jusque-là. Plusieurs personnes de son entourage le lui conseillaient; mais il céda aux instances de celles qui, regardant César comme à moitié vaincu, désiraient retourner à Rome, suivit son ennemi en Thessalie, et accepta la bataille dans la plaine de Pharsale. Ces faits étant rappelés, voici, tirées de deux auteurs différents, deux citations d'autant plus intéressantes à comparer, qu'elles se rapportent l'une et l'autre à la conduite de Pompée dans cette campagne de Grèce.

Cicéron, *Lettres familières,* VII, 3. — Environ deux ans après la bataille de Pharsale, Cicéron écrit à son ami Marcus Marius que lorsqu'il rejoignit Pompée en Grèce, il trouva l'armée peu nombreuse, mal aguerrie, et que, désespérant de la victoire à la vue d'un tel spectacle, il eut pour premier soin de conseiller la paix, comme il avait toujours fait jusque-là. Il ajoute : «Deinde, quum ab ea sententia Pompeius valde abhorreret, suadere institui ut bellum duceret.» Puis il continue ainsi : «Il (Pompée) entrait quelquefois dans

cette vue, il paraissait disposé à adopter cette conduite, et peut-être l'aurait-il fait si, à la suite de certain combat [1], il n'avait pas commencé à prendre confiance dans ses soldats. Depuis lors ce grand homme ne fut plus un chef d'armée. Il opposa aux légions les plus valeureuses une armée de conscrits recrutés de tous les côtés, et, après une défaite honteuse [2] où il perdit jusqu'à son camp, il s'échappa seul et sans suite. » Cicéron, dans ce passage de sa lettre, reproche à Pompée d'avoir, contrairement à son conseil, livré la bataille de Pharsale; or puisque ce conseil est exprimé par *ut bellum duceret*, il est clair que ces mots veulent dire ici : *différer la bataille*. Mais comment Cicéron entendait-il que Pompée s'y prît ? Celui-ci devait-il négocier, manœuvrer, se dérober par de longues marches ? Évidemment non, puisque l'oligarchie se refusait à toute entente avec son ennemi et que l'armée était incapable de supporter de grandes fatigues. Il ne pouvait donc s'agir, dans l'idée de Cicéron, que d'occuper de fortes positions, faciles à approvisionner et difficiles à investir, afin d'être à même de profiter des embarras où se trouverait César par la prolongation de la guerre, qui devait nécessairement s'ensuivre. Cette façon particulière d'opérer n'est pas exprimée par les traducteurs de Cicéron qui écrivent : *j'en vins à lui conseiller de prolonger la guerre*. Selon nous il faut dire : *j'en vins à lui conseiller de différer la bataille*.

Si Cicéron avait voulu dire qu'il conseilla de prolonger la guerre par quelque moyen que ce fût, il aurait écrit *suadere institui ut bellum traheret*, comme le montrera l'exemple suivant.

Velleius Paterculus, II, 52. — L'auteur raconte qu'après la bataille de Dyrrhachium, César marcha vers la Thessalie et que Pompée l'y suivit malgré les conseils qui lui furent donnés : *Tum Cæsar cum exercitu fatalem victoriæ suæ Thessaliam petiit. Pompeius, longe diversa aliis suadentibus, quorum plerique hortabantur ut in Italiam transmitteret (neque, Hercules, quidquam partibus illis salubrius fuit), alii ut bellum traheret, quod dignatione partium in dies ipsis magis prosperum fieret, usus impetu suo hostem secutus est*. On a vu que l'expression *bellum trahere* correspond exactement à celle de *prolonger la guerre*, prise dans son acception générale; par conséquent, d'après Velleius Paterculus, le conseil de prolonger la guerre aurait été donné à Pompée sans distinction des moyens à

(1) La bataille de Dyrrhachium. — (2) La bataille de Pharsale.

employer, et sans spécifier que ce dût être en se tenant retranché dans des positions inexpugnables.

VIRGILE, *Énéide*, VIII, vers 51 et suivants. — Virgile fait dire à Énée par le dieu protecteur du Tibre :

Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum et posuere in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum :
Hi bellum assidue ducunt cum gente latina.

Ici le texte signifie clairement que les Arcadiens firent la guerre continuellement, *assidue*, retranchés dans la ville qu'ils s'étaient bâtie sur les montagnes. Le *bellum ducere* y est donc employé pour exprimer la défensive dans une position fortifiée. L'idée d'une défensive continuelle a évidemment dominé dans l'esprit de Virgile; celle de la prolongation de la guerre y semble effacée, car on peut voir que l'expression latine, par suite de l'emploi du mot *assidue*, n'a presque rien conservé de son sens littéral.

SILIUS ITALICUS, *Guerres puniques*, V, vers 97 et suivants. — Annibal, campé près du lac Trasimène, avait caché une partie de son armée dans les bois qui couvraient la contrée. Le consul Flaminius résolut d'attaquer les Carthaginois malgré les augures, malgré de sinistres présages, et bien qu'il dût être prochainement rejoint par une armée de force égale à la sienne, aux ordres du consul Servilius. Les plus hauts personnages, parmi lesquels Corvinus, s'efforcèrent en vain de le faire revenir sur sa résolution. Corvinus le conjura d'attendre, avant d'attaquer l'ennemi, que les dieux se fussent montrés favorables; il l'engagea à se méfier des embuscades et ajouta :

Si certare dolis et bellum ducere cordi est,
Interea rapidis aderit Servilius armis,
Cui par imperium et vires legionibus æquæ.

Dans cet exemple le *bellum ducere* a clairement le sens dérivé du sens littéral et signifie *différer la bataille* ou *différer de combattre*, en restant retranché dans une forte position. Quel est en effet le conseil donné au général romain? C'est de ne pas livrer bataille avant l'arrivée de Servilius, autrement dit, de

la différer jusque-là. La guerre devait nécessairement s'en trouver prolongée, puisque la bataille la terminait toujours décisivement. Toutefois Corvinus n'entendait pas que, pendant cette *prolongation accidentelle*, Flaminius dût ou manœuvrer, ou s'éloigner du théâtre des opérations, ou feindre de négocier; il voulait que le consul temporisât en restant dans son camp. On traduira très bien comme il suit : « Si au contraire tu voulais agir avec prudence [1] et *différer la bataille*, Servilius qui accourt aurait le temps d'arriver... »

Tite Live, XXII, 25. — La nouvelle d'une victoire remportée sur Annibal ayant circulé dans Rome, et Quintus Fabius, dictateur, s'étant refusé à y croire, le tribun du peuple Marcus Metelius, indigné, se récria en déclarant : *Non præsentem solum dictatorem obstitisse rei bene gerendæ, sed absentem etiam gestæ obstare, et in ducendo bello ac sedulo tempus terere, quo diutius in magistratu sit solusque et Romæ et in exercitu imperium habeat.*

Tous les manuscrits portent *et in ducendo bello ac sedulo tempus terere*. Pourquoi donc la plupart des commentateurs suppriment-ils le *ac* dans *ac sedulo*? Parce qu'ils donnent à *in ducendo bello* son sens littéral, qui est *en prolongeant la guerre*, et que, ces mots exprimant déjà une intention, ils regardent comme superflu de les faire suivre de la locution explicative *ac sedulo*. En conséquence ils écrivent : *et in ducendo bello sedulo tempus terere*, rapportant ainsi l'adverbe *sedulo* à *tempus terere*. Mais si Tite Live entend là par l'expression *in ducendo bello* non pas *en prolongeant la guerre*, mais bien *en différant la bataille*, les mots *ac sedulo* n'ont plus rien que de correct : ils montrent alors que la conduite du dictateur était intentionnelle, et la phrase latine se traduira ainsi : « Il n'a pas suffi au dictateur, pendant sa présence à l'armée, de s'opposer à toute entreprise qu'aurait pu couronner le succès; il faut encore qu'il s'élève, quoique absent, contre un succès obtenu et qu'*en différant la bataille*, et cela avec intention, il perde le temps pour demeurer plus longtemps en charge et pour avoir seul le pouvoir suprême dans Rome et à l'armée. » Il nous semble permis, d'après ce qui vient d'être dit, de tirer la conséquence suivante. Puisque Tite Live a écrit : *et in ducendo bello, ac sedulo, tempus terere*, c'est qu'il a donné à *ducere bellum* le sens de *différer la bataille* ou *différer de combattre* et non pas celui de *prolonger la guerre*.

[1] Nous ne traduisons pas le mot *dolus* par *ruse*, parce qu'on ne peut pas dire d'un général qui attendrait d'être rejoint par une seconde armée avant de livrer bataille, qu'il agirait en cela avec ruse.

Après avoir rappelé plus haut (*page 370*) qu'un chef d'armée qui avait intérêt à différer la bataille, s'établissait dans des positions inattaquables, faciles à approvisionner, où il se bornait à rester sur la défensive, nous avons expliqué que la langue latine désignait cette manière d'opérer par l'expression *bellum ducere*. Nous ajouterons ici que les positions dont il s'agit, quelles qu'elles fussent, places de guerre, camps retranchés, ou hauteurs naturellement fortes, étaient dites favorables *ad bellum ducendum*. Exemples :

César, *Guerre civile,* II, 37. — Curion campe sous les murs d'Utica avec deux légions; il apprend que Varus va être rejoint par toute l'armée de Juba. Reconnaissant qu'il est trop faible, contre des forces si nombreuses, pour continuer à opérer activement et pour livrer bataille, il quitte son camp d'Utica, se retire au camp Cornélien, s'y fortifie, s'y approvisionne, et expédie en Sicile l'ordre de lui envoyer en Afrique deux légions de renfort. César, après avoir raconté ces faits, ajoute que le camp Cornélien était des plus favorables *ad bellum ducendum* par sa force, due à la nature et à l'art, au voisinage de la mer, etc. : « Castra erant ad bellum ducendum aptissima, natura loci et munitione et maris propinquitate. . . » Traduira-t-on en écrivant que le camp Cornélien était des plus favorables pour *prolonger la guerre ?* C'est impossible; car, sans compter que la phrase n'aurait aucun sens en langage militaire moderne, il résulte trop clairement du récit des Commentaires que Curion n'avait pas le moindre désir de prolonger la guerre, dans l'acception générale de ce mot. Campé à Utica, il avait à craindre que les armées de Varus et de Juba, leur réunion effectuée, ne l'investissent ou ne le coupassent de sa flotte. Or son armée était trop faible pour qu'il pût songer à livrer bataille : il leva donc le siége d'Utica et se retira au camp Cornélien, position fortement défendue, où il restait, grâce à sa flotte, en communication sûre avec la Sicile d'où devaient lui venir ses vivres et ses renforts. Son seul but était de se soustraire à l'obligation de combattre avant l'arrivée des renforts demandés, et pour cela, de rester campé dans une position favorable à la défense, où il ne craignait ni d'être forcé, ni de manquer de vivres. On ne peut pas dire, par conséquent, qu'il eût l'intention de prolonger la guerre, et encore moins de la traîner en longueur. N'est-il pas évident, en effet, qu'il avait tout intérêt à reprendre l'offensive aussitôt ses renforts reçus, pour s'emparer de l'Afrique le plus tôt possible, selon les ordres de César ? On voit donc

IMPRIMERIE NATIONALE.

que le sens de la phrase latine est le suivant : Le camp était très favorable pour temporiser jusqu'au jour de la bataille ou pour différer la décision de la guerre.

César écrit quelques lignes plus bas : « Curio reliquas copias exspectare et bellum ducere parabat. » Il tombe sous le sens qu'ici, non plus, *bellum ducere* ne doit pas se traduire par *prolonger la guerre,* ni par *traîner la guerre en longueur;* car Curion, qui n'attendait ses renforts que pour reprendre l'offensive, ne pouvait avoir jusqu'à leur arrivée, nous le répétons, qu'un seul dessein, celui de se garantir, dans le camp Cornélien, des attaques d'un ennemi supérieur en nombre. On remarquera d'ailleurs combien il serait défectueux de traduire ainsi : Curion se mit en mesure d'attendre le reste de ses troupes et de *prolonger la guerre*, ou de *traîner la guerre en longueur*. Le sens du texte ne peut donc se rendre correctement qu'en substituant à l'expression *prolonger la guerre,* traduction littérale de *bellum ducere,* l'expression dérivée qui comporte l'idée de différer la bataille, et on traduira : « Curion se mit en mesure d'attendre le reste de ses troupes et de *différer la décision de la guerre.* »

Guerre des Gaules, I, 38. — César s'exprime comme il suit dans sa description de Vesontio (*Besançon*) : *Namque omnium rerum, quæ ad bellum usui erant, summa erat in eo oppido facultas, idque natura loci sic muniebatur, ut magnam ad ducendum bellum daret facultatem.* Tous les traducteurs ont écrit que Vesontio offrait de grandes facilités pour *traîner la guerre en longueur,* sans remarquer que César, décrivant une place forte en traits généraux, n'a pas pu énoncer une telle chose, dénuée, au point de vue militaire, de tout sens précis. On remplacerait même l'expression *traîner la guerre en longueur* par celle de *prolonger la guerre,* que l'idée de César n'en serait pas rendue plus clairement. Ce qu'il a certainement voulu dire, c'est que Vesontio, par sa forte assiette et par ses ressources de tout genre, offrait à une armée, décidée, par une raison ou par une autre, à ne pas livrer bataille, de grandes facilités pour temporiser en toute sécurité, ou pour retarder à sa convenance la décision de la guerre.

Guerre civile, I, 61. — On lit ici que Petreius et Afranius, campés à Ilerda et redoutant que César ne vînt à leur couper les vivres et le fourrage, décidèrent de se retirer en Celtibérie. Le texte ajoute : « Hic magnos equitatus magnaque

auxilia exspectabant et suis locis bellum in hiemem ducere cogitabant.» La lecture des Commentaires ne laisse aucun doute sur les projets des lieutenants de Pompée : ils avaient refusé la bataille, ils savaient que leur armée n'était pas en état de tenir tête à celle de l'ennemi; réduits à ne plus se ravitailler que sur la gauche du Segre, et craignant que César ne leur enlevât bientôt cette dernière ressource en passant la rivière avec sa nombreuse cavalerie, ils prirent le parti de s'établir en Celtibérie, dans des positions avantageuses où ils pussent gagner l'hiver. La phrase citée plus haut est très propre à établir le vrai sens de *bellum ducere,* parce qu'elle fait connaître non seulement l'intention qu'avaient les lieutenants de Pompée de prolonger la guerre jusqu'à l'hiver, mais encore le moyen dont ils comptaient user pour y parvenir : il consistait, comme l'indiquent les mots *suis locis*[1], à occuper des lieux favorablement choisis, et à s'y rendre inattaquables. Et comme César se sert ici de l'expression *bellum ducere,* on voit encore une fois qu'elle s'appliquait spécialement à la prolongation de la guerre par la défensive dans des positions retranchées. Le *bellum trahere,* au contraire, se rapportait, comme nous l'avons déjà dit, à la prolongation de la guerre dans le sens général du mot, c'est-à-dire quels que fussent les moyens employés pour l'obtenir, négociations, marches ou manœuvres. Il en résulte qu'on ne pourrait pas, sous peine d'être incorrect, remplacer *bellum ducere* par *bellum trahere* dans la phrase dont il est question, à moins d'y supprimer les mots *suis locis;* et si César avait voulu donner à entendre que Petreius et Afranius comptaient prolonger la guerre jusqu'à l'hiver, sans distinction des moyens à employer, il aurait écrit : *Hic magnos equitatus magnaque auxilia exspectabant et bellum in hiemem trahere cogitabant.*

Cet exemple montre nettement le rapport intime qui existe entre les deux idées contenues dans le *bellum ducere,* et comment cette locution peut aussi bien désigner qu'on prolonge la guerre en différant la bataille par l'occupation de fortes positions, ou qu'on diffère la bataille par une semblable occupation pour prolonger la guerre. En effet, l'idée que César a voulu

[1] Nous renvoyons à la page 347 pour le sens de l'expression *suus locus* ou *sua loca.* On n'est pas complètement satisfait de voir traduire *suis locis* (*Guerre civile,* I, 61) par *in günstiger Stellung,* comme font Baumstark et Köchly. Nous ne parlons pas des traductions françaises, qui ne donnent pas une seule fois à la locution latine sa véritable signification, et qui rendent ici le *suis locis* par : *un pays qui était sous leur dépendance.*

exprimer peut se rendre des deux manières suivantes : «Ils comptaient, établis dans des positions favorablement choisies, *retarder la décision de la guerre* jusqu'à l'hiver», ou, en faisant dominer l'idée de la prolongation de la guerre : «Ils comptaient, établis dans des positions favorablement choisies, *prolonger la guerre* jusqu'à l'hiver.»

Guerre civile, II, 18. — Varron sait que Petreius et Afranius, ses collègues, ont capitulé près d'Ilerda, que toute l'Espagne ultérieure est dans les intérêts de César. Regardant ses forces comme insuffisantes pour tenir tête aux vieilles légions de l'armée des Gaules, il conçoit le projet de s'enfermer dans l'île de Gades, d'y réunir ses vaisseaux et de s'y approvisionner de blé. «In insula frumento navibusque comparatis, bellum duci non difficile existimabat», dit ensuite la narration latine. Quelle pouvait être l'intention de Varron? Elle était certainement d'échapper à l'obligation de combattre et, en même temps, de prolonger la guerre dans l'espoir d'être secouru par Pompée. Nous avons déjà montré que l'expression *bellum ducere* comportait cette double idée : c'est pourquoi César l'emploie dans le présent cas, mais sans qu'on puisse distinguer si, dans son esprit, l'une a prévalu sur l'autre. On pourrait traduire : «Il comptait qu'établi dans l'île, pourvu de blé et de vaisseaux, il ne lui serait pas difficile de *prolonger la guerre* ou de *différer la décision de la guerre*.»

Guerre d'Espagne, 26. — Cnæus Pompée écrivait aux autorités d'Ursao : «Etsi, prout nostra felicitas, ex sententia adversarios adhuc propulsos [habemus, tamen], si æquo loco sui potestatem facerent, celerius, quam vestra opinio fert, bellum confecissem. Sed exercitum tironem non audent in campum deducere, nostrisque adhuc freti præsidiis bellum ducunt.» D'après ce texte, Cnæus Pompée déclare que les ennemis n'osent se risquer à livrer bataille, qu'ils persistent à se tenir retranchés sur les hauteurs, et il ajoute : *bellum ducunt*. Cet exemple montre donc aussi que *bellum ducere* se disait d'un système de guerre par lequel on occupait des positions inattaquables pour ne pas être forcé de combattre; et comme ce système de guerre se trouve suffisamment indiqué dans la phrase latine par les mots qui précèdent *bellum ducunt*, on traduira : «Mais ils n'osent faire descendre dans la plaine leur armée de recrues, et, comptant sur nos propres ressources, ils *prolongent la guerre* ou *diffèrent la bataille*.»

La citation suivante donnera lieu à la même remarque : on y voit que Tacite emploie le *bellum ducere* après avoir fait connaître que Vannius se défendait dans des postes fortifiés. Il suffira donc de traduire *bellum ducere* comme dans l'exemple précédent.

Tacite, *Annales*, XII, 29. — *Ipsi manus propria pedites, eques e Sarmatis Jazygibus erat, impar multitudini hostium, eoque castellis sese defensare bellumque ducere statuerat.* « Vannius avait une armée propre, composée de fantassins et de cavaliers sarmates, inférieure au grand nombre des ennemis : c'est pourquoi il résolut de se défendre dans des postes fortifiés et de *prolonger la guerre* ou de *différer la bataille.* »

Tacite, *Histoires*, II, 32. — Othon se demandait s'il convenait de gagner du temps ou d'attaquer Vitellius sur-le-champ. Suetonius Paulinus énuméra tous les avantages qu'il y aurait à ne pas livrer bataille. Le discours que lui prête Tacite fait ressortir la différence qui existe entre les deux expressions *bellum trahere* et *bellum ducere*. Suetonius Paulinus, après avoir conseillé à Othon de prolonger la guerre jusqu'à l'été, comme l'indiquent les mots *tracto in æstatem bello* (voir *page 368*), termine en lui disant : « *Proinde duceret bellum* ». Il explique par là que le moyen de prolonger la guerre doit consister, selon lui, à se tenir retranché dans des positions inexpugnables bien choisies.

Cornelius Nepos, *Datame*, VIII. — L'auteur raconte que Datames attaqua dans plusieurs combats Autophradates, chef de l'armée du roi Artaxercès, après l'avoir enfermé chaque fois dans un étroit espace de terrain; puis il ajoute : *Autophradates, quum bellum duci majore regis calamitate quam adversariorum videret, ad pacem amicitiamque hortatus est.* Il est clair, d'après ce récit, que la prolongation d'une guerre préjudiciable au roi fut le seul motif qui engagea Autophradates à proposer la paix, et il semble dès lors que Cornelius Nepos aurait pu écrire *bellum trahi* au lieu de *bellum duci*. S'il emploie cette dernière expression, c'est pour donner à entendre que, dans cette guerre, Autophradates, constamment attaqué par Datames, était réduit à *la défensive.* On devra donc, pour être tout à fait correct, traduire comme il suit : « Lorsque Autophradates vit qu'il était réduit à la défensive et que la guerre se prolongeait avec plus de désavantage pour le roi que pour les ennemis, il fit des propositions de paix et d'amitié. »

Justinus, *Histoires Philippiques*, XV, 2. — L'an 315 avant notre ère, la guerre que se faisaient les successeurs d'Alexandre semblait terminée, lorsqu'elle éclata de nouveau entre Antigone, d'un côté, et Ptolémée, Cassandre, Lysimaque et Seleucus, de l'autre côté. Comme ces derniers, quoique alliés entre eux, agissaient sans concert, la guerre se prolongeait et n'avait pour résultat que de les affaiblir les uns et les autres. On lit à ce sujet dans Justin : «Sed Ptolemæus et Cassander ceterique factionis alterius duces quum carpi se singulos ab Antigono viderent, dum privatum singulorum, non commune universorum bellum ducunt, nec auxilium ferre alter alteri volunt, quasi victoria unius, non omnium foret. . . » L'expression *bellum ducunt* indique que les chefs alliés, faute d'un commun accord, n'arrivaient qu'à *se défendre* avec peine contre Antigone, et que la guerre se prolongeait ainsi sans résultat décisif. On traduira donc en écrivant : «Mais lorsque Ptolémée, Cassandre et les autres chefs du parti contraire virent qu'isolés ils seraient affaiblis par Antigone, qu'en restant séparés au lieu d'agir en commun ils n'arrivaient qu'à *se défendre* et à *prolonger la guerre*, qu'aucun d'eux ne voulait secourir l'autre, comme si la victoire ne dût appartenir qu'à l'un et non pas à tous. . . »

Silius Italicus, *Guerres puniques*, IX, vers 134 et suivants. — Satricus dit à son fils :

Curarum tibi prima tamen sit, nate, referre
Ductori monitus Paulo, producere bellum
Nitatur, Pœnoque neget certamina Martis.

«Mais surtout, mon fils, recommande à Paulus, notre chef, de continuer à faire la guerre défensive et de refuser aux Carthaginois d'en venir aux mains.»

Toutes les citations qui viennent d'être examinées confirment le sens qui doit être attribué à la locution *bellum ducere*, et prouvent qu'elle ne doit pas être confondue avec celle de *bellum trahere*.

Nous avons dit au commencement de la présente note que l'expression *traîner la guerre en longueur* n'a pas, au point de vue militaire, la même signification que celle de *prolonger la guerre*, qui est la traduction littérale de *bellum ducere*. Il nous reste à montrer comment César et d'autres auteurs rendent l'idée exprimée par *traîner la guerre en longueur*. On verra que c'est tou-

jours en modifiant le sens littéral de *bellum ducere* par l'adjonction d'un adverbe tel que *longius* ou *diutius*.

Guerre civile, I, 64. — Lorsque l'armée d'Afranius se retira sur Octogesa par la rive gauche du Segre, les soldats de César l'aperçurent de la rive opposée, du haut d'une colline qui avoisinait le camp, et tous exprimèrent hautement leurs regrets de voir l'ennemi leur échapper. César écrit à ce propos : « Totis vero castris milites circulari et dolere hostem ex manibus dimitti, bellum non necessario longius duci. » Il est indubitable ici que l'emploi de l'adverbe *longius* modifie le sens de *bellum ducere* et le rend équivalent à celui de l'expression *traîner la guerre en longueur*. « Les soldats se plaignaient de ce qu'en laissant échapper l'ennemi, on *traînât la guerre en longueur* sans nécessité. »

Guerre civile, III, 42. — César désirait que Pompée, coupé de Dyrrhachium, sa place de dépôt, se décidât à accepter la bataille; mais Pompée se retira sur la hauteur de Petra, position inexpugnable où il pouvait, grâce à sa flotte, s'approvisionner de toutes choses. On lit à ce sujet dans les Commentaires : *Cæsar, longius bellum ductum iri existimans*..., ce qui doit évidemment se traduire ainsi : « César, jugeant que la guerre allait *traîner en longueur*... »

Cornelius Nepos, *Alcibiade*, VIII. — *Nam quum apud Ægos flumen Philocles, prætor Atheniensium, classem constituisset suam, neque longe abesset Lysander, prætor Lacedæmoniorum, qui in eo erat occupatus ut bellum quam diutissime duceret, quod ipsis pecunia a rege suppeditabatur, contra Atheniensibus exhaustis, præter arma et naves, nihil erat super*... « Philoclès, général athénien, était venu mouiller avec sa flotte à l'embouchure de l'Ægos Potamos, à peu de distance de Lysandre qui commandait les Lacédémoniens. Lysandre ne cherchait qu'à *traîner la guerre en longueur;* car le roi de Perse fournissait de l'argent aux Spartiates, tandis que les Athéniens étaient épuisés et ne possédaient plus que leurs armes et leurs vaisseaux... »

Guerre d'Espagne, 8. — Après avoir fait connaître que les forces de Cnæus Pompée étaient inférieures à celles de César sous le rapport du nombre et de la valeur, l'auteur de la *Guerre d'Espagne* ajoute : *Accedebat huc ut longius bellum duceret Pompeius, quod loca sunt edita et ad castrorum munitiones non*

parum idonea. « De plus Pompée pouvait facilement *traîner la guerre en longueur*, parce que la contrée est montueuse et très propre aux retranchements des camps. »

On remarquera que dans ces dernières citations le *bellum ducere* ne cesse de se rapporter à un système de guerre où l'un des chefs se borne à occuper de fortes positions dans le but de différer la bataille, et que si la guerre traîne en longueur, ce n'est qu'en conséquence de ce genre d'opération particulier, et provisoirement.

Nous résumerons, comme il suit, les considérations exposées dans la présente note.

1° *Bellum trahere* signifie *prolonger la guerre*, cette dernière expression étant prise dans le sens le plus général, c'est-à-dire quels que soient les moyens employés par un chef d'armée pour atteindre ce but, et quelles que soient les raisons qui le déterminent; et la locution latine n'a aucune autre acception.

2° *Bellum ducere* veut dire *prolonger la guerre* par l'unique moyen de la défensive dans des positions inexpugnables favorablement choisies, le but du chef d'armée n'étant autre que de différer la bataille décisive; d'où il vient que, par dérivation, la locution latine exprime ordinairement ce but spécial et signifie : *différer la bataille, différer de combattre, différer la décision de la guerre.*

3° Les positions inexpugnables, avantageusement choisies, où une armée s'établissait défensivement pour prolonger la guerre ou pour différer la bataille, étaient dites favorables *ad bellum ducendum.*

4° *Traîner la guerre en longueur* se rendait par l'expression *bellum ducere* à laquelle on adjoignait un adverbe tel que *longius* ou *diutius.*

APPENDICES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

APPENDICE A [1].

CONCORDANCE DES DATES

DE

L'ANCIEN CALENDRIER ROMAIN AVEC LE STYLE JULIEN

POUR LES ANNÉES DE ROME 691-709.

BASES SUR LESQUELLES SONT FONDÉS LES TABLEAUX DE CONCORDANCE.

Avant la réforme julienne, l'année romaine comprenait 355 jours répartis en douze mois; savoir : Januarius, 29 jours; Februarius, 28; Martius, 31; Aprilis, 29; Maius, 31; Junius, 29; Quintilis, 31; Sextilis, 29; September, 29; October, 31; November, 29; December, 29.

Tous les deux ans on devait ajouter, après le vingt-troisième jour de février, une intercalation de 22 ou de 23 jours alternativement.

L'année moyenne étant ainsi trop forte de 1 jour, on devait retrancher 24 jours dans les huit dernières années d'une période de 24 ans. Nous n'aurons pas à tenir compte ici de cette correction.

L'intercalation paraît avoir été régulièrement suivie depuis l'an de Rome 691 (consulat de Cicéron) jusqu'en l'an 702, où elle fut de 23 jours. Au milieu des troubles, l'intercalation fut omise dans les années 704, 706 et 708.

Vers la fin de l'an 708, César remédia au désordre en plaçant extraordinairement, entre novembre et décembre, 67 jours, et en introduisant un nouveau mode d'intercalation.

L'année 708 est la dernière de la *confusion*.

L'année 709 est la première du style julien.

DONNÉES HISTORIQUES AUXQUELLES LA CONCORDANCE DOIT SATISFAIRE.

Cicéron rapporte qu'au commencement de son consulat la planète Jupiter éclairait tout le ciel. (*De Divinatione*, I, 11.) Cicéron entra en charge aux calendes de janvier de l'an 691

[1] Cet Appendice est extrait du tome II de l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III. L'auteur est M. Le Verrier, que l'Empereur avait chargé de résoudre la question de la concordance des dates de l'ancien calendrier romain avec le style julien. Nous reproduisons le travail de l'éminent astronome sans y rien changer, nous en avons présenté l'examen aux *Explications et remarques* sur le neuvième livre, page 303.



de Rome, c'est-à-dire au 14 décembre 64 avant Jésus-Christ. Jupiter avait atteint l'opposition onze jours auparavant, le 3 décembre [1].

En l'an 691, le 5 des ides de novembre, dans sa seconde *Catilinaire*, x, Cicéron demande comment les compagnons efféminés de Catilina supporteront les frimas de l'Apennin, surtout dans ces nuits *déjà* longues : «his præsertim *jam* noctibus [2]». On est en effet au 15 octobre 63 avant Jésus-Christ. Plus tard, dans son plaidoyer pour Sestius, parlant de la défaite de Catilina au commencement de janvier 692 (le milieu de décembre 63 avant Jésus-Christ), Cicéron assure que ce résultat est dû à Sestius, sans l'activité duquel on eût laissé à l'hiver le temps d'intervenir : «datus illo in bello esset hiemi locus». (*Discours pour Sestius*, chap. 5.)

L'an 696 de Rome (58 avant Jésus-Christ), les Helvètes se donnent rendez-vous sur la rive droite du Rhône, vers Genève, pour un jour déterminé : «is dies erat a. d. v. Kal. Apriles». (*Guerre des Gaules*, I, 6.) Cette date correspond au 24 mars julien, jour où tombait l'équinoxe du printemps. Les Helvètes avaient pris cette époque naturelle; César l'a rapportée au calendrier romain [3].

En l'an 700 de Rome (54 avant Jésus-Christ), César, après sa seconde campagne en Bretagne, rembarque ses troupes, «quod æquinoctium suberat». (*Guerre des Gaules*, V, 23.) Il en informe Cicéron le 6 des calendes d'octobre, 21 septembre julien. (*Lettres à Atticus*, IV, 18.) L'équinoxe arriva le 26 septembre [4].

L'an 702, le 13 des calendes de février, c'est-à-dire le 30 décembre 53 avant Jésus-Christ, Clodius est tué par Milon. (Cicéron, *Discours pour Milon*, x.) Pompée est créé consul pour la troisième fois le 5 des calendes de mars, *dans le mois intercalaire.* (Asconius.)

En l'an 703, Cicéron écrit à Atticus (V, 13) : «Je suis arrivé à Éphèse le 11 des calendes de sextilis (12 juillet 51 avant Jésus-Christ), 560 jours après le combat de Bovilles»; supputation exacte en comptant le jour du meurtre de Clodius et en portant à 23 jours l'intercalation de l'an 702 [5].

En l'année 704, l'intercalation est omise. Les partisans de César la réclamèrent en vain. (Dion Cassius, *Histoire romaine*, XL, 62.)

[1] De La Nauze reporte cette opposition au 17 avril suivant. (*Académie des Inscriptions*, t. XXVI, 244.) Son calcul est inexact.

[2] De la Nauze, influencé par son faux calcul de l'opposition de Jupiter, veut que ces événements aient eu lieu à l'approche du printemps; il ne prend pas garde à la particule *jam*. Ideler la supprime du texte latin.

[3] Dans le système d'Ideler, les Helvètes ne seraient partis que le 16 avril julien. On ne trouve point alors de place pour les nombreux événements survenus *avant que les blés ne fussent encore mûrs*. (*Guerre des Gaules*, I, 16.)

[4] Le système d'Ideler (voir Korb, dans Orelli, *Onomasticum Tullianum*, t. I, p. 170), suivant lequel le 6 des calendes d'octobre serait tombé le 30 août julien, est manifestement en défaut. César ne se serait pas inquiété de l'équinoxe encore distant de 27 jours, lui qui, l'année précédente, trouvait bon de passer en Bretagne à la fin d'août.

[5] Le général de Göler a voulu élever un nouveau système fondé sur ce que l'année romaine n'aurait eu que 354 jours. Suivant lui, cette réduction eût été nécessaire pour trouver les 560 jours dont parle Cicéron. L'auteur commet plus d'une erreur : entre autres, il attribue, sans y prendre garde, 29 jours au lieu de 27 à son mois de février de l'an 703. (De Göler, *Über römische Daten*, page 91.)

En 705, Cicéron, qui hésite à rejoindre Pompée, écrit à Atticus (X, 17), «a. d. xvii. Kal. Junii : Nunc quidem æquinoctium nos moratur, quod valde perturbatum erat». On était au 16 avril; l'équinoxe était passé depuis 21 jours, et les troubles atmosphériques pouvaient durer encore. Était-ce d'ailleurs autre chose qu'un prétexte pour Cicéron?

César s'embarque à Brindes la veille des nones de janvier 706. (*Guerre civile*, III, 6.) On est au 28 novembre 49 avant Jésus-Christ. «Gravis autumnus in Apulia circumque Brundisium... omnem exercitum valetudine temptaverat.» (*Guerre civile*, III, 2.) «Bibulus gravissima hieme in navibus excubans.» (*Guerre civile*, III, 8.) «Jamque hiems appropinquabat.» (*Guerre civile*, III, 9.)

Après être venu à Rome vers la fin de l'an 707, César en repartit pour la guerre d'Afrique. Ce fut seulement à son retour, vers le milieu de l'an 708, qu'il put s'occuper de la réorganisation de la République et de la réforme du calendrier. Selon Dion Cassius (*Histoire romaine*, XLIII, 26), «comme les jours des années ne concordaient pas bien ensemble, César introduisit la manière actuelle de compter, intercalant 67 jours nécessaires pour rétablir la concordance. Quelques auteurs ont prétendu qu'il en intercala davantage, mais voilà la vérité [1]».

Quelle concordance s'agissait-il de rétablir ainsi? Les 67 jours *nécessaires* étaient précisément ce qu'il fallait ajouter pour qu'en l'an séculaire 700 de Rome le mois de mars julien coïncidât avec l'ancien mois de mars romain. Le mois de mars de l'année 700 de Rome est le véritable point de départ du style julien.

[1] Suétone avait écrit : «César mit deux autres mois entre novembre et décembre, en sorte que l'année où l'on régla ces mesures fut de quinze mois, y compris l'intercalaire qui, selon l'usage, était tombé dans cette même année.» Censorin, adoptant ce sentiment, trouve que César intercala 90 jours en l'année 708. Mais Suétone nous a légué d'autres erreurs. Dion Cassius, consul pour la seconde fois en l'an 229 après Jésus-Christ, avait puisé aux sources authentiques; il vaut mieux s'en tenir à son système, qui rétablit la concordance astronomique pour l'équinoxe en l'an 700, tandis qu'avec le système de Censorin on a vainement cherché ce que César avait pu se proposer.

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 64 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 63 AVANT J. C.			
An de Rome	690	690	690	690 / 691	691	691	691	691
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	XVI Kal. Oct.	XVII K. Nov.	XV Kal. Dec.	XIV Kal. Jan.	XII K. Febr.	IX Kal. Mart.	XII Kal. Apr.	X Kal. Maii
2	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	XI	IX
3	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	X	VIII
4	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	IX	VII
5	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VIII	VI
6	XI	XII	X	IX	VII	IV	VII	V
7	X	XI	IX	VIII	VI	III	VI	IV
8	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	V	III
9	VIII	IX	VII	VI	IV	KAL. MART.	IV	Pridie
10	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	III	KAL. MAII
11	VI	VII	V	IV	Pridie	V	Pridie	VI Nonas
12	V	VI	IV	III	KAL. FEBR.	IV	KAL. APR.	V
13	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	IV Nonas	IV
14	III	IV	Pridie	KAL. JAN.	III	Pridie	III	III
15	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Pridie	Pridie
16	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	Nonæ	Nonæ
17	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie	VIII Idus	VII	VIII Idus	VIII Idus
18	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VII	VII
19	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	VI	VI
20	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	V	V
21	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV	III	IV	IV
22	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III	Pridie	III	III
23	VIII Idus	VII	V	IV	Pridie	Idus	Pridie	Pridie
24	VII	VI	IV	III	Idus	XVII K. Apr.	Idus	Idus
25	VI	V	III	Pridie	XVI K. Mart.	XVI	XVII K. Maii	XVII K. Jun.
26	V	IV	Pridie	Idus	XV	XV	XVI	XVI
27	IV	III	Idus	XVII K. Febr.	XIV	XIV	XV	XV
28	III	Pridie	XVII Kal. Jan.	XVI	XIII	XIII	XIV	XIV
29	Pridie	Idus	XVI	XV	XII		XIII	XIII
30	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV	XI		XII	XII
31		XVI		XIII	X		XI	

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 63 AVANT J. C.							
	An de Rome. 691	691	691	691	691	691	691	691 692
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	XI Kal. Jun.	IX K. Quint.	X Kal. Sext.	VIII K. Sept.	VI Kal. Oct.	VII Kal. Nov.	V Kal. Dec.	IV Kal. Jan.
2	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
3	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
4	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
5	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
6	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
7	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
8	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
9	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
10	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
11	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
12	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
13	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
14	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
15	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
16	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
17	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
18	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
19	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
20	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
21	III	III	Pridie	XVII Kal. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
22	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
23	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV	XV	XIV	XII	XI
24	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV	XIV	XIII	XI	X
25	XVI	XVI	XV	XIII	XIII	XII	X	IX
26	XV	XV	XIV	XII	XII	XI	IX	VIII
27	XIV	XIV	XIII	XI	XI	X	VIII	VII
28	XIII	XIII	XII	X	X	IX	VII	VI
29	XII	XII	XI	IX	IX	VIII	VI	V
30	XI	XI	X	VIII	VIII	VII	V	IV
31	X		IX	VII		VI		III

ANNÉE JULIENNE 62 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 692	692	692	692	692	692	692	692
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	Prid. K. Febr.	VI Idus int.	VII Idus Mart.	V Idus Apr.	VI Idus Maii	IV Idus Jun.	V Idus Quint.	III Idus Sext.
2	**KAL. FEBR.**	V	VI	IV	V	III	IV	Pridie
3	IV Nonas	IV	V	III	IV	Pridie	III	Idus
4	III	III	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
5	Pridie	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI
6	Nonæ	Idus	Pridie	XVII K. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
7	VIII Idus	XV Kal. Mart.	Idus	XVI	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV
8	VII	XIV	XVII K. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
9	VI	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
10	V	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
11	IV	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
12	III	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
13	Pridie	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
14	Idus	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
15	XI Kal. int.	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
16	X	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
17	IX	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
18	VIII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
19	VII	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
20	VI	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**
21	V	**KAL. MART.**	IV	Pridie	III	**KAL. QUINT.**	Pridie	IV Nonas
22	IV	VI Nonas	III	**KAL. MAII**	Pridie	VI Nonas	**KAL. SEXT.**	III
23	III	V	Pridie	VI Nonas	**KAL. JUN.**	V	IV Nonas	Pridie
24	Pridie	IV	**KAL. APR.**	V	IV Nonas	IV	III	Nonæ
25	**KAL. INT.**	III	IV Nonas	IV	III	III	Pridie	VIII Idus
26	IV Nonas	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	Nonæ	VII
27	III	Nonæ	Pridie	Pridie	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI
28	Pridie	VIII Idus	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VII	V
29	Nonæ		VIII Idus	VIII Idus	VII	VII	VI	IV
30	VIII Idus		VII	VII	VI	VI	V	III
31	VII		VI		V		IV	Pridie

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 62 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 61 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)			
An de Rome.	692	692	692	692 693	693	693	693	693
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	Idus Sept.	Prid. Id. Oct.	XVII K. Dec.	XVI Kal. Jan.	XIV K. Febr.	XI Kal. Mart.	XIII K. Apr.	XI Kal. Maii
2	XVII K. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XII	X
3	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XI	IX
4	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	X	VIII
5	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	IX	VII
6	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	VIII	VI
7	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VII	V
8	XI	XII	X	IX	VII	IV	VI	IV
9	X	XI	IX	VIII	VI	III	V	III
10	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	IV	Pridie
11	VIII	IX	VII	VI	IV	KAL. MART.	III	KAL. MAII
12	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	Pridie	VI Nonas
13	VI	VII	V	IV	Pridie	V	KAL. APR.	V
14	V	VI	IV	III	KAL. FEBR.	IV	IV Nonas	IV
15	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	III	III
16	III	IV	Pridie	KAL. JAN.	III	Pridie	Pridie	Pridie
17	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Nonæ	Nonæ
18	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VIII Idus
19	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie	VIII Idus	VII	VII	VII
20	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VI	VI
21	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	V	V
22	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	IV	IV
23	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV	III	III	III
24	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III	Pridie	Pridie	Pridie
25	VIII Idus	VII	V	IV	Pridie	Idus	Idus	Idus
26	VII	VI	IV	III	Idus	XVII K. Apr.	XVII K. Apr.	XVII K. Jun.
27	VI	V	III	Pridie	XVI K. Mart.	XVI	XVI	XVI
28	V	IV	Pridie	Idus	XV	XV	XV	XV
29	IV	III	Idus	XVII K. Febr.	XIV	XIV	XIV	XIV
30	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI	XIII		XIII	XIII
31		Idus		XV	XII		XII	

IMPRIMERIE NATIONALE.

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 61 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)							
An de Rome.	693	693	693	693	693	693	693	693 / 694
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	XII Kal. Jun.	X Kal. Quint.	XI Kal. Sext.	IX Kal. Sept.	VII Kal. Oct.	VIII Kal. Nov.	VI Kal. Dec.	V Kal. Jan.
2	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
3	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
4	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
5	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
6	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
7	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
8	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
9	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
10	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
11	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
12	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
13	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
14	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
15	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
16	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
17	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
18	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
19	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
20	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
21	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
22	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
23	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
24	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV	XV	XIV	XII	XI
25	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV	XIV	XIII	XI	X
26	XVI	XVI	XV	XIII	XIII	XII	X	IX
27	XV	XV	XIV	XII	XII	XI	IX	VIII
28	XIV	XIV	XIII	XI	XI	X	VIII	VII
29	XIII	XIII	XII	X	X	IX	VII	VI
30	XII	XII	XI	IX	IX	VIII	VI	V
31	XI		X	VIII		VII		IV

ANNÉE JULIENNE 60 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 694	694	694	694	694	694	694	694
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	III Kal. Febr.	VII Idus int.	Nonæ Mart.	VII Idus Apr.	VIII Id. Maii	VI Idus Jun.	VII Idus Quin.	V Idus Sext.
2	Pridie	VI	VIII Idus	VI	VII	V	VI	IV
3	**KAL. FEBR.**	V	VII	V	VI	IV	V	III
4	IV Nonas	IV	VI	IV	V	III	IV	Pridie
5	III	III	V	III	IV	Pridie	III	Idus
6	Pridie	Pridie	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
7	Nonæ	Idus	III	Idus	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI
8	VIII Idus	XVI K. Mart.	Pridie	XVII K. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
9	VII	XV	Idus	XVI	XVII Kal. Jun.	XV	XVI	XIV
10	VI	XIV	XVII K. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
11	V	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
12	IV	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
13	III	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
14	Pridie	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
15	Idus	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
16	XI Kal. int.	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
17	X	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
18	IX	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
19	VIII	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
20	VII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
21	VI	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
22	V	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**
23	IV	**KAL. MART.**	IV	Pridie	III	**KAL. QUINT.**	Pridie	IV Nonas
24	III	VI Nonas	III	**KAL. MAII**	Pridie	VI Nonas	**KAL. SEXT.**	III
25	Pridie	V	Pridie	VI Nonas	**KAL. JUN.**	V	IV Nonas	Pridie
26	**KAL. INT.**	IV	**KAL. APR.**	V	IV Nonas	IV	III	Nonæ
27	IV Nonas	III	IV Nonas	IV	III	III	Pridie	VIII Idus
28	III	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	Nonæ	VII
29	Pridie		Pridie	Pridie	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI
30	Nonæ		Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VII	V
31	VIII Idus		VIII Idus		VII		VI	IV

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 60 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 59 AVANT J. C.			
	An de Rome. 694	694	694	694 / 695	695	695	695	695
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	III Idus Sept.	IV Idus Oct.	Pr. Idus Nov.	Idus Dec.	XVI K. Febr.	XIII Kal. Mart.	XVI Kal. Apr.	XIV Kal. Maii
2	Pridie	III	Idus	XVII K. Jan.	XV	XII	XV	XIII
3	Idus	Pridie	XVII Kal. Dec.	XVI	XIV	XI	XIV	XII
4	XVII K. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XIII	XI
5	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XII	X
6	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	XI	IX
7	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	X	VIII
8	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	IX	VII
9	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VIII	VI
10	XI	XII	X	IX	VII	IV	VII	V
11	X	XI	IX	VIII	VI	III	VI	IV
12	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	V	III
13	VIII	IX	VII	VI	IV	**KAL. MART.**	IV	Pridie
14	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	III	**KAL. MAII**
15	VI	VII	V	IV	Pridie	V	Pridie	VI Nonas
16	V	VI	IV	III	**KAL. FEBR.**	IV	**KAL. APR.**	V
17	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	IV Nonas	IV
18	III	IV	Pridie	**KAL. JAN.**	III	Pridie	III	III
19	Pridie	III	**KAL. DEC.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Pridie	Pridie
20	**KAL. OCT.**	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	Nonæ	Nonæ
21	VI Nonas	**KAL. NOV.**	III	Pridie	VIII Idus	VII	VIII Idus	VIII Idus
22	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VII	VII
23	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	VI	VI
24	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	V	V
25	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV	III	IV	IV
26	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III	Pridie	III	III
27	VIII Idus	VII	V	IV	Pridie	Idus	Pridie	Pridie
28	VII	VI	IV	III	Idus	XVII K. Apr.	Idus	Idus
29	VI	V	III	Pridie	XVI K. Mart.		XVII K. Maii	XVII K. Jun.
30	V	IV	Pridie	Idus	XV		XVI	XVI
31		III		XVII K. Febr.	XIV		XV	

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 59 AVANT J. C.							
An de Rome.	695	695	695	695	695	695	695	695 / 696
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	XV Kal. Jun.	XIII K. Quint.	XIV K. Sext.	XII K. Sept.	X Kal. Oct.	XI Kal. Nov.	IX Kal. Dec.	VIII K. Jan.
2	XIV	XII	XIII	XI	IX	X	VIII	VII
3	XIII	XI	XII	X	VIII	IX	VII	VI
4	XII	X	XI	IX	VII	VIII	VI	V
5	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
6	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
7	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
8	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
9	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
10	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
11	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
12	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
13	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
14	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
15	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
16	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
17	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
18	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
19	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
20	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
21	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
22	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
23	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
24	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Nov.	XV	XIV
25	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
26	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
27	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV	XV	XIV	XII	XI
28	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV	XIV	XIII	XI	X
29	XVI	XVI	XV	XIII	XIII	XII	X	IX
30	XV	XV	XIV	XII	XII	XI	IX	VIII
31	XIV	.	XIII	XI		X		VII

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 58 AVANT J. C.							
	An de Rome. 696	696	696	696	696	696	696	696
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	VI Kal. Febr.	Pr. Non. int.	III Non. Mart.	Nonæ Apr.	Pr. Non. Maii	VIII Idus Jun.	Nonæ Quint.	VII Idus Sext.
2	V	Nonæ	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI
3	IV	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	VII	V
4	III	VII	VIII Idus	VI	VII	V	VI	IV
5	Pridie	VI	VII	V	VI	IV	V	III
6	KAL. FEBR.	V	VI	IV	V	III	IV	Pridie
7	IV Nonas	IV	V	III	IV	Pridie	III	Idus
8	III	III	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
9	Pridie	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI
10	Nonæ	Idus	Pridie	XVII K. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
11	VIII Idus	XV K. Mart.	Idus	XVI	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV
12	VII	XIV	XVII K. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
13	VI	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
14	V	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
15	IV	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
16	III	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
17	Pridie	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
18	Idus	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
19	XI Kal. int.	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
20	X	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
21	IX	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
22	VIII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
23	VII	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
24	VI	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.
25	V	KAL. MART.	IV	Pridie	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas
26	IV	VI Nonas	III	KAL. MAII	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III
27	III	V	Pridie	VI Nonas	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie
28	Pridie	IV	KAL. APR.	V	IV Nonas	IV	III	Nonæ
29	KAL. INT.		IV Nonas	IV	III	III	Pridie	VIII Idus
30	IV Nonas		III	III	Pridie	Pridie	Nonæ	VII
31	III		Pridie		Nonæ		VIII Idus	VI

Jours des mois juliens.	Année julienne 58 avant J. C.				Année julienne 57 avant J. C. (bissextile.)			
An de Rome.	696	696	696	696 697	697	697	697	697
	Mois juliens.							
	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.
1	V Idus Sept.	VI Idus Oct.	IV Idus Nov.	III Idus Dec.	Idus Jan.	XV Kal. Mart.	XVII K. Apr.	XV Kal. Maii
2	IV	V	III	Pridie	XVII K. Febr.	XIV	XVI	XIV
3	III	IV	Pridie	Idus	XVI	XIII	XV	XIII
4	Pridie	III	Idus	XVII Kal. Jan.	XV	XII	XIV	XII
5	Idus	Pridie	XVII K. Dec.	XVI	XIV	XI	XIII	XI
6	XVII Kal. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XII	X
7	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XI	IX
8	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	X	VIII
9	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	IX	VII
10	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	VIII	VI
11	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VII	V
12	XI	XII	X	IX	VII	IV	VI	IV
13	X	XI	IX	VIII	VI	III	V	III
14	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	IV	Pridie
15	VIII	IX	VII	VI	IV	**KAL. MART.**	III	**KAL. MAII**
16	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	Pridie	VI Nonas
17	VI	VII	V	IV	Pridie	V	**KAL. APR.**	V
18	V	VI	IV	III	**KAL. FEBR.**	IV	IV Nonas	IV
19	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	III	III
20	III	IV	Pridie	**KAL. JAN.**	III	Pridie	Pridie	Pridie
21	Pridie	III	**KAL. DEC.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Nonæ	Nonæ
22	**KAL. OCT.**	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VIII Idus
23	VI Nonas	**KAL. NOV.**	III	Pridie	VIII Idus	VII	VII	VII
24	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VI	VI
25	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	V	V
26	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	IV	IV
27	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV	III	III	III
28	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III	Pridie	Pridie	Pridie
29	VIII Idus	VII	V	IV	Pridie	Idus	Idus	Idus
30	VII	VI	IV	III	Idus		XVII Kal. Maii	XVII K. Jun.
31		V		Pridie	XVI Kal. Mart.		XVI	

ANNÉE JULIENNE 57 AVANT J. C.
(BISSEXTILE.)

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome 697	697	697	697	697	697	697	697 698
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	XVI Kal. Jun.	XIV K. Quint.	XV Kal. Sext.	XIII K. Sept.	XI Kal. Oct.	XII Kal. Nov.	X Kal. Dec.	IX Kal. Jan.
2	XV	XIII	XIV	XII	X	XI	IX	VIII
3	XIV	XII	XIII	XI	IX	X	VIII	VII
4	XIII	XI	XII	X	VIII	IX	VII	VI
5	XII	X	XI	IX	VII	VIII	VI	V
6	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
7	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
8	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
9	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
10	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
11	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
12	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
13	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
14	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
15	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
16	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
17	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
18	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
19	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
20	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
21	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
22	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
23	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
24	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
25	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
26	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
27	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
28	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV	XV	XIV	XII	XI
29	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV	XIV	XIII	XI	X
30	XVI	XVI	XV	XIII	XIII	XII	X	IX
31	XV		XIV	XII		XI		VIII

ANNÉE JULIENNE 56 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 698	698	698	698	698	698	698	698
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	VII K. Febr.	III Non. int.	V Non. Mart.	III Non. Apr.	IV Non. Maii	Pr. Non. Jun.	III Non. Quin.	Nonæ Sext.
2	VI	Pridie	IV	Pridie	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus
3	V	Nonæ	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII
4	IV	VIII Idus	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI
5	III	VII	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	VII	V
6	Pridie	VI	VIII Idus	VI	VII	V	VI	IV
7	KAL. FEBR.	V	VII	V	VI	IV	V	III
8	IV Nonas	IV	VI	IV	V	III	IV	Pridie
9	III	III	V	III	IV	Pridie	III	Idus
10	Pridie	Pridie	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
11	Nonæ	Idus	III	Idus	Pridie	XVII K. Quin.	Idus	XVI
12	VIII Idus	XVI K. Mart.	Pridie	XVII K. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
13	VII	XV	Idus	XVI	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV
14	VI	XIV	XVII K. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
15	V	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
16	IV	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
17	III	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
18	Pridie	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
19	Idus	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
20	XI Kal. int.	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
21	X	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
22	IX	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
23	VIII	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
24	VII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
25	VI	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
26	V	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.
27	IV	KAL. MART.	IV	Pridie	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas
28	III	VI Nonas	III	KAL. MAII	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III
29	Pridie		Pridie	VI Nonas	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie
30	KAL. INT.		KAL. APR.	V	IV Nonas	IV	III	Nonæ
31	IV Nonas		IV Nonas		III		Pridie	VIII Idus

IMPRIMERIE NATIONALE.

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 56 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 55 AVANT J. C.			
An de Rome.	698	698	698	698 / 699	699	699	699	699
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	VII Idus Sept.	VIII Idus Oct.	VI Idus Nov.	V Idus Dec.	III Idus Jan.	Idus Febr.	III Idus Mart.	Idus Apr.
2	VI	VII	V	IV	Pridie	XVI K. Mart.	Pridie	XVII K. Maii
3	V	VI	IV	III	Idus	XV	Idus	XVI
4	IV	V	III	Pridie	XVII K. Febr.	XIV	XVII K. Apr.	XV
5	III	IV	Pridie	Idus	XVI	XIII	XVI	XIV
6	Pridie	III	Idus	XVII K. Jan.	XV	XII	XV	XIII
7	Idus	Pridie	XVII K. Dec.	XVI	XIV	XI	XIV	XII
8	XVII K. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XIII	XI
9	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XII	X
10	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	XI	IX
11	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	X	VIII
12	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	IX	VII
13	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VIII	VI
14	XI	XII	X	IX	VII	IV	VII	V
15	X	XI	IX	VIII	VI	III	VI	IV
16	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	V	III
17	VIII	IX	VII	VI	IV	**KAL. MART.**	IV	Pridie
18	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	III	**KAL. MAII**
19	VI	VII	V	IV	Pridie	V	Pridie	VI Nonas
20	V	VI	IV	III	**KAL. FEB.**	IV	**KAL. APR.**	V
21	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	IV Nonas	IV
22	III	IV	Pridie	**KAL. JAN.**	III	Pridie	III	III
23	Pridie	III	**KAL. DEC.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Pridie	Pridie
24	**KAL. OCT.**	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	Nonæ	Nonæ
25	VI Nonas	**KAL. NOV.**	III	Pridie	VIII Idus	VII	VIII Idus	VIII Idus
26	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VII	VII
27	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	VI	VI
28	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	V	V
29	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV		IV	IV
30	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III		III	III
31		VII		IV	Pridie		Pridie	

ANNÉE JULIENNE 55 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
An de Rome.	699	699	699	699	699	699	699	699 700
	MOIS JULIENS.							
1	Prid. Id. Maii	XVII K. Quin.	Idus Quint.	XVI K. Sept.	XIV Kal. Oct.	XV Kal. Nov.	XIII K. Dec.	XII Kal. Jan.
2	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV	XIII	XIV	XII	XI
3	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV	XII	XIII	XI	X
4	XVI	XIV	XV	XIII	XI	XII	X	IX
5	XV	XIII	XIV	XII	X	XI	IX	VIII
6	XIV	XII	XIII	XI	IX	X	VIII	VII
7	XIII	XI	XII	X	VIII	IX	VII	VI
8	XII	X	XI	IX	VII	VIII	VI	V
9	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
10	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
11	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
12	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
13	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
14	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
15	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
16	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
17	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
18	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
19	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
20	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
21	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
22	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
23	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
24	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
25	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
26	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
27	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
28	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
29	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
30	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
31	Idus		XVII K. Sept.	XV		XIV		XI

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 54 AVANT J. C.							
	An de Rome. 700	700	700	700	700	700	700	700
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	X Kal. Febr.	Pridie Kal. int.	**KAL. MART.**	**KAL. APR.**	VI Non. Maii	IV Non. Jun.	V Non. Quint.	III Non. Sext.
2	IX	**KAL. INT.**	VI Nonas	IV Nonas	V	III	IV	Pridie
3	VIII	IV Nonas	V	III	IV	Pridie	III	Nonæ
4	VII	III	IV	Pridie	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus
5	VI	Pridie	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII
6	V	Nonæ	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI
7	IV	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	VII	V
8	III	VII	VIII Idus	VI	VII	V	VI	IV
9	Pridie	VI	VII	V	VI	IV	V	III
10	**KAL. FEBR.**	V	VI	IV	V	III	IV	Pridie
11	IV Nonas	IV	V	III	IV	Pridie	III	Idus
12	III	III	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
13	Pridie	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI
14	Nonæ	Idus	Pridie	XVII K. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
15	VIII Idus	XV Kal. Mart.	Idus	XVI	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV
16	VII	XIV	XVII K. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
17	VI	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
18	V	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
19	IV	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
20	III	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
21	Pridie	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
22	Idus	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
23	XI Kal. int.	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
24	X	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
25	IX	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
26	VIII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
27	VII	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
28	VI	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**
29	V		IV	Pridie	III	**KAL. QUINT.**	Pridie	IV Nonas
30	IV		III	**KAL. MAII**	Pridie	VI Nonas	**KAL. SEXT.**	III
31	III		Pridie		**KAL. JUN.**		IV Nonas	Pridie

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 54 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 53 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)			
An de Rome.	700	700	700	700 / 701	701	701	701	701
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	Nonæ Sept.	Prid. Non. Oct.	VIII Id. Nov.	VII Idus Dec.	V Idus Jan.	III Idus Febr.	IV Idus Mart.	Prid. Id. Apr.
2	VIII Idus	Nonæ	VII	VI	IV	Pridie	III	Idus
3	VII	VIII Idus	VI	V	III	Idus	Pridie	XVII K. Maii
4	VI	VII	V	IV	Pridie	XVI K. Mart.	Idus	XVI
5	V	VI	IV	III	Idus	XV	XVII K. Apr.	XV
6	IV	V	III	Pridie	XVII K. Febr.	XIV	XVI	XIV
7	III	IV	Pridie	Idus	XVI	XIII	XV	XIII
8	Pridie	III	Idus	XVII Kal. Jan.	XV	XII	XIV	XII
9	Idus	Pridie	XVII K. Dec.	XVI	XIV	XI	XIII	XI
10	XVII Kal. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XII	X
11	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XI	IX
12	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	X	VIII
13	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	IX	VII
14	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	VIII	VI
15	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VII	V
16	XI	XII	X	IX	VII	IV	VI	IV
17	X	XI	IX	VIII	VI	III	V	III
18	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	IV	Pridie
19	VIII	IX	VII	VI	IV	KAL. MART.	III	KAL. MAII
20	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	Pridie	VI Nonas
21	VI	VII	V	IV	Pridie	V	KAL. APR.	V
22	V	VI	IV	III	KAL. FEBR.	IV	IV Nonas	IV
23	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	III	III
24	III	IV	Pridie	KAL. JAN.	III	Pridie	Pridie	Pridie
25	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Nonæ	Nonæ
26	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VIII Idus
27	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie	VIII Idus	VII	VII	VII
28	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VI	VI
29	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	V	V
30	III	Pridie	VIII Idus	VII	V		IV	IV
31		Nonæ		VI	IV		III	

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 53 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)							
	An de Rome. 701	701	701	701	701	701	701	701 702
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	III Idus Maii	Idus Jun.	Prid. Id. Quin.	XVII K. Sept.	XV Kal. Oct.	XVI K. Nov.	XIV K. Dec.	XIII K. Jan.
2	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI	XIV	XV	XIII	XII
3	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV	XIII	XIV	XII	XI
4	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV	XII	XIII	XI	X
5	XVI	XIV	XV	XIII	XI	XII	X	IX
6	XV	XIII	XIV	XII	X	XI	IX	VIII
7	XIV	XII	XIII	XI	IX	X	VIII	VII
8	XIII	XI	XII	X	VIII	IX	VII	VI
9	XII	X	XI	IX	VII	VIII	VI	V
10	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
11	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
12	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
13	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
14	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
15	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
16	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
17	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
18	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
19	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
20	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
21	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
22	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
23	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
24	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
25	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
26	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
27	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
28	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
29	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
30	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
31	Pridie		Idus	XVI		XV		XII

ANNÉE JULIENNE 52 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 702	702	702	702	702	702	702	702
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	XI Kal. Febr.	III Kal. int.	III Kal. Mart.	III Kal. Apr.	Pridie K. Maii	Pridie K. Jun.	**KAL. QUINT.**	**KAL. SEXT.**
2	X	Pridie	Pridie	Pridie	**KAL. MAII**	**KAL. JUN.**	VI Nonas	IV Nonas
3	IX	**KAL. INT.**	**KAL. MART.**	**KAL. APR.**	VI Nonas	IV Nonas	V	III
4	VIII	IV Nonas	VI Nonas	IV Nonas	V	III	IV	Pridie
5	VII	III	V	III	IV	Pridie	III	Nonæ
6	VI	Pridie	IV	Pridie	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus
7	V	Nonæ	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII
8	IV	VIII Idus	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VIII Idus	VI
9	III	VII	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	VII	V
10	Pridie	VI	VIII Idus	VI	VII	V	VI	IV
11	**KAL. FEBR.**	V	VII	V	VI	IV	V	III
12	IV Nonas	IV	VI	IV	V	III	IV	Pridie
13	III	III	V	III	IV	Pridie	III	Idus
14	Pridie	Pridie	IV	Pridie	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.
15	Nonæ	Idus	III	Idus	Pridie	XVII K. Quin.	Idus	XVI
16	VIII Idus	XVI K. Mart.	Pridie	XVII Kal. Maii	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV
17	VII	XV	Idus	XVI	XVII Kal. Jun.	XV	XVI	XIV
18	VI	XIV	XVII Kal. Apr.	XV	XVI	XIV	XV	XIII
19	V	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XIV	XII
20	IV	XII	XV	XIII	XIV	XII	XIII	XI
21	III	XI	XIV	XII	XIII	XI	XII	X
22	Pridie	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
23	Idus	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
24	XI Kal. int.	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
25	X	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
26	IX	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
27	VIII	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
28	VII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
29	VI		VI	IV	V	III	IV	Pridie
30	V		V	III	IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**
31	IV		IV		III		Pridie	IV Nonas

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 52 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 51 AVANT J. C.			
An de Rome.	702	702	702	702 / 703	703	703	703	703
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	III Non. Sept.	IV Non. Oct.	Pr. Non. Nov.	Nonæ Dec.	VII Idus Jan.	V Idus Febr.	VII Id. Mart.	V Idus Apr.
2	Pridie	III	Nonæ	VIII Idus	VI	IV	VI	IV
3	Nonæ	Pridie	VIII Idus	VII	V	III	V	III
4	VIII Idus	Nonæ	VII	VI	IV	Pridie	IV	Pridie
5	VII	VIII Idus	VI	V	III	Idus	III	Idus
6	VI	VII	V	IV	Pridie	XVI K. Mart.	Pridie	XVII K. Maii
7	V	VI	IV	III	Idus	XV	Idus	XVI
8	IV	V	III	Pridie	XVII K. Febr.	XIV	XVII K. Apr.	XV
9	III	IV	Pridie	Idus	XVI	XIII	XVI	XIV
10	Pridie	III	Idus	XVII K. Jan.	XV	XII	XV	XIII
11	Idus	Pridie	XVII K. Dec.	XVI	XIV	XI	XIV	XII
12	XVII K. Oct.	Idus	XVI	XV	XIII	X	XIII	XI
13	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	IX	XII	X
14	XV	XVI	XIV	XIII	XI	VIII	XI	IX
15	XIV	XV	XIII	XII	X	VII	X	VIII
16	XIII	XIV	XII	XI	IX	VI	IX	VII
17	XII	XIII	XI	X	VIII	V	VIII	VI
18	XI	XII	X	IX	VII	IV	VII	V
19	X	XI	IX	VIII	VI	III	VI	IV
20	IX	X	VIII	VII	V	Pridie	V	III
21	VIII	IX	VII	VI	IV	**KAL. MART.**	IV	Pridie
22	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	III	**KAL. MAII**
23	VI	VII	V	IV	Pridie	V	Pridie	VI Nonas
24	V	VI	IV	III	**KAL. FEBR.**	IV	**KAL. APR.**	V
25	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	IV Nonas	IV
26	III	IV	Pridie	**KAL. JAN.**	III	Pridie	III	III
27	Pridie	III	**KAL. DEC.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Pridie	Pridie
28	**KAL. OCT.**	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	Nonæ	Nonæ
29	VI Nonas	**KAL. NOV.**	III	Pridie	VIII Idus		VIII Idus	VIII Idus
30	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII		VII	VII
31		III		VIII Idus	VI		VI	

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 51 AVANT J. C.							
An de Rome.	703	703	703	703	703	703	703	703 / 704
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	VI Idus Maii	IV Idus Jun.	V Idus Quint.	III Idus Sext.	Idus Sept.	Prid. Idus Oct.	XVII K. Dec.	XVI Kal. Jan.
2	V	III	IV	Pridie	XVII K. Oct.	Idus	XVI	XV
3	IV	Pridie	III	Idus	XVI	XVII K. Nov.	XV	XIV
4	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.	XV	XVI	XIV	XIII
5	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI	XIV	XV	XIII	XII
6	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV	XIII	XIV	XII	XI
7	XVII K. Jun.	XV	XVI	XIV	XII	XIII	XI	X
8	XVI	XIV	XV	XIII	XI	XII	X	IX
9	XV	XIII	XIV	XII	X	XI	IX	VIII
10	XIV	XII	XIII	XI	IX	X	VIII	VII
11	XIII	XI	XII	X	VIII	IX	VII	VI
12	XII	X	XI	IX	VII	VIII	VI	V
13	XI	IX	X	VIII	VI	VII	V	IV
14	X	VIII	IX	VII	V	VI	IV	III
15	IX	VII	VIII	VI	IV	V	III	Pridie
16	VIII	VI	VII	V	III	IV	Pridie	KAL. JAN.
17	VII	V	VI	IV	Pridie	III	KAL. DEC.	IV Nonas
18	VI	IV	V	III	KAL. OCT.	Pridie	IV Nonas	III
19	V	III	IV	Pridie	VI Nonas	KAL. NOV.	III	Pridie
20	IV	Pridie	III	KAL. SEPT.	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ
21	III	KAL. QUINT.	Pridie	IV Nonas	IV	III	Nonæ	VIII Idus
22	Pridie	VI Nonas	KAL. SEXT.	III	III	Pridie	VIII Idus	VII
23	KAL. JUN.	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
24	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
25	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
26	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
27	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
28	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
29	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
30	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
31	V		IV	Pridie		Idus		XV

IMPRIMERIE NATIONALE.

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 50 AVANT J. C.							
An de Rome.	704	704	704	704	704	704	704	704
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	XIV K. Febr.	XI Kal. Mart.	XIV Kal. Apr.	XII Kal. Maii	XIII Kal. Jun.	XI Kal. Quint.	XII Kal. Sext.	X Kal. Sept.
2	XIII	X	XIII	XI	XII	X	XI	IX
3	XII	IX	XII	X	XI	IX	X	VIII
4	XI	VIII	XI	IX	X	VIII	IX	VII
5	X	VII	X	VIII	IX	VII	VIII	VI
6	IX	VI	IX	VII	VIII	VI	VII	V
7	VIII	V	VIII	VI	VII	V	VI	IV
8	VII	IV	VII	V	VI	IV	V	III
9	VI	III	VI	IV	V	III	IV	Pridie
10	V	Pridie	V	III	IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**
11	IV	**KAL. MART.**	IV	Pridie	III	**KAL. QUINT.**	Pridie	IV Nonas
12	III	VI Nonas	III	**KAL. MAII**	Pridie	VI Nonas	**KAL. SEXT.**	III
13	Pridie	V	Pridie	VI Nonas	**KAL. JUN.**	V	IV Nonas	Pridie
14	**KAL. FEBR.**	IV	**KAL. APR.**	V	IV Nonas	IV	III	Nonæ
15	IV Nonas	III	IV Nonas	IV	III	III	Pridie	VIII Idus
16	III	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	Nonæ	VII
17	Pridie	Nonæ	Pridie	Pridie	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI
18	Nonæ	VIII Idus	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VII	V
19	VIII Idus	VII	VIII Idus	VIII Idus	VII	VII	VI	IV
20	VII	VI	VII	VII	VI	VI	V	III
21	VI	V	VI	VI	V	V	IV	Pridie
22	V	IV	V	V	IV	IV	III	Idus
23	IV	III	IV	IV	III	III	Pridie	XVII K. Oct.
24	III	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	Idus	XVI
25	Pridie	Idus	Pridie	Pridie	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV
26	Idus	XVII K. Mart.	Idus	Idus	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV
27	XVI K. Mart.	XVI	XVII K. Maii	XVII K. Jun.	XVI	XVI	XV	XIII
28	XV	XV	XVI	XVI	XV	XV	XIV	XII
29	XIV		XV	XV	XIV	XIV	XIII	XI
30	XIII		XIV	XIV	XIII	XIII	XII	X
31	XII		XIII		XII		XI	IX

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 50 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 49 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)			
An de Rome.	704	704	704	704 705	705	705	705	705
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	VIII Kal. Oct.	IX Kal. Nov.	VII Kal. Dec.	VI Kal. Jan.	IV Kal. Febr.	**KAL. MART.**	III Kal. Apr.	**KAL. MAII**
2	VII	VIII	VI	V	III	VI Nonas	Pridie	VI Nonas
3	VI	VII	V	IV	Pridie	V	**KAL. APR.**	V
4	V	VI	IV	III	**KAL. FEBR.**	IV	IV Nonas	IV
5	IV	V	III	Pridie	IV Nonas	III	III	III
6	III	IV	Pridie	**KAL. JAN.**	III	Pridie	Pridie	Pridie
7	Pridie	III	**KAL. DEC.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	Nonæ	Nonæ
8	**KAL. OCT.**	Pridie	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VIII Idus
9	VI Nonas	**KAL. NOV.**	III	Pridie	VIII Idus	VII	VII	VII
10	V	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VII	VI	VI	VI
11	IV	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V	V	V
12	III	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV	IV	IV
13	Pridie	Nonæ	VII	VI	IV	III	III	III
14	Nonæ	VIII Idus	VI	V	III	Pridie	Pridie	Pridie
15	VIII Idus	VII	V	IV	Pridie	Idus	Idus	Idus
16	VII	VI	IV	III	Idus	XVII K. Apr.	XVII K. Maii	XVII K. Jun.
17	VI	V	III	Pridie	XVI K. Mart.	XVI	XVI	XVI
18	V	IV	Pridie	Idus	XV	XV	XV	XV
19	IV	III	Idus	XVII K. Febr.	XIV	XIV	XIV	XIV
20	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI	XIII	XIII	XIII	XIII
21	Pridie	Idus	XVI	XV	XII	XII	XII	XII
22	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV	XI	XI	XI	XI
23	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII	X	X	X	X
24	XVI	XV	XIII	XII	IX	IX	IX	IX
25	XV	XIV	XII	XI	VIII	VIII	VIII	VIII
26	XIV	XIII	XI	X	VII	VII	VII	VII
27	XIII	XII	X	IX	VI	VI	VI	VI
28	XII	XI	IX	VIII	V	V	V	V
29	XI	X	VIII	VII	IV	IV	IV	IV
30	X	IX	VII	VI	III		III	III
31		VIII		V	Pridie		Pridie	

ANNÉE JULIENNE 49 AVANT J. C.
(BISSEXTILE.)

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 705	705	705	705	705	705	705 / 706	706
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	Pridie K. Jun.	VI Non. Quint.	**KAL. SEXT.**	III Non. Sept.	III Non. Oct.	Pr. Non. Nov.	VII Idus Dec.	VII Idus Jan.
2	**KAL. JUN.**	V	IV Nonas	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VI
3	IV Nonas	IV	III	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	V
4	III	III	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	IV
5	Pridie	Pridie	Nonæ	VII	VII	VI	IV	III
6	Nonæ	Nonæ	VIII Idus	VI	VI	V	III	Pridie
7	VIII Idus	VIII Idus	VII	V	V	IV	Pridie	Idus
8	VII	VII	VI	IV	IV	III	Idus	XVII K. Febr.
9	VI	VI	V	III	III	Pridie	XVII K. Jan.	XVI
10	V	V	IV	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XV
11	IV	IV	III	Idus	Idus	XVII K. Dec.	XV	XIV
12	III	III	Pridie	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII
13	Pridie	Pridie	Idus	XVI	XVI	XV	XIII	XII
14	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV	XV	XIV	XII	XI
15	XVII K. Quin.	XVII K. Sext.	XVI	XIV	XIV	XIII	XI	X
16	XVI	XVI	XV	XIII	XIII	XII	X	IX
17	XV	XV	XIV	XII	XII	XI	IX	VIII
18	XIV	XIV	XIII	XI	XI	X	VIII	VII
19	XIII	XIII	XII	X	X	IX	VII	VI
20	XII	XII	XI	IX	IX	VIII	VI	V
21	XI	XI	X	VIII	VIII	VII	V	IV
22	X	X	IX	VII	VII	VI	IV	III
23	IX	IX	VIII	VI	VI	V	III	Pridie
24	VIII	VIII	VII	V	V	IV	Pridie	**KAL. FEBR.**
25	VII	VII	VI	IV	IV	III	**KAL. JAN.**	IV Nonas
26	VI	VI	V	III	III	Pridie	IV Nonas	III
27	V	V	IV	Pridie	Pridie	**KAL. DEC.**	III	Pridie
28	IV	IV	III	**KAL. OCT.**	**KAL. NOV.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ
29	III	III	Pridie	VI Nonas	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus
30	Pridie	Pridie	**KAL. SEPT.**	V	III	Pridie	VIII Idus	VII
31	**KAL. QUINT.**		IV Nonas	IV		Nonæ		VI

ANNÉE JULIENNE 48 AVANT J. C.

JOURS DES MOIS JULIENS.	An de Rome. 706	706	706	706	706	706	706	706
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	V Idus Febr.	IV Idus Mart.	V Idus Apr.	V Idus Maii	IV Idus Jun.	IV Idus Quint.	III Idus Sext.	Idus Sept.
2	IV	III	IV	IV	III	III	Pridie	XVII K. Oct.
3	III	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	Idus	XVI
4	Pridie	Idus	Pridie	Pridie	Idus	Idus	XVII K. Sept.	XV
5	Idus	XVII K. Apr.	Idus	Idus	XVII K. Quint.	XVII K. Sext.	XVI	XIV
6	XVI K. Mart.	XVI	XVII K. Maii	XVII K. Jun.	XVI	XVI	XV	XIII
7	XV	XV	XVI	XVI	XV	XV	XIV	XII
8	XIV	XIV	XV	XV	XIV	XIV	XIII	XI
9	XIII	XIII	XIV	XIV	XIII	XIII	XII	X
10	XII	XII	XIII	XIII	XII	XII	XI	IX
11	XI	XI	XII	XII	XI	XI	X	VIII
12	X	X	XI	XI	X	X	IX	VII
13	IX	IX	X	X	IX	IX	VIII	VI
14	VIII	VIII	IX	IX	VIII	VIII	VII	V
15	VII	VII	VIII	VIII	VII	VII	VI	IV
16	VI	VI	VII	VII	VI	VI	V	III
17	V	V	VI	VI	V	V	IV	Pridie
18	IV	IV	V	V	IV	IV	III	KAL. OCT.
19	III	III	IV	IV	III	III	Pridie	VI Nonas
20	Pridie	Pridie	III	III	Pridie	Pridie	KAL. SEPT.	V
21	KAL. MART.	KAL. APR.	Pridie	Pridie	KAL. QUINT.	KAL. SEXT.	IV Nonas	IV
22	VI Nonas	IV Nonas	KAL. MAII	KAL. JUN.	VI Nonas	IV Nonas	III	III
23	V	III	VI Nonas	IV Nonas	V	III	Pridie	Pridie
24	IV	Pridie	V	III	IV	Pridie	Nonæ	Nonæ
25	III	Nonæ	IV	Pridie	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus
26	Pridie	VIII Idus	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus	VII	VII
27	Nonæ	VII	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VI	VI
28	VIII Idus	VI	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	V	V
29	VII		VIII Idus	VI	VII	V	IV	IV
30	VI		VII	V	VI	IV	III	III
31	V		VI		V		Pridie	Pridie

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 48 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 47 AVANT J. C.			
An de Rome.	706	706	706 / 707	707	707	707	707	707
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	Idus Oct.	XVII K. Dec.	XV Kal. Jan.	XIV K. Febr.	XI Kal. Mart.	XI Kal. Apr.	XII Kal. Maii	XII Kal. Jun.
2	XVII K. Nov.	XVI	XIV	XIII	X	X	XI	XI
3	XVI	XV	XIII	XII	IX	IX	X	X
4	XV	XIV	XII	XI	VIII	VIII	IX	IX
5	XIV	XIII	XI	X	VII	VII	VIII	VIII
6	XIII	XII	X	IX	VI	VI	VII	VII
7	XII	XI	IX	VIII	V	V	VI	VI
8	XI	X	VIII	VII	IV	IV	V	V
9	X	IX	VII	VI	III	III	IV	IV
10	IX	VIII	VI	V	Pridie	Pridie	III	III
11	VIII	VII	V	IV	**KAL. MART.**	**KAL. APR.**	Pridie	Pridie
12	VII	VI	IV	III	VI Nonas	IV Nonas	**KAL. MAII**	**KAL. JUN.**
13	VI	V	III	Pridie	V	III	VI Nonas	IV Nonas
14	V	IV	Pridie	**KAL. FEBR.**	IV	Pridie	V	III
15	IV	III	**KAL. JAN.**	IV Nonas	III	Nonæ	IV	Pridie
16	III	Pridie	IV Nonas	III	Pridie	VIII Idus	III	Nonæ
17	Pridie	**KAL. DEC.**	III	Pridie	Nonæ	VII	Pridie	VIII Idus
18	**KAL. NOV.**	IV Nonas	Pridie	Nonæ	VIII Idus	VI	Nonæ	VII
19	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus	VII	V	VIII Idus	VI
20	III	Pridie	VIII Idus	VII	VI	IV	VII	V
21	Pridie	Nonæ	VII	VI	V	III	VI	IV
22	Nonæ	VIII Idus	VI	V	IV	Pridie	V	III
23	VIII Idus	VII	V	IV	III	Idus	IV	Pridie
24	VII	VI	IV	III	Pridie	XVII K. Maii	III	Idus
25	VI	V	III	Pridie	Idus	XVI	Pridie	XVII K. Quint.
26	V	IV	Pridie	Idus	XVII K. Apr.	XV	Idus	XVI
27	IV	III	Idus	XVI K. Mart.	XVI	XIV	XVII K. Jun.	XV
28	III	Pridie	XVII K. Febr.	XV	XV	XIII	XVI	XIV
29	Pridie	Idus	XVI	XIV	XIV		XV	XIII
30	Idus	XVII K. Jan.	XV	XIII	XIII		XIV	XII
31		XVI		XII	XII		XIII	

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 47 AVANT J. C.							
	An de Rome. 707	707	707	707	707	707	707 / 708	708
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	XI Kal. Quint.	XI Kal. Sext.	X Kal. Sept.	VIII Kal. Oct.	VIII Kal. Nov.	VII Kal. Dec.	V Kal. Jan.	IV Kal. Febr.
2	X	X	IX	VII	VII	VI	IV	III
3	IX	IX	VIII	VI	VI	V	III	Pridie
4	VIII	VIII	VII	V	V	IV	Pridie	KAL. FEBR.
5	VII	VII	VI	IV	IV	III	KAL. JAN.	IV Nonas
6	VI	VI	V	III	III	Pridie	IV Nonas	III
7	V	V	IV	Pridie	Pridie	KAL. DEC.	III	Pridie
8	IV	IV	III	KAL. OCT.	KAL. NOV.	IV Nonas	Pridie	Nonæ
9	III	III	Pridie	VI Nonas	IV Nonas	III	Nonæ	VIII Idus
10	Pridie	Pridie	KAL. SEPT.	V	III	Pridie	VIII Idus	VII
11	KAL. QUINT.	KAL. SEXT.	IV Nonas	IV	Pridie	Nonæ	VII	VI
12	VI Nonas	IV Nonas	III	III	Nonæ	VIII Idus	VI	V
13	V	III	Pridie	Pridie	VIII Idus	VII	V	IV
14	IV	Pridie	Nonæ	Nonæ	VII	VI	IV	III
15	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus	VI	V	III	Pridie
16	Pridie	VIII Idus	VII	VII	V	IV	Pridie	Idus
17	Nonæ	VII	VI	VI	IV	III	Idus	XVI K. Mart.
18	VIII Idus	VI	V	V	III	Pridie	XVII K. Febr.	XV
19	VII	V	IV	IV	Pridie	Idus	XVI	XIV
20	VI	IV	III	III	Idus	XVII K. Jan.	XV	XIII
21	V	III	Pridie	Pridie	XVII K. Dec.	XVI	XIV	XII
22	IV	Pridie	Idus	Idus	XVI	XV	XIII	XI
23	III	Idus	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.	XV	XIV	XII	X
24	Pridie	XVII K. Sept.	XVI	XVI	XIV	XIII	XI	IX
25	Idus	XVI	XV	XV	XIII	XII	X	VIII
26	XVII K. Sext.	XV	XIV	XIV	XII	XI	IX	VII
27	XVI	XIV	XIII	XIII	XI	X	VIII	VI
28	XV	XIII	XII	XII	X	IX	VII	V
29	XIV	XII	XI	XI	IX	VIII	VI	IV
30	XIII	XI	X	X	VIII	VII	V	III
31	XII		IX	IX		VI		Pridie

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 46 AVANT J. C.							
An de Rome.	708	708	708	708	708	708	708	708
	MOIS JULIENS.							
	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.
1	**KAL. MART.**	**KAL. APR.**	Pr. Kal. Maii	Pr. Kal. Junii	**KAL. QUINT.**	**KAL. SEXT.**	IV Non. Sept.	IV Non. Oct.
2	VI Nonas	IV Nonas	**KAL. MAII**	**KAL. JUNII**	VI Nonas	IV Nonas	III	III
3	V	III	VI Nonas	IV Nonas	V	III	Pridie	Pridie
4	IV	Pridie	V	III	IV	Pridie	Nonæ	Nonæ
5	III	Nonæ	IV	Pridie	III	Nonæ	VIII Idus	VIII Idus
6	Pridie	VIII Idus	III	Nonæ	Pridie	VIII Idus	VII	VII
7	Nonæ	VII	Pridie	VIII Idus	Nonæ	VII	VI	VI
8	VIII Idus	VI	Nonæ	VII	VIII Idus	VI	V	V
9	VII	V	VIII Idus	VI	VII	V	IV	IV
10	VI	IV	VII	V	VI	IV	III	III
11	V	III	VI	IV	V	III	Pridie	Pridie
12	IV	Pridie	V	III	IV	Pridie	Idus	Idus
13	III	Idus	IV	Pridie	III	Idus	XVII K. Oct.	XVII K. Nov.
14	Pridie	XVII K. Maii	III	Idus	Pridie	XVII K. Sept.	XVI	XVI
15	Idus	XVI	Pridie	XVII K. Quint.	Idus	XVI	XV	XV
16	XVII K. Apr.	XV	Idus	XVI	XVII K. Sext.	XV	XIV	XIV
17	XVI	XIV	XVII K. Junii	XV	XVI	XIV	XIII	XIII
18	XV	XIII	XVI	XIV	XV	XIII	XII	XII
19	XIV	XII	XV	XIII	XIV	XII	XI	XI
20	XIII	XI	XIV	XII	XIII	XI	X	X
21	XII	X	XIII	XI	XII	X	IX	IX
22	XI	IX	XII	X	XI	IX	VIII	VIII
23	X	VIII	XI	IX	X	VIII	VII	VII
24	IX	VII	X	VIII	IX	VII	VI	VI
25	VIII	VI	IX	VII	VIII	VI	V	V
26	VII	V	VIII	VI	VII	V	IV	IV
27	VI	IV	VII	V	VI	IV	III	III
28	V	III	VI	IV	V	III	Pridie	Pridie
29	IV		V	III	IV	Pridie	**KAL. OCT.**	**KAL. NOV.**
30	III		IV	Pridie	III	**KAL. SEPT.**	VI Nonas	IV Nonas
31	Pridie		III		Pridie		V	III

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 46 AVANT J. C.				ANNÉE JULIENNE 45 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)			
	An de Rome. 708	708	708	708	709	709	709	709
	MOIS JULIENS.							
	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.
1	Prid. Non. Nov.	Non. int. pr.	VII Id. int. post.	III Kal. Dec.	**KAL. JAN.**	**KAL. FEBR.**	**KAL. MART.**	**KAL. APR.**
2	Nonæ	VIII Idus	VI	Pridie	IV Nonas	IV Nonas	VI Nonas	IV Nonas
3	VIII Idus	VII	V	**KAL. DEC.**	III	III	V	III
4	VII	VI	IV	IV Nonas	Pridie	Pridie	IV	Pridie
5	VI	V	III	III	Nonæ	Nonæ	III	Nonæ
6	V	IV	Pridie	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	Pridie	VIII Idus
7	IV	III	Idus	Nonæ	VII	VII	Nonæ	VII
8	III	Pridie	XXVI K. Dec.	VIII Idus	VI	VI	VIII Idus	VI
9	Pridie	Idus	XXV	VII	V	V	VII	V
10	Idus	XVII K. int. post.	XXIV	VI	IV	IV	VI	IV
11	XVII K. int. pr.	XVI	XXIII	V	III	III	V	III
12	XVI	XV	XXII	IV	Pridie	Pridie	IV	Pridie
13	XV	XIV	XXI	III	Idus	Idus	III	Idus
14	XIV	XIII	XX	Pridie	XIX K. Febr.	XVI K. Mart.	Pridie	XVIII K. Maii
15	XIII	XII	XIX	Idus	XVIII	XV	Idus	XVII
16	XII	XI	XVIII	XVII K. Jan.	XVII	XIV	XVII K. Apr.	XVI
17	XI	X	XVII	XVI	XVI	XIII	XVI	XV
18	X	IX	XVI	XV	XV	XII	XV	XIV
19	IX	VIII	XV	XIV	XIV	XI	XIV	XIII
20	VIII	VII	XIV	XIII	XIII	X	XIII	XII
21	VII	VI	XIII	XII	XII	IX	XII	XI
22	VI	V	XII	XI	XI	VIII	XI	X
23	V	IV	XI	X	X	VII	X	IX
24	IV	III	X	IX	IX	Bissext.	IX	VIII
25	III	Pridie	IX	VIII	VIII	VI	VIII	VII
26	Pridie	**K. INT. POST.**	VIII	VII	VII	V	VII	VI
27	**K. INT. PRIOR.**	IV Nonas	VII	VI	VI	IV	VI	V
28	IV Nonas	III	VI	V	V	III	V	IV
29	III	Pridie	V	IV	IV	Pridie	IV	III
30	Pridie	Nonæ	IV	III	III		III	Pridie
31		VIII Idus		Pridie	Pridie		Pridie	

IMPRIMERIE NATIONALE.

JOURS DES MOIS JULIENS.	ANNÉE JULIENNE 45 AVANT J. C. (BISSEXTILE.)							
An de Rome.	709	709	709	709	709	709	709	709
	MOIS JULIENS.							
	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOÛT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
1	KAL. MAII	KAL. JUNII	KAL. QUINT.	KAL. SEXT.	KAL. SEPT.	KAL. OCT.	KAL. NOV.	KAL. DEC.
2	VI Nonas	IV Nonas	VI Nonas	IV Nonas	IV Nonas	VI Nonas	IV Nonas	IV Nonas
3	V	III	V	III	III	V	III	III
4	IV	Pridie	IV	Pridie	Pridie	IV	Pridie	Pridie
5	III	Nonæ	III	Nonæ	Nonæ	III	Nonæ	Nonæ
6	Pridie	VIII Idus	Pridie	VIII Idus	VIII Idus	Pridie	VIII Idus	VIII Idus
7	Nonæ	VII	Nonæ	VII	VII	Nonæ	VII	VII
8	VIII Idus	VI	VIII Idus	VI	VI	VIII Idus	VI	VI
9	VII	V	VII	V	V	VII	V	V
10	VI	IV	VI	IV	IV	VI	IV	IV
11	V	III	V	III	III	V	III	III
12	IV	Pridie	IV	Pridie	Pridie	IV	Pridie	Pridie
13	III	Idus	III	Idus	Idus	III	Idus	Idus
14	Pridie	XVIII K. Qu.	Pridie	XIX K. Sept.	XVIII K. Oct.	Pridie	XVIII K. Dec.	XIX K. Jan.
15	Idus	XVII	Idus	XVIII	XVII	Idus	XVII	XVIII
16	XVII K. Jun.	XVI	XVII K. Sext.	XVII	XVI	XVII K. Nov.	XVI	XVII
17	XVI	XV	XVI	XVI	XV	XVI	XV	XVI
18	XV	XIV	XV	XV	XIV	XV	XIV	XV
19	XIV	XIII	XIV	XIV	XIII	XIV	XIII	XIV
20	XIII	XII	XIII	XIII	XII	XIII	XII	XIII
21	XII	XI	XII	XII	XI	XII	XI	XII
22	XI	X	XI	XI	X	XI	X	XI
23	X	IX	X	X	IX	X	IX	X
24	IX	VIII	IX	IX	VIII	IX	VIII	IX
25	VIII	VII	VIII	VIII	VII	VIII	VII	VIII
26	VII	VI	VII	VII	VI	VII	VI	VII
27	VI	V	VI	VI	V	VI	V	VI
28	V	IV	V	V	IV	V	IV	V
29	IV	III	IV	IV	III	IV	III	IV
30	III	Pridie	III	III	Pridie	III	Pridie	III
31	Pridie		Pridie	Pridie		Pridie		Pridie

Appendice B.

CONCORDANCE DES HEURES ROMAINES ET MODERNES,

POUR L'AN 699 DE ROME (55 AVANT J. C.) ET SOUS LA LATITUDE DE PARIS.

Les dates sont rapportées au style julien.
Les heures romaines sont comptées à partir du coucher et du lever du soleil.
Les heures modernes sont données en temps solaire vrai.

Équinoxe du printemps......	23 mars,	5^h du soir.
Solstice d'été.............	25 juin,	5^h du soir.
Équinoxe d'automne........	26 septembre,	3^h du matin.
Solstice d'hiver............	23 décembre,	7^h du soir.

NUITS.		Ire VEILLE.			IIe VEILLE.			IIIe VEILLE.			IVe VEILLE.				JOURS.	
		Ire h.	IIe h.	IIIe h.	IVe h.	Ve h.	VIe h.	VIIe h.	VIIIe h.	IXe h.	Xe h.	XIe h.	XIIe h.			
Juin 25		$8^h\ 1^m$	8^h41^m	9^h20^m	$10^h\ 0^m$	10^h40^m	11^h20^m	$12^h\ 0^m$	0^h40^m	1^h20^m	$2^h\ 0^m$	2^h40^m	3^h19^m	3^h59^m	Décembre 23	
Juill. 5	Juin 15	7.58	8.39	9.19	9.59	10.40	11.20	12.0	0.40	1.20	2. 1	2.41	3.21	4. 2	Janv. 1	Déc. 14
Juill. 16	Juin 4	7.51	8.33	9.14	9.56	10.37	11.19	12.0	0.41	1.23	2. 4	2.46	3.27	4. 9	Janv. 11	Déc. 4
Juill. 26	Mai 25	7.41	8.24	9. 7	9.51	10.34	11.17	12.0	0.43	1.26	2. 9	2.53	3.36	4.19	Janv. 21	Nov. 25
Août 5	Mai 15	7.28	8.13	8.59	9.44	10.29	11.15	12.0	0.45	1.31	2.16	3. 1	3.47	4.32	Janv. 31	Nov. 15
Août 16	Mai 4	7.11	8. 0	8.48	9.36	10.24	11.12	12.0	0.48	1.36	2.24	3.12	4. 0	4.49	Fév. 10	Nov. 5
Août 26	Avril 24	6.55	7.46	8.37	9.27	10.18	11. 9	12.0	0.51	1.42	2.33	3.23	4.14	5. 5	Fév. 20	Oct. 26
Sept. 5	Avril 13	6.37	7.31	8.25	9.19	10.13	11. 6	12.0	0.54	1.47	2.41	3.35	4.29	5.23	Mars 2	Oct. 16
Sept. 16	Avril 2	6.18	7.15	8.12	9. 9	10. 6	11. 3	12.0	0.57	1.54	2.51	3.48	4.45	5 42	Mars 13	Oct. 6
Sept. 26	Mars 23	6. 0	7. 0	8. 0	9. 0	10. 0	11. 0	12.0	1. 0	2. 0	3. 0	4. 0	5. 0	6. 0	Mars 23	Sept. 26
Oct. 6	Mars 12	5.42	6.45	7.48	8.51	9.54	10.57	12.0	1. 3	2. 6	3. 9	4.12	5.15	6.18	Avril 2	Sept. 16
Oct. 16	Mars 2	5.23	6.29	7.35	8.41	9.47	10.54	12.0	1. 6	2.13	3.19	4.25	5.31	6.37	Avril 13	Sept. 5
Oct. 25	Fév. 21	5. 6	6.15	7.24	8.33	9.42	10.51	12.0	1. 9	2.18	3.27	4.36	5.45	6.54	Avril 23	Août 26
Nov. 4	Fév. 11	4.49	6. 1	7.13	8.25	9.36	10.48	12.0	1.12	2.24	3.35	4.47	5.59	7.11	Mai 3	Août 16
Nov. 14	Fév. 1	4.33	5.48	7. 2	8.17	9.31	10.46	12.0	1.14	2.29	3.43	4.58	6.12	7.27	Mai 14	Août 6
Nov. 24	Janv. 22	4.19	5.36	6.53	8.10	9.27	10.43	12.0	1.17	2.33	3.50	5. 7	6.24	7.41	Mai 24	Juill. 27
Déc. 3	Janv. 12	4. 9	5.28	6.46	8. 5	9.23	10.42	12.0	1.18	2.37	3.55	5.14	6.32	7.51	Juin 3	Juill. 17
Déc. 13	Janv. 2	4. 2	5.22	6.41	8 1	9.21	10.40	12.0	1 20	2.39	3.59	5.19	6.38	7.58	Juin 14	Juill. 6
Décembre 23		3.59	5.20	6.40	8. 0	9.20	10.40	12.0	1.20	2.40	4. 0	5.20	6.40	8. 1	Juin 25	
NUITS.		Ire h.	IIe h.	IIIe h.	IVe h.	Ve h.	VIe h.	VIIe h.	VIIIe h.	IXe h.	Xe h.	XIe h.	XIIe h.		JOURS.	

Les heures romaines sont inscrites en tête des colonnes, en chiffres romains. Les heures modernes sont en chiffres ordinaires. Deux exemples feront comprendre l'usage du tableau.

Division de la nuit le 16 août. — Pour l'obtenir, on cherche la date dans la colonne indicatrice de gauche, intitulée Nuits. On conclut de la ligne en face : à $7^h\ 11^m$, coucher du soleil, commencement de la première heure et de la première veille; à $9^h\ 36^m$, fin de la première veille et commencement de la seconde; à $12^h\ 0^m$, il est minuit, la seconde veille finit, la troisième commence; à $2^h\ 24$, fin de la troisième veille, commencement de la quatrième; à $4^h\ 49^m$, le soleil se lève et la quatrième veille finit.

Division du jour le 16 août. — On cherche la date dans la colonne indicatrice de droite, intitulée Jours. On conclut de la ligne en face : à $4^h\ 49^m$, lever du soleil, commencement de la première heure; la troisième heure finit à $8^h\ 25^m$; la sixième heure à midi; la neuvième heure à $3^h\ 35^m$; à $7^h\ 11^m$, le soleil se couche.

Au solstice d'été, chaque veille embrasse deux de nos heures; au solstice d'hiver, elle en embrasse quatre.



Appendice C.

TABLEAU DES DATES.

(Les événements de date certaine sont imprimés en *italiques.*)

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
An 705.	An 50.		
7 janvier.	12 décembre.	*Sénatus-consulte rendu contre César; les tribuns du peuple s'enfuient de Rome dans la nuit du 7 au 8 janvier* (12 au 13 décembre julien).	
11 —	16 —	César apprend par courrier, dans la nuit du 10 au 11 janvier (15 au 16 décembre julien), la nouvelle de la séance du 7 janvier (12 décembre julien); il rapproche de la frontière la 13ᵉ légion.	
12 —	17 —	Passage du Rubicon, prise d'Ariminum à la pointe du jour. Les tribuns du peuple arrivent à Ariminum; trois cohortes occupent Pisaurum; Marc Antoine part pour Arretium avec cinq cohortes.	
13 —	18 —	2ᵉ étape de Marc Antoine; occupation de Fanum et marche vers le Picenum.	Pompée fait partir de Rome Lucius César et Roscius, chargés d'une mission auprès de César.
14 —	19 —	3ᵉ étape de Marc Antoine; occupation d'Ancona; une cohorte à Ancona, une à Fanum, une à Pisaurum.	
15 —	20 —	4ᵉ étape de Marc Antoine et prise d'Arretium; César, à Ariminum, reçoit la nouvelle de l'occupation d'Ancona.	La nouvelle du passage du Rubicon et de la prise d'Ariminum arrive à Rome; panique.
16 —	21 —	César reçoit la nouvelle de la prise d'Arretium; il apprend qu'Iguvium est occupée par l'ennemi et charge Curion de s'en emparer avec trois cohortes. Curion concentre ses forces à Fanum.	La nouvelle de l'occupation de Pisaurum et d'Ancona arrive à Rome.
17 —	22 —	Curion achève la concentration. Lucius César et Roscius, envoyés de Pompée, arrivent à Ariminum.	*La nouvelle de la prise d'Arretium arrive à Rome; Pompée quitte Rome.*
18 —	23 —	1ʳᵉ étape de Curion sur Iguvium...........	*Les consuls partent pour Capoue.*
19 —	24 —	2ᵉ étape de Curion. Lucius César et Roscius partent d'Ariminum pour aller rejoindre Pompée.	
20 —	25 —	3ᵉ étape de Curion et prise d'Iguvium.	
21 —	26 —	César, à Ariminum, reçoit la nouvelle de la prise d'Iguvium et celle de l'abandon de Rome par Pompée et les consuls.	

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
An 705.	An 50.		
22 janvier.	27 décembre.	César envoie à Marc Antoine (à Arretium) et à Curion (à Iguvium) les ordres de concentration vers Ancona.	Les consuls arrivent à Teanum; Pompée et Labienus s'y trouvent.
23 —	28 —	Marc Antoine et Curion reçoivent les ordres de concentration.	Lucius César arrive à Teanum; réponse faite aux propositions de César. *Pompée et Labienus partent pour Larinum.*
24 —	29 —	Marc Antoine part d'Arretium..............	Les consuls arrivent à Capoue.
25 —	30 —	2e étape de Marc Antoine..................	Pompée arrive à Larinum, y établit son quartier général.
26 —	31 —	3e étape de Marc Antoine.	
	An 49.		
27 —	1er janvier.	4e étape de Marc Antoine.	
28 —	2 —	5e étape de Marc Antoine.	
29 —	3 —	6e étape de Marc Antoine. Lucius César arrive à Ariminum, porteur de la réponse aux propositions de César.	
1er février.	4 —	7e étape de Marc Antoine; concentration des dix cohortes de la 13e légion vers Ancona.	
2 —	5 —	Repos de la 13e légion à Ancona. César l'y rejoint.	
3 —	6 —	César marche avec la 13e légion sur Auximum; occupation de la ville.	Pompée transporte son quartier général à Luceria.
4 —	7 —	Marche d'Auximum sur Firmum............	Pompée expédie à Domitius ses premières instructions: il l'engage à venir le rejoindre avec toutes ses troupes.
5 —	8 —	2e étape sur Firmum; occupation de la ville. César est rejoint par la 12e légion.	Lentulus Spinther apprend que César marche sur Asculum; il évacue la place. Vibullius achève de réunir les cohortes du Picenum, y joint les débris de Lentulus et se retire sur Corfinium.
6 —	9 —	Marche de Firmum sur Truentum et Asculum..	Marche forcée de Vibullius sur Corfinium. Domitius reçoit les premières instructions de Pompée.
7 —	10 —	2e étape..................................	Deuxième marche forcée de Vibullius sur Corfinium.
8 —	11 —	3e étape; entrée à Asculum................	Vibullius fait une dernière marche forcée, se jette dans Corfinium. Domitius envoie Q. Fabius annoncer à Pompée son départ pour le lendemain.
9 —	12 —	Séjour à Asculum........................	Domitius revient sur sa résolution et reste à Corfinium. Vibullius expédie à Pompée la nouvelle du changement de résolution de Domitius.
10 —	13 —	Marche sur Corfinium....................	Q. Fabius arrive à Luceria; il annonce à Pompée que Domitius a dû se mettre en route la veille.
11 —	14 —	2e étape..................................	Pompée reçoit la nouvelle expédiée par Vibullius l'avant-veille, apprend par là que Domitius reste à Corfinium; il écrit à Domitius, l'invite à rejoindre.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
AN 705.	AN 49.		
12 février.	15 janvier.	3ᵉ étape..................................	Pompée écrit aux consuls, se plaint de Domitius, leur annonce son intention de concentrer l'armée à Brundisium et de passer en Grèce.
13 —	16 —	4ᵉ étape..................................	Domitius reçoit la lettre de Pompée expédiée l'avant-veille.
14 —	17 —	5ᵉ étape..................................	Domitius envoie à Pompée une première lettre où il l'informe de ses projets; plus tard une seconde lettre où il fait savoir que César marche sur Corfinium; il demande du secours.
15 —	18 —	6ᵉ étape. *César campe à Corfinium*..........	Domitius expédie à Pompée une lettre par des gens du pays pour l'informer que César campe à Corfinium. Les consuls partent de Capoue pour Brundisium.
16 —	19 —	Reddition de Sulmo et de sept cohortes.......	Pompée reçoit les deux lettres que Domitius a envoyées l'avant-veille; il lui répond de ne compter sur aucun secours et insiste pour que Domitius le rejoigne.
17 —	20 —	César est rejoint par la 8ᵉ légion et par d'autres renforts.	Pompée reçoit la lettre que Domitius a expédiée l'avant-veille; il lui répond de tout faire pour rejoindre. Il envoie aux consuls la lettre de Domitius.
19 —	22 —	....	La lettre envoyée par Pompée l'avant-veille arrive à Corfinium.
20 —	23 —	....	*Pompée est à Canusium;* les consuls ont rejoint l'armée d'Apulie.
21 —	24 —	*Capitulation de Corfinium. César se met en marche sur Brundisium.*	Pompée part pour Brundisium.
25 —	28 —	....	*Pompée arrive à Brundisium.*
1ᵉʳ mars.	1ᵉʳ février.	*César est à Arpi.*	
2 —	2 —	Neuf cohortes de Pompée passent à César.	
4 —	4 —	....	Trente cohortes, les consuls, les sénateurs s'embarquent à Brundisium.
7 —	7 —	....	Le premier convoi de Pompée met à la voile pour Dyrrhachium.
9 —	9 —	*César arrive à Brundisium avec six légions.* Travaux d'investissement.	
17 —	17 —	La flotte de Pompée rentre à Brundisium; Pompée s'embarque et part pour Dyrrhachium avec vingt cohortes. *Prise de Brundisium.*	
18 —	18 —	César part pour Rome.	
25 —	25 —	*César est à Capoue.*	
27 —	27 —	*César est à Sinuessa.*	
28 —	28 —	César se rend à Formiæ; son entrevue avec Cicéron; il part pour Pedum.	
31 —	2 mars.	César arrive à Rome.	
1ᵉʳ avril.	3 —	*Ouverture du sénat.*	
2 —	4 —	*Deuxième séance du sénat.*	
3 —	5 —	*Troisième séance du sénat.*	

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 705.	An 49.	
4 avril.	6 mars.	César envoie à Fabius et à Trebonius l'ordre de concentrer leurs troupes à Narbo, et aux 13ᵉ, 12ᵉ, 8ᵉ légions l'ordre de partir pour la Gaule.
7 —	9 —	*César part pour la Gaule.*
10 —	12 —	Les 13ᵉ, 12ᵉ, 8ᵉ légions partent du midi de l'Italie pour la Gaule.
16 —	18 —	*César n'est pas encore arrivé à Massilia.*
19 —	21 —	César arrive à Massilia. Trebonius part de la Saône avec ses trois légions pour aller rejoindre Fabius à Narbo.
20 —	22 —	César négocie avec les autorités de Massilia.
21 —	23 —	César envoie à Trebonius l'ordre de se porter sur Massilia, et aux 13ᵉ, 12ᵉ, 8ᵉ légions, l'ordre de rejoindre Fabius. Ordre de construire douze galères à Arelate.
22 —	24 —	Curion débarque en Sicile.
23 —	25 —	Trebonius reçoit l'ordre qui le dirige sur Massilia. *Caton quitte la Sicile;* Curion s'en empare.
4 mai.	4 avril.	Trebonius arrive à Massilia; commencement du siége de Massilia.
5 —	5 —	César envoie à Fabius l'ordre de partir pour l'Espagne.
10 —	10 —	Fabius part de Narbo pour l'Espagne.
20 —	20 —	Fabius campe sur le Segre près d'Ilerda. Valerius s'empare de la Sardaigne.
25 —	25 —	Les douze galères sont achevées à Arelate.
28 —	28 —	Les douze galères arrivent à Massilia.
5 juin.	6 mai.	César part de Massilia pour rejoindre l'armée d'Espagne.
16 —	17 —	Les 13ᵉ, 12ᵉ, 8ᵉ légions arrivent au camp de Fabius, près d'Ilerda.
20 —	21 —	*Rupture d'un des deux ponts de Fabius; combat d'Alcoletge.*
22 —	23 —	*César arrive au camp de Fabius.*
23 —	24 —	*Marche de César sur Ilerda; il construit un camp en face et près de l'ennemi* (1ᵉʳ jour).
24 —	25 —	*Deuxième jour de la construction du camp.*
25 —	26 —	*Troisième jour de la construction du camp et achèvement.*
26 —	27 —	Combats de Puig Bordel et d'Ilerda.
27 —	28 —	Première bataille navale de Massilia.
28 —	29 —	Pluies abondantes.
28 juin au 6 juillet.	29 mai au 5 juin.	Inondations; César est coupé de ses communications; disette.
3 au 9 juillet.	2 au 8 juin.	Construction de bateaux d'osier.
6 —	5 —	César reçoit la nouvelle de la victoire navale de Massilia.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 705.	An 49.	
10 juillet.	9 juin.	Les bateaux d'osier sont transportés à San Llorens.
11 et 12 juillet.	10 et 11 juin.	Construction d'un pont à San Llorens.
13 —	12 —	Les convois attardés sont conduits au camp d'Ilerda.
14 au 17 juillet.	13 au 16 juin.	Soumission de plusieurs cités. On apprend à Rome la nouvelle des embarras de César.
18 et jours suivants.	17 et jours suivants.	Travaux exécutés pour rendre le Segre guéable.
21 juillet.	20 juin.	Afranius prend le parti de se retirer au delà de l'Ebre.
22 —	21 —	Afranius fait passer deux légions sur la gauche du Segre.
25 —	24 —	Afranius porte toute l'armée sur la gauche du Segre.
26 —	25 —	Afranius se met en marche sur Octogesa; César passe le Segre et poursuit.
27 —	26 —	Les chefs des deux armées font faire la reconnaissance de la contrée.
28 —	27 —	César tourne l'ennemi et le coupe de l'Ebre.
29 —	28 —	Les deux armées s'abouchent; Afranius rétrograde sur Ilerda; César le suit et l'arrête dans sa marche.
30 —	29 —	Afranius s'efforce à modifier la mauvaise assiette de son camp. Travaux de César pour l'investir.
31 —	30 —	Continuation des travaux d'investissement; souffrances de l'armée d'Afranius. Seconde bataille navale de Massilia.
1er août.	1er juillet.	Les deux armées se rangent en bataille.
2 —	2 —	César fait achever l'investissement. *Capitulation d'Afranius.*
3 et 4 août.	3 et 4 juillet.	*Licenciement d'un tiers de l'armée d'Afranius.*
5 —	5 —	Curion part de Sicile pour l'expédition d'Afrique.
7 —	7 —	Le reste de l'armée d'Afranius part d'Ilerda, est conduit au Var escorté par quatre légions.
8 —	8 —	Curion débarque à Anquillaria; se met en marche sur Utica.
9 —	9 —	Cassius part d'Ilerda pour la Bétique avec deux légions; César prend les devants avec 600 chevaux.
12 —	12 —	Curion arrive sur le Bagrada, reconnaît le camp Cornélien.
13 —	13 —	Curion campe à Utica.
14 —	14 —	Tentative de Varus pour embaucher les troupes de Curion.
15 —	15 —	Harangue de Curion à ses troupes.
16 —	16 —	Curion offre la bataille.
17 —	17 —	Curion se dispose à assiéger Utica.

IMPRIMERIE NATIONALE.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 705.	An 49.	
18 août.	18 juillet.	Curion se retire au camp Cornélien, envoie demander des renforts en Sicile.
20 —	20 —	Bataille du Bagrada; mort de Curion.
7 septembre.	5 août.	César arrive à Corduba avec sa cavalerie.
9 —	7 —	César part pour Gades.
11 —	9 —	Cassius arrive à Corduba avec ses deux légions.
14 —	12 —	Cassius part pour Gades avec ses deux légions.
17 —	15 —	César arrive à Gades.
22 —	20 —	L'armée d'Afranius prisonnière arrive au Var; son licenciement.
23 —	21 —	Cassius arrive à Gades avec ses deux légions.
25 —	23 —	César part de Gades par mer avec les deux légions de Cassius.
1er octobre.	28 —	César et les deux légions débarquent à Tarraco.
2 —	29 —	César séjourne à Tarraco.
3 —	30 —	César part de Tarraco; se rend *par terre* à Narbo et Massilia.
8 —	4 septembre.	Les quatre légions venues d'Ilerda partent du Var, s'acheminent vers l'Italie.
10 —	6 —	Reddition de Massilia.
25 —	21 —	César arrive à Massilia.
28 —	24 —	Les quatre légions venues d'Ilerda arrivent à Placentia.
30 —	26 —	Le courrier part de Placentia pour Massilia porteur de la nouvelle de la révolte des troupes.
4 novembre.	1er octobre.	Le courrier arrive à Massilia.
5 —	2 —	Les trois légions de Trebonius partent de Massilia pour Brundisium.
6 —	3 —	César part pour Placentia.
14 —	11 —	César arrive à Placentia.
15 et 16 nov.	12 et 13 oct.	César apaise la révolte des troupes.
16 —	13 —	Les quatre légions de Placentia partent pour Brundisium.
20 —	17 —	César part de Placentia pour Rome.
2 décembre.	28 —	César arrive à Rome.
13 —	8 novembre.	César part pour Brundisium.
20 —	15 —	Les quatre légions venues de Placentia arrivent à Brundisium.
22 —	17 —	César arrive à Brundisium.
25 —	20 —	Embarquement de cinq légions, dont une de nouvelle création.
28 —	23 —	Les deux légions venues de la Bétique arrivent à Brundisium. Elles s'embarquent.
An 706.		
1er janvier.	25 —	*La flotte est encore à l'ancre, retenue par les vents du sud.*
4 —	28 —	*César met à la voile le soir, pour l'Épire, avec le premier convoi.*



DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
An 706.	An 49.		
5 janvier.	29 novembre.	César débarque à Palæste, ordonne à Calenus de ramener la flotte à Brundisium, se met en marche sur Oricum.	L'armée de Pompée est en marche vers le littoral.
6 —	30 —	César arrive à Oricum le matin. Torquatus rend la place. César envoie Vibullius en mission auprès de Pompée et marche sur Apollonia.	Bibulus détruit trente vaisseaux de la flotte de César.
7 —	1er décembre.	César arrive à Apollonia; reddition de la ville. Vibullius rejoint Pompée en Candavie.	Pompée dirige l'armée sur Apollonia; elle marche toute la nuit.
8 —	2 —	César part d'Apollonia, marche sur Dyrrhachium. Les trois légions venues de Massilia arrivent à Brundisium.	Pompée continue sa marche sans interruption même la nuit suivante.
9 —	3 —	César continue sa marche sur Dyrrhachium....	Pompée apprend qu'Apollonia s'est rendue et marche sur Dyrrhachium; il y arrive.
10 —	4 —	César apprend que Pompée l'a devancé à Dyrrhachium; il rebrousse chemin vers l'Apsus.	
11 —	5 —	César établit son camp sur la rive gauche de l'Apsus, se dispose à y hiverner en attendant ses renforts.	
12 janvier au 8 février.	Courant de décembre.	César parcourt l'Épire avec une légion. Négociations de Bibulus et Libon.	Pompée vient camper sur la rive droite de l'Apsus.
	An 48.		
9 février au 11 mars.	Janvier.	Les deux armées restent campées sur l'Apsus. Tentative de Libon sur Brundisium. Insuccès de la mission de Vibullius.	
12 au 25 mars.	1er au 14 février.	Les deux armées restent campées sur l'Apsus. Mort de Bibulus.	
26 —	15 —	Marc Antoine met à la voile avec quatre légions et 800 chevaux.	
27 —	16 —	Marc Antoine débarque à Nymphæum, entre à Lissus. Désastre de la flotte de Coponius.	
28 —	17 —	Marc Antoine expédie des courriers à César et attend des ordres.	
29 —	18 —	César et Pompée apprennent la présence de Marc Antoine à Lissus. César lui envoie ses ordres pour la jonction.	
30 —	19 —	César et Pompée lèvent leurs camps : César pour rallier Marc Antoine, Pompée pour s'opposer à la jonction.	
31 —	20 —	César et Pompée continuent chacun leur marche. Marc Antoine reçoit les ordres de César; part de Lissus.	
1er avril.	21 —	Les trois armées continuent leur marche. Pompée et Marc Antoine arrivent à proximité l'un de l'autre.	
2 —	22 —	Pompée épie Marc Antoine. Celui-ci, apprenant que Pompée campe à proximité, en expédie l'avis à César et reste dans son camp. César reçoit le courrier de Marc Antoine.	

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
An 706.	An 48.		
3 mars.	23 février.	César se porte vers Marc Antoine et le rejoint..	Pompée décampe et se porte sur Dyrrhachium.
4 —	24 —	César rebrousse avec toute l'armée vers le Genusus, à Scampa.	
5 —	25 —	Pompée se porte sur Asparagium et y campe.	
6 —	26 —	César détache deux légions en Macédoine, une en Thessalie et cinq cohortes en Étolie.	
7 —	27 —	César, ayant appris que Pompée campe à Asparagium, s'y porte.	
8 —	28 —	Deuxième jour de marche sur Asparagium. Cnæus Pompée prend ou détruit les galères de César à Oricum.	
9 —	1er mars.	Troisième jour de marche. César arrive à Asparagium, campe sur la rive gauche du Genusus, tout près de Pompée.	
10 —	2 —	César offre en vain la bataille.	
11 —	3 —	César marche pour couper Pompée de Dyrrhachium ou pour le rejeter sur la place.	Cnæus Pompée brûle trente vaisseaux de charge à Lissus.
12 —	4 —	César coupe de Dyrrhachium Pompée qui a levé son camp la nuit du 3 au 4 mars pour couvrir la place. César campe près de Dyrrhachium, sur le bord de la mer.	Pompée campe à Petra.
13 avril au 10 mai.	Court de mars.	Travaux de César pour investir le camp de Pompée. César envoie deux de ses lieutenants en Épire pour les approvisionnements de blé.	Travaux correspondants de Pompée.
11 mai au 9 juin.	Avril.	Continuation des travaux. Combat pour la possession de la colline de Tilai; César est obligé d'étendre sa ligne d'investissement.	
10 au 24 juin.	1er au 15 mai.	Continuation des travaux. Pompée envoie sa cavalerie à Dyrrhachium.	
25 —	16 —	Tentative de César contre Dyrrhachium.......	Pompée attaque le centre de la ligne d'investissement. Il est obligé de camper en dehors de ses lignes avec les troupes qui ont combattu.
26 juin au 1er juillet.	17 au 21 mai.	César barre les deux accès de la presqu'île de Dyrrhachium.	Pompée fortifie le camp qu'il occupe en dehors de ses lignes.
2 —	22 —	Pompée, dans la nuit du 21 au 22 mai, se retire dans l'enceinte de ses lignes. Il fait rentrer sa cavalerie au camp de Petra.	
3, 4, 5 juill.	23, 24, 25 mai.	César offre chaque jour la bataille. Désertion de deux chefs allobroges, laquelle décide Pompée à attaquer l'extrême gauche des lignes de César.	
6 —	26 —	Pompée attaque et perce l'extrême gauche des lignes de César. Double défaite de César. Il lève le blocus et bat en retraite sur Apollonia.	
7 —	27 —	Premier jour de retraite..................	Pompée poursuit.
8 —	28 —	Deuxième jour de retraite................	Pompée perd un jour pour la poursuite.
9 —	29 —	Troisième jour de retraite. César arrive à Apollonia.	



DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.		
An 706.	An 48.		
10 juillet.	30 mai.	César séjourne à Apollonia................	Pompée renonce à la poursuite et rebrousse chemin sur Asparagium.
11 —	31 —	César séjourne à Apollonia. Il envoie des courriers à Domitius pour l'informer de ses projets.	
12 —	1er juin.	César part d'Apollonia pour rallier Domitius, qui, ignorant les événements, quitte la vallée de l'Haliacmon et se porte sur Heraclea.	
13 —	2 —	Pompée apprend la nouvelle du départ de César.	
14 —	3 —	Pompée part d'Asparagium pour rallier Scipion.	
18 —	7 —	César arrive à Æginium.	
19 —	8 —	César reste à Æginium à attendre Domitius....	Pompée arrive à Heraclea.
20 —	9 —	....	Pompée part d'Heraclea. Domitius, qui y marche en sens opposé, est averti et lui échappe.
21 —	10 —	Domitius se dirige vers le sud.............	Pompée continue sa marche vers la Thessalie.
24 —	13 —	Domitius arrive à Æginium où il rejoint César.	
25 —	14 —	Repos à Æginium.	
26 —	15 —	César marche sur Gomphi. Prise et sac de la ville.	
27 —	16 —	César marche sur Metropolis. Reddition de la ville.	
28 —	17 —	César se dirige sur Pharsale.	
29 —	18 —	César campe sur l'Énipée, près de Pharsale.	
1er août.	21 —	Pompée arrive à Larissa, où il rejoint Scipion.	
2 et 3 août.	22 et 23 juin.	Pompée séjourne à Larissa.	
4 —	24 —	Pompée part de Larissa, se porte sur l'Énipée supérieur.	
5 —	25 —	Pompée campe sur l'Énipée supérieur, à 30 stades de César.	
6, 7, 8 août.	26, 27, 28 juin.	César présente la bataille.	
9 —	29 —	*Bataille de Pharsale.*	
10 —	30 —	*Capitulation des troupes de Pompée; il se rend par mer à Amphipolis. César arrive à Larissa.* Il fait partir un courrier pour demander une légion à Calenus (vers Ægira).	
11 —	1er juillet.	César séjourne à Larissa, donne ses instructions, particulièrement à Marc Antoine.	
12 —	2 —	Pompée arrive à Amphipolis. César part de Larissa à la poursuite de Pompée, à grandes journées avec la cavalerie : la 6e légion suit à moins grandes journées.	
13 —	3 —	Pompée part d'Amphipolis pour Mytilène.	
15 —	5 —	La légion demandée à Calenus se met en route.	
16 —	6 —	Pompée arrive à Mytilène vers le soir.	
17 —	7 —	Pompée est retenu à Mytilène par le mauvais temps.	

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
AN 706.	AN 48.	
18 août.	8 juillet.	César arrive à Amphipolis avec la cavalerie. Labienus apporte à Dyrrhachium la nouvelle de la bataille de Pharsale. Évacuation de la place par Caton, qui part pour Corcyra. La légion envoyée par Calenus arrive à Larissa.
19 —	9 —	Pompée part de Mytilène pour la Cilicie. Repos de la cavalerie de César à Amphipolis.
20 —	10 —	La 6ᵉ légion arrive à Amphipolis.
21 —	11 —	Repos de la 6ᵉ légion.
22 —	12 —	La 6ᵉ légion et la cavalerie se remettent en marche.
28 —	18 —	Pompée arrive à Attalia.
9 septembre.	28 —	César arrive à l'Hellespont avec la 6ᵉ légion et la cavalerie.
10 au 17 sept.	29 juillet au 5 août.	César organise les moyens de traverser l'Hellespont.
12 —	31 juillet.	Pompée part d'Attalia pour la Cilicie.
17 —	5 août.	La légion envoyée par Calenus arrive à l'Hellespont.
18 —	6 —	César traverse l'Hellespont avec ses deux légions et la cavalerie. Cassius se rend avec sa flotte.
19 au 25 sept.	7 au 13 août.	César séjourne en Asie.
19 —	7 —	César envoie l'ordre à Gabinius, à Brundisium, de secourir l'Illyrie.
21 —	9 —	Caton part pour Patræ.
22 —	10 —	Caton arrive à Patræ.
23 —	11 —	Pompée arrive à l'île de Chypre.
26 —	14 —	César, avec ses deux légions et sa cavalerie, met à la voile dans un port d'Asie pour l'Égypte.
26 —	14 —	Pompée part de l'île de Chypre pour l'Égypte.
28 —	16 —	*Pompée arrive au promontoire Casius, près Pelusium. Mort de Pompée.*
29 —	17 —	César part de Rhodes, vers le soir, pour Alexandrie.
4 octobre.	21 —	César arrive à Alexandrie de grand matin, reste à l'ancre au large.
5 —	22 —	César débarque, s'établit au palais royal. Tumulte dans Alexandrie.
5 et 6 oct.	22 et 23 août.	Troubles d'Alexandrie.
7 —	24 —	Troubles d'Alexandrie. César se décide à régler le différend égyptien : il appelle à Alexandrie Ptolémée et Cléopâtre.
12 —	29 —	Ptolémée arrive à Alexandrie.
15 —	1ᵉʳ septembre.	Cléopâtre arrive à Alexandrie.
17 —	3 —	César essaye de réconcilier Ptolémée et Cléopâtre.
18 —	4 —	Nouveaux troubles à Alexandrie.
19 —	5 —	César rend le gouvernement d'Égypte en commun à Ptolémée et Cléopâtre.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 706.	An 48.	
20 octobre.	6 septembre.	Gabinius reçoit les ordres de César pour secourir l'Illyrie.
21 —	7 —	Pothin envoie par mer à Pelusium pour appeler à Alexandrie l'armée aux ordres d'Achillas.
25 —	11 —	Caton quitte Patræ, part pour la Libye.
25 —	11 —	L'armée égyptienne part de Pelusium pour Alexandrie, sous les ordres d'Achillas.
28 —	14 —	César cherche à obtenir la soumission d'Achillas par ordre du roi.
2 novembre.	19 —	Achillas fait mettre à mort les envoyés du roi.
5 —	22 —	Caton arrive sur les côtes de la Cyrénaïque.
6 —	23 —	César s'empare de la personne du roi; il dépêche en Asie pour demander à Domitius de lui envoyer des troupes.
9 —	26 —	L'armée égyptienne arrive à Alexandrie, s'établit dans la ville.
10 —	27 —	Achillas attaque le quartier du palais royal; cherche à s'emparer de la flotte égyptienne.
11 —	28 —	César se retranche; il brûle la flotte égyptienne; il demande des vaisseaux à Rhodes, en Syrie, en Cilicie, des archers, de la cavalerie, des vivres.
12 —	29 —	César est nommé dictateur.
12 et jours suivants.	29 et jours suivants.	César continue à se retrancher. Il s'efforce de gagner du terrain dans le marais qui coupe Alexandrie en deux parties.
17 —	3 octobre.	César fait exécuter Pothin.
27 —	14 —	César reçoit à Alexandrie sa nomination à la dictature.
28 —	15 —	Domitius fait partir la 37ᵉ légion pour Alexandrie.
29 —	16 —	César envoie à Marc Antoine sa nomination de *magister equitum*.
2 décembre.	18 —	Arsinoé fait assassiner Achillas, donne le commandement de l'armée à Ganymède.
3 —	19 —	Ganymède fait travailler à couper l'eau à l'armée romaine.
4 —	20 —	Caton part de la Cyrénaïque par mer pour la province d'Afrique. Dispersion de sa flotte.
8 —	24 —	César fait creuser des puits pour trouver de l'eau.
10 —	26 —	La 37ᵉ légion arrive à l'ouest d'Alexandrie.
11 —	27 —	César rallie la 37ᵉ légion. Combat naval.
16 —	1ᵉʳ novembre.	La flotte de Caton se retrouve réunie après sa dispersion. Caton décide de gagner la province d'Afrique par terre.
19 —	4 —	Domitius part de Comana du Pont où il a concentré ses quatre légions; il se porte sur Nicopolis.
20 —	5 —	Pharnace campe à Nicopolis.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
AN 706.	AN 48.	
23 décembre.	8 novembre.	Domitius campe à 7 milles de Nicopolis. Embuscade de Pharnace.
24 —	9 —	Domitius se rapproche de Nicopolis.
25 —	10 —	Pharnace intercepte le courrier de César à Domitius.
26 —	11 —	Pharnace se fortifie à Nicopolis.
28 —	13 —	Bataille de Nicopolis.
29 —	14 —	Gabinius arrive en Illyrie.
AN 707.		
6 janvier.	20 —	Bataille navale du port Eunoste. César s'empare de l'île de Pharos, fait raser le faubourg.
7 —	21 —	César attaque l'extrémité méridionale de l'Heptastade. Son échec.
8 —	22 —	Combats journaliers dans Alexandrie.
16 —	30 —	Caton part (soit de Bérénice) par terre pour la province d'Afrique.
17 —	1er décembre.	César accorde aux Alexandrins la liberté du roi.
20 —	4 —	Désastre de Gabinius en Illyrie.
3 février.	16 —	Les Alexandrins embusquent des galères vers Canope pour intercepter les convois de César.
6 —	19 —	Bataille navale de Canope.
16 —	29 —	Caton arrive à Leptis en Libye.
	AN 47.	
21 —	3 janvier.	Ptolémée est informé de la marche de Mithridate de Pergame; il envoie une armée pour le combattre.
23 —	5 —	Vatinius part de Brundisium avec sa flotte pour l'Illyrie.
2 mars.	12 —	Mithridate arrive à Pelusium.
6 —	16 —	Mithridate s'empare de Pelusium.
9 —	19 —	Mithridate part de Pelusium.
15 —	25 —	Bataille du Camp des Juifs.
16 —	26 —	Bataille de l'île de Taurus entre Vatinius et Marc Octave.
18 —	28 —	César et Ptolémée reçoivent la nouvelle de la bataille du Camp des Juifs.
19 —	29 —	Ptolémée part d'Alexandrie à la rencontre de Mithridate. César fait de même pendant la nuit du 29 au 30.
23 —	2 février.	César rejoint Mithridate : il campe en face de Ptolémée.
24 —	3 —	Bataille du Nil.
25 —	4 —	César part du champ de bataille avec la cavalerie pour Alexandrie.
26 —	5 —	Seconde journée de marche.
27 —	6 —	*César arrive à Alexandrie. Reddition de la ville.*
22 avril.	4 mars.	Caton part de Leptis en Libye pour la province d'Afrique.



DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 707.	An 47.	
Fin de mars.	Commencemt d'avril.	Caton arrive à Utica. Scipion est nommé au commandement de l'armée d'Afrique.
28 juin.	9 mai.	César part d'Alexandrie pour la Syrie, par mer, avec la 6e légion.
13 juillet.	23 —	César arrive à Antioche. Il y trouve les rapports de Marc Antoine.
13, 14, 15 juillet.	23, 24, 25 mai.	César séjourne à Antioche. Il envoie l'ordre aux deux légions qui sont en Asie de se rapprocher des frontières du Pont. Marcus Gallius est chargé d'une mission en Italie.
16 —	26 —	César part d'Antioche pour la Cilicie.
17 —	27 —	César arrive à Tarsus.
18 —	28 —	César séjourne à Tarsus. La 6e légion part de Tarsus pour les frontières du Pont.
18, 19 juillet.	28, 29 mai.	César séjourne à Tarsus. Marcus Gallius part d'Antioche pour Brundisium.
20 —	30 —	César part de Tarsus pour rejoindre l'armée.
22 —	1er juin.	César arrive à Mazaca.
23 —	2 —	César séjourne à Mazaca.
24 —	3 —	César se rend à Comana de Cappadoce.
25 —	4 —	César, à Comana, règle les affaires politiques et religieuses.
26 —	5 —	César part de Comana pour rejoindre l'armée.
28 —	7 —	Entrevue de Dejotarus et de César. César lui demande des troupes. La 6e légion arrive aux frontières du Pont.
29 —	8 —	César arrive dans le Pont, au lieu de concentration de l'armée.
30 —	9 —	César achève de concentrer l'armée à 200 stades de Zela. Pharnace lui envoie des députés.
31 —	10 —	Première marche sur Zela.
1er août.	11 —	Seconde marche sur Zela. César campe à 5 milles de Pharnace.
2 —	12 —	*César s'établit à 1,000 pas de Pharnace. Bataille de Zela.*
3 —	13 —	*César part du champ de bataille pour la province d'Asie avec un détachement de cavalerie.*
10 —	20 —	César arrive à Ancyra.
14 —	24 —	César part d'Ancyra. Marcus Gallius arrive à Brundisium.
16 —	26 —	Sylla est reçu à coups de pierres par la 12e légion.
20 —	30 —	César arrive à Nicæa.
24 —	4 juillet.	César part de Nicæa pour un des ports d'Asie.
29 —	9 —	Sylla et Messalla arrivent à Brundisium.
5 septembre.	14 —	César s'embarque pour la Grèce.
9 —	18 —	César arrive à Athènes.
19 —	28 —	César part de Patræ.
21 —	30 —	César arrive à Tarente.

IMPRIMERIE NATIONALE.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 707.	An 47.	
22 septembre.	31 juillet.	César se rend à Brundisium par terre.
23 —	1er août.	Entrevue de César et de Cicéron, venu à sa rencontre. César arrive à Brundisium.
24 —	2 —	César séjourne à Brundisium.
25 —	3 —	César part pour Rome.
4 octobre.	11 —	César arrive à Rome.
14 —	21 —	Les légions révoltées marchent sur Rome.
22 —	29 —	Les légions révoltées arrivent à Rome. Scène du Champ de Mars où César apaise la révolte.
4 décembre.	10 octobre.	César part de Rome pour la Sicile.
17 —	23 —	*César arrive à Lilybæum.*
25 —	31 —	*César met à la voile pour l'Afrique.*
28 —	3 novembre.	*César débarque à Hadrumetum, y campe.*
An 708.		
1er janvier.	5 —	*César se porte sur Ruspina, y met garnison et y campe.* La nouvelle de son débarquement arrive à Utica.
2 —	6 —	*César se porte sur Leptis.*
3 —	7 —	*César retourne à Ruspina, s'embarque le soir avec sept cohortes.* Scipion part d'Utica avec l'armée pour Hadrumetum.
4 —	8 —	*César est rejoint par le reste de son convoi; il retourne à Ruspina. Bataille de Ruspina.*
5 et jours suivants.	9 et jours suivants.	César fortifie son camp de Ruspina.
9 janvier.	13 novembre.	Scipion arrive à Hadrumetum.
10 —	14 —	Scipion séjourne à Hadrumetum.
12 —	16 —	Scipion rejoint Labienus et Petreius; il campe à 3 milles de César.
14 à 18 janv.	18 à 22 nov.	Scipion fait parade d'offrir la bataille.
16 et jours suivants.	20 et jours suivants.	Disette de l'armée de César.
19 janvier.	23 novembre.	Caius Messius s'empare d'Achulla. Considius l'assiège.
19 à 22 janv.	23 à 26 nov.	Désertion parmi les Numides et les Gétules.
22 —	26 —	César est rejoint par les 13e et 14e légions.
23 —	27 —	Scipion décampe, prend position à Uzita.
25 —	29 —	*César, le soir, donne l'ordre à l'armée de se tenir prête à décamper.*
26 —	30 —	*César quitte le camp de Ruspina, s'empare de l'origine de la chaîne de collines opposée à Uzita. Combat contre la cavalerie de Labienus.*
27 —	1er décembre.	*César provoque Scipion à la bataille.*
28 et jours suivants.	2 et jours suivants.	César continue à s'approcher d'Uzita par les hauteurs.
1er février.	4 décembre.	Violent orage qui force l'armée de César à suspendre les travaux pendant plusieurs jours.
17 —	20 —	Juba rejoint Scipion à Uzita.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 708.	An 47.	
18 février.	21 décembre.	Scipion range en bataille son armée et celle de Juba.
20 —	23 —	César campe sur le bas des hauteurs, en face d'Uzita.
21 —	24 —	Embuscade de Labienus. César s'empare de la colline de Sidi Ahmed ben Djba.
23 —	26 —	César commence à conduire deux retranchements depuis son camp jusqu'à Uzita.
26 —	29 —	Attaque de Scipion le soir, dans la plaine d'Uzita.
27 —	30 —	Nombreuses désertions dans l'armée de Scipion.
28 —	31 —	César est rejoint par les 9e et 10e légions.
	An 46.	
1er mars.	1er janvier.	Les travaux dans la plaine d'Uzita tirent à leur fin.
3 —	3 —	César fait camper cinq légions hors de portée de trait d'Uzita; commence le siège de la place.
6 —	6 —	Désertions dans l'armée de Scipion.
7 —	7 —	Scipion et César rangent leurs armées en bataille, à 300 pas seulement l'une de l'autre.
8 —	8 —	Varus brûle les vaisseaux de charge de César à Leptis.
9 —	9 —	Revanche de César : il brûle des vaisseaux de charge ennemis à Hadrumetum.
11 —	11 —	César est rejoint par les 7e et 8e légions.
12 —	12 —	Échec de Labienus tendant une embuscade.
14 —	14 —	César lève le siège d'Uzita, se porte de grand matin sur Aggar, campe en plaine. Scipion va camper à Tegea.
17 —	17 —	César se porte sur Zeta par une marche de flanc. Il est attaqué pendant son retour au camp d'Aggar.
19 —	19 —	César présente la bataille en rase campagne.
21 —	21 —	*César passe la revue de l'armée.*
22 —	22 —	*César offre la bataille.*
23 —	23 —	*César se porte sur Sarsura, s'empare de la ville.*
24 —	24 —	*César se porte sur Thysdrus, campe à 4 milles.*
25 —	25 —	*César retourne au camp d'Aggar.*
26 —	26 —	*César rentre au camp d'Aggar.*
27 —	27 —	César reçoit 4,000 légionnaires de renfort.
31 —	31 —	César présente de nouveau la bataille en plaine. Combat de cavalerie.
4 avril.	4 février.	*César se porte sur Thapsus la nuit du 3 au 4, investit la place. Scipion s'y porte par les hauteurs, campe à 12 kilomètres au sud de la ville.*
5 —	5 —	*Scipion contourne le lac d'eau salée, arrive sur le bord septentrional, établit deux camps.*
6 —	6 —	*Scipion lève ses camps et se rapproche de Thapsus. Bataille de Thapsus.*



DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 708.	An 46.	
8 avril.	8 février.	*La nouvelle de la bataille de Thapsus arrive à Utica.*
9 —	9 —	*Caton réunit les Trois-Cents et les sénateurs.* César part du champ de bataille, marche sur Utica avec l'infanterie; Messalla prend les devants avec la cavalerie.
10 —	10 —	César s'empare d'Uzita.
11 —	11 —	César s'empare d'Hadrumetum.
12 —	12 —	Suicide de Caton.
14 —	14 —	Messalla arrive à Utica avec la cavalerie.
16 —	16 —	César arrive à Utica avec l'infanterie.
29 —	1er mars.	César reçoit à Utica des députés de Zama.
1er mai.	2 —	César part pour Zama avec la cavalerie.
5 —	6 —	César arrive à Zama.
6 et jours suivants.	7 et jours suivants.	Séjour à Zama.
13 mai.	14 mars.	César retourne à Utica.
17 —	18 —	César arrive à Utica.
13 juin.	14 avril.	*César s'embarque à Utica, part pour la Sardaigne.*
15 —	16 —	*César débarque à Caralis.*
27 —	28 —	*César met à la voile à Caralis pour retourner à Rome.*
25 juillet.	25 mai.	*César arrive à Rome.*
Août, septembre, octobre novembre et trois mois intercalaires.	Juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre.	César célèbre quatre triomphes, organise le gouvernement et entreprend des réformes. Cnæus Pompée réunit une armée et conquiert la Bétique.
1er décembre.	3 décembre.	César part de Rome pour l'Espagne.
27 —	29 —	César arrive à Obulco dans la Bétique.

An 709 (45).

1er janvier.	Le nouveau calendrier est mis en usage.
4 —	César envoie un renfort à Ulia.
8 —	César marche d'Obulco sur Corduba.
10 —	César arrive à Corduba, campe sur la rive droite du Bétis.
12 —	Cnæus Pompée lève le siège d'Ulia, se porte sur Corduba, y campe.
13 au 20 janvier.	Travaux et combats pour la possession du pont de Corduba.
21 —	César repasse le Bétis, marche sur Attegua, en commence le siège. Cnæus Pompée entre à Corduba.
27 —	Cnæus Pompée se porte sur Attegua; part tard dans la journée.
28 —	Cnæus Pompée arrive le matin à Attegua. Combat.

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
An 709 (45).		
29 janvier.		Cnæus Pompée met le feu à son camp dans la nuit du 28 au 29, passe le Salsum, va camper entre Attegua et Ucubis.
4 février.		Cnæus Pompée attaque Castra Postumiana.
5 —		César reçoit des renforts de cavalerie.
6 —		Cnæus Pompée se rapproche de Corduba.
19 —		Prise d'Attegua.
20 —		Cnæus Pompée se rapproche d'Ucubis. César se rapproche de Cnæus Pompée.
21 —		Cnæus Pompée fait exécuter 74 personnes à Ucubis.
29 —		César se rapproche encore de Cnæus Pompée.
4 mars.		*Combat sur les bords du Salsum.*
5 —		*Combat de Soricaria.*
6 —		*Second combat au même endroit.*
10 —		Cnæus Pompée décampe, s'établit près d'Hispalis (?), met le feu à Ucubis. César le suit.
12 —		César se porte sur Ventipo; s'empare de la place.
13 —		Cnæus Pompée campe à Carruca. César l'y suit.
14 —		Cnæus Pompée incendie Carruca: il se porte sur Munda.
15 —		Cnæus Pompée arrive à Munda, y campe.
16 —		*César marche de Carruca sur Munda; il campe dans la plaine de Munda.*
17 —		*Bataille de Munda. Sextus Pompée quitte Corduba.*
18 —		Siège de Munda. César marche sur Corduba; y campe sur la rive droite du Bétis.
19 —		César s'empare de Corduba.
22 —		César marche sur Hispalis (*Séville*).
26 —		César arrive à Hispalis.
4 avril.		Reddition d'Hispalis.
6 —		César part d'Hispalis pour Asta.
10 —		César arrive à Asta.
12 —		*César est à Gades. La tête de Cnæus Pompée est apportée à Hispalis.*
16 —		César part pour Hispalis.
20 —		*La nouvelle de la bataille de Munda arrive à Rome.*
21 —		César arrive à Hispalis.
22 —		César tient à Hispalis une assemblée des notables de l'Espagne ultérieure.
30 —		*César écrit d'Hispalis à Cicéron.*
Août.		César retourne d'Espagne en Italie.
Commencement de septembre.		César arrive aux portes de Rome.
13 septembre.		*César fait son testament à Lavicum.*
Commencement d'octobre.		César triomphe pour l'Espagne.
13 octobre.		*Triomphe de Fabius Maximus.*

DATES du CALENDRIER ROMAIN.	DATES en STYLE JULIEN.	
AN 709 (45).		
13 décembre.		*Triomphe de Pedius.*
Milieu de décembre.		César fait un voyage en Campanie.
AN 710 (44).		
Janvier.		César fait partir des légions pour la guerre des Parthes.
26 —		Célébration des fêtes Latines.
15 février.		Célébration des Lupercales.
15 mars.		*Mort de César.*

SUPPLÉMENT.

DÉCOUVERTE DU CHAMP DE BATAILLE DE MONTMORT.

Les grands événements de l'histoire d'un peuple exercent les uns sur les autres une action suivie, plus ou moins directe et profonde. On peut dire de l'émigration des Helvètes, qui eut lieu à l'époque du proconsulat de César, qu'elle influa considérablement sur les destinées de la Gaule, par suite, sur celles de notre patrie. En effet, elle fournit à César l'occasion de pénétrer dans la Gaule, de se mêler des affaires du pays, et de le soumettre à la puissance de Rome, ce qui imposa au peuple conquis la civilisation, les mœurs et jusqu'au langage de ses vainqueurs. Partant de ce point de vue, nous avons trouvé un vif intérêt à découvrir le lieu où César remporta sa première victoire, sur les Helvètes, en l'an 696 de Rome (58 avant notre ère). Les savants le plaçaient dans cinq endroits différents, le général de Göler, près de Château-Chinon, Napoléon III, au nord de Luzy. Nous nous permettrons, au sujet de cette dernière solution, les remarques suivantes :

Dans le cours des recherches que nous eûmes à faire en 1863, lorsque l'Empereur nous donna la mission d'étudier sur le terrain la première campagne des Gaules, il importait de résoudre la question de l'emplacement de Bibracte; car, d'après les Commentaires, César fut attaqué par les Helvètes environ à 18 milles (27 *kilomètres*) de cette ville principale des Éduens. L'opinion des savants contemporains était alors unanime: ils identifiaient Bibracte avec Autun. C'était pour eux comme un article de foi, et Guy Coquille et Adrien de Valois, qui réduisaient Bibracte au mont Beuvray, n'avaient plus un seul disciple. Nous reconnûmes, à la simple inspection des lieux, que les savants contemporains étaient dans l'erreur, que Guy Coquille et Adrien de Valois avaient certainement raison, et nous adressâmes à l'Empereur un premier rapport où nous disions :

« On admet généralement que Bibracte s'élevait sur l'emplacement d'Autun

à cause de l'inscription découverte dans cette ville au dix-septième siècle, et conservée au cabinet des antiques, à la Bibliothèque impériale. Une autre opinion, qui identifie Bibracte avec le mont Beuvray (montagne d'une grande superficie, située à 23 kilomètres à l'ouest d'Autun), avait cependant trouvé, anciennement déjà, quelques rares défenseurs. On remarquera d'abord que les Gaulois choisissaient pour l'emplacement de leurs villes, quand ils le pouvaient, des lieux de difficile accès : dans les pays accidentés, c'étaient des montagnes escarpées (exemples : Gergovia, Alesia, Uxellodunum); dans les pays de plaines, c'étaient des terrains environnés de marais (exemple : Avaricum), ou des îles (Lutetia, Melodunum). Les Éduens, d'après cela, n'auraient pas bâti leur principale ville sur l'emplacement d'Autun, au pied des montagnes. On objecte qu'un plateau aussi élevé que celui du mont Beuvray (son point culminant est à 810 mètres au-dessus du niveau de la mer) n'a pu être occupé par une grande ville. Cependant l'existence de huit ou dix voies qui conduisent sur ce plateau, désert depuis tant de siècles, et dont quelques-unes sont dans un état de conservation vraiment surprenant, doit faire penser le contraire. Tout porte à placer Bibracte au mont Beuvray : la ressemblance frappante des deux noms, la désignation de *φρούριον*, que Strabon donne à Bibracte, et jusqu'à cette tradition vague et persistante qui, régnant parmi les habitants du pays, fait du Beuvray un centre vénéré. »

Pour confirmer notre jugement, nous demandâmes à l'Empereur de faire pratiquer des fouilles au mont Beuvray, et Sa Majesté en chargea M. Verchère de Reffye, son officier d'ordonnance, que nous mîmes en rapport avec M. Bulliot, habitant d'Autun, connu par son ouvrage intitulé : *Système défensif du pays éduen*. Elles prouvèrent bientôt, d'une façon incontestable, la réduction de la Bibracte des Commentaires au mont Beuvray [1].

Convaincu, même avant l'exécution des fouilles ordonnées par l'Empereur, que Bibracte correspondait au mont Beuvray, nous cherchâmes le champ de

[1] Ces premières fouilles, faites par ordre et aux frais de Napoléon III, ont donc eu pour résultat de résoudre une des questions les plus intéressantes de l'histoire de la Gaule, c'est-à-dire celle de l'emplacement de Bibracte. Ce service rendu à la science n'est pas un des moindres parmi ceux dont elle est redevable à l'Empereur, et qu'on est aujourd'hui trop disposé à oublier. Notre rôle s'est borné, après nos recherches locales, à signaler à l'Empereur l'impossibilité d'identifier Autun avec la Bibracte des Commentaires, à faire valoir les arguments qui militaient pour le mont Beuvray, et à prier Sa Majesté de faire pratiquer des fouilles pour décider la controverse. Depuis lors, les fouilles ont été continuées par la *Société éduenne*.

bataille des Helvètes dans l'intérieur d'un cercle tracé, du plateau de cette montagne comme centre, avec un rayon de 18 milles (27 *kilomètres*). Après avoir exploré toute la zone de terrain qui s'étend au sud et à l'ouest du Beuvray, nous en vînmes à reconnaître que la bataille n'avait pu être livrée qu'à Montmort, village situé à 5 kilomètres 1/2 nord-ouest de Toulon-sur-Arroux, département de Saône-et-Loire. (Voir *planche* 23.) Nous allions pratiquer des fouilles pour résoudre la question à l'aide de preuves matérielles, lorsque nous en fûmes empêché par une circonstance singulière. Comme on le sait, les Commentaires racontent que, pendant le combat, les Boïens et les Tulinges, qui, au nombre d'environ 15,000, avaient escorté en queue la colonne de chariots et marchaient maintenant derrière l'armée helvète, débouchèrent sur le champ de bataille, et, sans s'arrêter, tombèrent sur le flanc découvert des Romains et le tournèrent : «Boii et Tulingi, qui hominum milibus circiter xv. agmen hostium claudebant et novissimis præsidio erant, ex itinere nostros latere aperto aggressi, circumvenire... cœperunt.» (*Guerre des Gaules*, I, 25.) Or plusieurs savants latinistes, consultés par l'Empereur, affirmèrent que l'expression *latus apertum*, quand il s'agit d'une armée, désignait invariablement le *flanc droit*, tout comme elle indique chez le légionnaire le côté droit, non couvert par le bouclier. Quoique cette assimilation ne nous parût pas suffisamment établie, nous dûmes déférer au profond savoir des conseillers de Sa Majesté, et n'ayant alors trouvé que la position du Grand Marié et du Petit Marié, au nord de Luzy, où la bataille pût à la rigueur s'expliquer, nous la proposâmes à l'Empereur, mais sous toutes réserves. (*Histoire de Jules César*, tome II, page 59, édition de l'Imprimerie impériale.)

Il s'est écoulé, depuis ces premières recherches, un espace de vingt-quatre ans, pendant lequel nous avons persisté dans notre première opinion. Désireux de la changer en une certitude, nous nous rendîmes l'automne de l'année dernière (1886) à Montmort pour y faire des fouilles avec des ouvriers du pays. Dans nos suppositions, la colline où l'armée romaine se mit en bataille ne pouvait être que celle d'Armecy, sur le chemin de Toulon-sur-Arroux à Montmort, à 2 kilomètres de ce village. (Voir *planche* 23.) D'après les Commentaires, César rangea à mi-côte, sur trois lignes, ses quatre légions de vétérans, et, sur le plateau supérieur, ses deux légions de nouvelle levée et tous les auxiliaires; en même temps, il fit rassembler sur un même point les bagages dont les soldats étaient chargés, et le fit fortifier par les troupes établies

IMPRIMERIE NATIONALE.

au sommet de la hauteur. (*Guerre des Gaules*, I, 24.) Il résulte de cette indication que les bagages des soldats furent réunis sur le point culminant de la colline. Le plateau de la colline d'Armecy n'a que peu d'étendue : à peine y eûmes-nous placé nos travailleurs, qu'au premier coup de pioche, pour ainsi dire, nous retrouvâmes les fossés des retranchements romains.

La planche 23 en marque la place exacte, et figure en même temps quelques-uns des profils des fossés qui ont été mis à découvert. On considérera que les troupes de César creusèrent le retranchement pendant que les deux armées étaient aux prises sur la déclivité de la colline, à moins de 200 mètres au-dessous d'elles : c'était donc une raison pour que le travail se fît à la hâte, sans uniformité, chaque corps de troupes n'ayant en vue que de fortifier le plus vite possible l'étendue de terrain qui lui était désignée. Ainsi s'explique que les fossés soient simples sur divers points, doubles sur d'autres, de forme et de profondeur variables. On trouve au fond des fossés d'assez nombreuses traces de charbon, ce qui n'étonnera pas si on songe que le plateau de la colline fut sans doute occupé par une partie de l'armée romaine pendant les trois jours qui furent employés à la sépulture des morts. (*Guerre des Gaules*, I, 26.) Nos fouilleurs ont aussi trouvé dans les fossés un clou et quelques débris de poterie.

La visite du terrain, entre la colline d'Armecy et Montmort, nous prouva que la double bataille racontée au chapitre 25 du livre Ier de la *Guerre des Gaules*, n'a laissé aucune trace apparente. Mais il pouvait en être autrement, pensions-nous, du combat qui fut livré à l'endroit où les Helvètes réunirent leurs bagages (chapitre 24); car comment croire qu'une bataille où furent tués cent mille individus, hommes, femmes et enfants, dans un espace restreint, couvert de chariots portant tout leur avoir, n'eût pas laissé quelques vestiges sur le terrain ? Effectivement, en explorant, à l'ouest de Montmort et du ravin de la Meurette, les environs de deux fermes nommées la Bretache et la Franche, nous trouvâmes le sol jonché de fragments de poterie gauloise très grossière. Le lieu où se voient ces débris est marqué E sur la planche 23 : nous en estimons la superficie à plus de 25 hectares. C'est une croupe de terrain qui domine de 25 mètres le ravin de la Meurette, et qui s'étend le long du vieux chemin par lequel on va sur Auzon, la Croix de l'Arbre et Luzy. On découvre, de là, dans la direction du sud-est, la colline d'Armecy et les versants où se donna la première bataille.

Ces nombreux fragments de poterie ne se trouvent pas seulement à la surface du sol, mais encore dans la terre, jusqu'à un pied de profondeur, ce qui se comprend si on considère que la charrue les remue, les déplace et les brise depuis plus de dix-neuf cents ans. Aussi sont-ils généralement de petites dimensions. Les seuls objets en fer que nous ayons rapportés sont un clou assez bien conservé, des débris sans forme précise et un fragment que nous regardons comme ayant appartenu à une esse d'essieu.

Puisque le champ de bataille est à Montmort, on ne peut plus douter que les Helvètes n'aient passé l'Arroux à Toulon, ou, plus exactement dit, sur une certaine étendue en aval de cette ville, et que la montagne au bas de laquelle ils campèrent l'avant-veille de la bataille (*Guerre des Gaules*, I, 21) ne soit celle de Sanvigne. Et comme on connaît le lieu de leur première défaite sur la rive gauche de la Saône, entre Trévoux et Riottier, dans la vallée du Formans (*Histoire de Jules César*, par Napoléon III, tome II, page 53, édition de l'Imprimerie impériale), il s'ensuit qu'on peut déterminer très exactement, comme on va le voir, toute leur ligne de marche depuis la Saône jusqu'à Montmort.

Les Helvètes voulaient aller s'établir dans le pays des Santons (*la Saintonge*), sur les côtes de l'Océan, au nord de la Gironde. Ils étaient 368,000 hommes, femmes et enfants, dont 92,000 en état de combattre; des milliers de chariots et de bêtes de somme portaient leurs bagages et trois mois de farine par individu. On est fixé sur leur marche depuis le Pas de l'Écluse jusqu'à la Saône. (Voir *Histoire de Jules César*, par Napoléon III, tome II, page 51, édition de l'Imprimerie impériale.) Ils franchirent cette rivière entre Trévoux et Riottier au moyen de radeaux et de barques jointes ensemble. César, avec six légions, dont quatre de vétérans, quelques milliers de chevaux et des troupes auxiliaires, campait, à ce moment, au nord de Lyon, probablement sur les hauteurs de Sathonay. Lorsqu'il sut que les trois quarts des Helvètes se trouvaient sur la rive droite de la Saône, il attaqua à l'improviste, dans la vallée du Formans, ceux qui étaient restés sur la rive gauche, les tua ou les dispersa : le nombre des émigrants fut réduit à 276,000 individus, dont 69,000 en état de porter les armes.

Pour atteindre le pays des Santons, les Helvètes avaient à passer de la vallée de la Saône dans celle de la Loire : le moyen le plus facile était de se porter au nord-ouest, à travers les hauteurs du Charolais, vers les sources de

la Dheune et de la Bourbince, où se trouve la plus grande dépression de la chaîne de montagnes qui sépare ces deux vallées; puis de marcher vers la Loire dans la direction de l'est à l'ouest. Leur intention était de gagner Toulon-sur-Arroux et Luzy, et de traverser le fleuve à Decetia (*Decize*). (Voir *planche* 23, Marche des Helvètes depuis le Pas de l'Écluse.)

Après avoir franchi la Saône, les Helvètes remontèrent la rive droite jusqu'à proximité de Mâcon, et s'engagèrent dans la vallée de la Petite Grosne qui s'ouvrait devant eux dans la direction vers laquelle ils tendaient. Ils la quittèrent vers Prissé et, depuis là, suivant la ligne marquée aujourd'hui par la route nationale de Mâcon à Autun, passèrent dans la vallée de la Grosne, la descendirent jusqu'à Cluny, et se portèrent sur Salornay et le mont Saint-Vincent. Là, ils étaient arrivés dans la partie la plus déprimée de la chaîne de montagnes qui sépare la Saône de la Loire. Ils changèrent de direction vers l'ouest pour atteindre Toulon-sur-Arroux et Luzy, où la vallée de l'Alène, puis celle de l'Aron, leur ouvraient un débouché sur Decize.

On ne se représente que difficilement aujourd'hui l'ordre de marche d'une pareille multitude. Elle tenait forcément plusieurs lieues de longueur; car si le terrain lui permettait quelquefois de s'étendre en largeur, comme dans la vallée de la Petite Grosne, par exemple, il n'en est pas moins vrai que les chariots ne pouvaient avancer le plus souvent que sur une seule route. Les émigrants restaient sans doute divisés par peuplades (*pagi*), comme on peut l'inférer des chapitres 12 et 25 du livre Ier de la *Guerre des Gaules;* en tous cas, la colonne de chariots avait certainement une avant-garde pour s'éclairer et une arrière-garde qui fermait la marche. L'armée, composée des combattants de toutes les peuplades, suivait à une grande distance, ayant soin, chaque jour, de ne partir qu'une ou deux heures après les chariots, dont le mouvement était très lent.

Nous indiquerons maintenant la marche des Helvètes et de l'armée romaine depuis leur arrivée aux sources de la Bourbince jusqu'au jour de la bataille. Supposant connu du lecteur, l'historique des faits présenté dans les Commentaires (*Guerre des Gaules,* I, 22 à 26), nous nous bornerons à le rendre intelligible en l'adaptant au terrain, ce qui n'offre plus aucune difficulté sérieuse.

Environ quinze jours après le passage de la Saône (nous supposerons le 27 juin, pour être clair), la plus grande partie des chariots avait franchi

l'Arroux, soit à Toulon même [1], soit en aval où on trouve un grand nombre de gués, et elle s'était avancée dans la direction de Luzy jusqu'à ne plus être très éloignée de la vallée de l'Alène. L'armée s'arrêta à 10 kilomètres à l'est de l'Arroux, au pied de la montagne de Sanvigne, sur l'Oudrache, petit affluent de gauche de la Bourbince. César, qui suivait les émigrants depuis la Saône, campa ce jour-là à 8 milles (*12 kilomètres*) de leur armée, vers Saint-Romain-sous-Gourdon [2]. (*Guerre des Gaules*, I, 21.)

Le lendemain matin 28 juin, César essaya de surprendre l'armée ennemie; mais l'entreprise échoua par une erreur de Considius, comme il est raconté aux chapitres 21 et 22 du livre Ier de la *Guerre des Gaules*. L'armée helvète avait décampé de grand matin; elle traversa l'Arroux à son tour, remonta le ruisseau d'Auzon, et s'arrêta au nord-ouest de Toulon, à une lieue de distance. (Voir *planche 23*.) Ce même jour, les chariots avaient continué leur route sur Luzy; le soir, leur tête de colonne pouvait avoir dépassé Avrée et Remilly, dans la vallée de l'Alène. César vint camper à Toulon, à 3 milles (*4 kilomètres 1/2*) de l'armée ennemie. (*Guerre des Gaules*, I, 22.)

Pour aller de Toulon à Luzy, on monte insensiblement pendant quelque temps, dans la direction marquée par le ruisseau d'Auzon, sur une distance de 9 kilomètres, et on atteint bientôt après, par des pentes plus raides, un point culminant, nommé la Croix de l'Arbre (cote 442), d'où on descend sur Luzy. Aujourd'hui trois voies différentes aboutissent à la Croix de l'Arbre: la grande route de Toulon-sur-Arroux, un chemin qui vient de Montortu, et un autre qui, partant de Melange, passe près des fermes de la Bretache et de la Franche, voisines du village de Montmort. Selon toute probabilité, la nouvelle route de Toulon à la Croix de l'Arbre couvre, à quelques rectifications près, une ancienne voie gauloise; mais ce qu'on peut affirmer, à la seule inspection, c'est que le chemin qui conduit, par la Bretache et la Franche, à Auzon et à la Croix de l'Arbre existe de temps immémorial.

Cela posé, voici comment on se figurera la situation respective des émi-

[1] La configuration du pays fait de Toulon-sur-Arroux un nœud de routes important. C'est une raison suffisante pour affirmer qu'il y eut là de tout temps un centre de population. On sait qu'après l'époque de César, la ville s'appelait Telonnum.

[2] Si les quinze jours indiqués au chapitre 15 du livre Ier de la *Guerre des Gaules* sont comptés depuis le passage de la Saône jusqu'à l'arrivée à Sanvigne, ce qui est probable, il s'ensuit que les Helvètes ne faisaient guère que 8 kilomètres par jour, en moyenne; car il y a 115 kilomètres de la contrée de Villefranche à celle de Sanvigne, sur l'Oudrache.



grants et de l'armée romaine le 28 juin au soir : l'armée helvète était établie sur le ruisseau d'Auzon, vers le moulin de Montmort; la masse des émigrants, les chariots, les bêtes de somme tenaient toute la route depuis Auzon et la Croix de l'Arbre jusqu'à Luzy, et les plus avancés s'étaient engagés dans la vallée de l'Alène jusqu'au delà de Remilly. L'armée romaine campait à Toulon-sur-Arroux [1].

César raconte, chapitre 23, qu'obligé de pourvoir aux subsistances, il se décida, le lendemain 29 juin, à abandonner la poursuite des Helvètes pour gagner Bibracte (*le mont Beuvray*), la ville principale des Éduens. Il en était éloigné de 18 milles (27 *kilomètres*). La route qu'il avait à prendre est celle qui mène aujourd'hui par Labergement, Montmort, Mauvernay et qui, passé ce dernier point, suit, jusqu'au mont Dône, une longue crête de hauteurs séparant la vallée de l'Arroux et celle de l'Alène [2].

Entre Toulon-sur-Arroux et Montmort (distance : 5 kilomètres 1/2), les collines sont généralement découvertes, mais cultivées. La plus remarquable se rencontre à 4 kilomètres de Toulon, à l'ouest du village d'Armecy, qu'elle domine en lui présentant des flancs escarpés; elle s'abaisse, au contraire, du côté du nord-ouest, en pentes douces et régulières. Le chemin de Toulon à Montmort la traverse tout près de son plateau supérieur. (Voir *planche 23.*) Au nord de Montmort s'élèvent les hauteurs de Jaupont, du Mont et du Crot, qui avec celles de la rive droite du ruisseau d'Auzon et la colline d'Armecy, circonscrivent un terrain bas, à peine ondulé, d'une superficie d'environ 380 hectares. Il est coupé du nord au sud par un ravin où coule le petit ruisseau de la Meurette. Le passage de ce ravin n'offre quelque difficulté que près de la ferme appelée la Meurette, de chaque côté de la route qui conduit de la Bretache à l'ancien château de Montmort.

Ignorant le projet de César, les Helvètes reprirent leur marche le 29 juin.

[1] La planche 23 représente le camp de César sur la droite de l'Arroux. Nous ne le plaçons pas là comme ayant été retrouvé par les fouilles. Peut-être fut-il établi sur les hauteurs de gauche de la rivière.

Il est possible aussi que les chariots des Helvètes n'aient pas tous pris le seul chemin de la Bretache, de la Franche et d'Auzon, et que des colonnes de moindre importance aient suivi le chemin venant de Montortu et celui qu'a remplacé la nouvelle route de Toulon à Luzy.

[2] Voir carte de l'état-major, feuille d'Autun. On a, du haut de cette crête de montagnes, une des plus belles vues de France : celle de la vallée de l'Arroux. La route qui longe la crête est abandonnée depuis des siècles. On reconnaît son antiquité aux nombreuses traces que le passage des roues a marquées dans la pierre.

La longue colonne de chariots, qui s'étendait depuis la Croix de l'Arbre jusqu'au delà d'Avrée, se mit en mouvement de très bonne heure. Quelque temps après, l'armée partit à son tour du moulin de Montmort, et suivit le chemin qui conduit à la Croix de l'Arbre par la Bretache, la Franche et Auzon.

César, renseigné par ses éclaireurs, attendit que l'armée ennemie se fût éloignée; puis, faisant prendre les devants aux bagages sur la route de Bibracte, il leva son camp: les légions et la cavalerie marchaient sur une seule colonne dont la longueur ne doit pas s'estimer à moins de 10 kilomètres.

Les Helvètes furent informés de la marche de César par des transfuges: ils résolurent aussitôt d'attaquer l'armée romaine, pour l'empêcher de se ravitailler. Leurs troupes, qui avaient probablement dépassé la Croix de l'Arbre, rebroussèrent chemin sur la Bretache et Montmort. La multitude de chariots et de bêtes de somme, développée sur plusieurs lieues de longueur, fit de même.

La tête de colonne des Romains pouvait être arrivée au mont Dône et la queue était encore à la colline d'Armecy, lorsque les premières troupes helvètes débouchèrent de la Bretache, traversèrent le ravin de la Meurette et commencèrent à harceler l'arrière-garde. César prit aussitôt ses mesures pour mettre l'armée en bataille sur la hauteur d'Armecy. Il ordonna à sa colonne de changer de front par un demi-tour individuel des hommes et de revenir sur ses pas. Cette manœuvre, qu'on pourrait appeler une formation face en arrière en bataille sur la queue de la colonne, exigeait certainement plus de deux heures. Pour se donner ce temps nécessaire, il envoya sa cavalerie du côté de la Bretache: elle devait retarder la marche de l'ennemi. Dans l'intervalle, il rangea à mi-côte de la colline d'Armecy, sur trois lignes, ses quatre légions de vétérans, et sur le plateau supérieur ses deux légions de recrues et les troupes auxiliaires: le versant nord-ouest et le plateau de la colline ont si peu d'étendue, que l'infanterie couvrait toute la hauteur. La ligne de bataille s'étendait depuis la nouvelle route de Luzy jusque près du ruisseau de la Bésole, sur une longueur de 1,800 mètres. (Voir *planche 23*, en R R.) Les fardeaux dont les soldats étaient chargés (*sarcinæ*) furent rassemblés sur le sommet de la colline où les légions de nouvelle levée et les auxiliaires construisirent un retranchement comme refuge en cas de défaite.

Tandis que César faisait ces dispositions, les troupes helvètes s'avançaient dans l'étroit chemin de la Croix de l'Arbre à Auzon, la Franche et la Bre-

tache, et, arrivées successivement dans la plaine ondulée de Montmort, s'y massaient face à la colline d'Armecy. Lorsqu'elles se furent déployées en bataille à rangs serrés, elles repoussèrent la cavalerie de César, se formèrent en phalanges, puis, gravissant les pentes de la colline, attaquèrent l'armée romaine. (Voir en H H.)

Il ne semble pas, au récit des Commentaires, que ce premier combat ait duré longtemps. Les Helvètes ne parvinrent pas à ébranler la ligne ennemie; ils lâchèrent pied et se retirèrent, par la plaine de Montmort, vers les hauteurs situées au nord de ce village. L'armée de César les suivit dans leur retraite[1]. Ils prirent position sur les pentes inférieures (en H' H'), à peu près à 1,000 pas (*1,500 mètres*) de la colline d'Armecy. Au moment où les légions, dans leur marche offensive, atteignaient l'extrémité du terrain bas (vers Montmort et l'ancien château), 15,000 Boïens et Tulinges débouchèrent sur le champ de bataille et, sans s'arrêter, se portèrent sur le flanc gauche et sur les derrières de l'armée romaine (en T T). C'était le corps de troupes qui, dans la marche sur Luzy, escortait en queue la colonne de chariots et qui, après la conversion, s'était trouvé placé derrière le gros de l'armée.

Dès que les Helvètes, réfugiés sur les hauteurs, eurent aperçu le mouvement des Boïens et des Tulinges, ils revinrent à la charge et recommencèrent le combat (en **h h**). César, attaqué de deux côtés à la fois, fit exécuter un changement de front à sa troisième ligne et l'opposa aux nouveaux assaillants; les deux premières lignes résistèrent aux Helvètes qui avaient déjà été repoussés dans la première bataille.

Ce double combat fut long et acharné. D'après les Commentaires, il aurait duré jusqu'au soir (soit jusqu'à 8 heures); celui de la colline d'Armecy avait commencé à la septième heure (vers 1 heure) : les armées se seraient donc battues pendant sept heures environ.

Tout ce temps avait été employé par les émigrants, vieillards, femmes et enfants, à rebrousser chemin et à réunir leurs chariots et leurs bagages sur le petit plateau de la Bretache, où le ravin de la Meurette protégeait leur front. (Voir *planche 23*, en E.) De là, ils voyaient la bataille et entendaient les cris des combattants.

[1] Il ne faut pas se représenter ce mouvement rétrograde des Helvètes comme une fuite. César écrit simplement : « Capto monte et succedentibus nostris... » (*Guerre des Gaules*, I, 25), ce qui n'implique pas l'idée d'une poursuite de troupes débandées.

Ici se place le dernier épisode de la journée. D'un côté, les Helvètes qui avaient attaqué l'armée romaine de front furent obligés de se réfugier de nouveau sur les hauteurs de Montmort; de l'autre côté, les Boïens et les Tulinges se retirèrent vers les bagages et les chariots, sur le plateau de la Bretache. Les légions franchirent après eux le ravin de la Meurette, et se précipitèrent sur la foule des émigrants. Ceux-ci s'étaient fait des remparts de leurs chariots. Les Romains ne furent maîtres du camp qu'après une lutte opiniâtre qui se prolongea fort avant dans la nuit. (*Guerre des Gaules*, I, 26.)

Nous terminerons par quelques remarques.

César rapporte, chapitre 24, qu'avant la bataille, il fit réunir les bagages sur un même point: « sarcinas in unum locum conferri... jussit ». Le général de Göler considère qu'il faut entendre par *sarcinæ* les fardeaux dont étaient chargés les soldats, mais non pas les gros bagages portés par les bêtes de somme, et il suppose que César avait fait partir ces derniers d'avance pour Bibracte. On lit au contraire dans l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III, page 68, édition de l'Imprimerie impériale, que le mot *sarcinæ* était employé pour désigner, tantôt les fardeaux portés par les soldats (*Guerre des Gaules*, II, 17), tantôt les gros bagages (*Guerre civile*, I, 81), et qu'ici il faut comprendre par *sarcinæ* les uns et les autres. « Ce qui le prouve, ajoute l'Empereur, c'est que les six légions de l'armée romaine étaient sur la colline; or, si César avait envoyé ses gros bagages en avant, vers Bibracte, comme le croit le général de Göler, il les aurait fait escorter par les deux légions de nouvelle levée, comme il le fit, l'année suivante, dans la campagne contre les Nerviens. (*Guerre des Gaules*, II, 19.) » Nous ne trouvons pas ces raisons concluantes. D'abord, la citation tirée du chapitre 81 du livre Ier de la *Guerre civile*, « omnia sarcinaria jumenta interfici jubent », ne nous semble pas prouver que le mot *sarcinæ*, employé isolément, puisse quelquefois désigner les gros bagages. Secondement, César se trouvait à Montmort dans des conditions tout autres que l'année d'après, dans la guerre contre les Nerviens. Sur le territoire nervien, il était en pays ennemi; chez les Éduens, au contraire, il était en pays ami: il a donc pu faire prendre les devants à ses gros bagages, sous l'escorte d'un faible détachement. Ajoutons qu'il avait toutes raisons pour agir de la sorte; car, pendant sa marche sur Bibracte, il n'avait pas à craindre que les Helvètes l'attaquassent en tête ou en flanc; le seul danger était d'être attaqué en queue, comme il arriva en effet. D'après cela, nous nous rangeons à l'opinion du général de

IMPRIMERIE NATIONALE.

Göler, d'autant mieux que dans les sept premiers livres de la *Guerre des Gaules* et dans les trois premiers de la *Guerre civile*, César se sert toujours du mot *impedimenta*, et non pas du mot *sarcinæ*, pour désigner les gros bagages de l'armée. (Voir, par exemple, *Guerre des Gaules*, VI, 8 et *Guerre civile*, III, 74.)

Nous disons plus haut qu'au moment où les premières troupes he vètes (probablement des troupes de cavalerie) se mirent à harceler l'arrière-garde romaine, celle-ci avait à peine dépassé la colline d'Armecy. Ce fait résulte de la première phrase du chapitre 24: «Postquam id animadvertit, copias suas Cæsar in proximam collem subducit»; car si l'arrière-garde avait été attaquée au delà du Petit Mauvernay, où commencent les hauteurs (voir *planche 23*), César n'aurait pu appeler la colline d'Armecy *proxima collis*. Il est encore permis d'induire de là qu'à ce moment César se trouvait à l'arrière-garde.

Les 15,000 Boïens et Tulinges n'arrivèrent sur le champ de bataille qu'après le combat de la colline d'Armecy. On lit à ce sujet dans la narration latine : «Capto monte et succedentibus nostris, Boii et Tulingi, qui hominum milibus circiter xv. agmen hostium claudebant et novissimis præsidio erant, ex itinere nostros latere aperto aggressi, circumvenire . . . cœperunt.» (*Guerre des Gaules*, I, 25.) Nous croyons qu'il faut entendre par «qui novissimis præsidio erant» que, les jours précédents, ces 15,000 hommes suivaient immédiatement la colonne de chariots, à laquelle ils servaient d'escorte. Le jour de la bataille, lorsque les troupes et les chariots eurent rebroussé chemin sur la Bretache, les Boïens et les Tulinges se trouvèrent naturellement placés derrière l'armée, «qui agmen hostium claudebant», ce qui explique leur arrivée tardive dans la plaine de Montmort.

On manque de renseignements pour déterminer la force des deux armées. César avait six légions : les 7[e], 8[e], 9[e], 10[e], composées de vieilles troupes, et les 11[e] et 12[e], nouvellement levées dans la Cisalpine. Nous ne croyons pas qu'il faille estimer l'effectif de ces légions à plus de 5,000 hommes en moyenne. Le nombre total des légionnaires aurait donc été de 30,000. La cavalerie s'élevait à 4,000 hommes (*Guerre des Gaules*, I, 15); puis venaient les troupes auxiliaires, dont le chiffre ne peut être fixé.

Quant aux Helvètes, ils comptaient encore 69,000 combattants; mais sur ce nombre, 15,000 Boïens et Tulinges n'arrivèrent qu'après la première bataille, livrée sur la colline d'Armecy. En conclura-t-on que les 20,000

vieux légionnaires, rangés à mi-côte sur la colline, furent attaqués par 54,000 Helvètes? Plusieurs raisons engagent à regarder ce dernier chiffre comme très exagéré : d'abord les difficultés des chemins et les causes de désordre qui durent empêcher que toutes les troupes helvètes arrivassent à temps, spécialement celles qui servaient d'avant-garde à la colonne de chariots et qui avaient déjà dépassé Luzy (voir, à ce sujet, Dion Cassius, *Histoire romaine*, XXXVIII, 33); ensuite la nécessité de défalquer les malades et les indisponibles. Si on compte 15,000 hommes d'avant-garde et 7,000 indisponibles, on voit qu'il convient de réduire à 32,000 combattants l'armée qui attaqua les quatre vieilles légions sur la colline d'Armecy.

A la seconde bataille, livrée sur un double front, près des hauteurs de Montmort, les Helvètes comptaient 15,000 hommes de plus; soit donc 47,000.

Quand on visite le pays et qu'on suit le vieux chemin qui mène de la Bretache à Luzy par la Croix de l'Arbre, on se rend bien compte des embarras de la marche des chariots, dont beaucoup étaient traînés par des bœufs. Et si on songe que la tête de colonne des émigrants se trouvait problement à 20 ou 25 kilomètres du champ de bataille, on regardera comme impossible que tous les chariots aient eu le temps de se réunir à la Bretache, admît-on même qu'ils fussent revenus par les différents chemins conduisant de la Croix de l'Arbre vers Montmort. Aussi ne doit-on pas prendre au pied de la lettre les mots : « Helvetii cum omnibus suis carris secuti. » (*Guerre des Gaules*, I, 24.)

Peut-être réussirait-on à évaluer approximativement les pertes que les Helvètes firent dans la journée. Il y eut trois batailles : la première, sur les pentes nord-ouest de la colline d'Armecy; la deuxième, dans la plaine, à Montmort même; la troisième sur le plateau de la Bretache, au delà du ravin de la Meurette. Le nombre de blessés fut certainement très grand dans la première bataille, comme le montrent les mots « tandem vulneribus defessi » du chapitre 25, et on doit croire qu'il en fut de même dans la seconde. Mais le nombre de morts ne dut être qu'assez faible, parce qu'autrefois les armées ne perdaient beaucoup d'hommes tués que si elles étaient débandées et poursuivies : or César, vantant l'intrépidité des Helvètes, raconte qu'aucun ne tourna le dos pendant les deux batailles qui durèrent depuis une heure de l'après-midi jusqu'au soir. Ce fut, sans aucun doute, dans le combat de nuit, à la Bretache, que l'armée helvète perdit le plus de monde;

car les Boïens et les Tulinges s'étaient retirés dans l'enceinte des chariots (*Guerre des Gaules*, I, 26), et probablement qu'ils y furent tués presque tous. Supposons 6,000 morts dans les deux combats de la colline d'Armecy et de Montmort; 10,000, dont 4,000 Boïens, dans le combat de nuit de la Bretache; fixons à 5,000 le nombre des émigrants qui se dispersèrent de différents côtés les jours suivants et qui ne furent pas retrouvés; considérons, d'autre part, les chiffres fournis par les Commentaires aux chapitres 27, 28 et 29, et nous établirons le tableau suivant :

Pertes des combattants de l'armée le jour de la bataille......	16,000
Tués ou vendus du canton Verbigène....................	6,000
Boïens restés dans la Gaule avec la permission de César......	28,000
Dispersés..	5,000
Helvètes rentrés dans leur pays........................	110,000
Total...............................	165,000

Si on retranche ce chiffre du total des émigrants, qui était de 276,000 (voir *page 443*), on trouve qu'on peut évaluer à 111,000 le nombre des vieillards, des femmes et des enfants qui furent tués à la Bretache.

César resta trois jours sur le champ de bataille pour la sépulture des morts et pour soigner les blessés. (*Guerre des Gaules*, I, 26.) Il va sans dire que ses pertes ne furent pas assez grandes pour que la seule sépulture de ses soldats ait exigé un si long temps : nous en concluons qu'il fit brûler les corps des 127,000 Helvètes tués, afin d'empêcher qu'une épidémie ne désolât le pays des Éduens, ses alliés. C'était un acte politique d'autant plus sage, que César entrait alors, pour la première fois, en rapport direct avec les peuples de la Gaule.

Nous croyons que des fouilles bien conduites feraient retrouver des traces de sépulture. Il est probable que la plupart des bûchers furent élevés au bas des pentes qui descendent de la Bretache vers le ravin de la Meurette.

La planche 23 figure les positions des armées telles que nous les avons tracées sur les lieux. L'endroit où les Helvètes rassemblèrent leurs chariots est représenté en E, d'après la superficie de terrain où on trouve des débris de poterie gauloise. Nous avons déjà dit que ce terrain mesure environ 25 hectares.

Dans les huit années de la guerre des Gaules César a livré quatre batailles

rangées : une contre les Helvètes, au sud du mont Beuvray; une autre contre les Germains commandés par Arioviste, au pied des Vosges; une troisième contre les Nerviens, sur la Sambre; la quatrième contre la cavalerie de Vercingetorix, sur la Vingeanne. De ces quatre champs de bataille, celui d'Arioviste, dans la plaine du Rhin, est aujourd'hui le seul dont l'emplacement soit encore inconnu.

Les officiers, désireux d'étendre le cercle de leurs connaissances par l'étude des guerres de César, ne visiteront pas le champ de bataille de Montmort sans profit pour leur instruction. Ils s'y formeront une idée juste des positions de combat propres à la tactique romaine, en même temps qu'ils trouveront de l'intérêt à voir les lieux où se passa un des événements les plus mémorables de notre histoire. Il suffit d'une demi-journée pour explorer le terrain. On embrasse tout le théâtre de la lutte du haut de la colline d'Armecy, et du sommet d'une petite éminence, voisine du hameau de la Lie et marquée **m** sur la planche 23.

FIN DU TOME SECOND.

RECTIFICATIONS.

TOME I.

Pages 105, 6ᵉ ligne, au lieu de *20 juillet*, lire *15 juillet*.
107, 29ᵉ ligne, au lieu de *24 juillet*, lire *19 juillet*.
379, 1ʳᵉ ligne, au lieu de *moss*, lire *mots*.

TOME II.

Pages 137, 15ᵉ ligne, au lieu de *Opius*, lire *Oppius*.
144, 4ᵉ ligne, au lieu de *la 2ᵉ*, lire *la 13ᵉ*.
224, avant-dernière ligne, au lieu de *éléquence*, lire *éloquence*.
283, 15ᵉ ligne, au lieu de *n'indique*, lire *n'indiqua*.
344, 26ᵉ ligne, au lieu de *tourner le dos*, lire *rester le dos*.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE DE GRÈCE. — PHARSALE.

LIVRE SEPTIÈME.

MORT DE POMPÉE. — GUERRE D'ÉGYPTE. — GUERRE DU PONT.
RÉORGANISATION DE LA COALITION. — ÉVÉNEMENTS DE ROME.



LIVRE HUITIÈME.

TROISIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'AFRIQUE.

LIVRE NEUVIÈME.

QUATRIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'ESPAGNE.

LIVRE DIXIÈME.

CINQUIÈME SÉJOUR À ROME. — MORT DE CÉSAR.

IMPRIMERIE NATIONALE.



EXPLICATIONS ET REMARQUES.

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE DE GRÈCE. — PHARSALE.

LIVRE SEPTIÈME.

MORT DE POMPÉE. — GUERRE D'ÉGYPTE. — GUERRE DU PONT.
RÉORGANISATION DE LA COALITION.

LIVRE HUITIÈME.

TROISIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'AFRIQUE.



LIVRE NEUVIÈME.

QUATRIÈME SÉJOUR À ROME. — GUERRE D'ESPAGNE.

LIVRE DIXIÈME.

CINQUIÈME SÉJOUR À ROME. — MORT DE CÉSAR.

REMARQUES GÉNÉRALES.



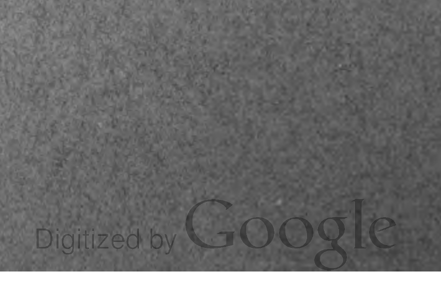
APPENDICES.

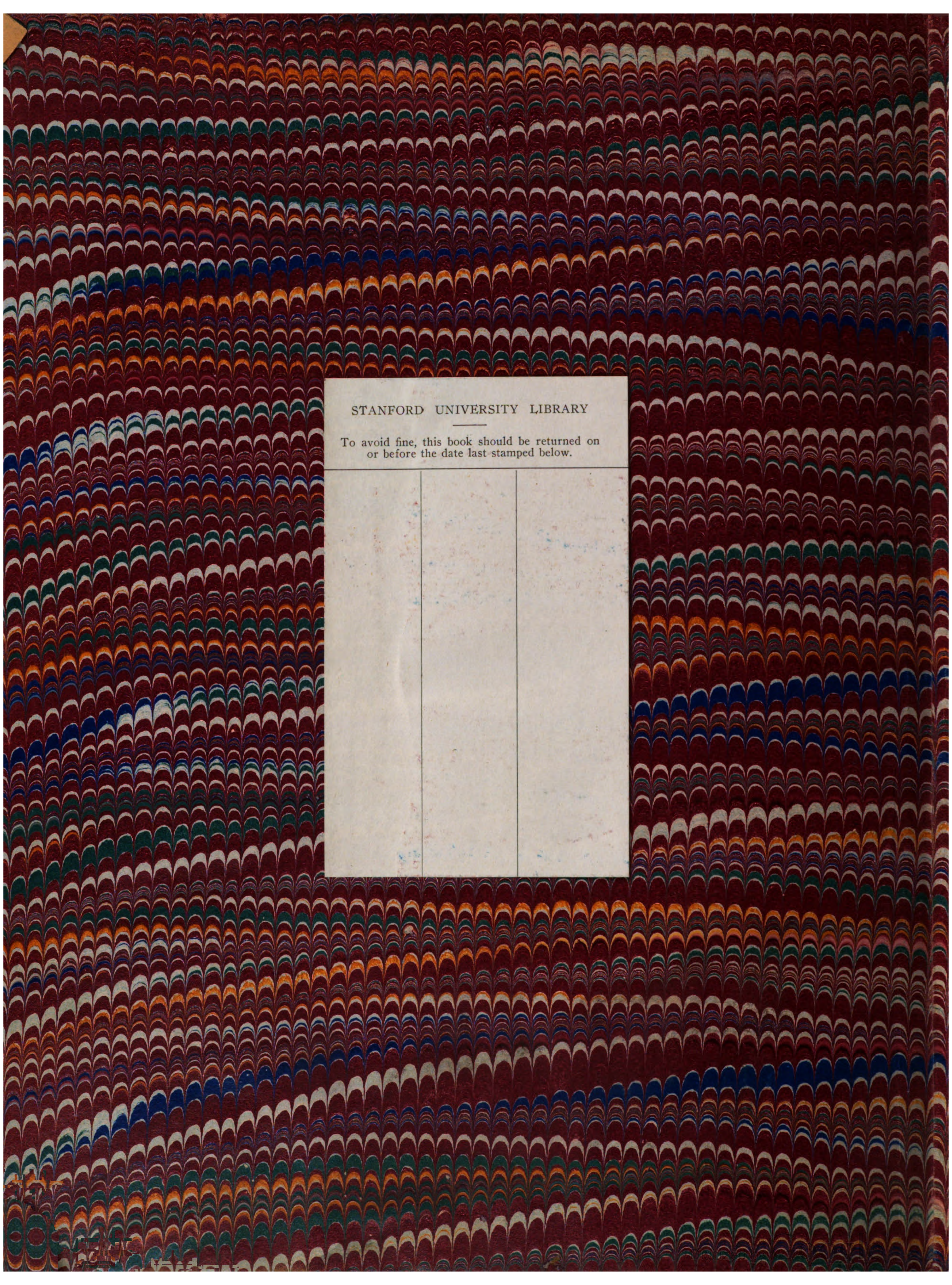
Appendice A.

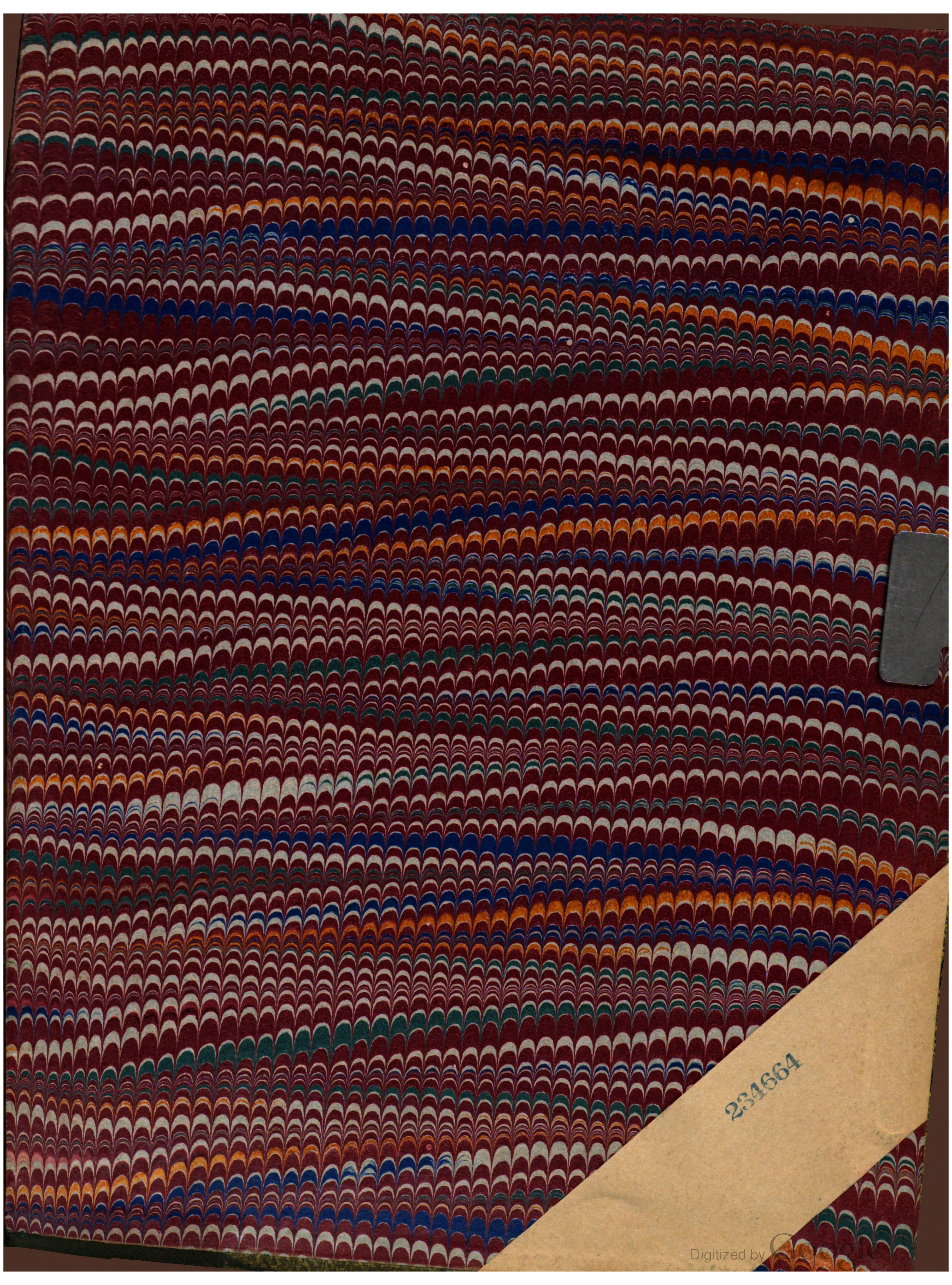
Appendice B.

Appendice C.

SUPPLÉMENT.


Digitized by Google




234664

